LE

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

A L'ÉTRANGER

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

DANS LES DIVERS PAYS DE L'EUROPE

DEPUIS LA MORT DE LOUIS XIV JUSQU'A LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

PAR

A. SAYOUS

TOME SECOND

PARIS

AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX

M DCCC LXI

LE

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

A L'ÉTRANGER

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE A L'ÉTRANGER

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

DANS LES DIVERS PAYS DE L'EUROPE

DEPUIS LA MORT DE LOUIS XIV JUSQU'A LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

PAR

A. SAYOUS

TOME SECOND

PARIS

AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX

M DCCC LXI

LIVRE DEUXIÈME

(SUITE)

CHAPITRE XIII.

GEORGES LE SAGE.

Sur le même rang que Bonnet, de Saussure, Trembley, De Luc, mais plus original que les derniers, un écrivain philosophe, théoricien en physique, observateur en morale s'offre encore à nous dans l'histoire littéraire des savants genevois du dix-huitième siècle. C'est Georges Le Sage, que nous avons déjà vu naître dans la maison d'un autre philosophe bizarre, qu'il était destiné à surpasser en singularité. Son enfance et sa jeunesse furent soumises à l'action despotique des deux volontés distinctes et également obstinées de son père, qui était bien résolu à lui façonner un jugement aussi ennemi que le sien de tout ordre et de toute méthode, et de sa mère qui était plus décidée encore à lui faire sentir toujours, en tout et partout, le poids de sa volonté. Le goût excessif de Mme Le Sage pour la domination lui inspirait, aux dépens de son fils, qui nous l'apprend, toutes sortes de maximes éducatives auxquelles il était dangereux de ne pas se soumettre avec une immédiate

et ponctuelle exactitude. Elle était fermement persuadée par exemple que rien n'était meilleur pour ses enfants que l'immobilité et le silence : « Jamais ma mère n'était plus contente, remarque Le Sage à titre d'observation psychologique, que lorsqu'elle avait réussi à empêcher ses enfants, pendant plusieurs heures de suite, de remuer la langue ni les membres, parce que le plaisir d'un empire absolu s'unissait alors à celui de mettre ses maximes en pratique. »

Georges Le Sage grandissait ; la curiosité scientifique et la passion des études s'éveillaient en lui, mais le joug maternel ne s'allégeait point ; c'est ce qu'on peut conclure de ce petit mémorandum de la victime : « Que je n'avais dans la maison un seul coin où je pusse méditer à l'abri des conversations de la famille et du rouet de la servante ; qu'en conséquence, je restais au lit, où l'on me laissait assez longtemps tranquille. Et, soit dit en passant, j'appris ensuite, non sans quelque orgueil, qu'un très-grand philosophe nommé Panétius, en avait agi de même.... Je n'ose presque pas ajouter dans quels lieux, autres que le lit, je me réfugiais ordinairement pour réfléchir sur la physique à ma manière ou pour prier Dieu. Ordinairement, dis-je, car ma mère me permettait très-rarement la promenade. » Ajoutons qu'elle jetait par la fenêtre toutes les machines, tous les mélanges que le physicien en herbe avait ébauchés pour faire quelque expérience.

Le moment vint pourtant où cette humeur et cette injustice s'adoucirent. Le Sage n'a pas manqué de consigner le fait dans cette note expressive : « Vers le mois de mai 1762, l'humeur de ma mère commença à s'adoucir ; elle n'exigea plus qu'on se conformât aveuglément à ses idées, et elle rendit plus de justice à ce que

je pouvais avoir de bon. *Elle éprouva cette révolution à l'âge de quatre-vingts ans.* » Le Sage en avait alors près de quarante, et avait recueilli depuis longtemps les fruits de l'éducation maternelle, savoir une antipathie invincible pour les gens impérieux et les dominations absolues; et Le Sage ajoute, en faisant son compte de sang-froid : « Si ma mère m'a rendu maladroit, faible, incapable de parler, timide, en revanche elle m'a rendu circonspect et méditatif. »

Il devait à l'éducation paternelle d'autres avantages et d'autres défauts qui n'eurent pas moins d'influence sur sa vie d'homme et sa carrière de savant. Son père tyrannisa son intelligence comme sa mère avait tyrannisé sa volonté. Il voulut être son premier maître et le fut longtemps. Comme il savait beaucoup, il lui apprit beaucoup; mais ayant érigé en système, selon l'observation de Prévost, l'incohérence de ses propres idées et la faible portée de sa faculté d'attention, il s'appliqua de la meilleure foi du monde, à donner à son fils l'éducation la moins philosophique que l'on pût imaginer. Partant de son idée favorite, que la meilleure des méthodes est de n'en pas avoir, et qu'on ne sait jamais mieux que ce qu'on a appris par occasion, il mettait son élève à des études et à des lectures des genres les plus opposés, sans lui donner la moindre notion sur le but de l'auteur et le sujet du livre. Il se refusait opiniâtrément à satisfaire son besoin de méthode et de raisonnement, prenant même un plaisir malicieux à brouiller d'un mot les cases où de son côté l'élève s'efforçait laborieusement de classer tout ce qu'on entassait pêle-mêle dans sa mémoire. Ce singulier désordre où se complaisait l'intelligence paternelle, et qu'on voulait introduire dans la sienne, pour son plus grand bien,

Georges Le Sage en trouvait l'image dans le cabinet de son père, plaisant lieu d'étude dont il a laissé la description pittoresque qu'on va lire :

« C'était un étroit galetas, d'un abord incommode, situé au cinquième étage d'une maison dont les greniers mêmes occupaient le quatrième. De ses deux fenêtres, l'une était absolument immobile, de sorte qu'elle n'avait pu être nettoyée en dehors et elle n'avait jamais non plus été nettoyée en dedans, par égard pour les toiles d'araignée qui en garnissaient les coins, ainsi que pour deux longues pipes et une épée de voyage, qui étaient appuyées contre elle depuis un temps immémorial. L'autre fenêtre avait, au lieu de vitre, un châssis de papier, sur lequel tombaient les rayons qui avaient traversé un petit trou fortuit du volet.... Contre la première fenêtre était appuyée une simple planche de sapin qui servait de table à mon père, soit pour écrire, soit pour donner des leçons à son fils ou à d'autres écoliers sans conséquence ; le tout sans feu, même au plus fort de l'hiver, et quoique nous fussions fort sujets aux engelures, pendant que le tiroir renfermait les papiers manuscrits, et qu'une petite armoire de sapin contenait plusieurs exemplaires des propres ouvrages imprimés de mon père.

« A côté de la seconde fenêtre était une grande table de noyer, *dessus* et *dessous* laquelle reposaient une sphère détraquée et de vieux livres dépareillés. Vis-à-vis de cette seconde fenêtre était un fauteuil pelé, sur lequel mon père jouait de la flûte ou faisait la méridienne, et vis-à-vis de la première étaient des étagères qui constituaient sa bibliothèque. A commencer par le bas, ces livres consistaient d'abord en bouquins in-folio qui venaient de mon bisaïeul, ensuite en plusieurs éditions

du *Nouveau Testament* et en auteurs classiques de mauvaises éditions, et enfin en paquets ficelés de thèses et autres menues brochures. Hors de rang étaient placés de plat ses deux auteurs favoris, savoir : un Horace relié en bois et un Rabelais dont les taches décelaient le lieu où mon grand oncle l'avait relégué. On n'y voyait presque aucun livre composé dans ce siècle ni même dans le précédent, et aucun ouvrage de physique ni de philosophie quelconque. Le fond de ce cabinet était garni de quelques clous crochus à l'un desquels pendait un vieil astrolabe recouvert d'un bassin à barbe, tandis qu'à un autre était pendu un violon dont l'archet manquait de crin et que recouvrait un crible rouillé ; qu'un troisième crochet soutenait un fourniment militaire surmonté d'une scie, et qu'un quatrième portait un lave-mains à robinet rompu, avec une ardoise.

« Les ornements de ce séjour étaient trois tableaux à l'huile, qui représentaient un Christ crucifié, une Madeleine pénitente, et une Vénus couchée. Si je me suis étendu sur cette description (d'ailleurs parfaitement exacte) ç'a moins été pour amuser un moment mes lecteurs que pour leur donner une idée de la simplicité et de l'irrégularité qu'apportait mon père dans tout ce qu'il faisait, conformément à celles qui régnaient dans tout ce qu'il disait. »

On devine bien, à la couleur de cette comique peinture que, loin d'être gagné par l'exemple aux préventions de son père contre toute espèce de méthode et de symétrie, Le Sage n'en sentit que plus vivement l'importance de l'ordre et de la liaison dans les idées[1], et

1. P. Prévost. *Notice de la vie et des écrits de Georges-Louis Le Sage*, Genève, 1805, in-8.

l'on verra, en effet, que son intelligence se jeta de ce côté avec excès. Raisonner contre les entêtements du professeur était superflu; il imposait silence aux objections et aux questions de son fils. Rebuté, l'insatiable questionneur recourait aux livres, mais la bibliothèque du fameux cabinet d'étude était une maigre ressource ; aucun ouvrage n'y était entré depuis le mariage du propriétaire, conformément à cette maxime économique du vieux Caton, que tout père de famille doit être sobre d'acquisitions, *Patremfamilias emacem esse non oportet.* Le jeune curieux suppléait courageusement par la pensée et l'observation au silence des livres. A l'aide d'un vieux Bernard de Palissy, il se mit tout seul, et presque enfant encore, à étudier la physique. Lorsque les principes du *Cours abrégé de philosophie* étaient loin de le satisfaire sur les difficultés qui se présentaient, il se risquait à presser son père d'objections serrées, qui mettaient les tranchants aphorismes de celui-ci en déroute. Le vieux philosophe, à bout de réponses, se tirait alors d'affaire aux dépens de la philosophie : « Tant qu'il n'eut que des supérieurs et des égaux, dit Le Sage, mon père déclama vivement contre ceux qui abusent de leur autorité, et en faveur du droit d'examen. Mais il changea beaucoup de langage dès qu'il se vit le maître de gouverner à sa guise quelqu'un qui n'osait pas lui résister, et après avoir plaisanté les trois quarts de sa vie sur les supérieurs qui emploient la voie commode de l'autorité pour imposer silence à leurs inférieurs, il finit par trouver cette voie si commode, qu'il y avait toujours et uniquement recours. » C'est ainsi qu'il fit violence à toutes les inclinations de son fils, en lui interdisant la carrière des mathématiques, parce qu'il n'y avait pas trouvé lui-

même la satisfaction de ses souhaits[1], et en le contraignant à étudier la médecine, parce que son bisaïeul Nathan d'Aubigné l'avait professée; et c'est avec la même déraison et la même foi obstinée à certaines maximes de son invention, qu'il renversa à la fin l'édifice de ses propres prétentions et de ses projets pour son fils. En effet, après des études trop succinctes, brusquement terminées, et compromises déjà par le temps considérable que le pauvre étudiant, soit à Bâle, soit à Paris, se vit obligé de perdre à donner des leçons en ville, pour suppléer à la maigre pension que lui faisait son père, le jeune médecin, revenu à Genève, s'y vit interdire l'exercice de l'art qu'il venait d'apprendre malgré lui, car il n'était pas bourgeois, il n'était que natif. Le coup fut terrible pour l'opiniâtre vieillard; il se tut et laissa dès lors son fils prendre son chemin par où il l'entendrait.

Au lieu de se tenir pour libéré par l'abdication paternelle, et loin de saisir une si belle occasion de jeter aux orties son bonnet de médecin, Georges Le Sage fit des efforts d'héroïsme filial pour se procurer la somme nécessaire à l'acquisition de cette bourgeoisie, sans laquelle on lui refusait le droit de guérir et de formuler dans le territoire de la république. Il fondait son espoir sur le succès de certains mémoires envoyés à Paris aux concours de l'Académie des sciences; la savante compagnie ne pouvait que décerner le prix, pensait-il, à ses vues neuves sur les forces mortes et l'origine de la pesanteur; mais il comptait sans l'indifférence du secrétaire perpétuel de l'Académie, qui était alors de Fouchy.

1. De bonne foi ou pour le besoin de la cause, il répétait souvent à son fils cette curieuse sentence : « L'on voit rarement des mathématiciens devenir pères de famille. »

Bien des années après, Le Sage questionnant d'Alembert sur le sort des malencontreux mémoires, d'Alembert ne put répondre ? « De Fouchy est un négligent, dit-il enfin, peut-être qu'il en aura fait des papillotes. »

Nécessité fut, au bout du compte, d'en finir par où Georges Le Sage aurait commencé si on l'en avait laissé le maître. Il se mit à donner, avec une supériorité bientôt reconnue, des leçons de mathématiques et de physique qui lui conquirent dans Genève la considération et la position sociale que son père avait inutilement désirées pour lui-même, grâce à ses habitudes d'ironie et de médisance. Son savoir, et mieux que son savoir, le caractère d'originalité et de profondeur empreint dans son enseignement, et ses recherches, l'eurent bientôt fait reconnaître par les savants genevois comme un des leurs. Il apporta pour dot dans cette communauté d'esprits distingués, outre son génie de géomètre, une sagacité et une rigueur de critique qui auraient suffi pour tenir en haleine une grande académie disposée à s'endormir dans la satisfaction de ses premiers succès, et qui contribuèrent à la belle activité de cette école. Invité aux réunions familières de la société philosophique des *Quatre B*, il remettait tout en question, et par ses objections inattendues, tracassait beaucoup les paisibles métaphysiciens, en leur signalant ce qu'il croyait voir de défectueux dans les arguments dont ces messieurs paraissaient contents, et en leur faisant remarquer la force de ceux qu'ils méprisaient.

Des essais publiés dans les journaux savants de France, de Hollande et d'Angleterre, des mémoires qui révélaient une intelligence de mathématicien d'un ordre supérieur, lui valurent l'honneur d'être nommé correspondant de l'Académie des sciences de Paris et membre

de la Société royale de Londres. Un commerce de lettres nourri avec plusieurs des hommes illustres de la science, tels que Lambert, Euler, Montucla, Stanhope, d'Alembert, contribua surtout à le faire connaître du monde scientifique comme un géomètre profond. Les étrangers de distinction qui s'arrêtaient à Genève, les malades de Tronchin, se montraient empressés de le voir et de lier commerce avec lui. Par exemple, pour ne parler que de ses relations les plus mondaines et les plus familières, il vit beaucoup Mme d'Epinay, d'Alembert, l'abbé Morellet, mais particulièrement la duchesse d'Enville et le duc de La Rochefoucauld qui suivait ses cours avec assiduité. On pensa un moment à lui, parmi ses connaissances de Paris pour remplacer d'Alembert dans la direction de l'*Encyclopédie*, mais on verra combien il était peu fait pour une tâche de ce genre. Il prépara du moins pour le grand dictionnaire, divers articles sur quelques idées qu'il avait communiquées aux directeurs; on désirait beaucoup, en particulier, avoir un parallèle des méthodes d'analogie et d'hypothèse; mais il garda en portefeuille ce précieux morceau dont P. Prévost a publié la substance à la suite de ses *Principes de philosophie*.

Georges Le Sage, qui n'a pas publié un livre, en a mis une foule sur le métier, qui y sont restés toujours, et bien d'autres encore roulaient en projet dans sa tête inventive[1]. Les deux entreprises qui occupèrent la plus

[1]. On trouve dans ses papiers la liste plus d'une fois refaite, des grands ouvrages et des ouvrages plus petits, qu'il se proposait d'écrire, et qui, assurément, auraient été des plus curieux. On regrettera surtout les *Pensées d'un métaphysicien; Ægri somnia; Crayons philosophiques; Économie du terrain; Réflexions sur la singularité; l'Image réalisée; Pensées secondes; Traité de l'origine des affections morales, dites des provins.*

grande part de sa vie de philosophe et de physicien, et sur lesquelles il comptait pour assurer à son nom une place honorable parmi ceux des esprits créateurs, c'était en physique, sa théorie des corpuscules ultramondains, que devait précéder une grande histoire des causes de la pesanteur; c'était en philosophie spéculative, sa théorie des causes finales.

Du premier de ces vastes projets, il n'a été publié qu'une esquisse sous le titre de *Lucrèce newtonien*[1]. Newton, à défaut d'une meilleure hypothèse, et sans trop tenir à la sienne, avait admis que les corps s'attirent en vertu d'une propriété inhérente à la matière. Qu'il vînt à être démontré que la pesanteur a une autre origine, cela pouvait ne rien changer aux lois de Kepler, ni à l'essence de ses principes. Fatio avait proposé à Newton de remplacer l'hypothèse de l'attraction par celle de l'impulsion, et Newton avait signé sa note sans dire non, mais sans dire oui[2]. Le Sage, de son côté, bien longtemps avant d'avoir eu connaissance des papiers de son compatriote, et jeune écolier encore, avait trouvé dans le poëme de Lucrèce, des vers qui lui suggérèrent la première idée de son système des corpuscules ultramondains. Ce n'était qu'un trait de lumière dans les ténèbres où le laissait son père sur les causes générales; mais la lumière grandissait peu à peu, et un

1. Dans les *Mémoires* de l'Académie royale de Berlin, pour laquelle il l'avait composé; c'est une défense indirecte de son système. Le Sage y cherche à démontrer par les inductions les plus ingénieuses, que les premiers physiciens épicuréistes avaient été sur la voie des découvertes de Kepler et de Newton.

2. On sait que Newton fit lui-même des efforts pour expliquer la gravité par un mécanisme, et sa signature jointe à celles de Halley, de Cheyne et de Huyghens se trouve apposée en forme de visa à un papier de Fatio, qui contenait l'exposition de son hypothèse. (*Notice* de P. Prévost.)

beau soir, dans son grenier de Paris, Le Sage alors au plus fort de ses études de médecine, écrit tout à coup à son père : « *Euréka ;* jamais je n'ai eu tant de satisfaction que dans ce moment, où je viens d'expliquer rigoureusement, par les simples lois du mouvement rectiligne, celles de la gravitation universelle, qui décroît dans la même proportion que les carrés des distances augmentent, etc. » Son père lui répondit plaisamment « qu'il ferait bien de remplacer l'Esculape de son cachet par un Phaéton sur le char du soleil, entre les signes du zodiaque, avec cette devise : *Invito patre, inter astra versor.* » Le Sage ne se laissa point démonter, et surtout n'abandonna point son idée, qui est pour le moins ingénieuse. Supposez dans le vide newtonien, une multitude innombrable de corpuscules courant en ligne droite avec une rapidité infinie ; il ne sera pas plus difficile d'attribuer à ces atomes des mouvements perpendiculaires à la surface d'une boule, et par conséquent dirigés de toutes parts vers son centre, à peu près, selon une comparaison de Le Sage, comme s'il grêlait à la fois dans tous les pays du monde. Ces petits corps gravifiques viennent d'au delà du monde (c'est par cette raison que Le Sage les appelle *ultramondains*) ; ils poussent vers le centre de la terre tout ce qu'ils rencontrent, en sorte que deux corps plongés dans cet océan de corpuscules lancés à toute vitesse, se faisant bouclier l'un à l'autre contre leurs assauts mutuels, sont ainsi poussés l'un vers l'autre, à proportion des influences corpusculaires qui les atteignent. Ce cheval, attelé à une charrette, nous disons tous avec Newton qu'il attire la charrette après lui ; Le Sage dit qu'il la pousse devant lui. En deux mots, Le Sage admet le vide newtonien, et à l'hypothèse de l'attraction substitue celle de

l'impulsion rectiligne; il est pour parler son langage, « un vacuiste impulsionnaire. »

Telle est en gros la donnée principale de cette théorie qui explique tous les phénomènes avec assez de rigueur et de solidité scientifiques pour que, à aucun égard, elle ne doive être reléguée dans la classe des rêves et des chimères dont la science a le droit de ne pas s'occuper. Toutefois la science s'est peu occupée de l'hypothèse de Le Sage, sans doute, parce que ce n'était qu'une hypothèse, et qu'elle pensait comme l'abbé Frisi à ce sujet, qu'il y avait encore bien des phénomènes à examiner et à calculer avant que de s'amuser à calculer des hypothèses [1]. Le Sage sentait bien que là était surtout l'obstacle à la fortune scientifique de sa théorie. Aussi s'appliquait-il en toute occasion, et jusque dans sa correspondance familière, à démontrer le mérite de la méthode d'hypothèse et des théories en général. Il faisait remarquer que Bacon lui-même avait beaucoup recommandé la recherche des causes et la liaison qu'une bonne théorie établit entre les faits isolés. Dans le même sens, il se plaignait de la direction trop pratique qu'en France, depuis le milieu du siècle, on donnait aux études de mathématique et de physique, à en juger par la plupart des cours élémentaires qu'on voyait paraître depuis ce temps-là : « On appuie si peu sur les fondements des calculs sans fin qu'on y enseigne, qu'il semble qu'on veuille faire de tous les écoliers de simples commis de finances ou des serviteurs d'astronomes. On y traite la géométrie le moins géométriquement qu'on peut, sous prétexte que les démonstrations algébriques sont plus courtes :

1. Lettre de Saussure à Charles Bonnet. (Bibliothèque de Genève.)

comme si l'on était uniquement pressé d'arriver, sans s'embarrasser si l'on voit distinctement sa route. Et l'on se hâte de donner quelques notions, plus grammaticales qu'intellectuelles de toutes les parties sublimes, avant d'avoir bien développé les éléments; comme si l'on se proposait de faire des perroquets ou des fanfarons. On voudrait réduire l'astronomie, la science du mouvement et la chimie, à n'être que les très-humbles servantes de la navigation, de la ballistique et des manufactures; comme si tout le monde était destiné à être inspecteur de la marine, ou de l'artillerie, ou des fabriques, et comme si la culture de la raison n'était d'aucune importance, en comparaison de ce qui rapporte de l'argent. Ce n'était pas ainsi que pensaient et travaillaient Descartes et Newton.... » Il mit tant de conscience à prévoir et à combattre par avance tous les préjugés qui pouvaient se dresser contre son système, il s'appliqua si bien à cette tâche compliquée, reprenant éternellement en sous-œuvre ce formidable travail, qu'il ne parvint jamais à publier autre chose de son *Méchanisme ultramondain*, ni de sa grande histoire de la pesanteur, que l'esquisse dont nous avons parlé plus haut, le *Lucrèce newtonien*, qui est, à la vérité, dans ses quelques pages un chef-d'œuvre pour la brièveté substantielle, l'enchaînement et l'intérêt des déductions, et où, comme dans tout ce qu'on a de lui, Le Sage se montre écrivain de la bonne marque, original, serré, profond, plein de ressources, habile surtout à tourner vers son lecteur le côté des idées qui fait réfléchir.

Le Sage ne se doutait pas que sa théorie de la pesanteur fournirait à un écrivain illustre, Joseph de Maistre, l'occasion de l'une de ses boutades les plus éloquentes et les plus spirituelles, mais aussi les moins ré-

fléchies. Rappelons ici le passage, afin de montrer à quelle distance du vrai et de l'honnête, la fougue des préventions religieuses ou philosophiques peut d'un seul bond emporter le meilleur homme du monde. L'introduction est charmante : « Vous savez dans quelle retraite (Lausanne) et avec quelles personnes j'ai passé l'hiver de 1806, dit un des interlocuteurs des *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Parmi les personnes qui se trouvaient là, un de vos anciens amis, monsieur le comte, faisait les délices de notre société; c'était le vieux commandeur de M..., que vous avez beaucoup vu jadis à Lyon et qui vient de terminer sa longue et vertueuse carrière. Il avait soixante et dix ans révolus, lorsque nous le vîmes se mettre en colère pour la première fois de sa vie. Parmi les livres qu'on nous envoyait de la ville voisine (Genève) pour occuper nos longues soirées, nous trouvons un jour l'ouvrage posthume de je ne sais quel échappé des Petites-Maisons de Genève qui avait passé une grande partie de sa vie à chercher la cause mécanique de la pesanteur, et qui, se flattant de l'avoir trouvée, chantait modestement *Euréka*, tout en s'étonnant néanmoins de l'*accueil glacé qu'on faisait à son système*. En mourant, il avait chargé ses exécuteurs testamentaires de publier, pour le bien de l'univers, cette rare découverte, accompagnée de plusieurs morceaux d'une métaphysique pestilentielle. Vous sentez bien qu'il fut obéi ponctuellement; et ce livre, qui était échu au bon commandeur, le mit dans une colère tout à fait divertissante.

« Le sage auteur de ce livre, nous disait-il, a découvert que la cause de la pesanteur doit se trouver hors du monde, vu qu'il n'y a dans l'univers aucune machine capable d'exécuter ce que nous voyons....

« Voilà où nous en sommes! voilà ce qu'on a pu nous dire, car on a osé tout dire à ceux qui peuvent tout entendre. Nous ressemblons aujourd'hui dans nos lectures à ces insectes impurs qui ne sauraient vivre que dans la fange; nous dédaignons tout ce qui instruisait, tout ce qui charmait nos ancêtres, et, pour nous, un livre est toujours assez bon pourvu qu'il soit mauvais.... Si l'orgueilleux aveugle que je vous citais tout à l'heure [1], au lieu de lire Lucrèce, qu'il reçut à treize ans des mains d'un père assassin, avait lu les vies des saints, il aurait pu concevoir quelques idées justes sur la route qu'il faudrait tenir pour découvrir la cause de la pesanteur; il aurait vu que, parmi les miracles incontestables opérés par les êtres, ou qui s'opéraient sur leurs personnes, et dont le plus hardi scepticisme peut ébranler la certitude, il n'en est pas de plus incontestable ni de plus fréquent que celui du ravissement matériel. »

Proposer à un physicien de chercher les causes mécaniques de la pesanteur dans les vies des saints, c'est peut-être beaucoup exiger; on n'en a pas tant demandé à Newton. Il est difficile aussi de comprendre en quoi l'hypothèse de Le Sage a mérité cette pieuse invective. Elle peut ne pas satisfaire l'esprit, mais elle n'a rien qui révolte le sentiment religieux, très-indépendant, grâce à Dieu, de toute hypothèse bonne ou mauvaise sur la cause de la pesanteur. C'est abuser assurément de l'empire des mots, que de tirer parti du nom de Lucrèce pour imputer à Le Sage tous les sentiments de la secte d'Épicure, bien qu'il se fût expressément expliqué à cet égard, en déclarant qu'à son avis, les dog-

1. Le Sage fut atteint d'une ophthalmie qui le priva quelque temps de l'usage de la vue.

mes physiques et spéculatifs d'Épicure n'aboutissent point nécessairement à ses préceptes moraux et pratiques[1].

L'histoire des *Corpuscules ultramondains* est celle de tous les essais de Le Sage et particulièrement de sa *Téléologie* ou théorie des causes finales. Le plan, des matériaux, des esquisses, quelques chapitres exécutés, voilà tout ce qu'il a mené à terme de cette autre grande affaire de sa vie, d'une œuvre qui, à en juger par les fragments mêmes que le comte de Maistre appelle des morceaux de métaphysique pestilentielle, aurait placé l'auteur au premier rang des adversaires du scepticisme philosophique et religieux.

Le Sage était né avec un cœur ouvert aux sentiments religieux, et disposé surtout à une foi entière dans le dogme de la Providence. Il a raconté qu'à l'âge de neuf ans, étant écolier de cinquième, il avait commencé à se faire une religion et à composer des prières très-ferventes, qu'il trouvait fort efficaces contre le fouet. Dans l'enseignement religieux qu'il reçut alors, il prenait tout à la lettre, ce qui ne l'empêchait pas de tenter sur ces matières de petites vérifications à sa portée, très-innocentes de son fait, mais non pas sans danger. Ayant compris, par exemple, que le créateur s'imposait à lui-même la loi du Sabbat aussi bien qu'il l'imposait à ses

1. Que penser de l'allusion aux exécuteurs testamentaires et à leur œuvre, c'est-à-dire à la notice de P. Prévost sur Georges Le Sage? M. de Maistre très au courant de Genève à cette époque n'ignorait pourtant pas que P. Prévost, à qui Le Sage avait confié en mourant la publication de ses écrits, etait l'esprit le plus sage et le plus consciencieux, plein de respect d'ailleurs pour la religion et le dernier homme à qui pût être imputée une mauvaise action littéraire ou autre. Qui a lu sa Notice sur Le Sage, vrai modèle en ce genre d'écrits, s'étonnera qu'on ait eu le courage de placer l'excellent ouvrage au rang de ces livres qui sont « toujours assez bons pourvu qu'ils soient mauvais. »

créatures, il s'avisa de surveiller l'accroissement de quelques plantes, pour voir si, le dimanche, cet accroissement était suspendu, et si, en effet Celui qui fait croître cessait ce jour-là tout travail. L'expérience ne fut pas satisfaisante, et, probablement à la suite d'essais et de réflexions de ce genre, le doute finit par trouver prise sur cette raison jeune, active et exigeante; mais il n'était pas de ceux qui s'arrêtent paresseusement à moitié chemin des raisonnements, et son journal, qui nous apprend qu'en 1742, il prit la perruque et commença à donner des leçons d'humanités, constate que l'année suivante « il n'eut plus aucun doute sur la religion[1]. »

Un tel esprit ne pouvait sortir du scepticisme que par la voie qu'il se frayerait à lui-même, et sa *Téléologie* n'est évidemment pas autre chose que le sentier qu'il sut trouver par ses méditations, et dont il voulait faire une grande route à l'usage des hommes de réflexion.

Comme rien n'était perdu pour cette intelligence d'une habilité si précoce à tout lier, c'est l'*Antiquité expliquee* de Montfaucon qui lui avait mis d'avance entre les mains le fil destiné à conduire ses pas hors du labyrinthe. Frappé de l'insuffisance des conjectures du savant archéologue sur l'usage de certains instruments de l'antiquité, il avait vivement regretté qu'il n'y eût pas quelques règles pour juger du but d'un ouvrier par l'inspection de son ouvrage, et ce sont les règles du grand Ouvrier que dans la suite il se donna pour tâche de reconnaître. Il prit de Wolff ce mot de *Téleologie*, pour le donner à sa théorie des fins, laquelle devait embrasser les ouvrages de l'art et ceux de la nature, et qui, « après

1. Sur la religion naturelle, car, en 1743, il s'était, dit-il lui-même, proposé contre la religion révélée une difficulté tirée des miracles, dont il ne trouva la solution que sept ans après, vers 1750.

avoir fourni des règles de synthèse pour la composition d'un ouvrage sur des vues données et avec des moyens donnés, proposerait des règles d'analyse pour découvrir les vues d'un agent par l'inspection de ses ouvrages. » Le Sage, qui se tenait pour dépourvu d'imagination, avait écarté de son plan tous les tableaux de la nature; d'ailleurs il entendait jouer serré avec le jugement de son lecteur, et, sans chercher à mettre sa sensibilité du côté de sa raison, il se proposait d'aller au fond et à l'essence des choses. La physique et les mathématiques devaient aussi lui fournir leurs lumières pour découvrir les vues du Créateur.

Ces vues ou plutôt la vue de ces vues, la grande fin de Dieu en créant l'univers, n'avait pu être, prétendait Le Sage, d'augmenter sa gloire et de contempler son œuvre, ainsi qu'on le lui avait enseigné, et comme son père l'avait écrit dans ses Aphorismes de philosophie : « Dire que le Tout-Puissant se plaît à contempler dans ses œuvres cette harmonie qui résulte d'une gradation continuelle, depuis la plante la plus imparfaite jusqu'au zoophyte, et depuis celui-ci jusqu'à l'homme ; attribuer, dis-je, ce plaisir à l'Éternel, c'est dire en d'autres termes qu'il aime à combiner ensemble différentes pièces de rapports, pour en considérer les résultats à peu près comme pourrait faire un enfant. » Non, cette dernière fin de Dieu, que Le Sage lisait dans toutes les œuvres de sa création, ce n'est pas sa gloire, c'est le bonheur de ses créatures, et de là le philosophe faisait dériver le principe de sa morale, c'est-à-dire la bienveillance universelle.

De ce beau plan, si l'auteur n'a exécuté que quelques parties, ce n'est pas au temps ni à une mort prématurée qu'il faut s'en prendre; Le Sage a vécu presque autant

que Voltaire. Son amie, la duchesse d'Enville, qui le connaissait bien, écrivait au philosophe, à propos de quelques cahiers de sa Téléologie, qu'il lui avait permis d'emporter avec elle dans ses terres : « J'ai relu mon cahier à Liancourt. Quel dommage que tant de génie soit perdu ! car vous ne ferez jamais un ouvrage de ces idées éparses. Quand on vous connaît comme moi, on a bien de la peine à croire qu'il sorte jamais un volume de vos mains. » C'était aussi l'opinion de tous ceux qui le voyaient étendre, sans fin et en tous sens, le cadre de ses travaux, poser partout des pierres d'attente, accumuler un chaos de matériaux de tous genres, dans lequel il eût fallu, pour se reconnaître, la mémoire qui lui manquait et une attention moins facile à distraire que la sienne. *Inopem me copia fecit*, disait-il. Les esprits de cette nature ne devraient travailler que d'original ; ils semblent créés pour trouver, non pour savoir.

Le génie de Le Sage a été le martyre de sa conscience, qui l'obligeait à reprendre éternellement en sous-œuvre l'édifice commencé, pour y faire entrer tout ce qui s'était présenté à lui, dans l'intervalle, d'aperçus nouveaux sur des notions nouvelles. Le même genre d'exigence lui rendait le travail de la composition plus difficile qu'à un autre : il aurait voulu que tout se liât sous sa plume aussi nécessairement, aussi étroitement que dans son esprit, et il avait, au contraire, selon son aveu, une peine excessive à lier ses pensées, de manière à en faire des assemblages supportables. « Je conçois aisément, disait-il, mais j'enfante avec peine. » Il se comparait pittoresquement à un peintre qui voudrait travailler de nuit, sans aucune autre clarté que la lueur inattendue, instantanée des éclairs, et ne se laissait pas persuader par ceux qui lui disaient, comme Mme Necker : « Ces éclairs pas-

sagers pour vous, servent à montrer le tableau de la nature à ceux qui vous écoutent et qui savent penser[1]. » Enfin, il est juste de lui en tenir compte, les années de sa maturité et de sa vieillesse ne furent pas toutes clémentes pour lui ni propices au travail ; une ophthalmie opiniâtre le rendit pendant longtemps aveugle et il fut tourmenté, de surcroît, par de longues insomnies qu'il ne pouvait combattre, et auxquelles succédait une difficulté de penser et de travailler des plus pénibles.

Une étude bien plus intéressante pour nous que toutes les hypothèses scientifiques de Le Sage, c'est l'étude de lui-même. Pénétré de cette opinion sensée que l'étude psychologique et morale de l'homme est aussi une science de faits, qui ne saurait offrir de solidité tant qu'on ne serait pas parvenu à la fonder sur une grande masse d'observations consciencieuses, Le Sage s'était imposé la tâche de recueillir assidûment tous les faits qui se rattacheraient au développement de ses facultés morales et intellectuelles. A cette fin, et croyant en cela bien mériter de la science, il imagina de rassembler ses souvenirs et ses observations sur le caractère de son père et de sa mère, et il notait de même sans relâche, tous les mouvements de cœur qu'il surprenait en lui et les moindres traits de son propre caractère. Se défiant de sa mémoire qui était mauvaise, il se hâtait de déposer ses réflexions sur le revers de cartes à jouer, qu'il classait ensuite dans une infinité de petits sacs de papier soigneusement et méthodiquement pourvus d'étiquettes explicatives. C'est dans ce dépôt curieux, où nous avons déjà si souvent puisé, qu'il nous reste à chercher le moraliste et le philosophe pratique [2].

1. *Mélanges de Mme Necker*, t. III.
2. Ces papiers existent à la bibliothèque publique de Genève, où

« Je suis, a écrit Le Sage sur le revers d'un roi de carreau, un philosophe excentrique, ou, comme s'exprimait Bacon, monadique, c'est-à-dire seul de ma sorte, un spéculatif d'un autre siècle et presque d'un autre monde. »

Il avait quelque droit, en effet, de reconnaître en lui un chercheur et un penseur d'une espèce particulière; car, en vérité, nous ne voyons pas dans l'histoire des philosophes beaucoup de spéculatifs, pour parler comme lui, qui aient mis autant du fond de leur vie et de leur caractère dans leurs spéculations les plus abstraites, ni autant de raisonnement et de méthode mathématique dans les actes de leur vie, dans leurs sentiments et leurs pensées de tous les jours. Cette aptitude à rattacher les effets à leurs causes les plus générales, qui est chez lui comme un instinct; qui, à treize ans, lui fait chercher la cause de la pesanteur, et, à quatorze, une théorie des causes finales, il l'appliquait avec la même ardeur à se créer des principes de conduite, à trouver ce qui doit être le but final et déterminé de la vie. En suivant le fil de ses confidences, on le voit employer dans cette poursuite les mêmes méthodes qu'il s'était créées pour rechercher la vérité physique. Raisonneur géomètre, mais tirant tout de son fond, il avançait vers la solution du problème, d'exclusion en exclusion, d'hypothèse en hypothèse; et, comme il a beaucoup d'esprit, et du plus piquant quelquefois, rien n'est curieux comme l'exposé de ses savants calculs. Écoutons-le raconter par quelle série d'opérations morales il arriva,

P. Prévost les a fidèlement déposés, après en avoir fait usage, pour sa Notice sur Le Sage avec autant de liberté que le lui permettaient les convenances du moment où il écrivait. A cinquante ans d'intervalle, nous avons pu, sans inconvénient, être moins discret.

du généreux désir de n'avoir pas de défauts, à cette conclusion que le meilleur moyen pour s'approcher du but est d'aimer son prochain comme soi-même. C'est le commencement d'une note restée en chemin et intitulée : *Coup d'œil sur les sources des défauts que je me connais et conjectures sur ceux que je ne me connais pas :*

« Voltaire commence un joli petit roman dont j'ai oublié le titre[1], à peu près par ces mots : « *** fit un « jour le projet de devenir un homme accompli, ce qui « est fort aisé, comme chacun sait. » Moi je formai très-jeune le projet (un peu moins fou) d'avoir le moins de défauts qu'il me serait possible. L'exécution d'un tel projet, quoique certainement possible, vu la clause dont il est accompagné, est cependant beaucoup moins facile qu'il ne paraît au premier coup d'œil, parce qu'elle exige qu'on porte une attention perpétuelle sur ses penchants et sur les ressources qu'on possède pour les modérer ; enfin qu'on ne se relâche jamais un seul instant dans les efforts qu'on fait pour en venir à bout. » Ici Le Sage remarque, en passant, que tout homme qui tâche sincèrement de se perfectionner, étant nécessairement exposé à s'occuper beaucoup de lui-même, il n'est pas juste de le blâmer d'une préoccupation qui n'est autre chose que la pratique du conseil de Socrate : « Connais-toi. »

Le Sage crut bientôt s'apercevoir qu'il ne viendrait pas à bout de détruire entièrement ce qu'il y avait d'excès dans ses penchants, et qu'il fallait absolument capituler avec ses passions; mais il reconnut aussi qu'il ne fallait pas viser uniquement à un minimum de dé-

1. *Memnon ou la sagesse humaine.*

fauts, qu'il fallait tendre à un « maximum de bonnes qualités, ou plutôt tendre à ce que l'excédant des effets de celles-ci sur les effets de ceux-là fût le plus grand possible. » — « Cette pensée, continue-t-il, de juger des défauts et des bonnes qualités par leurs effets, était bien un pas vers la détermination du problème que je m'étais proposé. Mais il y manquait encore un second pas, beaucoup plus difficile à obtenir, savoir un moyen d'évaluer ces effets, afin de pouvoir les balancer les uns par les autres. Et cette évaluation exigeait que j'eusse quelque mesure commune, dans un but unique et nettement déterminé de toutes mes actions. Or je ne tardai pas beaucoup à découvrir ce but unique; savoir, la plus grande somme de bonheur de tous les êtres sur lesquels je pouvais avoir quelque influence, en m'y conformant moi-même sans prédilection, conformément au grand précepte de l'Évangile : « Aime ton prochain « comme toi-même[1]. »

Le Sage avait bien le droit de croire sincère, de sa part, son vœu de bienveillance, car il n'a pas aimé pour lui seul ce qu'il aimait passionnément et par-dessus tout, la vérité et la justice. En ce qui lui tenait le plus au cœur et ce qui a été l'ambition de sa vie, sa théorie de la pesanteur, loin de chercher à laisser dans l'ombre et l'oubli les tentatives et les succès de ses devanciers, il n'a rien épargné pour sauver de la destruction et faire connaître les travaux de Fatio, celui de tous qui avait eu avant lui les idées les plus analogues à son hy-

1. « J'en étais là, raconte Le Sage en marge de cette histoire commencée, quand je fus interrompu par quelque cause que j'ai oubliée. Et deux insomnies firent durer cette interruption deux fois vingt-quatre heures, ce qui me fit entièrement perdre de vue ce que je devais ajouter immédiatement. »

pothèse [1]. Il ne demandait pas la fortune à ses découvertes, assez content si elles servaient au genre humain, qui, selon lui, n'avait pas de plus considérable intérêt que de connaître en tout la vérité [2].

Sa petite fortune était bien modeste et des pertes l'ébréchèrent à plus d'une reprise. Le Sage y puisait sans regarder pour ses amis en détresse, pour tous les malheureux et les besoins qu'il rencontrait. Quant à lui, il n'aimait pas à recevoir : « Rien ne me coûte tant, disait-il, que ce qu'on me donne. » En revanche, il notait avec soin de peur de les oublier, les offres que ses amis furent dans le cas de lui faire lorsqu'il se trouva à peu près ruiné. Cela se passait dans le for intérieur du philosophe, simplement, et comme si ce n'eût été que le jeu naturel de son mécanisme moral. Il avait fini par discerner dans leur détail toutes les pièces de ce mécanisme compliqué, et il les regardait fonctionner en connaisseur, ou plutôt en ouvrier moins amoureux de son œuvre qu'occupé incessamment d'en surveiller les frottements et de perfectionner la machine. Autant par esprit de justice que par respect jaloux pour la vérité, il tenait

1. N'ayant pu trouver un libraire qui se chargeât des papiers de Fatio, qu'il avait fait venir d'Angleterre, il les déposa à la bibliothèque de Genève où ils reposent à côté des siens.

2. Ayant, vers 1750, conçu un projet de télégraphe électrique, et ruminant un jour sur les avantages de son invention, il écrivit au roi de Prusse la lettre suivante : « Sire, ma petite fortune est non-seulement suffisante à tous mes besoins personnels, mais elle suffit même à tous mes goûts, excepté un seul : celui de fournir aux besoins et aux goûts des autres hommes, et ce désir-là, tous les monarques du monde réunis ne pourraient pas me mettre en état de le satisfaire pleinement. Ce n'est donc point au patron qui peut donner beaucoup que je prends la liberté d'adresser la découverte suivante; mais au patron qui peut en faire beaucoup d'usage et qui peut juger par lui-même de sa solidité et de son utilité, sans avoir besoin de la communiquer à son conseil. « G. Le Sage. » La lettre ne fut point envoyée.

curieusement registre de ses qualités comme de ses défauts, sans se vouloir ni beaucoup de bien des unes, ni beaucoup de mal des autres, et faisant son compte sans se surfaire, mais aussi sans se rien retrancher. Si dans la société de ses amies on le chicanait là-dessus, en lui reprochant de faire la part des autres avec moins d'indulgence que la sienne, il démontrait balance en main, que le poids était de son côté, et il enregistrait sa défense dans des notes comme celle-ci : « Sur cette observation de Mlle Catherine Pictet, que je n'estime que moi, je suis fâché qu'on l'ait observé ; mais le fait est presque généralement réel. 1° Je suis complétement juste et vrai, même à mon dam certain et considérable, au lieu que presque aucune personne de ma connaissance ne l'est, pour peu qu'elle ait lieu de croire qu'il lui en coûte quelque chose. 2° J'aime tout mon prochain au moins autant que moi-même, c'est-à-dire que je sacrifie à tout le monde une portion de mon bonheur au moins aussi grande que celle qu'il retirerait de ce sacrifice ; au lieu que presque toutes les personnes que je connais sont plus ou moins égoïstes. » Ceci n'est pas de l'humilité chrétienne, il faut en convenir, mais c'est au moins de la sincérité, et vraisemblablement la vérité. D'autre part, d'ailleurs, et tout aussi franchement, abordant le chapitre de ses défauts, il se reconnaissait défiant, soupçonneux, croyant aisément le mal, prompt à blâmer et à se plaindre, médisant, enfin toute une confession. Nous ne serons pas plus indulgents que lui, et nous signalerons comme le trait le moins agréable de cette physionomie assurément originale et respectable, la disposition soupçonneuse qui le rendit quelquefois injuste et passionné. C'était toujours à l'occasion de ses vues scientifiques. Dans le premier plaisir de ses découvertes

et de ses conceptions nouvelles, Le Sage se laissait volontiers aller à les communiquer à ses amis, à ses élèves, à ses correspondants; comme le personnage de Térence, il ne savait rien cacher : *Plenus rimarum sum, hac et illac perfluo.* Et c'est ainsi, tout naturellement, que plusieurs de ses idées, prenant leur vol, purent aller se placer dans l'esprit et de là dans des livres plus alertes que les siens. Il s'étonnait ensuite de les rencontrer, et quelquefois longtemps après, dans des ouvrages qui venaient à paraître; il en concevait une vive irritation et allait très-loin dans ses suppositions rancunières. Ses notes contiennent en ce genre, l'expression de soupçons et de pensées dont l'amertume étonne; celle-ci, par exemple, qui renferme un conseil aussi triste qu'utile peut-être : « Règle de prudence, qui était dans les ouvrages de mon père, déjà depuis l'an 1700, et qui, par conséquent, aurait dû m'être bien connue, mais à laquelle je n'ai sans doute fait aucune attention, puisque j'en ai entièrement négligé l'observation : c'est que l'on cesse d'avoir du respect pour un homme qu'on connaît à fond (lorsqu'il n'a pas les moyens de se faire craindre); ce qui doit apprendre à un homme sage de ne se faire jamais tout connaître, parce que rien ne rompt tant les mesures de nos ennemis que lorsqu'ils ne connaissent pas l'état de nos affaires. » Enfin, il écrivait un jour à la duchesse d'Enville ces lignes qui montrent une âme agitée de pensées misanthropiques : « C'est avec quelque connaissance de cause, que j'attribue à la plupart des gens de lettres un caractère moins sûr qu'aux autres hommes. Dans la revue que je faisais l'autre jour, des personnes vivantes sur l'affection desquelles je pouvais compter, le plaisir inexprimable que je ressentis d'en trouver le nombre beaucoup plus grand

qu'il ne m'avait paru au premier coup d'œil, fut sensiblement altéré par la honte d'y voir si peu de gens de lettres. »

Ajoutons, pour être juste, que soupçonneux envers lui-même, il était disposé à soupçonner que ses meilleurs sentiments n'avaient pas des sources très-pures : « Fort indice, écrit-il un jour, de ce que j'aurais avancé sur les sources peu honorables de ce qu'il peut y avoir de bon chez moi, c'est que j'ai commencé par regarder la justice comme la première des vertus, sans doute parce que j'avais été la victime de la partialité de ma mère, qui, pour sa commodité, avait décidé que le cadet de deux enfants devait toujours céder à l'aîné. » Après ce qu'on a vu de la tyrannie domestique dont il avait été la victime, on conviendra qu'ici le philosophe se traite à la rigueur, et que sans s'en douter il pousse l'humilité jusqu'à l'inquiétude des saints. C'est peut-être une confession du même genre que cette note curieuse : « Jusqu'à l'âge de soixante-six ans et un quart passés, je me suis indigné contre les égoïstes et les ingrats. »

Ce philosophe géomètre, si fort occupé de méditer sur les causes générales des phénomènes, de lutter avec Newton, de poser et de résoudre une foule de propositions et de problèmes de physique, de mathématique et de morale, et enfin de s'interroger lui-même, en fait de société n'aimait et ne recherchait que la société des femmes? « La fréquente société libre du beau sexe me convenait extrêmement, soit pour me délasser, soit pour me dérider le front. » Et comme les hommes se plaignaient, il répondait aux cartes, ses confidentes : « On ne peut pas être à tout. Je n'ai pas le loisir de jouir de la conversation des hommes, parce que celle des femmes m'amuse davantage, et que les livres me

paraissent plus instructifs. » Il ne dit pas tout : « J'offre un exemple marqué, a-t-il noté quelque part, comment un cœur tendre et brûlant peut se rencontrer dans la même personne, avec une imagination de glace[1]. » Il ne faudrait pas là-dessus se représenter Le Sage comme un amoureux de roman ; sa personne n'était pas taillée sur le patron des héros d'aventures galantes et des séducteurs de son temps ; et il paraît que sa physionomie, quoique empreinte de bonté, ne laissait rien deviner de ses autres mérites[2]. Tel du moins il paraissait dans sa vieillesse. Dans sa jeunesse, il était de plus, timide et gauche à s'exprimer. Sans doute, le sentiment faisant de ses miracles, donnait à ses traits le charme que la nature leur avait refusé. Toujours est-il certain que Le Sage eut de bonne heure le cœur très-occupé. C'est à Bâle, au temps de ses pénibles débuts dans les études médicales, qu'il découvrit en lui cette faculté d'attachement ; ce fut sa première découverte, et il en a conservé le souvenir dans quelques lignes qui ne sont pas d'un écrivain si dépourvu d'imagination : « Pardonnez, lecteur sérieux, la courte effusion que je vais faire de mes plus agréables souvenirs ! Je me transporte quelquefois en idée dans ce paisible séjour, le premier où j'ai goûté quelque liberté, et où j'ai osé me livrer à ma sensibilité. Il me semble que j'y retrouverais, dans toute leur fraîcheur et gentillesse, les jeunes nymphes avec lesquelles je goûtai tant de plaisirs innocents ; et il me faut quelques moments de réflexion pour comprendre

1. Il ajoutait : « Il y a des gens qui, au rebours de ce que je suis, ont tout à la fois l'imagination prompte et forte, mais le cœur fort dur. De grands poëtes et de grands peintres ont été dans ce cas. »

2. « Son port et toute sa démarche se ressentaient de la gêne où son enfance avait été tenue. » P. Prévost.

qu'un demi-siècle d'intervalle doit avoir apporté quelque changement dans leur humeur folâtre et leur ingénuité. Mais surtout je crois y serrer encore à la dérobée la petite main de la tendre E-g. »

Phyllida amo ante alias nam me discedere flevit.

Cette page d'un charme original fait regretter que Le Sage n'ait pas raconté les amours de sa jeunesse! Le chapitre aurait été un peu long, car ni Phyllis ni ses compagnes ne furent ses dernières amours, et en qualité d'observateur impartial, Le Sage dut s'avouer que l'éternité n'était pas l'attribut nécessaire de ses attachements. Il fit, en revanche, une découverte plus rare, en découvrant qu'ils n'étaient pas positivement de la pure essence de l'amour, comme aussi, ils étaient à cent lieues de la pure amitié, tenant toutefois assez de l'un et de l'autre pour qu'il y eût lieu de composer de ces mots aimables d'amour et d'amitié un nom assorti à ce sentiment complexe. Il appela, en conséquence, cette tendresse de cœur à lui particulière du nom d'*amouritié*, mot assezmal sonnant, qui n'a pas fait plus grande fortune que la chose.

On demandera peut-être comment il se fait qu'un philosophe aussi curieux n'ait pas eu la curiosité de savoir ce que le mariage ferait de l'amouritié. Le mariage a été, après les *Corpuscules ultramondains,* la matière favorite de ses ruminements philosophiques. Il y pensa neuf ans, selon le précepte du poëte, *nonum prematur in annum*, se donnant à lui-même alternativement toutes les raisons imaginables pour ou contre ce grand parti, et nous n'avons pas besoin d'ajouter que ces raisons n'ont rien de commun avec celles de Panurge et de Sganarelle en pareille perplexité. En principe, et

sans parler de l'attrait qu'avaient pour lui les femmes aimables, il était partisan du mariage. Il l'était comme citoyen, et il avait imaginé dans ce sens toute une législation fort curieuse, dont l'effet aurait été de mettre sur les bras des célibataires aisés, tous les orphelins sans fortune. Considérant à ce propos les charges qui attendent le père de famille, et dont la perspective refroidit tant d'hommes pour le mariage, il relève avec approbation l'éloquente invective de J. J. Rousseau : « Quoi, disent-ils, des célibataires prêchent le nœud conjugal ! etc.[1]. » Mais il y a bien des considérations propres à faire reculer un philosophe soigneux de son bonheur, devant les liens de l'hyménée. C'est Balzac qui disait : « que quiconque a une femme et des enfants a baillé des gages à la fortune. » — « Il faut convenir, réfléchit Le Sage en transcrivant la pensée à son usage, que c'est donner prise aux coups du sort par un plus grand nombre de parties sensibles ; or, un philosophe ne doit point augmenter de propos délibéré la multitude des chances qui rendent son bonheur dépendant des événements imprévus. » Vient ensuite le chapitre délicat des cas particuliers ! Ainsi, à épouser une femme riche, on risque de se donner un maître, et, d'autre part, « il ne faudrait pas trop compter sur la reconnaissance d'une personne qu'on aurait tirée d'une situation étroite ; car ordinairement cette reconnaissance s'exhale au bout d'un an. » Et puis, « il y a beaucoup de femmes dont la société est fort agréable et fort douce, non-seulement pour ceux qui leur font des visites ou qui les rencontrent dans des assemblées, mais encore pour ceux qui vivraient avec elles dans le voisinage le plus étroit, ou

1. Lettre à l'archevêque de Beaumont.

même en pension, et serait fort désagréable pour celui qui les épouserait; » ce sont les demoiselles, et Le Sage croit en connaître plusieurs, qui ont le faible d'avoir beaucoup de considération et d'égards pour les hommes qui leur sont supérieurs en richesse ou en relief; le mariage égalisant les rangs, les fortunes et les prétentions, elles retourneraient bientôt au caractère que la plupart des femmes ont vis-à-vis de leurs égaux, qui est de ne pas entrer dans leurs raisons et de ne pas supporter leurs singularités. Du nombre de ces complaisantes hors de l'hymen seraient vraisemblablement Mlles Manon G..., Mme D...., Sara D...., Élisa F...., et Margot B....; Mme *** et Mlle ***, au contraire, pourraient faire à coup sûr d'excellentes femmes; mais leur rare mérite est-il un mérite à mon usage, et sauront-elles fixer mon cœur? Grande question. Il y a une bonne pensée de Swift : selon le doyen, la raison pour laquelle on voit si peu de mariages heureux (et d'hommes constants, remarque Le Sage), c'est que les jeunes filles emploient tout leur temps à faire des filets, et qu'elles ne pensent point à faire des cages. Je sais bien qu'après le mariage, « il faut fermer les yeux sur les qualités de son époux, un, si elles sont bonnes, tous deux si elles sont mauvaises; » mais cette prudente maxime, serai-je assez sage pour l'appliquer au profit de mon repos? J'en doute. Allons, le sort en est jeté! Après tout, le philosophe dans son cabinet n'a rien à envier au philosophe en ménage, et le latin a raison : *Meliùs nil cælibe vitâ!* — Oui! mais dans une nuit d'insomnie, quand les appréhensions viennent assaillir le plus insouciant, on entrevoit la solitude des dernières années, et l'on écrit tristement : « A entendre cet homme d'étude dédaigner les agréments de la société,

sous prétexte que ses méditations, ses compositions suffisent pour remplir agréablement son loisir, et à le voir persister opiniâtrément à se priver des douceurs qui suivent le titre d'époux et de père, vous croiriez qu'il ne peut arriver aucun accident à ses facultés intellectuelles, à sa vue, ni à sa main. Hélas! le simple déplacement d'une fibre peut le mettre dans le cas de n'avoir plus d'autres ressources contre l'ennui que celles dont il croit si fermement pouvoir se passer, et il sera trop tard. »

Dans ces moments-là, les idées de mariage revenaient sur l'eau; Le Sage prenait son parti, fixait son choix sur quelqu'une des aimables personnes qu'il aimait de présent en toute *amouritié*, et adressait sa demande. Les unes disaient oui, d'autres répondaient non. Celles-ci étaient les mieux avisées, car les autres en étaient pour leur bonne volonté, comme on peut le voir par le journal sommaire des diverses campagnes matrimoniales de Le Sage, auprès de quelques-unes des nombreuses dames de ses pensées[1].

1. Un extrait de ce journal amusera nos lecteur : « Le 5 avril 1857, à dix heures et demie du matin, j'ai achevé de m'expliquer avec mademoiselle S. Rev... » Quelque temps auparavant, Le Sage avait eu, de la fenêtre de son cabinet, une conversation suivie avec mademoiselle G. C. « Le 8 au soir, on me propose une demoiselle de 30 000 écus. » Refusé! une belle personne, qui n'est pas mademoiselle S. Rév.... et dont nous parlerons tout à l'heure, ayant dans les entrefaites jeté totalement dans l'ombre les 30 000 écus!.... L'année 1759 est très-occupée : » Le 20 février je me proposai pour époux à Mme la veuve P...., et le 21 elle me refusa. Le 8 mars (quinze jours plus tard), je demandai en mariage mademoiselle Manon S.... je l'obtins, et le lendemain je me dégageai. — 10 juin, amouritié nouvelle et déclaration singulière : « j'ai déclaré à mademoiselle Jenny R.... que je ne voulais point me marier et que je cesserais un jour de l'aimer. » — A six mois de là, ses feux se rallument pour madame la veuve P.... mais l'aréopage de la dame prononce, contre l'obstiné demandeur, un arrêt d'ostracisme.... « Le même jour, je pensai à épouser mademoiselle Jacqueline R.... et les deux jours suivants je changeai d'avis. » etc.

Des amours si changeantes et des perplexités si comiques n'étaient pas un mystère pour la société de Le Sage, qui aimait à mettre l'entretien sur ce sujet et à exposer ses théories matrimoniales. Il philosophait là-dessus comme sur tous sujets, pourvu qu'il n'y eût là que des femmes, avec un agrément qui faisait oublier ou disparaître l'insignifiance de sa figure. Un jour, il approchait alors de la quarantaine, il reçut la visite de trois jeunes personnes, aussi jolies que spirituelles, et toutes trois occupant de front le premier rang dans la procession aimable de ses *amouritiés* passées et présentes. La conversation fut piquante, et Le Sage, amené malicieusement à s'ouvrir sur le chapitre de son caractère, parla si bien que, d'une commune voix, Sophie, Suzette et Jaqueline, noms de ces trois amoureuses d'esprit, lui firent « promettre de leur léguer les traits de son portrait, faisant serment de les mettre fidèlement en œuvre pour les plaisirs de la postérité. » L'une d'elles était la belle Mlle Curchod, destinée, comme on voit, à plaire aux sages. Vers le temps que Gibbon écrivait : « J'ai vu Mlle Curchod, *omnia vincit amor et nos cedamus amori,* » Le Sage notait dans son journal chaque apparition de Mlle Suzette à Genève. A la suite de quelque thèse soutenue contre la belle raisonneuse, il écrit : « Le 26 octobre 1762, je présentai un défi à Mlle Suzette Curchod ; le 30, elle m'avoua invincible. » Ce fut bientôt à son tour de s'avouer vaincu, et il découvrit alors, tout à propos, que « dans le choix d'une compagne avec laquelle on se propose de passer beaucoup de temps loin du monde, il faudrait s'attacher surtout à une raisonneuse, qui, cependant, ne fût point ergoteuse ou vétilleuse. » En conséquence, il proposa à la belle orpheline de partager

son sort et sa modeste fortune, en quoi il n'était pas très-sûr de n'avoir pas été un peu vite et un peu loin pour la sûreté de son bonheur. Il en dit quelque chose, car, « le 27 décembre, Mlle Suzette avoua d'elle-même que je ferais une grande folie de l'épouser, à moins que je ne fusse très-riche. Elle m'assura que ce n'était pas de ce jour-là qu'elle le pensait. Elle me pria de remarquer que, depuis quelque temps, elle me conseillait d'épouser son amie, Mlle Sophie R.; et elle continua à me le conseiller. » Il paraît que le conseil piqua au jeu l'irrésolu soupirant; il écrivit, et l'on répondit à ses lettres « qu'on ne croyait la chose praticable que dans six ans, et même sans engagement de part ni d'autre. A quoi je souscrivis. » La fin du roman approchait : le dénoûment est dans ces lignes succinctes du journal de Le Sage : « J'ai vu Mme de Vermenoux pour la première fois. Départ de Mlle Curchod pour Paris, avec Mme de Vermenoux. — 1er décembre 1764 : Mlle Suzette Curchod épouse M. Jacques Necker, banquier à Paris. »

Dans la nouvelle existence que lui fit son mariage, Mme Necker ne fut point ingrate au souvenir du bon M. Le Sage; à aucune époque elle ne cessa de lui écrire, réclamant toujours ses anciens droits : « Je suppose, lui disait-elle, et j'aime à supposer que l'histoire de mes pensées vous intéresse encore. » Il faut regretter, pour l'estime que mérite Mme Necker, qu'on n'ait pas admis dans ses œuvres quelques fragments de ses lettres à Le Sage. On y reconnaît avec plaisir la trace, non équivoque, de sa sincère et reconnaissante affection pour son vieil ami. C'est à Le Sage qu'elle écrivait en 1786 : « Vous m'êtes toujours présent, et je n'oublierai de ma vie les marques d'amitié et d'intérêt que j'ai reçues de vous; je joins à ce précieux sentiment de

la reconnaissance le regret d'une conversation si variée, si analogue à mes goûts, que celle de nos grands hommes n'a pu m'en dédommager entièrement. Vous savez mêler vos pensées avec celles d'autrui, et faire en sorte que l'ignorance de vos interlocuteurs ne vous soit pas inutile; mais la plupart des beaux esprits marchent seuls dans la conversation comme dans la gloire, et c'est ainsi qu'ils diffèrent de vous et des anciens. » Est-ce de Mme Necker qu'on aurait attendu une telle remarque, et si fortement exprimée[1]?

A la veille des états généraux, et quand son mari tient sur lui attachés tous les yeux et l'espoir de la France, à ce moment d'ivresse, elle se sent pressée d'écrire à son ami d'autrefois; et quatre ans après, ramenée dans sa patrie par les événements qui avaient dissipé son beau rêve et rendu son âme aux plus graves méditations, de Coppet, elle écrit à Le Sage, pour le presser de publier, sans autres embellissements, ses *Causes finales*, qu'elle vient de relire : « Lorsqu'on est comme moi sur les confins de la vie, toutes les idées viennent aboutir insensiblement à une seule grande idée, et tous les sentiments à un seul sentiment. L'on voudrait ajouter à sa conviction de l'existence d'un Dieu toutes ses convictions et toutes ses pensées. L'on voudrait que l'édifice du bonheur fût tout en colonnes, et, sous ce point de vue encore, votre ouvrage est pour

1. Il y en a pourtant et plus d'une de ce genre dans sa correspondance avec Mme de Brenles, une de ses amies de Lausanne. Parlant des gens de lettres de Paris qui sont très-difficiles à voir : « Le matin, dit-elle, est consacré à l'étude et ils ont une si grande liberté de penser, qu'ils ne peuvent se résoudre à rencontrer un visage inconnu dans les maisons qu'ils fréquentent, car qui dit liberté de penser sous-entend un désir violent de parler. » *Lettres diverses recueillies en Suisse* par le comte Fédor Golowkin, 1821.

moi d'un prix inestimable. Je lisais ce manuscrit il y a trente ans, et je le relirais encore avec délices. Le temps n'est pas trop cruel, quand il nous laisse la faculté d'admirer, même en nous ôtant celle d'être admiré. Ce temps ne vous a rien ôté à mes yeux : je crois même qu'il vous a donné quelque chose de plus, puisqu'il m'a expliqué à votre avantage ces petits tics dont vous me parlez, et que le défaut d'expérience me faisait regarder comme des contrastes, et souvent même comme des disparates ; mais ils n'étaient, en effet, que le résultat véritablement harmonieux d'un esprit original et d'un caractère si rare, qu'il est original aussi en bonté, en simplicité, en droiture et en exactitude. » Lorsque Mme Necker écrivait à Le Sage dans ces termes de respect et d'affection, qui peuvent donner à nos lecteurs une idée du véritable caractère, si honorable pour tous deux, de relations dont nous n'avions entrevu que le côté un peu bizarre, la saison des *amouritiés* était passée pour notre philosophe. La raison et la vérité qu'il avait pris l'habitude de regarder en face lui avaient dicté un sacrifice plus difficile que tous ceux que lui avaient fait subir, et les insomnies et la perte momentanée de sa vue, et les brèches de sa modique fortune. C'était un peu tard peut-être ; mais enfin, à soixante-sept ans accomplis, il renonça à cultiver et à fréquenter les femmes plus jeunes que lui de vingt-cinq ans et davantage : « *Vixi puellis nuper idoneus*. Je suis devenu trop infirme, trop pesant, trop distrait pour pouvoir plaire le moins du monde aux personnes vives et légères, quelquefois même frivoles et mondaines, comme le sont à présent presque toutes celles qui ont moins de quarante-deux ans, et pouvoir m'astreindre le moins du monde à leur genre de vie, à

leurs goûts et à leurs heures; enfin, pour espérer qu'elles voudront bien se prêter ordinairement à mes convenances sur ces points-là. Il faut donc y renoncer de bonne grâce, c'est-à-dire me déshabituer tout doucement de les cultiver, sans me laisser enlacer par les protestations que la politesse leur dictera sur l'agrément de mon commerce et leur disposition à me complaire. »

Son parti pris sur ce point capital, Le Sage se réduisit de plus en plus à son intérieur, où il vivait dans la plus grande simplicité, prenant d'ordinaire son frugal repas devant le feu de sa cuisine et se comparant à un ours mal léché, qui ne sort plus de sa tanière même pour aller entendre Préville[1], se plaisant dans la solitude, mais non par égoïsme, car il était toujours prêt à rendre tous les services pour lesquels on s'adressait à lui, et à mettre à profit pour les autres, les grandes relations qu'il avait en France et en Angleterre.

L'âge cependant avançait; les années s'accumulaient, rendant chaque jour plus problématique le moment éternellement entrevu et différé où il mettrait la dernière main à ces grands travaux, la joie, l'espoir et le tourment de sa vie. Le vieux philosophe mourut en 1803, à l'âge de quatre-vingts ans, avant d'avoir touché au port, victime singulière des vertus de son caractère et des qualités de son esprit. Il laissait derrière lui, sinon des titres suffisants à la place que ses rares facultés auraient pu lui assurer parmi les grands physiciens de son siècle, du moins le souvenir d'une des plus curieuses existences de savant et de philosophe, comme aussi des traces profondes, intéressantes à un haut degré de son intelligence inventive et de sa pensée origi-

1. Lettre à la duchesse d'Enville.

nale ; enfin, dans l'histoire de sa vie intime, un témoignage remarquable de ce que peut aussi pour l'éducation du cœur l'exercice sincère des forces de la raison. Georges Le Sage ne comptait peut-être pas en vain sur la justice de la postérité, quand, voyant le doute et l'indifférence commencer pour ses travaux, et ses plus jeunes contemporains prendre peu à peu son excentricité pour son caractère, il écrivait avec le poëte romain sur une de ces cartes que nous laisserons encore une fois parler à sa place : « *Absolvar cinis.* »

CHAPITRE XIV.

HISTORIENS BIOGRAPHES, CRITIQUES ET POETES GENEVOIS.

Pour achever le tableau de cette famille des savants et des philosophes genevois du dix-huitième siècle qui nous a arrêté longtemps, il nous reste à indiquer sur le second plan quelques personnages d'une moindre valeur ou d'une moindre originalité, mais qui attestent par des productions d'un mérite prouvé, qu'au contact d'intelligences comme celles de Bonnet, de de Saussure, de De Luc et de Le Sage, était née une véritable école de savants judicieux, capables de maintenir l'œuvre de leurs maîtres et de continuer leurs exemples.

L'esprit de réflexion, associé à l'esprit d'observation, en formait le caractère particulier. Nous n'y découvrons pas un seul naturaliste ou physicien ou mathématicien qui n'ait, sur un point ou sur un autre, donné aussi des gages à la philosophie rationnelle[1]. Ainsi, à la tête

1. Peut-être en excepterions-nous Jallabert mort avant l'âge, un des premiers physiciens qui aient étudié avec indépendance et solidité les phénomènes de l'électricité.

de la société des Quatre B que nous avons souvent nommée, figure, à côté de Bonnet, un homme destiné à faire souche de médecins illustres : Butini qui a écrit sur son art, mais qui avait beaucoup pensé sur les matières philosophiques et la religion. Nous ne reviendrons sur cette Société des Quatre B que pour rappeler les noms de ses autres fondateurs ; le pasteur Bennelle, qui était le P. Mersenne et les yeux de Charles Bonnet, et l'avocat Beaumont dont on a des *Principes de philosophie morale*, petit ouvrage d'un raisonnement net et serré. Il aurait été intéressant de connaître avec quelque détail les travaux de ce petit cœnacle philosophique ; mais il n'en est resté d'autre trace qu'une note où Le Sage a consigné, d'après un journal tenu par Butini, les principaux sujets qui occupèrent la société entre 1748 et 1753[1].

Parmi les jeunes savants de la génération suivante, qui ont marqué avec honneur dans cette saine école, trois surtout sont à nommer : Senebier d'abord, produit direct de l'influence de Charles Bonnet, J. Trembley, esprit plus original et plus distingué, et un peu après, Pierre Prévost, l'élève de Le Sage.

Sur les pas de Bonnet, Senebier rendit de signalés services à la science de la physiologie végétale dont il mé-

1. Un extrait de ce mémorial fera bien comprendre l'esprit de ces réunions. En 1748, Bonnet communique des lettres de Cramer, sur la liberté. En 1750, la spiritualité de l'âme est mise sur le tapis, puis les idées de Berkeley sur la non-existence de la nature, et Butini rapporte sur l'ouvrage de Condillac. Un jour, Le Sage ayant fait collation avec ces messieurs, on raisonne sur la personnalité. Ensuite Bonnet donne à lire un gros volume de ses premières méditations métaphysiques et cela dura tous les dimanches jusqu'au 16 mars 1752. Une autre fois, il leur récite mot par mot et sans hésiter toute la préface de son ouvrage sur les feuilles ; Butini lit un essai sur le bonheur et soutient contre Beaumont le bonheur du chrétien ; les autres B se joignent à lui.

rite d'être regardé comme un des fondateurs[1]. L'exemple des maîtres est sans doute la meilleure leçon de logique où le naturaliste et le physicien puissent apprendre la théorie, sinon la pratique, du grand art d'observer; mais celle que Senebier leur a donnée principalement d'après Bonnet, dans l'*Art d'observer*, ouvrage rempli de vues judicieuses et d'un solide intérêt, a droit à leur estime et peut-être à leur reconnaissance.

Appartenant à l'église en même temps qu'à la science et aussi aux lettres, Senebier voulut comme Le Sage faire servir ses vastes connaissances scientifiques à la démonstration des causes finales; mais il ne termina de cet ouvrage que quelques pages qui ne font pas vivement regretter le reste. Jean Trembley était un esprit de trempe plus fine, mathématicien d'ailleurs et psychologue, et physicien observateur. On le voit aider de Saussure de ses calculs et fournir à Charles Bonnet, son maître, pour ses travaux, d'ingénieuses explications de certains phénomènes psychologiques. Il n'a produit aucun grand ouvrage, mais les Mémoires qu'il a envoyés aux concours de l'Académie de Prusse, et son *Essai sur les préjugés*, écrit sobre, mais serré et de bonne main, sont le produit d'une méditation forte et d'une sagacité philosophique peu ordinaire. Les lettres de lui que l'on trouve dans la correspondance de Bonnet sont d'un autre genre, et, par les jugements fins et solides, mais caustiques qu'ils contiennent, indiquent un naturel de savant qui contraste on ne saurait davantage avec le caractère serein et paisible de son maître. Quant à P. Prévost, c'est Berlin qui eut ses débuts

1. Par ses recherches sur la vie des plantes et son ouvrage de la *Physiologie végétale*, 5 vol, in-8.

philosophiques et littéraires, et nous le retrouverons à l'Académie royale de Prusse.

Nous ne devons pas oublier ici un homme qui a fait souche de naturalistes observateurs et qui le fut lui-même, comme il fut militaire, comme il était peintre, homme du monde et homme d'esprit, Jean Huber, si connu par ses relations avec Voltaire et ses portraits en découpure du patriarche de Ferney. Il a publié sur le vol des oiseaux de proie des observations très-curieuses, et plus curieusement décrites. A la précision mathématique de son coup d'œil, à son ingénieuse façon de prendre sur le fait et de caractériser les mouvements si rapides des diverses espèces et leurs rapports avec la courbe et la configuration des ailes, mais surtout à la vive et originale imagination qui anime ses compositions pittoresques, on comprend comment son fils, frappé de cécité au sortir de l'adolescence, put devenir l'exact et merveilleux historien des abeilles [1]. C'est ainsi encore que la promptitude de coup d'œil et la pénétration qui lui permettaient de saisir la formule du vol de l'émérillon, avaient livré à ses ciseaux, tous les secrets de cette physionomie de Voltaire, mobile comme son âme, subtile, malicieuse, brillante, éloquente comme son esprit.

On doit regretter que Jean Huber n'ait pu terminer une histoire des oiseaux de proie, qu'il avait commencée. Son style d'artiste un peu étrange, mais vivant, et son imagination originale, auraient peut-être fait de ces livres une œuvre littéraire. Voici comme échantillon de sa manière de peindre avec la plume, l'esquisse du pre-

1. Les *Nouvelles observations sur les abeilles* de François Huber-Lullin, car le nom de sa femme mérite d'être associé au sien, de même que l'ouvrage de son fils P. Huber-Burnan sur les fourmis, n'appartiennent pas à l'époque qui nous occupe.

mier des sujets de tableaux tirés de l'*Énéide*, qu'il ne craignit pas de rendre en découpure d'après M. de Caylus : « J'ai essayé d'abord d'en exécuter un, c'est celui qui promettait le moins de succès : Junon priant Éole de lâcher les vents. Voici comment je m'y suis pris : J'ai choisi le moment de la commission exécutée. Junon quitte Éole en le remerciant d'une main et lui promettant quelque chose de l'autre. Son voile est déjà agité par les vents qui sortent en furie. Éole est encore dans l'attitude de frapper le roc. Il fait de sa main qui est libre un geste de dévouement à Junon. Or, notez bien, je n'ai point employé des vents incarnés comme le font ridiculement les peintres. J'ai mieux aimé faire sentir l'effet du coup de pique d'Éole, en faisant voir bien tranquilles les arbres du haut de la roche et flamboyants ceux qui sont vis-à-vis; il y en a d'emportés. Les bergers fuient en se précipitant. On les voit un peu en distance au bas du tableau. L'horizon est formé d'un vélin plus transparent et représente la mer avec des vaisseaux en détresse. Vous voyez le tableau mieux peut-être que si je vous l'envoyais. Il en est ainsi de toutes les histoires. »

Cet habitué des Délices et de Ferney avait gardé près de Voltaire, dont il était souvent le commensal et point le courtisan, toute l'indépendance de son humeur et de son jugement. Les passages suivants de ses lettres à Grimm donnent une idée avantageuse de son tour d'esprit et de sa verve naturelle : « Êtes-vous encore philosophe? vos ingrédients ne sont-ils point altérés par un mélange impur de moutonnerie? *Malo esse quam videri*. Qui s'éloigne de là est perdu. — On dit que vous aimez beaucoup nos démagogues. Les rebelles étrangers intéressent toujours. J'aime Wilkes et le parti

de l'opposition, parce que j'aime les événements, les romans, les tragédies ; mais je n'aime pas la réalité sous mes yeux. — On n'a bien de plaisir que quand on détaille. Je me suis souvent amusé en voyage avec des bouquins que je n'aurais pas ramassés dans la rue et je me suis souvent ennuyé dans une ample bibliothèque. On ouvre tous les livres et on n'en lit point[1]. »

Le souffle philosophique qui produisit tant de savants, de théologiens, de philosophes et de politiques, fit-il naître à leurs côtés une pléiade de littérateurs cultivant avec un succès pareil les terres poétiques de l'imagination et du goût? On ne s'attend point à ce mi-

1. Dans sa jeunesse étant au service du Piémont et du Landgrave de Hesse dont il fut l'aide de camp, Huber avait occupé ses loisirs de garnison à dessiner, à peindre et à découper sans avoir eu d'autres maîtres que lui-même. Revenu à Genève, et fait aussitôt magistrat (auditeur) il avait continué à cultiver ses talents mais toujours en amateur, jusqu'au moment où le goût trop coûteux de la fauconnerie, et les opérations financières de M. Silhouette le firent songer à tirer parti de ses ciseaux. La société genevoise en penserait ce qu'elle voudrait ; il serait bien dupe, disait-il, de ne pas tenter la fortune avec ses ciseaux, comme ses amis de Genève le faisaient avec leurs spéculations « Voltaire ne l'avait pas été, disait-il plaisamment, lui qui jouait la comédie dans des châteaux bâtis avec des tragédies. » Il avait mis Grimm dans sa confidence, et se divertissait à lui exposer les petites charlataneries qu'il avait imaginées pour mettre, de concert avec lui, ses œuvres à la mode chez les rois et les impératrices et les possesseurs de cabinets à prétention. « Je ferai par jour trois ou quatre esquisses telles que *la femme* et les *petits enfants*, l'*abreuvoir des chevaux*, la *chasse dans la forêt*, la *bataille*, les *prisonniers emmenés par des housards*, etc., et si l'on dit que cela manque de détails et de couleurs, nous les appellerons, nous, des *idées*, et le mot frappera ceux qui ont des idées et en imposera à ceux qui n'en ont point ou qui veulent passer pour en avoir. Quant aux *Voltaires*, il en faut pour la foule, il en faut un grand nombre et débiter tout à la fois afin que chacun ignore qu'il y en a partout. Vous voyez que j'ai de grands talents pour le commerce. Je pose dimanche cet attirail qui me faisait la terreur des fripons, pour en prendre un qui sera la terreur des événements. Si ça tombe et si je n'acquiers pas une réputation par les beaux-arts, gare ! je fais une religion pour me délasser. »

racle; mais il aurait été singulier que l'esprit observateur de l'école genevoise n'eût pas appliqué ses méthodes sensées et ouvert quelque voie nouvelle aux études historiques; car l'histoire des nations, comme celle de la nature, si elle ne dévoile ses grands secrets qu'aux génies devinateurs, ne découvre ses parties ignorées qu'à des yeux attentifs, qu'à des esprits consciencieux et sans prévention. Et en effet, Genève produisit alors le premier divulgateur de la mythologie et de la poésie des Scandinaves, Paul-Henri Mallet, l'historien du Danemark. Mallet possédait naturellement quelques-unes des qualités les plus rares du bon historien : l'érudition de première main, le sens critique, la pénétration, la connaissance des hommes, l'indépendance du jugement et du caractère, et, à défaut d'un grand talent d'écrivain, une disposition qui peut en tenir lieu, la crainte d'ennuyer. Cette dernière qualité que son compatriote Sismondi relevait spirituellement chez Mallet, le servit si bien dans son Introduction à l'*Histoire du Danemark*, que ce tableau des mœurs, la religion, des sentiments et des idées des peuples de la Scandinavie, est à lui seul un des ouvrages les plus neufs et les plus attachants qu'ait produits la littérature historique du dix-huitième siècle.

Il fallait quelque courage et une grande indépendance d'esprit pour tenter une pareille entreprise, à une époque où les âges réputés barbares de l'histoire des nations, étaient l'objet du dédain des historiens eux-mêmes et la terreur du public littéraire, alors plus amateur de réflexions philosophiques que de faits, et peu disposé de toutes manières à suivre un érudit obscur derrière le rideau de nuages monotones qui cachait les origines du Nord. Mallet eut ce courage. Ayant accepté

la chaire de belles-lettres que La Baumelle venait d'occuper à Copenhague, il n'avait rien trouvé de mieux pour remplir les loisirs que lui laissaient ses rares auditeurs, que d'étudier l'histoire du pays où il vivait. Il s'était mis à apprendre les langues du Nord et à fouiller dans leurs vieux monuments littéraires; mais, une fois engagé dans ce pays inconnu, sa curiosité, vivement intéressée, l'avait conduit de recherches en recherches jusqu'à ces trésors de traditions religieuses et poétiques, dont la lointaine Islande gardait le dépôt dans l'*Edda*. Aidé des versions faites en danois et en suédois, par des savants à qui l'ancien islandais était familier, et consultant au besoin les personnes qui avaient fait une étude particulière de cette antique langue, qui est au danois ou au suédois moderne ce qu'est le langage de Ville-Hardoin ou de Joinville au français de nos jours, il avait lu et traduit en français les divers manuscrits de ce que l'on connaissait alors de l'ancienne *Edda* de Sœmund et l'*Edda* plus récent du célèbre Snorron Sturleson juge suprême d'Islande au treizième siècle. Le jeune érudit avait senti, en déchiffrant les sagas des scaldes, qu'il plongeait dans les sources de l'histoire ancienne du nord de l'Europe. Il comprit qu'un tableau des mœurs et de la religion des anciens Scandinaves, d'après ces monuments poétiques, n'était pas seulement une introduction nécessaire à l'*Histoire du Danemark;* que c'était aussi un vif rayon de lumière à jeter sur l'histoire entière des mœurs de l'Europe moderne avant l'établissement du christianisme.

Mallet n'était pas rassuré sur l'accueil que les lecteurs français feraient à sa tentative. Aussi ne craignit-il pas, en manière d'exorde, de les gourmander de leur indifférence pour tout ce qui n'était pas l'histoire générale

des anciens ou celle des siècles les plus modernes; ce sont de vives pages animées déjà de l'esprit qui devait finir par renouveler entièrement l'étude de l'histoire :

« Vouloir renfermer les études dans les bornes de ce qu'on appelle des vérités nécessaires, c'est s'exposer au risque d'ignorer bientôt même ces vérités-là. Ici le luxe ne peut être trop grand et n'est jamais un signe équivoque de prospérité. En retranchant des rameaux que la précipitation juge inutiles, on fait languir le tronc même de l'arbre. Il en coûterait quelque travail pour découvrir des faits d'un ordre nouveau ; on aime mieux pour se l'épargner remettre inutilement les anciens au creuset. On nous fait retrouver partout l'image de nos propres mœurs. C'est en pure perte que la nature a mis une immense variété dans ses productions. Cependant on n'a jamais été si avide de tout ce qui semble promettre quelque nouveauté. Mais où la cherche-t-on le plus souvent ? On se flatte de faire de nouvelles combinaisons des pensées anciennes. On regarde des mots au microscope. On retourne des livres. Il semble voir un architecte qui croirait bâtir une ville en construisant successivement différents édifices avec les mêmes matériaux. Si nous voulons sérieusement de nouveaux résultats, faisons des observations nouvelles. En morale et en politique on ne peut arriver aux vérités que par cette voie. Il faut étudier les langues, les livres, les hommes de chaque siècle, de chaque pays, puiser dans ses vraies sources la connaissance des nations. Cette étude si belle, si intéressante, est une mine aussi riche que négligée. »

Un bon livre suivait cet appel du jeune écrivain et le justifiait avec le plus heureux succès, car rien n'est plus attachant que le tableau ainsi déroulé des mœurs et

de la religion de ces peuples agrestes et guerriers de la Scandinavie. Deux ans avant que le comte du Buat eût osé hardiment faire honneur de la civilisation de l'Europe moderne à ces barbares du Nord, et au système féodal né de leurs conquêtes [1], Mallet montrait ces soldats farouches qui ne semblaient nés que pour le ravage et la destruction, changés en des peuples sensés et libres, dès qu'ils avaient affermi leurs conquêtes, et imprégnant toutes leurs institutions d'un esprit d'ordre et d'égalité; il les admirait partageant entre des rois de leur choix et la nation l'exercice du pouvoir suprême, distribuant des fiefs aux principaux d'entre eux et assignant des priviléges fixes et propres à chacun des ordres de l'État, comme pour donner un appui solide aux pouvoirs intermédiaires essentiels à toute monarchie.

De telles vues, bien neuves pour l'époque, fixèrent moins l'attention que la partie de son Introduction où Mallet analyse et traduit les poëmes de l'Edda. On a depuis en France repris le même sujet, mais en l'agrandissant et en y cherchant l'épopée et le génie poétique des nations héroïques. L'on a même apporté dans l'examen de l'Edda, un peu de l'admiration superstitieuse avec laquelle Mme Dacier relevait les beautés homériques. Sur ce point, Mallet est resté bien en deçà de ses successeurs; il s'est surveillé attentivement, trop attentivement, sur l'excès d'admiration et l'exagération des conjectures. Loin de chercher à rendre sa traduction plus poétique que l'original, il est peut-être enclin à lui donner une physionomie plus plaisante que de raison. On dirait parfois qu'il analyse un conte des Mille et une Nuits. Il a cependant le sentiment poétique très-ouvert et donne souvent au

1. L'*Introduction à l'histoire du Danemark* parut de 1755 à 1756.

mot même de poésie, le sens auquel s'arrêtera notre siècle après Mme de Staël et M. de Chateaubriand. Examinant par exemple l'hypothèse historique qui veut qu'Odin n'ait parcouru tant de contrées éloignées et mis tant d'ardeur à établir sa doctrine sanguinaire, qu'afin de soulever tous les peuples contre la puissance odieuse et formidable des Romains : « Je ne saurais, dit Mallet, me résoudre à former des objections contre une supposition si ingénieuse. Elle ajoute trop d'importance à l'histoire du Nord, elle met trop d'intérêt, trop de poésie, si j'ose ainsi parler, dans celle de toute l'Europe, pour que je ne consente pas qu'on lui compte ces avantages, comme autant de preuves qui déposent en sa faveur. J'avoue cependant que tout ce que je sais voir dans Odin, c'est le fondateur d'un nouveau culte inconnu aux Scandinaves simples et grossiers chez qui il l'apporte. » On voit que chez cet historien distingué l'imagination et le bon sens se font courtoisement leur part, et qu'en définitive le bon sens a toujours le dernier mot.

L'*Histoire du Danemark* qui suivit tenait en des points essentiels tout ce que promettait l'Introduction. Mallet y déploie avec un art habile et qui semble facile, l'écheveau compliqué des annales dont se compose l'histoire de Danemark, annales tour à tour danoises, anglaises, suédoises et norvégiennes, tantôt communes, tantôt séparées, et d'ailleurs toutes remplies d'alliances, d'inimitiés, de luttes diverses, politiques, ecclésiastiques, dynastiques et nationales.

Un style aisé, naturel, uni et non sans élégance, achève de faire de cet ouvrage un modèle de construction historique. Nous ne serons pas démenti par ceux qui ont lu le récit tout entier de la révolution de 1660, soit dans l'ouvrage même, soit dans la traduction

des voyages de Coxe, où l'auteur l'a intercalé. Ce morceau doit ranger Mallet parmi les bons narrateurs français de son siècle[1]. Malheureusement pour la durée de sa réputation, il n'eut pas le choix de ses entreprises historiques. Voyant avec quel succès il avait commencé à tirer un livre intéressant du chaos des annales du Danemark, plusieurs princes du Nord lui demandèrent d'écrire l'histoire de leurs États, et la modicité de sa fortune le força de se rendre à ces appels, sans lui laisser la liberté de choisir. C'est ainsi qu'il écrivit l'histoire de Hesse-Cassel et celle de Brunswick. Il fit ses conditions comme il les avait faites avec le gouvernement danois, s'engageant à employer l'art de l'histoire, non le mensonge et la flatterie, à mettre en lumière des événements et des hommes dignes d'être connus, au moins de la nation; mais il ne pouvait faire que l'histoire du Brunswick et de Hesse-Cassel fussent autre chose que l'histoire de deux provinces de l'Allemagne, et non de deux nations. Il n'avait pas comme Robertson dans son histoire de Charles V et Schiller dans son histoire de la guerre de Trente ans, de grands tableaux où placer les deux figures de Philippe le Magnanime, glorieux adversaire de Charles V, et le landgrave Guillaume, l'héroïque allié de Gustave-Adolphe. Aussi ses deux histoires, tout estimables qu'elles sont, n'eurent-elles de lecteurs qu'en Allemagne. Lui-même semblait ne pas aimer qu'on s'en occupât,

1. Nous devons mentionner ici un ouvrage très-estimé en son temps, les *Lettres sur le Danemark*, par Roger, autre Genevois, qui, attaché d'abord comme secrétaire au comte de Bernstorf, fut, après Mallet, précepteur du prince royal. Ces lettres sont une description détaillée et substantielle des institutions anciennes et modernes, ainsi que des ressources territoriales du Danemark. Les dernières sont de Reverdil, homme distingué du pays de Vaud, qui continua l'ouvrage de Roger, après la mort de celui-ci.

ne voulant pas être jugé sur des livres qu'il avait écrits sans plaisir[1].

Il n'y a pas à lui comparer deux autres historiens ses contemporains et ses compatriotes, Roustan et Bérenger. L'*Abrégé de l'Histoire universelle* du premier est un résumé bien fait et assez vivement écrit des lectures historiques de l'auteur; l'*Histoire de Genève*, de Bérenger, est une œuvre plus originale, mais une œuvre de parti, quoique faite à bonne intention. Roustan et Bérenger, l'un et l'autre admirateurs de J. J. Rousseau, et le premier son imitateur assez habile, prétendent à la hardiesse des jugements, prétention ennemie de toute solide et saine critique. Ces deux Genevois étaient de fort honnêtes gens, Roustan un ecclésiastique d'une piété sincère, Bérenger un citoyen profondément dévoué à son pays; cela n'a pas empêché l'un d'appliquer à l'histoire les conséquences les plus dures et les plus imprudentes du Contrat social; l'autre de faire servir avant tout les annales de sa patrie à la démonstration des prétentions politiques d'un parti. Toutefois, Roustan a été mieux servi par ses naïves illusions, que Bérenger ne l'a été par sa gravité sentencieuse et ses arrière-pensées.

L'*Abrégé de l'histoire universelle* est agréable à lire; une certaine chaleur d'opinion l'anime et il est

1. Grimm en parle cependant avec éloge dans sa correspondance: « Le style est simple, quelquefois un peu embarrassé et pesant. Le séjour de Paris pourrait corriger ces défauts. M. Mallet a une excellente tête, un esprit plein de justesse et de finesse; il ne manquerait pas même de la petite pointe épigrammatique, s'il voulait s'en servir. » Plus tard, dans les dernières années de sa vieillesse qui appartient à une autre époque littéraire, après la Révolution française, Mallet écrivit deux ouvrages bien supérieurs à ceux-là : l'*Histoire des Suisses*, d'après J. de Müller, et l'*Histoire de la Ligue hanséatique*. Il était depuis 1763 membre associé de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

même la contre-partie de l'*Essai sur les mœurs*, avec raison, sur certains points délicats, avec le parti pris d'un disciple de Rousseau sur d'autres, sur les grands siècles, par exemple, notamment sur ceux de Périclès et de Louis XIV; mais cette hardiesse qui lui attira Voltaire sur les bras ne nuisit pas au succès du livre, hors de France du moins, car en France, il n'a jamais obtenu un rang distingué, même parmi les ouvrages de ce genre.

Le style un peu lourd et emphatique de Bérenger n'a pas seul contribué à renfermer la réputation de son histoire dans les bornes étroites de sa patrie. L'histoire politique de Genève, si l'on en retranche les épisodes héroïques qui précédèrent l'introduction de la Réforme dans ses murs, n'est intéressante que par ses résultats, et ces résultats peuvent se résumer en quelques pages[1]. Genève n'avait pour élargir les limites de son étroit territoire, ni les flottes de Venise, ni le commerce de Gênes : tout ce qui fait la grandeur et l'éclat historique d'une nation, lui est dès lors refusé. Si les mémorables victoires des montagnards suisses sur les chevaliers autrichiens n'avaient servi qu'à défendre la liberté de quelques villages, le souvenir en serait depuis longtemps effacé, mais elles avaient fondé une puissante confédération militaire d'États capables par leur réunion de se défendre et de s'étendre, et la mémoire s'en est agrandie et poétisée avec le prix du combat. Tout cela a manqué à Genève, qui jusqu'au moment où ses destinées sont venues se confondre et se perdre dans celles de la Suisse,

1. Ils l'ont été par un illustre historien, M. Mignet, qui, dans son mémoire sur l'*Établissement de la réforme* à Genève, a raconté de main de maître tout ce qu'il y a à raconter à d'autres qu'aux Genevois, de l'histoire politique de Genève, jusqu'à l'époque de la Réformation.

n'a jamais eu qu'une histoire digne d'un intérêt universel, celle de ses mœurs, de sa religion, de ses savants et de ses écrivains.

Cette histoire a été écrite par Senebier[1], le même dont nous avons parlé dans le chapitre précédent. Bonnet lui avait conseillé de la présenter en tableaux, mais Senebier préféra avec raison procéder par siècles et consacrer aux Genevois qui avaient attaché leur nom à quelque production, une notice proportionnée à leur importance. Il s'attacha surtout à donner la liste exacte de leurs ouvrages, tâche minutieuse mais utile que lui facilitait sa place de bibliothécaire de la république. Le troisième volume, qui embrasse l'histoire littéraire de Genève au dix-huitième siècle, est fort incomplet, Senebier s'étant imposé l'obligation de ne donner des auteurs encore vivants que la liste le plus souvent inachevée de leurs ouvrages[2]; mais les deux premiers, le premier surtout qui reprend le sujet à son origine et traite avec détail du seizième siècle, attestent le travail considérable auquel l'auteur dut se livrer pour recueillir la trace d'un si grand nombre d'écrivains, de théologiens et de jurisconsultes.

Il y a dans l'*Histoire littéraire de Genève* quelques omissions et quelques erreurs inévitables en un pareil travail; elles n'ôtent rien au solide mérite du recueil, qui a malheureusement d'autres défauts. Le tour peu varié des jugements littéraires, et la répétition des mêmes éloges, car Senebier jette sur tout un voile uni-

1. *Histoire littéraire de Genève*, par Jean Senebier, 3 vol. in-8°; Genève, 1786.

2. Un supplément inédit qui va jusqu'en 1797 et que possède la bibliothèque publique de Genève, comble une faible partie de ces lacunes.

forme d'indulgence, enfin certaine onction de style déplacée en pareil sujet et trop visiblement imitée de Bonnet son maître, répandent sur l'ensemble de l'ouvrage une monotonie voisine de l'ennui. Des réflexions philosophiques trop souvent creuses à force de généralité, ou banales à force de prudence, donneraient même à supposer que ce bon esprit était un esprit vide, si un judicieux article sur J. J. Rousseau, et surtout de nombreuses remarques sur l'étude des sciences, toutes intéressantes et dignes du sage auteur de l'*Art d'observer*, n'attestaient le contraire.

Lorsque l'ouvrage parut, en 1780, la reconnaissance pour le monument que l'auteur venait d'élever à sa patrie, ne fut pas tout d'abord le sentiment que Senebier rencontra chez ses lecteurs genevois : le premier moment, comme le premier mouvement, fut donné à la critique acharnée des détails et des petites choses. Si nous en faisons la remarque, c'est pour montrer que tous ces courageux travailleurs que nous avons vus à l'œuvre, puisaient leur ardeur bien plus dans le besoin de payer leur tribut d'efforts à la science qu'ils aimaient, qu'à l'espoir d'obtenir l'admiration et les éloges de leurs concitoyens [1].

La biographie, ou plutôt l'éloge littéraire, a été fort

1. Senebier n'eut d'abord d'autre récompense que la certitude d'avoir été utile pour l'avenir; il s'en consolait par ces réflexions confiées à l'amitié de Ch. Bonnet : « Quoique j'aie reçu avec empressement toutes les critiques qu'on m'a faites; quoique j'aie favorisé de cette façon le goût genevois pour censurer, j'ai vu avec plaisir que le cercle des critiques et des erreurs était assez étroit, quoi qu'on les fît retentir avec assez de force.... Quelques dates inexactes, quelques noms de baptême changés, l'omission de quelques livres publiés et de quelques hommes oubliés, voilà les objets sur lesquels roulent les reproches qu'on m'a faits. M. de Lubières s'est plaint de ce que j'avais oublié trois articles qu'il a faits pour l'Encyclopédie, mais je vous assure que j'ignorais qu'il

cultivée à Genève durant le dix-huitième siècle. Les journaux de Hollande et de Suisse sont remplis de notices de ce genre envoyées par des correspondants genevois. Baulacre qui fut aussi bibliothécaire de la république, en même temps qu'Abauzit qui l'était *ad honores*, s'y distingua entre tous, avec Jacob Vernet. L'un et l'autre sont de l'école de Bayle, c'est-à-dire qu'ils ne reculent pas devant les particularités qui peignent la physionomie de leurs personnages; qu'ils connaissent beaucoup de choses outre celles dont ils parlent; que leur critique est judicieuse, et aussi, Baulacre particulièrement, qu'ils affectent un peu le badinage ironique de leur modèle et la manière de Fontenelle, quand il a de la manière.

Circonstance assez rare dans l'histoire des critiques, c'est à soixante ans que Léonard Baulacre débuta dans le métier; jusque-là il avait été théologien, ministre et archéologue [1]; mais une heureuse vieillesse lui laissa encore le temps de déployer pendant plus de vingt années au profit du *Journal helvétique*, de la *Bibliothèque Italique*, de la *Bibliothèque raisonnée*, et de bien d'autres journaux, la riche provision de connaissances, d'observations et d'anecdotes littéraires qu'il avait recueillies de cinquante ans de lecture et d'études, utilement interrompues par de fructueux séjours en Hollande, en

y eût travaillé et j'ignore à présent quels sont ces articles. Le croirez-vous? malgré tout ce que vous m'avez dit sur l'utilité d'offrir cette histoire littéraire en tableaux.... je suis à présent convaincu que j'aurais révolté tout Genève contre moi, et que je me serais procuré les honneurs de la lapidation; le *moi* des Genevois fait une partie si considérable chez eux, qu'ils la croient considérable partout. » (Correspondance de Bonnet. Manuscrits de la bibliothèque de Genève). On a une très-bonne notice sur la vie et les travaux de Jean Senebier par un éminent oculiste le docteur Maunoir, professeur de médecine à l'Académie de Genève.

1. Léonard Baulacre, né en 1670 et mort en 1760.

Angleterre et à Paris. Ses articles doivent sans doute à cette maturité favorable le suc et la saveur qu'on y trouve encore aujourd'hui. La verte critique de la jeunesse n'a souvent que l'acidité du premier jour [1].

Jacob Vernet avait plus de lettres et de connaissances du monde. Les qualités de son esprit fin et adroit et plus élégant qu'il n'appartenait à sa robe, le rendaient très-propre au genre de l'éloge, et il eût été un secrétaire perpétuel d'académie très-habile par l'art qu'il possédait à un haut point, de tourner les difficultés qu'il avait l'air d'aborder de face, et de cacher la censure sous les formes courtoises de la louange. Sa *Vie d'Alphonse Turrettin* est un excellent morceau de biographie. Il manie d'ailleurs l'arme de la polémique avec talent : on en a la preuve par ses *Lettres d'un Anglais*.

Un autre biographe plus distingué encore qu'a possédé Genève dans la seconde moitié du siècle, c'est Jean Trembley. Ses deux notices, sur Abraham Trembley et sur Charles Bonnet, sont des morceaux à comparer aux meilleurs Éloges de G. Cuvier, pour l'ampleur de l'étoffe et la fermeté des jugements. Plus tard, P. Prévost se placera à côté de lui par sa notice sur Georges Le Sage, mais jusqu'à la fin du siècle, Trembley reste sans contestation seul au premier rang et rejette dans l'ombre les Éloges si ternes de Senebier.

Aucun de ces écrivains n'a eu occasion d'exercer le sens critique qui les distinguait, sur les productions de

1. M. Édouard Mallet, savant distingué et très-versé dans les antiquités genevoises, avait entrepris de recueillir les articles de Baulacre. M. Th. Heyer, qui a achevé et publié son travail, pour la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, a très-bien caractérisé l'œuvre de l'érudit critique. Voir préface aux *OEuvres historiques et littéraires* de Léonard Baulacre, 2 vol. in-8°; Genève, 1857.

l'art et de l'imagination. Ce sont des critiques d'érudition et de philosophie, non des critiques littéraires. De ces derniers, Genève n'en a produit que deux au dix-huitième siècle : Pierre Clément et Mallet du Pan, encore le premier n'a-t-il manifesté sa vocation qu'à Paris, où nous le retrouverons à la fin de cet ouvrage.

En général, toutes les tentatives qui furent faites à Genève à cette époque pour fonder des recueils littéraires, eurent peu de succès et de durée. J. J. Rousseau l'avait prédit à Vernes, lorsque celui-ci imagina de publier avec ses amis, sous le titre de *Choix littéraire*, un recueil périodique formé soit de compositions du cru, soit des meilleures pièces de littérature qui viendraient à paraître en France et en Angleterre, et le *Choix littéraire* n'a point donné tort aux pronostics de Rousseau. Les vingt-quatre volumes qui le composent [1], sont remplis de morceaux de morale ou de politique, que l'on donnait pour traduits de l'anglais, et de nouvelles allégoriques dans le goût des *Confidences philosophiques*. Tel est entre autres le petit roman de *Fidelia*, destiné à démontrer par l'histoire d'une jeune personne très-vertueuse qui se laisse séduire, l'insuffisance des principes de vertu réduits à eux seuls. On y trouvait aussi des articles de l'Encyclopédie, des discours couronnés par des académies de province, beaucoup de pièces de vers, quelques-unes d'un ton sévère, la plupart dans le goût érotique et galant alors à la mode, et qui fait un singulier contraste avec le ton général des morceaux en prose. L'esprit qui domine dans la partie genevoise du recueil, est celui qui animait à cette époque la jeune bourgeoisie enthousiaste de Rous-

1. Commencé en 1755, le *Choix littéraire* termina sa carrière en 1760.

seau. Romilly tout jeune alors y traite cette question : *Qu'est-ce que le peuple?* avec des tirades contre les grands, qui lui attirèrent des observations très-sensées de Rousseau. Roustan y déclame aussi chaleureusement en vers et en prose.

Vingt-cinq ans après la fin du *Choix littéraire* qui s'éteignit de langueur, on essaya à Genève d'une feuille hebdomadaire destinée à tous les lecteurs, abordant tous les sujets depuis les sciences jusqu'au conte moral. Lorsque chacun des savants et des littérateurs genevois eut payé sa contribution par quelques morceaux, le journal, privé d'aliments et de lecteurs, cessa d'exister[1].

On ne sait comment expliquer la destinée si courte et si languissante des recueils périodiques qui, au dix-septième et au dix-huitième siècle, furent tentés à Genève, ville de librairie pourtant et pourvoyeuse active des journaux étrangers. Peut-être faut-il l'attribuer aux relations étendues des savants genevois et à l'habitude qui en résultait pour eux de regarder par delà les murs de leur ville et le cercle de leur coterie. Cette disposition ne les portait pas à s'occuper volontiers d'un public dont Senebier nous révélait tout à l'heure les faiblesses. Tout fiers qu'ils étaient de la patrie genevoise, ce n'est pas elle qui les inspirait le mieux, semblables en cela à ces sincères zélateurs du foyer domestique, qui ne sont pourtant jamais plus aimables que lorsqu'ils ne sont pas au logis. La plupart et les plus distingués entretenaient un commerce épistolaire des plus actifs avec des savants étrangers et même des gens du monde,

1. « Il fut, dit Senebier qui était avec Bérenger un de ses principaux collaborateurs, il fut trouvé trop savant par les uns, trop léger par les autres, il fut toujours plus ou moins instructif et rarement amusant. » Il se soutint péniblement de 1787 à 1791.

en France, en Angleterre, en Allemagne. Quelques-uns firent mieux encore; ils consacrèrent leurs soins aux œuvres d'illustres amis. C'est ainsi que J. Vernet accepta de Montesquieu, qu'il avait connu à Rome, la tâche flatteuse de surveiller l'impression de l'*Esprit des lois* et d'en corriger les épreuves. L'abbé de Guasco prétend que Vernet se crut permis de changer quelques mots qui n'étaient pas en français de Genève, ce dont l'auteur fut fort piqué. L'inventeur des Lettres familières de Montesquieu prête gratuitement à Vernet une sottise bien audacieuse. La vérité est que, selon son droit de correcteur officieux, et comme il arrive en pareil cas, le correcteur communiqua quelquefois ses observations, mais elles respectaient assurément la langue de l'immortel écrivain. Celui-ci avait ses hésitations et se décidait quelquefois à des amputations énergiques; Vernet demandait grâce comme il le fit pour le chapitre des lettres de cachet. Faut-il regretter qu'il ait, au contraire, conseillé et obtenu le sacrifice d'une invocation aux muses qui devait servir de frontispice au monument? Peut-être; car le morceau était tout empreint de grâce antique[1].

1. La pièce était un peu gâtée par quelques antithèses, mais le début et la fin méritaient d'être sauvés : « Vierges du mont Pirée, entendez-vous le nom que je vous donne? Inspirez-moi, je cours une longue carrière, je suis accablé de tristesse et d'ennuis. Mettez dans mon esprit ce charme et cette douceur que je sentais autrefois et qui fuit loin de moi. Vous n'êtes jamais si divines que quand vous menez à la sagesse et à la vérité par le plaisir. Mais si vous ne voulez point adoucir la rigueur de mes travaux, cachez le travail même, et lorsque j'annoncerai des choses nouvelles, faites qu'on croie que je ne savais rien et que vous m'avez tout dit.... Divines muses, je sens que vous m'inspirez non pas ce qu'on chante à Tempé sur les chalumeaux, ou ce qu'on répète à Délos sur la lyre; vous voulez que je parle à la raison, etc. » Montesquieu défendit d'abord son invocation; mais il se ra-

Vernet concourut aussi à la publication de l'*Histoire de Naples*, de Gianone. Ce service rendu à la mémoire de l'infortuné Napolitain fournit à Voltaire l'idée de l'une des petites fictions calomnieuses, par lesquelles il se vengea de Vernet, à la suite de leur rupture. De même il prétendit que le pieux *prédicant* lui avait offert de publier ses œuvres, à lui Voltaire, afin d'avoir le profit, l'honneur et l'occasion de faire main basse sur tout ce qui ne conviendrait pas à lui et aux cafards de la vénérable compagnie. Il n'y avait de véritable dans cette accusation que le trop officieux empressement qu'avait témoigné Vernet de publier l'*Essai sur les mœurs*, dans le temps de ses relations amicales avec Voltaire.

Vernet fut aussi un de ces complaisants des hommes de lettres étrangers. C'est à lui que Palissot envoya, pour les publier, ses *Mémoires de littérature*; il en fut récompensé dans le recueil même par un article où ses *Confidences philosophiques* sont mises de pair avec les contes de Swift, ce qui dépasse beaucoup la mesure permise de la reconnaissance. Un autre indépendant de l'époque, Linguet, trouva encore à Genève à la fois un apologiste et un suppléant pour la rédaction de ses *Annales*, pendant son séjour à la Bastille. C'était Mallet du Pan. Nous avons raconté ailleurs les vicissitudes de cette relation entre deux hommes qui ne se ressemblaient guère. La suite aux *Annales* de Linguet, publiée à Lausanne, sous le titre d'*Annales politiques, civiles et littéraires*, et plus tard sous celui de *Mémoires historiques et littéraires*, offrit pour les trois années, de 1781 à 1783, un tableau

visa, et l'invocation fut sacrifiée. Saladin l'a donnée dans *la Vie et les ouvrages de J. Vernet*, qu'on peut joindre aux meilleurs essais biographiques de ses compatriotes.

historique et philosophique des événements historiques et de l'état moral de la société dans les deux mondes. Mallet du Pan, politique et historien avant tout, y abordait de loin en loin la critique littéraire. Ces morceaux étudiés avec le soin et la conscience qu'il apportait en toute chose, se distinguent par le même caractère de nouveauté et d'indépendance que ses morceaux de politique. Son point de vue était plutôt celui de l'historien et du moraliste que celui du critique proprement dit, et les livres qu'il avait à juger l'intéressaient surtout comme des signes du temps. C'est à ce point de vue qu'il rendait compte des éloges académiques. Avec une réflexion plus prévoyante que l'Académie qui les couronnait, et analysant par exemple l'*Éloge de Montausier* par Garat, il fait justice de cette prétention à la profondeur avec des idées triviales ou fausses, et de ce verbiage enflé que la mode prenait pour de l'énergie et qu'il appelle lui « le Phœbus de la philosophie. » Il opposait à ces déclamations prétentieuses dont l'Académie raffolait, les lumières de l'histoire et les questions embarrassantes de la raison. Ainsi Condorcet, qui s'était abandonné dans son discours de réception à l'Académie française, « à tout le délire philosophique que ses prôneurs attendaient de lui, » ayant jeté en passant cette hardie question : « Pourquoi ne verrait-on pas un jour les lumières jointes au génie, créer pour des générations, une *méthode* d'éducation, un système de lois qui *rendrait presque inutile le courage de la vertu ?* » L'auteur des *Annales* répond : « Ce seraient de belles lois et une belle éducation que celles qui dispenseraient les hommes d'être vertueux. M. de Condorcet n'omet qu'une bagatelle dans son céleste plan, c'est de détruire la société. S'il peut parvenir à

lui ôter ce qui la constitue, c'est-à-dire les jouissances et les privations; s'il peut fermer le cœur humain aux passions inévitables de l'état civilisé, s'il peut obtenir des riches et des pauvres, des forts et des faibles, des talents et de l'incapacité, le sacrifice de l'inégalité des richesses, des rangs et des lumières, s'il bannit les vices d'un univers composé de gueux et de millionnaires, de soldats, de procureurs, de comédiens, de marchands, de courtisans, de filles d'opéra, de saltimbanques littéraires, d'égoïstes et de victimes de leurs passions ou de leur fortune, je le fais chancelier de notre planète.

« Si, au reste, comme le veut M. de Condorcet, l'ignorance est la source la plus féconde des vices, surtout pour les hommes revêtus du pouvoir, il s'ensuit que César devait être beaucoup meilleur citoyen que Cincinnatus, et Néron, si bien élevé par le vertueux Sénèque, un ange de raison et d'humanité, en comparaison d'Henri IV.... Helvétius, le triste Helvétius, a déjà condamné au crime et aux galères quiconque avait le malheur de ne pas être académicien; selon lui, la vertu exige une profonde connaissance de la morale et de la politique.... Grâce, grâce, messieurs, un peu d'indulgence pour des pauvres ignorants : vous leur laisserez sans doute le paradis dont vous savez vous passer; mais, en attendant, n'en faites pas des Desrues, parce qu'ils ne sifflent pas des sentences aux perroquets philosophiques. »

Le ton de boutade amère, fréquent dans les articles littéraires de Mallet du Pan, donne à son style un cachet fortement appuyé de verve et d'ironie, mais aussi de dureté et de monotonie. Il sait être plus calme pourtant, sans jamais songer à la bonne grâce et parler avec simplicité le langage du goût et même d'un goût délicat,

comme le prouvent deux remarquables articles sur Dorat et l'abbé de Voisenon, et d'autres encore sur les *Confessions* de J. J. Rousseau, qui venaient de paraître, sur le style de l'histoire, à propos de Mably, et sur les tragédies du temps. Il n'est entortillé, ce qui lui arrive quelquefois, que lorsqu'il veut exprimer ses pensées avec un excès de force, et alors même il rencontre des traits de maître et des coups du burin qui sentent l'artiste. En un mot, si le bon sens, la connaissance des littératures et l'amour vrai des lettres, la fermeté et le désintéressement sont les premières qualités d'un critique, Mallet du Pan peut être placé sans objection au premier rang des bons critiques du dix-huitième siècle; s'il y faut quelque chose de plus, si la critique est une branche de la philosophie, ou un rameau de l'éloquence, Mallet, qui en littérature comme en politique avait peu de foi à l'efficace des théories absolues et voyait dans les lettres contemporaines beaucoup de raisons pour se tenir en garde contre les usurpations de la rhétorique, ne vient qu'après Diderot, Chamfort et La Harpe, et sa place est à côté de Grimm, au poste utile mais rarement occupé des critiques observateurs.

La reine d'Angleterre avait demandé à P. H. Mallet, l'historien du Danemark, alors à Paris, de l'instruire des nouvelles littéraires du continent. S'il remplit réellement ces fonctions de correspondant, pour lesquelles une pension lui était assignée, ce devait être dans le même esprit et dans le même tour agréable de style dont il a raconté son voyage en Norvége et la vie singulière de Holberg, le Molière norvégien. Cette courte relation est une peinture gaie et très-agréable du pays et des mœurs de ses habitants, semée de portraits et de ré-

flexions pleines d'intérêt. Mallet l'a placée modestement à la suite de la traduction des voyages de W. Coxe dans les royaumes du Nord.

Nous voudrions bien terminer ici l'histoire des lettres genevoises au dix-huitième siècle, mais nous manquerions à la vérité, si nous laissions supposer à nos lecteurs que Genève fut épargnée par la manie, alors universelle en Europe, de rimer en vers français sur tous sujets; le *Choix littéraire* et le *Journal helvétique* seraient là pour déposer contre notre silence, par la multitude d'odes, de chansons et surtout d'épîtres philosophiques, qu'ils renferment à la marque du lieu. Les idées n'y manquent point ni les bons vers; ce qu'on y sent rarement, c'est le naturel facile et le souffle poétique. A peine le vers a-t-il essayé d'imiter le vol léger de Voltaire ou son trait net et parlant, qu'il reprend le pas lourd d'une prose abstraite et sans précision. Roustan, qui vient de montrer avec quelque force ces superbes Anglais

> Catons dans les vertus, Séjans dans les forfaits,

balbutie un peu plus loin :

> La Grèce vit germer des peuples innombrables,
> Mais elle ne *prit part* aux querelles des rois
> Qu'*autant qu'il importait* au maintien de ses droits.

Ces vers appartiennent à un discours où Roustan a essayé de rimer les idées de J. J. Rousseau, quelquefois avec une certaine verve et un bonheur d'expression qui n'est peut-être pas son fait, car la pièce fut retouchée par J. J. Rousseau et par Deleyre :

> J'ai vu des peuples fous, brillants, *luxurieux*,
> J'en ai vu de cruels, de superstitieux :

J'ai vu des peuples rois et des peuples esclaves,
Des pays florissants, des nations de braves;
Mais parmi tant d'États, oui, mon œil consterné,
A peine a découvert un État fortuné.

Le discours en vers n'a pas été la plus haute ambition des voisins de Voltaire. On s'éleva jusqu'à la tragédie : le conseiller Tronchin, homme de goût et connaisseur distingué en matière de beaux-arts, en publia cinq volumes sous le titre de *Récréations dramatiques*. Il crut, illusion trop ordinaire des poëtes du monde, que le titre sans ambition de son recueil suffirait pour faire lire les vers bien faits de ses tragédies raisonnables. On conclut si facilement du plaisir présent de l'auteur au du lect eur! Nous ne parlerons pas de quelques comédies, autres produits de cette illusion qui peut séduire un jour les plus sensés et les plus spirituels.

La chanson satirique a mieux réussi aux Genevois; elle ne demande guère qu'un peu de verve et de malice pour produire son effet du moment, et les passions politiques avaient amplement pourvu à ces conditions faciles d'un genre de composition dont un air bien rhythmé fait la moitié des frais. A partir de la guerre pour Rousseau, les chansons ne cessèrent plus de faire le tour des cercles; les meilleures, apprises par cœur dans les familles, devenaient bientôt populaires; elles sont à peu près inintelligibles aujourd'hui, et vraiment ne valent pas le deviner.

Le plus distingué de tous les poëtes genevois de cette époque, le seul peut-être qui ait eu le naturel, signe certain de la vocation, c'est ce Rival, dont parle J. J. Rousseau dans ses *Confessions* : « Le lendemain de mon départ d'Annecy (pour Turin) mon père y arriva, courant à ma piste, avec un M. Rival, son ami, horlo-

ger comme lui; homme d'esprit, bel esprit même, qui faisait des vers mieux que La Motte, et parlait presque aussi bien que lui; de plus, parfaitement honnête homme, mais dont la littérature déplacée n'aboutit qu'à faire un de ses fils comédien. » La notice est exacte, Rival était horloger, et si sérieusement horloger qu'il inventa une lime qui a porté son nom; il perdit aussi beaucoup de temps et d'argent à inventer une ingénieuse catapulte que les archéologues admirèrent. Il avait beaucoup de l'esprit qu'on peut avoir quand on a du bon sens et de la finesse; ses poésies le prouvent. Il parlait si bien, et avec un si grand air, qu'un de ses fils en devint orateur d'occasion, et que l'autre fut Aufrêne, ce grand tragédien dont la manière naturelle rappelait, disait-on, celle de Baron, et qui balança la réputation de Lekain[1].

David Rival, horloger laborieux et père de famille, n'était donc poëte qu'à temps perdu et, assure-t-on, ne se plaignait jamais de la Providence qui avait fait de lui un ouvrier, en lui accordant les dons du poëte. L'esprit de parti lui inspira des pièces très-vives qui ont passé, et le souvenir de ce poëte d'atelier se serait éteint depuis longtemps, si l'on n'avait pas recueilli dans les œuvres de Voltaire les vers qu'il adressa au poëte, à l'occasion

1. Jean Rival, engagé dans le commerce d'horlogerie, cultivait en amateur son talent pour la déclamation, lorsque dans une ville de Normandie où ses affaires l'appelaient, il se laissa persuader de monter sur la scène pour remplacer un acteur qui se trouva subitement indisposé. Les applaudissements qu'il recueillit le firent comédien, au grand chagrin de sa famille qu'il essaya de calmer en changeant de nom. Il ne fit que paraître sur la scène de la Comédie-Française. Sa manière naturelle aurait obligé toute la compagnie de changer la sienne. Il quitta Paris et bientôt la France, ayant acquis une brillante réputation, qu'il soutint au dehors avec éclat, surtout à Berlin et en Russie où il s'établit et mourut.

de sa grande querelle avec J. Vernet. A propos du procès de Servet, Voltaire avait traité Calvin « d'âme atroce » et Vernet avait osé prendre contre lui la défense du réformateur. Rival assura en vers rapides et familiers que tout le monde avait tort dans cette querelle :

Servet eut tort et fut un sot
D'oser, dans un siècle falot,
S'avouer antitrinitaire ;
Et notre illustre atrabilaire
Eut tort d'employer le fagot
Pour réfuter son adversaire ;
Et tort notre antique Sénat
D'avoir prêté son ministère
A ce dangereux coup d'État[1].
. . . .
Pour notre prêtre épistolaire
Qui de son pétulant essor
Pour exhaler sa bile amère
Vient réveiller le chat qui dort,
Et dont l'inepte commentaire
Met au jour ce qu'il aurait dû taire,
Je laisse à juger s'il a tort.
Quant à vous, célèbre Voltaire,
Vous eûtes tort, c'est mon avis.
Vous vous plaisez dans ce pays,
Fêtez le saint qu'on y révère.
Vous avez à satiété
Les biens où la raison aspire ,
L'opulence, la liberté,
La paix, qu'*en cent lieux* on désire,
Des droits à l'immortalité,
Cent fois plus qu'on ne saurait dire.
On a du goût, on vous admire ;

1. *A ce dévot assassinat*, corrige Voltaire qui, moins sagace que Rival, ne voit pas pourquoi le supplice de Servet serait un coup d'État. Le terme propre est assassinat, dit-il, et la rime est plus riche; mais l'horloger genevois est plus près de la vérité que Voltaire, et c'est pourquoi il faut laisser *coup d'État*.

Tronchin veille à votre santé.
Cela vaut bien, en vérité,
Qu'on immole à sa sûreté
Le plaisir de pincer sans rire. »

C'est le conseil de Haller et celui du président de Brosses, mais exprimé avec grâce, en jolis vers qui firent passer la franchise du compliment. Voltaire répondit avec moins de gaieté :

Non, je n'ai point tort d'oser dire
Ce que pensent les gens de bien,
Et le sage qui ne craint rien
A le beau droit de tout écrire.
J'ai quarante ans bravé l'empire
Des lâches tyrans des esprits,
Et dans votre petit pays
J'aurais grand tort de me dédire.
. . . .
Farceurs à manteaux étriqués,
Mauvaise musique d'église,
Mauvais vers et sermons croqués,
Ai-je tort, si je vous méprise?

Il faut avouer que ce dernier quatrain dispensait Rival de la riposte : l'avantage lui resta dans cette petite rencontre entre un grand poëte et un horloger du voisinage[1]. Le dernier impromptu qu'il composa donnera une idée de sa facilité à penser en vers. Peu de temps avant sa mort, lit-on dans le *Journal helvétique*, lui voyant bon visage et encouragé par sa belle physionomie, qui faisait qu'on le prenait pour un homme de qualité, quelqu'un le pria de lui permettre de placer

1. « J'avais vu les petits vers de l'horloger de Genève, écrit Voltaire, on les a rajustés (*on* c'est Voltaire lui-même qui avait substitué l'*assassinat*, au *coup d'État*), mais il est toujours singulier qu'un horloger fasse de si jolies choses ; sa pendule va juste. »

une rente viagère sur sa tête. Rival répondit sur-le-champ avec moins de correction que de grâce :

« Ma tête ! on la choisit ! Eh, je vous l'abandonne ;
Mais, cher Damon, elle n'est pas trop bonne,
A mon âge on la perd, et rien n'est plus commun,
On croit vivre toujours et la mort nous moissonne ;
. . . .
Nommez-moi le mortel auquel elle pardonne ?
Je l'ai cherché longtemps, sans en trouver un.
Retardez par vos vœux la mort qui me talonne,
Ma vie est utile à quelqu'un ;
Elle ne l'était à personne. »

CHAPITRE XV.

LAUSANNE.

On pourra s'étonner que nous n'ayons pas confondu l'histoire des lettres genevoises avec celle des développements que reçut au dix-huitième siècle la culture des lettres et des sciences dans la Suisse francaise, c'est-à-dire au pays de Vaud, à Neuchâtel, et même dans les cantons allemands, où la langue française fut employée de préférence par des écrivains nationaux. Ce n'est point dans le dessein de donner aux écrivains genevois une place à part et plus en relief que nous les avons distingués des écrivains suisses, c'est parce qu'en Suisse la culture littéraire suivit en général d'autres voies, et présente d'autres caractères que l'activité intellectuelle dont Genève fut le théâtre.

Lausanne, qui, dans la premièrepartie du dix-huitième siècle avait produit, nous l'avons vu, des antiquaires, un philosophe et des historiens, ne fut pas gagnée dans la seconde, par l'élan qui poussait ses voisins de Genève

vers les sciences d'observation, et notamment vers l'histoire naturelle. En vain le grand Haller s'occupa avec zèle de son académie, et vécut huit ans dans le pays; son influence fut stérile; le pays de Vaud ne peut revendiquer, en ce genre de développement, que les travaux d'un médecin justement célèbre, Tissot de Grancy, et Tissot lui-même procède, comme toute l'école genevoise, de Cramer et Calandrini : il fit ses études générales à Genève avant d'étudier la médecine à Montpellier, et c'est bien l'esprit de leur enseignement que l'on retrouve dans les écrits qui ont fait sa popularité.

Rarement les savants philanthropes les plus sérieux, et Tissot l'était, se retranchent le petit secours d'un peu d'emphase, du ton prêcheur et absolu. Le médecin vaudois a dédaigné ces pauvres ressources. L'*Avis au peuple*, ses *Traités de la santé des gens de lettres et des gens du monde*, ne sont ni d'un charlatan de médecine, ni d'un charlatan de morale. Les charlatans ne parlent point ce langage honnête, sans prétention et plein de bon sens, parfaitement convenable à son objet. Ce n'est pas tant d'ailleurs aux malades que s'adresse Tissot qu'à ceux qui les entourent, qui ont charge de les soigner et de les guérir, c'est-à-dire aux médecins, aux familles, aux personnes instruites et disposées à se laisser éclairer par la vraie science. Aussi ses traités n'affectent jamais le ton trivial et se distinguent au contraire par un très-bon style où l'on relèverait bien quelques incorrections, mais coulant et animé. De là leur succès universel qui a été aussi, dans une large mesure, celui des vues philanthropiques de Tissot. L'*Avis au peuple* était destiné à combattre cette foule de préjugés absurdes dont se composait toute la médecine des gens du

peuple, fléau meurtrier qui dépeuplait les campagnes et enlevait chaque année à la charrue, aux soins de la ferme, bien plus de bras que n'en faisait tomber le terme naturel de la vie. La santé des gens du monde est du ressort des moralistes encore plus que des médecins, puisque l'art de régler les passions est ici la grande affaire, et de fait Tissot a été moraliste. En étalant sous les yeux des gens du monde le détail alarmant de toutes les infirmités que le luxe, la vie dissipée et mondaine infligent à leur corps, il a mis très-habilement la peur du côté de la modération et le vice au régime. Quant aux gens de lettres, sans doute il n'a pas fallu les avertir deux fois de tous les maux que l'excès du travail pouvait procurer à leur machine animale. Le savant hâve et défait, perdu de crasse et d'infirmités désagréables de tout genre, que Tissot nous montre courbé sur ses livres dans la solitude d'un bouge étouffé, a cessé en effet, dès lors, d'être le type général de l'homme de lettres moderne. Les martyrs de l'intelligence, devenus rares, n'ajoutent plus que de loin en loin de nouveaux héros à la légende recueillie dans le curieux livre du professeur de Lausanne; mais peut-être aussi le régime qu'il les exhortait à suivre a-t-il grossi la liste à son tour; car rien n'est plus contraire au souhait de Martial : *Mens sana in corpore sano*, qu'une attention assidue et superstitieuse aux soins de notre santé[1]. Ce court traité *De la santé des gens de lettres* n'était autre chose que le discours

1. Jean de Müller, l'historien, faillit mourir de ce régime. C'était pendant son séjour à Genève. « Ses forces, raconte M. Monnard, son traducteur et son biographe, diminuèrent au point qu'une simple promenade le fatiguait; ce fut pour avoir lu et suivi le traité de Tissot *De la santé des gens de lettres :* il se rétablit en reprenant l'usage du vin et du café. »

qu'avait prononcé Tissot quand il prit possession de la chaire de médecine créée pour lui, à Lausanne, par le gouvernement bernois. Le professeur y débutait par une protestation énergique contre le préjugé public qui fait des médecins autant d'ennemis de la religion. Pour lui, il était de la religion des Tronchin et des Bonnet[1].

De Crousaz, qui n'avait pu faire de ses compatriotes des physiciens, des mathématiciens et des naturalistes, eut des disciples en philosophie et en littérature, trois entre autres : les pasteurs Polier de Bottens, Allamand et Chavannes. M. de Polier avait l'un des premiers inspiré à Voltaire l'envie de se retirer sur les bords du lac Léman ; et le poëte, qui le lui rappelait volontiers, l'en récompensa en imprimant partout que l'article Messie du *Dictionnaire* philosophique, composé jadis pour l'Encyclopédie, était tout entier de M. Polier de Bottens, « d'une ancienne famille de France établie depuis deux cents ans en Suisse, premier pasteur de Lausanne, et dont la piété, la science et l'éloquence sont assez connues. » La vérité est pourtant que l'article du dictionnaire est de deux mains : l'une est celle du théologien vaudois, reconnaissable à une certaine insistance oratoire qui rappelle le ton de la chaire protestante de cette époque, l'autre est celle de Voltaire, plus facilement reconnaissable encore non-seulement au ton profane, mais surtout à la malice gratuite des idées et à cette facétieuse érudition sacrée que l'on connaît trop.

« Allamand, ministre dans le pays de Vaud, écrivait

1. Pour bien connaître et apprécier le caractère de Tissot, il faut lire l'ouvrage où M. Charles Eynard a raconté sa vie avec un détail plein d'intérêt, d'après sa correspondance avec J. J. Rousseau, Voltaire, de Haller, le mélancolique Zimmermann et bien d'autres hommes célèbres du siècle. Lausanne, 1839, in-8°.

Gibbon en 1764, est un des plus beaux génies que je connaisse. Il a voulu embrasser tous les genres, mais c'est la philosophie qu'il a le plus approfondie. Sur toutes les questions il s'est fait des systèmes toujours originaux et toujours ingénieux. Ses idées sont fines et lumineuses, son expression heureuse et facile. On lui reproche avec raison trop de raffinement et de subtilité dans l'esprit, trop de fierté, trop d'ambition dans le caractère. Cet homme qui aurait pu éclairer ou troubler une nation, vit et mourra dans l'obscurité. Il est singulier qu'il n'ait presque rien écrit, que deux petits ouvrages de commande[1]. » Il ne faudrait pas, sur la foi de Gibbon, alors très-jeune, se former du Suisse Allamand l'image d'un génie trop modeste ou trop orgueilleux pour avoir désiré être connu de son siècle. Le jeune Anglais, ravi de trouver dans un presbytère de village un raisonneur spirituel, un esprit impartial, instruit, et douteur comme le sien, s'était monté la tête sur la destinée de cet humble pasteur, obscur avec toutes ses lumières, et avait pris, un peu à crédit, son bon sens intelligent pour du génie, et, parce qu'il n'était pas banal, l'avait jugé hardi et supérieur. Ces méprises sont communes. Allamand, devenu professeur de philosophie à Lausanne et l'un des membres les plus en évidence de l'Académie, fort lié aussi avec Voltaire, donna sa mesure dans son enseignement, dans quelques essais sur divers sujets, des sermons et les discours de circonstances que sa charge l'appelait à prononcer. La plupart de ces productions qu'il a laissées en manuscrit[2] sont l'œuvre d'un esprit fin, sensé et éloigné de tout dogma-

1. Gibbon, *Extraits raisonnés de mes lectures.*

2. La bibliothèque publique de Lausanne possède ce recueil, qui porte le titre de *Pot-Pourri.*

tisme. Cette disposition lui était naturelle. A vingt-trois ans, s'examinant avec soin, il disait : « J'ai toutes les peines du monde à me persuader quand la chose n'est pas d'une évidence qui crève les yeux, d'ailleurs je me résous bien difficilement à nier quoi que ce soit, si ce n'est qu'il me paraisse manifestement contradictoire. Ainsi j'hésite toujours, et il y a peu de choses sur quoi je sache me déterminer pour dire résolûment oui ou non. » Voilà sans doute ce qui plaisait à Gibbon. Ce qui frappe surtout dans ces écrits d'Allamand, c'est un sentiment de justice qui met l'auteur au-dessus des préventions de son état. Ainsi parlant de la situation de l'Église au quinzième siècle et au commencement du seizième, il soutient qu'il n'a pas dépendu du clergé séculier de mettre ordre au grand relâchement, aux abus qui régnaient dans l'Église, mais, remarque-t-il, « les grands du monde n'ont pu souffrir que la réforme vînt de là, ils ont voulu attendre l'occasion de la faire eux-mêmes pour en profiter, et en attendant ils ont bien su attirer dans leurs maisons et mettre sur la tête de leurs enfants les revenus des meilleures abbayes. »

L'*Anti-Bernier*, l'un de ces deux écrits imprimés, dont parle Gibbon, rappelle les *Lettres de quelques juifs portugais* de l'abbé Guénée. C'est, et à mots souvent trop couverts pour n'être pas devenus un peu énigmatiques, une réfutation polie de la *Théologie portative*[1], par le soi-disant abbé Bernier, le baron d'Holbach, auquel le pasteur vaudois oppose adroitement en toute occasion, un autre abbé de l'abbaye de Ferney, l'abbé Bazin et le neveu de l'abbé Bazin, c'est-à-dire Voltaire. Alla-

1. *Théologie portative, ou dictionnaire abrégé de la religion chrétienne*, par l'abbé Bernier, 1768.

mand attaque surtout le thème favori du baron d'Holbach et de sa secte, que la religion n'est et ne fut jamais autre chose que l'intérêt de ses ministres. On rencontre dans ce petit ouvrage des réflexions que l'on n'aurait pas attendues d'un ministre protestant, ainsi la défense des monastères et celle de la Société des Jésuites. « Si les philosophes instruits, dit-il, voulaient parler de bonne foi, ils avoueraient que de toutes les Sociétés catholiques celle des Jésuites s'éloigne le moins d'eux; mais elle est abattue, et si les philosophes n'en ont pas l'honneur, ils ont toujours celui de ruer bravement contre elle et de la battre généreusement depuis qu'elle est à terre. Pendant plus de deux siècles, cette Société a été chargée de l'instruction de tout ce qu'il y a de plus distingué dans les trois ordres de l'État. Est-il concevable que les pères et grands-pères, et les bisaïeuls et ceux qui ont été petits garçons entre ses mains lui eussent si constamment renvoyé leurs petits-enfants, si l'horrible accusation dont on les charge eût été fondée. »

Chavannes, enfin, est aussi un philosophe vaudois, moins connu dans sa patrie pour une vaste *Anthropologie* qui n'a pas été publiée, que pour un bon ouvrage sur l'*Éducation publique*, et un autre sur les études nécessaires à ceux qui aspirent au saint ministère. C'est à propos d'un passage de ce dernier livre où Chavannes dit que les protestants ne connaissent pas d'autre règle de foi, proprement dite, que l'Écriture Sainte, que Joseph de Maistre dans son livre du *Pape* employant un des artifices de sa dialectique moqueuse, demande « quels moyens a le prédicateur protestant de prouver qu'il croit ce qu'il dit, et quels moyens il a encore de savoir qu'en bas on ne se moque pas de lui? Il me semble entendre chacun de ses auditeurs lui dire, avec un sourire scep-

tique : « En vérité, je crois qu'il croit que je le crois. » Chavannes n'eût pas manqué de répondre à la question par une autre; mais sa fille, Mme de Brenles, eût répliqué avec plus d'esprit et de grâce, car c'était une des femmes les plus aimables et les plus distinguées de la société de Lausanne[1]; nous le verrons bientôt.

En général, la société du pays de Vaud au dix-huitième siècle nous apparaît bien plus littéraire et plus attrayante que les livres de ses philosophes. Elle se composait essentiellement de gentilshommes qui avaient porté l'épée dans la garde des souverains de l'Europe et sur les champs de bataille; et qui rapportaient du service avec la franchise militaire, l'urbanité du grand monde, dont leur grade et leur titre leur ouvraient l'accès. Quelques-uns, parmi lesquels Rousseau semble avoir choisi le type de Saint-Preux, avaient été contraints par la ruine de leur patrimoine d'en appeler à la bonne éducation qu'ils avaient reçue et d'accompagner dans leur tour d'Europe, ou de recevoir chez eux en pension, des fils de famille, quelquefois des princes. Ils ne dérogeaient pas pour cela, plus distingués d'ailleurs, et plus gentilshommes d'esprit et de manières que

1. C'est à Lausanne aussi qu'Antoine Court écrivit son *Histoire de la guerre des Camisards*. Mais Court ne peut être considéré ni assurément comme un écrivain du pays ni même comme un écrivain français réfugié. Lausanne était pour lui un poste à la frontière, d'où il dirigeait les églises protestantes de France restaurées par son dévouement intelligent, en les pourvoyant de pasteurs élevés sous ses yeux dans le séminaire qu'il avait fondé à Lausanne. Il avait commencé un grand nombre de recueils et de travaux relatifs à l'histoire de ses coreligionnaires. La bibliothèque publique de Genève en possède la collection volumineuse. Nous avons remarqué surtout deux volumes d'une *Histoire des Églises réformées* pour faire suite à celle d'Élie Benoit. On retrouve dans cet essai les qualités qui distinguent la *Guerre des Camisards :* un récit sobre mais intéressant, beaucoup de modération, une critique judicieuse et impartiale à un haut degré.

les nouveaux enrichis qui leur avaient acheté leurs titres avec leurs terres. Toute cette noblesse d'ancienne ou de fraîche date, en général moins riche que largement hospitalière et vouée à la bonne humeur, habitait en été les vieux châteaux ou les modernes maisons de campagne semés sur ces poétiques coteaux. L'hiver les ramenait en ville et particulièrement à Yverdun et à Lausanne, où de nombreux étrangers de condition, attirés par ce gracieux séjour, étaient l'occasion de fêtes répétées et d'un grand déploiement de sociabilité. C'est à Lausanne, dans cette société aimable, que Voltaire trouva pour son théâtre de Monrion ses plus brillants acteurs, de belles actrices, un parterre digne de ses tragédies et jusqu'à des pasteurs pour l'applaudir. Pendant les trois hivers qu'il passa à Lausanne, sa correspondance ne tarit pas sur les délices de sa résidence, « auprès d'une ville où il y a de l'esprit et du plaisir : » « Je ne peux me lasser de vingt lieues de ce beau lac, de cent jardins, des campagnes de la Savoie et des Alpes, qui les couronnent dans le lointain. Nous jouons *Zaïre*, je fais Lusignan.... Nous avons un très-beau et très-bon Orosmane, un Nerestan excellent, un joli théâtre, une assemblée qui fondait en larmes, et c'est en Suisse que tout cela se trouve. On croit chez les badauds de Paris que toute la Suisse est un pays sauvage. Il y a dans mon petit pays roman, car c'est son nom, beaucoup d'esprit, beaucoup de raison, point de cabales, point d'intrigues, etc. Nous sommes libres et nous n'abusons point de notre liberté[1]. »

1. Comme avec Voltaire c'est, selon les gens, le mot, lorsqu'il écrit à Moncrif, « qui a su plaire à une reine » il n'y a plus rien de Suisse dans tout cela : « Il n'y a dans Lausanne que des familles françaises, des mœurs françaises, du goût français, beaucoup de noblesse, de très-

Il paraît qu'à Lausanne tout le monde ne se livra pas avec un égal enchantement aux plaisirs de Monrion et aux caresses du séduisant Voltaire. La société était divisée en deux partis, l'*olympe* et les *gens d'esprit;* le premier, et de celui-là étaient les ecclésiastiques et leurs familles, trouvait que le second se jetait trop à la tête d'un poëte quelquefois licencieux et toujours profane[1]. C'était la résistance instinctive de l'esprit suisse et protestant qui ne se sentait pas à l'aise avec un vieillard suspect d'arrière-pensées moqueuses ou pis encore. Les excellents historiens de la société du pays de Vaud au dix-huitième siècle, affirment qu'en définitive le séjour de Voltaire n'y laissa pas d'autre trace que le goût et l'habitude des représentations de société. Depuis qu'il eut renoncé à Lausanne, où il avait passé trois hivers, le brillant tripot qu'il avait formé continua avec plus de zèle que jamais à jouer ses tragédies, la marquise de Langallerie, Mmes d'Aubonne et d'Hermenches rivalisant de beauté et de talent; mais ce n'était pas tout. La correspondance de Voltaire avec plusieurs hommes distingués de Lausanne, avec Allamand, avec les Constant, avec M. de Brenles, et le complaisant M. de Polier, permettent de croire avec Gibbon, que son esprit et sa philosophie, sa table et son théâtre, contribuèrent sensiblement à raffiner et à polir les manières du pays; mais enfin, lui parti, et n'exerçant que de loin son empire, la société vaudoise reprit la pente naturelle de

bonnes maisons dans une très-vilaine ville. Nous n'avons de suisse que la cordialité, c'est l'âge d'or avec les agréments du siècle de fer. » et ailleurs : « M. Constant que vous appelez gros Suisse n'est ni Suisse ni gros. Nous autres Lausannois qui jouons la comédie, nous sommes du pays roman et point Suisses.» Ce qui est très-vrai, nationalement sinon politiquement parlant.

1. Voir *Voltaire à Lausanne*, par M. J. Olivier.

son esprit et de ses goûts, qui la rendait si différente de la société genevoise. Celle-ci bien que fort déniaisée, gardait toujours quelque chose de son ancienne empreinte austère. Beaucoup de lumières et de mérite, beaucoup de distinction naturelle dans l'esprit et les manières, en faisaient une société égale à celle des grandes capitales de l'Europe, mais les troubles civils qui aigrissent le jugement comme les caractères, n'étaient pas propices à l'expansion d'une aimable bonhomie et des grâces dégagées qui y furent en tout temps peu goûtées [1]. A Lausanne, au contraire, on versait de l'autre côté, le bel esprit offusquait un peu le bon esprit, et la culture du goût n'y était pas des plus saines; mais un sentiment vif et naturel de la poésie et un penchant naturel aussi à la tendresse, prêtaient au commerce de ces aimables gens, des femmes surtout, un agrément très-particulier. Les *Mémoires* de Gibbon donnent une idée bien attrayante de cette société dont le souvenir le ramena deux fois et le fixa enfin à Lausanne. Il trouvait dans celle des femmes de l'esprit, un peu maniéré, il est vrai, mais une gaieté sympathique et chez les jeunes personnes la grâce de l'innocence : « Ma société favorite (c'était à son premier séjour) avait pris, d'après l'âge de ses membres, la dénomination orgueilleuse de *Société du printemps*. Elle était composée de quinze à vingt jeunes

1. Mme d'Épinay en arrivant à Genève en 1758, fut très-frappée du peu de disposition qu'elle remarquait chez les Genevois à s'amuser du ridicule; elle en faisait honneur à la bonté naturelle de leur cœur. « Quel pays que celui où le ridicule inspire plus de compassion que de bons mots!... Voilà en général comme ils sont tous, vous en excepterez pourtant huit ou dix qui commencent à se corrompre, et que je ne sais par quel caprice j'ai choisis par préférence pour ma société; je vous laisse en chercher la raison. » Lettre de Mme d'Épinay à Saint-Lambert. *Correspondance littéraire* de Grimm, t. II, p. 281.

demoiselles de bonne famille, sans être des premières de la ville. La plus âgée n'avait peut-être pas vingt ans; toutes agréables, plusieurs jolies, et deux ou trois d'une beauté parfaite. Elles s'assemblaient dans les maisons les unes des autres presque tous les jours, sans y être sous la garde d'une mère ou d'une tante. Au milieu d'une foule de jeunes gens de toutes les nations de l'Europe, elles étaient confiées à leur seule prudence. Elles riaient, chantaient, jouaient aux cartes, et même des comédies; mais au sein de cette gaieté insouciante, elles se respectaient elles-mêmes et étaient respectées par les hommes. La ligne délicate entre la liberté et la licence n'était jamais franchie par un geste, un mot, ou un regard; et leur innocence virginale ne fut jamais souillée par le plus léger souffle de scandale ou de soupçon.» En pendant de ce petit tableau d'intérieur, on peut placer l'académie champêtre que tenait la belle Mlle Curchod, dans le vallon des Eaux, où ses auditeurs, les professeurs et étudiants de l'académie de Lausanne, lui avaient élevé un trône rustique en guise de chaire. La belle orpheline professait là les langues anciennes que son père, le pasteur de Crassier, lui avait enseignées, et on écoutait avec enthousiasme cette beauté de tant d'esprit et de vertu, qui à peu près dans le même temps tournait la tête d'Édouard Gibbon et de Georges Le Sage, alors que « savante sans pédanterie, animée dans la conversation et élégante dans ses manières, » elle était parée des natives et gracieuses qualités que ses compatriotes lui ont reproché ensuite d'avoir abjurées, en quittant la Suisse pour Paris [1]. »

1. Il est certain que Mme Necker ne garda pas longtemps l'aimable liberté qu'à Lausanne et à Genève, belle et orpheline, elle avait su allier à la dignité d'une conduite sans tache. Ce n'est pas à Paris qu'elle eût

Lorsque Gibbon s'attacha à la résidence que son séjour a contribué à illustrer, la passion politique était encore bien loin d'agiter ce paisible pays. Sans doute, compter pour si peu dans une république dont on n'était que sujet, et dont on aurait dû être citoyen, était la souffrance secrète de quelques âmes vaudoises, et ce sentiment avait éclaté d'une manière tragique vers le milieu du siècle. Mais depuis, et sous l'influence d'idées plus généreuses, Berne s'était appliqué à alléger le poids de sa domination, et sous son patronage, des sociétés économiques s'étaient fondées pour améliorer la condition du peuple et développer la prospérité du pays. Un des hommes les plus distingués du pays de Vaud, M. Clavel de Brenles, passant un hiver à Berne, et frappé de l'enthousiasme de vertus et de patriotisme qui animait le gouvernement à cette époque, écrivait à Mme Necker : « Le Conseil souverain s'occupe avec une ardeur digne des beaux jours d'Athènes et de Rome, du bonheur de ses sujets et en particulier de notre pays de Vaud. C'est à une société économique formée ici depuis quelques années, et composée des citoyens les plus éclairés et les plus vertueux, et où se trouvent les meilleures têtes de l'État, que l'on doit cette heureuse révolution. J'assiste régulièrement à l'assemblée d'un comité qui est la Société ouvrière, à laquelle préside le grand Haller, où se discutent les

copié pour ses amies de Lausanne, une chanson dont, comme elle le remarquait, le feu poétique n'était pas celui des Vestales, et qu'elle y eût répondu par des vers très-gracieux (voir ces couplets dans le recueil déjà cité du comte Golowkin); mais il faut convenir aussi que ce genre de liberté n'aurait pas été sans inconvénient pour elle, au milieu de la société des gens de lettres qu'elle voyait à Paris, et parmi lesquels « beaucoup de cerveaux brûlés, selon son expression, n'auraient pas été fâchés qu'elle leur rendît des sentiments pour des idées. »

matières les plus importantes pour le bien du pays, et qui de là se portent au Conseil souverain. A présent et pour la première fois mon cœur s'écrie avec joie et reconnaissance : « *J'ai une patrie*[1] ! »

Voulait-on davantage alors? et n'est-ce point après coup que l'on a imaginé de faire de Lausanne un Boston vaudois, et des coteries aristocratiques du vieux Bourg, le sanctuaire d'une opposition libérale? Gibbon, admis et fêté dans ces cercles, n'en raconte rien de pareil, et le regret qu'il exprime à la fin de ses *Mémoires*, en voyant la clameur des démocrates triomphants rompre la bonne harmonie de la famille lausannoise, semblerait indiquer à la fois que cette harmonie depuis longtemps était peu troublée, et que le pays, s'il était sujet, du moins n'était pas malheureux[2].

1. *Lettres diverses recueillies en Suisse* par le comte Fédor Golowkin, 1821, p. 273.

2. Il l'était, selon le dernier historien du pays de Vaud, et il devait l'être en effet, si M. Verdeil n'a pas exagéré ou trop généralisé les maux que faisait souffrir à sa patrie la domination bernoise : « Berne qui pendant plus de deux siècles avait prélevé sur le pays de Vaud d'énormes revenus annuels, ne faisait cependant rien pour la prospérité de ce pays. Elle y comprimait tout développement intellectuel en asservissant le clergé, en affaiblissant l'enseignement académique et en abandonnant l'enseignement primaire à l'avarice ou à l'ignorance des autorités communales. Elle laissait le pays s'appauvrir et se dépeupler.... tandis que des gentilshommes enrichis à l'étranger ou des riches étrangers devenus gentilshommes vaudois, élevaient de splendides demeures dans nos campagnes, le patricien bernois, ou bailli, ou gouverneur, ou seigneur de fiefs dans le pays de Vaud, accumulait ses revenus..... Aussi le pays de Vaud offrait-il au voyageur étonné les mêmes contrastes qui existent de nos jours encore entre l'Irlande et l'Angleterre. Tandis que dans les bailliages du pays allemand on voyait partout de beaux villages, des paysans riches bien logés, bien vêtus et maîtres de vigoureux attelages, et d'un bétail qui faisait l'admiration du voyageur, ce même voyageur parcourant le pays de Vaud était attristé par la vue de villages délabrés et misérables, de paysans pauvres, mal logés, mal vêtus, n'ayant que de mauvais attelages et un chétif bétail. »

À l'époque dont nous parlons, on y faisait certainement plus de bel esprit que de politique; la littérature y régnait jusque dans la conversation, et de là naissaient beaucoup de jolis vers et d'agréables bagatelles, de moralités un peu précieuses, recueillies avec empressement dans le *Journal helvétique*, où elles se font aisément reconnaître. Aux yeux des vieux gentilshommes du pays, tous les amusements poétiques, l'espèce de fureur avec laquelle la jeunesse s'y livrait, et qu'ils faisaient dater de la venue de Voltaire, signalaient la décadence des mœurs nationales. L'un d'eux, officier de

L'historien vaudois ne charge-t-il point un tableau qu'il n'a pas vu, et ne met-il point ici au compte de Berne plusieurs griefs qui tiennent à d'autres causes. Quoi qu'il en soit et ne fût-ce que pour montrer combien il est prudent de prendre au rabais les jugements extrêmes sur l'état d'un pays, nous placerons ici le parallèle que J. J. Rousseau a tracé des deux rives du lac de Genève, le Chablais si pauvre parce qu'il est sous la main d'un maître, le pays de Vaud si riche, si peuplé, si heureux parce qu'il fleurit sous la liberté : « J'aimerais à leur faire admirer les riches et charmantes rives du pays de Vaud, où la quantité des villes, l'innombrable foule du peuple, les coteaux verdoyants et parés de toutes parts, forment un tableau ravissant, où la terre, partout cultivée et partout féconde, offre au laboureur, au pâtre, au vigneron, le fruit assuré de leurs peines, que ne dévore point l'avide publicain. »

Mais Rousseau est un poëte. Voici un Bernois, M. de Sinner, dont l'exactitude n'a jamais été contestée; il nous complétera ce parallèle de Berne et du pays de Vaud : « Le voyageur qui vient du pays de Vaud regrette ces beaux lacs, ces jolies villes, ces coteaux couronnés de vignes, ces champs couverts de froment et ces excellents vergers dont le pays de Vaud est paré. A Morat, la nature prend une autre face; le caractère national change de même. La gaieté règne chez le peuple du pays de Vaud, les jours de fête sont autant de jours destinés aux chants et à des danses, où des jeunes filles forment des ronds, *Junctæque nymphis*, etc. Parmi les peuples allemands du canton de Berne, le dimanche et les fêtes sont employés au repos et à des assemblées de village, dont le seul plaisir consiste à être assis sans rien faire. Tout ceci tourne au profit des cabarets. » Voilà des pays de Vaud bien différents. Ce qui reste incontestable, c'est que les Vaudois et les Bernois étaient alors comme ils sont aujourd'hui, deux peuples très-opposés de nature et de caractère, et que le divorce devait éclater un jour.

mérite, le général de Warnery, a déposé, au milieu de remarques du métier, sur l'*Essai de tactique* de Guibert, un curieux témoignage de leur indignation : « Quand je quittai ma patrie, dit-il, c'était vers le milieu du siècle, on aurait montré au doigt un jeune homme aisé qui n'aurait pas servi au moins quelques années dans les troupes étrangères ; l'éducation était alors mâle; mais l'on m'a assuré que depuis que Voltaire s'est niché dans ce pays, le goût de servir dans le militaire s'est éteint chez tous ceux que la nécessité n'y force pas : tous ceux qui peuvent s'en passer vivent dans la plus grande oisiveté, lisent des romans et font des vers, il n'y a pas jusqu'aux filles qui ne parlent qu'en bouts-rimés ou en chantant. Le marquis d'Argens n'aurait sûrement plus lieu de tourner en ridicule les poëtes suisses.... au moins leur grand nombre suppléerait à leur qualité; le luxe, la délicatesse et la dépravation des mœurs ont fait des progrès en Suisse avec la poésie[1]. »

Dans le dessein de ramener doucement le goût à un

1. Le général de Warnery, aide de camp du roi de Pologne, était de Morges au pays de Vaud. Ses Mémoires sur la cavalerie, ses remarques sur la *Tactique* de Guibert (il était pour l'ordre profond et se raille beaucoup de l'ordre mince), et sur les ouvrages de Folard, de Turpin, le rangent parmi les écrivains sinon parmi les autorités militaires du dix-huitième siècle. Il écrit à la hussarde ; il est peu modeste, mais vif, spirituel et amusant ; il ne perd aucune occasion de lâcher la bride à son goût bien prononcé pour la médisance et le paradoxe, manie qui empêche d'accorder une parfaite confiance à l'exactitude de ses assertions et de ses souvenirs. Son paradoxe favori aurait eu besoin d'être soutenu par plus d'érudition et de critique qu'il n'en avait. Il a avancé et cherché à démontrer que les *Commentaires* sont un ouvrage sans valeur militaire, écrit longtemps après César et par de grands ignorants dans l'art de la guerre ; car le plus médiocre général n'aurait pas fait selon lui les fautes absurdes qu'il découvre dans la guerre des Gaules. Nombre des faits qui y sont racontés lui paraissent de pures imaginations. Le mauvais style du général, et son français, pire encore, ont du nerf pourtant et une vivacité quelquefois pittoresque.

peu plus de gravité, en opposant le contre-poids de la réflexion à toutes ces choses légères, l'ami et le commensal de Gibbon, D'Eyverdun, qui revenait au pays après un long séjour à l'étranger, imagina vers 1772 de fonder une société littéraire où furent admis plusieurs étrangers alors en séjour à Lausanne, tels que Servan, Raynal et d'autres encore. Quelques années auparavant, le prince Louis de Wurtemberg étant à Lausanne, avait formé, sous le nom de *Société morale*, une association analogue, dont les membres s'engageaient à s'éclairer mutuellement par la conversation et la correspondance. En se propageant au loin, cette franc-maçonnerie morale et intellectuelle ne pouvait manquer, espérait-on, de contribuer au progrès universel du bon esprit et des bonnes mœurs. Un petit journal fut destiné à répandre les lumières qui devaient jaillir de ce commerce entre gens dont quelques-uns joignaient à un mérite solide un esprit enjoué et naturel[1]; mais au bout de deux mois *Aristide ou le citoyen* ennuya les habitants du pays de Vaud et se lassa de les moraliser.

Moins ambitieuse, la Société d'Eyverdun réussit mieux; elle se réunissait périodiquement pour entendre la lecture de mémoires dont elle avait indiqué le sujet, et qui servaient ensuite de texte à une discussion familière. Quelques-uns de ces sujets étaient les sujets de morale générale alors à la mode : *Est-il des préjugés qu'il faut respecter? S'il est des sciences absolument*

1. Mme Necker, tout en louant ses amis de Lausanne d'une entreprise qui faisait tant d'honneur à leur cœur et à leur esprit, les conjurait de ne pas faire rire ses amis de Paris, en traitant les Lausannois de « peuple aimable et frivole, épithète consacrée au peuple français » et de faire une guerre attentive à certaines expressions de province, telles que *des bandes de femmes*, *des doses d'agréments*, etc. *Lettres recueillies en Suisse*, p. 300.

inutiles au bonheur et à la perfection des hommes? Le sentiment n'est-il point une maladie de l'âme qui l'affaiblit et l'énerve? et dans un genre plus littéraire, la question si souvent agitée depuis entre intéressés : *La Suisse française a-t-elle une poésie nationale, et en quoi cette poésie diffère-t-elle de celle des peuples voisins?* Hélas! il était trop clair que la poésie française des Suisses ne différait de la poésie française des Français que par son infériorité en tous sens. Le génie de la poésie, c'est le génie même de la langue, dans ce qu'elle a de plus pur et de plus parfait. Il faut que cette pâte subtile et délicate soit pétrie par des mains légères et habiles, pour recevoir et garder l'empreinte de l'imagination et du sentiment. Or, à cet égard, les Suisses étaient encore médiocres praticiens; ils ne possédaient que de seconde main et l'instrument et l'art de s'en servir : « Il y a, disait Rousseau à propos des vers d'un poëte genevois, il y a une certaine pureté de goût et une correction de style qu'on n'atteint jamais dans la province. » Aucune de ces conditions n'est la poésie, mais sans elles la poésie ne se fait pas entendre; en vain serait-elle l'écho des sentiments les plus intimes d'une nation, de ses pensées les plus chères, sa voix bégayante n'en communiquerait le charme propre ni à l'imagination, ni au cœur. La société littéraire de Lausanne, sans en démêler les raisons, reconnut sans doute que la Suisse française ne possédait pas de poésie nationale, car elle se demanda pourquoi le pays de Vaud produisait si peu de poëtes. Un jeune Vaudois qui plaidait sa cause, prouva que ce pays, plus que tout autre, pouvait et devait fournir des poëtes : « Où trouver, disait-il, plus de beautés, plus de scènes pittoresques, etc.... » on devine le reste. Le

général Samuel de Constant, tout romancier qu'il était, répondit avec beaucoup de sens : « Ce n'est pas en chantant les beautés de la nature qu'on en jouit le mieux; et lorsque l'âme les contemple avec une vraie admiration, elle est pénétrée d'un sentiment si doux et si pur, qu'elle ne cherche point à le mettre en rimes et en mesures. Ne pressons donc point la nature de nous donner des poëtes, nous les achèterions par de trop mauvais rimailleurs[1]. » La prédiction a reçu de nos jours d'heureux démentis; le doux pays des vallons a inspiré mieux que des rimes à de vrais poëtes, ses enfants[2].

L'avocat de la poésie nationale, à qui M. de Constant répondait, mérite lui-même d'être regardé comme le premier instigateur des efforts littéraires que fit sa patrie pour cultiver en propre le champ pittoresque que la nature avait mis sous ses yeux. Le doyen Philippe Bridel, l'aîné de deux frères poëtes et hommes d'esprit comme lui, l'un devenu professeur d'hébreu à l'académie de Lausanne et l'autre conseiller du duc de Saxe-Gotha, puis botaniste distingué, a été le type le plus aimable et le plus naturel du Vaudois bien né. Le doyen, dans son pittoresque presbytère de Montreux, a longtemps charmé la Suisse romande en lui racontant les anecdotes oubliées de son histoire et la tradition du pays. La pi-

1. Ces détails sur les occupations de la *Société littéraire* de Lausanne sont tirés de l'histoire du canton de Vaud, par M. Verdeil, qui lui-même les avait tirés du journal manuscrit de cette société.

2. *Pays des Vaulx*, c'est ainsi que M. Juste Olivier, l'un de ces poëtes et le premier en talent et en réputation, se plaît à expliquer l'étymologie de ce nom du pays de Vaud d'après une ancienne chronique : « Il est appelé pays de Vaud à cause de tant de vallées qu'il y a, parsemées de petits monts et collines fort fertiles. » *Canton de Vaud, sa vie et son histoire*, t. II.

quante bonhomie de son entretien, et toute la physionomie de ce dernier débris de la société qui avait vu Voltaire jouer la tragédie à Monrion, avait fait oublier les œuvres poétiques de sa jeunesse. On a eu raison d'en ranimer le souvenir. Les *Scènes helvétiennes*, premier essor d'une jeune imagination qui se croyait mélancolique, sont plus remarquables il est vrai par la touche spirituelle que par la vigueur de l'inspiration. Le jeune poëte sentait vivement la nature, mais la main de l'artiste ne répondait pas au sentiment qui croyait la guider. Il essayait par exemple de rendre avec minutie les effets d'un clair de lune sur le lac, et, comme tous les poëtes paysagistes de profession, ne produisait qu'une suite de sensations confuses à l'œil, ennuyeuses à l'esprit et sans prise sur l'imagination. Aussi presque toujours, le jeune chantre des monts de l'Helvétie est-il mieux servi par son esprit que par la nature. On en verra un exemple et on en devinera la raison en parcourant la poésie intitulée *le Lac Léman*. Voici la description :

Devant moi sont ces monts, ces Alpes *sourcilleuses*
Qui cachent dans les cieux leurs cimes *orageuses*,
Tantôt leur front couvert d'immobiles brouillards
Sous ce voile uniforme évite mes regards ;
La rive de Savoie échappant à ma vue,
L'onde avec le brouillard mêlée et confondue,
L'obscurité lugubre opposant son rideau,
Tout d'une immense mer semble offrir le tableau.
Du profond avenir ce triste paysage
Présente au naturel la ténébreuse image.
Tantôt l'astre du jour éclaire les vallons,
Colore les coteaux, dore le haut des monts,
Relève des sapins la noire chevelure
Par l'éclat de ses feux jouant sur la verdure,

Et répétant alors dans ses profondes eaux
Les Alpes, les forêts, les villes, les hameaux,
Le Léman aplani, par un heureux miracle,
A nos yeux abusés double ce grand spectacle. »

Voilà comment peint Bridel ; voici comment il pense ;

Telle est, me dis-je alors, l'image de ma vie :
A l'instant éclairée, à l'instant obscurcie.
Le flambeau du plaisir me lance mille feux,
M'embrase, m'éblouit, et je crois être heureux.
Mais bientôt l'infortune étendant un nuage,
M'intercepte soudain ces feux dans leur passage,
Et chasse de mon cœur, trop aisément séduit,
Le jour le plus brillant par la plus sombre nuit.
Mais pourquoi s'occuper de ces tristes images?
Pourquoi sous un ciel calme entrevoir des orages?
D'un avenir voilé respectons le rideau;
Jouissons du présent; le présent est si beau!...

Tous les vers que l'on faisait à Lausanne, où véritablement l'on en faisait beaucoup depuis que Voltaire y avait paru, n'étaient pas aussi bons que ceux-là. On en aurait pourtant trouvé de bien frappés, de vigoureux même dans une imitation en vers du *Caton*, d'Addison, par Mme de Brenles, à en juger du moins par les seuls que nous connaissons, où le vieux Romain, méditant sa mort, termine ainsi un monologue célèbre :

Mon âme, en souriant à son heureux destin,
Et de son avenir satisfaite et certaine,
Voit sans trouble le coup qui va briser sa chaîne.
La nature vieillit, la terre passera;
Mais de ce souffle pur l'éternelle jeunesse
Du choc des éléments ne craint pas la rudesse,
Et mon âme verra, tranquille, inaltérable,
Des mondes écroulés la chute épouvantable. »

Ce ravissant pays de Vaud où Jean-Jacques avait placé en rêve le roman de son bonheur, cette so-

ciété surtout où les sentiments tendres étaient développés et par la présence et l'entretien des femmes, auraient manqué à leur destinée s'ils n'avaient produit des romanciers, et Lausanne en effet mérita d'être appelée la ville des romans. « Fait-on toujours des romans à Lausanne ? » demandait le premier Consul à des députés de la consulte helvétique. En effet toute une volée de romans vaudois avait pris à la fois son essor dans les années qui précédèrent la révolution française.

L'élan fut donné par une jeune femme, Mme de Crousat, depuis Mme de Montolieu et fille du doyen Polier de Bottens. A son insu et sous les auspices de Gibbon et de son ami D'Eyverdun qui lui-même avait le premier traduit *Werther*, son premier essai, *Caroline de Lichtfield*, vit le jour en 1781[1].

Cet ouvrage qui a fait verser tant de douces larmes, était tiré d'une nouvelle allemande. Le titre le disait, mais on ne l'en crut point et la jeune femme eut tout l'honneur de son succès bientôt populaire. Elle le méritait, car rien n'y faisait sentir la traduction. Mme de Montolieu qui ne savait point l'allemand, quoiqu'elle ait publié depuis une centaine de volumes traduits de cette langue, n'avait guère emprunté à l'original, qui lui avait été lu par d'Eyverdun, que l'idée de son conte. Ses meilleures compositions ont une origine analogue. Elle écrivait ses romans, elle ne les créait pas : il fallait qu'un autre inventât pour elle. Elle en a fait l'aveu de très-bonne grâce : « Je manque de ce don du génie, de cette imagination créatrice qui fait inventer des situations nouvelles, des événements frappants ou intéressants, des caractères originaux ; enfin de tout ce qui entre ou

1. *Caroline de Lichtfield, publié par le traducteur de Werther*, 1781.

doit entrer dans la composition d'un bon roman. Il faut pour m'inspirer que quelque chose, soit en réalité, soit en récit, me saisisse, m'électrise, alors je puis peut-être développer cette impulsion, l'étendre, y ajouter des incidents, le prolonger ou le modifier afin d'en tirer parti. » Qu'importe au lecteur pourvu que ce qu'il lit l'amuse ou l'intéresse, que ce soit une idée d'Isabelle de Montolieu, ou de Mme Pichler, ou d'Auguste Lafontaine, ou de quelques auteurs moins connus.

Il faut convenir qu'à ce prix on n'est pas absolument l'auteur de ses romans, et les *Tableaux de famille*, *Marie Menzikoff* et *Agathoclès* sont au moins des propriétés bien hypothéquées. En bonne justice, la meilleure part en appartient à Auguste Lafontaine et à Mme Pichler, mais Mme de Montolieu garde la sienne. Ils sont bien à elle tous ces modèles de noblesse et de vertu, de bonté et de sensibilité, héros habituels de ses romans où elle place quelquefois un personnage plaisant ou ridicule, mais jamais un méchant, encore moins un scélérat. L'imagination, quand on lit *Caroline* et tous les autres livres de cette tendre famille, n'est occupée que de sentiments chevaleresques, de caractères affectueux et de passions intéressantes. L'observation n'est pour rien dans les peintures de ce monde imaginé. Mme de Montolieu n'est pas moraliste ; à cet égard, elle est le plus romanesque des romanciers, et c'est la raison de son succès populaire. La peinture de l'homme bon, fût-elle chimérique, plaira toujours plus à la foule des esprits que le portrait exact de l'homme tel qu'il est. Après tout, le goût universel pour ce genre d'illusion est à l'honneur de la nature humaine, et l'on doit plutôt la reconnaissance que le blâme aux auteurs qui le flattent avec innocence, comme l'auteur de *Caroline*

de Lichtfield l'a fait avec un si heureux succès. Elle aidait ainsi ses contemporains à oublier quelques instants une réalité qui faisait couler d'autres larmes moins douces. Le talent littéraire de Mme de Montolieu est à peu près nul; son style est coulant et animé, enjoué dans les parties de récit, mais exclamatif à l'excès dans le reste, sans trait et sans nuance. Cette insuffisance de l'expression a fait, pour parler le langage de Mme de Montolieu, vieillir rapidement *Caroline* et ses sœurs. Lorsque, quarante ans après sa naissance, Caroline se montra pour la dernière fois au public, la nouvelle génération trouva que la jeunesse de cette fameuse comtesse de Walstein n'avait point survécu à celle de l'auteur, et ne se rendit point à cet appel un peu naïf du romancier au souvenir des Français : « Les Français ne sont point aussi légers qu'on se plaît à le dire; ils aiment toujours ce qu'ils ont aimé une fois; s'ils ont quelque temps perdu de vue les objets de leur affection, ils les retrouvent avec transport; et j'ose croire, j'ose espérer que le noble et vertueux Walstein, la bonne et sensible Caroline, Lindorf et Mathilde, leur plairont encore, quoique ce ne soient pas de nouvelles connaissances. »

Aujourd'hui, il n'est plus question des romans de Mme de Montolieu, ni de ses nouvelles, ni de ses châteaux suisses, mais jamais romancier n'a joui de son vivant d'une célébrité plus douce et mieux soutenue. Elle n'en désirait pas davantage et l'a dit en d'agréables vers :

Si je puis plaire à mes contemporains,
De mes amis si je suis regrettée,
Quand du Léthé j'aurai franchi le bord,
Postérité tant de fois réclamée,
Je te tiens quitte, et je bénis mon sort[1]. »

1. Mme de Montolieu n'avait que trente ans lorsqu'elle écrivit son

Le succès de *Caroline* enflamma la société de Lausanne d'un beau zèle ; chacun voulait s'essayer à son tour dans un genre qui paraissait facile, et mettre à cette loterie où Mme de Montolieu avait gagné d'entrée le gros lot de la célébrité. Les femmes se signalaient naturellement par leur ardeur ambitieuse : « Elles barbouillent une incroyable quantité de papier, dit en style du *Mercure suisse*, un témoin oculaire. Elles passent leurs journées à composer des romans ; leurs toilettes ne sont plus couvertes de chiffons, mais de feuilles éparses, et, si l'on déroule une papillote, on est sûr d'y trouver des fragments de lettres amoureuses, de descriptions romantiques. Tout ceci nous procure-t-il quelque nouveauté agréable ? J'en doute ; le fond manque. » L'observation était juste, et Mme de Montolieu n'eut qu'un émule un peu original, le général Constant de Rebecque (le père de Benjamin Constant) auteur de *Laure de Germosan* et de *Camille, ou Lettres de deux filles de ce siècle*[1].

Peu de ressorts, mais beaucoup de portraits, de femmes surtout, un détail à n'en plus finir des sentiments de chaque personnage, une connaissance assez fine des passions, de l'esprit, mais peu de relief, un babil agréable, mais d'une prolixité extrême, voilà à peu près le fort et le faible de ces compositions ingénieuses, mais indigestes. Dans *Laure de Germosan*, l'ancien officier

premier ouvrage. Elle était fort aimable, c'est Gibbon qui le dit et il ajoute : « Il y a eu du danger pour moi. » Née en 1751, elle a vécu jusqu'en 1832, ayant publié plus de cent volumes de romans. Dans le nombre, il faut noter *Ondine*, imité de La Mothe-Fouqué.

1. Nous renvoyons pour la liste des femmes et des hommes de la société lausannoise qui s'exercèrent à composer ou à traduire des romans, aux *Études* de M. Gaullieur sur l'*Histoire littéraire de la Suisse française* pendant la seconde moitié du dix-huitième siècle. Gen., 1855.

au service de la Hollande a voulu peindre évidemment la société vaudoise dans ses conditions diverses; mais consacrer à ce dessein sept longs volumes, c'était trop; le cadre est démesuré pour la peinture, l'auteur ne l'a rempli qu'à grand renfort d'interminables causeries, et la couleur romanesque du tout en affaiblit le trait et les parties d'observation.

L'histoire de *Camille* ou *Lettres de deux filles de ce siècle*, défi un peu téméraire à Richardson, est conçue avec plus d'art et exécutée avec plus de talent. La situation du début est hardie et périlleuse. Une jeune fille à demi engagée par son amitié pour une coquette de profession dans un monde équivoque, et dont le cœur romanesque veut qu'on la respecte et qu'on espère, qu'on l'aime et qu'on languisse, conçoit l'odieux dessein de tourner la tête d'un fils de famille qu'elle se propose de faire payer cher à ses parents : « Il est déjà ébloui, écrit-elle à Nancy Tomfield, il sera mon esclave et ils ne le rachèteront qu'au prix que j'y mettrai. Supposons qu'ils ont tout découvert. Eh bien, oui, je suis la fille du pauvre ministre de Palmill; j'ai été un peu enlevée, j'ai un peu vécu à Londres, je suis ton amie, j'allais devenir peut-être ta *camarade*. Imbéciles (les parents de la victime), à quoi vous sert d'être instruits si j'occupe le cœur de votre fils, si sa passion pour moi le domine, etc. » Il fallait mieux que de l'esprit, il fallait une certaine fermeté de conception pour ramener avec vraisemblance ce cœur à demi corrompu, des sophismes de la coquetterie à une vertu sincère, et pour persuader que l'amie de Nancy Tomfield avait été sur le bord du précipice sans y glisser. C'est l'amour qui fait ce miracle. La jeune aventurière réussit à se faire aimer, et à tromper son amant et sa famille, mais elle aime à

son tour, et prise alors à ses propres piéges, elle voit tous ses artifices tourner contre son bonheur. Elle se relève graduellement par la loyauté de sa confession et le courage de ses sacrifices, jusqu'à ce qu'enfin un dernier mensonge ou un dernier secret retenu par prudence et tout à coup découvert, renverse en un instant l'édifice de son bonheur et lui coûte son amant et la vie. Tout ce progrès est conduit jusqu'à la catastrophe, d'une main sûre, et atteste une intelligence assez peu commune de la fin morale que devrait offrir toute conception romanesque.

Le style de M. de Constant a les défauts de sa composition, il est allongé, mais il ne manque, dans son abondance un peu fatigante, ni de vivacité ni de distinction. Qui a oublié cette page charmante de Mme de Duras où Édouard, retraçant le doux et mélancolique souvenir de ces conversations du soir à l'hôtel d'Olonne, dit en parlant de Mme de Nevers : « Elle m'adressait rarement la parole, mais elle m'adressait presque toujours la conversation. » L'auteur de *Camille* avait fait dire le premier à son héroïne : « Il s'attacha à m'adresser la conversation. » C'est la même idée, moins le charme pourtant. En général, ce n'est pas l'étoffe qui manque au romancier vaudois, c'est la main de l'ouvrier et l'habile discrétion de l'artiste ; c'est dommage, car M. de Constant n'est point un observateur médiocre, et chez lui la pensée est très-supérieure à l'expression. Dit-il bien, par exemple, ce qu'il a voulu dire, lorsque, terminant l'histoire d'un honnête homme qui a cherché le bonheur dans trois mariages et ne l'a pas trouvé, il conclut par cette moralité : « Il se *réjouit* d'abandonner ce monde à ceux qui y sont heureux, bien persuadé que pour le bonheur domestique, le caractère fait tout, et les sentiments fort peu, et que presque jamais les femmes ne se

soucient de faire le bonheur de ceux qu'elles rendent heureux[1]. » L'épisode que termine cette réflexion contient le thème du *Mari sentimental*, autre roman qui a été attribué à Samuel de Constant, mais qui est de Mme de Charrière. L'historien de *Camille* eût fait quatre volumes de ce roman de quelques pages. La donnée seule et quelques inventions de détail peut-être lui appartiennent.

Ne quittons pas le pays de Vaud sans mentionner la part que l'une de ses petites villes a eue dans son histoire littéraire, car les faits sont encore plus intéressants que les œuvres dans l'histoire des lettres de la Suisse romande à cette époque. Un Italien de Naples[2], chassé de son pays par une aventure romanesque, arrive en Suisse, fonde à Yverdun une maison d'éducation et une imprimerie qui bientôt fournit à toute l'Europe une multitude d'ouvrages, la plupart contrefaits, quelques-uns originaux. Savant infatigable, de Felice a des journaux à lui [3], il ose refondre l'*Encyclopédie* sur un plan nouveau[4]; avec l'assistance d'écrivains suisses ou étran-

1. Il se *réjouit* dans ce sens est une expression de terroir; il y en a quelques-unes de ce genre dans *Laure* et dans *Camille, languir* de, par exemple, mais elles sont en petit nombre.

2. Le Napolitain de Felice, né en 1723, avait été professeur de physique à Rome, puis à l'université de Naples.

3. *Tableau de l'histoire littéraire du dix-huitième siècle* (1779-1783) moitié compilation, moitié correspondance, de même que la *Gazette littéraire et universelle de l'Europe* (1768-1769). L'histoire de ces journaux est celle des feuilles locales que la plupart des petites villes voient naître et mourir après une courte existence; il se trouve toujours quelqu'un pour hériter de la place qu'ils abandonnent mais personne n'y marque sa trace : un seul recueil suisse a fourni une longue carrière; c'est le *Mercure* ou *Journal helvétique*.

4. Quarante-huit volumes 1770-1776 et dix volumes de planches. De Felice en a extrait tout ce qui concernait la justice naturelle civile, et en les complétant, en a fait sa seconde grande publication, intitulée *Code de l'humanité* en treize vol. in-4°.

gers, il mène à bien cette hardie entreprise, et sous ses auspices la petite ville d'Yverdun redevient ce qu'en avait fait jadis le Français de Candolle, une grande place de librairie; mais ses nombreux articles, ses écrits sur la philosophie et le droit, recommandables par une bonne critique et un savoir solide, tiennent tous plus ou moins de la compilation. De Felice n'est un écrivain original ni sous le rapport de la pensée, ni sous celui du talent, il a embrassé trop d'entreprises à la fois pour être mieux qu'un laborieux vulgarisateur de notions scientifiques en tout genre.

CHAPITRE XVI.

NEUCHATEL.

Depuis Bourguet et Osterwald, les lettres et les sciences, à Neuchâtel, vivaient du souvenir de ces deux hommes distingués; mais ni dans la chaire, ni à l'Académie, ni dans la société ce souvenir n'excitait une vive émulation. Le *Mercure suisse*, ou *Journal helvétique*, et la Société typographique qui s'établit dans cette ville[1], lui donnaient un air d'activité littéraire auquel la réalité des choses ne répondait pas. Dans la société, on croyait cultiver les Muses parce qu'à l'exemple de Lausanne, on donnait souvent la comédie, que l'on chantait et dansait bien, et que l'on envoyait des petits vers au journal, mais c'était à peu près tout, et à l'exception de quelques hommes très-cultivés comme Dupeyrou, l'ami fidèle de Rousseau, de d'Escherny et de quelques autres

1. La *Société typographique*, sœur des deux sociétés de même nom établies à Berne et à Lausanne, constituait une branche nouvelle de commerce d'exportation, très-actif dans la Suisse romande au dernier siècle.

encore, personne ne se souciait beaucoup du reste. « Quand il s'agirait d'un livre comme l'*Esprit des lois*, disait une femme distinguée qui souffrait de cette indifférence, personne n'y prendrait garde qu'en passant. Les cartes, l'impériale et les nouvelles de la vendange absorbent tout. » Cependant, comme l'intelligence est vive chez les habitants de cette contrée, les circonstances, plus fortes que les habitudes, produisirent, dans le cours de cette époque, quelques écrivains neuchâtelois dont nous allons parler. Le premier en date est un publiciste célèbre.

Émeric de Vattel, destiné à la carrière ecclésiastique, avait passé brusquement à la philosophie, et pour son coup d'essai, avait écrit contre de Crousaz un traité de la liberté humaine. Il avait ensuite cherché un emploi dans le gouvernement de Frédéric II, qui venait de monter sur le trône, mais il arriva trop tard. Rebuté à Berlin, il réussit mieux à Dresde, et le roi de Pologne et de Saxe, qui l'avait nommé conseiller d'ambassade, l'envoya ensuite à Berne pour l'y représenter. Cette sinécure diplomatique lui laissa tout loisir de composer des vers médiocres, quelques morceaux de politique, des dialogues dans la manière du *Sylla*, de Montesquieu, et enfin le grand ouvrage dans lequel il s'était proposé de fondre ensemble les idées de Grotius et de Puffendorf, avec celles que plus récemment Wolf venait d'exposer dans son volumineux traité en latin sur le droit naturel et le droit des gens. Sa prétention était de bâtir, de tous les matériaux rassemblés par ces savants hommes et leurs devanciers, un système complet de morale naturelle applicable à la conduite et aux affaires des nations et des souverains. L'air de méthode exacte, de symétrie parfaite qui frappe au premier abord, dans cette syn-

thèse de théories, de principes et de maximes; une grande clarté dans l'exposition de ces matières abstraites et une certaine chaleur de style, assurèrent d'emblée le succès de l'ouvrage qui dès lors est resté une des sources classiques de la science politique. Nous ne savons si jamais un homme d'État s'est formé à cette lecture. Ce qui nous paraît ressortir le plus clairement de cette foule de thèses générales, à la suite desquelles arrivent invariablement des exceptions et des réserves qui suppriment la règle, c'est le creux ou l'illusion de cette prétendue découverte d'une morale spéciale des sociétés politiques. Ce n'est pas au principe de l'utilité bien entendue, ou à l'hypothèse d'un état de nature, et à cette froide imagination d'une délégation toujours révocable du pouvoir, qui devançaient le *Contrat social*, que pouvaient s'attacher des liens assez forts pour ne faire qu'un de l'humanité et de l'homme, de l'individu et de la société[1]. Barbeyrac l'avait bien mieux entendu, lorsqu'il laissait au principe de l'obligation tout le ressort et toute la pureté de son origine religieuse : « Quand je dis : il faut rendre le bien pour le mal, mais non pas le mal pour le bien ; — les hommes doivent obéir à la volonté de Dieu leur créateur, — il y a dans ces propositions une convenance si claire et si évidente qu'on ne peut s'empêcher d'y acquiescer, de trouver beau et honnête ce qu'elles renferment, sans avoir besoin de penser en aucune manière à l'avantage qui revient de leur observation. » Mais au sentiment de Vattel, cela n'est pas assez purement philosophique ; il aime mieux dire, lui : « que tout ce

1. La première édition du *Droit des gens, ou principes de la loi naturelle appliqués à la conduite et aux affaires des nations et des souverains*, 2 vol. 8°, parut à Neuchâtel en 1758, quatre ans avant le *Contrat social*.

que Dieu nous prescrit dans les lois naturelles est si beau et si *utile* par lui-même, que nous serions obligés de le pratiquer, quand même Dieu ne l'aurait pas ordonné. » Cela s'appelle proprement mettre Dieu hors des affaires de ce monde, et remplacer l'obéissance humble et salutaire à la volonté divine par l'obligation métaphysique d'une utilité abstraite, qui ne fera jamais un homme vertueux.

Nous ne voulons point refuser à Vattel le mérite d'auteur judicieux, mais s'il est d'un bon jugement dans le détail, il n'a pas le regard assez étendu pour apercevoir toute la portée des principes qu'il pose, ou le point, peu éloigné quelquefois, où ces principes vont s'entrechoquer et se détruire. C'est ainsi que tout en abondant avec ardeur dans les idées libérales du siècle, en matière de religion, l'aversion de Rome et des prêtres lui fait oublier ses maximes, méconnaître les droits de la conscience et manquer les vrais principes en cette délicate matière de la liberté spirituelle. Se souvenant trop de la triste persécution dont un pasteur venait d'être l'objet sous ses yeux, de la part du clergé neuchâtelois, pour avoir prêché contre la doctrine des peines éternelles, il demande avec vivacité que le souverain tienne en bride, d'une main sévère, les prétentions si souvent déraisonnables des corps ecclésiastiques. Frédéric II, avec plus d'esprit et moins de rigueur, s'était contenté de dire : « Si les Neuchâtelois veulent être damnés éternellement, je ne puis pas les empêcher [1]. » Sur

1. Les chapitres sur les rapports de l'État avec la religion offrent d'ailleurs plus d'un autre exemple de ce mélange d'idées abstraites et tout d'une pièce et d'idées inspirées par l'expérience, par un jugement sain et une âme droite. La règle de conduite qu'en définitive, Vattel propose aux souverains à l'égard du clergé est très-simple : beaucoup de considération, point d'empire, encore moins d'indépendance.

certains points de théorie gouvernementale, les idées de Vattel sont très-hardies pour le temps; mais il ne faut pas oublier que le publiciste était conseiller d'un roi de Pologne, et disposé par suite à transformer en maximes de droit naturel, le droit public des Polonais sur la royauté élective.

En tout Vattel est de son temps, jusqu'à la vulgarité quelquefois, et appartient plutôt à l'école philosophique qu'à l'école protestante [1]. Il en est de même d'un autre écrivain neuchâtelois beaucoup moins illustre, d'Escherny, plus connu par ses relations avec J. J. Rousseau, que pour ses *Lacunes de la philosophie*, mélange amphigourique de réflexions satiriques et morales sur le temps, d'idées justes et de déclamations. Le monde comme l'homme est plein, selon lui, de contradictions que la philosophie n'explique pas toutes, parce qu'elle ne se place pas assez haut; d'Escherny pense avoir trouvé le mot de l'énigme et il raconte au long l'histoire de sa découverte, qui se réduit à une définition nouvelle de l'égoïsme, et à ce principe plus nouveau, que l'égoïsme et la vertu tendent également à la félicité de l'homme, celle-ci en lui faisant abjurer tout sentiment personnel, l'autre en l'y concentrant tout entier. Comment cette définition de l'égoïsme explique le système entier de l'humanité, c'est ce qu'on attend jusqu'à la fin du livre, et qui ne vient point, quoique l'auteur eût dit dans sa préface : « Newton a attaché un grand sens au mot d'attraction, Colomb à celui d'antipode; puisse le hasard qui fait comme l'on sait les frais de presque toutes les découvertes, avoir été pour moi ce que le génie

1. Émeric de Vattel né en 1714, à Couvet, dans la principauté de Neuchâtel, mourut à Neuchâtel en 1767.

fut pour ces grands hommes. » Avec de l'esprit et des idées, d'Escherny avait trouvé le moyen d'écrire un livre presque ridicule, mais on lira avec plaisir ses souvenirs sur Jean-Jacques Rousseau [1]. Il ne s'y montre pas aussi indulgent pour le philosophe que dans ses *Lacunes*, où il lui adresse des invocations pleines d'un enthousiasme lyrique.

Bourguet qui avait, nous l'avons vu, assez d'ardeur scientifique pour en communiquer quelque étincelle à sa patrie d'adoption, mourut sans successeur, et la culture des sciences n'offre, pendant la seconde moitié du siècle, d'autre nom neuchâtelois à signaler que celui du botaniste Chaillet et le nom sinistre de Marat. Les *Recherches* de celui-ci *sur l'électricité*, le meilleur de ses quatre ou cinq écrits de physique obtinrent les éloges patriotiques du *Journal helvétique*, qui n'hésita pas à déclarer que l'ouvrage était rempli de découvertes importantes : « Jusqu'à lui, l'électricité était dans un chaos affreux. Les principes lumineux qu'il développe son style si clair, si précis et si pur font du livre de M. Marat un ouvrage classique. »

Voltaire avait traité avec moins d'indulgence, les trois volumes par lesquels débuta le médecin neuchâtelois ; nous voulons parler de son livre de l'*Homme*, ou *Des principes et des lois de l'influence de l'âme sur le corps et du corps* sur l'âme (1775). Le jugement qu'en porta Voltaire dans la *Gazette littéraire*, est de sa bonne manière et bien curieux à relire. Le médecin philosophe laissait percer dans son livre un profond dédain pour ses devanciers, et une profonde admiration de lui-même; au lieu de citer Boerhaave et Hippocrate, il invoquait l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* :

1. *Mélanges ou OEuvres philosophiques, historiques*, etc., du comte d'Escherny, 3 vol. Paris 1814.

« Prête-moi ta plume, pour célébrer toutes ces merveilles, prête-moi ce talent enchanteur de montrer la nature dans toute sa beauté. » Voltaire lui apprend vertement la modestie : Il ne fallait pas, dit-il, dépriser des vérités annoncées par Buffon, Haller et tant d'autres, quand on n'a rien de nouveau à dire, sinon que le siége de l'âme est dans les méninges[1]; on ne doit pas prodiguer le mépris pour les autres, et l'estime pour soi-même à un point qui révolte tous les lecteurs.

Voltaire se moque ensuite des idylles que Marat a semées dans son livre. S'il avait pu deviner tout le sang que ferait couler sur les échafauds français l'adepte neuchâtelois du Genevois Rousseau, qu'aurait-il dit en le voyant décrire avec attendrissement une belle campagne « que le soleil éclaire de ses derniers rayons à la fin d'une journée sereine, le doux chant des oiseaux amoureux, le murmure des ruisseaux courant sur la pelouse, leur onde argentée, le parfum des fleurs et les caresses légères des zéphyrs, le tout portant l'ivresse dans l'âme ? »

Le grave Osterwald avait été la lumière de l'ancienne église de Farel. Après lui la théologie fit silence. Elle se réveilla seulement pour défendre contre un ministre téméraire le dogme consacré des peines éternelles et un moment eut à la fois sur les bras Rousseau et Voltaire. Le ministre téméraire fut exilé, Rousseau se tut, Voltaire se lassa de battre par terre le pauvre M. de Montmolin, dont le style amusait tant le baron Grimm, et la paix de la classe ne fut plus troublée. Enfin un jeune ministre qui avait de la littérature et du talent, vint ra-

1. « Il vaut mieux avouer qu'on n'a pas encore vu son logis, que d'assurer qu'elle est (l'âme) logée sous cette tapisserie. Laissez faire à Dieu, croyez-moi ; lui seul a préparé son hôtellerie, et il ne vous a pas fait son maréchal des logis. »

jeunir la prédication et acheva de faire vieillir les sermons d'Osterwald, en leur temps si estimés. Il y a plus d'esprit que de doctrine dans les discours de Chaillet, et de soin littéraire que d'onction, mais ils ne manquent de mouvement ni dans les idées ni dans le style. On peut dire qu'ils ont soutenu convenablement l'honneur de la chaire chrétienne dans un temps difficile, et mérité longtemps leur réputation. Aujourd'hui on les trouverait peut-être plus agréables qu'instructifs et édifiants, mais le succès qu'ils ont eu ne paraîtrait à personne une énigme.

Le vieux *Mercure suisse* ou *Journal helvétique* dut aussi à Chaillet un regain de jeunesse et ses dernières années de succès. Après les remarquables débuts de sa carrière dans la première moitié du dix-huitième siècle, ce recueil était peu à peu tombé fort bas, soutenu seulement par son passé et par le goût trop accommodant de ses lecteurs des petites villes de Suisse, que ne lassaient point les malices épistolaires de *Julie Pincet* et de *Mlle Lydie Piquenet*, les *Vers tendres d'un jeune capucin à une demoiselle*, le *Limonadier dupé;* et une foule d'odes sur des riens, de madrigaux à propos de tout et d'épitaphes de circonstance[1]. Tel

1. Voici pour échantillon l'éloge funèbre d'un doyen de Vevay :

> Pleure en ce jour, Vevay! le grand Perret est mort!
> Tel est des fils d'Adam, l'inévitable sort.
> En le perdant, Vevay subit le sort d'Athènes,
> Vevay eut un Perret, la Grèce un Démosthènes.

Et encore cette épitaphe d'un Neuchâtelois distingué, Godefroy Tribolet :

> Il ne vit plus! Vaines clameurs!
> Je suis noyé dans mes pleurs.

Il y avait pourtant à Neuchâtel de meilleurs poëtes que l'auteur de ces vers. Les historiens de la littérature romande veulent qu'on distin-

était le journal, tel était son public, s'il faut s'en rapporter au témoignage de J. J. Rousseau, qui trouvait à ses hôtes beaucoup d'esprit, mais encore plus de prétention. « Ils parlent très-bien, très-aisément, ainsi les représente-t-il au maréchal du Luxembourg, mais ils écrivent platement et mal, surtout quand ils veulent écrire légèrement, et ils le veulent toujours. Ils ont une manière de journal dans lequel ils s'efforcent d'être gentils et badins. Ils y fourrent même de petits vers de leur façon. Mme la maréchale trouverait sinon de l'amusement, au moins de l'occupation dans ce *Mercure*, car c'est d'un bout à l'autre un logogriphe qui demande un meilleur OEdipe que moi[1]. »

Le *Journal helvétique* se traîna ainsi jusque vers 1775, relevé de loin en loin par quelques bonnes notices biographiques envoyées de Suisse, car ce genre de composition fut toujours le meilleur de son butin. Il retrouva tout à coup ses beaux jours, nous l'avons dit, entre les mains de Chaillet. Ce jeune ministre avait en général le goût plus sûr et plus indépendant que ses compatriotes ; son faible trop déclaré pour Rétif de La Bretonne n'était qu'un enthousiasme de jeunesse. Il écrivait bien et vivement, et son français ne paraissait point gauche ni son style languissant, à côté des articles sur les spectacles de Paris que lui envoyait Grimod de La Reynière[2].

gue entre autres le ministre Garcin, auteur de vers faciles dans la manière de Gresset, et César Boaton, originaire de France, qui fit ses vers en Allemagne. Il traduisit avec talent les idylles de Gessner. Nous ne pouvons que renvoyer pour le détail aux *Études sur l'histoire littéraire de la Suisse française dans la seconde moitié du dix-huitième siècle* par M. Gaullieur. Genève, 1855.

1. *Correspondance de J. J. Rousseau*. Lettre au maréchal de Luxembourg, du 26 février 1763.

2. Le *Journal helvétique* était devenu depuis 1769 et resta jusqu'à sa

Chaillet n'aurait pas eu peut-être autant de ce genre de mérite ni toute l'indépendance dont il fit preuve courageusement, si Neuchâtel n'avait possédé à cette époque sur les bords de son lac, un hôte qui aurait donné de l'esprit aux sots et de l'audace aux timides : Mme de Charrière, qui avait épousé en Hollande, sa patrie, un gentilhomme vaudois, et s'était retirée avec lui au village neuchâtelois de Colombier, situé dans un des plus beaux lieux du monde [1]. Des premiers dans le pays, Chaillet eut l'honneur de sentir tout le prix de cette femme si distinguée et de défendre ses premiers romans contre la prévention et les susceptibilités de la société neuchâteloise. Les *Lettres de Lausanne* et les *Lettres neuchâteloises*, premiers romans de Mme de Charrière, auxquels se joignirent plus tard *Caliste* et le *Mari sentimental*, furent écrits à Colombier entre 1783 et 1788 [2]. Le titre de ces productions n'indique pas seul qu'elles appartiennent à la littérature suisse. La spirituelle femme eût écrit des romans quand même elle n'eût pas quitté sa patrie, mais elle les eût conçus et écrits différents. Ceux-là sont mieux qu'un tableau d'après nature des mœurs sociales de la Suisse romande. Il y a quelque chose de plus, et qui en est l'attrait original, quelque chose qui ne s'invente pas, la poésie des lieux et celle qu'ils répandent sur les sentiments. La création de *Ca-*

mort finale, le *Nouveau journal helvétique*. Chaillet le continua jusqu'en 1784, sous le titre de *Nouveau journal de la littérature de l'Europe et surtout de la Suisse*. En tout le journal offre une collection de 158 volumes.

1. Isabelle de Tuyll van Seeroskerken avait épousé M. de Charrière de Penthaz, vers 1771.

2. Les premières éditions des *Lettres de Lausanne*, publiées en 1783, sous la rubrique de Toulouse ne contenaient pas l'épisode de Caliste, qui n'y fut ajouté que dans l'édition de 1788. Les *Lettres neuchâteloises* sont de 1784.

liste elle-même, est un souvenir d'Angleterre, mais rafraîchi et attendri par la Suisse. Mlle de La Prise et la mère de Cécile, l'héroïne des *Lettres de Lausanne*, doivent à la Suisse non pas l'esprit charmant que l'auteur leur a prêté, mais les teintes douces et romanesques de leur sensibilité. C'est ainsi que devaient être ou qu'auraient pu être, pour le romancier c'est tout un, ces sociétés des petites villes de la Suisse où les mœurs encore simples et innocentes, quoique déjà gâtées par les étrangers, autorisaient une grande liberté. Aux assemblées, aux concerts, à la promenade, à la veillée, les jeunes gens avaient mille occasions de se voir et de former des attachements quelquefois passagers, plus souvent fidèles. Cette facilité innocente fournit à Mme de Charrière des situations qui ailleurs ne seraient pas vraisemblables. Dans les *Lettres neuchâteloises*, le héros voit pour la première fois l'héroïne, au concert de Neuchâtel; Mlle de La Prise y chantait et M. Meyer jouait du violon à l'orchestre; Mlle de La Prise est des premières familles de la ville, et Meyer, un jeune Allemand qui fait son apprentissage dans une maison de commerce. Les jeunes gens ne se sont pas dit un mot, mais leur cœur est pris. Il ne s'agit plus ensuite entre eux que de rencontres bien modestes et de savoir si la fille d'un officier noble mais ruiné voudra épouser le neveu d'un négociant de Francfort. On ne peut rien imaginer de plus local et de plus ordinaire; mais ces bonnes petites gens, comme aurait dit Rousseau, ont le cœur si bien placé, une âme si délicate, leurs lettres, semées de réflexions ici et là un peu satiriques sur la société neuchâteloise et les usages du lieu, les montrent sous un jour si aimable, que le progrès de ce petit roman si simple inspire un grand intérêt.

Caliste, ce roman si connu aujourd'hui que nous n'avons pas besoin de nous y arrêter, n'est qu'un épisode des *Lettres de Lausanne*[1]. Cette histoire mélancolique d'une grande passion romanesque, condamnable aux yeux du monde, mais purifiée par les vertus touchantes et le sacrifice de l'héroïne, serait un des rares chefs-d'œuvre de la littérature française dans ce genre de fiction pathétique, si le dénoûment n'en était pas si lontemps suspendu vers la fin par des complications trop romanesques. Personnages et situations, tout en est imaginé; dans les *Lettres de Lausanne*, au contraire, l'observation tient la première place. C'est une peinture de la vie de Lausanne, à cette époque dont nous avons parlé, où chaque hiver les étrangers affluaient dans cette ville et s'y mêlaient à la société du pays. Les particularités de ce genre d'existence, les physionomies de ce monde croisé et les mœurs que ce mélange créait, avaient intéressé Mme de Charrière pendant les séjours qu'il lui arrivait de faire au pays de Vaud, où elle avait des amis de vieille date dans la famille de Constant. De même que dans les *Lettres neuchâteloises*, elle ne ménage point les travers et le faux qui l'ont choquée. La mère de Cécile est vive quelquefois sur cet article : « Vous êtes étonnée que Cécile sorte seule et puisse recevoir sans moi de jeunes hommes et de jeunes femmes; je vois même que vous me blâmez à cet égard; mais vous avez tort. Pourquoi ne pas la laisser jouir d'une liberté que nos usages autorisent et dont elle est si peu tentée d'abuser ? Nous avons des mères qui, par prudence ou par vanité, élèvent leurs filles comme on élève les filles

1. M. Sainte-Beuve a rendu à ce remarquable roman la célébrité qu'il avait perdue et qu'il méritait.

de qualité à Paris; mais je ne vois pas ce qu'elles y gagnent, et, haïssant l'orgueil, je n'ai garde de les imiter.... Ah! mon Dieu qu'une petite personne fière et dédaigneuse qui mesure son abord, son tour, sa révérence sur le relief qui accompagne les gens qu'elle rencontre, me paraît odieuse et ridicule! Cette humble vanité qui consiste à avoir si grand'peur de se compromettre, qu'il semble qu'un rien suffirait pour nous faire déchoir de notre rang, n'est pas rare dans nos petites villes, et j'en ai assez vu pour m'en bien dégoûter. »

Ce genre d'observation était trouvé d'une malignité insupportable par les intéressés. On ne voulait pas s'apercevoir que cette franchise répondait de la vérité des éloges, et que l'auteur n'en était que plus éloquent lorsque, par exemple, il disait avec une sorte d'enthousiasme bien flatteur : « Une fille de Lausanne aurait beau devenir baillive et même conseillère, elle regretterait à Berne le lac de Genève et ses rives charmantes. C'est comme si on menait une fille de Paris être princesse en Allemagne. » Ou ailleurs, avec un accent plus élevé : « Quelquefois je me repose et me remonte en faisant un tour de promenade avec ma fille, ou bien, comme aujourd'hui, en m'asseyant seule vis-à-vis d'une fenêtre ouverte qui donne sur le lac. Je vous remercie, montagnes, neige, soleil, de tout le plaisir que vous me faites. Je vous remercie, auteur de tout ce que je vois, d'avoir voulu que ces choses fussent si agréables à voir. Beautés frappantes et aimables de la nature, tous les jours mes yeux vous admirent, tous les jours vous vous faites sentir à mon cœur! »

Quand on ne saurait pas que Mme de Charrière avait lu *Marianne*, on le devinerait en lisant ses premières compositions; elle avait gardé du chef-d'œuvre de Ma-

rivaux, sans le vouloir, le tour de réflexion, les analyses subtiles et ces aveux naïfs de la passion qui a déjà dit son secret quand elle croit le chercher encore. C'est dans les *Lettres neuchâteloises* que cette influence, nous ne dirons pas cette imitation, est surtout sensible. Mais Marivaux, avec bien plus de finesse, ne trouve peut-être pas toujours des accents aussi justes, aussi caressants. Aurait-il dicté à Mlle de La Prise ces lignes aussi tendres qu'ingénues où l'aimable fille peint l'état de son âme prête pour l'amour : « Pour moi, je ne sais que faire de mon cœur. Quand il m'arrive d'exprimer ce que je sens, ce que j'exige de moi ou des autres, ce que je désire, ce que je pense, personne ne m'entend; je n'intéresse personne. Il faut que les autres n'aient pas le même besoin que moi : car si l'on cherche un cœur, on trouverait le mien. » Remarquons que ce mot charmant n'est pas une saillie d'esprit sans conséquence, c'est tout le caractère de Mlle de La Prise, comme on le voit bien dès la lettre suivante, écrite après la grande aventure du concert :

« Apparemment l'on croit qu'il faut qu'un jeune homme soit amoureux pendant quelques semaines avant que la belle paraisse être un peu sensible. Je ne me vanterai pas d'avoir suivi cette décente coutume; et s'il se trouve que M. Meyer soit aussi épris de moi que je l'ai cru, il pourra se vanter quelque jour que je l'ai été tout aussitôt et tout autant que lui. Tu vois bien que je suis tout autrement disposée que la première fois que je t'écrivis, et je t'avoue que je suis on ne peut pas plus contente. Quoi qu'il puisse m'arriver d'ailleurs, il me semble que, si on m'aime beaucoup, et que j'aime beaucoup, je ne saurais être malheureuse. Ma mère a beau gronder depuis ce jour-là, cela ne trouble pas ma

joie. Mes amies ne me paraissent plus maussades; vois-tu, je dis mes amies, mais c'est par surabondance de bienveillance; car je n'ai d'amie que toi. Je te préfère à M. Meyer lui-même, et si tu étais ici et qu'il te plût, je te le céderais. Ne va pas croire que nous nous soyons encore parlé; je ne l'ai pas même revu depuis le concert. Mais j'espère qu'il viendra à la première assemblée; nos dames, sans que je les en prie, me feront bien la galanterie de l'y inviter. Alors nous nous parlerons sûrement, dussé-je lui parler la première. Je me trouverai près de la porte quand il entrera. »

Et comme le portrait de la jeune héroïne répond bien à ce gracieux langage! c'est Meyer qui le trace :

« C'étaient sans doute des jeunes filles comme celle-ci qui ont donné l'idée des Muses! Mlle de La Prise danse gaiement, légèrement et décemment; j'ai vu ici d'autres jeunes filles danser avec encore plus de grâce, et quelques-unes avec encore plus d'habileté, mais point qui, à tout prendre, dansent aussi agréablement. On en peut dire autant de sa figure; il y en a de plus belles, de plus éclatantes, mais aucune qui plaise comme la sienne; il me semble, à voir comme on la regarde, que tous les hommes sont de mon avis. Ce qui me surprend, c'est l'espèce de confiance et même de gaieté qu'elle m'inspire. Il me semblait quelquefois à ce bal que nous étions d'anciennes connaissances : je me demandais quelquefois si nous ne nous étions point vus étant enfants; il me semblait qu'elle pensait la même chose que moi, et je m'attendais à ce qu'elle allait dire. Tant que je serais content de moi, je voudrais avoir Mlle de La Prise pour témoin de toutes mes actions; mais quand j'en serais mécontent, ma honte et mon chagrin seraient doubles, si elle était au fait de ce que je me reproche. »

Il y a de l'art ou si l'on veut, de la réflexion, dans cette manière de peindre, qui semble si peu cherchée. On dirait quelquefois que Mme de Charrière écrit pour écrire, à l'aventure, comptant sur le hasard d'une lettre pour en amener une autre; mais en y regardant de plus près, on découvre bien la suite et le dessein. Un peu plus d'art apparent n'y gâterait rien toutefois; le lecteur, qui croit n'avoir affaire qu'aux propos rompus d'une femme d'esprit trop prévenue du mérite de ses réflexions, s'impatiente et ne compte pour rien tout ce qui lui semble étranger au roman, parce qu'on n'en aperçoit pas d'abord les liens délicats. Cette petite imprévoyance ou ce petit raffinement explique le peu de figure que, sauf *Caliste*, les romans de Mme de Charrière firent à côté de ceux de Mme de Montolieu, si inférieurs cependant que la comparaison n'est pas même à faire. Le titre et le sujet tout suisses des *Lettres*, les empêcha de se répandre beaucoup au loin, et en Suisse elles ne plurent guère qu'aux gens d'esprit capables de sentir toute la grâce et la distinction qui y sont répandues, et aux cœurs très-délicats, mais ceux-là ne s'y trompèrent point. On a rappelé le témoignage de Mme Necker de Saussure, qui ayant vu encore enfant Mme de Charrière à Genève, et frappée de la grâce de son esprit, écrivait plus tard : « Ce souvenir m'a fait lire avec intérêt tous ses romans, et les plus médiocres m'ont laissé l'idée d'une femme qui sent et qui pense[1]. »

Telle était en effet Mme de Charrière; la sensibilité et l'esprit qui charment dans ses romans étaient aussi le charme de sa personne. Son esprit était pénétrant et enclin à la satire, il aurait été méchant s'il n'eût été

1. Portrait de Mme de Charrière, par M. Sainte-Beuve.

adouci par un besoin de tendresse que la délicatesse exigeante de son goût difficile empêchait à son tour de descendre comme de s'élever aux très-vives passions. Les lettres de sa jeunesse nous la montrent dans sa famille, heureuse et malheureuse tour à tour de ces dons si rarement unis à ce degré, et après avoir longtemps flottée indécise, recherchée par de grands seigneurs et des princes, finissant de guerre lasse le premier roman de sa vie par un mariage de raison qui avait l'air d'un mariage romanesque; mais jusque-là que d'observations et de réflexions sur les hommes et sur les choses, et quel trésor d'expériences morales elle emportait avec ses souvenirs en quittant sa patrie ! Lorsqu'on a lu ses lettres datées de Londres et de Paris, on comprend mieux comment la spirituelle Hollandaise, à demi ensevelie dans un village, en voulant peindre ses voisins, peint de couleurs si vraies et quelquefois si vives, le portrait même de la nature humaine. On se rend mieux compte aussi de la moralité de ses compositions.

Cette moralité est contestée : au premier coup d'œil elle est des plus contestables. Pour ne parler que de ses premiers romans , et en passant sous silence certaines données scabreuses, que penser de cette jeune fille bien élevée, l'héroïne des *Lettres neuchâteloises*, qui oblige son amant à réparer une faute qu'elle a découverte, et qui ne lui en donne pas moins son cœur et sa vie ; et de *Caliste*, ce tableau du bonheur dans une union désavouée par la société, mis en contraste avec celui du malheur dans un mariage légitime; et enfin des souffrances du mari sentimental, qui ne mérite son infortune que par trop de sensibilité et de délicatesse ? Tout cela est-il autre chose que la critique sans déguisement

des exigences de la société et des obligations de la loi morale, et ne serait-on pas encore bien indulgent en n'y voyant que les vagues suggestions d'un scepticisme moral bien conditionné? A notre sentiment on ne serait pas indulgent, on serait injuste.

Le dessein de Mme de Charrière n'a pu être assurément de faire le procès à la décence, à la vertu et au mariage, ou elle a bien manqué son but. En effet, loin de tirer parti des situations périlleuses où elle place quelquefois ses personnages, elle n'arrête jamais l'imagination sur des tableaux corrupteurs; ses plus hardis romans sont absolument exempts de ces détails de la passion qui font de mauvais livres, des livres les mieux intentionnés. La distinction naturelle de son âme tendre mais fière et de bonne race l'a préservée. Ce qui la poussait vers ces sujets singuliers, c'est son expérience du monde et le besoin de montrer à ce monde si léger dans ses jugements, si sévère sans réflexion et sans bonne foi, tantôt qu'il déplace le but de la vertu, tantôt qu'il la calomnie, et toujours qu'il a grand sujet lui-même d'être indulgent et de l'être beaucoup. Sur ce chapitre du monde, Mme de Charrière est sceptique, il ne faut pas chercher à l'en défendre, comme elle n'aurait pas voulu qu'on l'en excusât; mais elle croit à la vertu, car elle lui fait faire des miracles; elle a foi à la nature divine de l'âme, car elle croit aux belles âmes, aux nobles cœurs, à l'amitié, et nul romancier n'a imaginé d'honnêtes gens qui fussent plus aimables. Après tout, l'indulgence qu'elle voulait inspirer, qu'elle se prêchait à elle-même, est la bonne, car elle est fondée sur l'humilité, ou du moins la modestie à se juger. La modération dans nos exigences, tel est le fond de sa morale et le principe de ses réflexions habituelles sur la société.

Nous renvoyons nos lecteurs à la leçon que, dans les *Lettres de Lausanne*, la mère de Cécile donne à sa fille, sur la matière la plus délicate et, au dix-huitième siècle, la plus nécessaire qu'une mère eût à aborder pour préserver son enfant de faiblesses. Cela est un peu long dans un roman, mais que de justesse et de vraie chasteté, et quel bon sens dans ces avertissements maternels qu'un regard attendri et une main furtivement pressée, ont décidé la spirituelle mère à faire entendre.

« C'est en Hollande, à ce que je crois, qu'on apprend le mieux notre langue, » disait gracieusement Mme de Staël à Mme de Charrière, dont elle venait de lire un nouvel ouvrage. Ce n'est pas en Suisse certainement que l'auteur de *Caliste* avait acquis ce tact si fin et qui semble si naturel de la langue française. En Hollande elle le possédait déjà, ses lettres d'alors en témoignent. Elle le devait à la culture toute française de son esprit, à l'exercice précoce de son jugement, surtout à la lecture assidue des grands écrivains de notre littérature. Indiquant à une jeune personne du voisinage de Colombier quelques livres à lire : « Quant à moi, dit-elle, je ne voyage pas sans Racine et Molière dans mon coffre et La Fontaine dans mon souvenir. » C'étaient ses livres de chevet, mais elle avait lu tous les autres et relisait sans cesse les meilleurs, Mme de Sévigné, on peut le croire. A Colombier, elle lisait Molière à ses femmes de chambre : « Avant-hier au soir, je m'assis entre Henriette et Lisette, et leur lus le *Bourgeois gentilhomme*. Quels éclats de rire! Lecteur et auditoire se tenaient les côtes. » Dans sa jeunesse, à Utrecht, les écrivains les plus gaulois étaient déjà de sa connaissance; Rabelais, Montaigne et Hamilton furent toujours de ses amis.

Cette flexibilité de goût, si bien d'accord avec la sou-

plesse de son esprit, explique à la fois les gaietés souvent gaillardes mais jamais grossières de sa plume, la légèreté et la franchise de son style; de même encore son habitude de revenir toujours à ses maîtres, explique comment elle, étrangère, écrivant et parlant avec perfection l'anglais, l'italien et sans doute aussi sa langue maternelle, elle avait su préserver son style de manière et d'imitation, son français d'alliage et de bégayement[1]. La réflexion et le travail y étaient pour moitié; sa correspondance nous a livré à cet égard les secrets de sa rhétorique : « Quand la plume ne va pas comme d'elle-même, disait-elle, il n'en faut pas moins qu'elle aille. On s'imagine qu'elle ira mal, mais point du tout, les plumes qu'on gouverne sont à la longue les seules qui aillent bien. Trop de gens, trop de femmes surtout sont la dupe de leur paresse, et voudraient ne rien faire que par soudaine impulsion; et voilà pourquoi la perfection est si rare. On attend qu'on soit en train, tandis qu'il ne tient qu'à nous de nous y mettre. Si une première lettre n'est pas bien, il en faut écrire une seconde, une troisième. « Je ne recommence que pour faire plus mal, » disent beaucoup de gens. Qu'en savent-ils? Ont-ils jamais bien obstinément recommencé[2]? »

C'est dans le même sens qu'elle définissait le talent : « un goût vif et persévérant uni à des organes

1. M. Sainte-Beuve parlant du français de Mme de Charrière a dit : « C'est du meilleur français, du français de Versailles que le sien en vérité, comme pour Mme de Flahaut. Elle ne paye en rien tribut au terroir.... en rien. Pourtant je lis en un endroit de *Caliste :* « Mon parent « n'est plus si triste d'être marié, parce qu'il oublie *qu'il le soit* au lieu de « qu'il l'est. » Toujours, si imperceptible qu'il se fasse, on retrouve le signe. »

2. Lettres à Mlle L'Hardy, publiées dans la *Revue suisse*, par M. Gaullieur.

subtils. » Elle ajoutait : « Vouloir fortement, décidément et obstinément vouloir, fait venir à bout de tout; mais vouloir ainsi est déjà un don du ciel, un *talent* très-rare. Le grand tueur du talent est la légèreté; son père nourricier, c'est la persévérance[1]. » Elle haïssait la recherche et se moquait de ses voisins, toujours portés à croire que ce qui est simple ne renferme rien d'intéressant; qu'un objet précieux ne peut être présenté que dans une boîte chargée d'ornements, et qui s'ouvre avec peine[2]. « *Ayez des idées nettes et des expressions simples;* voilà un grand point bien essentiel et que je vous recommande extrêmement. Bien loin après cette forte et essentielle recommandation, je vous fais cette autre petite : Que vos lettres soient nettes comme vos idées; que l'ordre y brille, comme il doit se faire remarquer dans votre esprit. Comme ce soir je suis un peu bête, et que j'ai l'esprit un peu lourd, je m'appesantirai encore un peu sur ma première exhortation, et vous ferai remarquer que lorsqu'on parle de choses très-relevées, la simplicité est sublime, et que lorsqu'il est question de choses communes, la recherche est ridicule. Il n'y a donc que les choses mitoyennes auxquelles une tournure agréable donne décidément du prix. Voltaire est le dieu de ce genre d'agrément; personne comme lui ne sait donner à un éloge, à une invitation, à une sollicitation, à un refus, de si convenables et gentils ornements. C'est vraiment en cela qu'il excelle. »

Les *Lettres de Lausanne* et les *Lettres neuchâteloises*, *Caliste* et le *Mari sentimental*, qui acheva de

1. Lettres à Mlle L'Hardy.
2. *Ibid.*

montrer à l'auteur tout le danger qu'il y a à peindre le cœur humain avec vérité dans les petits pays, où chacun, dans la peinture, veut reconnaître le visage de ses amis[1], n'étaient que le début de la carrière littéraire de Mme de Charrière[2]. A partir de la révolution française, elle composa plusieurs romans, des comédies et des brochures politiques. Cette seconde partie de ses ouvrages est en dehors de la limite historique de notre sujet; mais entre ces deux époques de sa vie littéraire se place un incident de sa vie intime qui a été présenté et jugé diversement par ses biographes; nous voulons parler des débuts de sa liaison avec Benjamin Constant.

Fils d'un officier supérieur au service de la Hollande, et appartenant à une noble famille du pays de Vaud, liée d'ancienne date avec la famille de Tuyll, Benjamin Constant, qui n'avait que vingt ans, mais déjà toute sa passion de liberté et d'idée, et ses visées démocratiques, trouvant dans une liaison avec une femme supérieure à tout ce qu'il avait rencontré, précisément ce qui pouvait le plus flatter sa jeune vanité *de garçon d'esprit* et sa prétention précoce au désabusement de la vie, éprouva pour Mme de Charrière, un goût vif qu'il lui fit prendre, qu'elle prit, paraît-il, pour un attachement plus tendre. C'est à Colombier

1. Il faut lire dans les études de M. Gaullieur sur la littérature de la Suisse romande le détail des ennuis que ce roman du *Mari sentimental* causa à Mme de Charrière, et de l'espèce de soulèvement qu'excitèrent parmi les beaux esprits du pays roman, les *Lettres de Lausanne* et les *Lettres neuchâteloises* à leur apparition, car, le premier effet passé, elles eurent un moment de faveur.

2. Il faut y ajouter des lettres politiques sur la révolution de la Hollande en 1780, et un opéra des *Phéniciennes*, car Mme de Charrière composait et peignait au pastel.

que ce descendant de gentilshommes français[1], né au pays de Vaud, élevé un peu partout, déjà écrivain à douze ans sans le savoir[2], mit la première main à son livre *sur* la religion. — A côté de lui, l'auteur des *Lettres neuchâteloises* composait, en déguisant son style, des lettres politiques contre la princesse d'Orange, qui appelait le roi de Prusse au secours de son mari, le stathouder : « Benjamin Constant me regardait écrire, prenait intérêt à mes feuilles, corrigeait quelquefois la ponctuation, se moquait de quelques vers alexandrins qui se glissaient parfois dans ma prose. Nous nous amusions fort. De l'autre côté de la même table, il écrivait sur des cartes de tarots, qu'il se proposait d'enfiler ensemble, un ouvrage sur l'esprit et l'influence de la religion, ou plutôt de toutes les religions connues. Il ne m'en lisait rien, ne voulant pas comme moi, s'exposer à la critique et à la raillerie. »

A Colombier on causait encore plus que l'on n'écrivait, et la correspondance continuait la conversation. On a dit avec beaucoup de vraisemblance, nous l'avouons, que, de même que le héros de son *Adolphe*, Benjamin Constant avait contracté auprès de Mme de Charnière son insurmontable aversion pour toutes les maximes communes et pour toutes les formules dogmatiques; et que dans leurs excès d'analyse et leurs inépuisables causeries, ils achevaient de tout mettre en poussière. Et lorsque bientôt dans ses lettres qu'il adresse à Colombier, alors chambellan à la cour de Brunswick, marié et mal marié, il ose avoir toute sa

1. Sa mère était de la noble maison de Chandieu

2. Voir la lettre à sa grand'mère, publiée par M. Vinet dans sa *Chrestomathie française*.

sécheresse, tout son ennui désolant, du cynisme parfois, ce n'est pas à lui qu'on en fait le reproche, c'est à Mme de Charrière, « pour avoir été philosophe et de son siècle au point d'oublier combien elle favorisait l'aridité de ce jeune cœur en se faisant la confidente de son libertinage d'esprit[1]. » D'autres ont trouvé ce jugement trop sévère à l'égard de Benjamin Constant, et ont essayé de le défendre; il est plus facile d'atténuer les torts reprochés à Mme de Charrière. Quoiqu'il n'eût que vingt ans lorsqu'il vint à Colombier, Benjamin Constant n'avait déjà plus de naïveté dans le cœur et dans l'esprit, ses idées coulaient dans un moule tout formé, sa correspondance le prouve. On vient de le voir, il ne lisait rien à son hôtesse de ce qu'il écrivait sur la religion : cela marque peu de disposition de sa part à accorder à qui que ce fût de l'empire sur ses idées, et autorise à croire qu'à Colombier il se livrait moins à l'analyse des idées qu'à celle des gens et à cette sorte de gaieté qui tire parti du ridicule (l'expression est de Mme de Charrière). Sur les idées on n'était pas d'accord, puisqu'on disputait beaucoup. Très-sceptique par humeur et réflexion, à l'égard des hommes. Mme de Charrière avait sur les choses des idées beaucoup plus fermes, et sur les grandes et insondables questions une modération d'opinions qui n'était ni de l'incrédulité de parti pris, ni de l'indifférence. Si elle était de son siècle, c'était avec mesure, elle était du bord de Rousseau, non de celui de Voltaire, qu'elle haïssait. Dans ses *Lettres de Lausanne*, par exemple, elle raille avec mépris et réfute avec bon sens un certain président « qui ne comprend pas comment une femme qui a quelque instruction et quelque usage du

1. *Benjamin Constant et Mme de Charrière*, par M. Sainte-Beuve.

monde, ose encore parler des dix commandements et en général de la religion. » « Il a voulu raisonner, il dit comme tant d'autres que sans la religion nous n'aurions pas moins de morale, et cite quelques athées honnêtes gens. Répondez-lui que, pour en juger, il faudrait trois ou quatre générations et un peuple entier d'athées; car si j'ai eu un père, une mère, des maîtres chrétiens ou déistes, j'aurai contracté des habitudes de penser et d'agir qui ne se perdront pas le reste de ma vie, quelque système que j'adopte, et qui influeront sur mes enfants, sans que je le veuille ou le sache : de sorte que Diderot, s'il était honnête homme, pouvait le devoir à une religion que de bonne foi il soutenait être fausse. »

En résumé, Mme de Charrière nous paraît avoir développé l'esprit de Benjamin Constant en l'aiguisant, son scepticisme sur les hommes en le partageant, mais elle ne nous semble avoir exercé aucune influence sur ses opinions. Constant se réservait avec un soin si jaloux la liberté de n'avoir que celles qui lui donneraient le succès et qui répondaient mieux à son talent, que dans sa correspondance même avec Colombier, il est toujours en scène lui seul et conduit la conversation; ses lettres causent et ne répondent pas. Cette prudence ou cette politique lui a réussi; elle lui a permis, le fond restant le même, de tourner vers le public quand il lui a convenu, la face grave de son esprit, et de jouer à son aise, en trichant quelquefois, à ce jeu brillant des idées générales dont Mme de Charrière se moquait, prisant plus un beau mouvement du cœur qu'une belle pensée de la tête.

CHAPITRE XVII.

LES ÉCRIVAINS FRANÇAIS DE LA SUISSE ALLEMANDE.

Dans le temps même qu'en Suisse, à Zurich, commençait à poindre en poésie, la réaction du génie littéraire de l'Allemagne contre la domination du goût français, plusieurs hommes éminents des cantons allemands, cela est à remarquer, payaient le tribut du siècle à l'empire de la langue française. C'étaient à l'Académie de Berlin, Euler, Lambert, Mérian, Sulzer; à Paris, le général Zurlauben et le Zuricois Meister; enfin dans leur patrie ou auprès, les seuls écrivains dont ce soit le lieu et le moment de nous occuper. Ce sont d'abord dans le pays de Vaud même, à côté des sujets de Berne qu'ils gouvernaient en son nom, le charmant Bonstetten, le poëte de Lerber l'agréable voyageur de Sinner. Ces aimables Gessler de Leurs Excellences Bernoises et le grand Haller, enfants tous les quatre du moins littéraire des cantons, manièrent pourtant d'une main plus légère quelquefois, ou plus vigoureuse que les beaux esprits du sol vaudois, un

idiome dont ils ménageaient peu la pureté, mais dont ils n'affaiblissaient pas la saveur.

La partie française des œuvres d'Albert Haller qui a été publiée se compose d'articles d'histoire naturelle et de médecine, qu'il fournit aux encyclopédies d'Yverdun et de Paris. Ses romans d'*Alfred* et d'*Usong*, relèvent, comme ses poëmes sur les Alpes, de la littérature allemande, et c'est à tort que Cuvier a fait honneur au poëte de la correction et de l'élégance qui distinguent la traduction de quelques-uns de ses ouvrages[1]. Le plus intéressant de ses écrits français, c'est le recueil de ses lettres inédites à Charles Bonnet, toutes remplies de ses pensées intimes sur la religion et sur lui-même. Au jugement de Jean de Müller, qui avait eu le manuscrit entre les mains, c'était le plus éloquent de ses ouvrages.

L'amitié d'Albert de Haller et de Charles Bonnet eût mérité, comme eux, d'être célèbre. Aucune similitude de caractère et d'esprit ne les rapprochait pourtant[2]. Avec un génie tout autrement varié, puissant et soudain dans ses efforts, le savant bernois n'avait ni l'âme égale, ni le calme regard du philosophe de Genthod; ils n'étaient liés naturellement que par la commune élévation de leurs vues, leur sincère amour de la vérité

1. Ce mérite revient à Hubert, qui le premier, traduisit pour la France les idylles de Gessner et les œuvres des poëtes allemands. Hubert vécut longtemps à Colombier avec la fille du célèbre Heyne, qu'il épousa après la mort du voyageur Forster son mari. Il est souvent question du *citoyen* et de la *citoyenne* Hubert dans la correspondance de Mme de Charrière. Voir l'histoire romanesque de ce couple dans l'ouvrage déjà cité de M. Gaullieur.

2. Charles Bonnet était plus jeune que Haller de douze ans. La conformité de leurs vues sur la fameuse question des germes, qui occupa tant et passionna si fort les physiologistes du dix-huitième siècle, fut l'origine de leur liaison.

et la profondeur du sentiment religieux qu'ils apportaient dans l'étude de la nature. Encore sur le terrain de la théologie se heurtaient-ils quelquefois ; Bonnet se serait à peine aperçu de la secousse, Haller la ressentait péniblement, jusqu'à en être ébranlé et assombri. De chrétiens de son espèce, il en était fort peu, au dix-huitième siècle, dans les rangs supérieurs de la science et de la société, en Suisse comme ailleurs. Ses opinions dogmatiques s'éloignaient peu de la vieille orthodoxie suisse; et quoiqu'il ne fût pas orthodoxe au sens rigide d'Athanase[1], il aurait pu signer le *consensus*. « On prétend, dit sérieusement Condorcet, qu'il voulut un jour établir un cordon de troupes pour empêcher une opinion sur la grâce de pénétrer dans le canton de Vaud[2]. Il croyait, dit-il encore, la dignité des sénateurs de Berne intéressée à soutenir envers et contre tous la vérité de ce qu'avait pensé jadis le Picard Jean Chauvin, et haïssait dans Voltaire l'apôtre de la tolérance et de la liberté. »

Tout ceci n'est que la caricature de Haller. Son panégyriste à l'Académie des sciences, peu curieux d'approfondir les vrais sentiments du grand physiologiste sur la religion, n'avait point lu les lettres de celui-ci à sa fille, Mme de Jenner, et ne connaissait pas même, par conséquent, les considérations opposées par le savant bernois à l'incrédulité voltairienne[3]. Haller ne détestait point Voltaire comme l'apôtre de la tolérance

1. Correspondance de Haller avec Ch. Bonnet. Manuscrits de la bibliothèque de Genève.

2. Lettre à Bonnet, 1782. Manuscrits de la bibliothèque de Genève.

3. Lettres en allemand sur les principales vérités de la révélation. — Berne, 1772. Une traduction en parut l'année suivante, à Yverdun. « Les réfutations de Voltaire dont vous parlez, écrit Condorcet à Bonnet, à propos de Haller, sont absolument inconnues en France. »

et de la liberté, seulement il ne croyait pas à la tolérance de Voltaire :

« *Timeo Danaos et dona ferentes.* Je n'aime pas la tolérance quand elle m'est présentée par Voltaire. Ces philosophes ne seraient pas plus tôt tolérés, qu'ils nous persécuteraient. Ils ne persécutent encore qu'avec la plume. C'est beaucoup, parce qu'elle peut ôter l'honneur à un homme. S'ils étaient les maîtres, ils passeraient à des arguments plus solides.... »

On peut détester l'incrédulité sans être intolérant pour cela[1]. Ce n'était pas l'être il nous semble que d'écrire des suppléments pour l'*Encyclopédie*, comme le fit de Haller, bien « qu'il glissât dans ces articles des vérités qui ne sont point du catéchisme des cacouacs. » Dans sa correspondance intime, il appelle, sans marchander, le patriarche de Ferney un personnage tracassier, vindicatif et faux ; mais il écrit aussi : « Non, je ne veux pas chagriner Voltaire. Je déteste sa fureur à mal parler de Jésus, de Dieu même, mais il est toujours homme et, par conséquent, mon frère. » Le grand crime de Haller, aux yeux de Condorcet et des amis de Voltaire, c'est la leçon de philosophie pratique qu'il s'était permis de donner au poëte de la *Modération*. Dans le fort de sa colère, vraie ou feinte, contre Grasset, Voltaire avait écrit à Haller : « Ce malheureux a fait imprimer à Lausanne un libelle abominable contre les mœurs, contre la religion, contre le bon ordre. Il est digne d'un homme de votre probité et de vos grands talents de refuser à un scélérat une protection qui honorerait les gens de bien. »

1. Il y a à Lausanne, écrivait-il à Bonnet, une espèce de persécution contre un mystique admirateur de Mme Guyon ; je ne les aime pas ces persécutions.

Haller en exprima son juste étonnement : Quoi! lui, M. de Voltaire, un homme riche, indépendant, également applaudi par les rois et par le public, et assuré de l'immortalité de son nom, perdre le repos pour prouver qu'un tel a fait des vols et qu'un autre n'est pas convaincu d'en avoir fait! « Il faut bien que la Providence veuille tenir la balance égale pour tous les humains. Elle vous a comblé de biens, elle vous accable de gloire. Il vous fallait des malheurs : elle a trouvé l'équilibre en vous rendant sensible.... »

« Si les souhaits avaient du pouvoir, j'en ajouterais un aux bienfaits du destin. Je vous donnerais la tranquillité, qui fuit devant le génie, qui ne le vaut pas par rapport à la société, mais qui vaut bien davantage par rapport à nous-mêmes : dès lors l'homme le plus célèbre de l'Europe en serait aussi le plus heureux. »

« Lisez souvent la lettre de M. de Haller, elle est très-sage, » disait cruellement à Voltaire le président de Brosses. — Elle est très-sage, en effet, mais elle parut et paraîtra toujours insupportable aux admirateurs du grand homme, qui ne réflechissent pas que l'auteur était aussi un fort grand homme, qui avait le droit de répondre par une leçon au grand homme qui lui en donnait une.

Une bonne partie de la correspondance de Haller avec Bonnet roule sur les dogmes et sur les causes finales. L'argumentation en est rapide, énergique, émue, on sent que pour lui il ne s'agit pas d'une opinion théologique, mais de son salut; ce n'est pas l'amour-propre qui se défend, c'est l'espérance. Bonnet voyait de toutes parts, dans la révélation comme dans la philosophie, les motifs de son espoir; Haller n'en voyait qu'un, la satisfaction par Jésus-Christ : « La raison

ne m'aurait pas dit que le nom de Christ est le seul qui sauve, mais l'Écriture me le dit et c'est à nous de le croire. Tout est perdu, et la révélation est inutile dès que nous prenons la liberté de trier ce qui nous convient. » Aussi quelle douleur, un jour que Bonnet laisse percer son indulgence pour les sociniens et leurs arguments. « Je n'aurais jamais cru que la correspondance de mon illustre ami dût me faire de la peine. Je la regardais comme une des principales consolations de ma vie; et cependant sa dernière lettre m'a donné une émotion aussi violente que j'en aie ressenti depuis longtemps. Je vois qu'il est plus éloigné encore de ma religion que je ne le soupçonnais. Dans une occasion aussi sérieuse, il n'aurait pas voulu pousser les raisons des sociniens avec tant de force, si la persuasion ne l'avait pas animé. Je le plains sincèrement, je le regarde comme marchant sur un chemin bien dangereux, il voudra se présenter au jugement de sa propre justice, et qui de nous pourra offrir une justice sans tache. » Bonnet en vain s'empresse de déclarer expressément qu'il n'est point socinien; Haller lui répond bien : « Je me hâte de tranquilliser mon illustre ami, dès qu'il dit qu'il croit la divinité de Jésus-Christ, je dois l'en croire et me réjouir; » mais le coup est porté, il en revient toujours à son douloureux sentiment : « Mon illustre ami lui-même a évité dans ses livres avec tant de soin toute expression qui affirmât le mérite et la satisfaction par Jésus-Christ que je ne puis me persuader de l'uniformité de sa croyance avec la mienne. »

« Hélas ! » faut-il dire avec Haller lui-même, quand on a parcouru cette discussion épistolaire sur les dogmes, « comment espérer que l'Église inspirât la paix, si deux amis ne peuvent s'accorder sur les vérités les plus essen-

tielles. » Plus sages que leurs prédécesseurs dans cette lice éternellement ouverte, les deux amis s'arrêtèrent : « J'ai, écrit Bonnet à son neveu de Saussure, un peu plus creusé l'argument, et notre ami paraît avoir craint de regarder dans ce puits. Il a jeté un voile sur l'ouverture et n'a voulu voir que ce qu'il avait d'abord vu. Il ne serait pas propre au combat que nous avons à soutenir avec les athées modernes. Je laisse tomber tout à plat cette correspondance sur les fins ; je fâcherais mon confrère si j'allais plus loin et je ne dois lui présenter que des choses qui lui plaisent ou pour lesquelles il est le plus fait[1]. »

Cherchons encore dans les lettres familières des deux naturalistes ce qui en fait le plus grand intérêt : les passages où Haller se donne à connaître, les aveux, les cris quelquefois qui échappent à son âme, tantôt sereine, tantôt tourmentée de souvenirs, malheureuse de ses agitations et de ses désirs, et revenant d'elle-même à la paix et au bonheur par le travail, tant que le travail lui fut permis. On a vu, on verra encore que si Haller, comme écrivain, appartient à la littérature allemande, sa plume nerveuse, même dans son français négligé mais toujours naturel, sème les images fortes, les expressions imprévues. Bien supérieur par là à Bonnet, il aurait pu être un des grands écrivains de la science française. Il avait sur le langage des sciences, sur ce qu'il doit et peut être, de tout autres idées que son ami. A son gré, M. de Buffon était trop fastueux, M. de Réaumur trop agréable, M. Duhamel trop sec. Pour lui, tout poëte qu'il avait été en sa première jeunesse, il ne

1. Lettre de Bonnet à de Saussure. — Collection de M. de Saussure.

songeait qu'à présenter sa pensée telle qu'elle naissait dans son esprit, vivante, forte, calme ou passionnée, sans voiles et sans ornements.

Comparant ses débuts dans la carrière à ceux de Bonnet : « Je n'ai point senti, disait-il, cet amour de la gloire : je n'en espérais pas. Je faisais des vers avec passion à l'âge de treize à quinze ans, mais je sentais bien qu'ils n'étaient pas faits pour le grand jour. Je les détruisais de temps en temps en les décimant, et puis en répétant cette opération sur ceux que j'avais conservés. A la fin, dans un heureux moment, en 1732, je détruisis entièrement tous ces fruits mal mûris ; il n'en échappa que le *Matin,* fait en 1725, le jour que je devais défendre ma première thèse à Tubingue.

« On m'avait proposé de même qu'à vous de me vouer à la jurisprudence. Savez-vous ce qui m'en détourna ? le *jurare in verba magistri,* de prouver par autorité, et de recevoir les lois des hommes comme exemptes de fautes et d'objections. Mon orgueil républicain se révoltait de ce qu'on voulait m'empêcher de décider par moi-même et par les lumières générales et par la raison.

« Je vous trouve heureux d'avoir donné à la nature un temps que la jeunesse la plus studieuse donne trop à la lecture. J'ai senti cet inconvénient par instinct, et je me suis rapproché de la nature, contre la coutume des Allemands. Je compare la nature à une mine, on n'a qu'à la creuser pour y trouver des minéraux utiles. Le savoir est une caisse pleine d'argent monnayé ; rien ne se produit en comptant des richesses déjà existantes. Le savant allemand n'est qu'un caissier.

« J'ai eu à ramer contre le vent et la marée. Il a fallu me vouer à l'anatomie avec une aversion extrême

contre les mauvaises odeurs; et j'ai cultivé la botanique étant myope : il m'a fallu forcer la nature partout : c'était au sanctuaire qu'elle m'avait destiné, mes parents ne voulurent jamais s'en apercevoir, quoique je le sentisse bien vivement.

« La religion n'a de soutien qu'en elle-même; ses ministres sont entraînés par la manie du siècle. Bientôt ce seront des flamines et des pontifes dont l'état ne sera plus lié au soutien de la vérité. La révélation annonce en termes exprès ces temps affreux où il n'y aura plus de foi sur la terre. Sauvons-nous nous-mêmes de la contagion, embrassons une sagesse qui répandra des consolations sur notre mort et des félicités incroyables sur notre éternité.

« Les calamités publiques sont l'unique remède pour rompre les progrès du luxe, pour ralentir ceux de l'irréligion, fille de l'orgueil, qui est le fils du bien-être. Envisagés de ce côté, les malheurs publics sont des présents de la Providence plus précieux que la paix et que l'abondance; ce sont des remèdes dont l'effet doit s'étendre sur l'éternité. Quand nous avons rempli nos devoirs envers la patrie, je crois qu'il est permis d'envisager ses malheurs sous ce point de vue. Les événements du monde passager n'ont de véritable importance que par l'influence qu'ils ont sur l'éternité.

« Envisageons avec les yeux d'un Socrate chrétien et éclairé le vertige des puissants; regardons le pouvoir accordé à l'orgueil comme une punition sévère. Cherchons dans la culture de nos talents, dans nos efforts pour étendre l'empire de la vérité, dans l'éternité même, si voisine, si infaillible, si supérieurement consolante pour un chrétien, cette sérénité qui, comme

celle de l'eau qu'un accident a troublée, renaît d'elle-même par la tendance de cet élément à la tranquillité. Parlons physique, c'est l'empire de Dieu, le genre humain ne l'est qu'imparfaitement ; ce sont les seuls citoyens mécontents, les seuls malheureux de la cité de Dieu.

« Le service de la vérité est tout autrement payé que celui des hommes. Elle paye comme un bon maître de famille, tous les jours ; je me rappelle le soir les efforts des douze heures de clarté, et je me trouve consolé de voir que du moins elles ne sont pas entièrement perdues.

« Quand on a le cœur tendre, répète souvent Haller, il ne faut pas aimer. Quand on aime fortement sa patrie il ne faut pas la servir. Apophtegme ridicule, ajoutait-il, mais malheureusement vrai. »

Il avait ses raisons pour penser ainsi. « Qui ne sait être un Érasme, dit La Bruyère, doit penser à être évêque, » et de quelques-uns il ajoute que « pour étendre leur renommée, ils auraient besoin d'une tiare; mais que sert à Bénigne d'être cardinal ? » Haller aurait pu se demander de quoi lui aurait servi d'être inscrit au livre d'or des sénateurs bernois, lui homme de génie entre les savants de l'Europe. Tout sage qu'il était, il ne se le demanda point, et Voltaire aurait eu beau jeu pour lui renvoyer ses souhaits. Ce qu'on appelait à Berne le parti français l'excluait du sénat bernois comme *anti-gallican*, et les *antigallicans* parce qu'ils le croyaient français. « Hélas ! je ne suis que citoyen, disait Hallee découragé ; je me prosterne devant la Providence ; ellr m'arrache tout ce qui m'attachait à la vie : l'espérance d'être utile à ma patrie. Instrument inutile, je me range dans la classe des outils superflus, et je me

retranche aux seuls usages auxquels je continuerai d'être propre[1]. »

Haller parle quelquefois en termes mystérieux des événements de sa vie qui aurait l'air d'un roman tragique si elle pouvait être connue : « Mon illustre ami a ses peines, écrit-il un jour ; Rhizotome (il se désigne souvent ainsi) a les siennes, d'un genre différent, mais très-pesantes pour son cœur. Elles le sont davantage, parce qu'elles n'admettent aucune confidence, et que, depuis passé trente ans, il les renferme dans son sein. » On n'a pas été poëte comme Albert de Haller, poëte jusqu'en sa personne avec tous les dons de beauté et de physionomie d'un héros de poëme, sans éprouver une fois la tentation de raconter sa propre tragédie. Il est tenté un jour de raconter la sienne, « mais il craint la haine de ses concitoyens au delà même de la mort. Il l'a affrontée lorsqu'un parti puissant a traité de vendus à la France tous ceux qui écoutaient la raison, mais il ne voudrait pas la provoquer[2]. » — Ce que nous savons le mieux de la vie de Haller, c'est qu'avec tout ce qu'il fallait d'imagination et de sensibilité pour souffrir plus qu'un autre, les coups de la foudre ne lui furent pas épargnés. Bonnet insistant un jour pour qu'à son tour il lui racontât sa vie : « Ah ! ne me pressez pas ! répond-il. Dans les tristes moments que je passe, le plus souvent je ne saurais y penser sans rouvrir des blessures. Les morts de deux femmes, de deux enfants chéris,

1. Dans l'intéressant ouvrage de Mlle Chavannes sur Haller, on trouve de nombreux fragments de la correspondance de cet homme illustre avec Bonnet ; mais le texte paraît çà et là avoir été corrigé plus que de raison.

2. Selon quelques biographes pourtant, c'est sa propre histoire que Haller aurait racontée dans son roman d'*Usong*.

des ingratitudes, des perfidies essuyées sans nombre, mes propres fautes que je ne me dissimule point, je ne saurais penser à me rappeler tant d'épines. C'est le tonneau de Régulus. » Après ces aveux mélancoliques, on est étonné de l'entendre ajouter : « Tout se balance, Rhizotome a une gaieté naturelle qui surnage sur les flots qui passent de temps en temps par-dessus sa tête. Le travail lui rend encore cette gaieté ; le quinquina ne guérit pas avec plus de certitude. » Enfin, quelques années avant sa mort, il semblait avoir atteint à cette paix de l'âme, qui est le prix d'une piété sincère, puisque la piété n'est autre chose que la confiance en Dieu, et il disait à Bonnet : « Plus j'avance en âge et plus j'envisage la mort comme ma voisine, plus il se répand sur la généralité de mes jours une sérénité qui approche de la gaieté. Je sens les chaînes des passions se désappesantir, les vues de l'éternité devenir plus consolantes de jour en jour, et les petites tracasseries de la vie humaine me paraissent tous les jours plus puériles. »

A cet état, qui aurait dû être le dernier pour cette âme religieuse, succédèrent, sous l'empire d'une cruelle infirmité, une langueur et des terreurs d'esprit au milieu desquelles s'éteignit la vie de Haller. Pourquoi dissimuler la peinture déchirante qu'il fait à Bonnet des angoisses de son âme : « Mon Dieu que l'homme est appelé à souffrir ! quelle profonde coupe d'amertume que celle que la Providence m'ordonne de boire pour ma part. Mais ne nous plaignons pas ; ce poison est un remède nécessaire pour nous épurer, ce mal s'assoupit, y succède la langueur, point important. Et à la suite de la langueur ! si une éternité de bonheur se trouve au fond de cette coupe, ils sont bien richement payés. Mais si je ne puis m'en flatter, si une éternité de maux

était mon sort après les souffrances de cette vie? Quelle terrible supposition, et qui pourrait la soutenir? c'est cependant elle qui s'offre si fréquemment à mon esprit. Accablé de mes maux je deviens insensible au reste des mortels.... Hélas! que vous avez eu bonne opinion de moi, qui ne mérite rien de pareil. Accablé du mal, je sens combien je suis perdu de pensée, d'incrédulité même et combien je suis digne de la colère éternelle. Il n'y a que l'effort immense de la bonté divine qui puisse me laisser entrevoir quelque espérance de pardon. »

Un historien, frappé de cette noble et belle figure de Haller, chantre des Alpes, grand médecin, naturaliste du premier ordre, tête poétique et pleine de pensées, se proposait de lui donner place sur les premiers plans du tableau qu'il se préparait à tracer des temps de Voltaire[1]; mais il s'était trop persuadé que cette profonde mélancolie qui perce partout dans les dernières lettres de Haller, recouvrait quelque grande faute secrète, un remords impitoyable qui allait peut-être le précipiter dans les bras d'une autre Église. Imagination romanesque! les terreurs qui assiégèrent cette âme profondément religieuse étaient les mêmes qui troublèrent la raison du pauvre poëte Cowper. Ce n'est pas le remords qui inspire des appréhensions du genre de celle-ci: « Hélas! mon cerveau, qui bientôt ne sera qu'un monceau de terre! je ne puis presque soutenir l'idée que tant d'idées accumulées par une longue vie doivent être perdues comme le serait le songe d'un enfant. » Bonnet ne mit pas en doute un instant la vraie cause

1. M. le comte Alexis de Saint-Priest, l'historien de la *Chute des Jésuites*.

des tourments de Haller ; il écrit à de Saussure : « Je n'avais rien négligé dans mes réponses pour le consoler, pour fortifier, soutenir et raffermir sa belle âme alarmée à la vue de la redoutable éternité. Je lui présentais la religion comme notre fidèle, notre plus grande et notre meilleure amie, en un mot, comme le trait le plus touchant des bontés paternelles du Grand Être, et si j'osais le dire du plus aimable de tous les Êtres. Vous connaissez, mon cher ami, la sorte d'orthodoxie dont notre excellent ami faisait profession : elle tenait de celle de son pareil le grand Pascal, et il est étonnant que le génie de ces deux hommes, uniques en leur genre, n'ait pas été écrasé sous le poids accablant d'une telle orthodoxie. »

On souffre, on meurt avec son caractère ; cette âme intelligente, naturellement inquiète et passionnée, qui n'avait jamais trouvé satisfaction et repos que dans l'étude, dans les travaux acharnés et les découvertes de la science, devait succomber à son activité quand cette activité, enchaînée par la maladie, ne trouverait plus à se déployer et à se satisfaire. Écoutons avec respect et pitié ces cris d'angoisse d'une organisation mourante que, dans l'ardeur de sa piété, Haller prend pour les défaillances de sa foi ; mais gardons-nous de rien conclure de ces angoisses de l'âme, recevant malgré elle le contre-coup des défaillances d'un corps épuisé. Le sage et doux auteur de *la Solitude*, Zimmermann, devient hypocondre, et Haller, son ami, se sent un moment entraîné du même vertige. Lambert meurt à Berlin, aussi sombre et mélancolique que s'il n'avait pas mesuré de ses mains les grandeurs infinies et la bonté de Dieu. A côté de ces morts troublées, que de morts paisibles de saints, de philosophes et d'incrédules ! C'est une

injuste et dangereuse erreur que de juger de la vie par la mort, de l'âme dans sa liberté par l'âme enchaînée jusqu'à l'heure suprême dans un corps agonisant. Le christianisme n'a pas plus besoin de tels arguments que l'incrédulité n'a le droit d'y chercher les siens.

Au reste, quand le moment suprême fut venu [1], l'âme de Haller parut se recueillir dans une ardente prière, qui n'était pas le désespoir : son fils écrivit à Bonnet : « Il est mort hier, en priant son Sauveur de recevoir son âme. Il l'a invoqué trois fois assez haut en rendant son dernier soupir, et ce sont les seules paroles qu'il ait proférées pendant son dernier jour; il paraissait méditer sa fin prochaine. »

Bonnet ressentit douloureusement la perte de son ami : « La mort, écrit-il à de Saussure, nous a enlevé ce grand homme, si digne de nos regrets et de ceux de tous les amis de la vérité. Vous savez mieux que personne tout ce que j'ai perdu et tout ce qu'ont perdu la Suisse, les sciences, les mœurs, la religion. Depuis l'immortel Leibnitz, il n'y avait pas eu en Europe une tête comme celle de Haller. » J. de Müller, arrivant peu après à Berne, voulut visiter la tombe de son illustre compatriote : « Ce matin, écrit-il à Genthod, je me suis fait ouvrir le cimetière; quand j'ai vu la poussière qui couvre le grand Haller, j'ai versé des larmes amères sur sa tombe. L'enterreur, touché de mon état, a aussi pleuré. Je déplorais les choses humaines, la mort d'un grand homme, la patrie, vous, Bonstetten, et moi-même. Il est mort sans orgueil, émotion

1. Albert de Haller mourut à la fin de 1777, peu de mois avant Voltaire.

ni crainte. Que mon âme meure de la mort de ce juste ! »

Albert de Haller avait chanté les Alpes dans la langue rajeunie de la poésie allemande ; un savant légiste, qui fut professeur de droit à Berne, et enfin bailli, de Lerber chanta sur la lyre de Mme Deshoulières, avec un accent plein de vérité et de fraîcheur les rives de la Broie et le lac de Neuchâtel, voisin de sa résidence.

> Que l'aspect de ces bords m'enchante
> Lorsque l'été partout voit le jasmin fleurir,
> L'épi se recourber sur sa tige flottante,
> Et le doux abricot se hâter de mûrir !
> . . . .
> Dans le sein du vallon, au pied de ces moissons,
> Je vois couler le Thièle à travers les roseaux. .
> . . . .
> Rivière tranquille et chérie,
> Que j'aime à suivre tes détours !
> Ton eau silencieuse et son paisible cours
> Présente à mon esprit l'image de la vie.
> Elle semble immobile, et s'écoule toujours[1]. »

Que veut-on de plus français, et ces vers ne sont-ils pas empreints de grâce poétique ? Ajoutons que Lerber s'élève parfois jusqu'à l'ampleur et à la majesté. Vingt ans après, un autre savant bernois, philologue connu, érudit et bon critique, M. de Sinner, dans son bailliage vaudois des rives de l'Orbe, écrivait un *Voyage en Suisse*, que l'abbé Raynal trouvait assez bien écrit pour un bailli bernois, et qui est un des plus agréables et des plus solides ouvrages de ce genre. Il n'y a rien de mieux à lire, si l'on veut se représenter avec exactitude l'état de la Suisse occidentale, sous l'an-

1. *Vue d'Anet*, poëme.

cien régime helvétique, institutions, mœurs, traditions et le reste, ce reste, qui est la partie subtile de la vie et du caractère d'un peuple, et que des anecdotes et des particularités bien choisies font mieux connaître que l'analyse la plus minutieuse. De Sinner, homme d'esprit et de sens, avait un jugement libre de préventions; très-versé dans l'histoire nationale, il n'était point pourtant un dévot fanatique de la vieille Helvétie, et ne dissimulait point la satisfaction philosophique et l'espèce d'orgueil patriotique qu'il éprouvait, en voyant la tolérance et la modération religieuse étendre leur empire sur les cantons confédérés : « Il est beau de voir en Suisse deux cultes dont les sectateurs vivent sous les mêmes lois sans se persécuter; tantôt un souverain vivant sous l'autorité du saint-siége, et des peuples ayant renoncé aux dogmes de Rome; tantôt des princes protestants gouvernant des sujets qui vont à la messe, et prouvant à tout l'univers que le culte n'a rien de commun avec l'état civil et politique, et que les hommes pourraient vivre en société sans être unis par les mêmes opinions sur les choses célestes. L'esprit d'intolérance perd chaque jour de ses droits. On vient de voir, en 1777, une nouvelle preuve des progrès de la raison sur la superstition, dans la cérémonie solennelle où les députés de tous les États suisses, catholiques et protestants, se réunirent dans l'église cathédrale de Soleure, pour jurer en face des autels la nouvelle alliance avec la France. La messe fut célébrée avec toute la pompe romaine; les descendants de ces Suisses qui abattirent toutes les images des saints, il y a deux cent cinquante ans, ne crurent point déplaire à Dieu en assistant pour quelques heures à un culte plus imposant, et à une musique plus harmonieuse que celle de leurs temples.

On n'entend plus les chaires retentir de déclamations contre les hérétiques et les idolâtres, et la paix dont jouit aujourd'hui la Suisse est due à la raison, qui dissipe peu à peu le fanatisme. »

On est tenté de croire que dans les dernières années de sa domination, l'ours de Berne tenait en réserve pour ses sujets du pays de Vaud ses sénateurs les plus éclairés et les plus spirituels, lorsqu'on le voit nommer Victor de Bonstetten bailli d'Yverdun[1].

M. de Bonstetten, qui par ses écrits et par cette seconde jeunesse si bien définie et récemment décrite avec des couleurs si charmantes[2], appartient au dix-neuvième siècle, et par son éducation au dix-huitième, fut possédé dans sa jeunesse de toutes les ambitions généreuses. Enivré de Rousseau, subjugué par Voltaire, ramené par Bonnet, et enfin condamné aux affaires par sa naissance et son patriotisme, il n'arriva que bien tard à la célébrité littéraire, mais il y avait été préparé de longue date par la chaleureuse amitié et le goût passionné des lettres, qui le lièrent avec le poëte Mathisson et avec Jean de Müller, de Schaffouse, le futur historien des Suisses. Ces jeunes philosophes des cantons s'étaient pris l'un pour l'autre d'un vif enchantement. L'amitié enthousiaste de Müller pour Bonstetten lui a dicté des lettres pleines d'intérêt, et que tout jeune homme enflammé de l'amour des études doit lire en

1. On peut nommer encore parmi les baillis bernois qui se sont fait connaître par des ouvrages écrits en français, le bailli de May de Romainmotiers, auteur d'une bonne compilation sur l'histoire militaire des Suisses.

2. *Charles Victor de Bonstetten*, par M. Sainte-Beuve. *Moniteur* du 27 août, du 3 et du 10 septembre 1860 d'après une *Étude biographique et littéraire* sur Bonstetten, par M. Aimé Steinlen. Lausanne 1860.

abordant les années de travail libre et sérieux; il y verra de quels aliments se nourrit le génie, et à quel prix il acquiert assez de force pour ne pas mourir de défaillance à deux pas de son berceau[1]. Une généreuse exaltation s'unissait chez ces jeunes Suisses à beaucoup d'esprit et à beaucoup d'ardeur pour le travail. Quels projets ne rêvaient-ils pas pour tirer de sa langueur la jeunesse de leur patrie, pour retremper le vieil esprit helvétique par le tableau de son histoire, par des plans d'éducation et des projets d'institutions scientifiques! Des vertus, des lumières, de la philosophie et l'amour du genre humain, ils réunissaient tout cela dans leurs vœux patriotiques; flamme vive du siècle, qui se nourrissait de tout, s'allumait à tout, au bon sens voltairien, à l'éloquence de Rousseau et aux Contemplations de Bonnet.

De Bonstetten, la tête remplie de projets pour la réforme de l'éducation publique dans sa patrie, avait réussi à faire partager ses vues à une société de gens de lettres, tous professeurs ou magistrats de divers cantons de la Suisse. Chargé de dresser une liste de questions à mettre au concours, il suppliait Bonnet de lui venir en aide : « Il ne manque à tout cela que votre nom, et la grâce que j'ose vous demander, une vingtaine de questions relatives à l'éducation des patriciens exclusivement. Daignez vous rappeler que j'entends par *patriciens* les membres de familles qui dans les aristocraties ont droit aux charges, et que, dans plusieurs cantons, ces aristocrates sont des cordonniers.... »

1. Ces lettres, publiées d'abord par Mme Broun, sous le titre de *Lettres d'un jeune savant* (Briefe eines jungen gelehrten), ont paru en 1812, traduites avec un rare agrément par une Française mariée à un Bernois, Mme Steck.

Une autre fois, c'étaient des propositions d'une nature beaucoup plus délicate : d'accord avec des membres du gouvernement bernois, il demandait à Bonnet l'esquisse d'un ouvrage élémentaire, dans lequel la religion serait présentée sous le point de vue qui convient à l'homme d'État et au républicain. La chose paraissait toute simple à Bonstetten, qui avait déjà, et de la meilleure foi du monde, demandé au philosophe de lui dire, dans une lettre qu'il rendrait publique, « s'il était bien utile pour trois cents ecclésiastiques bernois de savoir trois langues mortes et pas un mot d'allemand intelligible ; si les controverses et l'histoire des rêveries théologiques n'étaient pas pour eux viande creuse et chose inutile, si enfin la *Contemplation de la nature* n'était pas le premier des livres de théologie, » le tout à bonne fin et pour tirer le patriciat bernois de l'état d'abaissement moral et religieux où il était tombé vers cette époque. On se persuadait que la *Contemplation de la nature* suffirait pour relever ce que le catéchisme de Berne, dans sa rigoureuse orthodoxie, avait laissé déchoir[1].

Bonstetten avait bien d'autres illusions juvéniles, mais de petites expériences quotidiennes, qui l'amusaient tout le premier, éclairaient peu à peu son enthousiasme sans le décourager. Telle fut, par exemple, l'audience confidentielle dont l'honora un jour le plus haut personnage de la république, politique consommé et oracle des conseils, l'avoyer d'Erlach, pour tout dire. Il a laissé un si plaisant récit

1. Bonnet était trop modeste pour partager cette persuasion : il se contenta d'opposer quelques idées de bon sens aux vues impétueuses de son admirateur : « Vous faites à la *Contemplation de la nature* un honneur qu'elle ne mérite pas ; on ne serait point théologien avec ce livre. » Correspondance de Ch. Bonnet, Bibliothèque de Genève.

de la chute qu'il fit ce jour-là des hauteurs de Montesquieu et de Machiavel, que nous le laisserons raconter lui-même cet épisode de son éducation politique, qui fut en même temps le début de sa carrière administrative :

« J'arrivais de Genève, où j'avais étudié Tacite et Voltaire, Montesquieu et Machiavel. J'entrai dans ce gouvernement, pénétré d'un profond respect pour mon cousin l'avoyer. Peu après ma nomination au grand conseil, je devins vice-bailli de Gessenay. J'étais ainsi appelé à gouverner un petit district où tout était nouveau pour moi. Je réfléchissais sérieusement à ma tâche, lorsqu'un valet de chambre de M. l'avoyer vint me prier de passer à quatre heures de l'après-midi chez son maître. Voilà l'homme qui me donnera d'excellents conseils sur mon administration, pensai-je; il a de l'esprit et de l'expérience ; que de choses il va m'apprendre ! Je repassai dans ma mémoire Tacite et Montesquieu. A quatre heures j'étais au rendez-vous. Je trouvai Son Excellence seule. « Bonjour, mon cou-
« sin ; vous voilà donc bailli ? Asseyez-vous là. Mon
« cousin, je ne sais si vous connaissez les usages du
« bailli. On vous enverra les notes. On donne par an
« tant de fromages à chaque conseiller, et, mon cou-
« sin, retenez ceci, tant à l'avoyer. Votre prédécesseur
« était un sot ; il m'envoyait de petits fromages, qui
« ne valent pas les grands. Souvenez-vous, mon cousin,
« de m'en envoyer de grands. Adieu, mon cher cou-
« sin, je vous souhaite un bon voyage. — Ma cousine
« se porte bien ? » me demanda-il sur le pas de la porte, et je fus congédié. Une bien légère teinture de Tacite et de Montesquieu, me dis-je, aurait suffi pour faire honneur à de telles instructions. »

J. de Müller n'avait pas, à beaucoup près, l'esprit gracieux de son ami de Bonstetten. Toutefois sa correspondance avec Genthod est digne de figurer parmi ses meilleurs écrits. Elle est remplie, à la vérité, des incertitudes et des projets sans nombre de cet esprit inquiet. Professeur, précepteur, errant de Schaffhouse à Genève, de Genève à Cassel, après avoir essayé de Berlin, revenant à Genève, qu'il laisse pour Berne et Mayence, on le voit se fixer comme à perpétuité dans des postes qu'il quitte les uns après les autres, tantôt aspirant aux emplois, tantôt se déterminant pour une vie privée et indépendante, mais emportant toujours avec lui une curiosité de penseur et d'historien qu'aucune recherche ne rebute, et par-dessus tout, l'ambition d'être compté un jour comme un des éloquents écrivains de sa langue. Aussi, parmi les projets, les plaintes et les ennuis dont il occupe Bonnet, trouve-t-on des réflexions et des pensées sur l'histoire et la politique qui rappellent l'historien de la *Confédération helvétique* et l'auteur du *Cours sur l'histoire universelle*. Comme beaucoup d'esprits fins, curieux et prompts à saisir les rapports entre les effets et les causes, Müller avait à son usage plus d'idées que de principes, ce qui n'est pas la même chose, sa vie l'a bien montré. De là le reproche de versatilité qui s'est attaché à sa mémoire et qu'on a exagéré peut-être. Plus un esprit est prompt à reconnaître de faces diverses aux événements de ce monde, plus les motifs qui détermineront sa conduite seront divers. Ce n'est pas un avantage, tant s'en faut, dans les époques de révolution. Nous n'avons pas à rechercher de quelle nature étaient les motifs déterminants qui engagèrent successivement Jean de Müller à servir politiquement l'électeur de Mayence, dont il révolutionna quelque peu les sujets,

puis la cour de Vienne, celle de Berlin et le roi de Westphalie, qui le reçut, comme secrétaire d'État, des mains de Napoléon. Cependant ceux qui lui ont reproché d'avoir renié, dans des vues d'intérêt, les idées libérales de sa jeunesse et son enthousiasme pour la révolution française, ne savaient pas que dans le temps même où les idées de liberté exaltaient le plus son âme, à Genève, où il faisait dans cet esprit un cours sur les constitutions de l'Europe, il donnait son appui non au parti démocratique mais au parti opposé, dont il voyait de près la conduite et les intentions. Tous ces contrastes se retrouvent dans ses lettres. Au milieu des troubles de Genève, Jean de Müller écrivait à Bonnet : « J'espère que vous vous portez mieux que votre république, ce n'est pas beaucoup dire. Tout ce que je crains c'est que ses maux ne vous en donnent. Souvenez-vous de vos principes. Qu'importe que durant le voyage que nous faisons par le monde sublunaire, il y ait quelquefois du train dans une auberge. »

Vers 1782, Müller, qui jusqu'alors n'a pas dissimulé ses doutes sur la religion, écrit : « Je crois que nous voilà au commencement d'une grande révolution. Toutes les puissances ébranlées, tous les esprits en fermentation, combat général de la lumière contre les ténèbres. Plus j'apprends à connaître l'état présent de tous les peuples, plus je m'étonne de la grandeur des choses qui se préparent. Le monde moral paraît électrisé. Heureusement nous savons que tout doit être soumis à Celui auquel tout est donné. Nous n'avons qu'à rechercher ses voies et à suivre son exemple. » Cette dernière réflexion annonce que Müller venait de passer de la pure philosophie à la révélation, par le chemin de l'histoire. C'est Müller lui-même qui, de Cassel, l'avait appris à

Bonnet, dans une lettre très-belle, dont voici le commencement :

« Depuis que je suis à Cassel, je lis les anciens auteurs (sans en excepter aucun) dans l'ordre des temps où ils ont vécu, et je n'omets pas un fait remarquable sans l'extraire. J'ai eu pour but de me former une juste idée de l'état politique, militaire et domestique de tous les anciens peuples, depuis l'origine jusqu'au temps où le monde des anciens a été comme anéanti par l'irruption des barbares. Quand je parvins aux siècles des Ptolémées, je lus les Septante. Je vous avoue que Moïse, David et plusieurs autres grands hommes m'étonnèrent; les ouvrages de Salomon furent ceux qui m'attachèrent le plus; mais quand je fus aux prophètes, je dis : Voilà de bons citoyens qui ont voulu donner une nouvelle âme à leur nation, qui leur ont fait espérer qu'il s'élèverait un grand homme de la maison de leurs anciens rois, parce qu'ils ont cru qu'à force de le dire ils en *exciteraient* un. Je ne sais comment il me tomba dans l'esprit, il y a deux mois, de jeter les yeux sur le *Nouveau Testament*, avant encore que je fusse entièrement parvenu, avec mes lectures, à l'époque où il a été écrit. Que vous dirai-je, mon cher père, mon cher ami ? Comment vous dirai-je tout ce que j'ai senti ? Je ne l'avais pas lu depuis bien des années; les impressions de l'enfance devaient être effacées par plus de mille volumes que j'ai extraits depuis. En le commençant, j'étais prévenu contre lui, car je croyais que l'Ancien Testament prêche une vertu plus active. La lumière qui aveugla saint Paul pendant le voyage de Damas ne fut pas plus surprenante pour lui que ne le fut pour moi ce que je vis tout d'un coup : l'accomplissement de toutes les espérances, le point de perfection de

toute la philosophie, l'explication de toutes les révolutions, la clef de toutes les contradictions apparentes du monde physique et moral, la vie et l'immortalité. »

Cette conversion de Müller avait été pour Bonnet une nouvelle assez imprévue, et peut-être la trouva-t-il trop subite pour la croire très-solide. Il s'empressa de le féliciter sincèrement d'un si grand bonheur, mais on voit bien qu'il avait peur que son enthousiasme chrétien ne durât pas plus que beaucoup des caprices de cet esprit mobile et tout d'élan. « J'aime bien mieux que vous ayez été conduit à ces vérités par une route si neuve, et en apparence si indirecte, que si vous l'eussiez été par la lecture des meilleurs apologistes ; c'est qu'il y avait bien plus de satisfaction pour vous à découvrir qu'à apprendre.... »

Le cours que J. de Müller fit en français, à Genève, sur l'histoire universelle, est la première ébauche d'un ouvrage qu'il a écrit ensuite en allemand. Le succès en fut tel que de nouveaux souscripteurs le lui demandèrent trois fois. Nous ne savons pas si c'est l'éloquence du professeur qui entraîna son auditoire, composé de Genevois et d'Anglais, gens instruits et toujours sur la défensive; il est plus probable que Müller dut surtout son succès à la nouveauté et à l'air de grandeur de ses vues générales sur l'histoire. Le style en était plus allemand que le français facile de ses lettres familières ; on en jugera par les paroles qu'il prononça en terminant son cours, en 1780 [1] : « Que résulte du cours de ces leçons? qu'apprennent les vertus de Sparte et de

1. Elles ont été données par M. Ch. Monnard dans sa *Biographie de J. de Muller*, travail étendu qu'il a placé à la tête de l'*Histoire de la Confédération suisse*, traduite par lui et M. Vuillemin. Paris, 1839.

Rome, la force des maximes dans la hiérarchie catholique, les rois de France, la nation anglaise, à Venise et à Berne? que prouvent César et Frédéric? *que* (sinon) cette observation généralement reconnue et presque jamais suivie, que la direction constante de toutes les forces de l'âme vers un seul grand objet, est le moyen infaillible et unique d'exécuter de grandes actions. »

Ici se termine pour nous le tableau des lettres françaises en Suisse; quelques écrivains y manquent encore : ce sont ceux qui appartenant à la Suisse par la naissance, ont vécu et écrit, éloignés de leur patrie, les uns à Paris, les autres à Berlin; à Berlin où il est temps que nous conduisions nos lecteurs, pour assister à l'un des plus intéressants épisodes de l'histoire intellectuelle du dix-huitième siècle.

TROISIÈME LIVRE

L'ALLEMAGNE AU TEMPS DE FRÉDÉRIC LE GRAND

CHAPITRE I.

FREDÉRIC LE GRAND.

Il parut au commencement du dix-huitième siècle, que le jour était enfin venu pour l'Allemage de sortir de son enfance littéraire et de cultiver son champ de ses propres mains. L'apparition de Leibnitz n'était pas le seul signe qui annonçât le terme de la longue stérilité dont les luttes politiques et religieuses du seizième siècle, la guerre de trente ans et ses suites prolongées, avaient affligé le nord de l'Europe. De même qu'au seizème siècle les Valois avaient attiré dans leur royaume les arts de l'Italie, on voyait les princes d'Allemagne transporter dans leurs villes le goût et les arts du règne de Louis XIV, et se passionner pour les chefs-d'œuvre étrangers de la littérature du grand règne. La noblesse répondait à cette émulation des souverains. « Toute l'Allemagne, a dit Fréderic le Grand de cette époque, voyageait en France; un jeune homme passait pour un imbécile s'il n'avait séjourné quelque

temps à la cour de Versailles[1].» A Vienne, à Dresde, à Berlin, de beaux édifices s'élevaient, témoignages grandioses de cette influence; et plus d'une princesse allemande, faisant mentir l'impertinente sentence du P. Bouhours, pensait avec esprit, écrivait avec élégance. Partout enfin à l'antique grossièreté succédait la politesse; le génie national travaillait à se défaire de sa rudesse et de ses gaucheries.

Mais ce premier élan se ralentit lorsqu'à l'admiration pour les splendeurs en tout genre du règne de Louis XIV succédèrent d'autres sentiments, nés des longues et calamiteuses guerres de la succession d'Espagne, et du souvenir qu'on en gardait dans toute l'Europe. Les échecs de la politique du grand roi, les défaites de ses généraux, affaiblirent le prestige de ses beaux jours, et les cours du Nord retournèrent un instant à leurs vieilles mœurs. On vit alors un mélange bizarre de luxe et de grossièreté, de brutalité et de magnificence dont les mémoires de la margrave de Baireuth donnent une curieuse idée. La cour de Berlin à elle seule présenta coup sur coup, jusqu'en 1740, les deux contrastes extrêmes[2]. Après la mort de Sophie-Charlotte, l'amie de Leibnitz, qui aurait sans doute continué l'œuvre du grand électeur, si elle eût vécu, son fastueux et médiocre époux se livra à tout son goût pour les pompes dispendieuses, et mit sa cour sur un pied de profusion et de luxe qui aurait ruiné son pays si son successeur l'avait imité. En compensation de tout l'argent que son amour du faste lui avait coûté, il avait réussi à transformer son électorat en royaume. L'empereur en accordant à la

1. *Mémoires de Brandebourg.*

2. *Histoire de Brandebourg. OEuvres de Frédéric le Grand*, t. I. p. 232.

vanité innocente de Fréderic, ce titre de Roi, avait cru s'attacher à jamais un vassal[1].

Frédéric-Guillaume, à peine monté sur ce trône de la la veille, montra qu'il le voulait moins décoré mais plus solide. Il supprima les courtisans et leurs pensions; avec les pensions disparurent les somptueux carrosses et les galons d'or, les meubles de luxe, les fêtes et les plaisirs. Le Lycurgue de cette nouvelle Sparte fit de ses États un arsenal et un champ d'exercice, où, jusqu'aux savants et aux candidats en théologie, tout citoyen de haute taille trembla d'être fait grenadier; où, par compensation l'ordre régna avec la frugalité et l'épargne; où des rues et des villes nouvelles, bâties dans le goût économique des Hollandais, s'élevèrent pour attirer des habitants, mais où, en revanche, l'art et le beau d'aucune sorte n'avaient leur place. Le roi, en homme positif, bannit de sa cour l'étiquette et les cérémonies, délices de son prédécesseur. Dévot aux coutumes de la vieille Allemagne, il se plaisait seulement aux grotesques saillies des bouffons de sa cour et de sa petite troupe de comédie allemande; et des distractions de corps de garde le délassaient de son laborieux métier de réformateur civil et militaire[2]. La cour était métamorphosée et rien n'y rappelait plus l'imitation de Versailles, qui triomphait encore à Dresde. Dans cette dernière capitale, au

1. Selon le baron de Pollnitz, la première idée de se faire roi avait été suggérée à Frédéric par la France, qui pensait que, devenu roi, l'électeur aurait moins de déférence pour l'empereur et qu'elle parviendrait plus aisément à se l'attacher. *Mémoires pour servir à l'histoire des quatre derniers souverains de la maison de Brandebourg*, t. I. p. 171.

2. Voir dans les *Souvenirs d'un citoyen*, de Formey, et dans les *Souvenirs de Berlin*, par Thiébault, mais avant tout les *Mémoires* de la margrave de Baireuth d'amusants détails sur cet intérieur royal de Frédéric-Guillaume.

contraire, le roi de Pologne tenait la cour la plus brillante et la plus désordonnée de l'Allemagne, donnant à son royaume l'exemple de toutes les voluptés et de tous les excès. En 1728, le roi de Pologne étant à Berlin, les deux cours se trouvèrent en présence. Témoin de ce spectacle, la fille aînée du roi Frédéric-Guillaume, objet secret de cette entrevue, nous en a laissé cette description piquante : « Le lendemain dimanche nous nous rendîmes tous après le sermon dans les grands appartements du château. La reine s'avançait d'un côté de la galerie, accompagnée de ses filles, des princesses du sang et de sa cour, pendant que les deux rois y entraient de l'autre. Le roi, le prince de Pologne et leur suite, qui consistait en trois cents grands personnages de leur cour, tant Polonais que Saxons, étaient superbement vêtus. On voyait un contraste frappant entre ces derniers et les Prussiens ; ceux-ci n'avaient que leur uniforme ; leur singularité frappait la vue. Leurs habits étaient si courts qu'ils n'auraient pu servir de feuille de figuier à nos premiers pères, et si étroits qu'ils n'osaient se remuer, de crainte de les déchirer. Leurs culottes d'été sont de toile blanche, de même que leurs guêtres, sans lesquelles ils n'osent jamais paraître. Leurs cheveux sont poudrés, mais sans frisure, et tortillés par derrière avec un ruban : le roi lui-même était ainsi vêtu [1]. »

Ces courtisans ainsi troussés professaient presque tous pour les arts et les lettres le même mépris que leur maître qui les détestait de bon cœur [2]. Il semblait que les beaux jours de Charlottenbourg n'eussent jamais lui pour la Prusse. L'Académie des sciences créée par Leib-

1. *Mémoires de ma vie*, par la margrave de Baireuth, t. I. p. 127.
2. Il n'y eut d'exceptées dans cette défaveur universelle, remarque Frédéric, que la médecine et la chimie.

nitz et Sophie-Charlotte était livrée à un abandon plein de mépris; celle des peintres tomba; les peintres eux-mêmes quittèrent les tableaux pour les portraits, les sculpteurs, les architectes devinrent menuisiers et maçons, e secret de la porcelaine passa de Brandebourg en Saxe et le commerce le suivait. Le roi, scrupuleux observateur de l'orthodoxie traditionnelle, donna les universités en proie à des théologiens entêtés qui réussirent à faire exiler Wolf, le continuateur de Leibnitz. Enfin la jeune noblesse elle-même, parce qu'elle était vouée aux armes, en vint à s'imaginer qu'elle dérogerait en acquérant des connaissances qui n'étaient plus à ses yeux que le fait de pédants absurbes et roturiers. La société prussienne se fut bientôt réglée sur la cour : « Le public avait pris par affectation un air aigrefin; personne dans tous les États prussiens n'avait plus de trois aunes de drap dans son habit, ni moins de deux aunes d'épée pendues à son côté. Les femmes fuyaient la société des hommes, et ceux-ci s'en dédommageaient entre le vin, le tabac et les bouffons. Enfin nos mœurs ne ressemblaient plus ni à celles de nos ancêtres ni à celles de nos voisins; nous étions originaux, et nous avions l'honneur d'être copiés de travers par quelques petits princes d'Allemagne[1]. »

Frédéric-Guillaume, ce rude législateur, si ennemi des lettres et si dévot, fut longtemps à ignorer que dans sa propre famille, qu'il gouvernait en despote et tenait dans la gêne, grandissaient l'un à côté de l'autre deux enfants qui avaient autant de goût pour le savoir et les arts que d'éloignement pour la dévotion et, grâce à lui, d'inclination à devenir des esprits forts. C'étaient, son futur héritier, le Prince royal, et sa sœur Wilhelmine.

1. *Memoires pour l'histoire de la maison de Brandebourg.*

L'éducation de la princesse avait été confiée aux soins d'une fille de Gregorio Léti, qui à l'esprit satirique et brillant de son père joignait son naturel insinuant et son adresse à *écumer* les princes en se moquant d'eux [1]. L'intelligence précoce de la jeune Wilhelmine s'était rapidement développée entre ces mains adroites et celles de savants maîtres, la plupart choisis parmi les Français réfugiés. Ce fut elle qui fit sentir à son frère le premier aiguillon de l'amour-propre, car dans la triste résidence où leur vie était confinée, une tendresse mutuelle et passionnée était l'unique bonheur de ce couple fraternel.

Frédéric avait le caractère mélancolique des enfants faibles et maladifs, et une lenteur d'esprit apparente [2]. Mme de Rocoules avait été chargée de sa première éducation, mais son vrai précepteur fut la jeune princesse; elle l'égayait par ses saillies, intéressait sa curiosité naissante et lui persuadait de s'instruire. « Jeune encore, disait dans la suite Frédéric, devenu roi, je ne voulais rien faire, j'étais toujours en course, ma sœur de Baireuth me dit : « N'aurez-vous pas de honte de négliger vos talents? » Je me mis à la lecture. J'avais attrapé *Pierre de Provence*, on ne voulut pas que je le lusse, je le cachais, et quand mon gouverneur, le général Fink, et mon valet de chambre dormaient, je passais dans une autre chambre, où je trouvais une lampe dans la cheminée, je m'accroupissais et je lisais [3]. »

1. Lettres de Bayle.

2. « Il avait de l'esprit dit la margrave, dans les *Mémoires de sa vie*, son humeur était sombre, il pensait longtemps avant de répondre, mais en récompense il répondait juste. Il n'apprenait que très-difficilement et on s'attendait qu'il aurait avec le temps plus de bon sens que d'esprit. »

3. Mémoires inédits de M. Catt, conservés aux archives royales du cabinet, et cités dans l'édition royale des *OEuvres historiques, philoso-*

Ainsi débuta l'instruction que Frédéric se donna à lui-même, la seule qui lui ait servi véritablement, en y comprenant les études qu'il faisait en commun avec sa sœur Wilhelmine[1]. Depuis, Frédéric a toujours étudié de cette méthode, lisant, écoutant, écrivant avec ses lecteurs ou les gens d'esprit de sa société intime, et c'est ainsi qu'il a fini par savoir beaucoup, mais sans parvenir à réparer le défaut d'études premières suffisantes. Il savait médiocrement de latin, peu ou point de grec, et ne connaissait les auteurs de l'antiquité que par des traductions françaises. Si la faute en est au précepteur français Duhan de Jandun que le roi lui avait donné, lorsqu'il le sortit des mains de Mme de Rocoules, il faut reconnaître que ce loyal gentilhomme lui inspira, en récompense, des sentiments de justice et d'honneur qui n'ont pas été perdus pour la gloire de son règne.

> De mes plus jeunes ans, fidèle conducteur,
> Cher Duhan, qui sais joindre au savoir d'un docteur
> L'aisance, la gaîté, les grâces et la joie,
>
> . . . .
>
> Minerve, avec toi, le flambeau dans la main
> De l'immortalité m'enseigna le chemin.
> De loin tu me montras le temple de la gloire;
> De tous les vrais héros, l'on y trouve l'histoire,
> Et quiconque prétend y vouloir demeurer,
> Doit être vertueux pour y pouvoir entrer[2]?

phiques, politiques et littéraires de Frédéric le Grand dirigée par M. Preuss, historiographe de Brandebourg, t. XXVII, p. x et 323.... C'est à l'édition publiée à Berlin en trente volumes in-8°, chez Decker, que se réfèrent toutes les citations que nous avons déjà données des œuvres de Frédéric II, et que nous en donnerons dans la suite.

1. « Ce cher frère, dit la princesse, venait passer tous les après-midi chez moi; nous lisions, nous écrivions ensemble, et nous nous occupions à nous cultiver l'esprit. » (*Mémoires de ma vie.*)

2. « On disait Duhan gentilhomme. Je ne sais pas ce qui en était, mais il méritait de l'être, ses mœurs étaient irréprochables. » — *Mémoires* du baron de Pollnitz.

Malheureusement les passions de la jeunesse et un fatal voyage à la cour de Pologne firent oublier à l'élève les leçons du maître. Le jeune prince, révolté par les traitements indignes que lui faisait subir chaque jour un père trompé, écouta d'autres amis et laissa les études pour la débauche et des projets de fuite insensés. Cette funeste histoire est connue. Elle faillit se dénouer de la main du roi par la mort d'un autre don Carlos. Le prince vit, dit-on, de ses yeux, tomber sur l'échafaud la tête de l'ami qui s'était perdu pour lui par son dévouement, heureux encore d'avoir obtenu que la vie de son précepteur fût épargnée. Mais prisonnier dans une forteresse, il avait tremblé pour Duhan et pour bien d'autres. Tout ce qu'il éprouva pendant que se déroulait cette sombre tragédie de sa jeunesse, le fit rentrer en lui-même : « Ah ! que l'école de l'adversité rend sage, modéré, endurant et doux ! disait-il de lui-même, dans le temps de ses plus grands revers, c'est une terrible épreuve, mais quand on l'a surmontée elle est utile pour le reste de la vie [1]. »

Il n'en vint pas là du premier effort. La lutte fut d'abord laborieuse et dut coûter cher à son caractère fier et indépendant. Comme il fallait à tout prix désarmer le courroux paternel, le jeune prince commença par refouler en lui le ressentiment et le mépris qu'il éprouvait pour les auteurs de son infortune, sachant trop d'ailleurs, par une cruelle expérience, qu'il était à leur merci. Il eut le courage de les prendre pour les confidents familiers de ses pensées et ses avocats auprès du roi ; c'étaient le maréchal de Grumkow et le comte de Seckendorf, ministre de l'empereur à la cour

1. *Œuvres de Frédéric le Grand*, t. XIX, p. 182.

de Prusse, puissants l'un et l'autre sur l'esprit de Frédéric-Guillaume, tous deux fourbes et sans principes [1]. Ils avaient réussi à le détourner de toute alliance de famille avec le roi d'Angleterre, son beau-frère, et dans les mêmes vues ils élevaient de perpétuels orages contre la reine, opposée à leurs projets. Les lettres que le prince leur écrivait de sa forteresse, et ensuite de Ruppin, attestent sa précoce habileté dans l'art royal de faire servir les caractères des hommes à ses desseins; mais il avait affaire à ses maîtres. Par leurs conseils, le roi avait mis pour condition à la liberté de son fils qu'il se marierait sur-le-champ et de sa main. Frédéric, qui savait que cette main serait celle de l'empereur, ne capitula point sans résistance; il essaya de faire ses conditions par l'intermédiaire du maréchal de Grumkow. Il exigeait que sa princesse ne fût pas une héroïne de roman, ni dévote ni sotte. « Monsieur, encore une fois, que l'on fasse apprendre à ma princesse l'*École des maris* et *des femmes* par cœur, cela lui vaudra mieux que le *Vrai christianisme* de feu Jean Arndt. Si j'aime le sexe, c'est d'un amour bien volage, et au fond je le méprise; jugez si je suis du bois dont on fait les bons maris. » — Mais l'empereur, qui sous main lui payait ses dettes pour le mieux lier d'avance, se souciait peu des répugnances de son protégé, qu'il regardait déjà comme son vassal. On lui déclara qu'il épouserait la fille du duc de Brunswick-Bevern, et Grumkow le tança si vertement de ses hésitations, que le jeune prisonnier vaincu, cessa toute ré-

1. C'est de Seckendorf que Pollnitz disait : « Il affichait la probité germanique, qu'il ne connaissait pas, et sous les dehors trompeurs de la dévotion, il suivait tous les principes de Machiavel. Le mensonge lui était si habituel qu'il avait perdu l'usage de la vérité. »

sistance. L'empereur n'en demandait pas davantage, et les portes de Spandau s'ouvrirent devant le prince[1].

Le couple royal établit sa petite cour à Ruppin, si mesquinement doté par le roi, que là encore une fois, le prince eut à subir les libéralités secrètes de l'empereur ; Seckendorf lui en signifiait le prix sans nul détour : « Un petit secours arrivera par la poste ordinaire, parce que le prêteur ne demande qu'une reconnaissance proportionnée au propre intérêt de la maison.... L'union et la parfaite intelligence entre les maisons d'Autriche et de Brandebourg ont procuré depuis plus de dix ans de tels avantages réciproques, que Sa Majesté Impériale verra avec plaisir que Votre Altesse Royale continue dans ces principes salutaires pour le bien public ; et comme le roi son père a donné quelques années des marques réelles de son amitié pour l'empereur, ainsi Sa Majesté Impériale sera charmée d'apprendre que Votre Altesse Royale veut entrer dans les mêmes vues.... La somme que Votre Altesse Royale dit me devoir est déjà acquittée ; je crois qu'elle devinera facilement par qui.... Je ferai tout au monde pour la consolation de la digne princesse royale ; même je

1. A en juger par le portrait, que la margrave de Baireuth a tracé de sa belle-sœur, la princesse royale, qui n'obtint jamais que l'estime de Frédéric, aurait mérité par ses attraits un sentiment plus tendre ; mais il ne la voyait pas des mêmes yeux. Avant son mariage il écrivait à sa sœur : « La personne n'est ni belle ni laide, ne manquant pas d'esprit, mais fort mal élevée, timide et manquant beaucoup aux manières du savoir-vivre; voilà le portrait naturel de cette princesse. Le plus grand mérite qu'elle a c'est qu'elle m'a procuré la liberté de vous écrire, qui m'est l'unique soulagement que j'aie dans votre absence. Le roi veut me forcer à aimer ma belle et je crains fort qu'il n'y réussira pas.... » Il ne faut pas s'étonner après ces déclarations si, devenu roi, Frédéric relégua la pauvre reine dans une résidence où il la visitait rarement. Ce n'est pas le plus louable endroit de son histoire.

m'adresserai à Sa Majesté Impérial, pour voir si l'on ne pourra pas trouver quelques mille florins par an, jusqu'à ce que le bon Dieu voudra changer en mieux le sort de Votre Altesse Royale[1]. »

Nous rappelons ces détails, tout peu littéraires qu'ils sont, parce qu'ils laissèrent des traces profondes dans l'âme fière et patriote du prince qui devait porter un jour la couronne de Prusse. Frédéric dévora en silence ces humiliations, s'efforçant de contenter le roi et de ne donner aucune prise aux rapports de ses surveillants.

C'est à partir de l'année qui suivit la campagne de 1735, où il obtint la grâce de suivre le roi, que commença sérieusement l'existence littéraire de Frédéric. Séjournant tantôt à Ruppin, qu'il appelait classiquement Amalthée, en souvenir d'Atticus, tantôt à Rheinsberg, qu'il débaptisait à moitié de son nom allemand, trop dur à l'oreille, pour l'appeler Remusberg, il partageait ses heures de liberté entre les études de tout genre et la conversation avec ses intimes, trois surtout : M. de Suhm, qu'il surnommait le Diaphane, Jordan, l'ami Jordan, l'abbé Jordan, et M. de Kayserlingk, gentilhomme courlandais, qu'on n'appelait que Cæsarion dans le cercle du prince. Par les charmes de son entretien doux et élevé, de Suhm, le premier, lui avait fait sentir « qu'il ne pourrait plus jamais se passer de gens de sa trempe. » Il était pour lui l'idéal de la nature humaine; mais Cæsarion était encore le plus près du cœur[2]. Frédéric, non content

1. Correspondance de Frédéric avec le comte de Seekendorf. *OEuvres de Frédéric le Grand*, t. XVI.

2. Voici, par un peintre qui faisait ressemblant quand il voulait, le portrait du meilleur ami de Frédéric : « Kayserlingk, dit le baron Pollnitz, était plus vif, plus turbulent qu'un Gascon. Il avait une volu-

de ce petit cercle, aurait voulu agrandir ses États spirituels de Remusberg ; il convoitait Gresset, l'aimable Algarotti, Voltaire avant tout, à qui il avait adressé sa première lettre dès 1736. En attendant, il les provoquait à lui écrire en leur écrivant lui-même ; il jetait ses filets de tous côtés ; il échangeait des lettres avec Maupertuis et Fontenelle ; il était en commerce réglé avec Rollin, et le remerciait avec enthousiasme de ses beaux ouvrages.

Insatiable de lecture et de raisonnements, Frédéric dévorait les livres et les systèmes, la plume à la main ; fatigué de lire, il composait en français des épîtres, des odes, des contes, qu'il dédiait à ses amis de Prusse et de France. La musique avait son tour, et quelquefois « il s'amusait à faire le héros de théâtre, dans les tragédies de Racine et de son ami Voltaire [1]. » Il savourait véritablement les délices de cette vie d'étude, de gaie intimité et de paix occupée. « Nous nous divertissons de riens, écrivait-il à sa sœur de Baireuth, et nous n'avons aucun soin des choses de la vie qui la rendent désagréable et qui jettent du dégoût sur les plaisirs. Nous *faisons* la tragédie et la comédie, nous avons bal, mascarade et musique à toute sauce. Voilà un abrégé de nos amusements. Avec cela la philosophie va toujours son train, car c'est la plus solide source où nous puissions puiser notre bonheur [2]. »

bilité de langue qui étonnait, il parlait toutes les langues, souvent à la fois ; sa mémoire lui tenait lieu d'esprit, il était superficiel en tout ; mais rien ne surpassait la bonté de son cœur. »

1. On joua entre autres ouvrages à Rheinsberg *Mithridate* et l'*OEdipe* de Voltaire. Dans cette dernière tragédie, le prince avait choisi le rôle de Philoctète.

2. Correspondance avec la margrave de Baireuth. *OEuvres de Frédéric le Grand*, t. XXVII, p. 48.

En effet M. de Suhm l'initiait alors à la philosophie de Wolf, et gagné par l'enthousiasme de son ami, il trouvait dans l'étude de ces idées issues des idées de Leibnitz un charme apaisant, une vertu vraiment souveraine contre les agitations de l'âme : « Tout mon esprit n'est tourné que vers la philosophie ; elle me rend des services merveilleux, et j'ai beaucoup de retour pour elle.... Mon âme est moins agitée de mouvements tumultueux et véhéments ; je supprime les premiers effets de mes passions, et je ne prends mon parti qu'après avoir bien considéré de quoi il s'agit. Que le principe de la contradiction et de la raison suffisante sont de beaux principes ! ils répandent du jour et de la clarté dans mon âme, etc.[1]. »

Cependant son père fournissait à sa philosophie de belles occasions de s'exercer. Après de courtes éclaircies et de passagers retours d'affection paternelle, l'orage se reformait perpétuellement dans le cœur du roi, qui recommençait à lui témoigner à tout propos sa haine et sa colère. L'attitude de Frédéric était héroïque ; s'il ne pouvait s'empêcher de maudire cette cruelle humeur du roi, il faisait mieux que de vénérer le souverain juste, prévoyant et bienfaiteur de son pays, et à la moindre apparence de retour, sa joie éclatait : « J'ai trouvé un changement bien sensible dans l'humeur du roi, il est devenu extrêmement gracieux, doux, affable et juste, *il a parlé des sciences comme de choses louables*, et j'ai été charmé et transporté de joie de ce que j'ai vu et entendu. Tout ce que je vois de louable me donne une satisfaction interne et que je ne puis presque cacher. Je sens redoubler en moi les sentiments de l'amour filial,

1. Correspondance de Frédéric II avec M. de Suhm. *Œuvres de Frédéric le Grand*, t. XXVI, p. 329.

lorsque je vois des sentiments si raisonnables et si justes dans l'auteur de mes jours. Je souhaite de tout mon cœur que vous n'ayez jamais à m'annoncer que de nouveaux bienfaits, et que je puisse de mon côté toujours m'étendre plus sur les louanges d'un père que j'aime naturellement et dont les bonnes actions m'enlèvent[1]. »

« Le roi a parlé des sciences comme de choses louables! » L'événement était rare, en effet, et pour tout dire, n'eut pas de suites. Le lendemain le roi redevint ce qu'il était la veille, l'ennemi intraitable de ces lettres qui faisaient le bonheur de son fils, l'obstacle offensif à tout ce qui aurait pu en attirer le « fléau » sur ses États. Sur ce point seulement Frédéric n'a jamais rien accordé au respect et à l'admiration quand il a eu l'occasion de parler du gouvernement de son père. Approbateur sans réserve à l'égard de tout le reste, il ne lui pardonnait pas d'avoir fait reculer ses États dans le chemin de la civilisation et d'avoir sacrifié l'éducation de sa noblesse à ses préjugés. Si, par l'industrie persévérante de Frédéric-Guillaume, les caisses de l'État se remplissaient d'argent comptant, et les casernes, de soldats vigoureux bien disciplinés et bien exercés, les ressources intellectuelles de la nation s'appauvrissaient visiblement et ces pertes ne se réparaient pas. L'aversion du roi pour les mœurs et les arts de la France polie était poussée si loin, qu'il y enveloppait jusqu'aux réfugiés qui n'étaient pas artisans. Leurs prédicateurs trouvaient à peine grâce devant lui, il ne leur épargnait pas les coups de boutoir, et persécutait à outrance, de ses règlements et quelquefois de sa canne, les jeunes ministres qui laissaient pa-

1. Lettre à M. de Camas, 2 décembre 1738. *Œuvres de Frédéric le Grand*, t. XVI, p. 159.

raître quelque élégance dans leur personne et leurs habits.

Avec une telle disposition à regarder tout savant un peu français, c'est-à-dire un peu humain, comme un petit-maître digne du mépris de tout bon citoyen du Brandebourg, et à abandonner à d'étroits pédants la culture de ses sujets, il laissait sans regrets diminuer entre ses mains cette part de la succession du grand électeur. « A présent, écrivait Frédéric à Voltaire, les arts dépérissent de jour en jour et je vois les larmes aux yeux le savoir fuir de chez nous. » En annonçant à M. de Camas la mort d'Isaac de Beausobre : « Nous perdons, disait-il, toutes les années d'habiles sujets et nous ne les voyons point remplacés ; ce sont des pertes réelles et qui me font saigner le cœur tant la gloire de la nation m'est chère. »

Il était vrai ; le cours des années achevait d'emporter les derniers hommes distingués de la colonie. Nés en France, la plupart y avaient vécu les premières années de leur jeunesse ; sous le ciel du Nord, la séve natale, encore vigoureuse, nourrissait leur génie et répandait sur leur entretien et dans leur langage, l'attrait naturel qui allait manquer à la plupart de leurs successeurs. Il était déjà sensible que la seconde génération de ces Français du Brandebourg qui avaient appris « aux descendants des Vandales » les arts de leur pays, et hâté la rapide croissance d'une nation naguère si chétive, ne rendrait pas à la colonie littéraire son premier éclat. Frédéric était bien persuadé, trop persuadé, a-t-on dit ensuite, que les eaux bienfaisantes qui avaient transformé si rapidement et d'une manière surprenante le sol jusque-là bien aride de la Poméranie, avaient besoin d'être renouvelées pour renouveler leurs miracles. Il était peu disposé, lui, si amou-

reux de l'esprit de Voltaire, à attendre beaucoup du génie de l'Allemagne, qui lui paraissait encore bégayer sa langue, et incapable de se dégager sans secours des langes où le retenaient captif, la pédanterie et les préjugés. Il ne fallait pas compter que la nature produirait coup sur coup des prodiges tels que Leibnitz. Le parti de Frédéric était donc bien arrêté; il regardait là où avait regardé soixante ans auparavant le restaurateur de ses États, vers la France, bien résolu à employer l'instrument merveilleux de sa langue et les méthodes de son esprit au développement de la nation prussienne. Quelle fortune pour sa patrie et sa propre gloire, s'il parvenait à faire de la capitale de ses États l'asile des savants et le siége de la politesse! Voltaire en serait le Leibnitz, et l'Académie des sciences, maintenant méprisée de la cour et livrée injurieusement à la conduite d'un bouffon, se relèverait avec éclat, recrutée parmi les savants et les hommes de mérite de la France et de toute l'Europe lettrée :

> Ah ! quand verrai-je enfin ma stérile patrie
> Réformer de son goût l'antique barbarie,
> Offrir un doux asile aux beaux-arts négligés,
> Réchauffer leur ardeur, dans son sein protégés,
> Et faisant refleurir l'esprit et le génie,
> Rendre la gloire aux arts et les arts à la vie [1]?

L'heure de monter sur le trône ne devait point prendre Fréderic au dépourvu; tous ses plans étaient faits, tous ses desseins arrêtés. Le 31 mai 1740 à midi, Frédéric-Guillaume mourait avec son dur courage, et roi à vingt-huit ans, Frédéric commençait un règne de quarante-six années, durant lequel la Prusse, agrandie par

1. Ces vers sont datés du 10 octobre 1739.

la politique et les armes de son souverain, devait parvenir à un degré de liberté civile, de prospérité matérielle et de culture générale, inconnu jusque-là aux monarchies du Nord.

Le douzième jour de son règne, il écrivait à l'auteur de la *Henriade :* « Mon cher Voltaire, ne vous refusez pas plus longtemps à l'empressement que j'ai de vous voir, je ne saurais vivre heureux ni mourir tranquille sans vous avoir embrassé. Je travaille des deux mains, d'un côté à l'armée, de l'autre au peuple, et aux beaux-arts ; » et deux jours après, à M. de Suhm, alors envoyé de la Saxe à Saint-Pétersbourg : « Mon cher Diaphane, il ne dépend plus que de vous d'être à moi. Ce me sera une grande consolation, dans le deuil où je suis de la mort de mon père de pouvoir me retrouver avec un ami que j'aime et que j'estime. Faites ce que vous pourrez pour engager M. Euler, grand algébriste, et si vous pouvez amenez-le avec vous. Je lui donnerai mille ou douze cents écus de gage. Et derechef « au sublime, au premier-né des êtres pensants, » à Voltaire : « J'ai fait l'acquisition de Wolf, de Maupertuis, d'Algarotti, mais il me manque encore beaucoup d'autres sujets que vous me ferez plaisir de m'indiquer. Puissiez-vous être uni à jamais à mon bercail. »

Réunir autour de lui les amis du cœur, se former une cour d'esprits charmants et de savants illustres, nous dirions que tels furent le premier désir et les premiers soins du nouveau roi, si d'autres objets bien différents n'avaient pas alors occupé sa prévoyante ambition. Ce qui est vrai, c'est qu'il avait un ardent besoin d'amitié et plus que jamais le goût des lettres ; qu'il voulait relever l'Académie des sciences tombée dans le dernier degré d'abandon, et le voulait si fermement qu'il était impa-

tient de la recruter de tous les savants illustres de l'Europe ; qu'il avait demandé, mais inutilement, S'Gravesande, Muschenbrœk et avait adressé à Maupertuis cet appel royal : « Mon cœur et mon inclination excitèrent en moi, dès le moment que je montai sur le trône, le désir de vous avoir ici pour que vous donnassiez à l'Académie de Berlin la forme que vous seul vous pouvez lui donner. Venez donc, venez enter sur ce sauvageon la greffe des sciences, afin qu'il fleurisse. Vous avez montré la figure de la terre au monde, montrez aussi à un roi combien il est doux de posséder un homme tel que vous. » De tous ces désirs du roi Frédéric, peu d'abord furent accomplis. Il vit Maupertuis à Wessel et Voltaire à Clèves, et quoique alors la magique poésie des souhaits eût fait place aux comparaisons qui refroidissent, et à la connaissance des hommes qui gâte tout, il ne perdit point l'envie de se les attacher l'un et l'autre ; mais la conquête de la Silésie remit à d'autres temps l'exécution de ces projets. Le roi était moins impatient de causer avec des poëtes et des philosophes que de donner sa mesure aux cours d'Europe, trop habituées par la modération et certains ridicules de son père, à regarder son royaume comme un électorat, et le roi de Prusse comme un vassal de l'empereur. Il n'ignorait pas ce qu'on disait en Allemagne, que l'armée prussienne était composée de maîtres d'escrime, qu'elle bandait toujours ses armes et ne les déchargeait jamais, et que le roi Georges II appelait le feu roi, « son beau-frère le caporal, le roi des grands chemins et l'archisablier de l'empire romain. » Les procédés d'ailleurs étaient à l'unisson des sentiments, et le nouveau souverain se persuada facilement à lui-même « qu'un prince doit faire respecter sa personne, surtout sa nation ; que la modération est une vertu que les

hommes d'État ne doivent pas toujours pratiquer à la rigueur, et que, dans ce changement de règne, il était plus convenable de donner des marques de fermeté que de douceur. » La mort de l'empereur Charles VI lui en offrit une occasion qu'il était tout d'avance décidé à saisir. Il revendiqua la Silésie, à laquelle il prétendait que sa maison avait des droits incontestables. Deux campagnes glorieuses lui en procurèrent la conquête, deux autres plus sanglantes, entreprises avec le concours de la France dans des vues lointaines, lui en confirmèrent la possession.

Entre ces deux guerres, le roi revint à ses projets de restauration pour l'Académie des sciences, qu'il imagina de fondre avec une société littéraire qui s'était formée à Berlin. L'Académie royale des sciences et des lettres, née de cette combinaison, s'installa solennellement au commencement de 1744 ; mais deux années s'écoulèrent encore, deux années de guerre, avant que la nouvelle société, si justement célèbre sous le nom d'Académie de Berlin, fût définitivement constituée sous la présidence de Maupertuis. Les académiciens nommés par le roi avaient pour mission de travailler à l'avancement des sciences et des lettres, et par le concours de leurs lumières et par les travaux personnels de chacun d'eux. Nous verrons plus tard, en retraçant l'histoire littéraire de l'Académie durant la carrière de quarante années qu'elle fournit sous la protection de Frédéric II, comment elle réalisa les intentions de son fondateur, quelles œuvres et quels écrivains elle produisit, et quelle fut sa part enfin dans la grande activité intellectuelle du dix-huitième siècle. Remarquons dès à présent que c'est à un Français, membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences de Paris,

que Frédéric confia le soin de faire fleurir en Prusse une institution de laquelle il attendait la renaissance des lettres dans son royaume et en Allemagne. L'amour-propre du roi ne souffrait nullement de ces emprunts; son parti était tout pris de devoir à la France ce que la France seule pouvait lui procurer. La France elle-même n'avait-elle pas dû sa renaissance à l'Italie? La Prusse lui devrait la sienne, qu'importait, pourvu que la Prusse et avec elle l'Allemagne eussent enfin leur jour? Ce dessein était profondément entré dans son esprit, et il le poursuivit pendant la durée de son règne, par tous les moyens praticables, trompé quelquefois par ses préventions ou ses goûts personnels, trompé plus souvent par les autres; obligé de se contenter de demi-ressources, d'outils insuffisants et de résultats incomplets, mais jamais découragé, et fidèle jusqu'au bout à sa première pensée. On a voulu ensuite ne voir là qu'un entêtement de souverain et la manie d'un bel esprit. Il n'est pas d'erreur plus injuste. L'attachement aux idées déraisonnables a des caractères particuliers qui ne trompent pas, la pédanterie et l'intolérance. Rien de semblable ici. Ne parlons pas de quelques assertions tranchantes que Frédéric a laissées échapper dans ses écrits ou dans sa conversation, ni des préventions invétérées de sa vieillesse; ne parlons que de son œuvre. Il décide que l'Académie des sciences emploiera la langue française, mais il ne défend pas à ses membres d'écrire des mémoires en allemand ou en latin. Il veut que la jeune noblesse de ses États soit enseignée en français, dans l'académie où elle entrait en sortant des cadets; mais à l'école des cadets et dans les autres colléges, les études seront allemandes; à l'Académie des sciences encore, il fera admettre à concourir, pour les prix

annuels, des travaux écrits en toute langue. Cette modération si pratique, cette largeur pour mieux dire, atteste un dessein mûri et une volonté intelligente.

Bel esprit, Frédéric l'était sans doute par les défectuosités de son goût qui, en quelques points, n'était pas le plus naturel; il s'éprit plus d'une fois de talents médiocres qui n'étaient que recherchés, de prétendus penseurs qui n'étaient que de sérieux étourdis; mais avant tout et surtout il était amoureux d'esprit, et c'est pour en jouir à son aise que le jour même où il devint roi, il assigna aux reines une résidence particulière à bonne distance de la sienne; il avait hâte de se faire un intérieur à son gré, où la liberté prendrait la place de l'étiquette, où il trouverait des amis avec qui épancher ses pensées, des confidents et des juges de ses travaux poétiques; où, enfin, aux heures de la table, des causeurs spirituels lui procureraient le plaisir, sans égal pour lui, d'une conversation nourrie et brillante. C'était trop désirer sans doute. La fortune lui enleva rapidement les amis sur lesquels il avait fondé l'édifice de son bonheur intime. De Suhm, qui était accouru de Saint-Pétersbourg à son appel, mourut à quelques journées de Berlin, sans avoir pu embrasser son ami et son héros. Enfin, vers la fin de sa première guerre, Frédéric apprit coup sur coup qu'il avait perdu Jordan et Kayserlingk, l'aimable Cæsarion.

Sa correspondance laisse entrevoir avec quelle énergie il ressentit ces pertes successives : « Je viens d'apprendre la mort de Suhm, mon ami intime, qui m'aimait aussi sincèrement que je l'aimais. Je voudrais plutôt avoir perdu des millions. Sa mémoire durera autant qu'une goutte de sang circulera dans mes veines, et

sa famille sera la mienne[1]. » A Mme de Camas, il écrit du camp de Geinowitz : « J'ai perdu en moins de trois mois mes deux plus fidèles amis.... Je me trouverai à mon retour à Berlin presque étranger dans ma propre patrie, et pour ainsi dire isolé parmi mes pénates. Je me faisais un objet de joie de mon retour ; maintenant je crains Berlin, Charlottenbourg, Potsdam, en un mot tous les endroits qui me fourniront un funeste souvenir des amis que j'ai perdus pour jamais[2].

De Suhm, Jordan, Cæsarion, ces trois hommes ne furent jamais remplacés dans le cœur de Frédéric II. Le marquis d'Argens, le comte de Rothenbourg et quelques autres leur succédèrent passagèrement ; d'Argens seul hérita de l'intimité ; encore était-il trop auteur en titre pour n'être pas bien moins l'ami du prince que le premier des chambellans philosophes et des gens d'esprit de la maison du roi. Frédéric réservait-il une place plus haute à Voltaire pour le jour où le grand poëte, cédant à ses séductions, consentirait à se fixer auprès de lui ? Il n'y a plus de doute à conserver sur la vraie pensée du roi à cet égard, depuis que sa correspondance complète est venue jeter un jour si vif sur ses sentiments.

Lorsque vers l'été de 1750, Voltaire prit enfin le chemin de la Prusse, vaincu par l'offre d'une clef de chambellan, d'une pension de vingt mille livres et la certitude d'une faveur sans égale, il était la dupe de son amour-propre et du jeune roi. Depuis qu'en 1740 ils avaient passé quelques jours ensemble à Clèves, Frédéric, qui poussait jusqu'à la faiblesse la crainte du ridicule et l'horreur un peu avare d'être rançonné, sans

1. Lettre au comte Algarotti, 16 novembre 1740. *OEuvres de Frédéric le Grand*, t. VIII, p. 25.
2. Lettre à Mme de Camas, 30 août 1745. *Ibid.*, p. 141.

en laisser rien soupçonner, avait découvert deux pieds d'argile à son idole, l'avidité et la fausseté, et de ce moment la statue du dieu était tombée de son piédestal. L'admiration, le plaisir, s'étaient accrus, mais la défiance naissante avait succédé à l'estime : « Ton avare, écrivait le roi à Jordan, boira la lie de son insatiable désir de s'enrichir ; il aura mille trois cents écus. Son apparition de six jours me coûtera par journée cinq cent cinquante écus. C'est bien payer un fou ; jamais bouffon de grand seigneur n'eut de pareils gages. Ce que je puis t'assurer c'est que Voltaire a fait une subtile collection de tous les ridicules de Berlin, pour la produire en temps et lieu, et que le secrétaire des impromptu y trouvera sa place comme la mienne.

Ah ! ne croyez jamais sincères
Les beaux propos des beaux esprits.
Ils sont charmants dans les écrits ;
Mais quand ces sirènes légères
Par leurs chants extraordinaires
Espèrent vous avoir surpris,
A ces ravissantes chimères
On entend succéder des cris,
Ils prennent tout à coup des langues de vipères,
Et leurs louanges mercenaires
Deviennent d'accablants mépris[1]. »

A partir de ce moment, la conduite du roi avec Voltaire fut, on doit en convenir, plus digne de Machiavel que de son réfutateur. Il voulait à tout prix s'assurer la possession d'un amuseur sans égal et d'un maître en l'art d'écrire qui était le plus grand écrivain de son siècle. Dans les mêmes lettres où il parlait

1. Lettre à Jordan, 28 novembre 1740, *OEuvres*, t. XVII. Il est à remarquer que c'est treize ans avant la fameuse rupture de Berlin que Frédéric confiait ces impressions au fidèle Jordan.

de Voltaire comme on vient de le voir, il disait : « La cervelle du poëte est aussi légère que le style de ses ouvrages, et je me flatte que la séduction de Berlin aura assez de pouvoir pour l'y faire revenir bientôt, d'autant plus que la bourse de la marquise (Du Châtelet) ne se trouve pas toujours aussi bien fournie que la mienne. Tu rendras à cet homme extraordinaire en tout la lettre ci-incluse, avec un petit compliment en style de m.........[1]. »

Les lettres de Frédéric continuent à être caressantes, mais toutes ses démarches pour avoir Voltaire sont aussi humiliantes pour le poëte que peu honorables pour le roi. Il charge le comte Rothenbourg, son envoyé à la cour de Versailles, de faire tenir à l'évêque de Mirepoix, un fragment d'une lettre à lui adressée, où Voltaire disait du ministre : « Ce cuistre de Boyer..., ce vilain Mirepoix, est aussi dur, aussi fanatique, aussi impérieux que le cardinal de Fleury était doux, accommodant et poli. O qu'il fera regretter ce bon homme ! » puis ces vers du poëte :

> Non, non, pédant de Mirepoix,
> Prêtre avare, esprit fanatique
> Qui prétends nous donner des lois, etc.

« Je voudrais, avouait Frédéric à son envoyé, le brouiller pour jamais avec la France, pour l'avoir à Berlin[2]. » De pareils stratagèmes n'auraient pas même été excusables, quand il se fût agi d'enlever un danseur ou une chanteuse à l'Opéra. C'était pourtant l'excuse

1. *OEuvres de Frédéric le Grand*, t. XVII, p. 72.
2. Lettres au comte de Rothenbourg, tirées des archives de l'État et publiées pour la première fois en 1854, par M. Preuss. *OEuvres de Frédéric le Grand*, t. XXV.

intérieure de Frédéric : « A propos de baladins, Voltaire a déniché, je ne sais comment, la petite trahison que nous lui avons faite, et il est étrangement piqué, il se défâchera, j'espère. »

Il y avait de quoi ouvrir les yeux à Voltaire et lui faire comprendre qu'on ne fait pas de ces « nicheries » aux amis que l'on aime. Son amour-propre parut n'y voir qu'une nouvelle preuve de la passion qu'avait le prince de le posséder, et il ne s'en souvint que pour faire mettre sa personne à un plus haut prix, lorsque la mort de Mme Du Châtelet lui eut rendu sa liberté. Il fallait qu'Algarotti eût gardé dans un bien profond secret la lettre incroyable où six mois auparavant, le roi lui disait : « Voltaire vient de faire un tour qui est indigne ; il mériterait d'être fleurdelisé au Parnasse. C'est bien dommage qu'une âme aussi lâche soit unie à un aussi beau génie. Il a les gentillesses et les malices d'un singe. Je vous conterai ce que c'est, lorsque je vous reverrai ; cependant je ne fais semblant de rien, car j'en ai besoin pour l'*étude de l'élocution française*. On peut apprendre de bonnes choses d'un scélérat. Je veux savoir son français : que m'importe sa morale ? Cet homme a trouvé le moyen de réunir les contraires. On admire son esprit, en même temps qu'on méprise son caractère[1]. »

Après l'expression si claire des sentiments de Frédéric, il n'y a plus à s'étonner que de la persévérance de Voltaire à demeurer dans les filets de Potsdam, quand la vérité se découvrit à lui. Toutes les apparences la lui cachèrent d'abord ; le roi, qui voulait le garder, et qui d'ailleurs était mieux fait que personne pour

1. Lettre à Algarotti, 12 septembre 1749. *OEuvres de Frédéric le Grand*, t. XVIII.

sentir le prix de sa conversation, lui prodigua toutes les séductions qui pouvaient lui faire croire à un empire sans partage. L'historiographe de Louis XV, si froidement traité par son roi, dans Berlin put se figurer qu'il était comme l'hôte accueilli de Louis XIV, et le confident du grand roi : « Enfin me voici dans ce séjour autrefois sauvage, et qui est aujourd'hui aussi embelli par les arts qu'ennobli par la gloire. Cent cinquante mille soldats victorieux, point de procureurs, opéra, comédie, philosophie, poésie, un héros philosophe et poëte, grandeur et grâces, grenadiers et muses, trompettes et violons, repas de Platon, société et liberté! qui le croirait?... Je suis tout honteux d'avoir ici l'appartement de M. le maréchal de Saxe. On a voulu mettre l'historien dans la chambre du héros.

A de pareils honneurs, je n'ai point dû m'attendre;
Timide, embarrassé, j'ose à peine en jouir.
Quinte-Curce lui-même aurait-il pu dormir,
S'il eût osé coucher dans le lit d'Alexandre?

. . . .

« Vous aurez bien de la peine à donner, pour les couches de madame la Dauphine, un spectacle aussi noble et aussi galant que celui qu'on prépare à Berlin. Un carrousel composé de quatre quadrilles nombreuses, carthaginoises, persanes, grecques et romaines, conduites par quatre princes qui y mettent l'émulation de la magnificence, le tout à la clarté de vingt mille lampions qui changeront la nuit en jour; les prix distribués par une belle princesse, une foule d'étrangers qui accourent à ce spectacle, tout cela n'est-il pas le temps brillant de Louis XIV qui renaît sur les bords de la Sprée? Joignez à cela une liberté entière que je goûte ici, les

attentions et les bontés inexprimables du vainqueur de Silésie, qui porte tout son fardeau de roi depuis cinq heures du matin jusqu'à dîner, qui donne absolument le reste de la journée aux belles-lettres, qui daigne travailler avec moi trois heures de suite, qui soumet à la critique son grand génie, et qui est à souper le plus aimable des hommes, le lien et le charme de la société. »

L'enchantement paraissait mutuel, et il l'était. Sans parler de sa conversation élégante, nourrie de traits étincelants et d'anecdotes contées avec une grâce sans pareille, jamais Voltaire ne s'était fait plus doux et plus aimable; toute sa coquetterie y était employée. Voulant être le premier en tout à côté du roi, il avait à surpasser Algarotti en grâce et en distinction, à être plus nerveux, plus fécond en saillies pittoresques que Maupertuis; plus libre que d'Argens, et à écraser de sa supériorité d'Arnaud Baculard, naguère son écolier, son protégé, et à qui Frédéric, par une dernière ruse, avait adressé cet oracle machiavélique :

> Déjà, sans être téméraire,
> Prenant votre vol jusqu'aux cieux,
> Vous pouvez égaler Voltaire.
> . . . .
> Déjà l'Apollon de la France
> S'achemine à sa décadence;
> Venez briller à votre tour;
> Élevez-vous s'il brille encore;
> Ainsi le couchant d'un beau jour
> Promet une plus belle aurore [1]. »

Dans son travail littéraire avec le roi, Voltaire dépassait tout ce qu'on avait attendu de lui en corrections

1. *OEuvres de Frédéric le Grand*, t. XIV, p. 95.

précieuses et en conseils du métier. Pendant qu'il mettait la dernière main à son *Siècle de Louis XIV*, il revoyait avec un soin courageux l'*Histoire du Brandebourg* et rajustait les vers mal venus de son royal élève. Celui-ci payait loyalement ces délicats plaisirs et ces merveilleuses leçons en égards et en prévenances; et même quand la susceptibilité du poëte lui demanda justice des hauteurs insolentes de d'Arnaud, il lui sacrifia cette première victime sans marchander.

Il n'y avait pas de raison apparente pour que ce commerce dût cesser de longtemps; ce fut l'impatient Voltaire qui troubla la paix du ménage. Incapable de maîtriser toujours son naturel jaloux et insolent, et son penchant pour la satire, ni de renoncer aux spéculations lucratives, il eut bientôt réveillé l'une après l'autre les défiances un moment apaisées du roi, si sévère par principe, pour les torts de conduite, chez tout ce qui l'entourait. Voltaire a voulu donner le change à ses amis et à la postérité, en faisant entendre que la véritable et secrète raison de leurs brouilleries fut la jalousie du poëte royal, qui ne lui pardonnait pas de lui avoir montré ses fautes et de faire des vers meilleurs que lui[1]. On l'en a cru longtemps, on ne l'en croira plus qu'à moitié maintenant que la correspondance de Frédéric II a mis au grand jour tout le détail de cet orageux séjour de Voltaire à la cour de Prusse. La vérité est que, passé la première année, le roi traita vingt fois son chambellan avec le dernier mépris, et que le chambellan l'avait mal-

1. « Il s'en faut beaucoup que le cardinal de Richelieu ait porté autant d'envie à Corneille que le roi de Prusse m'en portait. Tout ce que j'ai fait pendant deux ans, pour mettre ses ouvrages de prose et de vers en état de paraître, a été un service dangereux qui déplaisait dans le temps même qu'il affectait de m'en remercier avec effusion de cœur. » Lettre à M. d'Argental, 26 février 1753.

heureusement amené là, non-seulement par des traits de lésinerie et de cupidité, mais encore par des tours peu dignes d'un galant homme et d'un cœur généreux. Il faut bien le reconnaître : innocent, Voltaire n'aurait pas supporté deux fois le langage qu'il essuya, surtout il n'eût jamais écrit les humbles et déplorables lettres qu'il adressait au roi pour rentrer en grâce. On nous dispensera de raconter son procès avec le juif Hirschel, qui fit perdre patience à Frédéric et lui attira de dures récriminations avec cet avis sévère : « Pour moi, j'ai conservé la paix dans ma maison jusqu'à votre arrivée, et je vous avertis que si vous avez la passion d'intriguer et de cabaler, vous vous êtes très-mal adressé. J'aime des gens doux et paisibles qui ne mettent point dans leur conduite les passions violentes de la tragédie [1]. » Au moins la leçon qu'il venait de recevoir aurait dû lui servir longtemps, mais chez lui le cœur ne se rendait jamais, il baisait en gémissant la main du maître, mais l'orgueil ne ployait pas. Il était résolu dans le secret de son âme à avoir raison, à tout prix, de ceux qui lui faisaient ombrage et qu'il accusait de le desservir dans l'esprit du roi. Comme il s'était défait du pauvre d'Arnaud, il avait juré d'anéantir Maupertuis, son ancien ami, qu'il avait trouvé à son arrivée à Berlin, occupant la première place dans l'Académie et dans l'estime de Frédéric. Les ressorts en tout temps peu liants du président de l'Académie, ne s'étaient pas

1. Frédéric prédit à sa sœur de Baireuth que Voltaire se tirerait d'affaire par une gambade. Voici la gambade : « Sire, je conjure Votre Majesté de substituer la compassion aux sentiments de bonté qui m'ont enchanté et qui m'ont déterminé à passer à vos pieds le reste de ma vie. Faites de moi tout ce qu'il vous plaira. J'avais mandé à Son Altesse Royale madame la margrave de Baireuth que frère Voltaire était en pénitence. Ayez pitié de frère Voltaire. »

assouplis à son approche et blessaient tous les jours ses nerfs irritables[1]. Maupertuis, qui, pour son malheur, n'avait plus de système de Newton à éclaircir et de méridien à mesurer, s'était laissé aller à faire confidence au public d'aperçus moraux et scientifiques sur la religion, sur la médecine, la maladie, la divination, l'art de prolonger la vie, etc., qui affectaient un air de découvertes, et pouvaient à son avis passer pour les inspirations d'un homme de génie. Voltaire s'empara du malheureux ouvrage pour perdre l'auteur par le ridicule dans le monde et auprès du roi. Un académicien de Berlin, le même Kœnig qui avait initié la marquise Du Châtelet à la philosophie de Leibnitz, lui en fournit le prétexte. On connaît cette affaire aujourd'hui sans intérêt, car il est peu important de savoir si Maupertuis a dérobé ou non à une lettre de Leibnitz l'idée de son principe de la moindre action. Kœnig, n'ayant pu produire la minute du document, fut expulsé de l'Académie. Voltaire prit la défense de Kœnig, cria à la persécution, et s'arrangea pour vouer à la risée publique le président persécuteur. Pour qui est au fait de l'histoire de Maupertius, et a lu les malencontreuses *Lettres*, la *Diatribe du docteur Akakia* est une merveille de plaisanterie bien supérieure au docteur *Mathanasius*, qui en a peut-être donné l'idée[2]. Ce qu'il y a de plus triste au monde, la satire personnelle, peut-elle donc être d'un comique si

1. Buffon, qui les connaissait bien tous deux, et particulièrement Maupertuis, avait prédit la rupture : « Entre nous, je crois que la présence de Voltaire plaira moins à Maupertuis qu'à tout autre ; ces deux hommes ne sont pas faits pour demeurer ensemble dans la même chambre. » Lettre à l'abbé Le Blanc. *Correspondance inédite de Buffon*, t. I., p. 40.

2. Le roi prétendait, pour défendre Maupertuis contre les moqueries de Voltaire, que les *Lettres* étaient une plaisanterie gravement écrite ; mais l'auteur n'en disait pas autant, et cet écrit prêtait véritable-

gai et si vrai? On racontait à Berlin, lorsque Thiébault y arriva, que Voltaire avait montré la *Diatribe* au roi, qui ne put garder son sérieux, mais exigea la suppression de la pièce. Frédéric raconte la chose autrement dans une lettre à sa sœur, et son récit, sauf les épithètes, est confirmé par sa correspondance d'alors avec Voltaire. « Vous me demandez des nouvelles de Voltaire; voici la vérité de son histoire. Il s'est comporté ici, comme le plus grand scélérat de l'univers. Il a commencé par vouloir brouiller tout le monde par des mensonges et des calomnies infâmes, dont il ne rougit pas; après quoi il s'est mis à écrire des libelles contre Maupertuis, et il prend le parti de Kœnig, qu'il hait autant que Maupertuis, pour chagriner ce dernier, pour le rendre ridicule et avoir la présidence de notre Académie, tout cela avec nombre d'intrigues que je supprime, et où sa noirceur, sa méchanceté et sa duplicité s'est fait connaître. Le voilà qui imprime son *Akakia*, ici, à Potsdam, en abusant d'une permission que j'avais donnée d'imprimer la *Défense de milord Bolingbroke*. Je l'apprends, je fais saisir l'édition, la jette dans le feu, et lui défends sévèrement de faire imprimer ce libelle ailleurs. A peine suis-je arrivé à Berlin que l'*Akakia* y paraît et s'y débite; sur quoi je le fais brûler par les mains du bourreau. Voltaire, au lieu de s'en tenir là, double et triple la dose, en écrivant contre tout le monde. »

On sait le reste: les duretés du roi, les abaissements de Voltaire, sa révolte d'un instant, puis ses larmes, et tout ce qu'il fit pour obtenir grâce encore une fois, et finalement l'ordre donné par le roi à l'abbé de Prades

ment à la raillerie, par la bizarrerie de certaines idées proposées avec sérieux comme ouvrant des espaces nouveaux à la science et à la félicité publique.

d'écrire à Voltaire : « qu'il peut quitter mon service quand il lui plaira, qu'il n'a pas besoin d'employer le prétexte des eaux de Plombières, mais qu'il aura la bonté, avant que de partir, de me remettre le contrat de son engagement, la clef, la croix et le volume de poésies que je lui ai confié. » Voltaire partit enfin de Potsdam le 26 mars 1753, oubliant de remettre le contrat, la clef et le volume de poésies [1], et ne se doutant pas que le roi à qui cet oubli devait paraître suspect, le ferait arrêter à Francfort, et ne le laisserait continuer sa route que sur les supplications de sa nièce, accourue auprès de lui [2].

Il resta à Frédéric, de cet orageux commerce de trois années avec l'homme qu'il regardait toujours comme le plus grand écrivain de son siècle, une impression ineffaçable de défiance pour le caractère des gens de lettres, dont souffrirent les uns après les autres, à proportion de la familiarité dont ils jouissaient, tous ceux qu'il admit dans son cercle intime. Il devint dangereux d'obtenir plus que son estime; il faisait payer cher ses moments de bonne humeur, passant brusquement d'un badinage flatteur à la raillerie cruelle et enfin aux outrages sanglants [3] D'Argens lui-même, que protégeaient

1. « Que je ne veux pas lui laisser, disait Frédéric, vu le mauvais usage qu'il est capable d'en faire. » *OEuvres*, t. XXVII, p. 227.

2. Voy. la lettre de Mme Denis, dans l'édition royale des *OEuvres de Frédéric le Grand*, t. XXII, p. 310, et les lettres de Frédéric à la margrave de Baireuth où, au sujet de l'aventure de Francfort, de Voltaire mourant et de sa nièce éperdue, il écrit : « Vous ne sauriez croire, ma chère sœur, jusqu'à quel point ces gens jouent la comédie; toutes ces convulsions, ces maladies, ces désespoirs, tout cela n'est qu'un jeu. J'ai été dupe au commencement, mais plus à la fin. » T. XXVII, p. 235.

3. Voy. dans les *Souvenirs* de Thiébault l'incroyable scène à laquelle il assista, et où le roi traita sans motif le colonel Quintus Icilius (Guischard) « d'âme de boue. »

son caractère et l'attachement véritable du roi, n'était pas épargné. L'abbé de Prades, le fidèle Catt, son secrétaire officieux, succombèrent successivement à l'incurable défiance de leur maître. En un mot, dans la dernière partie de sa vie, le gai solitaire de Remusberg, l'aimable président des soupers de Potsdam, ne se souvenait plus de ce qu'il avait souffert lui-même dans sa jeunesse, lorsqu'il était l'objet des plaisanteries amères du vieux roi, son père, et le souffre-douleur de sa colère. Il avait oublié ce qu'il écrivait alors à sa sœur : « Il est bien inhumain de s'en prendre à des gens à qui la crainte et le respect ôtent la liberté de se défendre et de se plaindre. De tels discours sont empoisonnés par la dignité de celui qui parle et par la maligne et flatteuse approbation de ceux qui écoutent [1]. »

Est-ce la seule inconséquence de Frédéric, le seul oubli de ses propres principes que l'on puisse signaler dans sa longue carrière de souverain? Ici nous arrivons à la question qui se présente inévitablement lorsqu'on parle de Frédéric le Grand : ce roi fut-il sincèrement un roi philosophe? Des principes supérieurs aux volontés capricieuses des passions ont-ils réellement inspiré les actes de son règne? ou ce titre d'ami de la philosophie qu'il affectait de prendre n'était-il qu'un ornement politique de sa couronne, destiné à mettre la gloire de sa jeune puissance sous le patronage des nouveaux distributeurs de la renommée? Question intéressante pour l'esprit humain comme pour l'histoire, et que la publication maintenant complète des écrits de Frédéric, et surtout de la partie la plus

1. Lettre à la margrave de Baireuth, 20 janvier 1739. *OEuvres*, t. XXVII.

confidentielle et la plus précieuse de sa correspondance, permet enfin de reprendre et de résoudre sans témérité. C'est ce que nous allons tenter à notre tour en étudiant chez Fréderic le Grand philosophe et politique, Fréderic le Grand écrivain.

CHAPITRE II.

FRÉDÉRIC LE GRAND, PHILOSOPHE ET POLITIQUE.

Fréderic, à l'exemple de sa sœur, son premier guide dans la réflexion, fut de bonne heure un esprit fort. La faute en doit être attribuée non à une disposition vicieuse de leur esprit et de leur cœur, naturellement élevé et généreux, mais au roi leur père, qui leur commandait la dévotion comme il commandait toute chose, avec roideur ou emportement, et qui attacha le mortel ennui à des habitudes domestiques qu'un autre que lui eût rendues peut-être douces et respectables à ses enfants. Le prince royal n'avait que quinze ans lorsque le roi, atteint subitement de mélancolie, abandonna le soin de sa guérison spirituelle à un fameux piétiste du temps, le ministre Franke. « Cet ecclésiastique, raconte la margrave de Baireuth, se plaisait à lui faire des scrupules de conscience des choses les plus innocentes. Il condamnait tous les plaisirs, qu'il trouvait damnables, même la chasse et la musique. On ne devait parler d'autre chose que de la parole de Dieu, tout

autre discours était défendu. C'était toujours lui qui faisait le beau parleur à table, où il faisait l'office de lecteur, comme dans les réfectoires. Le roi nous faisait un sermon tous les après-midi ; son valet de chambre entonnait un cantique que nous chantions tous ; il fallait écouter ce sermon avec autant d'attention que si c'était celui d'un apôtre. L'envie de rire nous prenait à mon frère et à moi, et souvent nous éclations. Soudain on nous chargeait de tous les anathèmes de l'Église, qu'il fallait essuyer d'un air contrit et pénitent, que nous avions bien de la peine à affecter[1]. »

Obliger une âme libre à feindre des sentiments qu'elle n'a pas encore éprouvés, c'est la condamner à ne les éprouver jamais. L'hypocrisie que Frédéric fut contraint d'opposer aux soupçons du roi pendant sa jeunesse, et surtout dans le fort de sa disgrâce, en aurait fait un incrédule, si l'ouvrage n'eût pas été commencé. Il savait que le zèle de certains ecclésiastiques essayait de le faire passer aux yeux du roi pour un spinosiste et un athée, et ces aigreurs de prêtres le tenaient dans des transes continuelles. Pour toucher son père, il allait jusqu'à employer, dans ses lettres au favori Grumkow, le ton d'un fidèle protestant de la vieille roche. En 1731, à l'occasion des protestants tyroliens qui s'étaient réfugiés en Prusse pour sauver leur foi : « Il me semble, écrivait-il, que l'on ne saurait assez récompenser la constance que ces braves gens ont témoignée, et l'intrépidité avec laquelle ils ont souffert toutes les misères du monde, *plutôt que d'abandonner l'unique religion qui nous fait connaître les vérités de notre Sauveur*. Je me dépouillerais volon-

1. *Mémoires de ma vie*, par la margrave de Baireuth.

tiers de la chemise, pour partager avec ces malheureux.... Je crois que chaque honnête homme devrait se faire un devoir d'assister de toutes ses forces des gens dont les pères et les parents ont *souffert pour l'amour de Notre-Seigneur*[1]. »

Frédéric savait que cette lettre serait mise sous les yeux du roi. Avec la jeune margrave, c'est un autre style, qui aurait bien scandalisé Frédéric-Guillaume : « Vous n'êtes pas la seule, ma très-chère sœur, qui ayez été ennuyée par les sermons de Pâques; j'ai assisté à la *prononciation* de dix ou douze qui se sont faits à Potsdam. A la vérité, je n'ai pas été aussi attentif que vous, et s'il devait m'en coûter la vie, je ne saurais vous faire le rapport de ce qu'ils ont contenu; les ministres sont payés pour prêcher le public une heure ou deux tous les dimanches, et dès qu'ils remplissent ce temps, au risque de se rendre pulmoniques, ils croient avoir satisfait à leur devoir. Pour moi, je n'incommode pas autrement ces messieurs; je sais tout ce qu'ils ont à me dire, et je crois qu'on peut être vertueux sans leur assistance[2]. »

L'incrédulité, chez Frédéric, avait donc précédé le zèle philosophique. Tout ce que sa correspondance nous apprend des sentiments de sa jeunesse ne permet pas d'en douter. L'étude des philosophes n'y ajouta rien d'abord; elle le disposa même à s'interroger sur ce point, et à examiner de bonne foi ses doutes sur la religion. En effet, précisément vers l'époque où son ami de Suhm commençait à lui faire partager son

1. Lettre à M. de Grumkow. *OEuvres de Frédéric le Grand*, t. XVI p. 72.

2. Lettre à la margrave de Baireuth. *OEuvres de Frédéric le Grand*, t. XXVII, p. 49.

enthousiasme pour les idées leibnitziennes de Wolf, il proposait au ministre Achard, qu'il voyait quelquefois à Berlin dans la société de Mme de Rocoulles, des sujets de sermons à son usage[1], et ayant entendu un jour prêcher Isaac de Beausobre, dans l'église française de Berlin, il désira le connaître personnellement, et lia avec lui une correspondance intime[2]. Il lui envoya même une ode sur l'amour de Dieu, qui semble indiquer que la philosophie avait ébranlé ses doutes sur l'immortalité de l'âme, sans les détruire.

> Ah! quand mon âme appesantie
> Serait l'esclave de mon corps,
> Et descendrait anéantie
> Dans l'obscur empire des morts,
> Grand Dieu! cette âme qui t'adore,
> Ici te bénirait encore,
> Prête à vivre, prête à mourir;
> Tu ne me devais point la vie;
> Et quand la carrière est finie,
> Qui n'est plus ne saurait souffrir.

1. « Comme j'aime à faire tendre toutes les choses extérieures à un certain but dont je tire avantage, je vous prierai, lui écrivait-il une fois, de prêcher premièrement sur ce texte : « Ces paroles nous ont été don« nées de Dieu; » pas davantage; et d'établir la possibilité, les caractères et la vérité de la révélation; et le second, sur ces paroles : « La croix « de Christ est en horreur chez les juifs, et ridicule aux païens; » et de prouver premièrement la nécessité des oracles qui l'ont annoncée, et, si l'on ose parle ainsi, la raison qui a déterminé le conseil de Dieu à choisir ce genre de rédemption préférablement à un autre, et pour votre troupeau, l'application des devoirs qui suivent de la foi en Christ. J'avoue, monsieur, que j'attends une grande édification des peines que vous vous donnerez, car j'ai le malheur d'avoir la foi très-faible, et il me la faut étayer souvent par de bonnes raisons et des arguments solides. »

2. Il n'existe que cinq lettres de cette correspondance. On les trouve dans les *Souvenirs d'un citoyen* et au t. XVI des *OEuvres de Frédéric le Grand.*

Mais si mon âme en sa durée
D'Atropos trompe le ciseau,
. . . .
Que cet avenir a de charmes,
Je meurs heureux et sans alarmes,
Je vole au sein de l'Éternel. »

« Vous trouverez peut-être, disait-il, des endroits dans cette ode qui ne vous paraîtront pas conformes à la confession d'Augsbourg, mais j'espère bien, monsieur, que vous croirez que l'on n'a pas besoin de Luther et de Calvin pour prier Dieu ! » Il paraît s'être bien autrement rapproché du christianisme lorsque, précisément à la même époque, dans son commerce familier avec le comte de Manteuffel, on le voit prendre chaudement parti pour les vertus chrétiennes contre les vertus païennes, placer saint Étienne fort au-dessus de Socrate, et déclarer que la religion, partant la morale chrétienne, émane d'un législateur infiniment préférable à Solon, à Lycurgue et à tous les sages de l'antiquité, et que Notre-Seigneur, en pratiquant la magnifique morale qu'il enseigne, nous sert en même temps et d'exemple et de règle [1]. » Il ne faudrait pas prendre au sérieux ce rôle de défenseur du christianisme dont Frédéric s'emparait alors contre un courtisan qui, de son côté, se faisait, aussi peu sérieusement, le champion à outrance de la morale païenne et de son efficacité. L'un et l'autre jouaient la comédie. Dans ce commerce peu sûr, où le vieux roi était tacitement en tiers, Manteuffel, homme de beaucoup d'esprit, déployait toute son industrie de diplomate [2]. Il était parfaitement incrédule au res-

1. T. XXV, p. 436.

2. Il évitait de paraître « assez dupe pour regarder certains éloges outrés et peu raisonnables du papa comme des sincérités, ou assez malin pour les prendre pour des ironies. » — « J'en suis fâché pour l'amour

pect chrétien de son contradicteur, et en vérité le témoignage de cette correspondance équivoque ne peut compter. Peut-être même ne faut-il accepter qu'au rabais ce que Frédéric disait, toujours dans la même période de sa vie, à un respectable officier, le major général de Camas. « La foi vivifiante n'est point mon mérite éminent, mais la morale chrétienne n'en est pas moins la règle de ma vie. » Il était alors depuis deux ans en commerce de lettres avec Voltaire, et l'horreur des préjugés et de la superstition commençait à être l'article capital de ce qu'il appelait sa philosophie. Elle le fut tout à fait et il la professa tout haut, lorsque devenu roi et ses amis disparus, il eut admis dans sa conversation d'Argens, puis son médecin La Mettrie, et qu'enfin Voltaire vint aux soupers de Potsdam assaisonner de son merveilleux esprit et de sa gaieté, la guerre déclarée par ces messieurs aux sottises chrétiennes.

Personne dans cette débauche d'incrédulité n'a dépassé Frédéric; ses poésies surtout en font foi. Aussi n'est-ce pas dans ces années de délire contagieux et de bravades cyniques de tout genre, où les esprits emportés par l'ivresse de la révolte cherchaient à enchérir les uns sur les autres d'incrédulité et de moquerie, où le roi

de lui, écrit M. de Manteuffel, car n'étant pas possible qu'il puisse penser réellement ce qu'il dit, il se fait soupçonner par ses meilleurs amis ou d'une dissimulation tibérienne cousine germaine de la fourberie, ou d'une défiance mal placée à leur égard. » La défiance n'était pas mal placée, car c'est à Grumkow que M. de Manteuffel faisait cette confidence, en y ajoutant des réflexions bien opposées aux sentiments d'amitié et de dévouement que l'on trouve dans ses lettres à Frédéric. Les deux favoris du roi se communiquaient leur correspondance avec *Junior;* et Grumkow disait : « Je suis piqué de sa basse flatterie touchant le papa.... » Ces messieurs trouvaient le jeu difficile avec le cousin germain de Tibère. Voir ces lettres au t. XXI des *OEuvres de Frédéric le Grand* où elles ont paru pour la première fois.

avait le courage de faire lire à l'Académie l'éloge de La Mettrie composé par lui-même, que l'on peut observer le tempérament vrai, le fond persistant et final des idées philosophiques et religieuses de Frédéric : c'est dans les trente dernières années de sa vie, alors qu'éprouvé par les terribles alternatives de la guerre de sept ans, mûri dans la connaissance des âmes par l'habitude du gouvernement et voyant enfin journellement se déployer les prétentions des philosophes et leurs conséquences, il laissait ses idées se tempérer d'elles-mêmes et sa raison peser plus librement le mérite respectif des opinions humaines.

On voit alors les croyances philosophiques de Frédéric rejoindre peu à peu ses croyanses religieuses et se fondre avec elles dans une espèce de scepticisme paisible et général, où flotte à l'aise, sans tenir à rien, une morale conservatrice de la société et un sentiment vif du bien et du beau placé chez l'homme uniquement pour lui faire aimer la gloire. La métaphysique a perdu tout crédit auprès de lui ; il a appris par expérience ce que valent les systèmes des philosophes, dans les crises de la vie où l'âme s'adresse à eux.

Après la funeste journée de Kolin, il avait lu le troisième chant de *Lucrèce*, mais il n'y avait trouvé que la nécessité du mal et l'inutilité du remède : « Mon cher marquis, regardez-moi comme une muraille battue en brèche par l'infortune depuis deux ans. Je suis ébranlé de tous côtés. Malheurs domestiques, affections secrètes, malheurs publics, calamités qui s'apprêtent, voilà ma nourriture. Les pauvres disciples d'Épicure ne trouveraient pas à cette heure à débiter une de leurs phrases. » C'était le moment du stoïcisme, mais Zénon ne fut pour rien dans la résolution que prit le roi de ne pas

survivre à la ruine de sa patrie : « Le mois prochain va devenir épouvantable et fournira des événements bien décisifs pour mon pauvre pays. Pour moi, qui compte le sauver ou périr avec lui, je me suis fait une façon de penser convenable aux temps et aux circonstances[1]. » Quant à la philosophie de Wolf, elle aurait sombré définitivement dans le naufrage quand bien même le temps de sa faveur n'eût pas été déjà bien loin. « Si la défunte monade de Wolf existait encore, il vous régalerait d'un petit essai en vingt-quatre volumes in-folio, où après bien des citations de la *Cosmologie*, de la *Théodicée*, etc., etc., il vous prouverait que ce monde-ci est le meilleur des mondes. Pour moi, qui n'en crois rien, et qui sens malheureusement beaucoup de maux, je pourrais lui faire la réponse de ce stoïcien auquel un péripatéticien niait le mouvement, le stoïcien le confondit en marchant devant lui[2]. »

En ces temps de calamités, où Frédéric voyait sa philosophie fondre entre ses mains avec ses armées, il la louait encore de lui avoir donné de l'indifférence pour la dissolution, et pour l'anéantissement de sa pensée[3]. Ce n'était pas là un service qui dût la rendre bien respectable à ses yeux, et dès lors aussi, loin de s'intéresser aux idées philosophiques qui venaient à se produire, il n'en parlait plus guère qu'avec un sentiment de fatigue et de dégoût, et n'en tirait d'autre usage que de se confirmer dans son scepticisme : « Hume court après les paradoxes, et encore Locke lui a-t-il prêté des béquilles pour l'aider à se traîner dans un

1. Lettre au marquis d'Argens, 19 juillet 1757.

2. Lettre à la duchesse de Saxe-Gotha du 17 mai 1760. *OEuvres de Frédéric le Grand*, t. XVIII.

3. Lettre à la duchesse de Saxe-Gotha, 8 mai 1760. *Ibid.*

pays où le terrain semble sans cesse se dérober sous ses pieds; l'*Émile* est un ramas de visions cornues, un rabachage de choses que l'on sait depuis longtemps, décoré de pensées hardies et écrites en style assez élégant[1]. » Quant à lui, il s'arrangeait dans son scepticisme de manière à en faire une demeure supportable pour sa pensée, accordant à l'homme la liberté limitée, il est vrai, d'opter entre sa raison et ses passions, cette liberté supposant une intelligence indépendante de la matière. Il croit à un Dieu créateur, mais à un Dieu qui ne s'embarrasse pas de nos misérables démêlés terrestres, ni de toutes les pauvretés qui nous tourmentent, jusqu'au moment où le quart d'heure de Rabelais sonne et qu'il faut décamper. Tout ce qui se passe ici-bas est la suite nécessaire des passions qui ont été données aux hommes, et qui contribuent alternativement à leur bonheur et à leur malheur : « L'Être suprême a répandu tous ces différents caractères sur la surface de la terre, à peu près comme un jardinier sèmerait au hasard, dans un parterre, des narcisses, des jasmins, des œillets, des soucis et des violettes; elles croissent au hasard, chacune dans la place où leur semence est tombée, et produisent nécessairement la fleur dont elles contiennent le germe. Aussi les passions agissent toujours conformément à leur caractère, et le grand architecte s'en embarrasse aussi peu que vous, madame, d'une taupinière de fourmis qui peut se trouver dans vos jardins[2]. » Quant à un hasard brutal, ou à une nécessité fatale qui nous ferait agir comme des marionnettes, Frédéric ne croit pas plus à l'un qu'à l'autre.

1. Lettre à la duchesse de Saxe-Gotha, 10 février 1763. *Œuvres de Frédéric le Grand*, t. XVIII.

2. Lettre à la même, 17 mai 1760. *Ibid.*

« Il aurait quelque peine à devenir marionnette sur ses derniers jours. »

A mesure que le philosophe de Sans-Souci tempérait sa philosophie, il devenait aussi plus indulgent pour le christianisme, et plus disposé à lui passer, en faveur de sa morale, les dogmes et les superstitions qui avaient fini par la défigurer. Selon lui, la religion du Christ, pur déisme à son origine, avait été depuis abondamment pourvue de dogmes par les conciles, et corrompue par l'industrie de prêtres ambitieux. Pouvait-il en être autrement? « La superstition tient au caractère de l'homme, répète-t-il sans cesse, et je suis moralement persuadé que si l'on établissait une colonie nombreuse d'incrédules, au bout d'un certain nombre d'années on y verrait naître des superstitions. On abolit une religion ridicule et l'on en introduit une plus extravagante. On voit des révolutions dans les opinions, mais c'est toujours un culte qui succède à quelque autre. La réforme fit une grande révolution, mais que de sang, que de carnage, que de guerres, de dévastions pour oser se passer de quelques articles de foi; quelle fureur s'emparerait des hommes si l'on voulait les supprimer tous! »

Frédéric qui ne veut pas, avec raison, que l'on confonde l'institution avec l'abus, ne songe pourtant jamais à se rendre compte de ce besoin universel des hommes qui porte leurs regards à s'élever vers le ciel. Il s'arrête aux apparences qui le choquent. La vraie philosophie lui eût conseillé d'aller par delà; la sienne se contente des explications les moins philosophiques du monde : « Tout culte est une superstition et la superstition est une des mauvaises drogues que la nature a semées dans cet univers; » et encore : « L'homme est un être sensible et non un être raisonnable. La vérité est

peu faite pour lui, l'erreur est son partage. » Inébranlable dans son incrédulité personnelle à l'égard du dogme chrétien et regrettant fort, pour son compte de prince protestant, que Martin Luther n'eût point poussé jusqu'au socinianisme, qui n'est proprement que la religion d'un seul Dieu, Frédéric, en vieillissant, trouvait de plus en plus que, superstition pour superstition, la religion chrétienne en valait une autre, et il finit par prendre son parti contre les philosophes qui l'attaquaient. Ce n'était pas, on le voit de reste, conversion ni même sympathie du royal incrédule qui criait naguère à l'unisson de ses anciens frères d'armes en incrédulité : « Écrasons l'infâme; » c'était bon sens et réveil d'un homme de gouvernement.

Deux manifestes de l'irréligion en délire, l'*Essai sur les préjugés* et le *Système de la nature* du baron d'Holbach lui avaient ouvert les yeux. Il avait devant lui un monstre redoutable, un fanatisme philosophique soufflant la haine et l'injure contre l'autel et contre le trône, et menaçant d'élever l'intolérance philosophique sur les ruines de la religion : « Qu'ai-je donc appris dans cette lecture, disait-il; quelle vérité m'a-t-elle enseignée? Que tous les ecclésiastiques sont des monstres à lapider; que le roi de France est un tyran barbare, ses ministres des archicoquins, ses courtisans des fripons lâches et rampant au pied du trône, les grands du royaume des ignorants pétris d'arrogance, que les maréchaux et les officiers français sont des bourreaux mercenaires, les juges d'infâmes prévaricateurs, les financiers des Cartouches et des Mandrins, les historiens des corrupteurs de princes, les poëtes des empoisonneurs publics, et qu'il n'y a de sage et de louable, de digne d'estime dans tout le royaume que l'auteur

et ses amis qui se sont revêtus du titre de philosophes[1]. »

En envoyant à d'Alembert un écrit où il examinait avec toute son ironie et sa sagacité, les sophismes de l'*Essai sur les préjugés*, qu'il qualifiait de production très-licencieuse et très-indécente! « Quel but, disait le roi, ce soi-disant philosophe se propose-t-il par son ouvrage? de changer la religion? Je lui ai démontré que cela est impossible. Veut-il donc devenir le martyr de de la religion naturelle? Cela est bien fort, car quand on n'espère rien au delà du tombeau il faut rendre, autant qu'on le peut, son existence heureuse dans cette vie-ci. La maladresse de l'auteur paraît surtout en ce qu'il calomnie la religion chrétienne. J'avoue qu'il faut être bien novice pour lui imputer des crimes. Il est dit dans l'Évangile : « Ne faites pas aux autres ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse. » Or, ce précepte est le résumé de toute la morale, il est donc ridicule et c'est une exagération outrée d'avancer que cette religion ne fait que des scélérats. Voilà comme pense un amateur de la sagesse solitaire, reclus dans la petite vigne où il médite comme un autre sur la folie des hommes, et sur toutes les opinions bizarres et ridicules qui leur ont passé par la tête[2]. »

Ainsi, Frédéric avait finalement renoncé à la grande prétention de son siècle, le triomphe suprême de la raison humaine sur les préjugés. A ses yeux dessillés,

1. L'examen de l'*Essai sur les préjugés* fut publié par les soins de l'abbé Bastiani, en 1770 ; Les *Remarques sur le système de la nature* ne virent le jour qu'après la mort du roi ; il les avait communiqués à d'Alembert et à Voltaire qui le pressa à plusieurs reprises, mais inutilement, de les faire paraître.

2. Lettre à d'Alembert, 17 mai 1770. *OEuvres de Frédéric le Grand*, t. XXIV, p. 485.

c'était peine perdue d'entreprendre d'éclairer le globe que nous habitons. Il fallait abandonner le vulgaire à l'erreur en tâchant seulement de lui donner une morale propre à le détourner des crimes qui dérangent l'ordre de la société; et comme sur ce dernier point il tenait l'influence du christianisme pour insuffisante par la raison qu'il y a peu de chrétiens conséquents, il croyait qu'il y avait beaucoup à faire et urgence à faire beaucoup. « Je ne puis m'empêcher, disait-il, d'avouer à notre honte qu'on s'aperçoit dans ce siècle d'un refroidissement étrange pour ce qui concerne la réforme du cœur humain et des mœurs. On dit publiquement, on imprime que la morale est autant ennuyeuse qu'inutile et qu'il faut laisser aller le monde comme il va. Mais si l'on en usait ainsi à l'égard de la terre, si on ne la cultivait pas, elle porterait sans doute des ronces et des épines, et jamais elle ne donnerait d'abondantes moissons et d'utiles végétaux qui nous servent d'aliments[1]. »

Mais ce principe des bonnes mœurs, où le trouver? Frédéric essaya de le chercher dans l'amour-propre à la suite d'Helvétius et de d'Alembert, sans autre effort toutefois que de donner un tour net et pratique aux substilités de l'un et aux esquisses de l'autre. Son esprit était même si plein alors de ses vues sur l'efficace de la morale de l'intérêt, que peu après les avoir développées dans son *Essai sur l'amour-propre*, qu'il fit lire à l'Académie royale, il composa pour son corps des cadets de Berlin, une sorte de catéchisme de morale à l'usage de la jeune noblesse, et le fit publier en français et en allemand.

Cet écrit est sans contredit un des plus ingénieux et

1. *Essai sur l'amour-propre envisagé comme principe de morale. Œuvres*, t. IX, p. 97.

des plus honorables ouvrages du roi de Prusse. Sans doute quand on définit la vertu « une heureuse disposition de l'esprit qui nous porte à remplir les devoirs de la société pour *notre propre avantage*, » il est très-inconséquent de présenter ensuite au jeune homme pour stimulant et récompense du sacrifice qu'on lui demande « l'applaudissement des sages, la conservation d'une réputation sans tache à laquelle il attache tout son bonheur, la satisfaction ineffable qu'il y a à se trouver tel qu'on désire être, digne de mériter des amis, digne de ses concitoyens, digne de ses propres applaudissements. » Assurément, d'Alembert, qui avait pensé le premier à un catéchisme de morale, n'aurait pas consenti à signer de pareilles pétitions de principes, un catéchisme d'une logique si boiteuse, et l'on doit reprocher à Frédéric de ne s'être pas rendu à l'appel muet que lui adressaient de si flagrantes inconséquences, inconséquences généreuses toutefois comme la morale désintéressée qu'il prêche à sa noblesse, au nom de son intérêt. Ces maximes qui abordent sans détour chaque situation de la vie où les passions peuvent placer un jeune homme de qualité, sont exprimées avec précision, en un style mâle et chaleureux. Le questionneur est ironique, même mordant, tentateur; le répondant est vif et plein de foi, il s'élève à l'éloquence, quand il flétrit l'ingratitude et exalte la reconnaissance, « âme de l'amitié et consolation de la vie. »

« *Demande*. — En servant les hommes on n'oblige souvent que des ingrats; que vous reviendra-t-il de vos peines?

Réponse. — Il est beau de faire des ingrats; il est infâme de l'être.

Demande. — La reconnaissance est un poids bien

pesant, et souvent insupportable; on ne s'acquitte jamais d'un bienfait. Ne trouvez-vous pas qu'il est dur de le porter toute sa vie !

Réponse.— Non; parce que ce souvenir me rappelle sans cesse les belles actions de mes amis; la mémoire de leurs nobles procédés est longue dans mon esprit; je n'ai la mémoire courte que sur le sujet des offenses. Il n'est point de vertu sans reconnaissance; elle est l'âme de l'amitié, de la plus douce consolation de la vie. C'est elle qui nous lie à nos parents, à notre patrie, à nos bienfaiteurs. Non, je n'oublierai jamais la société qui m'a vu naître, le sein qui m'a allaité, le père qui m'a élevé, le sage qui m'a instruit, la langue qui m'a défendu, le bras qui m'a assisté. »

A supposer que Frédéric eût été bien convaincu à ce moment, comme nous le croyons, de l'efficacité des catéchismes de morale, cette conviction finit aussi par prendre le chemin des autres. Sur la fin de sa vie, il en était arrivé à ne plus voir d'autre frein pour les méchantes actions, que dans les peines afflictives et la honte; la morale n'avait pas plus d'empire sur les passions des hommes que la religion. Le prince Henri, son frère, persuadé du contraire, essayait d'amener le roi à son avis: « Il est des dogmes, lui disait-il, qui intéressent l'utilité et la conservation de l'État; le philosophe doit les respecter, par exemple l'opinion d'une autre vie; tout homme qui y croit, a certainement un motif de plus pour être un citoyen honnête. Tels sont encore la plupart des axiomes de morale, lesquels reçoivent une caution plus forte aux yeux de ceux qui croient à une religion. C'est un frein de plus, lequel s'il vient un jour à se relâcher totalement, aura des suites peut-être aussi funestes que l'ont été ces affreuses guerres

de religion. Ce temps est encore très-éloigné, mais je crois qu'on peut avec un œil observateur entrevoir le germe que ces nouveautés préparent[1]. »

Le roi répond : « Je suis très-persuadé qu'il faut laisser à chacun la liberté de croire ce qui lui paraît agréable : qu'on admette l'immortalité, je ne m'y oppose point, pourvu qu'on ne se persécute pas. Quant aux mœurs, les avantages présents, soit de l'intérêt, soit de l'ambition, soit de la volupté, l'emporteront toujours de beaucoup sur les punitions d'une autre vie. Les opinions religieuses, mon cher frère, comme celles de la philosophie, faibliront toujours si elles ne se trouvent soutenues par la crainte des gibets et du mépris public. Qu'on invente tout ce qu'on voudra, qu'on renouvelle les principes du stoïcisme, le désintéressement des premiers chrétiens, le peuple entendra ces beaux discours sans les comprendre, et il se vengera s'il est offensé; il se mettra en colère, si la vésicule du fiel répand trop de fiel dans son estomac, et s'il a le foie desséché il s'enivrera dans la Courtille. Voilà, mon cher frère, sans fard, la peinture de notre espèce. Peut-être quelque globe qui nous est inconnu se trouve-t-il habité par des anges, ou par quelque nature supérieure à notre espèce, et là il se pourra que la religion et la morale fassent plus d'effet sur les mœurs de ces habitants que ces mêmes choses n'en opèrent dans notre monde[2]. »

Tel est le dernier mot des opinions successives de Frédéric le Grand sur la morale et la religion; ce n'est pas le mot d'un vrai philosophe, on en conviendra. Il y a en définitive plus de manie que de réflexion, plus de

1. Lettre du prince Henri au roi, 30 novembre 1781, de Rheinsberg. *OEuvres de Frédéric le Grand*, t. XXVI.

2. Lettre au prince Henri, 7 décembre 1781. *Ibid.*, p. 482.

légèreté que de profondeur, dans ce mépris de la nature humaine. On sent d'ailleurs que la raison du roi est toujours aux prises avec les livres qu'il a lus, et que chez lui la critique n'a jamais fait une place sérieuse même à la contemplation. Sa philosophie, à la prendre dans son jour le plus favorable, se réduisait simplement à la philosophie de l'objection, c'est-à-dire au scepticisme de Bayle, qui ne lui avait que trop appris combien le vulgaire des hommes est inconséquent, raisonne mal, et est susceptible de tromper ou de se tromper soi-même. Le scepticisme peut bien achever de détendre les ressorts des âmes naturellement molles; mais sa force d'impulsion sur les plus énergiques est nulle; il peut les contenir, il ne les porte à rien. Osons donc conclure que si Frédéric le Grand a été un grand roi, ce n'est pas aux principes de sa philosophie qu'il en est redevable. Tout au plus pourrait-on attribuer à leur influence la tolérance que le roi établit, et fit respecter dans ses États. Mais cette tolérance même, ces lois de l'humanité qu'il édicta, tant de sages et habiles mesures qu'il prit pour assurer à son pays le bienfait du travail et de la sécurité, tout ce qu'il tenta et accomplit pour développer chez ses sujets le goût des arts et des sciences, en un mot pour faire de la Prusse éclairée et gouvernée l'exemple de l'Allemagne, ce n'est pas à son scepticisme qu'il est juste d'en faire honneur, c'est à sa passion pour les lettres, soutien de sa jeunesse maltraitée, délices de ses plus belles années, et consolation des plus malheureuses[1]. Que l'on se raille tant qu'on voudra de la cour littéraire du roi bel esprit, de ses admirations et de ses amitiés roturières, de la fécon-

1. Lettre au prince Henri, 27 avril 1764, t. XXVI, p. 300.

dité intempérante de sa muse française, de ses lectures éternelles, il n'en est pas moins vrai que tous ces goûts ont ouvert à l'amour ardent de Frédéric pour la gloire de sa patrie, de nobles horizons, lui ont inspiré le désir, et indiqué les moyens d'accomplir de grandes choses dans ses États. C'est parce qu'à dix-huit ans il regardait « les gens d'esprit comme la quintessence du genre humain, les savants comme des étoiles qui doivent servir de phare et de fanal à sa faiblesse, » que son âme s'éleva d'elle-même à un sentiment de l'égalité humaine, étranger aux princes de son temps; et c'est parce que les lettres avaient adouci son caractère né fier et sombre, qu'à Remusberg déjà il rêvait le bonheur de ses sujets. Ses causeries familières avec Suhm, Jordan, Kayserlingk y servaient bien plus que les théories de Grotius et de Wolf, son goût insatiable pour les livres, que les connaissances qu'il y puisait. Osons aller plus loin; il ne fallut pas moins peut-être que sa persévérance opiniâtre à cultiver son propre esprit, pour empêcher les pensées ambitieuses de la gloire militaire d'anéantir les uns après les autres tous ses généreux projets de civilisation.

L'examen des écrits politiques de Frédéric II achèvera de montrer le peu de part qui revient en réalité à la philosophie proprement dite dans les actes de son règne. Il n'y a pas plus du métaphysicien chez ce hardi politique que du cardinal théologien chez Richelieu, bien que le roi de Prusse ait composé des discours pour son académie et le ministre de Louis XIII de savantes controverses et la *Perfection du chrétien*.

Avant de monter sur le trône, et dans les loisirs laborieux de Remusberg, Frédéric s'appliqua avec une

certaine exaltation à réfuter le *Prince* de Machiavel, cherchant de bonne foi à se pénétrer des maximes de gouvernement opposées à celles du politique florentin. Voltaire applaudissait avec enthousiasme : « Enfin, disait-il, voici un livre digne d'un prince, » et pour ne pas en avoir le démenti, il corrigea, il émonda l'œuvre trop abondante avec un soin paternel.

L'*Anti-Machiavel* est avant tout un monument intéressant des bonnes intentions qui animaient le prince royal de Prusse en 1739. Frédéric n'admettait pas que Machiavel dans une pensée de satire et de vengeance eût voulu montrer simplement ce que les princes sont capables de faire plutôt que ce qu'ils doivent faire. Il repoussait cette explication du problématique ouvrage comme injurieuse au corps entier des souverains. Le *Prince* était simplement à ses yeux une diabolique collection de poisons destinés par un monstre à détruire l'humanité. Les explications postérieurement fournies par les biographes de Machiavel ne lui auraient pas convenu ; l'image qu'il se faisait de ce Florentin, corrupteur des jeunes princes et empoisonneur de l'humanité donnait un plus beau cours aux généreuses indignations de sa jeunesse. « J'ose prendre la défense de l'humanité contre ce monstre qui veut la détruire ; j'ose opposer la raison et la justice au sophisme et au crime, et j'ai hasardé mes réflexions sur le prince de Machiavel, chapitre à chapitre, afin que l'antidote se trouve immédiatement à côté du poison.... Les inondations qui ravagent des contrées, le feu du tonnerre qui réduit des villes en cendres, le poison de la peste qui désole des provinces, ne sont pas aussi funestes au monde que la dangereuse morale et les passions effrénées des rois ; les fléaux célestes ne durent qu'un temps, ils ne ravagent

que quelques contrées et ces pertes, quoique douloureuses, se réparent, mais les crimes des rois font souffrir bien longtemps des peuples entiers, et combien n'est point déplorable la situation des peuples lorsqu'ils ont tout à craindre de l'abus du pouvoir souverain, lorsque leurs biens sont en proie à l'avarice du prince, leur liberté à ses caprices, leur repos à son ambition, leur sûreté à sa perfidie, et leur vie à ses cruautés. C'est là le tableau tragique d'un État ou régnerait un prince comme Machiavel prétend le former. » Tel ne sera pas le peuple sur lequel Frédéric s'apprête à régner; son livre en est comme l'engagement pris devant l'Europe par l'auteur.

Cette chaleur de jeunesse était imprudente, sincère, autrement Frédéric n'aurait pas risqué des réflexions comme celles-ci : — « Il me semble qu'un prince qui aurait conquis une république, après avoir eu des raisons justes de lui faire la guerre, pourrait se contenter de l'avoir punie et lui rendre ensuite sa liberté; peu de personnes penseraient ainsi. » Le roi de Prusse ne pensera point ainsi après le partage de la Pologne. — « Machiavel ne fait voir l'ambition que dans son beau jour, *si elle en a un,* » doute imprévoyant : qui parle ainsi ne sera donc pas ambitieux! — «La valeur et l'adresse se trouvent également chez les voleurs de grand chemin et chez les héros; la différence qui est entre eux, c'est que le conquérant est un voleur illustre, et que le voleur ordinaire est un faquin obscur; l'un reçoit des lauriers pour prix de ses violences et l'autre la corde. » Deux ans après avoir écrit cette réflexion philosophique, Frédéric envahissait la Silésie. — « Pour m'assurer les biens de mes voisins, il faut les affaiblir; et pour les affaiblir, il faut les brouiller, telle est la logique des scélérats. » A quelle logique répondra

donc cette confidence du roi de Prusse à son frère, lorsqu'en 1776, à propos de l'un des infâmes écrits qui commençaient à circuler à Paris contre Marie-Antoinette, il lui écrivait : « La chanson est très-grossière, mais elle prouve que la reine n'est pas aimée et c'est un bien. Je voudrais que le roi de France s'en dégoûtât. Tout ce qui peut servir à ce dessein me paraît admirable [1] ? »

Il y a une différence bien marquée entre la première moitié de l'*Anti-Machiavel* et la seconde. Les derniers chapitres sont d'un esprit tout autrement mûr et pratique que les premiers. On y trouve moins de banalités et de déclamations. L'homme d'État et l'homme de guerre commencent à se révéler. Il y a tels aperçus sur les puissances modernes, sur la guerre notamment, telles peintures satiriques des principales cours d'Allemagne, qui devaient donner à réfléchir et faire augurer un règne moins innocent et moins pacifique que celui qu'avait annoncé d'avance l'enthousiasme de Voltaire[2]. On y lit cette déclaration très-claire : « Un grand prince doit prendre sur lui la conduite de ses troupes, rester dans son armée comme dans sa résidence ; son intérêt, son devoir, sa gloire, tout l'y engage. Il ne s'agit point qu'un homme traîne jusqu'à l'âge de Mathusalem le fil indolent et inutile de ses jours, mais plus il aura ré-

1. Lettre du roi au prince Henri, du 19 mars 1776, publiée en 1855 par M. Preuss, dans le t. XXVI. des *OEuvres*.

2. Frederic devenu roi pendant que l'*Anti-Machiavel* s'imprimait à la Haye essaya d'empêcher qu'il ne vit le jour. Mais le libraire possesseur du manuscrit ne voulut entendre parler ni de suppression ni de corrections. Cette première édition, constate M. Preuss, parut à la Haye chez Jean Van Duren à la fin de septembre 1740, quatre mois après l'avénement de Frédéric II. Elle fut suivie d'une édition considérablement diminuée et adoucie par Voltaire, mais dont Frédéric ne fut pas content.

fléchi, plus il aura fait d'actions belles et utiles, et plus il aura vécu. »

Que la postérité eût un jour à dire de lui aussi qu'il avait beaucoup vécu, il fut bientôt manifeste que tel était le ferme dessein du jeune roi de Prusse, et que l'ambition d'agrandir et d'élever en tous sens l'héritage paternel, allait être le mobile de sa politique. En effet, tirer une nation d'un assemblage de peuples sans lien et d'annexions presque fortuites, pénétrer cette nation du sentiment de la patrie en lui donnant des motifs de s'estimer forte et heureuse, telle a été la pensée unique de Frédéric II, du premier jour de son règne jusqu'au dernier. Toutes les ressources de son génie politique et militaire ont été employées à l'accomplir. En quelque position qu'il se soit trouvé, il ne faut pas chercher ailleurs l'explication de sa conduite, la morale de ses alliances, des guerres qu'il a entreprises et des paix qu'il a signées.

Cette morale a peu de rapports quelquefois avec les réfutations du *Prince ;* mais elle démontre sans réplique combien après tout, en politique, le génie de Frédéric était vigoureux et indépendant de toute métaphysique. L'ambition de l'Autriche contrecarrait la sienne; la puissance et la jalousie de cette maison, depuis longtemps réveillées, opposaient un obstacle presque insurmontable à ses desseins. Il n'y avait d'autre espoir de le briser qu'en soulevant contre la cour de Vienne toutes les susceptibilités, les inquiétudes, les intérêts des autres puissances, et Frédéric déploya dans cette tâche difficile une habileté si merveilleuse que Machiavel quelquefois, dans son réfutateur, aurait pu reconnaître son élève. L'intérêt de la Prusse justifiait tout. Lui-même a raconté dans l'*Histoire de mon temps*, la suite de ses

efforts patriotiques, les alternatives de succès, de revers de ses armées, les alliances contractées et rompues, les négociations diplomatiques, enfin toutes les péripéties de sa laborieuse entreprise, couronnee à la fin du plus étonnant succès, après avoir failli échouer avec toute la fortune de la Prusse, contre ses ennemis tour à tour coalisés. Mais sa correspondance avec sa famille, avec son frère Henri surtout, révèle bien mieux encore le secret et la profonde sagacité de ce politique. On ne connaît bien Frédéric et on ne se rend compte du succès à peine croyable de la plus hardie entreprise qu'ait jamais tentée un petit prince, que lorsqu'on a lu cette partie de ses œuvres.

Un trait bizarre y frappe d'abord et importune, c'est le ton de désabusement et de dédain ironique avec lequel il ne manque guère de traiter les choses dont il vient de parler avec la plus mâle et la plus sérieuse fermeté. On a affaire à deux personnages à la fois, dont l'un ment à n'en pas douter; car comment se persuader qu'un roi capitaine ait regardé de bonne foi comme choses de néant et indignes de l'activité d'un homme raisonnable, les objets de ses propres entreprises, le prix du sang et les sacrifices de son peuple. Frédéric s'en impose à lui-même et sa manie de philosopher l'empêche de s'apercevoir qu'en sacrifiant à la philosophie, comme il le croit, il immole au contraire sa gloire à une pauvre vanité; mais ceci écarté, il reste une foule de réflexions et de jugements d'un grand sens, touchés, selon le cas, avec finesse ou vigueur.

Frédéric II admirait beaucoup la liberté de l'Angleterre, œuvre de ses lois, mais il ne songeait point à en faire jouir son pays par des lois analogues. La liberté qui résulte de principes humains et fixes dans l'admi-

nistration de la justice, d'une direction équitable des affaires, de la sécurité enfin des personnes et des propriétés, lui semblait devoir suffire à ses sujets. Un prince confondant leurs intérêts avec les siens et jaloux plus qu'eux-mêmes de leur prospérité et de leur gloire valait bien à son gré un Robert Walpole ou un lord Bute.

Avec la réforme des tribunaux, un code uniforme pour tous les États de la monarchie prussienne avait pourvu d'abord à la justice, ce premier besoin d'un peuple libre. *Sub lege libertas*. Des principes bien simples avaient présidé à cette réforme; chez des nations qui sortent à peine de la barbarie, pensait Frédéric, il faut des législateurs sévères; chez les peuples policés, dont les mœurs sont douces, il faut des législateurs humains: « S'imaginer que les hommes sont tous des démons, et s'acharner sur eux avec cruauté, c'est la vision d'un misanthrope farouche; supposer que les hommes sont tous des anges et leur abandonner la bride, c'est le rêve d'un capucin imbécile; croire qu'ils ne sont ni tous bons ni tous mauvais; récompenser les bonnes actions au delà de leur prix, punir les mauvaises au-dessous de ce qu'elles méritent, avoir de l'indulgence pour leurs faiblesses et de l'humanité pour tous, c'est comme *en doit* agir un homme raisonnable[1]. »

Ceci fait, et l'Administration fonctionnant avec régularité sous la surveillance de Conseils bien choisis, le roi de Prusse tenait son pupille pour bien gouverné et l'égal, sur ce point essentiel, des peuples les plus libres. Le *pupille* (le mot est de lui), c'était la nation, le tuteur, c'était le souverain qui naturellement n'a point à consulter son pupille sur la meilleure façon d'administrer

1. Dissertation sur les raisons d'établir ou d'abroger les lois. *Œuvres*, t. IX. p. 33.

son bien et de défendre ses intérêts, sa responsabilité lui garantissant de sa part une gestion consciencieuse. Sur les obligations des rois, dont le devoir essentiel était, selon lui, de soutenir à outrance et par tous moyens l'avantage de la nation, il eut des discussions épistolaires pleines de courtoisie et très-curieuses avec l'électrice de Saxe, fille de l'empereur Charles VII. En défendant son terrain contre les insinuations moitié morales, moitié diplomatiques de sa spirituelle alliée, il laisse bien mesurer toute la portée de sa morale politique : « Il est sûr, que l'humanité et la bienfaisance ne doivent pas se borner à un peuple et que, en citoyens du monde, nous devons regarder toutes les nations comme nos frères. Rien de plus beau ni de plus heureux pour le genre humain, si la philosophie et le patriotisme pouvaient s'accorder sur ce point; mais que de difficultés innombrables ne naissent pas d'intérêts opposés les uns aux autres et qui ne sont pas susceptibles de conciliation ! Que faire, Madame, dans ce cas? Quel moyen de sacrifier les intérêts de son pupille (quelque malotru qu'il soit) aux avantages des autres ? » On ne peut subordonner plus nettement la justice à l'intérêt politique : retranché derrière son patriotisme, l'ancien adversaire de Machiavel est prêt à tout refus comme à toute entreprise que ses sentiments personnels de justice condamneraient peut-être, mais que l'avantage de sa patrie lui commanderait. Il oubliait un peu ce qu'il avait dit, pendant la guerre de Sept ans, lorsque le ministère anglais négociait de tous côtés pour lui susciter des ennemis et l'obliger à faire une paix humiliante et désavantageuse : « Ce maudit Bute a même déclaré qu'il fallait établir pour principe que l'Angleterre devait en toute occasion sacrifier ses alliés aux intérêts nationaux. Après

cela, que nous reste-t-il à dire, sinon que, en renonçant aux sentiments d'honneur et de bonne foi, un traître peut commettre des perfidies sans en rougir[1]. »

La modération du prince tempérera du moins dans l'application ce droit violent, qui ne s'appuie que sur le canon et les gros escadrons ? Il ne faudrait pas trop y compter, car la modération du prince est pleine de dangers pour lui : « Si j'avais eu le bonheur de naître particulier, je n'aurais eu de procès avec personne, parce que j'aurais cédé jusqu'à ma chemise, et que j'aurais trouvé des ressources dans une industrie honnête. Il en est autrement des princes ; une opinion s'est établie dans l'esprit des hommes que, s'ils cèdent, c'est par faiblesse, ou qu'ils sont dupes, ou qu'ils sont lâches s'ils sont modérés. Il y en a que leur facilité et leur bonté ont rendus des sujets de mépris aux yeux de leurs peuples. » Est-ce donc à un grand prince, lui objectera-t-on, à écouter les préventions populaires plutôt que sa conscience, et à faire cas de l'opinion publique au point de blesser l'honnêteté pour lui plaire ? « J'avoue, répond Frédéric, que d'aussi faux appréciateurs du mérite doivent être dédaignés.... Toutefois, c'est la voix publique qui décide des réputations, et quelque envie qu'on ait de braver les jugements de ce tribunal, on se trouve quelquefois obligé de le respecter. »

En réalité, avec un désir passionné d'avoir la confiance et l'affection de son peuple, Frédéric ne faisait aucun cas des jugements publics ; il recueillait avec soin les conjectures, les jugements sur les projets qu'on lui

1. Lettre à la duchesse de Saxe-Gotha, 11 décembre 1762. *Œuvres*, t. XVIII, p. 202. Et déjà lorsque Frédéric parlait ainsi, il oubliait la paix séparée qu'il fit en 1744, laissant la France aux prises avec leurs ennemis communs.

supposait, mais il n'en prenait jamais conseil, persuadé que la plupart des gens n'étant point raisonnables et le public ne connaissant point le ressort des affaires, il n'y avait pas à attendre de leurs jugements irréfléchis des lumières sur lesquelles un prince sensé pût régler sa conduite.

Malgré le peu de cas qu'il faisait de l'opinion publique, il calculait avec soin, selon les circonstances, l'énergie de son action et redoutait assez l'effet des libelles lancés contre lui et sa politique, pour les combattre par des brochures de sa main; et puis l'indolence publique a quelquefois ses inconvénients : « Il faut aussi de temps en temps réveiller le public de sa léthargie et l'obliger à faire des réflexions. Ces semences ne produisent pas d'abord, quelquefois elles portent des fruits avec le temps. » L'ironie, le persiflage outrageant et plus souvent une plaisanterie assez gaie sont le ton ordinaire de ces brochures, où l'on reconnaît un élève de Voltaire à la manière, et un homme d'État, à la portée des vues comme à la netteté des pensées.

Ces pamphlets sont assez nombreux. La guerre de Sept ans est l'époque des meilleurs. Lorsqu'en 1756, par exemple, la foudroyante invasion de la Saxe par le roi de Prusse, achevait d'exaspérer le cabinet de Versailles, et le disposait à se jeter tout à fait dans l'alliance ébauchée avec l'Autriche, Frédéric qui se préparait à fondre sur la Bohême et prévoyait l'impression que ferait en France cette audacieuse attaque, ne méprisa point, comme l'y exhortait le marquis d'Argens, l'opinion des Français, et il essaya de la gagner en leur démontrant que sa cause était celle de la France même. C'est le cardinal de Richelieu qu'il chargea de la démonstration. Il se fit adresser par le grand ministre une

lettre datée des Champs-Élysées, où une quantité d'habitants de la terre venaient tous les jours entretenir les ombres heureuses des victoires du roi de Prusse. Le cardinal a tressailli de joie, car quoique mort, il s'intéresse aux avantages et à la gloire d'un État qu'il a gouverné autrefois : « C'est donc en qualité de bon Français, que j'ose féliciter Votre Majesté de ses heureux succès qui sont si utiles à la monarchie française. Je vois, sire, que vous suivez mon exemple, et que vous ne vous écartez pas de mes principes, vous ne perdez pas de vue les véritables ennemies de la France, et en ne vous éloignant jamais de cette saine politique, vous égalez les exploits de Gustave-Adolphe. Ah! que j'applaudis aux sages mesures que prend Votre Majesté pour donner des bornes aux vastes projets de la maison d'Autriche! C'est donc vous qui mettez un frein à sa cupidité et à son ambition? Vous êtes, sire, le meilleur allié qu'ait jamais eu la France. Il ne manquait à mon bonheur que d'être né votre contemporain. »

La prétendue satisfaction du cardinal aurait été plus persuasive « si le soutien de l'empire des Lys » n'avait pas fait alliance avec l'Angleterre. On ne savait pas cela aux Champs-Élysées, car Richelieu n'en parle point; mais on le savait à Versailles, et le comte de Kaunitz, Marie-Thérèse et Mme de Pompadour, prévalurent contre sa politique prussienne. Frédéric se vengea plus tard, dans son camp de Schonfeld par une sanglante facétie à l'adresse de Mme de Pompadour[1].

Ces écrits de circonstance ont du prix pour l'histoire

1. « *Lettre de la marquise de Pompadour, à la reine de Hongrie pour demander l'abolition du tribunal de Chasteté....*

de la guerre de Sept ans[1]; ils développent d'une manière piquante et instructive les raisons de la conduite du roi, et surtout les évolutions de sa diplomatie dans le cours de cette guerre mémorable, si fatale aux armes et à la politique de la France, si décisive au contraire pour la fortune du nouvel État qui grandissait bien à propos en Europe pour déjouer les vastes desseins de la maison d'Autriche. Une lutte si disproportionnée exigeait de celui qui osa la soutenir, plus que des talents militaires, plus qu'un génie politique fertile en ressources. Sans l'indomptable résolution de son caractère, sans la persévérance inébranlable dans les desseins qu'il poursuivait, vingt fois Frédéric aurait succombé aux vicissitudes de cette lutte toujours recommençante! Un moment de lassitude aurait compromis pour jamais peut-être la fortune de son pays et de sa maison. Il avait à lutter contre le découragement des siens, à fermer son âme à la plainte éloquente qu'élevaient contre son ambition le territoire prussien envahi, le pays épuisé d'hommes, la patrie désolée par tous ses fléaux de la guerre. Frédéric entendait tout et n'écoutait rien.

Les pertes du royaume, bientôt réparées par ses soins infatigables cessèrent au bout de quelques années d'adresser à son cœur ces durs reproches; la nation devançant le succès de ses travaux, faisait mieux que lui pardonner, elle se montrait fière d'avoir souffert

1. Il faut lire la *Lettre* d'un soi-disant secrétaire du comte de Kaunitz à un prétendu secrétaire du comte de Cobentzel, et surtout les *Lettres d'un officier prussien à un de ses amis*, où le roi compare la conduite de ses ennemis coalisés à celle de Cartouche et de sa bande. Indiquons encore le *Bref du S. P. le Pape à M. le maréchal Daun. Lettre de félicitation du prince de Soubise au maréchal Daun. Lettre d'un Suisse à un noble vénitien, et d'un Suisse à un Génois. — Relation de Phihuhur, émissaire de l'empereur de Chine en Europe. Traduit du chinois* (1760.)

pour les efforts patriotiques de son chef, qui la payait de son sang en gloire et en grandeur, et finalement en prospérité. Mais un souvenir persécutait Frédéric, c'étaient les reproches d'inconséquence et d'inhumanité qui lui étaient venus des philosophes; souvenir aigri tous les jours davantage par les déclamations et les attaques des partis avancés de la philosophie, contre les rois et leur égoïsme sanguinaire. Dès lors, l'apologie de la guerre se trouve à tout propos sous sa plume : il y est éloquent et plein de verve : c'est sa cause qu'il plaide. Quelle indignation le saisit en voyant les philosophes de l'école d'Holbach accuser les souverains d'être les bouchers de leurs peuples, et de les envoyer égorger à la guerre pour divertir leur ennui : « Sans doute, répond-il, il s'est fait des guerres injustes, il y a eu du sang répandu qu'on aurait dû et qu'on aurait pu ménager. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait plusieurs cas où les guerres soient nécessaires, inévitables et justes. Un prince doit défendre ses alliés quand ils sont attaqués; sa propre conservation l'oblige à maintenir par les armes l'équilibre du pouvoir entre les puissances de l'Europe. Crier contre de telles guerres, injurier les souverains qui les font, c'est marquer plus de haine pour les rois que de commisération et d'humanité pour les peuples qui en souffrent indirectement. Marc-Aurèle, Trajan, Julien furent continuellement en guerre, cependant les philosophes les louent; pourquoi blâment-ils donc les souverains modernes de suivre en cela leur exemple? Apprenez, ennemis des rois; apprenez, Brutus modernes, que les rois ne sont pas les seuls qui font la guerre, les républiques en ont fait de tout temps; sans parler des républiques anciennes, plus guerrières qu'aucune monarchie, celle des Vénitiens n'a-t-elle pas

combattu contre celle de Gênes, contre les Turcs, contre le pape, contre les empereurs, contre Louis XII, etc. Les Suisses, plus bouchers que les rois, ne vendent-ils pas leurs citoyens au service des princes qui se battent? L'Angleterre, autre république, je ne vous en dis rien, vous savez par expérience si cette puissance fait la guerre et comme elle la fait. Les Hollandais, depuis la fondation de leur république, se sont mêlés de tous les troubles de l'Europe. La Suède a fait autant de guerres dans un temps donné, étant république, qu'elle en a entrepris étant monarchie. Quant à la Pologne, je vous demande ce qui s'y passe à présent, ce qui s'y est passé dans ce siècle, et si vous croyez qu'elle a joui d'une paix perpétuelle? »

Que les philosophes prennent donc leur parti de la guerre; elle est funeste en elle-même; mais c'est un mal comme ces autres fléaux du ciel qu'il faut supposer nécessaires dans l'arrangement de cet univers, puisqu'ils arrivent périodiquement, et qu'aucun siècle ne peut se vanter d'en avoir été exempt. En attendant, le mépris orgueilleux avec lequel ces messieurs traitent les gens de guerre est insupportable : « Indigne déclamateur, faut-il t'apprendre que les arts ne se cultivent en paix qu'à l'abri des armes; faudra-t-il prouver en notre siècle que, sans de vaillants soldats qui défendent le royaume, il deviendrait la proie du premier occupant? Oui, monsieur le soi-disant philosophe, la France entretient de grandes armées; aussi n'est-elle plus exposée à ces temps de confusion et de trouble où elle se déchirait par des guerres civiles, plus pernicieuses et plus cruelles que les guerres étrangères.... Que n'eussiez-vous pas dit si, dans le cours de la dernière guerre, il fût arrivé que les Anglais eussent

pénétré jusqu'aux portes de Paris? Avec quelle impétuosité ne vous seriez-vous pas déchaîné contre le gouvernement qui aurait si mal pourvu à la sûreté du royaume et de la capitale.... »

Après les déclamations des philosophes du jour contre la guerre, rien ne révoltait plus Frédéric II que leur acharnement contre les souverains qui ont le plus fait pour la gloire de leur patrie, contre Louis XIV surtout, « jadis l'objet de louanges outrées et maintenant en butte aux injures atroces d'ignorants déclamateurs, qui s'acharnent à exagérer les fautes d'un roi qui les a effacées à force de gloire et de grandeur. »

« Les fautes de Louis XIV sont connues, et ces soi-disant philosophes n'ont pas seulement le petit avantage d'être les premiers à les découvrir. Un prince qui ne régnera que huit jours en commettra sans doute, et à plus forte raison un monarque qui a passé soixante années de sa vie sur le trône. Si vous voulez vous ériger en juge impartial, et que vous examiniez la vie de ce grand prince, vous serez obligé de convenir qu'il a fait plus de bien que de mal dans son royaume. La France lui doit ses manufactures et son commerce; elle lui doit, de plus, l'arrondissement de ses belles frontières et la considération dont elle a joui de son temps en Europe. Rendez donc hommage à ses qualités louables et vraiment royales. Quiconque de nos jours veut entamer les souverains, doit attaquer leur mollesse, leur fainéantise, leur ignorance; ils sont la plupart plus faibles qu'ambitieux, et plus vains qu'avides de domaines. »

C'en était fait du crédit des philosophes auprès du roi de Prusse; ils s'étaient perdus à jamais dans son esprit, et ce fut avec un plaisir très-significatif que lui, qui naguère avait applaudi à la campagne ouverte par les

encyclopédistes contre les jésuites, il refusa de laisser publier dans ses provinces la bulle qui supprimait leur Ordre. Il était content de montrer à tels de ses amis que s'il était philosophe, ce n'était pas à leur manière, et que sa logique d'homme d'État raisonnait plus juste que leurs rancunes et leur intolérance : « Voilà les jésuites chassés de la moitié de l'Europe ; pour moi, je les tolérerai tant qu'ils seront tranquilles, et qu'ils ne voudront égorger personne. Le fanatisme de nos pères est mort avec eux ; ceux qui sont aveugles et cruels peuvent encore persécuter ; ceux qui sont éclairés et humains doivent être tolérants ; pour moi, je fais gloire de conserver les débris de la société en Silésie, et de ne point aggraver leur malheur, tout hérétique que je suis. »

Il avait pour agir ainsi des motifs plus sérieux que le désir de mortifier un peu ces pauvres politiques de philosophes. D'abord son royaume était composé de catholiques et de protestants de toute dénomination, et il n'entendait nullement sacrifier les uns aux autres, car c'eût été leur sacrifier l'intérêt du souverain. La tolérance religieuse était avant tout, chez lui, une loi d'État qu'il n'était pas disposé à violer pour l'amour de la philosophie[1]. D'ailleurs, encourager toutes les émigrations à prendre le chemin de la Prusse était une maxime de sa maison, et par-dessus tout il tenait à consacrer avec éclat, devant l'opinion publique, l'indépen-

1. « Si la bulle avait été publiée en Silésie, l'instruction de la jeunesse en aurait souffert considérablement, et même elle aurait été entièrement perdue faute de sujets qui auraient pu remplacer les jésuites. Vous vous ressentirez avec le temps en France de l'expulsion de cet ordre et l'éducation de la jeunesse en souffrira les premières années. » Lettres à d'Alembert du 22 avril 1769 et à l'électrice de Saxe du 8 janvier 1774. *OEuvres*, t. XXIV.

dance souveraine du roi de Prusse qui n'avait pas plus à s'incliner devant les arrêts du parlement français que devant les bulles de la cour de Rome. Respectant ce principe chez les autres puissances, comme il le faisait respecter vis-à-vis de lui-même, lorsque le général des jésuites le pressa de se déclarer ouvertement protecteur de l'Ordre, il répondit que le pape était bien maître chez lui de faire telle réforme qu'il jugeait à propos sans que les hérétiques s'en mêlassent.

L'homme de guerre chez Frédéric ne fait qu'un avec le politique, et peut-être même aussi en aucune de ses aptitudes n'a-t-il été plus réellement philosophe. Dès le temps où prince royal il était réduit par son père à l'exercice de son régiment, il envisageait sa tâche par son côté supérieur : « Nous sommes ici occupés à rendre hommes des créatures qui n'en ont que la figure. Législateurs militaires, nous n'en sommes pas moins chargés de l'art de conduire les hommes. C'est une étude continuelle de l'esprit humain, et dont le but tend à rendre des âmes très-grossières susceptibles de gloire, à réduire sous la discipline des esprits mutins et inquiets, et à cultiver les mœurs de gens dissolus, libertins et scélérats. Tout ingrat que paraît ce travail, on le fait avec plaisir; ce fantôme qu'on appelle la gloire, cette idole des gens de guerre, anime et encourage à rendre une troupe déréglée capable d'ordre et susceptible d'obéissance[1]. »

On sait par quels ingénieux et habiles règlements Frédéric II parvint à faire ensuite des soldats prussiens les troupes les plus solides et les plus lestes de l'Europe. Il s'appliqua, avec un soin qui ne se ralentit jamais,

1. Lettre au comte de Schaumbourg.—Lippe, 4 mai 1739. *OEuvres*, t. XVI.

à former des officiers et des généraux capables de tirer tout le parti possible de tels soldats. Presque tout était à faire à cet égard, Frédéric-Guillaume ayant négligé l'éducation de sa jeune noblesse qui fournissait à l'armée ses officiers, il fallait que cette jeunesse, accoutumée à attacher au savoir une certaine flétrissure, prît un nouveau pli et le roi ne négligea rien pour le lui donner. Ce n'était pas assez, il s'efforça de pénétrer ses généraux des principes militaires, fruits de ses réflexions et de son expérience. Dans ce but, il mit entre leurs mains un grand nombre d'ouvrages courts et substantiels qui n'étaient destinés qu'à eux seuls, son but n'étant nullement d'éclairer l'ennemi. Ces instructions étaient imprimées en langue allemande, mais Frédéric les avait d'abord rédigées de sa main en français. La rédaction originale du plus important de tous, les *Principes généraux de la guerre*, après plus de cent ans, vient de voir enfin le jour.

Depuis Frédéric le Grand l'art militaire s'est étendu et totalement renouvelé en quelques-unes de ses parties. Le génie de Napoléon Ier et les applications des découvertes scientifiques aux engins militaires, ont substitué les vastes mouvements d'armées gigantesques, aux manœuvres compliquées du dernier siècle; mais les principes fondamentaux de la science militaire n'ont pas changé, précisément parce qu'ils sont fondés sur la nature des hommes, encore plus que sur la nature des choses, et le roi de Prusse les a présentés de la manière la plus vive et la plus lumineuse. Quelques courts passages donneront une idée du style militaire de Frédéric lorsque aucune tentation ne le détourne de son but. Nous les choisirons dans le chapitre qu'il a consacré aux talents qui font le bon général. On comprendra bien, en les

lisant, pourquoi le royal auteur ne fit point traduire ce chapitre avec le reste; il ne voulait pas livrer tout son secret et tout d'ailleurs n'en aurait pas plu à ses officiers :

« Je suppose devant toute chose, que mon général est un honnête homme et bon citoyen, qualités sans lesquelles l'habileté et l'art de la guerre sont plus pernicieux qu'utiles. On demande, de plus, qu'il soit dissimulé, paraissant naturel, doux et sévère, sans cesse défiant et toujours tranquille, ménager par humanité et quelquefois prodigue du sang de ses soldats, travaillant de la tête, agissant de sa personne, discret, profond, instruit de tout, n'oubliant pas une chose pour en faire une autre, et ne négligeant pas comme étant au-dessous de lui ces petits détails qui tiennent si fort aux grandes choses.

« Les Normands donnent une règle à leurs enfants : Défie-toi.—De qui ?—De tout le monde. Ici c'est le cas de se défier de ses ennemis, il n'y a que les fous qui s'y confient. Mais quelquefois la sûreté nous endort, et je demande qu'un général veille toujours sur le dessein de ses ennemis; il est la sentinelle de son armée, il doit voir, entendre et prévoir, et prévenir pour elle tout le mal qui pourrait lui arriver.

« Un ancien a dit que ce n'était pas être homme que de ne pas savoir se taire. L'indiscrétion qui n'est qu'un défaut léger dans la société civile, devient un vice important dans un général.... L'art de cacher sa pensée, ou la dissimulation, est indispensable à tout homme qui a de grandes affaires à conduire. Toute l'armée lit son sort sur son visage, elle examine les causes de sa bonne ou de sa méchante humeur, ses gestes; en un mot, rien n'échappe.... Il faut que le général pèse tous ses des-

seins avec circonspection, qu'il soit lent dans ses délibérations, mais qu'il prenne des résolutions courtes dans des jours de bataille et dans des cas inopinés, et qu'il sache qu'il vaut mieux prendre une mauvaise résolution et l'exécuter sur-le-champ que de n'en prendre aucune. »

CHAPITRE III.

FRÉDÉRIC LE GRAND, HISTORIEN ET POËTE.

On pourrait diviser les œuvres de Frédéric le Grand en deux parts bien distinctes, celles où il est auteur et celles où il n'est que lui-même. Cette distinction est sensible jusque dans ses productions historiques. C'est un élève de Voltaire, un imitateur du *Siècle de Louis XIV*, qui a écrit les *Mémoires de la maison de Brandebourg;* c'est le roi de Prusse qui a écrit l'*Histoire de mon temps*, celle de la *Guerre de Sept ans*, et des guerres ultérieures.

Les diverses parties de cette histoire de la maison de Brandebourg ont été composées pour le public; elles ont été lues successivement à l'Académie des sciences de Berlin, dans des séances solennelles auxquelles assistaient les princes de la famille royale; c'est œuvre d'auteur, et les titres de quelques-uns des mémoires manifestent la prétention particulière d'écrire l'histoire en philosophe sans préjugés; l'un traite de la *superstition* et de la *religion*, l'autre des *mœurs*, un troi-

sième du *gouvernement ancien et moderne*. Dès l'avant-propos, les lieux communs d'un banal scepticisme et de sautillantes moralités annoncent l'écrivain qui fait consister la supériorité de l'esprit dans une ironie universelle : « Rien ne devrait tant dégoûter d'écrire que la multitude des livres dont l'Europe est inondée; l'abus que l'on fait de l'ingénieuse invention de l'imprimerie éternise nos sottises; il semble que l'on ait épuisé toutes les matières depuis le cèdre jusqu'à l'hysope; il n'y a pas de si *petite* république dont on n'ait composé une *grande* histoire; on a même fait l'honneur aux insectes de leur consacrer huit gros volumes in-quarto, dont la reliure sert tout au moins d'ornement dans la bibliothèque des curieux. Il faut avouer que notre siècle est bien louable de s'occuper si laborieusement pour l'instruction du genre humain. »

La partie purement historique des *Mémoires* paraît n'être qu'une compilation de matériaux empruntés à quelques ouvrages d'une valeur très-diverse[1]. Frédéric n'avait, à dire vrai, ni le loisir ni le goût de se mettre en plus grands frais d'érudition. Ses idées étaient fixées sur ce point. « Il en est des histoires, disait-il, comme des rivières, qui ne deviennent importantes que de l'endroit où elles commencent à être navigables. » Sur cet autre principe, « qu'une chose ne mérite d'être écrite qu'autant qu'elle mérite d'être connue, » ce qui est très-vrai, sauf à décider ce qui mérite d'être connu, il s'accorda toute licence pour le choix et l'arrangement des faits qu'il jugeait dignes d'être mentionnés; redressé quelquefois par Voltaire lui-même sur certaines affirmations que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* ne pouvait

1. Voir l'avertissement des *Œuvres de Frédéric le Grand* par M. Preuss, t. I, p. XL.

s'empêcher de trouver hasardées ou téméraires. D'ailleurs le récit est rapide, précis ; le sentiment du modèle que Voltaire achevait sous ses yeux à ce moment[1], et la main même du maître ont conduit la plume du roi.

« Grand Dieu ! disait Voltaire en lisant le manuscrit, que tout cela est net, élégant, précis, et surtout philosophique. On voit un génie qui est toujours au-dessus de son sujet. L'histoire des mœurs, du gouvernement et de la religion est un chef-d'œuvre. » L'éloge était sincère : Voltaire était flatté de retrouver dans l'œuvre de Frédéric l'image brillante de ses propres défauts, une sorte de goguenardise presque bouffonne dans la manière de présenter les événements, une affectation marquée à rattacher les grands effets à de petites causes, et les réflexions tournées en épigramme. Nous indiquerons comme exemple, l'affaire comiquement racontée des petits prés et de l'arrestation de quarante soldats prussiens munis de passe-ports, qui faillit, au dire de Frédéric, allumer la guerre en Europe, et que la modération de Frédéric-Guillaume termina néanmoins à l'amiable. « Cette modération, dit-il, est peut-être unique dans l'histoire. » Son seul bon sens lui aurait suggéré cette réflexion plus simple, qu'en définitive l'intérêt de l'Europe l'aurait toujours empêchée de s'ébranler pour si peu que des petits prés et quarante soldats arrêtés mal à propos, et qu'après tout, une petite cause ne produit jamais de grands résultats, quand elle n'est pas le prétexte qui couvre de grands motifs.

Les pratiques superstitieuses en usage dans le Bran-

1. C'est à Berlin que Voltaire termina et publia le *Siècle de Louis XIV*.

debourg au moyen âge étaient une belle occasion de censurer les préjugés religieux, aussi Frédéric n'a-t-il pas manqué l'histoire du prince Othon, qui, ayant été excommunié par l'archevêque de Magdebourg et s'étant moqué des foudres de l'Église, rentra en lui-même en voyant des chiens affamés refuser des viandes de sa table. « Ces chiens étaient sans doute orthodoxes, remarque le royal historien; malheureusement l'espèce en est perdue. » La légende du sang de Belitz est racontée dans le même goût : « Une cabaretière de cette ville vola une hostie consacrée et l'enterra sous un tonneau, dans sa cave, pour avoir meilleur débit de sa bière; elle en eut des remords, car les cabaretières ont la conscience délicate, etc. »

Les parties où Frédéric ne se pique pas d'être au-dessus de son sujet, et où il ne songe qu'à exposer avec vérité et gravité les services rendus à la patrie par le génie du grand électeur et l'administration de son père; les pages surtout où il développe les principes du gouvernement prussien et les éléments de sa force naissante, ont l'originalité qui manque au reste; le ton vrai et naturel, le trait ferme et net qui caractérisent les histoires écrites par des hommes qui ont vu et accompli les choses qu'ils racontent.

Tel est aussi au plus haut degré le mérite des autres ouvrages où Frédéric le Grand voulut raconter lui-même, à différentes époques de sa vie, les actions de son règne; son esprit sceptique et railleur ne s'y remontre que par moments. Quoique diversement intitulés, ces écrits qui sont au nombre de trois, peuvent être envisagés comme formant un seul et même ouvrage, auquel conviendrait bien le titre général d'*Histoire de mon temps*, que l'auteur a donné seulement au récit de ses premières cam-

pagnes, et que, pour plus de simplicité, nous appliquerons indistinctement à toute cette partie de ses œuvres[1].

A proprement parler, c'est l'histoire politique et militaire du dix-huitième siècle durant quarante années, de 1740 à 1780, que Frédéric le Grand avait à peindre, et nul historien ne parviendra à en présenter un tableau plus lumineux, mieux composé et plus vrai; nous n'ajouterons pas plus impartial et plus moral. Frédéric, toujours prêt, par supériorité d'esprit et amour de la vérité, à avouer ses fautes, ne l'est pas à convenir de ses torts et à reconnaître que les reproches de ses adversaires sont fondés. L'intérêt de son peuple est, ici encore, la règle absolue de son jugement et de sa conscience; mais du moins il ne cherche à tromper la postérité ni sur ses actes ni sur leurs vrais motifs; c'est un politique délié, dur, implacable, mais non hypocrite. Il n'a rien tu volontairement de ce qui est nécessaire à la connaissance et à l'appréciation des faits, et sous ce rapport, l'*Histoire de mon temps* est un exemple de probité historique, comme elle est un modèle de précision, de sobriété et de lumineuse exposition. Rien n'est plus compliqué que l'histoire de l'Europe à cette époque; c'est un enchevêtrement d'intérêts, un croisement d'intrigues, en un mot une mobilité de l'échiquier politique et militaire des deux parties du monde, à décourager l'attention et à fatiguer l'intérêt. Mais Frédéric met l'unité de son système politique dans cette diversité

1. Elle comprend : 1° l'*Histoire de mon temps*, qui fut terminée en 1746. Frédéric la refondit entièrement en 1775; c'est cette dernière rédaction qui a été publiée en 1788, et qu'a suivie M. Preuss en rétablissant les faits et les passages altérés par les éditeurs de 1788. 2° L'*Histoire de la guerre de Sept ans*, qui fut écrite en 1763. 3° Les *Mémoires depuis la paix de Hubertsbourg* (1763) *jusqu'à la fin du partage de la Pologne* (1775), qui ont été écrits entre 1775 et 1779.

confuse ; l'enchaînement raisonné de ses propres desseins y introduit l'ordre, et ses vues personnelles y font circuler la lumière.

Le roi de Prusse raconte rarement la guerre pour la peindre ; il ne pense qu'à l'enseigner et à discuter à propos le fort et le faible, tant des opérations de ses ennemis que des siennes. Ses tableaux de bataille ne saisissent pas l'imagination ; aussi bien ne sont-ce pas des tableaux, mais des descriptions techniques, destinées avant tout à donner une idée exacte et détaillée des mouvements opérés des deux parts, et de leur importance pour le gain ou la perte de la victoire. Mais à cela il réussit, nous dirions d'une manière qui ne laisse rien à désirer, pas même plus de brièveté, si Napoléon à Sainte-Hélène, dictant, les yeux sur la carte, le résumé des opérations de Frédéric, ne l'avait surpassé lui-même, en ajoutant le pittoresque à la clarté. Nous nous bornerons à indiquer comme exemple de la méthode ordinaire du royal narrateur, le récit du succès de Rosbach, obtenu si à propos pour la fortune compromise des Prussiens, et avec une facilité si cruelle pour la gloire française. Nous laissons les préliminaires de la bataille, les marches opposées des Prussiens et des Français, les changements de position opérés dans les jours précédents, et nous prenons le récit au moment où le roi de Prusse, certain enfin que M. de Soubise avait pris le plus mauvais des trois partis qu'il eût à choisir, se met en marche pour lui couper le passage de la Saale :

« Il était deux heures lorsque les Prussiens abattirent leurs tentes ; ils firent un quart de conversion et se mirent en marche. Le roi côtoya l'armée de M. de Soubise ; ses troupes étaient couvertes par le marais qui vient de Braunsdorf, et qui, s'étendant à un gros quart

de lieue de là, se perd à deux mille pas de Rosbach. M. de Seydlitz faisait l'avant-garde du roi avec toute la cavalerie; il eut ordre de se glisser par des bas-fonds dont cette contrée est remplie, pour tourner la cavalerie française et fondre sur les têtes de leurs colonnes avant qu'elles eussent le temps de se former. Les deux armées, en se côtoyant, s'approchaient toujours davantage. L'armée du roi tenait soigneusement une petite élévation qui va droit à Rosbach; celle des Français, qui ne connaissait pas apparemment le terrain, marchait par un fond. Le roi fit établir une batterie sur une hauteur, dont les effets devinrent décisifs dans l'action; les Français en établirent une vis-à-vis, dans un fond, et comme elle tirait de bas en haut, elle ne produisit aucun effet.

« Pendant qu'on prenait ces arrangements de part et d'autre, M. de Seydlitz avait tourné la droite des ennemis, sans qu'ils s'en aperçussent; il fondit alors avec impétuosité sur cette cavalerie; les deux régiments autrichiens formèrent un front et soutinrent le choc; mais se trouvant abandonnés par les Français, à l'exception du régiment de Fitz James, qui donna, ils furent presque entièrement détruits. L'infanterie des deux armées était encore en marche, et leurs têtes n'étaient qu'à la distance de cinq cents pas : le roi s'avança en même temps à deux cents pas des deux lignes françaises, et il s'aperçut que leur ordre de bataille était composé de bataillons en colonne alternativement enlacés dans des bataillons étendus. Cette aile de M. de Soubise était en l'air, la cavalerie prussienne encore occupée à poursuivre celle des ennemis, de sorte qu'on ne put se servir que de l'infanterie pour la déborder : pour cet effet, le roi mit en ligne deux bataillons de grenadiers qui fai-

saient un crochet à son flanc gauche; ils eurent ordre, au moment que les Français avanceraient, de faire une demi-conversion à droite, ce qui les portait nécessairement sur le flanc de l'ennemi. Cette disposition fut exécutée ponctuellement : aussi, dès que les Français avancèrent, ils reçurent le feu de ces grenadiers, en flanc, et après avoir essuyé tout au plus trois décharges du régiment de Brunswick, on vit que leurs colonnes se pressaient vers leur gauche, elles eurent bientôt resserré ces bataillons étendus qui les séparaient; la masse de cette infanterie devenait de moment en moment plus grosse, plus lourde et plus confuse : plus elle se précipitait sur sa gauche, plus elle était débordée par le front des Prussiens. Et tandis que le désordre allait en s'accroissant dans l'armée de M. de Soubise, le roi fut averti qu'un corps de cavalerie ennemie se présentait à dos de ses troupes; il fit rassembler en hâte les premiers escadrons que l'on put trouver; à peine les eut-il opposés à ceux qui se montraient derrière son front, que ces derniers se retirèrent avec promptitude; alors les gardes du corps et les gendarmes furent mis en œuvre contre l'infanterie française, qui se trouvait dans le plus grand dérangement, la cavalerie l'attaqua et, l'ayant facilement dispersée, elle fit un nombre considérable de Français prisonniers. Il était six heures du soir quand ce choc se donna; le temps était couvert et l'obscurité si grande, qu'il y aurait eu de l'imprudence à poursuivre l'ennemi, quelle que fût la confusion dans laquelle il poursuivait sa déroute[1]. »

Le roi est très-sobre de réflexions sur cette victoire qui avait fait perdre dix mille hommes à l'armée en-

1. *Histoire de la guerre de Sept ans*; t. IV des *Œuvres*, chap. VI.

nemie, sept mille prisonniers, nombre de canons, de drapeaux, et une paire de timbales (cet article des timbales est toujours soigneusement noté). « Il est certain, dit-il seulement, qu'en considérant la conduite des généraux français, on aura de la peine à l'approuver, et que M. de Soubise, par son incertitude et par sa disposition, mit de la possibilité à ce qu'une poignée de monde vînt à bout de le vaincre. Mais la manière dont la cour de France distinguait le mérite de ses généraux parut plus surprenante que le reste. M. d'Estrées, pour avoir gagné la bataille de Hastenbeck, fut rappelé ; M. de Soubise, pour avoir perdu celle de Rosbach, fut déclaré peu après maréchal de France. La bataille de Rosbach ne valait proprement au roi que la liberté d'aller chercher de nouveaux dangers en Silésie. Cette victoire ne devint importante que par l'impression qu'elle fit sur les Français et sur les débris de l'armée du duc de Cumberland. »

La partie politique de l'*Histoire de mon temps* est plus pittoresque et plus dramatique que la partie militaire : le jeu des passions et des intérêts opposés, les personnages divers qui sont acteurs dans ces intrigues, souverains, ministres et diplomates, leur physionomie, leur caractère et celui de leurs cours, les nations avec leurs mœurs et le public, là où il y en a un, avec ses opinions mobiles, tout cela est plus vivant sous la plume de Frédéric que ses escadrons et ses murailles de fantassins. Il s'arrête rarement à peindre un personnage sous toutes ses faces et ne marque que les traits de caractère qui font ressort dans le mécanisme des événements. Il ne craint pas alors de déranger la gravité de l'histoire par des touches satiriques, des anecdotes médisantes et même des peintures comiques, comme ce portrait en pied de George II à la journée de Dettingen :

« Le roi d'Angleterre demeura pendant toute la bataille à pied, devant son bataillon hanovrien, le pied gauche en arrière, l'épée à la main et le bras étendu à peu près dans l'attitude où se mettent les maîtres d'armes pour pousser la quarte ; il donna des marques de valeur, mais aucun ordre relatif à la bataille. »

Malheur aux souverains et aux ministres qui ont contrarié les vues du roi et soulevé contre lui des tempêtes ! Il se venge d'eux, mais à sa manière, en ne leur épargnant ni les sarcasmes ni le ridicule. Il ne méconnaît point l'habileté des uns ou les talents des autres; mais il se dédommage de son impartialité aux dépens de leurs faiblesses. Voici le prince de Kaunitz : « Le prince de Kaunitz, qui se trouvait aussi à Neustadt, eut de longues conférences avec Sa Majesté Prussienne. Cet homme, avec un sens droit, avait l'esprit rempli de travers : l'interrompre quand il parlait, c'était l'outrager ; au lieu de converser il dissertait, aimant mieux s'entendre discourir lui-même que d'écouter ce que les autres lui répondaient. Il était arrivé à l'impératrice - reine de demander quelque explication sur une matière qu'il épluchait gravement ; le prince de Kaunitz, au lieu de lui répondre, lui tira sa révérence et sortit brusquement de la chambre du conseil. » Le lord Chatam est « une âme élevée, un esprit capable de former de grands projets et de les exécuter. » Lord Bute, au contraire, « plus ambitieux qu'habile, avait pour principe que la trame de l'honneur doit être d'une tissure grossière. » Le duc de Choiseul, à son tour, est « un homme dévoré d'ambition et qui voulait donner de l'ambition à son ministère. Il se proposait de faire respecter Louis XV comme Richelieu avait promis à Louis XIII de faire respecter sa monarchie ; mais les circonstances n'étaient pas les

mêmes; les obstacles, sans calmer son inquiétude, resserraient son génie, et, ne pouvant mettre en action les grandes ressources de la politique, il se contentait de tracasser. »

Soit dédain, soit indulgence de parti pris pour le successeur de Louis XIV, de tous les souverains de son temps, celui que Frédéric ménage le plus, c'est Louis XV; mais son indulgence ne s'étend pas jusqu'à Louis XVI, coupable à ses yeux du tort irrémissible d'être l'époux d'une fille de Marie-Thérèse : « Enfin, ce successeur impatiemment attendu succéda à son grand-père Louis XV; parce qu'il ne faisait que de devenir roi, il fut d'abord applaudi : son règne, c'était l'âge d'or, personne ne serait mécontent sous son gouvernement, il ramenait les temps de Saturne et de Rhéa. C'était là le langage de l'enthousiasme; celui de la vérité se borne à dire que ce prince, incapable de gouverner, choisit pour son mentor M. de Maurepas, ancien ministre disgracié sous le règne de Louis XV. »

Des œuvres historiques et militaires de Frédéric II à ses passe-temps littéraires, le saut est brusque et l'on tombe de haut. Ce n'est pas que l'âme du grand prince soit absente de cette multitude de compositions en vers et en prose, en vers surtout, divertissements favoris de ses plaisirs et soulagement de ses inquiétudes. Tout ce que Frédéric a pensé et senti, il a cherché à l'exprimer dans ses poésies, en sorte que, ne fût-il resté de lui que ses volumineuses œuvres poétiques, on y retrouverait, pour chaque époque de sa vie, le philosophe avec ses préventions, son irréligion et son scepticisme, le politique patriote, le créateur de l'armée prussienne, le bienfaiteur de son pays, l'homme enfin et surtout,

l'homme tour à tour défiant et généreux, droit et magnanime, dur et équitable, fidèle à ses amis et profond en ses amitiés. Seulement il est bien mieux tout cela dans sa prose que dans ses vers, et il l'est avec bien plus d'accent, de nerf et de couleur.

En poésie, écolier, jusqu'à la fin, des maîtres sur lesquels il s'était formé, il se donnait la tâche d'imiter tantôt l'un, tantôt l'autre; il écrivait des épîtres, selon le cas, dans le goût de Boileau, de Voltaire, ou dans celui de Gresset et de J. B. Rousseau. Cette imitation est même une partie essentielle de l'attrait qu'avait pour lui la composition ; il y avait là un genre de difficulté à vaincre, qui le délassait des autres ; combat sans conséquence, qui amusait et occupait assez son esprit pour l'enlever momentanément aux inquiétudes et aux soucis les plus amers. Aussi est-il à remarquer qu'il n'a jamais tant fait de vers qu'à l'époque la plus critique de la guerre de Sept ans, sous sa tente, dans son camp entouré d'ennemis. Sentant son courage près de ployer sous l'infortune, il prenait la plume et composait. Il se comparait à la Brinvillers jouant aux cartes la veille de son exécution : « Je mène ici (à Freyberg), disait-il au marquis d'Argens, la vie d'un bénédictin. Dès que mes affaires sont expédiées je m'ensevelis avec mes livres ; je dîne et me couche avec eux. Dites-moi, je vous prie, si vous trouvez que mes vers se ressentent de l'étude que j'ai faite de Racine. Je voudrais le savoir par curiosité. Je cherche tout ce qui occupe fortement l'esprit. Ce sont des moments gagnés qui me distraient de mes malheurs et m'empêchent d'être triste. »

A l'époque la plus fatale de cette crise, après la défaite d'Hochkirch, le cœur déchiré par la perte du maréchal Keith, du prince de Brunswick, tués tous deux

dans la bataille, et par la mort de sa sœur qu'il apprit à ce moment, il était plongé dans la plus sombre douleur : « Jamais je ne vis tant d'affliction, raconte son secrétaire ; volets fermés, un peu de jour éclairant sa chambre, des lectures sérieuses : Bossuet, *Oraisons funèbres*, Fléchier, Mascaron, un volume d'Young, qu'il me demanda, etc. » Devinerait-on quel fut le fruit de ces lectures pieuses et de cette retraite intérieure qui se prolongea assez longtemps? Un sermon sur le jugement dernier et le panégyrique du sieur *Jacques-Matthieu Reinhardt, maître cordonnier*.

Le sermon est une espèce de centon des lieux communs de la chaire, un pastiche demi-sérieux, demi-satirique des longues périodes, des figures redondantes, des divisions, des amplifications, et de tous les effets oratoires, employés et usés par les prédicateurs protestants, ses vieilles connaissances. Le panégyrique du sieur *Jacques-Matthieu Reinhardt, maître cordonnier*, est imité, pour l'idée, de l'*Oraison funèbre du bourreau de Naples* par l'abbé Galiani[1]; pour le genre des éloges, du *Chef-d'œuvre d'un inconnu*, et pour l'éloquence, des oraisons de Fléchier et particulièrement de Bossuet. « Quelle nouvelle pour la ville alarmée, quand vers le midi une voix fit retentir la place publique de ces tristes paroles : Matthieu Reinhardt se meurt. On accourt, on s'empresse, le peuple s'attroupe à grands flots autour de la maison, ce ne sont que plaintes, cris, larmes, gémissements, regrets, sanglots, etc. » Tout le célèbre passage de l'oraison funèbre de la duchesse d'Orléans est paraphrasé dans ce style, et une parodie de la célèbre péroraison de l'éloge du grand Condé ter-

1. Composé en 1749.

mine cette profanation laborieuse des consolations chrétienneset des chefs-d'œuvre de l'éloquence sacrée[1]. Ces pastiches, exécutés, du reste, avec esprit et adresse, autorisent, de même que l'énorme recueil de ses poésies, à penser que la vocation poétique du roi de Prusse n'allait pas beaucoup au delà d'une aptitude singulière à se pénétrer des formes littéraires des écrivains qu'il lisait, à un goût de prédilection pour certaines qualités de style et au plaisir de les imiter. A l'aide de ces dispositions développées par un travail continuel, Frédéric avait fini par écrire en vers avec une facilité et des qualités d'élégance et d'harmonie qui, sans l'approcher autant qu'il l'aurait voulu des maîtres ses modèles, permettent de le distinguer de la foule des poëtes sans originalité de son temps.

Le défaut ordinaire des poëtes tels que Frédéric est de se contenter d'à peu près et de prendre l'harmonie

1. Frédéric profita de l'occasion pour donner cours à beaucoup de ses idées favorites, à un persiflage d'incrédulité qui ne ménageait ni les choses ni les noms. Ce qu'il y a de plus fin et de plus plaisant dans cette parodie, c'est la critique indirecte du genre même de l'oraison funèbre, qui oblige un ministre du Dieu de vérité à déguiser les passions et les vices de son héros. « Cependant, dit-il, cette vie exemplaire ne le garantit pas contre les effets de l'envie ; je ne dois rien dissimuler, car je n'ai qu'à publier des louanges. Cet homme de bien passait sa vie dans son atelier, comme nous l'avons dit, sans cesse attaché à son ouvrage pénible et fatigant; c'était une nécessité pour lui de réparer ses forces. Il avait l'estomac mauvais et s'en plaignait souvent ; cela l'obligeait à boire quelques bouteilles de vin par jour pour se fortifier, selon le conseil de saint Paul à Timothée : *use d'un peu de vin pour fortifier ton estomac*. Souvent, vers le soir, ses genoux défaillants lui refusaient leur secours, c'en fut assez pour que ses ennemis (car qui n'en a pas?) envenimassent sa conduite et qu'ils l'accusassent de débauches outrées. Ces perfides disaient avec un air de dédain et un rire moqueur : C'est là cet heureux saint, etc.... Que faisait notre pieux artisan lorsqu'il entendait ces organes du mensonge vomir ces horribles calomnies? Il les mettait, mes frères, aux pieds du Christ, et disait qu'il rendait grâce à ceux qui l'humiliaient, etc.... » *Œuvres*, t. XV.

des mots pour la clarté des idées, et la livrée de l'élégance pour l'élégance même. Il commence bien, il se développe, mais le souffle de sa muse le soutient rarement jusqu'au bout. Il serait facile de recueillir dans la foule de ses épîtres bon nombre de vers lestes bien frappés, les uns nerveux et les autres rapides et légers; encore savons-nous bien si ceux-là n'ont pas été mis sur leurs pieds de la main du maître Voltaire? Au commencement, le chantre de la *Henriade* faisait sa part bien humble dans la correction des œuvres poétiques de son héros : « Je raccommode une boucle à vos souliers, tandis que les Grâces vous donnent votre chemise et vous habillent; » mais plus tard il était « la blanchisseuse de Sa Majesté; » et enfin, quand depuis longtemps il ne raccommodait plus les hémistiches du roi de Prusse, il disait au conseiller Tronchin : « Avouez que le roi de Prusse a le diable au corps de m'envoyer deux cents vers de sa façon dans le temps qu'il se prépare à faire marcher deux cent mille hommes. On proposait à Amyot, précepteur de Charles IX, et de Henri III, d'écrire leur vie. « Ah! dit-il, je suis trop leur serviteur « pour les faire connaître. » J'en dis autant des vers du roi de Prusse, mon disciple[1]. »

De son côté Frédéric, en dédiant à ses amis intimes les œuvres du poëte de Sans-Souci, disait bien :

> Ma muse tudesque et bizarre
> Jargonnant un français barbare,
> Dit les choses comme elle peut;
> Et du compas français bravant la symétrie,
> Le purisme gênant et la pédanterie,
> Exprime au moins ce qu'elle veut.

1. Lettres de Voltaire, publiées par M. Gaullieur, dans la *Revue suisse* de 1855, et reproduites par M. François, à la suite du Recueil de M. de Cayrol, t. I, p. 140.

Mais c'est une pure fanfaronnade; il bravait le compas français, la symétrie et le purisme à la manière des poltrons, avec une application infinie à les mettre de son côté; interrogeant d'un air anxieux les grammairiens à son service, les écoutant de mauvaise humeur, ne se rendant pas toujours, au total, il se soumettait humblement à la discipline du vers français, et ne craignait rien tant que d'être traité de tudesque par les délicats du Parnasse. Il aurait été bien tenté de dire : *Cæsar est supra grammaticam;* mais tant de fois il avait dit le contraire qu'il se résignait à subir le joug importun et à livrer ses improvisations faciles à la censure quelquefois rigoureuse de ses conseillers.

Voltaire lui avait dit un jour : « J'ai plus de métier que vous, mais vous avez plus d'imagination que moi ; » mais ce jour-là Voltaire mentait. Il y a beaucoup de mythologie dans les vers de Frédéric, beaucoup de figures classiques, d'apostrophes surtout, telles que celle-ci, à la calomnie :

> En vain l'on s'oppose à ta ruse,
> Minerve en s'armant de Méduse
> Ne saurait te pétrifier.
> Et toi, venimeuse vipère,
> Toi dont la morsure d'aspic, etc.

Dans ses odes encore, il a les débuts pindariques :

> Tel que d'un vol hardi s'élevant dans les nues
> Et déployant dans l'air ses ailes étendues,
> Il échappe à nos yeux,
> L'oiseau de Jupiter fend cette plaine immense
> Qui du monde au soleil occupe la distance,
> Et perce jusqu'aux cieux[1], etc.

1. Voici les trois premiers vers de cette strophe, avant correction :

> Tel que d'un vol hardi s'élevant jusqu'aux nues,
> Déployant dans les airs ses ailes étendues,
> S'échappant à nos yeux, etc.

Quelle fureur! quel Dieu m'inspire,
Quel feu s'empare de mes sens!
Soutiens-moi, vertueux Alcide, etc.

Puis d'harmonieux apaisements, toujours à la manière de J. B. Rousseau :

Venez, plaisirs charmants, venez grâces naïves,
Que vos jeux désormais embellissent nos rives ;
Je consacre mon luth au beau dieu des amours.
Je suis sous son empire,
Déjà ce Dieu m'inspire,
Adieu Mars pour toujours.

Tout cela est de la littérature d'acquis. De traits pittoresques, inattendus, de vives et charmantes lueurs répandues sur la pensée par des comparaisons naturelles et coulant de source, il n'y en a guère dans les poésies de Frédéric.

Dans son *Poëme de la guerre*, l'imitation de la *Henriade* est aussi continue que monotone ; rarement le capitaine inspire le poëte ; il ne songe qu'à lui dicter des descriptions exactes, relevées par des tours poétiques consacrés. La plus heureuse, sans comparaison, est celle de la manœuvre à la prussienne :

Tous fermes dans vos rangs, au silence immobiles,
L'œil fixé sur le chef, à ses ordres dociles,
Attentifs à sa voix, s'il commande, agissez.
En mouvements égaux, à l'instant exercez,
Apprenez à charger vos *tubes homicides*,
Avancez fièrement, à grands pas intrépides,
Sans flotter, sans ouvrir et sans rompre vos rangs,
Tirez par pelotons, en observant vos temps,
Prompts sans inquiétude, et pleins de vigilance
Aux postes dont sur vous doit rouler la défense,
Attendez le signal et marchez sans tarder.
Qui ne sait obéir, ne saura commander.

Tubes homicides n'est pas une timidité du poëte ;

c'est une élégance dont il se savait gré, comme encore de cette définition mythologique de la cavalerie :

> Au combat du Lapithe, il faut savoir encore
> Unir cet art guerrier qu'inventa le centaure.

Ses grandes épîtres en alexandrins sont construites avec exactitude sur le plan de celles de Boileau, avec les mêmes procédés de composition, de transition, et quelquefois avec les mêmes comparaisons et des effets littéralement imités. Il y a une épître à *son Esprit*, c'est un calque fidèle de la satire VII.

> Écoutez mon esprit, je ne saurais le taire,
> Les contes que sur vous, tous les jours j'entends faire.

L'*Avantage des lettres*, les *Voyages*, manie ridicule de la jeune noblesse allemande; *Combien de travaux il faut pour satisfaire les Épicuriens*, *sur la Réputation*, les *Vaines terreurs de la mort*, etc.; tels sont quelques-uns des sujets de ces grandes épîtres à la Despréaux. Le roi a essayé aussi d'imiter les *Discours sur l'homme*, de Voltaire, dans ses épîtres à d'Argens sur la *Faiblesse de l'Esprit humain*, sur la *Paresse*, et d'autres encore. Dans toutes ces pièces l'esprit abonde, mais rien ne supplée en poésie à l'originalité de la forme et à l'imagination; l'ensemble de ces pièces est d'un ennui profond, qu'interrompent de temps en temps des vers bien frappés, ceux-ci par exemple :

> L'exemple d'un monarque impose et se fait suivre,
> Lorsqu'Auguste buvait, la Pologne était ivre.
>
> Qui s'instruit pour briller, n'en devient pas meilleur,
> C'est peu de s'éclairer, il faut régler son cœur.

Par-ci, par-là, des tableaux satiriques relèvent de

déplaisantes dissertations sur les idées favorites du roi en matière de philosophie et de religion. Ses poésies familières prétendent à la gaieté et à l'allure dégagée des vers de Gresset; elles y atteignent quelquefois. Nous ne parlerons ni du *Palladion, poëme grave*, qui rivalise de licence et de pis encore avec la *Jeanne* de Voltaire, ni du poëme des *Confédérés*, imité du poëme de la *Guerre civile de Genève*. Vivacité et légèreté, quand il y en a dans ces compositions, tout est d'emprunt et n'atteste rien de plus qu'une grande facilité de versification[1].

La partie la plus intéressante de toute l'œuvre poétique de Frédéric le Grand est celle qui date de la guerre de Sept ans; l'accent de la colère, du mépris, de l'enthousiasme patriotique vibre quelquefois dans les épîtres où il cherchait alors à soulager son âme. Son ode datée de Freyberg, en 1760, a de beaux mouvements :

> Je vous parle en vain, mes discours vous déplaisent,
> Répondez, malheureux.... les perfides se taisent,

1. Après la mort du roi on publia dans ses œuvres une facétie intitulée le *Tantale en procès*. Cette platitude n'était point de lui, mais d'un bouffon du margrave Charles, nommé Potier. « Ce bouffon jouait le premier jour de chaque mois devant Son Altesse Royale une soi-disant comédie de sa composition, où il faisait seul tous les rôles, et qui roulait sur les événements du temps. Celle-ci étant jouée lors du procès édifiant entre les deux juifs Hirsch et Voltaire, excita quelque attention, vu surtout que le poëte bouffon contrefaisait à merveille la voix et les grimaces de Voltaire. On la lui fit répéter dans des maisons particulières pour de l'argent; et j'ai moi-même assisté à une représentation de cette farce. Comme il en donnait aussi des copies en se les faisant payer, elle sera parvenue de cette façon dans le portefeuille de M. Darget, dont les héritiers auront été bien aise de vendre toute leur provision littéraire sous un nom qui en renchérissait bien le prix. Il en sera de même de je ne sais combien de pièces mises sur le compte du roi Frédéric. » (*Lettre de Mérian à Ch. Bonnet.* Man. Bibl. de Genève.)

Ils ont dégénéré de l'antique vertu,
Leur liberté qu'enchaîne une main insolente,
Sous un servile joug baisse un front abattu,
Aux pieds de ses tyrans elle est souple et rampante.
Ils se laissent opprimer,
Et ces lâches, par faiblesse,
A leurs fers avec bassesse
Sont prêts à s'accoutumer.

Partez, partez, Prussiens, et quittez cette terre
Où l'esprit de vertige aveugle vos parents, etc.

Dans son épître à la margrave de Baireuth, il soulage ses ressentiments politiques contre le triumvirat qui s'apprête à l'accabler ; son ancien allié Louis XV, maintenant son ennemi, y est cruellement traité :

Toi, monarque indolent que la pourpre embarrasse,
Ne te souvient-il plus qui délivra l'Alsace?
Mes regards indignés, dans tes camps amollis
Ont vu flotter un aigle entre les fleurs de lis.
. . . .
Pompadour, en vendant son amant au plus riche,
Rend la France en nos jours esclaves de l'Autriche.
Le Canada bientôt est en proie aux Anglais,
Mais qu'importe à Louis la grandeur des Français ?

Ils sont encore de cette époque, ces vers à Voltaire :

Notre état fait notre loi.
. . . .
Pour moi menacé du naufrage,
Je dois, en affrontant l'orage,
Penser, vivre et mourir en roi[1].

Ici, Frédéric s'approche en vérité de Corneille. Ce n'est pourtant pas une louange qui l'eût flatté. Corneille, génie trop inculte à son gré, n'était pas compté

1. Lettre à Voltaire, 9 octobre 1757, *OEuvres*, t. XXIII.

par lui au rang des grands poëtes de la France ; il le reléguait avec Homère parmi les grands ennuyeux. Tel était son goût, épris avant tout d'harmonie, d'élégance, prisant peu la naïve simplicité des maîtres, l'ignorant même, au point de la trouver sans attrait chez La Fontaine[1].

Il était défenseur à outrance de la poésie telle qu'il l'entendait, contre les philosophes qui prétendaient la réduire à penser. En représailles des libertés que d'Alembert avait prises en pleine Académie française contre les versificateurs qui ne *pensent pas*, il adressa au secrétaire perpétuel des *Réflexions sur les réflexions des géomètres sur la poésie*. Dans cette boutade plus que vive, Frédéric commence par la plaisanterie, et arrive à des récriminations très-mordantes contre MM. les géomètres qui voudraient être les maîtres du genre humain, et prétendent l'amuser, avec leurs courbes, leurs tangentes, leurs cycloïdes, etc. « Pour moi, dit-il en parodiant une formule de l'Église, je vous déclare que tout vieillard que je suis, j'aime aussi passionnément la poésie que dans ma jeunesse, et je prie Apollon qu'il me fasse, par sa grâce efficace, persévérer dans la foi orthodoxe et vraiment poétique qu'Homère m'a enseignée, etc. » Homère est ici pour le bien de la cause, et il y joint Corneille encore, comme un bon avocat qui ne néglige pas les arguments, même

1. « Il est sûr que Virgile amuse ceux qu'Homère ennuie. Il y a de belles peintures dans Homère, il a été le premier, voilà tout. Mais il ne parle que deux fois au cœur. De grands sentiments seuls, quoique exprimés fortement, ne font pas une tragédie, et Corneille n'a eu que cela, au lieu que la disposition, l'enchaînement des scènes et une élégance continue font le mérite de Racine. Vous n'avez eu proportionnellement en France que trois poëtes tragiques, Racine, Crébillon et Voltaire, les autres ne sont pas soutenables. » *Lettre au marquis d'Argens.*

ceux qu'il méprise. Il invoque pareillement les poëtes d'Italie, puis Pope et Milton; mais dans tout cela, il n'est point question de sa patrie. C'est qu'à son sentiment le jour de la littérature allemande, prochain peut-être, n'était pas encore venu : « Pour nos tudesques, ils ont vingt idiomes et n'ont aucune langue fixée; cet instrument essentiel qui manque, nuit à la culture des belles-lettres[1]. » Nous reviendrons ailleurs sur cette idée de Frédéric; contentons-nous de mentionner ici ses *Réflexions sur la littérature allemande* comme complétant l'idée qu'on peut se faire de Frédéric littérateur. On peut y ajouter sa préface pour la *Henriade;* mais encore une fois Frédéric le Grand n'est pas là. Nous le retrouvons tout entier dans la dernière portion de ses œuvres dont il nous reste à parler, sa correspondance, maintenant assez complète pour éclairer tous les traits de cette figure extraordinaire.

La correspondance de Voltaire avec Frédéric est bien connue[2] et conserve son rang à la tête des plus piquantes. Elle se rattache à trois périodes distinctes du commerce des deux illustres personnages et présente pour chacune un caractère fort différent. Entre Voltaire et le prince royal, c'est un échange d'illusions et d'enthousiasme, de confidences et de conseils de maître à écolier. Voltaire déploie avec entrain toutes les grâces et toute la bonne humeur de son esprit. Le prince répond de son mieux, mais l'effort est sensible. Durant les trois années de Potsdam et de Berlin, le ton a changé; non-seulement Frédéric parle de haut, mais encore c'est lui qui est le

1. Lettre à d'Alembert, 28 janvier, 1773, t. XXIV.

2. Les efforts de M. Preuss, éditeur des *Œuvres de Frédéric le Grand,* ne sont parvenus à ajouter qu'un petit nombre de pièces à cette partie de la correspondance du roi de Prusse.

Mentor sévère du trop léger poëte. Cette partie est curieuse mais affligeante et n'a de prix que pour l'histoire anecdotique de ces deux rois du siècle. La dernière est de beaucoup la plus intéressante des trois. Après quelques années de silence mutuel, Frédéric, qui a conservé tout son goût pour l'esprit de Voltaire, renoue le fil rompu de leur correspondance; mais la coquetterie d'autrefois n'est plus de leur âge, et ils n'y sont pas plus disposés l'un que l'autre. De part et d'autre on se dit assez haut ses vérités. C'est là que le roi de Prusse donne essor à sa mauvaise humeur contre les imprudences de la philosophie; c'est là aussi que l'historien du siècle de Louis XIV et celui de la guerre de Sept ans, répandent sur l'histoire contemporaine, l'un les vifs éclairs de son esprit léger, indiscret, mais pénétrant, l'autre les clartés de son jugement mûri par les grandes affaires, l'expérience des hommes et l'emploi de leurs passions. On y voit enfin le spectacle un peu triste, mais fait pour rendre humbles les plus vains, de deux grands hommes vieillissant pour la gloire.

On peut mettre sur le même rang la correspondance déjà connue, avec d'Alembert; moins variée et moins familière que la précédente, elle nous montre le roi de Prusse dans ses habits de sage. On sent qu'il est contenu dans les bornes d'une liberté grave et d'une politesse dont il ne se pique point avec le patriarche de Ferney, par le caractère indépendant et fier du secrétaire perpétuel de l'Académie, son maître d'ailleurs en répliques fines et en ce genre de ripostes respectueuses qui rendent un adversaire très respectable.

Avec Grimm, le ton de la part du roi se hausse d'un degré. Le « colonel de La Grimmalière » n'obtient pas les mêmes égards que d'Alembert, il a voulu plaire. Cette

dernière correspondance date de la vieillesse du roi et porte surtout la marque de l'humeur misanthropique et querelleuse que vers la fin de sa vie il apportait dans ses nouvelles relations. Il faut rebrousser jusqu'à sa jeunesse pour trouver les lettres qui méritent véritablement le titre de lettres à ses amis. Ce sont celles à M. de Suhm, à Jordan, au comte de Rothenbourg, à M. et Mme de Camas, etc., et à d'autres encore. C'est dans ces lettres, toutes nouvelles pour la plupart, qu'il donne librement carrière aux plus belles passions de son âme qui n'en a pas eu de plus généreuses et de plus rares que l'amitié[1]. Il faut pourtant avertir les lecteurs d'un travers de Frédéric qui inquiète jusqu'à ce qu'on ait appris à distinguer son sérieux vrai, du faux sérieux de certaines turlupinades favorites dont tous ses amis, Suhm excepté, furent les victimes. Il trouvait plaisant de faire allusion, en leur écrivant, à de prétendues faiblesses ou pis encore, les plus opposées à leur caractère social ou personnel. Si l'on prenait à la lettre ces gaietés de mauvais goût, on ne pourrait s'empêcher de supposer que Jordan, cet honnête homme jadis ecclésiastique et amoureux de vieux livres, était un galant libertin et un athée effronté. Heureusement pour Jordan, ses spirituelles réponses font assez voir ce qu'il en est.

Les lettres à d'Argens ont un caractère particulier. C'est entre lui et son maître un concert de raisonnements contre les religions et de moqueries à l'adresse des théologiens; mais viennent les jours d'épreuves et les années redoutables, le gentilhomme de Provence se montre digne d'être le confident d'un roi malheureux. On

1. M. Sainte-Beuve, dans l'un de ses nombreux articles sur Frédéric, fait ressortir tout l'intérêt de la correspondance du prince royal avec son ami de Suhm.

voudrait seulement qu'il sacrifiât moins souvent sa patrie à l'amitié. Pour connaître une des nobles faces du caractère de Frédéric, il faut lire les lettres adressées à milord Mareschal et au général Lamothe Fouqué : il y cause de l'âme et se montre inépuisable jusqu'à la fin en attentions délicates, avec ces vieux compagnons de ses travaux et de ses campagnes. Il faut lire aussi sa correspondance avec l'électrice de Saxe, et la duchesse de Saxe-Gotha, dont nous avons cité plus d'un passage. C'est une des parties entièrement neuves et les plus précieuses de l'édition royale des œuvres de Frédéric le Grand. Il faut y joindre, si l'on veut juger des sentiments les plus intimes du roi, sa correspondance avec le prince Henri, si importante d'ailleurs pour l'histoire [1], et surtout sa correspondance avec sa sœur chérie la margrave de Baireuth. Toutes ces lettres du roi à sa famille, perdues si longtemps pour le public, achèvent de faire de la correspondance de Frédéric le Grand, telle qu'on la doit aujourd'hui au gouvernement prussien, la plus belle pièce de toutes ses œuvres. En cela du moins il aura la destinée de son maître et modèle Voltaire. Il y possède plus que dans ses autres productions tout son esprit, son caractère et son génie, et il s'y montre aussi plus écrivain, plus intelligent des grâces, des finesses et des ressources de la langue française, quoique en revanche plus négligé, et plus incorrect que dans ses écrits retouchés par des mains expertes.

Nous n'avons pas besoin d'insister après les nombreux échantillons que nous avons donnés dans le cours

1. Le prince Henri y est toujours sur la défensive; sa manière contrainte décèle le peu de sympathie qu'il avait pour son royal frère; celui-ci, au contraire, fait les avances et récompense les services importants du prince par une effusion de cordiale amitié.

de cet essai sur le vrai français de Frédéric le Grand, composé à la fois de la moelle des bons écrivains de la littérature du règne de Louis XIV et de Louis XV, et aussi des incorrections et gaucheries du français réfugié, altéré encore par les bouches demi-françaises, demi-allemandes, qui le parlaient à Berlin. Certaines plaisanteries de Voltaire sur les *poésies* du roi de Prusse ne donnent point une idée trop exagérée de l'orthographe du roi[1]; mais l'orthographe n'est pas la langue, autrement Voltaire lui-même ne serait pas le plus français des écrivains français de son siècle. L'incorrection grammaticale est un déficit plus sérieux à constater. Frédéric n'acquit qu'à force de patience et de lecture, et jamais complétement, la connaissance pratique de notre grammaire : ses premières lettres laissent considérablement à désirer sous ce rapport. Il écrit : « Je suis au désespoir que le roi m'a pris mon écuyer, etc. » Il se qualifie lui-même de « jeune personne dont le sang n'est pas aussi rassis que celui d'un septuagénaire. » Il écrit encore à cette époque : « J'ai toujours regardé le baron d'O.... comme un fripon, et *j'étais* fort aise que le roi soit détrompé sur son sujet. »

Les incorrections de ce dernier genre sont très-rares même dans les premiers écrits de Frédéric. Ses incor-

1. On a remarqué à ce sujet que l'orthographe de Frédéric était défectueuse à proportion de l'intérêt qu'il donnait aux choses, très-négligée quand il écrit d'affaires, beaucoup plus soignée quand il s'agit seulement d'objets de moindre importance, de philosophie et de littérature par exemple. L'observation est de M. Preuss, à propos des lettres de Frédéric II à l'électrice de Saxe. « De tous les manuscrits de ses lettres que nous connaissons, ceux-ci sont les plus faibles à ce point de vue, tandis que les autographes de ses lettres familières à ses amis intimes offrent relativement peu de fautes. Nous présumons que plus le roi est obligé de réfléchir à l'objet même de sa correspondance, plus son orthographe est défectueuse. »

rections habituelles procèdent de certaines économies de mots et de sons par trop elliptiques, caractère principal du style réfugié. Frédéric ne s'en défit jamais tout à fait. A cinquante ans, il dit encore : « Les Français sont des fous et les Allemands qui y restent longtemps (c'est-à-dire qui restent longtemps en France), le deviennent de même. » Saint-Simon n'aurait peut-être pas dit autrement, mais ce qui chez lui est une manière sans façon de prendre par le plus court, est chez Frédéric une incorrection pure. Cependant ce défaut qui n'empêche pas le noble auteur des Mémoires d'être le plus pittoresque des écrivains nerveux, n'empêche pas davantage Frédéric d'avoir quelques-unes des qualités qui distinguent les meilleurs écrivains français, et d'être en définitive pour la clarté, la simplicité et la précision un maître dans cette langue empruntée qu'il avait adoptée pour les plaisirs de son esprit et les travaux de son Académie. L'Allemagne a peine aujourd'hui à lui pardonner cette préférence, oubliant qu'elle lui doit en partie l'activité intellectuelle qui, au dernier siècle, porta si rapidement son propre génie d'une longue et stérile enfance à la plus féconde maturité. La France s'en applaudit.

CHAPITRE IV.

LA PHILOSOPHIE A L'ACADÉMIE ROYALE DE PRUSSE.

Avant de présenter sous leur aspect le plus général, les travaux de l'Académie royale de Prusse, les idées et les talents qui se sont produits dans le cours de son existence sous Frédéric II, rappelons, en quelques mots, l'organisation de la célèbre société, telle que le roi de Prusse la régla définitivement en 1746, sixième année de son règne[1].

L'Académie royale des sciences et des lettres avait un protecteur, c'était le roi. Quatre gentilshommes entre les premiers de la cour administraient son budget. Un président revêtu d'un pleine autorité dirigeait ses travaux.

1. Pour les particularités relatives aux vicissitudes, aux règlements et au régime économique de l'Académie, comme pour l'examen spécial des travaux philosophiques de la Société et la biographie de ses membres, nous ne pouvons que renvoyer nos lecteurs à l'histoire que M. Bartholoméss en a donnée il y a deux ans, avec un grand détail, dans son *Histoire philosophique de l'Académie de Prusse, depuis Leibnitz jusqu'à Schelling, particulièrement sous Frédéric le Grand*. 2 vol. in-8. Paris, 1851.

Vingt membres pensionnaires du roi, qui les avait choisis et nommés, composaient la partie active et sédentaire de la compagnie qui comptait de plus des vétérans et des membres honoraires choisis dans toute l'Europe. Les académiciens, répartis en quatre groupes, avaient pour mission de travailler à l'avancement des sciences et des lettres par leurs travaux personnels et le concours de leurs lumières. Dans la première classe on s'occupait de mathématiques; dans la seconde de philosophie expérimentale; dans les deux autres de philosophie spéculative et de belles-lettres. Chacune de ces quatre classes avait son directeur spécial. Une bibliothèque, un laboratoire, un cabinet de physique et des collections étaient affectés à l'usage de l'Académie, la munificence royale les avait richement dotés. Enfin un secrétaire perpétuel pourvoyait à la publication des principaux mémoires soumis par les académiciens aux lumières de leurs collègues[1]. L'Académie marcha ainsi organisée, jusqu'à la mort de Maupertuis que le roi avait placé à sa tête, et c'est d'Alembert qui, de Paris, dirigea dès lors avec le roi les destinées de l'Académie royale de Prusse. Ces destinées dépendaient avant tout du choix des académiciens en titre, et l'on doit reconnaître que si ce choix ne fut pas toujours heureux, la faute n'en peut pas être attribuée à d'Alembert qui sur ce point ne donna jamais au roi que des conseils judicieux et désintéressés. L'histoire des sciences et des lettres lui doit même ce témoignage qu'en toute occasion, il soutint avec persévérance contre les

1. La première académie, malgré la langueur de ses travaux, avait produit sept volumes in-4 de mémoires en latins, sous le titre de *Miscellanea berolinensia*. 36 volumes in-4 renferment la plupart des mémoires qui furent présentés depuis lors à l'Académie jusqu'à la mort de Frédéric II.

préventions ou les caprices de Frédéric, les hommes les plus distingués de son Académie.

Si au début le protecteur avait compté sur l'empressement des savants et des philosophes français les plus illustres à venir orner sa cour littéraire et renforcer son Académie, le refus de d'Alembert de quitter Paris et la guerre de Sept ans l'auraient fait renoncer à toute grande ambition de ce côté-là. Aussi sentant fort bien que c'étaient après tout de médiocres suppléants aux génies qui lui manquaient, que le marquis d'Argens et son médecin, La Mettrie, il s'était résigné à accueillir des savants étrangers, assez familiarisés avec la langue française pour faire au besoin office d'écrivains français. C'est ainsi que l'Académie royale, durant son règne, offrit le caractère cosmopolite d'une société de savants de diverses nations où dominaient pourtant les Français, de patrie ou d'origine, puis les Suisses et les Allemands[1].

La classe de mathématiques apparaît dans le Recueil des mémoires de la Société, comme la plus féconde en travaux importants[2]. En ce genre de connaissances, les services rendus par l'Académie de Berlin sont en effet éclatants, solides, incontestés. Ce n'étaient pas ceux qui intéressaient le plus son royal protecteur; Frédéric regardait les mathématiques comme un luxe de l'esprit. « Je veux bien, disait-il, qu'on les cultive, mais non

1. La plupart des Allemands appartiennent à la classe de philosophie expérimentale. Ce sont, entre autres, les chimistes Pott et Margraf, les botanistes Guerhart et Gledistch, le médecin Eller dont Voltaire disait en 1743 : « Eller a fait des expériences par lesquelles il fait croire qu'il change l'eau en air élastique. »

2. Les noms dont la plupart de ces mémoires sont signés attestent leur valeur ; tels sont ceux d'Euler, que Frédéric enleva à la Russie et que quinze ans après Catherine lui reprit, de Lambert, de La Grange, désigné au roi par d'Alembert, puis de Béguelin, et enfin de d'Alembert, de Le Sage et de J. Trembley.

qu'on les préfère. » C'est de la classe de philosophie spéculative qu'il attendait l'éclat et la célébrité de son Académie. Sans parler de l'Académie française, Paris possédait son Académie des sciences et son Académie des inscriptions et belles-lettres; Londres, sa Société royale; l'Italie, Turin, Pétersbourg possédaient leurs Sociétés savantes; mais une seule académie, en Europe, accordait ouvertement une place à la philosophie, c'était la sienne. Il en était fier, et il fit même d'abord tout ce qu'il put pour que l'institution entière brillât, aux yeux de l'Europe, d'un éclat philosophique. Maupertuis était bien l'homme qu'il lui fallait pour le seconder dans ce dessein. Déjà membre illustre des deux grandes Académies de France, et en possession d'une célébrité populaire depuis son expédition astronomique en Laponie, il avait une parole brillante, mais surtout il s'entendait à parer la philosophie d'élégance, de dignité, et la mettant partout, savait lui donner quelque chose des grands airs du monde[1].

Le discours qu'il prononça pour l'inauguration de l'Académie restaurée, fut un vrai manifeste. Il y proclamait en quelque sorte devant l'Europe, rendue attentive par les premières victoires de Frédéric, l'avénement du prince écrivain et philosophe à cette royauté nouvelle : « La guerre a rendu les Prussiens assez formidables, Frédéric rappelle les Muses, cette compagnie reprend sa première vigueur, il la rassemble dans son palais et se déclare son protecteur. Physiciens, géomètres, philosophes, orateurs cultivez vos talents; sous les yeux d'un tel maître vous n'aurez que son loisir, et

1. Le ton original de sa conversation, volontiers en saillies et en boutades, plaisait à Frédéric, qui estimait d'ailleurs son caractère et soutint fidèlement lui et sa mémoire jusqu'à la fin contre les attaques obstinées de Voltaire.

ce loisir n'est que de quelques instants; mais les instants de Frédéric valent des années. »

Ceci n'est qu'un exemple du genre d'éloquence que Maupertuis déployait en toutes occasions, soit pour louer le protecteur, soit pour animer ses collègues à la tâche qui leur était assignée. A l'entendre, il n'était si grands objets, pas de questions de métaphysique si obscures que la classe de philosophie spéculative ne dût, par ses lumières, éclairer de la plus vive clarté : La métaphysique elle-même que n'en faisait-on pas ? Ce n'était plus « un dictionnaire de termes barbares, mais une pépinière où chaque science trouve pour ainsi dire sa semence et d'où naissent tous les principes, toutes les notions directrices qui nous guident de quelque côté que nous tournions nos pas. » Il est curieux de voir avec quelle émulation les géomètres eux-mêmes se rangeaient alors, à l'exemple de Maupertuis, sous le drapeau de la métaphysique ; mais cette métaphysique à laquelle ils s'efforçaient de rendre hommage et qu'ils plaçaient sur l'autel ressemblait étrangement à la géométrie. Lorsque Euler déclare que les principes de la mécanique se démontrent par les principes de la métaphysique, il veut dire que les idées de l'espace et du temps auxquelles les mathématiciens attachent leurs principes ne sont pas des principes imaginaires et destitués de toute réalité ; mais le grand géomètre revient à ses calculs, leur origine une fois mise en sûreté, et il leur attribue la seule vertu démonstrative dont les raisonnements philosophiques soient susceptibles. Le fameux principe de la moindre action ou de l'épargne sur lequel Maupertuis prétendit fonder la démonstration de l'existence de Dieu est un autre exemple de cette illusion ou de ces prétentions. Il est assez plaisant d'en-

tendre le président de l'Académie, prenant son ton le plus dogmatique, traiter avec un mépris superbe les naturalistes philosophes qui osent tirer de l'étude des créatures infimes où leur curiosité mesquine se renferme, les traces des desseins du grand architecte de l'univers et la preuve de son existence : « Ce n'est point dans les petits détails sur la génération et la conservation d'insectes plus souvent nuisibles qu'utiles, c'est dans les phénomènes dont l'universalité ne souffre aucune exception et que leur simplicité expose entièrement à notre vue, qu'il faut chercher la démonstration de l'existence de Dieu; les preuves que les mathématiques en fournissent auront sur toutes les autres l'avantage de l'évidence qui caractérise les vérités mathématiques. »

Fût-il vrai que le principe de la moindre action développé par Maupertuis dans sa *Cosmologie*, que cette attention de la nature à n'employer pour mettre en mouvement tout le mécanisme de l'univers, que précisément la quantité de forces strictement nécessaire, démontre avec certitude l'existence de Dieu, c'était une bien singulière prétention d'attribuer à un raisonnement de cette nature, le pouvoir de faire pénétrer l'évidence dans des esprits fermés aux autres preuves de l'existence de Dieu. Tout ce que Maupertuis a eu le malheur de dire à l'Académie pour faire valoir cette découverte si fertile en cruels déboires pour son auteur, justifie un peu, en vérité, les épigrammes du docteur Akakia, contre le président de l'Académie, qui n'avait pas craint « d'insinuer contre la parole de l'Écriture que c'est un défaut de providence que les araignées prennent les mouches, » et de faire ensuite entendre « qu'il n'y a d'autre preuve de l'existence de Dieu que dans Z égal à B C divisé par A plus B. »

Ce mariage spéculatif de la métaphysique et de la géométrie, fut, pendant les premiers temps, préconisé sous toutes les formes dans la jeune Académie ; un jour Frédéric lui-même, peut-être avec quelque malice, loua M. de Stille, un de ses meilleurs officiers « d'avoir géométrisé la cavalerie, » et le président loua le roi d'avoir dans ses Mémoires de Brandebourg géométrisé l'histoire elle-même : « Les événements sont nécessairement liés aux mœurs et en sont presque toujours les suites ou les causes ; un esprit assez vaste embrasse cette relation ; il pourrait en quelque sorte prévoir les mœurs qui doivent résulter d'une certaine chaîne d'événements et prédire les événements qui sont la suite des mœurs[1]. »

Si la classe de philosophie spéculative avait marché toujours dans cette voie, en s'obstinant à prendre pour de l'esprit philosophique l'abus des idées générales, sa course eût été bientôt fournie et son histoire aurait été courte à retracer, mais une disposition toute contraire se manifesta bientôt ouvertement et librement dans les mémoires de quelques esprits de la compagnie. Cet esprit d'indépendance se déploya d'entrée aux dépens de la philosophie wolfienne alors à son zénith. Maupertuis lui-même, n'étant engagé très-avant dans aucune secte philosophique, n'y apporta pas d'obstacle, et, c'est son honneur, malgré les cris du dehors lui laissa libre carrière. Une telle liberté eût été impossible, remarquait plus tard l'un de ces académiciens audacieux, « si au lieu d'être présidés par un étranger célèbre qui possédait la connaissance des hommes et du monde, nous l'avions été par un nourrisson de quelque université allemande,

1. *Mémoires de l'Académie de Berlin*, année 1746.

cloué à un système. Car, je le demande, que serait devenue notre classe de philosophie, sous Wolf lui-même ou sous quelque coryphée de sa tribu? Une secte régentée par un chef de secte, tout ce qu'il y a de contraire à une Académie et d'où le vrai esprit philosophique aurait été totalement exilé. Au contraire, nous avions des hommes de toute secte et de nulle secte, vivant en parfaite harmonie et supprimant toute controverse personnelle [1]. »

C'est même à bien dire dans le petit groupe de ces penseurs de « nulle secte » que finit par se concentrer bientôt tout l'intérêt, lorsqu'on cherche à se rendre compte des travaux spéculatifs de la célèbre Académie par la lecture suivie de ses mémoires. Trois hommes distingués, trois Suisses, Mérian, de Béguelin et Sulzer, formaient le noyau de cette famille de solides

1. En métaphysique, Maupertuis tenait pour Condillac, mais sans parti pris et sans conséquence. Il aimait peu à disserter, mais beaucoup à moraliser, et reconnaissant dans Sénèque ses goûts et ses idées, le proclamait un plus beau génie que Cicéron. « Ce qui l'affectionnait à Sénèque, nous apprend La Beaumelle qui l'avait bien connu, c'est qu'il le trouvait triste, épigrammatique, physicien, moraliste, ennuyé de la vie et des cours, idolâtre de la gloire. » La Beaumelle ajoute : « Il souffrait impatiemment la contradiction et s'y dérobait par un silence subit. Il contredisait rarement les autres et ne disputait jamais. Il voyait d'un coup d'œil si on le comprenait ou si on était hors d'état de le comprendre. Il parlait volontiers de ses peines et rarement de ses plaisirs. Il saisissait les ridicules avec facilité et peignait un homme en rapportant un trait dans lequel tout son caractère était concentré. Ce qui lui déplaisait, il le réfutait avec un rire moqueur qui n'était pas sans bonhomie. Dans la société, on eût dit que toutes les sciences lui étaient étrangères. Il ne dissertait jamais : il eût préféré l'entretien d'une femme à celui de Newton. Les figures qui plaisent difficilement lui plaisaient d'abord. Descartes aimait, dit-on, les yeux louches; M. de Maupertuis avait une prédilection pour les yeux verts. » (*Vie de Maupertuis*, ouvrage posthume, publié en 1856 par M. Maurice Angliviel, bibliothécaire du dépôt de la marine, à qui l'on doit diverses publications relatives à La Beaumelle.)

esprits[1]. A leur arrivée à Berlin, le Bernois de Béguelin, précepteur du prince royal, n'avait pas trente-deux ans; Mérian, proposé à Maupertuis par son compatriote Bernouilli, était un métaphysicien de vingt-cinq ans à peine, et le Zuricois Sulzer n'en avait pas trente. Circonstance singulière: de Béguelin avait été recommandé par Wolf, et Sulzer avait senti la vocation s'éveiller chez lui en dévorant un ouvrage de ce même Wolf; de plus, Sulzer et Mérian avaient été consacrés au divin ministère, c'est-à-dire qu'ils étaient un peu théologiens; que de motifs pour être obligés d'avance d'avoir raison dans leur voie, pour être docteurs plutôt que philosophes! mais enrôlés pour combattre les préjugés de l'esprit humain, et pour marcher sous les auspices du roi, à la découverte du dernier mot de la métaphysique, ils avaient embrassé leur tâche avec une conscience tout helvétique. Rien ne vaut la conscience pour dégager un penseur des obligations factices; elle tient lieu de courage aux timides et l'orgueil d'opinion cesse de murmurer dans le fond du cœur, quand elle fait entendre sa voix.

Laissant aux historiens de la philosophie du dix-huitième siècle à établir en quoi précisément ces judicieux raisonneurs se sont, chacun pour sa part, éloignés ou rapprochés de Wolf et de Leibnitz, de Locke ou de

1. C'est Maupertuis qui donna au roi Mérian et Sulzer, ce dernier à titre de mathématicien : « J'apprends, écrivait-il au roi en 1750, que M. de Mérian vient d'arriver à Berlin. Je lui ai fait espérer que Votre Majesté lui donnerait quatre cents écus. C'est un garçon de grand mérite, dont les parents tiennent un rang distingué à Bâle, et je craindrais qu'il nous échappât s'il n'avait ici une pension honnête. » Maupertuis avait travaillé aussi pendant trois mois à procurer Albert de Haller à l'Académie, mais Haller ne put se décider à quitter Gœttingue.

Condillac, du spiritualisme ou du sensualisme, nous nous bornerons à caractériser la qualité morale, pour ainsi dire, de leur pensée, la portée générale de leurs préférences philosophiques.

Le titre du premier mémoire que lut Béguelin à l'Académie, annonçait un prôneur à outrance de la métaphysique, car il ne s'agissait pas moins que de fonder sur cette mère commune de toutes les sciences et de tous les arts, « l'art de connaître les pensées des autres. » Mais ce mémoire agréablement écrit et finement pensé aboutissait à cette conclusion moitié affirmative, moitié négative, que l'art en question est sans doute possible, à une foule de conditions impossibles à réunir ou à réaliser, en sorte que cette possibilité se réduit à une abstraction pure. Mérian, de son côté, débuta par une *Dissertation ontologique sur l'action, la puissance et la liberté* (1750), et un mémoire *Sur la perception de sa propre existence* (1749). Ceci est de la métaphysique, au premier chef; mais avec quelle lucidité, quelle absence de tout jargon d'école, et quel vigoureux bon sens ce jeune Bâlois aborde ces grands sujets et les ramène peu à peu dans les limites où l'esprit peut les aborder, d'une manière satisfaisante pour sa légitime curiosité et profitable à son propre développement. L'année suivante (1751), ses *Réflexions sur la ressemblance* découvraient un peu plus le critique. « Nous ne suivrons point dans notre examen, disait-il, cet ordre didactique qui consiste presque toujours à définir ce que l'on cherche, comme si on l'avait déjà trouvé, et à démontrer par des propositions identiques ce que l'on a supposé dans la définition. » Mérian, en effet, parcourt en liberté le champ de nos idées, notant au passage comme un observateur désintéressé, combien d'erreurs

ou de causes d'erreurs se glissent dans nos jugements fondés sur la ressemblance. Il termine ses réflexions par une image familière et énergique : « C'est une réflexion bien humiliante que de penser que les comparaisons sont la base ou plutôt l'échafaudage de toutes nos connaissances, que c'est sur des échelons aussi mal assurés que notre fière raison monte dans les cieux et descend dans les abîmes. »

Mérian a l'air ici de s'acheminer vers le scepticisme, mais on peut être tranquille, il n'y arrivera jamais. Entre l'impuissance radicale où serait la raison, selon les uns, d'atteindre à la certitude en rien, et le pouvoir que d'autres lui accordent d'atteindre à la certitude en tout, on peut assurément glisser un royaume assez étendu pour satisfaire l'ambition modeste du sage et exercer les forces de son entendement. C'est à restreindre le domaine de la métaphysique à ses limites naturelles que Mérian et Béguelin ont consacré leurs efforts, mais c'est pour le conserver à notre activité intellectuelle et non pour l'en déposséder. Tant qu'elle se réduit à ses véritables usages, la métaphysique, selon eux, est la plus sublime et la plus excellente de toutes les sciences ; « c'est elle qui élève le naturaliste au-dessus du simple observateur, qui organise pour ainsi dire la matière pesante de l'érudition, et apprend au physicien à voir la nature en grand. » Ainsi pensait Mérian, et Béguelin, de son côté, prouva dans divers mémoires très-curieux sur les forces perdues en mécanique, sur les séquences de la loterie de Gênes, etc., que les spéculations générales peuvent n'être pas toujours de vaines futilités ; seulement, et ils insistent sur ce point en toute occasion, il ne faut pas que la métaphysique se pique d'une rigueur de démonstration dont elle n'est

pas susceptible; comme aussi il ne faut pas que les physiciens et les mathématiciens la méprisent pour cette incapacité, à laquelle sont également sujettes les sciences les plus fières de leur infaillibilité démonstrative : « L'affectation de la méthode géométrique a fait un tort infini aux sciences spéculatives; elle a souvent répandu du ridicule sur les vérités les plus respectées. On rendrait un service essentiel à la raison, si l'on pouvait guérir les philosophes de cette maladie en leur persuadant qu'il y a infiniment plus de science à savoir ignorer ce qu'on ignore qu'à savoir le démontrer; mais les autres sciences n'ont-elles pas aussi leurs côtés obscurs! On peut faire ici une remarque très-curieuse. Si nous recherchons pourquoi il y a si peu de clarté dans la métaphysique, il se trouvera que c'est en grande partie parce qu'elle remonte aux principes des autres sciences, et que ces principes ne sont pas clairs. Les géomètres et les physiciens, en passant sur les premières notions, se mettent d'abord au large, et laissent le doute et l'obscurité derrière eux. Le premier suppose des points, des lignes, des surfaces, des unités; le second prend les corps pour des êtres étendus, impénétrables, divisibles à l'infini; il parle d'espace, de durée, d'action, de cause, de force, de mouvement. Si l'on met ces idées au creuset de la spéculation, on les trouve remplies de difficultés, mais c'est de quoi ils ne s'embarrassent pas. Poussez-les de proposition en proposition, jusqu'aux confins de leurs sciences, ils seront obligés d'en demeurer là, ou de se sauver dans les bras de la métaphysique[1]. »

« Que les sciences avouent donc, conclut Mérian,

1. *Mémoires de l'Académie*, année 1765, p. 450.

car c'est lui qui parle ici, que toutes les notions sur lesquelles elles bâtissent n'ont point passé au feu de la démonstration; qu'elles reviennent à une modestie qui leur convient autant qu'à la philosophie spéculative; qu'elles se rassurent d'ailleurs, on ne songe point à grandir outre mesure la métaphysique aux dépens des sciences; et l'on répétera en toute occasion que c'est un travers de croire la métaphysique toute démontrable, mais aussi que c'en est un autre de la croire tout incompatible avec l'évidence géométrique; et enfin que c'en est un plus grand de s'imaginer qu'il n'y a point de certitude sans démonstration. » Rien de semblable à cette discrétion intelligente ne se voyait alors dans les universités d'Allemagne; c'est là, au contraire, que se formait la tyrannie des opinions systématiques, et Mérian explique très-bien comment. « En initiant les jeunes gens aux spéculations métaphysiques, on commence par les jeter dans un système. Qu'arrive-t-il alors? Dans un certain âge, l'esprit se prend à tous les points d'appui qu'on lui présente, et qui dès lors, en soulageant sa paresse, fixent sa vue, captivent son jugement, rétrécissent sa conception. Lorsqu'une fois il a pris son pli, ses pensées ne sauraient plus pour ainsi dire couler que dans le même sens; il a perdu sa liberté, il a quitté les sentiers de la nature, il est devenu roide, opiniâtre, hautain. Bientôt identifié avec ses dogmes, ce fier esclave appesantira ses chaînes sur tous les hommes libres qui refuseront d'être esclaves comme lui. » C'est ainsi que l'esprit de système arrive à faire prendre au métaphysicien sa faiblesse pour de la force, son ignorance pour du savoir, ses ténèbres pour de la lumière. Mérian va plus loin : il impute hardiment à la métaphysique les calamités que l'on a mises sur le

compte de la religion chrétienne. Toutes les disputes de religion, selon lui, ont été à proprement parler des disputes de métaphysique, et les métaphysiciens scholastiques sont les premiers auteurs de tous les maux que la religion, cette fille du ciel, semble avoir occasionnés sur la terre : « Pourquoi ces conciles, ces guerres, ces persécutions, ces fleuves de sang qui ont coulé dans le monde chrétien ? Ce n'était pas assurément pour établir la morale de l'Évangile, cette morale qui nous ordonne d'aimer jusqu'à nos ennemis. Quels furent donc les sujets de ces fameuses querelles ? L'essence divine, les décrets éternels, la nature du corps et celle de l'âme, la personnalité, l'état après la mort? Et qu'est-ce autre chose que de la métaphysique ? »

Avec de telles idées et si peu d'illusions, il est beau d'aimer encore la philosophie. C'est par là aussi que Mérian et ses amis étaient à ce moment, et en pleine Allemagne, des philosophes d'une espèce si neuve, et que la lecture de leurs écrits mériterait encore aujourd'hui d'être conseillée. Après avoir appris de leur franchise que l'étude de la métaphysique mal dirigée ajoute les vices du cœur aux erreurs de l'esprit, la jeunesse studieuse retiendrait d'eux aussi cette sage et encourageante notion de la vraie, de la saine philosophie : « Le vrai philosophe prend le vrai et le bon partout où il le trouve; les grands noms, les partis puissants ne lui imposent jamais au point de lui faire digérer le faux et le chimérique; il étudie sans passion, sans vanité surtout, les systèmes des philosophes; il savoure sans inquiétude les beautés de leurs ouvrages, qu'ils soient Platon ou Lucrèce, et se forme dans leur commerce un jugement libre et serein bien différent du scepticisme de la paresse et de l'incrédulité de parti pris. Il ne cherche

point ce qu'il sait ne pouvoir trouver.... Quand l'esprit systématique nous a emportés au delà d'une certaine région, il nous laisse dans les ténèbres. Le sage s'arrête au terme qui sépare les ténèbres de la lumière. Ainsi entendues, les sciences transcendantes embellissent son caractère au lieu de le corrompre, il goûte tour à tour les douceurs de la vie sociale et les agréments de la vie contemplative[1]. »

Pour tenir ce langage et avoir le droit d'être écouté, il faut avoir fait ses preuves de capacité philosophique, en sorte qu'on ne puisse mettre votre sereine indifférence quant aux systèmes, sur le compte de votre ignorance, ni expliquer le peu de cas que vous faites des subtilités métaphysiques, par l'impuissance de votre entendement. Les mémoires mêmes où ces vues sur la philosophie spéculative étaient énoncées, et bien d'autres, révélaient chez leurs auteurs une aptitude métaphysique du premier ordre. Celle de Mérian s'est déployée surtout dans une série de mémoires sur le problème de Molyneux, ou plutôt sur les solutions que Berkeley, Locke, Bouillier, Leibnitz, Condillac, Diderot et Bonnet ont données de cette question, à laquelle se rattachent toutes celles qui tiennent à l'origine de nos idées[2]. C'est un vrai traité alors sans modèle et sans égal, où Mérian, analysant et critiquant à son tour les opinions de ses devanciers, esquissait de la manière la plus vive et la plus intéressante les questions fondamentales de la psychologie, et les systèmes qu'elles ont produits.

1. *Mémoires de l'Académie*, années 1758 à 1765.

2. L'aveugle-né venant tout à coup à voir, distinguera-t-il par la vue le globe ou le cube qu'il avait distingué par le toucher? Tel est en résumé le problème proposé d'abord par Molyneux et répété par Locke.

Sulzer, le troisième du groupe helvétique des spéculatifs de l'Académie, ne pousse pas si loin que ses deux compatriotes la défiance de toute vue systématique. Il est comme eux disposé à renvoyer aux décisions du bon sens les métaphysiciens ambitieux ou indiscrets, mais il arrange volontiers en théories les réponses de l'oracle, et prend un peu à bon marché des difficultés déplacées pour des difficultés vaincues. Ainsi, recherchant dans l'un de ses mémoires (1769) quelles sont les facultés et les habitudes naturelles ou acquises qui font le caractère de l'homme vertueux, il substitue à la perfection dont Wolf avait fait le principe de la vertu, un guide qu'il donne pour plus sûr, savoir le génie moral, car il y a un génie moral, comme il y a un génie philosophique et un génie poétique. A son compte, en effet, tout homme à qui le sens moral n'a pas été départi, est un pauvre homme, et ce n'est pas plus sa faute s'il n'est pas vertueux, que ce n'est la faute à tant de gens qui n'ont reçu ni le goût poétique ni le génie du philosophe, de n'avoir ni philosophie dans l'entendement, ni poésie dans l'imagination. Tout champion qu'il est de la liberté, Sulzer ne se demande point ce que devient alors la responsabilité. A cette difficulté près, Sulzer rend compte en bon observateur et en homme de cœur des éléments qui constituent l'homme vertueux. C'est avec le même genre de sagacité philosophique qu'il analyse la raison et le génie, tournant court dans ses conclusions, mais précis dans l'examen et l'appréciation des choses. Si l'on veut se rendre compte de l'esprit qui anime Sulzer dans ses recherches philosophiques, il faut lire les mémoires qu'il a composés à la fin de sa vie, sur *l'immortalité de l'âme considérée physiquement*. On verra qu'aucune objection des ma-

térialistes ne l'embarrasse. Il est de l'école de Charles Bonnet, son ami, c'est-à-dire qu'il fait, sans marchander, la part des sens et de la matière aussi grande qu'on le voudra sans toucher à celle de l'âme. En général, de tous les philosophes systématiques qui ont eu la vogue du siècle, Bonnet est celui vers lequel les Suisses de l'Académie de Berlin étaient attirés de préférence. Ils ne se méprirent pas longtemps aux dehors matérialistes de sa doctrine. L'élévation religieuse de ses désirs, l'honnêteté, la bonne foi de ses arguments les plus téméraires, de ses explications les plus risquées, sa modération enfin, et sa tolérance philosophique, étaient autant de qualités du philosophe de Genthod, sympathiques à leur propre caractère, et conformes aux sentiments qui étaient le fond habituel de leur pensée et dirigeaient leur conduite libérale, probe, pleine de décence et d'aménité.

Une maladie de langueur ébranla chez Sulzer, vers la fin de sa vie prématurément moissonnée, non la foi religieuse, mais la foi métaphysique. Béguelin essayant de lui rappeler le projet qu'il avait formé de rechercher s'il n'y a pas en métaphysique un point où il faut s'arrêter, sous peine de heurter le bon sens : «Hélas, répondit Sulzer tristement, il n'y a pas longtemps que je croyais voir clair en métaphysique; aujourd'hui, mon cher ami, je n'en sais plus rien. » Soit pour honorer la mémoire de son confrère, soit pour satisfaire son propre désir, Béguelin essaya d'indiquer quelles règles Sulzer serait arrivé à établir dans l'ouvrage que la mort l'avait empêché d'exécuter. Cet essai peut être envisagé comme le testament philosophique de ce trio d'excellents esprits ou du moins comme le dernier mot du bon sens mesurant les bornes de la métaphysique. Nous sommes obligés

d'y renvoyer nos lecteurs[1]. Nous avons insisté déjà bien plus qu'il ne nous appartenait sur ces philosophes dont les travaux sont à vrai dire, du moins à nos yeux, l'essence de tout ce qu'a tenté d'utile l'Académie de Frédéric le Grand pour obéir à sa mission philosophique.

Il nous reste à mentionner les autres académiciens qui ont payé leur tribut à la classe de philosophie spéculative. Euler au début, vint au secours de Maupertuis, attaqué dans son principe de la moindre action, par des recherches sur l'origine des forces. Ce mémoire et un autre que nous avons mentionné sur l'espace et le temps, et où il a pris Wolf à partie sont les seuls que nous ait conservés le recueil de l'Académie. Lambert n'y occupe pas une place beaucoup plus importante[2]. C'est dans les classes des sciences et au dehors par leurs livres, que ces deux Hercules de l'abstraction ont donné la mesure, l'un de sa prodigieuse facilité d'invention et d'élucidation mathématique, l'autre de sa profondeur et de sa puissance, qu'on pourrait appeler taxéométrique, en lui empruntant un des termes de la terminologie, dont l'Allemagne savante lui dut le funeste présent[3].

L'état-major philosophique du roi a rarement donné dans les joutes spéculatives de l'Académie; d'Argens n'y

1. *Mémoire sur les justes bornes qu'on doit assigner aux spéculations métaphysiques*. (*Mémoires de l'Académie*, année 1780).

2. Les observations de lui, qu'on y trouve, sur quelques dimensions du monde intellectuel, son essai sur la mesure de l'ordre, et une note enfin contre les almanachs qui prédisent la pluie et le beau temps, et le préjugé populaire qui les croit, sont évidemment traduites ou ont été écrites pour lui, car bien qu'il sût toutes les langues, Lambert n'écrivait bien ni volontiers qu'en allemand.

3. M. Bartholméss remarque que la langue philosophique de Kant, devenue la terminologie spéculative des écoles de l'Allemagne, est presque tout entière l'ouvrage de Lambert. (*Histoire philosophique de l'Académie de Prusse*, t. II, p. 179.)

a lu, si nous ne nous trompons, qu'un seul mémoire, encore roulait-il sur quelque sujet littéraire. Voltaire ni La Mettrie n'ont occupé l'Académie que lorsque, à vingt-cinq ans d'intervalle, leur éloge écrit de la main du roi fut prononcé devant elle. Celui de La Mettrie lu en 1752 fut écouté dans un silence de stupéfaction et de respect. C'était déjà trop à Frédéric d'avoir imposé à l'Académie ce méthaphysicien lubrique de la volupté, ce prétendu philosophe qui enseignait que l'homme moral et intelligent n'est comme l'homme physique qu'un peu de boue organisée, une machine qu'un fatalisme absolu gouverne absolument, que les remords sont des préjugés, etc., assurant seulement pour sa défense que les sectateurs de cette philosophie matérialiste, « tous gens doux et paisibles, seraient au désespoir de suspendre un moment le grand courant des choses civiles, et qu'ils savaient bien que le peuple ne croirait jamais à leur homme machine. » Il y avait de la part du royal protecteur plus que du courage à proclamer devant l'Académie que ce médecin qui venait de mourir à quarante-trois ans d'une indigestion ridicule, était né orateur et philosophe, et que la nature avait joint à ces dons un présent plus précieux, une âme pure et un cœur sensible. Voltaire lui-même, fut du sentiment de l'Académie : « La Mettrie a laissé une mémoire exécrable à tous ceux qui se piquent de mœurs un peu austères. Il est fort triste qu'on ait lu son éloge à l'Académie écrit de main de maître. Tous ceux qui sont attachés à ce maître en gémissent[1]. » Faut-

1. Voir la lettre où Voltaire raconte à Mme Denis la mort de La Mettrie : « Notre médecin est crevé à la fleur de son âge, brillant, frais alerte, respirant la santé et la joie, une indigestion l'a emporté. » — « Il y a une grande différence, écrivait-il au maréchal de Richelieu, entre combattre les superstitions des hommes et rompre les liens de la so-

il conclure de cet étrange panégyrique que Frédéric aurait voulu que son Académie suivît les traces de La Mettrie, et s'appliquât, du moins, à délivrer ses sujets des préjugés chrétiens et à leur inculquer pour toute religion sa propre philosophie? S'il l'avait jamais voulu, nous croyons avoir établi qu'il était trop bon politique pour l'avoir voulu longtemps. Il avait simplement à cœur de se montrer aussi philosophe sur le trône qu'il l'avait été dans son exil de Remusberg et il en trouva heureusement des occasions plus dignes de lui, plus dignes de ses propres convictions sur l'utilité de la morale. Nous en avons déjà parlé, nous n'y reviendrons pas[1].

Parmi les académiciens qui ont travaillé pour la classe de philosophie spéculative, nous n'avons pas encore nommé Formey. Il est pourtant le plus fécond de tous, et son contingent occupe dans la collection des mémoires de l'Académie, durant les quarante années qu'il en a été le secrétaire, une place considérable quoique sans rapport avec l'originalité du fonds et le mérite

ciété et les chaînes de la vertu. La Mettrie aurait été trop dangereux s'il n'avait pas été tout à fait fou. Son livre contre les médecins (*Politique des médecins*, pamphlet qui l'obligea à s'exiler de France), est d'un enragé et d'un malhonnête homme. Avec cela c'était un assez bon diable dans la société (le cœur serviable). Comment concilier tout cela? c'est que la folie concilie tout. » La sévérité de Voltaire à l'égard de La Mettrie n'était pas absolument désintéressée, si l'on s'en rapporte à l'anecdote suivante, racontée par La Beaumelle : « M. de Voltaire détestait La Mettrie qui, dans son *Homme machine*, avait remarqué que la physionomie d'un poëte célèbre réunissait l'air d'un filou avec le feu de Prométhée, et qui soutenait alors que sa remarque n'était vraie qu'à demi. » (*Vie de Maupertuis*.)

1. L'éloge de La Mettrie était si bien une pure bravade et si peu sérieuse, que Frédéric disant familièrement à sa sœur de Baireuth toute sa pensée sur La Mettrie, laisse supposer qu'il n'avait pas même lu ses ouvrages. « Il était gai, bon diable, bon médecin et très-mauvais auteur ; mais en ne lisant pas ses livres, il y avait moyen d'en être très-content. » (*OEuvres de Frédéric le Grand*, t. XXVII, p. 208.)

littéraire du travail. Nous aurons à revenir sur cet écrivain qui sut se créer habilement un rôle actif et populaire dans le mouvement philosophique du dix-huitième siècle; nous ne parlons ici que de l'académicien et du secrétaire perpétuel.

Comme philosophe le rôle de Formey à l'Académie consista d'abord à reproduire les idées de Leibnitz et de Wolf; plus tard il s'empara de tous les sujets que ses collègues venaient de traiter. Sous prétexte tantôt de résumer le débat, tantôt de dire son mot sur la question, il ramenait les idées, les arguments qui s'étaient déjà produits, en y mêlant quelques réflexions et de nombreuses anecdotes. Beaucoup d'acquis, une mémoire heureuse jointe à l'art singulier qu'il possédait de donner à ses idées d'emprunt une apparence de méditation personnelle, déguisèrent d'abord assez bien ce long plagiat, favorisé encore par les allures naturelles et familières d'un style lâche et incorrect, mais abondant et animé. La forme lui appartenant sans contredit, on n'approfondissait pas trop ses droits à la propriété complète du fond.

Ce n'est pas que Formey eût été incapable de s'élever, en philosophie, à des travaux d'une valeur plus personnelle. Deux mémoires, l'un sur les songes, et l'autre sur les allégories, révèlent en lui des qualités d'observateur et de critique très-réelles. Le dernier est aussi instructif que piquant. Celui sur les songes fut fort applaudi. L'explication qu'il proposait revenait à dire que dans le sommeil, un commencement ou un reste de sensation éveille l'imagination, qui se met en travail à l'aventure sur l' ébauche d'impression qu'elle vient de recevoir : « L'imagination de la veille est une république policée où la voix du magistrat remet tout en

ordre; l'imagination des songes est la même république dans l'état d'anarchie. » Certainement c'est là, comme dit Mérian, débrouiller d'une manière plausible ces jeux bizarres de notre imagination, mais un débrouillement n'est pas une théorie, et il y a bien de l'hypothèse dans les faits que Formey érige un peu facilement en principes. Ce qui distingue ce mémoire et celui encore qu'il a donné sur le sommeil, c'est le procédé clair et ingénieux des descriptions et une sorte de veine enjouée et facile qui lui valut ce compliment un peu vif de Buffon : « Vous pensez avec une facilité et une fécondité qui me charment, et vous écrivez comme vous pensez [1]. » Formey, par exemple, décrit pittoresquement l'état de nos idées, lorsque le sommeil s'approche et commence à envahir notre être : « Nos idées dans ce cas ressemblent assez à des chevaux qui ont été attelés et employés au travail la journée; on les dételle le soir, mais leur guide les conduit encore, c'est le commencement du sommeil; il les mène aux champs et les y laisse errer et paître à leur fantaisie, c'est la perfection du sommeil. »

Par une de ces bravades quelquefois déplacées dont il tirait vanité, Formey s'est amusé, tout prédicateur qu'il était, à peindre dans son mémoire sur le sommeil, le dormeur au sermon, où, selon sa remarque, le sommeil est plus fréquent que partout ailleurs : « Les yeux commencent par cligner, les paupières s'abaissent, la tête chancelle, elle tombe, sa chute étonne le dormeur, il se réveille en sursaut, il tâche de l'affermir, mais en vain; nouvelle inclination plus profonde que la première, il n'a plus la force de la relever, le menton

1. *Correspondance inédite de Buffon*, Paris, 1860, t. I, p. 49.

reste appuyé sur la poitrine, et le sommeil se continue tranquillement dans cette attitude. »

La familiarité est encore contenue ici dans des limites que, malheureusement pour sa réputation littéraire, Formey ne tardera pas à franchir pour tomber dans la vulgarité et le mauvais goût. Ce malheur lui est arrivé si souvent dans la seconde moitié de sa longue carrière académique, que depuis 1760, il n'y a qu'à ouvrir un volume des mémoires de la société, pour se faire une idée de l'excès de mauvais goût, de prolixité et de négligence auquel Formey se laissait aller dans ces espèces d'improvisations étourdies qu'il appelait des mémoires, avec le laisser aller confiant d'un habitué de la maison. Son *Essai sur l'aménité dans les écrits*, est en ce genre une œuvre rare ; on en jugera par ce court échantillon : « L'opprobre de moisir dans les recoins poudreux des libraires, ou même de faire un saut de là chez l'épicier, est tôt ou tard le sort inévitable qui attend de semblables écrits. On peut dire d'eux qu'ils n'ont pas cette séve agréable propre à rappeler le lecteur comme le buveur est rappelé par celle du jus qu'il nomme exquis. »

Depuis la mort de Maupertuis, le secrétaire perpétuel prononçait un discours d'ouverture à chacune des assemblées publiques que l'Académie tenait deux fois par année, pour les anniversaires de sa fondation et de la naissance du roi. Les convenances et la vérité voulaient que l'éloge de Frédéric y eût toujours sa place. Formey s'acquitta assez longtemps de cette tâche avec adresse, commençant chaque fois par protester de son aversion pour la flatterie. « C'est une des incommodités de la grandeur, disait-il très-bien dans l'une de ces occasions, d'être comme en butte à ces débordements de

louanges qui, semblables à ceux qui inondent les campagnes, roulent rarement des eaux bien pures. » L'exorde était heureux et eut un beau succès, mais à partir de là, Formey n'en sortit plus, retournant sa pensée en cent manières sans la rajeunir. « Qu'il est doux, s'écriait-il un jour, de répéter toujours les mêmes choses ! » Il aurait été bien fâché qu'on le prît au mot, témoin cet autre début d'un de ses discours : « Malgré la médiocrité de mon art oratoire, il m'a paru qu'on s'étonnait quelquefois de ce que je ne me répétais point ; c'est que j'avais toujours quelque nouvelle idée, quelque nouveau point de vue à présenter. J'ai réfléchi sur la cause de ce succès, et je crois l'avoir trouvée. C'est que je n'ai jamais mis la flatterie en usage, cet art vil et insidieux, etc. »

Ces idées nouvelles dont parle Formey n'étaient pas toujours très-neuves ni tournées avec élégance. Il disait par exemple : « L'état d'attente est celui dans lequel se passe toute la vie de celles d'entre les créatures humaines dont la raison est développée jusqu'à un certain point, etc. » Ce n'est pas là du Fontenelle, on l'avouera, bien que le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Berlin se plaçât sous l'invocation du secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Paris, et se piquât de le prendre pour modèle. Son saint n'aurait pu retenir un sourire en entendant célébrer le quarantième anniversaire de l'avénement du roi par ce singulier trait d'éloquence académique : « Huit lustres se sont écoulés depuis l'avénement de notre auguste monarque au trône. J'en compare les quarante années aux cent soixante-huit glaces de la réunion desquelles le Pline moderne (Buffon) se servit en 1747 pour renouveler le fameux miracle d'Archimède ; chacune de ces années

jette des traits de lumière qui aboutissent au même foyer où l'Europe étonnée contemple la gloire de Frédéric. »

Formey représentait sa compagnie avec plus de talent lorsqu'il avait à prononcer les éloges de ses morts. Ces éloges sont avant tout des biographies, et c'est ce qui en fait le mérite. Formey était né biographe, c'était là proprement sa veine et sa vraie distinction. Il raconte bien et sobrement, il sait le prix des particularités qui annoncent le caractère de l'homme et la portée du savant, il les place à propos et en général les choisit bien. La conscience du biographe, marque originelle de sa vocation, l'emporte même fort souvent sur les obligations du panégyriste, et comme en ces occasions Formey n'avait pas à sa disposition cette adresse et cette grâce athéniennes qui permettent de tout dire sans blesser, la franchise du secrétaire perpétuel devait parfois embarrasser son auditoire. Pour lui, il ne s'étonnait pas de si peu, et aucune anecdote, si crue de goût qu'elle fût, ne lui restait à la gorge. Rarement il glissait sur le chapitre des défauts et des faiblesses des gens qu'il avait à louer. Il mettait leurs petites imperfections sur le compte du sang et du tempérament; ses précautions oratoires n'allaient pas plus loin. Il faut l'entendre louer M. Carita, un médecin de Berlin, qui était fort attaché à l'étude de la botanique. Il remarque que l'on se plaignait quelquefois de ce que M. Carita donnait de plus grandes attentions à la vie de ses plantes qu'à celle de ses malades; mais, en revanche, personne n'avait jamais contesté l'étendue de son savoir. « Le savant La Croze (que Formey a loué aussi sans dissimuler que le jugement n'avait jamais égalé chez lui les autres facultés), disait quelquefois au digne médecin : « Vous

« savez le nom de toutes les maladies en grec, mais vous « n'en savez pas une en français. » En revanche, continue Formey, c'était le médecin du monde qui parlait le moins aux malades de leurs maladies, il se jetait aussitôt sur les lieux communs de la conversation, et parmi les lieux communs il y en avait sur lesquels il ne tarissait pas; après quoi il se retirait sans avoir parlé de maladie ni de remède.... » — « Ce savant homme était grand partisan des anciens; disons les choses comme elles sont, il en était admirateur outré; les anciens avaient toujours raison et les modernes toujours tort, le procès était aussitôt vidé sur l'étiquette. Toute innovation le révoltait : *nos pères étaient-ils des sots?* demandait-il, et les plus fortes batteries ne l'auraient pas délogé de là. Plein d'un feu et d'une vigueur qui ne l'ont abandonné qu'avec la vie, il était entier dans ses opinions, et relançait vivement ceux qui s'avisaient de le contredire. Au reste ces petits défauts étaient dans l'humeur et le tempérament[1]. »

Adversaire de l'incrédulité du siècle, Formey se montrait plus bruyant qu'aucun de ses collégues dans la manifestation de son zèle religieux, et souvent hors de propos et de toute mesure. Lui-même a raconté gaiement qu'un jour, à l'Académie, s'évertuant contre les incrédules, le président impatienté lui cria : *Et les crédules!* Le mot de Maupertuis renfermait un avis que les défenseurs de la religion à toute époque feraient sagement d'écouter, mais il fut perdu pour Formey,

1. Dans l'éloge du grand Beausobre, son panégyriste ne laissa pas ignorer à la postérité que « son illustre ami était sujet à des agitations et à des inquiétudes qui le faisaient courir toujours après quelque fantôme, et ont un peu dérangé sa vie ; » mais, se hâte-t-il d'ajouter, « le principe en était dans le sang et dans la machine ; ceux de la vertu et de la religion étaient profondément gravés dans son âme, etc. »

qui continua de tailler à droite et à gauche, tombant de préférence sur les satiriques qui s'étaient moqués de lui. « On a beau rire aujourd'hui de Cotin, disait-il naïvement; moi j'en pleure, j'en frémis. Il y a une foule de subalternes, de vrais goujats qui, voulant se mettre au ton de ceux qu'ils prennent pour leurs chefs, barbouillent, salissent, infectent le papier d'inutilités, d'indécences, d'horreurs, etc. »

Ces boutades convenaient d'autant moins à Formey, qu'avec sa légèreté ordinaire, il parlait souvent des dogmes philosophiques et religieux les plus élevés, avec une désinvolture de langage des plus inconsidérées, comme aurait pu faire tel de ces sceptiques qu'il prenait si rudement au collet : « Messieurs, dit-il, en ouvrant une des assemblées publiques de 1777, le projet d'une paix perpétuelle ressemble à la doctrine de l'immortalité de l'âme, c'est une douce illusion dont on aime à se bercer, et l'on dit avec Cicéron : Si je me « trompe, c'est volontiers, et je n'aime pas à être dé- « trompé. »

De telles étourderies n'empêchaient pas Formey d'être au fond un habile homme, et à l'étranger son nom résonnait comme celui d'un des représentants les plus respectables et les plus intéressants de l'Académie du roi de Prusse. Nous y reviendrons.

Un autre nom de l'Académie assez connu, c'est le nom sonore de M. de Prémontval[1]. Géomètre capable, Prémontval se proclamait le fléau du mauvais français, et le Copernic de la métaphysique, parce qu'il avait

1. Prémontval était un ingénieur français qui, après de singulières aventures et une vie errante en Suisse et, en Hollande avec une jeune et savante fille, avait été recueilli par Frédéric II, et, sur la proposition de Maupertuis, placé dans son Académie.

entrepris d'édifier sur les ruines de la *Théodicée*, la vraie démonstration de l'existence de Dieu. Malgré la courte haleine de son génie métaphysique il s'était mis en devoir d'établir dans quelques mémoires d'un style hautain, emporté et sec, une *Psychocratie*, et une preuve de la démonstration de l'existence de Dieu par le principe même de l'athéisme, ou l'*aséité* universelle, et enfin d'esquisser l'idée d'un alphabet des pensées humaines, pour suppléer aux définitions impossibles. Peut-être eût-il poussé plus loin ces ébauches d'idées; mais il mourut prématurément, foudroyé par la nouvelle que le roi lui préférait pour la chaire d'éloquence à l'école militaire, à lui le grammairien sévère, un homme qu'il avait poursuivi naguère de ses critiques et convaincu d'irréligion, de sottise et de mauvais style, l'auteur des *Mœurs*, Panage, en personne. En effet, le roi, dont le goût était sujet à de singulières surprises, avait trouvé dans le livre des *Mœurs* assez d'esprit, de philosophie et d'éloquence, pour penser que l'auteur serait une bonne acquisition pour son Académie. Toussaint, débarrassé de son pseudonyme de *Panage*, arriva à Berlin sous ces favorables auspices. Son critique mortel n'était plus; le roi lui-même avait désiré l'avoir; la tête lui tourna. Il se crut destiné à jouer un rôle à la cour du grand Frédéric, et prit avec le roi le ton familier qui, selon lui, appartenait à un philosophe de son étoffe. Enfin il parut un jour à Potsdam avec un magnifique habit écarlate, rehaussé d'un galon d'or de trois doigts de large, rapportent les historiens [1], et qui annonçait assez ses hautes espérances. Cet habit le perdit. Frédéric, qui prisait plus le jugement dans la con-

1. *Souvenirs de Berlin*, par Thiébault, t. I, p. 22.

duite que tous les talents du monde, trouva mauvais ce luxe déplacé chez un modeste écrivain père de famille, et lui tourna le dos. Le malheureux Panage retomba sur sa morale et recommença ses éternelles *Mœurs* dans une suite de discours qu'il lut aux assemblées publiques de l'Académie. Il n'y aurait qu'à passer sous silence ces productions sans valeur, si elles n'étaient pas le dernier bruit d'un livre qui en avait fait beaucoup, et avait laissé sa trace dans les esprits.

En effet, les *Mœurs*, qui précédèrent de quatorze ans l'apparition d'*Émile*, étaient le premier essor et furent le premier succès populaire de la morale de sentiment, qui eut une si dangereuse fortune au dix-huitième siècle. Toussaint, d'abord janséniste et convulsionnaire, et depuis et jusqu'à la fin chimérique, romanesque, sévère aux passions qu'il n'avait pas, indulgent pour les autres, avait entrepris de montrer que l'homme n'a pas besoin de croyances religieuses positives et de culte extérieur pour être vertueux. Son livre des *Mœurs* préconise la vertu, mais la vertu défigurée et faussée, et en tout cas indépendante du christianisme. « Comme la religion naturelle suffit à donner des mœurs, disait-il, je ne vais pas plus avant. Je veux qu'un mahométan puisse me lire aussi bien qu'un chrétien ; j'écris pour les quatre parties du monde. Entre autres obligations d'où notre devoir découle, disait-il encore, cette religion naturelle nous impose de nous aimer nous-mêmes. » Il n'était pas besoin de Panage pour convaincre les hommes d'une obligation dont en tout temps ils se sont fort bien acquittés eux-mêmes ; mais les y convier au nom du sentiment était une nouveauté agréable, qui prit d'autant plus facilement qu'elle était accompagnée de tableaux très-tendres, assortis aux goûts voluptueux

du siècle. Prémontval, alors en Hollande, fit connaître au public, dans un écrit intitulé *Panagiana*, les sophismes du moraliste et pulvérisa aisément sa mauvaise logique ; mais ce n'était pas de logique qu'il était question ; plus illogique cent fois, cette morale énervée et inconséquente n'en eût pas été moins propre à détendre les vrais ressorts de la vertu. Ce qui prouve encore mieux que le *Panagiana* l'effet produit par ce livre, c'est la peine que La Harpe, après un demi-siècle, crut devoir prendre d'en réfuter la morale sophistique. Ce n'était pas assurément une sorte d'hommage qu'il dût au mérite littéraire du livre, car on est surpris en le lisant, même des éloges assez faibles que le critique accorde à quelques-uns des *portraits* dont l'ouvrage est rempli. Dans ses mémoires lus à l'Académie de Berlin, comme dans ses *Mœurs*, Toussaint est sentimental et niais, enflé et commun. C'est toujours la même morale, et de la morale en portraits. Veut-il démontrer les avantages de la vertu, et prouver qu'elle est récompensée dans cette vie par la richesse et les honneurs, et toujours par l'estime raisonnable que la connaissance de notre vertu nous donne de nous-même : « Que les femmes sachent bien, dit-il, que la beauté est le prix de la vertu ; elle embellit les traits. Voyez au contraire *Pulchérie* affamée de plaisirs, sans connaître l'art d'en user, et méditez. » C'est-à-dire qu'au sentiment de Panage, l'art d'user des plaisirs compose à la femme une vertu suffisante. La sensibilité, voilà le pivot de la morale comme le principe de la vie : « La femme de Loth convertie en sel, et la fille Pénée métamorphosée en laurier, ne perdirent leur existence que par l'extinction qui se fit en elles de toute sensibilité. » Mais ce sont les portraits qui rendent inex-

plicable le succès littéraire, même passager de cet émule de La Bruyère. Rien de plus plat que cette enfilade de caractères, dont il cherche à étoffer ses maigres idées. C'est d'abord Enthymon et Phorbas, c'est-à-dire le grand homme et le vil courtisan dans la disgrâce ; puis Philirène; celui-là est ruiné, mais on l'aime, tandis qu'à côté de lui, le riche Polychreste, « culbute, et rentre dans le néant, et le public malin sourit d'aise. » Quel est celui-ci ? la rage bouleverse ses traits. C'est Varade, « furieux d'avoir perdu sa maîtresse, qu'il avait arrachée à son époux ; il était allé à deux cents lieues cacher son rapt. »

Et ce n'est pas à Berlin, au contact des réfugiés, que Toussaint avait pris ce goût de style, il l'avait apporté de France, et La Harpe en a presque loué la précision élégante. Avait-il lu ce portrait d'une mère assistant au mariage de sa fille : « J'ai vu la tendre Eugénie conduire à l'autel de l'hymen Aglaé, sa fille unique, toute brillante de jeunesse et de beauté. Sur le front virginal de celle-ci où l'albâtre et le carmin fondus ensemble formaient une timide rougeur, on lisait tout à la fois les douces alarmes d'une pudeur inquiète et les feux décents d'un amour honnête. Tout ce que sentait sa fille (à cet embarras près qu'éprouve une beauté novice au moment d'être abandonnée à un époux) elle le sentait elle-même. Le mariage d'Aglaé lui rappelait l'image du sien et lui en retraçait toutes les scènes galantes. On eût dit que, rajeunie par quelque charme secret, elle fût revenue à l'âge heureux où elles se passèrent, tant l'*acquisition* d'un gendre aimable avait répandu sur son visage de fraîcheur et d'enjouement[1]. »

Il fallait bien qu'on eût liberté de tout dire à l'A-

1. *Mémoires de l'Académie*. Berlin, 1767.

cadémie de Berlin, car Frédéric, qui ne souffrait point qu'on touchât aux ordres de l'État, laissa passer une violente tirade de Toussaint contre les nobles, « cette classe d'hommes qui se croient l'élite du genre humain, parce que de vieux titres attestent que quelques-uns de leurs ancêtres ont autrefois servi l'État utilement. » Soit désir de ne pas demeurer en arrière de Rousseau sur ce chapitre et de soutenir sa réputation de philosophe populaire effacée par le succès de l'*Émile* et de la *Nouvelle Héloïse*, soit vanité blessée, il termina cette déclamation par ces paroles insultantes : « Si par malheur on n'a pas mis dans ces têtes-là, dès leur enfance, quelques grains de philosophie ou de raison, ce qu'on y met fort rarement, leur cavité vide se remplit de vent, elles se bouffissent, elles se boursouflent, et ces êtres soi-disant distingués par le hasard de leur naissance *sont assez grands seigneurs pour n'avoir pas besoin d'être gens de bien*[1]. »

Toussaint, il convient de le remarquer ici, ne soutint pas jusqu'au bout son rôle de philosophe. Conduit au tombeau par une fièvre lente et par le sentiment douloureux de sa disgrâce, la veille de sa mort, avant de recevoir les sacrements, sa femme et ses enfants étant à genoux auprès de son lit, il fit approcher son fils, et dans un discours touchant, il eut le courage suprême de lui adresser ce noble et effrayant aveu : « Il n'y a que vous, mon fils, qui, au moment où j'expire, soyez pour moi le sujet des plus affreuses inquiétudes ! Je vous ai scandalisé par ma conduite trop peu religieuse, et par mes maximes beaucoup trop mondaines ; me le pardonnerez-vous ? Ferez-vous ce qu'il faut pour que Dieu me

1. *Mémoires* de 1767.

le pardonne? Arriverez-vous de vous-même à d'autres principes que ceux que je vous ai donnés?... Écoutez bien, mon fils, les vérités tardives que je vous déclare en ce moment. J'atteste le Dieu que je vais recevoir, et devant qui je vais paraître, que si j'ai paru peu chrétien dans mes actions, dans mes discours et dans mes écrits, ce n'a jamais été par conviction; que ce n'a été que par respect humain, par vanité et pour plaire à telles ou telles personnes. Si donc vous avez quelque confiance en votre père, ne vous servez de cette confiance que pour rendre plus respectable à vos yeux tout ce que je vous dis en ce moment. Puissiez-vous graver dans votre âme et vous rappeler toujours plus vivement cette dernière scène de la vie de votre père! Mettez-vous à genoux, mon fils; joignez vos prières à celles des personnes qui m'entendent et qui vous voient; promettez à Dieu que vous profiterez de mes dernières leçons, et conjurez-le de me pardonner[1]. »

Avant d'en finir avec cette partie des travaux de l'Académie, mentionnons encore quelques académiciens qui y ont concouru sans y apporter des lumières bien nouvelles ou un concours bien fréquent. Tels furent, dans les commencements, M. de Jariges, qui réfuta le système de Spinosa; le pasteur Achard qui fit un discours sur la liberté; Kastner, des réflexions sur l'origine du plaisir; dom Pernety et le Vaudois de Catt, lecteur du roi, qui soutinrent une joute prolongée sur la question des physionomies, mise à la mode par les théories de Lavater.

1. « Ces détails appartiennent à l'histoire de l'esprit humain, » dit avec raison Thiébault qui les a recueillis dans ses *Souvenirs de Berlin*, et il ajoute : « Ce discours m'étonna singulièrement, je ne m'y attendais pas du tout; et j'admirai avec quelle force, quelle présence d'esprit, cet homme mourant et affaibli le débita. »

D. Pernety avançant que de toutes les sciences, la *physionomique* est la plus étendue, le fondement de toutes les autres, en un mot, la science universelle, puisqu'elle étudie l'homme, qui est l'abrégé du grand monde; de Catt démontrant par d'assez vives raisons, que le roi lui soufflait peut-être, que, ce jugement de l'âme par la physionomie, fût-il possible, serait d'une utilité contestable [1]. Pernety a dépensé dans ses mémoires un savoir varié, de l'esprit et même du talent; ceux qu'il lut sur les défauts, sur les différents tempéraments et leurs effets, sont agréables à lire et tout semés de faits intéressants et de traits de lecture bien choisis. « Croirait-on aujourd'hui, disait-il par exemple, si l'histoire ne le certifiait, que du temps que les Romains dominaient dans les Gaules, les Parisiens étaient graves et sérieux. Cependant l'empereur Julien, qui avait fait un long séjour à Paris, disait : « J'aime le Parisien parce qu'il est sérieux et grave comme moi. » L'assemblée souriait; elle avait moins de plaisir aux mémoires faiblement observés et tous assez médiocres de M. de Beausobre, fils de l'illustre historien de Manichée, qui essaya, sans beaucoup de succès, de porter la lumière dans la théorie wolfienne des perceptions obscures, dans la nature et les causes de la folie, les songes, les pressentiments, etc. Elle s'honora davantage des efforts de M. de Castillon, l'astronome, qui lutta contre le matérialisme, dans une judicieuse réfutation du *Système de la nature*.

L'Académie avait fait, par la mort de Sulzer et de Lambert, des pertes qui n'étaient pas réparées, lorsqu'elle vit prendre place dans ses rangs un jeune savant qui lui arrivait comme littérateur, mais qui, par l'é-

1. *Mémoires* de l'année 1769.

tendue de son intelligence philosophique, était également capable de contribuer aux travaux de la classe de physique expérimentale et de la classe de philosophie spéculative, le Genevois Pierre Prévost. L'étude des philosophes écossais, une prudence naturelle de pensée et l'exemple même de son maître, l'avaient appris à se défier des systèmes absolus, et disposé à suivre, en métaphysique comme en physique, plutôt la voie de l'expérience et de l'attention que le vol élevé des grands génies métaphysiques. Ce philosophe circonspect, ainsi que son compatriote Jean Trembley, dont un excellent mémoire sur les préjugés (qu'il ne faut pas confondre avec celui du baron d'Holbach) défraya longtemps les séances de l'Académie, aurait été un précieux auxiliaire pour Mérian contre l'invasion de la métaphysique allemande, qui se réveillait, mais il n'arriva à Berlin qu'en 1780; et deux ans après il n'y était déjà plus. Dans cet intervalle il avait donné à la classe de philosophie des *Observations sur les méthodes employées pour enseigner la morale*, morceau où l'idée se développe encore avec un peu de lenteur et de difficulté[1]. Au reste, c'est à la classe des belles-lettres que s'étaient fait jour les qualités essentielles et originelles de son esprit philosophique; nous y reviendrons en parcourant, comme il est temps de le faire, les annales littéraires de l'Académie de Berlin[2].

1. Il lut aussi des mémoires sur les gains fortuits et sur les forces projectiles, et le mouvement progressif du centre de gravité de tout le système solaire.

2. Quant à Trembley, son caractère impatient et son humeur violente ne lui permirent pas de se fixer à Berlin.

CHAPITRE V.

LES LETTRES FRANÇAISES A L'ACADÉMIE DE PRUSSE.

La limite entre les occupations respectives de la classe de philosophie spéculative et de la classe de belles-lettres était très-arbitraire, et l'on ne sait bien souvent pourquoi tel mémoire est attribué à l'une des classes plutôt qu'à l'autre. Si l'on excepte un certain nombre peu considérable de mémoires purement relatifs à l'histoire politique ou littéraire, aux antiquités ou à la philologie, on peut dire qu'en général les travaux de la classe de belles-lettres sont plus ou moins spéculatifs, tandis que plusieurs mémoires qui figurent au compte de la classe de philosophie sont, par leur objet, du domaine de la littérature. Nous nous sommes dispensé, on ne nous en fera pas un reproche, de respecter des frontières que le règlement n'imposait pas aux académiciens, divisés en classes pour le bon ordre, mais ayant droit d'exploitation indistinctement sur toutes les terres de l'Académie.

La collection des mémoires de l'Académie n'offre rien

de semblable aux profondes et savantes recherches ou dissertations qui remplissent les recueils de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris au dix-huitième siècle, mine d'or où les pays les plus fiers de leur érudition ont puisé et puisent encore largement tous les jours. Des recherches, en latin, d'Elsner, sur la déesse Hertham, une dissertation de Pelloutier sur l'origine des Romains, celles de Francheville, sur Tarcis, sur la naissance de Clovis, sur les Quades et l'historien Hunibald, représentent avec infériorité à l'Académie de Berlin l'érudition et la critique archéologique. Les mémoires philologiques abondent, mais ils ne sortent pas du champ des considérations philosophiques sur les langues en général, et des observations grammaticales sur la langue française en particulier. L'étude comparée des idiomes se réduit de même à des généralités morales. On s'occupe par exemple des *inductions qu'on peut tirer du langage d'une nation par rapport à sa culture et à ses mœurs*, l'on réduit la langue italienne à un jargon tendre et maniéré, et l'on demande si l'on peut s'attendre naturellement à trouver chez un peuple qui parle une telle langue des braves, des philosophes et des savants profonds, et l'on répond que l'on y trouvera tout au plus des gens de lettres et des poëtes; ou bien encore, lorsqu'on étudie la langue espagnole, « on sait d'avance qu'un Espagnol doit être un homme sérieux, cérémonieux, toujours guindé sur l'étiquette et *vétillard* sur le point d'honneur. » Les Académies ne sont pas faites pour donner essor à des découvertes de cette valeur. Il est vrai que celles-ci appartiennent à Toussaint. Thiébault, qui succéda au premier successeur de Voltaire, le ridicule chevalier Masson, est plus judicieux. Ses remarques sur l'usage considéré comme maître

absolu des langues, son précis de la grammaire générale de Beauzée, et d'autres encore, sagement et simplement écrits, un peu froids de style, quelquefois monotones, sont d'un esprit solide et d'un grammairien de bon sens. On n'en peut dire autant des mémoires de l'abbé Denina, qui parut à l'Académie sur la fin du règne de Frédéric[1], lorsqu'une vive réaction commençait à se manifester en Prusse contre la langue française en faveur de la langue allemande. L'abbé, prompt à flatter cette disposition, fit venir hardiment la langue allemande du grec, ne pouvant la faire venir de plus haut au gré du siècle.

Les travaux de l'Académie sur l'essence des beaux-arts, sur la philosophie de l'histoire, et notamment sur le caractère littéraire des écrivains de l'antiquité et du moyen âge, ont été tout autrement fructueux. Ses mémoires contiennent, en cet ordre d'objets, des études substantielles et d'un véritable intérêt littéraire. Entre les plus remarquables, il faut distinguer les mémoires que Sulzer lut à l'Académie sur la nature des beaux-arts. Ils se rapportent à la doctrine que l'académicien zuricois s'était faite sur l'origine des sentiments agréables dont se compose en définitive le bonheur de la créature. Trois sortes de plaisirs, selon Sulzer, ont été mis à notre portée par la bonté du Créateur : d'abord les plaisirs des sens, qui concourent à notre bonheur pour une part dont on contesterait très-mal à propos la légitimité, puis les plaisirs intellectuels, qui y concourent pour une part plus élevée et plus dé-

1. Cet abbé piémontais arriva de Turin en 1782. Sur le bruit qui s'était répandu que l'historien des *Révolutions d'Italie* se proposait d'écrire les révolutions de l'Allemagne, le roi, incrédule à la rumeur qui attribuait cet ouvrage à une plume italienne bien supérieure à celle de l'abbé, l'avait attaché à son Académie.

licate, mais qui, après tout, ne sont pas plus nobles que les premiers, puisque nous ne les goûtons de même que par l'intermédiaire de nos sens, et enfin les plaisirs moraux très-supérieurs aux deux autres par leur influence sur notre bonheur. Notre intérêt nous commande donc tout naturellement d'ennoblir nos plaisirs en les moralisant. Jusqu'ici il n'y a rien dans cette doctrine qui ne plaise à l'esprit et ne satisfasse la raison ; d'ailleurs cette distribution est étayée d'une grande variété d'observations intéressantes. Malheureusement toute classification est un commencement de système, et Sulzer n'a pas résisté à la tentation d'achever le sien. Puisque les sentiments moraux servent mieux au bonheur que tous les autres, c'est à eux qu'il faut ramener le principe des beaux-arts et non à l'imitation recommandée par l'abbé Du Bos et l'abbé Batteux, dont les ouvrages jouissaient alors en Allemagne d'une grande autorité. Que peut l'imitation, sinon produire un plaisir tel que les objets mêmes l'eussent fait naître, ou pour mieux dire, l'ombre seulement de ce plaisir ? Il faut donc, concluait Sulzer, donner aux artistes pour guide un autre principe. Idéalisez les objets, leur disait-il, c'est-à-dire faites ressortir toute la beauté morale dont ils sont susceptibles ; que la perfection de votre ouvrage nous procure le plaisir de la méditation ; qu'à l'aspect de la beauté qu'il révèle, notre âme entre en état de contemplation ; et qu'enfin l'*énergie* avec laquelle vous l'aurez rendue, produise en nous l'émotion. C'est ainsi que vous nous ferez goûter le plus vif bonheur qu'il nous soit donné de ressentir ici-bas. La philosophie marque le but, c'est aux arts de l'atteindre : « C'est aux beaux-arts d'imprimer à l'esprit les lumières de la philosophie avec

une force que la vérité n'aura jamais, c'est à eux de s'emparer de l'imagination et du cœur de l'homme pour les diriger vers le grand but fixé par la philosophie[1]. »

C'était en deux mots proposer à l'artiste de s'inspirer de la philosophie et non de la nature, assigner à l'art l'utilité pour but et non la beauté désintéressée, ou plutôt, pour ne rien exagérer, c'était séparer des éléments qui doivent dans toute production de l'art et de la pensée demeurer unis. C'était aussi ôter à un bon conseil beaucoup de son excellence en en faisant un système absolu ; mais c'est ainsi que les idées se font jour dans le monde; si elles voyageaient incognito dans l'équipage modeste du simple bon sens, on les rencontrerait peut-être sans les reconnaître, on les regarderait sans s'y intéresser. Le dogmatisme exagéré de Sulzer a servi à faire circuler beaucoup d'idées justes et d'observations précises, mais il a égaré quelquefois son propre goût ; c'est le moindre tort des théories absolues en pareille matière. Toute la morale du monde ne pouvait, par exemple, autoriser Sulzer à mettre la *Noachide* de son compatriote Bodmer à côté de l'*Iliade;* c'était un ridicule que les adversaires de la théorie lui firent payer cher.

Un autre académicien que nous avons déjà nommé, de Catt, traita aussi les questions du beau dans des mémoires superficiels qui ne valaient pas ses réflexions sur la science des physionomies. Il croyait avoir découvert que le beau « est ce qui nous occasionne cette sensation agréable que nous éprouvons à la présence de ce que nous appelons beau. L'âme est passive dans la perception du beau ; le goût est la disposition, non la

1. Sulzer, dans ce même point de vue, définit le génie « l'aptitude à réussir dans les ouvrages qui dépendent de l'usage des facultés de l'âme. » *Mémoires de l'Académie*, années 1757 à 1765.

faculté qui se trouve dans notre âme à sentir le beau; il y a un goût passif et un goût actif, etc. » Des définitions et des distinctions de cette insignifiance n'avançaient pas beaucoup la question. Il faut les prendre comme les réflexions du même auteur, *sur les talents du littérateur*, pour les compositions sans conséquence d'un académicien *ad honores*[1].

C'est un travail d'un tout autre mérite, que le mémoire où P. Prévost répond à cette question : « quelle est la cause du plaisir qu'excitent en nous les beaux-arts et en particulier la poésie ? » non par une doctrine, toute d'une pièce, mais par une suite d'observations pratiques, mieux qu'ingénieuses, pleines de sens et qui font réfléchir, notamment sur le rhythme et sur l'accent prosodique, dont « la poésie française ne met pas assez à profit les délicates ressources. » Prévost lut aussi à l'Académie des fragments des *Phéniciennes* d'Euripide, traduites par lui avec la fidélité élégante, mais un peu froide, qui distingue sa traduction française des tragédies du poëte grec. Mérian, moins correct peut-être et moins pur, rend mieux le mouvement des fragments poétiques qu'il cite, dans cette longue suite de mémoires qu'il donna de 1773 à 1778, sur cette question : *Comment les sciences influent sur la poésie ?*

1. M. Bartholoméss attribue à cet académicien un *Traité des sensations*, fort au-dessus de sa portée philosophique et qui aurait eu la singulière fortune d'avoir été réfuté par Marat. L'historien de l'Académie de Prusse a confondu de Catt avec l'anatomiste Lecat, de Rouen, qui est en effet l'auteur de l'ouvrage sur les *Sensations*, qui fut attaqué par Marat et défendu par Voltaire (voir plus haut, p. 106), mais dont la première partie avait paru dès 1739, alors que de Catt était à peine un écolier. Si Marat a ménagé l'auteur du traité, ce n'est point comme le conjecture M. Bartholoméss, parce qu'il respectait en lui le membre d'une académie où il aurait voulu entrer, c'est simplement parce que Lecat jouissait comme anatomiste et médecin d'une juste célébrité.

La question n'est point ici un prétexte, Mérian ne la perd jamais de vue, attentif à démontrer que les sciences n'ont point concouru à l'origine de la poésie, qu'Homère est un bon observateur dont toute la science se réduit à décrire les choses comme il les voit, et que la poésie a tout à perdre à s'inspirer de ces hautes connaissances, puisque jamais un grand poëte ne leur a dû de grandes beautés, même dans le genre didactique. Tout en cherchant, sans les trouver, les traces de l'influence des sciences dans les poëmes de l'antiquité et de l'Italie au moyen âge, Mérian déroule le tableau complet de l'histoire de la poésie à ces époques. Rien ne manque à ce morceau d'histoire littéraire, il réunit l'érudition, la critique, le goût et l'intérêt. Mérian savait toutes les langues de l'antiquité, la plupart de celles de l'Europe moderne et il possédait de première main leurs littératures. Aucune lecture ne serait plus propre à préparer la jeunesse à l'étude littéraire de la poésie antique [1]. Nulle pédanterie, pas d'admiration de parti pris, mais un sentiment vif de la beauté littéraire, une mesure dans les jugements qui répond de leur justesse et inspire toute sécurité, un agrément naturel, un style uni, mais animé et relevé quelquefois de traits heureux d'imagination, comme pour prouver que l'historien compétent du problème de Molyneux est aussi chez lui quand il parle d'Homère : c'est plus que La Harpe lui-même n'en peut offrir dans ses leçons sur la poésie des anciens.

Lorsque Mérian, poursuivant son entreprise, arriva à Dante, si mal connu alors en deçà des Alpes, il

1. On a publié le mémoire qui concerne Dante, en tête de la traduction de l'*Enfer*, par Rivarol, mais c'est le tout qu'il eût fallu publier.

consacra à sa vie et à ses ouvrages, surtout à son épopée, une étude approfondie que personne n'avait encore tentée en France et en Allemagne, et qui après tant d'excellents travaux sur l'œuvre célèbre, garde encore son rang parmi les meilleurs[1]. Dante est à ses yeux, sans contestation, le génie le plus original qui ait paru depuis Homère. Il détaille avec admiration les beautés de son grand poëme, et à sa manière de les faire ressortir, on voit bien qu'il en sent le charme et la puissance. Cependant son goût ne va pas jusqu'à la superstition : il reproche sans scrupule à l'auteur de la *Divine Comédie* ce que de nos jours on a entrepris d'exalter en lui, sa théologie et sa philosophie. Ce ne sont pas ses erreurs et son ignorance en physique qui le blessent, au contraire : « Environné de la lumière de nos sciences, de tant de modèles, de tant d'entraves où un goût sévère, juste quelquefois, souvent capricieux et factice resserre nos écrivains, son goût se fût-il déployé avec la même hardiesse ? Eût-il pris le même vol ? J'ai peine à le croire. Dans un pareil asservissement, l'esprit perd de son énergie naturelle, ses ressorts se relâchent, on craint d'abandonner le chemin battu ; on fait comme les autres; on n'est rien par soi-même. Loin de regretter qu'il n'ait pas eu les connaissances qui circulent de nos jours, je suis fâché de lui voir celles que son siècle lui permettait, puisque c'est précisément l'écueil où sa muse a échoué. »

Au sentiment de Mérian, Gravina condamne le poëte en croyant le justifier, lorsqu'il affirme que Dante n'é-

1. La *Divine Comédie* avait été traduite en vers français à la fin du seizième siècle; l'*Enfer* venait de l'être en 1776 par Moutonnet de Clairfonds; c'est tout ce qui avait été tenté en France pour faire connaître le créateur de la poésie italienne.

crivait que pour les savants. « Eh bien ! c'est là, dit-il, ce qu'en bon et loyal poëte il ne devait pas faire. » D'ailleurs, Gravina se trompe, l'ambition de Dante était de plaire à toutes les classes de la société ; « tandis qu'il charmerait l'Italie par la beauté de ses vers, il voulait encore étonner les docteurs mêmes par la profondeur de sa science. Que ne s'en est-il tenu à son premier désir, et n'a-t-il préféré le mot naïf de la femme de Vérone aux acclamations des coryphées de l'école ! Son poëme en eût été plus court mais poëme d'un bout à l'autre, ce qu'il n'est pas malheureusement, ce qu'il ne pouvait être sous l'inspiration d'Aristote et de saint Thomas. » En montrant le fécond parti qu'il y avait à tirer de l'étude des lettres éclairée par l'histoire, Mérian donna une impulsion nouvelle aux travaux littéraires de l'Académie. Entre les académiciens qui ont marché dans une voie analogue, nous nommerons d'abord un fils de réfugiés français, Bitaubé.

Bitaubé débuta à l'Académie de Berlin en 1766, par des mémoires où il cherchait à apprécier l'influence non de la philosophie sur les lettres, mais des lettres sur la philosophie, et à reconnaître si le peuple est juge compétent en fait de beaux-arts et d'éloquence sacrée. Sur le premier point, il montre, dans l'histoire de l'esprit humain, les progrès comme la décadence des lettres précédant et préparant presque toujours les belles comme les mauvaises époques de la philosophie, et il en tire cette conclusion que celle-ci ne produit des moissons bienfaisantes, c'est-à-dire des systèmes raisonnables, que sur un sol cultivé par les lettres et le goût. Il y a bien des rapprochements discutables dans ce tableau, mais le fond en est vrai et le détail intéresse. La seconde question est déjà traitée d'une main plus sûre. Bitaubé ne

se range point au sentiment de Quintilien, qui a dit que le peuple est juge compétent de l'éloquence, et du P. Gisbert, qui a prétendu qu'il l'est surtout de l'éloquence sacrée. Le peuple, selon lui, ne perfectionne guère les arts par ses jugements; ce sont les arts qui perfectionnent sa manière de sentir; la marche du génie est plus rapide que celle du goût; le génie commence à paraître avant que le goût qui le jugera soit né. Or, l'éloquence est un art, et le peuple n'en est un juge éclairé que lorsqu'il renferme dans son sein un grand nombre de connaisseurs dont le goût s'est développé avec le progrès des arts, et même alors il est si dupe de lui-même, que souvent il croit prononcer ses propres arrêts, tandis qu'il ne fait que répéter ceux des habiles. Toute cette doctrine, aussi juste en elle-même que peut l'être une idée générale, passerait sans contestation si le critique avait pris soin d'avertir qu'il n'entendait parler que de l'art de l'éloquence, et non de l'éloquence; car il est certain que le peuple qui s'apaise et se passionne sous la parole d'un orateur inculte, que la foule qui rentre en elle-même et gémit sur ses fautes à la voix d'un simple missionnaire chrétien, sont les vrais juges de l'éloquence qui les entraîne, s'il est vrai que l'éloquence est la parole qui persuade. Il est peut-être singulier que Bitaubé, porté personnellement à toutes les illusions sur la démocratie, n'ait pas fait une part à l'éloquence naturelle; mais au point de vue où il se place, ses idées critiques sur l'éloquence, appuyées d'exemples tirés de l'histoire littéraire, sont marquées au coin d'un bon sens libre de préventions et de vues systématiques. Prédicateur lui-même au début de sa carrière (en sa qualité de fils aîné d'une famille de réfugiés français), il ne craint pas de montrer pourquoi les

bons prédicateurs sont rares, et de s'élever contre le genre *spirituel*, introduit dans l'éloquence sacrée par Massillon ou plutôt par ses mauvais imitateurs, qui n'auraient pas corrompu l'art comme ils l'ont fait, s'ils avaient suivi l'austère et fort Bourdaloue, dont Bitaubé apprécie très-bien le génie. Cette préférence accordée au père jésuite sur l'oratorien, procédait d'un jugement bien sincère, car elle était très-propre à prévenir le protecteur de l'Académie contre l'académicien ; Frédéric ne mettait aucun orateur au-dessus de Massillon. Le mémoire sur Molière, que Bitaubé lut ensuite à l'Académie, était une autre hardiesse du même genre, car le roi n'avait guère plus de goût pour l'auteur du *Misanthrope* que pour La Fontaine ; mais on lui pardonnera de n'avoir pas été converti par le discours de Bitaubé. On n'a jamais pris le sujet sur un ton plus grave et plus épique : Molière « interroge la nature, Gassendi lui a remis le flambeau de la philosophie, etc. » La charmante scène du raccommodement, dans le *Dépit amoureux*, est analysée dans ce style solennel : « On participe au choc de ces sentiments ; insensiblement les reproches deviennent plus tendres, jusqu'à ce que la colère ne soit plus assez forte pour balancer l'amour. Alors, comme une digue lentement minée par les eaux en est renversée tout d'un coup, le passage de la colère à l'amour est brusque et sans nuances. Tel est l'art de Molière; mais un plus grand spectacle nous attend, etc.... »

Ces images épiques, si mal en place, annonçaient le traducteur d'Homère ; Bitaubé avait l'imagination remplie du poëte grec, dont il s'essayait alors, avec un soin pieux et enthousiaste, à faire passer les beautés dans une traduction qu'il rendrait plus française, plus digne, s'il le

pouvait, du père de la poésie que l'œuvre de Mme Dacier. L'étude lente et profonde de l'*Iliade*, et des moyens d'en transporter le sens dans la prose française, les difficultés, les impossibilités qu'il rencontrait dans cette entreprise laborieuse, les recherches et les excursions qu'elle l'obligeait à faire dans le champ des littératures de l'antiquité et de l'Europe moderne, lui fournirent pour l'Académie le sujet de mémoires remarquables sur Homère, sur le merveilleux épique, et notamment sur le goût national considéré dans son influence sur la traduction. Ces mémoires méritent d'être relus, même après tout ce que l'hypothèse de Wolf sur Homère a fait naître d'écrits remarquables sur le divin poëte, et ils sont d'honorables monuments du savoir et de la critique qui prévalaient à l'Académie depuis que la direction de la classe des belles-lettres avait passé des mains du marquis d'Argens entre celles de Mérian. Il faut y joindre quelques mémoires de Borelly, qui s'élève avec chaleur et talent contre les paradoxes en éloquence, surtout contre la doctrine mise à la mode par Diderot et Linguet, que le génie n'a point besoin de règles. Traçant en 1783 un tableau rapide du goût, « il n'y a plus de principes en littérature, disait-il, nous sortions du chaos, nous y retombons. »

La philosophie de l'histoire et de la politique était représentée à l'Académie de Frédéric II par un pasteur suisse, Wéguelin. C'est Sulzer, son compatriote, qui l'avait découvert dans un presbytère de village du canton de Zurich, et l'avait signalé au roi comme un législateur de l'histoire, qui était bien près de Montesquieu pour la profondeur des vues. Sur cette recommandation, Frédéric l'avait nommé professeur d'histoire à son collége des nobles, puis attaché à son

Académie comme membre de la classe des belles-lettres. Wéguelin prononça, le jour de sa réception, un discours qui annonçait chez son auteur un sens juste et pratique, un esprit fin, de l'imagination ; mais tout cela empêtré avec affectation dans des déductions qui veulent être géométriques et n'engendrent qu'une obscurité sous laquelle on peut supposer également le vide ou la profondeur : « L'esprit des écoles est nécessairement borné, disait Wéguelin, l'esprit des académies fait contre-poids. Dans les écoles on se hâte de bâtir des systèmes qui, comme les caravansérails de l'Orient, sont spacieux au dehors et vides au dedans. Vous, messieurs, au contraire, vous regardez les systèmes comme les mariniers experts considèrent le projet de tenter le passage du nord-ouest. » Il ne manque à ces images heureuses, expressions spirituelles d'idées sensées, qu'un tour plus élégant. Souffrons encore que l'auteur déclare un peu ambitieusement la vocation qui l'appelle à être le Newton et le Descartes de l'histoire. « Le vaste espace dans lequel les royaumes et les empires font leurs révolutions successives, produit sur moi un effet égal à celui que les corps célestes font sur l'astronome et sur le géomètre. » Mais il ajoute : « Quoique chaque action me paraisse être une espèce d'infini, je sens cependant qu'on pourra venir à bout d'en déterminer exactement la moralité après un certain nombre d'observations, d'expériences bien déterminées. On pourra réduire un jour les problèmes de religion, d'histoire, de morale et de politique et de psychologie à la forme des problèmes qu'on propose dans les mathématiques mixtes. »

Que pensaient Mérian et Wéguelin de cette nouvelle prétention de la philosophie à la certitude géométrique ? On voudrait le savoir ; mais les historiens de l'Académie,

muets sur ses travaux intérieurs, ne nous apprennent point s'ils firent des objections au nom du bon sens et de la bonne philosophie. Wéguelin leur en fournit du moins bientôt d'amples sujets par une longue série de dissertations où, avec le sang-froid d'un architecte, il dresse sur le papier, étage par étage, l'édifice d'une philosophie de l'histoire. Ce procédé de synthèse, si familier depuis Wolf et si convenant, semble-t-il à l'esprit germanique, revenait ici à distribuer les notions les plus communes et les faits les plus ordinaires dans des cases distribuées d'avance en ordre symétrique et parées d'étiquettes en langue métaphysique. Nous ne voulons pas qu'on nous en croie; que nos lecteurs traduisent, s'ils en ont le courage, ces fragments d'une philosophie de l'histoire :

« La réflexion jointe au rapport des idées forme les théories de la philosophie spéculative, et la réflexion jointe au rapport des faits occasionne les théories de la philosophie pratique.

« Dans les notions philosophiques de l'entendement on dépouille les faits de leur individualité et l'on n'en saisit que les rapports universels, au lieu que l'histoire philosophique appuie le plus sur l'individualité et le local des faits dont il doit dériver les notions aussi bien que les séries de l'histoire.... Les idées, étant collectives ou formées par l'assemblage de toutes les déterminations particulières qui entrent dans la considération d'un fait, la philosophie de l'histoire est fondée sur les modifications et l'ordre successif des faits mêmes.... Les faits observent un ordre successif lorsque l'un de ces faits sert d'acheminement à l'autre, etc.

« Quand l'enchaînure des événements y fait entrer des notions intermédiaires, et tirer des diverses combi-

naisons locales, l'ordre successif des événements est médiat....

« Les vues particulières de l'agent sont à la tendance universelle de l'acte comme la somme des arrangements et des préparatifs est à leur effet....

« La connaissance incomplète des faits tient à l'ignorance de l'état antérieur, concomitant et subséquent de l'agent.... Le principe de contradiction avec le local sert à l'examen de la vérité des faits isolés[1]. »

Il est singulier qu'on ait pu être mis sur le pied d'un Descartes de l'histoire, pour avoir réussi à obscurcir des idées claires ; il est surtout regrettable qu'on ait eu le courage d'enfouir sous ce jargon décourageant une connaissance étendue et une vive intelligence des choses de l'histoire. Personne n'eût mieux réussi que Wéguelin à faire justice de la manie peu philosophique de Voltaire, d'attribuer des grands effets à de petites causes, et il se serait fait d'autant mieux écouter, qu'avec tout son dogmatisme apparent, la crédulité n'était nullement la disposition naturelle de son esprit. Parlant quelque part du penchant qu'ont les hommes à croire à crédit : « On a beau, dit-il avec une hardiesse qui le rapprochait des idées du roi, mettre au creuset du savoir et de l'expérience les dogmes et les préceptes de la religion, il reste toujours au fond du vase ce que les chimistes appellent le *caput mortuum*. » Ainsi encore ce soi-disant Descartes qui veut mesurer géométriquement la moralité des actions se déclare sans réserve pour la psychologie empirique qui s'appuie sur l'expérience de tous les siècles, et il lui assigne pour base l'histoire : « L'histoire de la philosophie est le moyen le plus pro-

1. Voir les *Mémoires de l'Académie*, années 1769, 1771, 1772, 1773, 1774, 1776.

pre à nous guérir de la manie des hypothèses et des théories sur les objets qui ne nous sont pas assez bien connus. En réfléchissant sur la multitude des opinions, des sectes et des doctrines philosophiques qui existent dans le monde, on apprend le cas qu'il en faut faire[1]. »

Cette dernière réflexion, écrite dix ans après le jour où Wéguelin, entrant à l'Académie, promettait, autre Newton, de découvrir à son tour les lois de l'attraction universelle en matière d'histoire, prouve qu'au contact de ses judicieux compatriotes, son ambition s'était amortie ou que ses yeux s'étaient ouverts. Dès lors, en effet, ses autres travaux affectent moins les prétentions métaphysiques, comme aussi ils tiennent davantage de l'histoire proprement dite. Ses mémoires sur l'art psychologique de Tacite, sur Plutarque, sur l'historien de Thou, sur saint Thomas, etc., laissent un essor plus naturel à la sagacité de l'historien. Il commence toujours par quelque idée théorique exprimée d'une manière bien abstraite et bien alambiquée, cette règle, par exemple, « que l'observation pour être réelle, doit avoir un rapport immédiat à des idées qui sont excitées par son moyen, et qui sont ou présupposées ou prélusoires, concomitantes et accessoires, ou enfin consécutives et pratiques; » mais le commentaire suit l'idée, et l'analyse des faits de l'histoire ou des réflexions des historiens est d'un tout autre intérêt. Ce qui indique encore mieux combien était factice, chez Wéguelin, tout cet appareil métaphysique déployé par lui si laborieusement dans ses premiers travaux, c'est l'imagination nette, vive et même poétique qui lui dictait tout à coup des compa-

1. *Mémoires*, année 1776.

raisons heureuses comme celles du caravansérail que nous avons rappelée, et encore cette image dantesque qu'il trouve en retraçant les circonstances de la mort de Coligny : « Semblable à un voyageur qui, ayant à passer par un souterrain, voit de loin une lueur qui lui promet une heureuse issue, le grand homme à travers les ombres de la mort aperçoit les portes de l'immortalité. »

En fait de travaux se rattachant aux sciences historiques, il n'y a à signaler, après ceux de Wéguelin, que huit mémoires du comte de Hertzberg, où ce ministre de Frédéric le Grand, sous divers titres ou prétextes généraux, a dressé, d'après les manuscrits du roi, une véritable histoire panégyrique du règne de son maître. L'admiration pour son héros, toute juste qu'elle est, sa disposition un peu vaniteuse à trouver dans le passé, pour son pays, de nouveaux titres de gloire et de suprématie, et le présage de la prépondérance qui lui est réservée dans le concert des nations de race germanique, font honneur au dévouement du ministre et au patriotisme du citoyen, mais elles tiennent le lecteur en défiance de l'impartialité et du désintéressement de l'historien. La publication des *Mémoires* du roi a, au surplus, ôté toute importance à ces travaux, qui n'en étaient à bien dire qu'un extrait amplifié et gâté.

Mentionnons encore une tentative remarquable de résistance à l'engouement général d'alors pour les lois de Sparte, mises à la mode par Rousseau. C'est un mémoire de P. Prévost sur l'*Économie des anciens gouvernements comparée à celles des gouvernements modernes*. Les idées sont aussi claires, et aussi pratiques, et aussi propres à exciter la réflexion, que celles de Wéguelin sont ordinairement obscures, et d'une forme re-

butante : « L'admiration de quelques écrivains, dit Prévost, pour les constitutions anciennes m'a toujours paru fort outrée et les erreurs des gouvernements modernes, bien qu'inexcusables et funestes, me semblent à quelques égards préférables aux calamités qu'entraînaient les vues bornées et l'inexpérience des États de l'antiquité. »

Mettre l'expérience, sinon au-dessus, du moins à côté de la théorie, tel est en général l'esprit qu'apportait l'Académie dans les matières politiques. Sa position lui interdisait de dogmatiser sur les formes de gouvernement : les Suisses qu'elle comptait dans ses rangs comprenaient sans doute que le roi ne les avait pas appelés dans ses États pour y prêcher l'excellence des républiques et que ce n'était pas à eux de déclamer contre les monarchies. Au reste, le bon sens et l'expérience, encore mieux que les convenances, les avertissaient de ne pas se livrer à des comparaisons inutiles. Wéguelin lui-même, qui se montrait fier d'avoir été élevé dans la simplicité et la rigidité des mœurs républicaines, n'hésitait pas à condamner les préventions de l'école de J. J. Rousseau contre les établissements monarchiques. « Le sentiment du patriotisme, dit-il dans un de ses mémoires, est aussi efficace dans les États monarchiques que dans les pays libres. »

Vers la fin de la vie de Frédéric II, l'Académie de Prusse se voyait en pleine possession de la célébrité que son protecteur avait ambitionnée pour elle, pour lui-même et pour la gloire de son règne. Ses destinées toutefois vieillissaient avec lui; elle perdait l'un après l'autre ses membres les plus actifs et les plus capa-

bles[1]. Depuis longtemps, les hommes distingués ne faisaient que passer à l'Académie sans s'y fixer. Il devenait de jour en jour plus difficile de remplir convenablement les vides, et le roi, persuadé que les lettres françaises étaient tombées dans une décadence irrémédiable, fatigué d'ailleurs de la foule de solliciteurs sans mérite qui accouraient de toutes parts à Berlin lui offrir leurs services, n'accueillait plus qu'avec défiance les sujets qu'on lui présentait. Delille est le dernier Français illustre qu'il ait désiré attirer à Berlin[2]; depuis il se résigna aux choix indispensables sans préférence et un peu au hasard, refusant quelquefois des hommes éminents tels que l'historien de Müller qui aurait été une acquisition précieuse pour son Académie. J. de Müller, quoiqu'il fût un admirateur déclaré du roi de Prusse, et qu'il professât n'être pas « un Allemand à la façon de Klopstock et de ses échos qui regardaient comme des nains les Voltaire et les Pope, » répétait tout haut que Frédéric II, qui avait tant fait pour la civilisation prussienne, aurait pu faire encore davantage, « s'il avait voulu battre le *briquet* avec une pierre à fusil allemande. » C'était être trop Allemand encore au gré du roi. D'ailleurs Frédéric avait décidé qu'un homme capable de se livrer à des recherches sur les Cimbres et les Teutons, ne pouvait être qu'un pédant minutieux et inutile, et il le déclarait d'avance atteint de ce qu'il appelait le mal allemand[3]. C'était une pure

1. En 1786, à la mort du roi, elle ne possédait plus que deux représentants illustres et encore vivants de ses plus beaux jours, de La Grange et Mérian. Béguelin s'était retiré.

2. D'Alembert lui proposa Suard comme correspondant littéraire. Le roi répondit que la littérature française n'en valait plus la peine.

3. « Nos Allemands ont le mal qu'on appelle *logon diarrhæa;* on les

prévention, le roi n'avait pas même lu l'*Histoire des Suisses* que d'Alembert lui vantait pourtant. C'était sa méthode depuis longtemps; il avait pris le parti de parler aux auteurs de leurs ouvrages, sans les lire[1].

Lui aussi, il ne lisait plus, il relisait. C'est ainsi que peu à peu s'était formé autour de son esprit un cercle d'habitudes et d'anciennes préférences, impénétrable aux efforts nouveaux de l'esprit humain, et c'est ainsi que, le premier à méconnaître l'immense service qu'il avait rendu à l'Allemagne, en la forçant à assouplir et à discipliner son génie et son idiome, il fermait les yeux aux progrès éclatants de la littérature et de la langue nationales. Il semblait à l'entendre que la littérature allemande fût encore à deux pas de l'état où il l'avait trouvée en montant sur le trône; car ce qu'il accordait sur ce point était visiblement une concession courtoise; il ne voulait pas décourager « ces bons Allemands. » Sous ce rapport, Frédéric était bizarrement partagé entre son patriotisme et ses préventions. Il avait sur le cœur la sentence du P. Bouhours qui condamnait les Allemands à manquer éternellement d'esprit, et en toute occasion, vers la fin surtout, il opposait le bon sens germanique à l'irréflexion gauloise et prenait plaisir à constater la décadence des lettres françaises;

rendrait plutôt muets qu'économes en paroles. » Lettre à d'Alembert, 24 février 1781. *OEuvres*, t. XXV, p. 175.

1. Mérian avouant à Ch. Bonnet que Frédéric II n'avait sans doute pas médité sa *Psychologie*, ajoutait : « Son activité même et l'extrême vivacité de son esprit et le grand nombre d'affaires qui lui passaient par la tête, ne lui en auraient laissé ni le loisir ni la patience. Ces auteurs en foule, qui lui dédiaient ou lui envoyaient leurs ouvrages, m'ont souvent amusé; il leur faisait à tous des réponses polies qu'ils allaient montrer partout, mais il ne les lisait point, comme un jour il me l'a avoué. » Manuscrits de la bibliothèque de Genève, correspondance de Ch. Bonnet.

mais il n'en persistait pas moins dans son opinion sur l'infériorité de la langue et des lettres allemandes et sur la lenteur de leurs progrès. En 1781, lorsque déjà l'Allemagne avait donné le jour aux œuvres de Lessing et aux premiers ouvrages dramatiques de Gœthe, il disait sans détour de la langue allemande qu'elle n'avait pas valu jusqu'ici la peine qu'on l'apprît, « car une langue ne mérite d'être étudiée qu'en faveur des bons auteurs qui l'ont illustrée, et ceux-là nous manquent entièrement, mais peut-être paraîtront-ils, quand je me promènerai dans les Champs-Élysées où je présenterai au Cygne de Mantoue les idylles d'un Germain nommé Gessner, et les fables de Gellert. » Il s'exprima encore plus franchement dans son écrit sur *la littérature allemande*, qui parut en 1780 : « J'entends parler un jargon dépourvu d'agréments que chacun manie selon son caprice. Je fais des recherches pour déterrer nos Homères, nos Virgiles, etc., je ne trouve rien ; mes peines sont perdues. Soyons donc sincères et confessons de bonne foi que jusqu'ici les belles-lettres n'ont pas fleuri dans notre sol.... Pour vous convaincre du peu de goût qui, jusqu'à nos jours, règne en Allemagne, vous n'avez qu'à vous rendre aux spectacles publics. Vous y verrez représenter les abominables pièces de Shakspeare traduites en notre langue, et tout l'auditoire se pâmer d'aise en entendant ces farces ridicules et dignes des sauvages du Canada. On peut pardonner à Shakspeare ces écarts bizarres; car la naissance des arts n'est jamais le point de leur maturité, mais voilà encore un *Gœtz de Berlichingen* qui paraît sur la scène, imitation détestable de ces mauvaises pièces anglaises, et le parterre applaudit et demande avec enthousiasme la répétition de ces dégoûtantes platitudes. »

Il ressort de cette espèce de manifeste littéraire et des conseils en soi très-judicieux que le vieux roi adressait aux écrivains de sa patrie, que, dans sa pensée, il assignait pour but à la langue et à la littérature de l'Allemagne, un genre de perfection absolue, dont il prenait le type dans les œuvres de quelques grands écrivains français des siècles de Louis XIV et de Louis XV[1], et qu'elles n'auraient pu atteindre sans faire violence à la constitution naturelle de l'idiome et du génie national. Lorsqu'en son style moqueur il prédisait pour un temps peut-être prochain l'arrivée du grand siècle des lettres allemandes, il riait en lui-même de sa narquoise prophétie : « Nous aurons nos auteurs classiques, chacun pour en profiter voudra les lire; *nos voisins apprendront l'allemand; les cours le parleront avec délices*. Ces beaux jours de notre littérature ne sont pas encore venus ; mais ils s'approchent. Je vous les annonce, ils vont paraître, je ne les verrai pas, mon âge m'en interdit l'espérance. Je suis comme Moïse; je vois de loin la terre promise, mais je n'y entrerai pas. »

On sait quelles vives protestations s'élevèrent en Allemagne contre le manifeste du roi[2]. D'Alembert lui-même se montra plus déférent que persuadé. Grimm réclama en quelques mots de bon sens. Le comte de Herzberg, chargé de faire imprimer l'œuvre qui le désolait, revint plusieurs fois à la charge pour obtenir du roi des adoucissements à ses sentiments et à son langage,

1. Sans remonter au delà; « car, disait-il, n'en déplaise aux admirateurs de Marot, de Rabelais, de Montaigne, leurs écrits grossiers et dépourvus de grâce ne m'ont causé que de l'ennui et du dégoût. »

2. L'abbé Jérusalem passe pour avoir fait à cet écrit du roi la plus forte réponse qu'il ait provoquée.

mais Frédéric répondit à la fin avec impatience : « Je n'ai fouetté nos Allemands qu'avec des verges de roses et j'ai modéré en bien des endroits la sévérité de la critique ; ainsi ayez-moi l'obligation de ma retenue et ne me poussez pas à bout[1]. »

Ces aveux et d'autres que fournit la correspondance de Frédéric, donnent à l'écrit sur la littérature allemande son vrai caractère. La fidélité aux goûts qui ont charmé notre jeunesse devient une religion chez les esprits qui vieillissent; elle ôta à Frédéric la liberté de mesurer d'un œil sûr les progrès littéraires qu'avait faits sa patrie sous l'influence de ses institutions et de son propre exemple. C'est un fait certain pourtant et digne de remarque, que l'action de cette Académie des sciences et des lettres, française par tant de côtés et par le langage d'abord, s'exerça principalement sur les intelligences allemandes. Nous en trouvons la preuve dans les concours mêmes de l'Académie. Le nombre des écrivains allemands qui répondirent aux trente questions environ proposées durant le règne de Frédéric II, dépasse de beaucoup celui des autres concurrents[2]. C'est donc l'Allemagne qui se montra la plus attentive aux appels de Frédéric et la plus empressée à y répondre ; ce sont les intelligences allemandes qui sentirent le plus vivement l'aiguillon ; et ce témoignage devient éloquent lorsqu'on remarque que si la France littéraire est représentée avec honneur dans les concours de l'Académie de Prusse par Bailly, pour son éloge

1. Lettre à M. de Herzberg du 13 novembre 1780.

2. Sans parler des nombreux accessits et mentions accordés, surtout à des Allemands, vingt concurrents allemands et huit français, un suisse et un italien, ont obtenu le prix ou l'ont partagé, et encore sur les huit français, deux étaient des fils de réfugiés.

de Leibnitz, et par Rivarol pour son mémoire sur l'universalité de la langue française (1784), l'Allemagne renaissante est représentée pour la sienne, par les noms de Mendelssohn, de Michaelis, de Kant et de Herder trois fois couronné.

CHAPITRE VI.

LES ACADÉMICIENS DE FRÉDÉRIC A BERLIN.

Les chapitres qui précèdent nous ont montré les académiciens à l'Académie, cultivant avec liberté le champ officiel assigné à leurs travaux; il nous reste pour compléter le tableau de l'activité littéraire que Frédéric avait développée autour de lui, à voir ces écrivains dans Berlin, et à passer en revue celles de leurs productions qu'ils avaient destinées au public et dont nous n'avons encore rien dit.

Le premier de ces écrivains qui se présente à nous, c'est Jordan. L'amitié de Frédéric le Grand a fait vivre son nom, trop juste compensation du sacrifice qu'elle lui coûtait; car Jordan, obligé de traduire le latin de Wolf pour le prince royal, et ensuite chargé de fonctions administratives, n'avait guère de loisirs à donner à sa passion de recueillir et d'annoter les éditions rares et les livres curieux. Là était son goût, et l'on serait tenté de dire son génie, lorsqu'on a lu le récit de ses visites aux bibliothèques de Hollande, d'Angleterre et

de Paris, seul livre que Jordan nous ait laissé en témoignage de ce qu'il aurait pu faire pour les lettres, car sa *Vie de La Croze* est l'erreur d'un disciple reconnaissant qui a traité en grand homme un bonhomme dont l'érudition ne méritait pas d'être louée si longuement.

C'était la coutume dans les pieuses familles du refuge, de consacrer l'aîné des fils au saint ministère; on ne le consultait point là-dessus; il était l'aîné, ministre il devait être. C'est ainsi que Jordan l'était devenu sans vocation ni goût; il le serait demeuré jusqu'à la fin cependant, si sa santé ébranlée par la mort de sa femme ne l'avait obligé à quitter la prédication et à changer de carrière. Sa nouvelle existence d'homme de lettres, de philosophe et d'érudit, date d'un voyage en France que ses frères, négociants aisés, l'engagèrent à entreprendre à leurs frais, pour le distraire de sa tristesse.

Il faut lire le récit qu'il a laissé de ce voyage[1], si l'on veut se donner le plaisir de vivre un instant dans ce monde encore discret de la science et des lettres, à cette époque du dix-huitième siècle. Jordan en donne la plus agréable idée. Entrant à Paris, le 20 mai 1733, par la porte Saint-Martin, il trouve qu'on pourrait y inscrire ces paroles d'Aristophane : *Ceci est l'école des sages;* mais qu'il fut heureux à cette école! « C'est qu'il n'y a point d'endroit dans le monde où il soit plus facile à un étranger de voir les savants. Dès que vous êtes étranger on vous reçoit partout; soyez ministre, soyez protestant, on ne s'en embarrasse point. » Les bons pères Barnabites, les Bénédictins, les Célestins, lui font les honneurs de leurs bibliothèques et de leur érudition, avec un empressement qui leur gagne le cœur

1. *Histoire d'un voyage littéraire fait en* 1733, *en France, en Angleterre et en Hollande.* A la Haye, 1735, in-12.

de ce huguenot sans prévention. Le P. Niceron le conduit à la bibliothèque Sainte-Geneviève ; à l'abbaye Saint-Germain des Prés, il trouve le P. de Montfaucon, la science et la politesse. Jordan se sentait de la maison dans ces doctes couvents ; aussi il dîne à Saint-Victor, il dîne chez l'abbé Léonard, et la nappe enlevée, on va visiter les bibliothèques et les gens de lettres. Jordan ne manque pas d'aller voir Fontenelle; il voit aussi l'abbé du Bos, c'est la bonne fortune qui lui sera le plus enviée à Berlin : « Que je fus heureux ce jour-là, j'eus l'honneur et le plaisir de voir l'abbé du Bos, auteur du *Parallèle de la poésie et de la peinture*, un des meilleurs ouvrages du siècle ! » Voltaire était alors à Paris, Jordan fut bientôt sous le charme de « ce plus distingué des fils d'Apollon.... C'est un jeune homme maigre, qui paraît attaqué de consomption, *et cæco carpitur igni ;* sa conversation est vive, enjouée, pleine de saillies. Il possède toutes les beautés des anciens poëtes, etc. » — Jordan ne s'embarrasse pas de ce que dit la chronique scandaleuse sur son sujet, « l'envie, la malignité peuvent y avoir eu beaucoup de part. » C'est ainsi que Jordan s'arrange avec les scrupules que le souvenir de sa robe lui suggère par-ci, par-là. Il en fait autant à l'égard de l'abbé Prévost : « Je ne le considère que par rapport à ses talents ; cela n'est-il pas excusable chez un voyageur ; » et le voyageur, en règle avec son rabat, s'écriait ravi au sortir de ces conversations : *Proveniant medii sic mihi sæpe dies.* Voilà bien l'homme qui devait plaire au prince royal. Ses lettres au roi expliquent encore mieux le goût de Frédéric pour ce causeur instruit et sans vanité ; elles sont du tour le plus naturellement français ; les premières surtout, avant que Frédéric eût ordonné à son bibliothécaire

d'être gai et de lutter avec lui de petits vers pour égayer ses campagnes. Le fidèle Jordan rimait, suivant à la piste Saint-Évremond et Hamilton ; il tenait le roi au courant des jugements politiques et des commérages de la société de Berlin, et recevait en retour ses confidences sur les événements de la campagne, entremêlées de turlupinades qu'il prenait en patience. Il en usait de même à l'égard de la philosophie incrédule que Frédéric s'amusait à lui attribuer, quand il l'appelait *Divus Jordanus Tindaliorum*, ou *Tindalides*. Frédéric se moquait de la religion et Jordan des théologiens ; comme cela on s'entendait. Compromis de courtisan si l'on veut, mais qui n'entamait point trop avant les convictions religieuses de l'ancien pasteur. Sa dernière lettre à Frédéric est un hommage rendu au christianisme par le raisonneur mourant, qui espérait peut-être que ces dernières paroles d'un ami fidèle ébranleraient l'incrédulité du roi : « Mon mal augmente d'une façon à me faire croire que je n'ai plus lieu d'espérer ma guérison. Je sens bien, dans la situation où je me trouve, la nécessité d'une religion éclairée et réfléchie. Votre Majesté voudra bien, après ma mort, me rendre la justice que si j'ai combattu la superstition avec acharnement, j'ai toujours soutenu les intérêts de la religion chrétienne, quoique fort éloigné des idées des théologiens.... Votre Majesté m'a toujours soupçonné de socinianisme. Comme j'ai toujours abhorré le nom de secte, je crois que chaque honnête homme a sa religion formée suivant les lumières de son esprit, et confirmée suivant ses besoins[1]. »

1. Frédéric ne fut touché que du danger de son ami : « Mon cher Jordan, ne me chagrine pas par ta maladie. Tu me rends mélancolique, car je t'aime de tout mon cœur. Adieu, aime-moi un peu et guéris-toi s'il se peut pour ma consolation. » Jourdan mourut en 1745.

Le marquis d'Argens que deux ans avant sa mort Jordan lui-même avait installé à Berlin, et qui lui succéda dans la familiarité du roi, n'était déjà plus à cette époque le fécond et alerte écrivain que nous avons vu en Hollande produire coup sur coup tant d'ouvrages, où la philosophie est tournée en roman et où le roman disserte et argumente. Il était à peu près au bout de ses idées et ne faisait plus que se répéter. Il ne fait pas autre chose, dans ses *Nouveaux mémoires de l'esprit et du cœur*, dans ses traductions et commentaires de *Timée de Locres*, et d'*Ocellus Lucanus*, et enfin dans son *Histoire de l'esprit humain*[1]. Il y ressasse éternellement ses vieilles audaces épicuriennes, ses citations sans fin d'auteurs anciens et modernes, démontrant par leurs contradictions et leurs inconséquences, l'incertitude des opinions humaines, la vanité des sentiments et le creux de toutes les idées reçues. C'est toujours la même façon d'argumenter, le même genre et le même procédé de critique empruntés à Bayle, y compris les gravelures, les textes intraduisibles et les apparences du respect, mais non la sûreté de l'érudition, la forte observation, la fine et solide trempe de la dialectique du critique de Rotterdam. D'Argens a moins que jamais la séduction de son modèle, et sa prolixité justifie chaque jour davantage le mot de Frédéric sur ce flux de style. De fréquentes inadvertances attestent également la rapidité d'une improvisation négligée. Mlle Cochois, cette actrice que d'Argens épousa à Berlin, devenue son collaborateur, mettait des pièces neuves à la défroque usée

1. Les *Nouveaux mémoires pour servir à l'histoire de l'esprit et du cœur* parurent d'abord sous le titre de *Lettres philosophiques*. Les *Mémoires secrets de la république des lettres*, réimprimés, devinrent l'*Histoire de l'esprit humain*.

du philosophe, mais ne rajeunissait point le raisonnement babillard et monotone du sceptique marquis. Quel mauvais génie tirait d'Argens de sa paresse d'épicurien et de ses occupations favorites, la peinture et la musique, pour lui mettre entre les doigts cette plume prolixe et usée qui n'avait déjà que trop écrit pour sa réputation à venir? L'habitude sans doute, si dangereuse à satisfaire pour les écrivains qui se sont fait un nom, puis le besoin de soutenir son personnage de Démocrite moderne, et la persuasion sincère où il vécut jusqu'à la fin de sa carrière, que c'était éclairer l'humanité et faire son bonheur que de « vilipender les tondus et les théologiens, » de montrer le néant des religions qui ont des prêtres, le néant de l'histoire, et la sagesse enfin du doute universel.

Le grand prêtre de la philosophie du bon sens, qui croyait avoir des droits à la fidèle considération du prince des incrédules, n'obtint de son maître, dans ses dernières années, que la persécution la plus atroce à endurer pour un gentilhomme, un persiflage injurieux et des malices odieuses qui lui firent perdre patience à la fin et demander son congé[1]. Il mourut peu après, quand il allait revenir à Berlin, se sentant exilé sous le ciel de la Provence, parce qu'il ne sentait plus sa chaîne. Frédéric lui éleva un monument, quand il sut que son chambellan était à peu près mort en philosophe. A l'Académie, où il dirigeait la classe des belles-lettres, c'est Formey qui prononça son éloge; le roi ne revendiqua point cette tâche comme il l'avait fait pour La Mettrie. Il aurait pu le louer en toute justice pour sa bonté, son dévouement désintéressé et l'agrément de sa conversa-

1. Les lettres où d'Argens reproche à Frédéric ses cruels traitements sont les meilleures de sa correspondance.

tion; il aurait pu, dans la langue du siècle, et avec Voltaire, l'appeler un philosophe gai, sensible et vertueux (c'est-à-dire de mœurs paisibles); mais pour le reste il n'aurait pas mieux trouvé que cette courte oraison funèbre du même Voltaire : « D'Argens est mort; j'en suis très-fâché; c'était un impie très-utile à la bonne cause, malgré tout son bavardage. »

A Berlin même, et non loin du roi, puisque c'était dans le sein de l'Académie, mais au bord opposé, d'Argens avait dans Formey, dirons-nous, son contre-poids ou son pendant. Ce qu'on peut affirmer, c'est que l'un et l'autre ont servi leurs causes respectives par des moyens analogues et d'abord par leur fécondité exubérante et par leur industrie à se faire lire. Ils se ressemblent encore par l'emploi qu'ils ont fait des idées d'autrui; Formey toutefois plus alerte et plus instruit que l'épicurien marquis, l'emporte sur lui en diligence et en industrie, car nous ne pouvons le cacher, il est, après Voltaire, l'auteur de son siècle qui a le mieux entendu l'art de faire servir ses livres à sa fortune. A une mémoire sûre et merveilleuse qui retenait tout, il joignait un savoir encyclopédique, une intelligence nette et une facilité de composition qui lui permettait de brocher sur tous sujets une foule d'ouvrages que se disputaient les libraires d'Allemagne et de Hollande[1]. Il n'était jamais à bout de sujets, car il voyait volontiers un livre à faire dans ceux qui étaient faits, pour peu que leur lecture lui suggérât quelques réflexions. Il disait naïvement à Bonnet, à propos de l'*Essai analytique*, dont il s'occupait alors à faire des extraits : « En lisant je réfléchis, et il me viendrait peut-être de quoi faire un livre à mon tour, si

1. A sa mort, raconte Mérian, on trouva dans ses papiers la preuve qu'il avait été en commerce d'affaires avec *cinquante* libraires.

j'en avais le temps. » Voilà Formey en deux mots. Il aurait sans marchander refait tous les livres de son siècle s'il en avait eu le loisir; et si on l'avait chicané sur le procédé, il aurait répondu comme répondit au roi de Prusse ce savant homme de Leipsick, qui se vantait d'avoir accouché de trente volumes in-folio et d'en publier deux tous les trois mois; mais il faut laisser parler Frédéric : « Mais, monsieur, vous possédez donc la science universelle? — Aussi fais-je, repartit-il. — Mais, monsieur, tous les trois mois deux volumes in-folio! Y pensez-vous bien? Je n'aurais pas le temps de les écrire, et comment donc avez-vous pu les composer? — Cela partait de là, » me dit-il, mettant le doigt sur son front. Un de ses confrères charitables ajouta : « Et du dictionnaire de Bayle, de Moréri, de Chambers et de tous les dictionnaires connus, que monsieur a fondus ensemble. — Oui, je les ai fondus ensemble, dit le savant, mais je les ai rendus excellents, car je les ai corrigés tous[1]. »

On pourra se faire une idée de la diligence de Formey par un échantillon de l'emploi de son temps. A l'époque où il faisait pour le journal de Bouillon des extraits de l'*Essai analytique*, il écrivait à Bonnet : « Ma *Morale pratique* va être mise sous la presse. Mon *Émile chrétien* a paru. On paraît content des morceaux que j'ai substitués à la *Confession du Vicaire* et à l'abrégé du *Contrat social*.... Je revois et j'achève mes *Dévotions raisonnables et chrétiennes*, qui d'ici à un an parviendront à l'existence. J'ai fait un traité d'*Éducation morale* que j'envoie à Harlem, et la première partie d'un *Abrégé des sciences à l'usage de ceux qui veulent s'instruire*. S. A. R. le prince Henri,

1. Lettre de Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha. Leipsick, 12 janvier 1761. *OEuvres*, t. XVIII. Il s'agit de Gottsched, selon M. Preuss.

frère du roi, m'a demandé un petit *Dictionnaire* qui contînt des définitions écrites et exactes des termes que les lecteurs n'entendent pas, lorsqu'ils n'ont pas fait des études proprement dites. Je m'y mettrai bientôt. Je suis associé à l'entreprise de la *Gazette littéraire* de France et cela va fort grossir ma correspondance.... Croiriez-vous que je reçois au delà de cinq cents lettres par an, et que comme de raison je n'en laisse aucune sans réponse[1]. »

La *Gazette* n'est qu'une des nombreuses entreprises littéraires auxquelles Formey prit une part active. Il était né journaliste, et on le trouve depuis 1733 à la tête ou dans la rédaction des journaux littéraires de son temps. Loin de dédaigner les journaux qui n'étaient pas sous sa direction, il était correspondant de tous les journaux de l'Europe, principalement du *Journal de Bouillon*, très-avide aussi de ses notices biographiques[2]. Une correspondance immense avec beaucoup d'auteurs connus des divers pays de l'Europe renouvelait sa provision de matériaux, en même temps qu'elle soutenait le crédit de ses jugements. Algarotti le comparait à un

1. Corr. de Ch. Bonnet. Biblioth. publ. de Genève. A supposer seulement les réponses aux lettres trouvées chez lui après sa mort, il aurait écrit, calculait Mérian, vingt mille lettres, mais il en a certainement écrit bien d'autres.

2. Il débuta dans la *Bibliothèque germanique*, fondée par Lenfant, excellent recueil que rédigeait alors Beausobre, et qu'il dirigea après lui, d'abord avec M. de Mauclerc, et seul enfin à partir de 1752, sous le titre de *Journal littéraire de l'Allemagne*, puis de *Nouvelle bibliothèque germanique*. Sans parler d'essais avortés d'entrée, il menait de front la *Bibliothèque impartiale* et l'*Abeille du Parnasse*, etc. C'est lui aussi qui le premier eut l'idée d'un dictionnaire encyclopédique des connaissances humaines, il avait déjà préparé de nombreux articles qu'il céda avec son projet à l'*Encyclopédie* de Paris, pour laquelle comme pour celle d'Yverdun, il écrivit beaucoup de morceaux qui furent ensuite employés ailleurs.

riche banquier dont le crédit influe puissamment sur la hausse et la baisse dans toutes les places de l'Europe. Les grands banquiers ont de grands amis : Formey en avait parmi les plus illustres de son temps. Il n'a pas oublié de le faire connaître dans ses curieux *Souvenirs d'un citoyen*, où il a reproduit avec complaisance les lettres de quelques-uns d'entre eux, de Fontenelle, de Montesquieu en particulier, et aussi de Voltaire qui à un certain moment ne négligea pas de faire sa cour au journaliste et essaya de l'entraîner dans sa querelle avec Maupertuis.

Il fallait assurément avoir de l'étoffe en soi, pour se soutenir dans cette position éminente, et il est vrai que Formey avait non-seulement de l'esprit et du savoir, mais encore à un assez haut degré les qualités qui constituent le talent du vulgarisateur : la clarté, la vivacité et l'abondance. Il avait tout ce qui fait lire, il ne lui manquait que ce qui fait relire : le soin, la sobriété, l'ordonnance et le style enfin, sans parler de la langue, car son français est comme son goût, il est des moins purs et sent l'étranger.

Le goût est, de même que la mesure, ce qu'il y a de plus faible chez Formey. Il en manquait dans sa conversation et souvent dans ses procédés. Il en manquait lorsque non content d'écrire un anti-Émile, ce qui était son droit de philosophe, il arrangeait pour un libraire l'*Émile* de Rousseau en *Émile chrétien*, ce qui n'était le droit de personne; et lorsqu'enfin, pour grossir ses livres, il mettait à contribution ses douleurs domestiques et faisait étalage de sa résignation. Dans ces occasions, le moindre tact eût averti Formey qu'il s'exposait à passer pour un étourdi ou pour un charlatan de morale. Mais une certaine gaieté de tempérament le faisait tantôt

glisser sur ces écueils, tantôt s'y accrocher, sans qu'il perdît sa sérénité et son assurance. Ses collègues le savaient bien, l'Europe ne s'en doutait pas; le secrétaire perpétuel de l'Académie de Berlin y était sur le pied d'un sage et d'un philosophe religieux à peu près tel que Charles Bonnet, avec lequel il avait soin d'entretenir un commerce assidu du meilleur effet.

Une occupation continuelle, de la réputation et de la fortune, Formey n'en demandait pas davantage à ses travaux, et lorsque ses amis lui reprochaient de composer à la légère tant d'ouvrages sur tant de sujets opposés, il répondait : « J'ai pris une route d'où il est trop tard de sortir, et où mes pas n'ont pas été entièrement infructueux. Je n'exciterai point un démon qui ne fait de mal ni à moi ni aux autres. J'écris pour un ordre de lecteurs à qui mon genre d'écrire convient et suffit, leurs suffrages réciproquement me suffisent, et je n'ai jamais regardé les rangs dans la république des lettres, que comme des chimères indignes de la moindre attention[1]. »

Si au milieu de tout ce que Formey a ainsi écrit au courant de la plume, on cherche à se rendre compte de ce qu'il a voulu être le plus sérieusement, on reconnaît que sa plus constante prétention a été de réunir en ses écrits le chrétien et le philosophe, de même qu'il les réunissait en sa personne, ayant commencé par être pasteur à Magdebourg avant d'être nommé professeur de philosophie à la place de La Croze.

Il devait sa fortune à Wolf et Wolf lui dut sa popularité. Il consacra son talent naturel d'interprète, aux volumineux ouvrages dans lesquels le philosophe avait

1. Lettre à Ch. Bonnet. Biblioth. de Genève.

étendu en tous sens les monades de Leibnitz. D'abord il eut la malheureuse idée d'imiter l'auteur des *Mondes*, et de lui emprunter sa Marquise; seulement il renversa les rôles et confia celui du professeur aux lèvres de rose d'une belle Allemande qu'il appela Espérance[1]. La marquise des *Mondes* est une charmante ignorante qui se garde bien d'être curieuse plus sérieusement qu'il ne sied à une jolie femme; elle interroge en riant; la belle *Wolfienne*, au contraire, disserte : elle cite du latin et sait par cœur ses scolastiques. « Singulière imagination, disait Mérian. Où donc M. Formey prendra-t-il des couleurs pour colorer les sombres tableaux de la métaphysique ? Quelles fleurs fera-t-il croître dans les arides champs de cette Arabie sablonneuse et déserte[2]? » Formey ne trouvant en effet ni fleurs ni couleurs, laissa en chemin la belle Wolfienne, et à partir du second volume, exposa tout uniment le reste de la doctrine, en la dépouillant de son air de système et en lui prêtant un air naturel et aisé qui fraya à la monadologie l'accès du monde, et ne contribua pas peu à l'engouement universel dont elle fut bientôt l'objet en Allemagne et jusque dans les salons de Berlin. Formey n'eut jamais d'autre philosophie que celle qui lui devait sa popularité, mais il serait bien difficile de découvrir quelle était au juste sa théologie. Il disait bien : « Les droits de la raison sont aussi sacrés que ceux de la religion, puis-

1. La *Belle Wolfienne* ou *Abrégé de la philosophie wolfienne*, parut à la Haye, de 1741-1753, en 6 vol. in 8.

2. « Une belle Kantienne, continuait Mérian, n'y réussirait pas mieux : je doute que la raison pure fît plus de fortune quand même on la produirait sur les rives du Pregel, je ne dis pas coiffée de formes et de catégories, mais couronnée de roses et de myrtes, et parfumée de tout l'ambre que la Baltique dépose sur les côtes de la Prusse. » (*Mémoires de l'Académie de Berlin*, 1797.)

qu'il serait honteux et inutile d'avoir une religion aux dépens de la raison; » mais il allait un peu à l'aventure de la raison à la religion, selon les livres qu'il critiquait ou les doctrines qu'il réfutait, tantôt prenant les peines éternelles sous sa protection, tantôt les supprimant, ou bien élevant avec une parfaite sérénité de vrais châteaux de cartes théologiques qu'il renversait d'un souffle le lendemain, bien certain que son public de bonne volonté ne serait pas plus choqué que lui-même de ces inconséquences dogmatiques; la pureté de sa foi était démontrée avec assez d'éclat devant l'Europe protestante par tant de sermons et d'écrits où il opposait le christianisme à l'incrédulité et aux mœurs relâchées du siècle!

Dans ses beaux jours, Formey avait été un prédicateur fort couru; un discours très-clair, coulant avec facilité sur un fonds d'idées ordinairement édifiantes, de l'esprit qui s'échappait quelquefois en saillies plus que familières, lui tenaient lieu d'éloquence et le faisaient écouter[1]. Ses discours, lecture des familles pieuses, ont perdu aujourd'hui une partie de leur vertu d'édification. Formey n'est plus là pour soutenir l'autorité de sa parole, par l'idée qu'il avait répandue au loin de son caractère de philosophe religieux, serein au milieu des orages, supportant, le badinage sur les lèvres, le long martyre d'un rhumatisme à la tête et les coups réitérés que la mort frappait dans sa famille.

La meilleure part de la bibliothèque de Formey, car de ses œuvres on ferait une bibliothèque, la meilleure

1. Il aimait passionnément à prêcher et en saisissait toutes les occasions. Sur la fin de sa vie, il fit son compte et reconnut qu'il n'était pas monté en chaire moins de mille cinq cent dix-sept fois. Le meilleur des idées éparses dans ses sermons est réuni dans ses *Discours moraux* et dans son *Philosophe chrétien,* le plus populaire de ses ouvrages d'édification.

après ses biographies sur le mérite desquelles nous ne reviendrons pas, ce sont les analyses qu'il fournissait aux journaux de l'Europe. C'est en ce dernier genre de travail que son intelligence et son savoir l'ont le mieux servi ; ils lui permettaient de résumer dans des analyses lumineuses les ouvrages théoriques ou les systèmes les plus abstraits, comme il le fit pour l'*Esprit des lois*, à la satisfaction de Montesquieu qui l'en remercia avec un excès d'éloges. Juge très-insuffisant en matières de goût et même en histoire [1], il était sur son terrain dans tout le domaine des sciences morales ; mais même alors ce ne sont pas ses jugements qui ont du prix, ce sont ses expositions vives, limpides et intéressantes. Là et dans ses écrits biographiques et anecdotiques, et dans ses *Souvenirs d'un citoyen*, là, répétons-le, est son fort, et l'appui durable de son reste de renommée.

Plaçons ici quelques mots sur l'état de la prédication française, en Prusse. Depuis que Beausobre et Lenfant eurent disparu, elle ne jeta plus que des lueurs passagères ; Berlin eut ses prédicateurs à la mode, orateurs qui ont eu le succès sans le génie ; leur éloquence a passé avec eux. Beausobre et Achard lui-même avaient dû une partie de leur supériorité à une action distinguée, à un bel extérieur et à une déclamation imposante. L'illustre M. Forneret, qui s'éteignit inconsolable

1. Dans le temps que Voltaire était à Berlin, Formey, dans un de ses journaux, parla de Louis XIV en fils et en style de réfugié. Voltaire, indigné, lui écrivit : « Pourquoi dites-vous que Louis XIV était mille fois plus occupé de misères domestiques que du soin de son royaume? On ne peut avancer rien de plus faux et de plus révoltant, et il n'est pas permis de parler ainsi. Sachez que Louis XIV n'a jamais manqué d'assister au conseil, et qu'il a toujours travaillé au moins quatre heures par jour. Songez-vous bien que vous jugez dans Bernstrass, un homme tel que Louis XIV? vous! »

d'être resté court au milieu d'une homélie, produisait plus d'effet par son débit pathétique que par ses discours limés et polis[1]. La manière sévère dont Bitaubé a parlé de la prédication de son temps, donne à supposer que de routinière, elle était devenue *spirituelle* pour nous servir de son expression, et ne tirait plus sa force de la force de la pensée[2].

La plupart des prédicateurs français de la colonie appartenaient d'ailleurs autant et encore plus aux lettres qu'à l'Église. Il en était ainsi de Pelloutier, l'historien des Celtes. Disciple attentif de Lenfant, ce travailleur patient et méthodique avait fait pendant les dix années de sa carrière passées à Bucholz et à Magdebourg, une provision de sermons, et il vécut le reste de ses jours sur ce fonds prudemment conservé. C'est à cette épargne prévoyante que l'*Histoire des Celtes* doit le jour; Pelloutier consacra les loisirs qu'elle lui donnait, à lire chaque jour après souper, à peu près comme on lit la gazette, disait-il lui-même, tous les auteurs originaux qui lui ont servi à composer son édifice de conjectures sur l'origine, les mœurs et l'histoire des Celtes. Cet ouvrage qui a joui d'un si beau crédit n'est aujourd'hui dans l'estime des historiens qu'un de ces ouvrages dont on a coutume de dire qu'ils ont fait leur temps. On reproche à Pelloutier d'avoir confondu les Celtes et les Germains, et il est vrai que pour lui dans l'Europe d'avant

1. « Il ne cessait pas de polir et de limer ses sermons, » dit Formey, qui lui succéda, et il remarque que sa récitation était trop pathétique. La sienne était au contraire familière à l'excès.

2. Frédéric demandait souvent à Mérian, qui répondait toujours négativement, si dans la colonie française il ne se montrait pas quelque jeune prédicateur qui fît mine de marcher sur les traces du célèbre Beausobre, ajoutant toujours que si ce grand homme prêchait encore, il ne manquerait pas un de ses sermons.

le quatrième siècle, il n'y avait que des Celtes et des Romains; il en trouve partout. On remarque aussi qu'il ne s'appuie sur aucune recherche originale et que depuis lui, bien des découvertes ont été faites, qui diminuent beaucoup l'importance des sources où il avait puisé et contredisent plusieurs de ses opinions. Nous n'essayerons point de réformer ce jugement. L'ouvrage porte en lui-même, il faut en convenir, un caractère d'insuffisance bien accusé. L'érudition en paraît abondante, la discussion des textes est ingénieuse et bien conduite, mais il n'est pas difficile de s'apercevoir que des hypothèses arbitraires, de pures conjectures se glissent à l'insu du consciencieux savant, dans la chaîne qu'il croit si bien serrée de ses inductions[1]. Le style est clair et facile, grâce au soin qu'on a pris en publiant l'ouvrage complet, d'en éclaircir les sens louches et d'en faire disparaître les incorrections choquantes[2].

Deux volumes de Wéguelin sur les *Caractères historiques* des empereurs, dans la manière de ce philosophe historien, dont nous avons assez parlé pour n'a-

1. Le système de Pelloutier trouva en France des contradicteurs. Le savant M. Schœpflin, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, soutint en latin avec politesse, dans ses *Vindiciæ celticæ*, qu'il fallait chercher l'ancienne Celtique dans les Gaules, et même dans une partie des Gaules; que les Celtes, répandus en différentes parties de l'Europe, y étaient venus des Gaules, et enfin qu'ils étaient un peuple tout différent des Ibères, des Germains, des Bretons et même des Belges et des Aquitains. Pelloutier répondit vivement et disertement; mais lorsque cette réponse trouvée dans ses papiers parut après sa mort, Schœpflin garda le silence, « ayant trouvé bon, disait-il, de s'abandonner à la décision de la république des lettres et de ne jamais répliquer. »

2. Pelloutier mourut en 1757 avant d'avoir achevé la publication de son ouvrage. De Chiniac ayant acquis ses manuscrits, publia en 1771 une édition complète de l'*Histoire des Celtes, et particulièrement des Gaulois et des Germains*, en 2 vol. in-4.

voir pas à y revenir, sont, avec une traduction d'Ammien-Marcellin par Moulines (1778), les seules œuvres historiques de quelque valeur qu'ait produites encore la colonie de Berlin.

Une *Histoire du siècle de Louis XIV* parut bien sous le nom de l'académicien de Francheville, mais c'était celle de Voltaire, qui sous cet abri complaisant tâtait le terrain, selon sa coutume. Une telle œuvre était bien au-dessus du bon et laborieux du Fresne de Francheville, qui était né avec le goût des recherches historiques, qui savait beaucoup, mais qui ne sut mener à terme aucune œuvre importante. Avant de s'établir à Berlin, il avait commencé une histoire des finances qui devait avoir quarante volumes et qui s'arrêta au troisième; puis tournant court, il avait essayé d'un roman historique sur Charlemagne. A partir de son établissement en Prusse, il écrivit des mémoires pour l'Académie, se rejeta d'une *Gazette politique*, qui ne réussit pas[1], sur la *Gazette littéraire* de Berlin, qui eut un meilleur succès, car il la continua aidé par plusieurs de ses collègues qui l'aimaient pour son caractère aimable, et l'estimaient pour ses lumières. Frédéric le goûtait moins dans les commencements, et Jordan, son protecteur, eut à le défendre contre les préventions du roi. Il lui vantait un poëme que de Francheville venait de composer sur la guerre de Silésie. « Il y a des endroits, disait Jordan, dont Voltaire tirerait vanité. » — « Il est trop mauvais pour que j'en parle, répliquait Frédéric, et d'une louange trop effrontée pour que je permette qu'on l'imprime. » Plus tard, l'inspection de la culture

1. « Il faisait une feuille périodique, écrit Jordan au roi, qui aurait pu devenir fort intéressante, mais il n'est point encouragé et le censeur le rebute. »

des vers à soie en Prusse, qui lui fut confiée par Frédéric, lui inspira un poëme didactique en six livres sur cette industrie, nouvelle pour la Prusse. Voltaire disait à ce propos, en secouant la tête d'un air d'incrédulité : « Nous avons à Berlin des vers à soie et des beaux esprits transplantés. Je ne sais si ces manufactures-là réussiront. » Six chants sur le ver à soie et la culture du mûrier, c'est beaucoup d'alexandrins sur un sujet qui prête si peu à la poésie. L'évêque Jérôme Vida qui a chanté en latin le *Bombyx*, pouvait passer pour avoir épuisé le sujet. Francheville n'a point borné son ambition à traduire l'élégant poëme, il a voulu encore munir de conseils minutieux les gens du monde qui, gagnés par ses vers à l'art nouveau, seraient tentés de le cultiver à leur tour. Que l'on se représente écrit en langue mythologique et galante, un manuel de l'éleveur des vers à soie, voilà en gros le *Bombyx* de Francheville qui, voulant aussi convertir les dames, s'efforça d'embellir ces détails très-prosaïques de nombreux épisodes mythologiques et anecdotiques, tels que la naissance de Bombyx, donné à Vénus par Saturne pour prix de son appui complaisant auprès de Phillira, la belle Oréade dont le dieu était épris ; telle est l'histoire tragique du mûrier, qui ne portait qu'un fruit blanc sur sa tige, avant que l'amour l'eût teint du sang de Pyrame et de Thisbé, et bien d'autres épisodes encore, jusqu'à une tirade sur les armoiries à propos de la greffe en écusson.

Embarrassé et arrêté qu'il est à chaque instant par ces allusions mythologiques, le poëme est long ; on ne peut dire qu'il soit ennuyeux. Il est écrit avec naturel, et à côté de vers gauches ou grossièrement ébauchés, on en rencontre de bien venus, d'élégants même, qui

ont la précision poétique du genre et valent mieux que la plupart de ceux du roi. L'origine poétique des poêles, inventés par Mercure à la prière de Vénus, tremblante pour son fils qui grelottait de froid, lorsqu'aux peuples germains il vint montrer sa cour,

> Car les Germains encor n'avaient point vu l'Amour

est un badinage agréable en vers quelquefois bien frappés :

> Délicat, faible enfant, sous un léger plumage,
> D'un habit incommode il ignorait l'usage :
> C'était au premier jour du plus froid des hivers
> Dont le ciel eût jamais affligé l'univers ;
> D'épais et vastes bois aussi vieux que le monde
> Couvraient de toutes parts la campagne profonde,
> Mais en vain sous les coups d'un fer lourd et tranchant
> Le chêne ou le sapin à grand bruit trébuchant,
> Remplissait les foyers d'un feu pareil au nôtre,
> D'un côté l'on brûlait, on se glaçait d'un autre,
> On ne se chauffait pas ; quelle incommodité
> Pour un enfant chéri que sa mère a gâté !

Le morceau où Francheville a le mieux réussi, c'est celui où il peint le bonheur de l'homme des champs. Ce sont des vers qui devancent Delille et parfois le rappellent :

> Heureux, ô trop heureux en leur rustique asile,
> Ceux que le ciel fit naître éloignés de la ville !
> Mais plus heureux cent fois dans cette obscurité
> S'ils connaissaient le prix de leur félicité !
> Loin d'eux ces cercles vains où chaque instant s'envole
> Dans l'inutilité d'un entretien frivole,
> Et pour comble d'horreur, où le prochain absent
> Est l'éternel sujet d'un propos indécent ;
> La lâche oisiveté de leurs toits est bannie,
> Ils ne connaissent point l'affreuse calomnie,
> La vanité du rang, le haut bout, l'entre-deux,
> L'orgueil au front altier, la haine à l'œil hideux ;

Jamais l'ambition, jamais la pâle envie
N'a mêlé ses poisons aux douceurs de leur vie,
Ni les amers soucis au coucher du soleil
Retardé d'un moment leur facile sommeil.

. . . .

Au milieu d'eux la joie à leur table est assise,
Leur cœur fait sur leur lèvre éclater sa franchise;
Mais ce qu'on voit surtout d'admirable en ce lieu,
On y chérit un père, on y respecte un Dieu.

Nous ne mettrons pas au compte de la colonie de Berlin, les vers écrits par Voltaire et d'Arnaud, pendant leur séjour passager à la cour de Frédéric. C'est pourtant après les vers du roi, de Jordan, de Francheville et de quelques familiers, à peu près toute la part de la poésie dans l'activité littéraire de ce canton lointain des lettres françaises. Le seul effort un peu poétique dont l'honneur lui revienne en propre, c'est l'*Iliade* de Bitaubé.

« Un traducteur d'Homère se croit gentilhomme de la chambre de Melpomène, ou marmiton dans les offices d'Apollon, » disait de lui Frédéric II, qui trouvait la liberté grande; mais Bitaubé avait un peu le droit de la prendre, car sa traduction de l'*Iliade* est quelque chose de plus qu'une traduction; elle a l'accent épique, sans pompe ni emphase, la couleur antique à un degré suffisant, le mouvement et l'unité nécessaires pour soutenir nos imaginations modernes dans ce monde lointain de héros et de demi-dieux, où elle a cessé de se plaire et dont elle ne sait plus d'elle-même reprendre le chemin. Toutes ces qualités peuvent être absentes de ce qu'on appelle une traduction *fidèle*, mais la traduction qui les réunit n'est pas seulement la plus exacte, elle assigne encore à l'auteur une place distinguée dans les rangs des écrivains originaux. D'heureuses imitations de quel-

ques beautés homériques sont comptées à Racine, à Fénelon, à André Chénier, comme des créations de leur génie; n'est-il pas juste de reconnaître aussi quelque originalité à l'écrivain qui a su faire circuler comme un souffle poétique du vieil Homère dans la traduction de son épopée entière, et de lui passer, en faveur de la poésie des choses qu'il a conservée, l'inexpérience des mots qui l'a fait quelquefois toucher à côté du but et prendre une solennité un peu lourde pour de la majesté. Bien audacieux, si on le compare à Mme Dacier, et bien inspiré en général quand il cherche à rendre le sens des épithètes homériques, Bitaubé sans doute est timide devant le sens littéral de quelques-unes. Si la langue française n'a pas assez de ressources en elle-même pour rendre toute la grâce et l'harmonie du poëte grec puisqu'elle n'a pu y atteindre sous la plume si antique pourtant de Fénelon et de l'auteur des *Martyrs*, celle qu'avait appris à parler en Allemagne ce fils de réfugié manque en outre de souplesse, d'élégance et d'industrie; mais encore une fois, le but que l'écrivain s'était proposé d'atteindre, il s'en est du moins approché, et ce but est le premier auquel un traducteur doive prétendre. Il voulait que le lecteur de son œuvre pût se faire une idée d'Homère, de sa manière et de son génie. Mme Dacier y a échoué, Bitaubé y a presque réussi.

Bitaubé a traduit aussi l'*Odyssée*. Ce travail est loin de réunir au même degré les qualités littéraires qui distinguent l'*Iliade;* le style en est plus dur, plus empêché, la langue plus incorrecte et les détails moins terminés [1].

1. La première édition de l'*Iliade* parut en 1764, deux ans après la publication d'une traduction libre de ce poëme, qui n'en était qu'un abrégé, sorte d'essai destiné à interroger le goût du public. Bitaubé

L'auteur était déjà distrait de sa tâche par une entreprise ambitieuse. Il travaillait à son idylle biblique de *Joseph* et méditait son épopée des Bataves, deux nouvelles entreprises de la prose française sur les terres consacrées de la poésie.

En osant ajouter à l'admirable récit de la Genèse ses propres imaginations, Bitaubé multipliait bien imprudemment les difficultés d'une tâche déjà assez redoutable. Fénelon dont il croyait suivre l'exemple, avait soudé en quelque sorte son Télémaque au quatrième livre de l'*Odyssée*, mais il s'était bien gardé de refaire l'*Odyssée*. Bitaubé osa refaire l'histoire de Joseph. Le succès brillant et prolongé de son ouvrage a paru d'abord lui donner raison, et l'auteur avec le public pouvait s'y tromper lui-même. C'est là une de ces surprises apparentes du goût, dont l'histoire littéraire trouve facilement le mot. Le succès fut celui non d'une œuvre poétique, non d'une belle imitation biblique, mais simplement d'un roman. *Joseph* n'est pas autre chose dans cette histoire défigurée du fils de Jacob. Joseph esclave et amoureux soupire dans le fond des bois, au souvenir des temps fortunés où il cueillait pour une jeune bergère nommée Sélima, des fleurs nouvellement écloses; amant fidèle il résiste aux séductions de la belle Zaleuca, dont la passion et les transports remplissent la partie la plus importante du récit, et enfin lorsque l'épouse de Putiphar, mourante d'amour, fait place sur la scène à Jacob et à ses fils, les entretiens du ministre de

donna une seconde édition définitive de son ouvrage en 1780, pendant un séjour de quelques années qu'il fit à Paris; l'*Odyssée* parut en 1785. Dès ce moment, Bitaubé devançant de quelques années en son cœur la loi célèbre de l'Assemblée nationale qui effaçait, autant qu'il était en son pouvoir, la trace des proscriptions religieuses, se considéra comme Français.

Pharaon avec son confident Itobal, ne laissent pas oublier que Sélima est toujours l'objet de ses pensées, et que la réunion des deux amants doit être le dénoûment du drame. Des ressorts romanesques ajustés si mal à propos à une histoire dont le touchant intérêt ne peut être surpassé, en dénaturaient la religieuse beauté, mais ils parurent la rajeunir et l'embellir, dans un temps où la littérature biblique, livrée depuis longtemps au ridicule par Voltaire, n'avait plus que de timides admirateurs, et où le *Lévite d'Éphraïm* passait pour un caprice insignifiant de J. J. Rousseau [1].

Quelle différence pourtant entre les deux ouvrages! De trois chapitres du livre des *Juges*, Rousseau a tiré les matériaux d'un récit plus émouvant, plus terrible que le récit original, et qui offre à un haut degré les caractères propres à la poésie biblique. Son instinct d'artiste n'a pas trompé Rousseau; il a porté la main non sur un chef-d'œuvre, mais sur une ébauche presque repoussante de dureté quoique puissante, et il a fait exprimer à ces lignes violentes et heurtées ce que les traditions hébraïques renferment à la fois de plus poétique et de plus terrible, les scènes de la vie pastorale et les vengeances d'Israël. Il y a des taches dans cette dramatique peinture, des inventions malheureuses et quelques teintes fades, mais aussi une poésie de style qui révèle dans le talent de Rousseau des ressources que le philosophe ne pouvait employer et dont la *Nouvelle Héloïse* et les *Confessions* n'ont que laissé entrevoir la variété. Il serait trop rigoureux de comparer au *Lévite*, la prolixe imitation de Bitaubé, il faut même reconnaître qu'elle ne manque par moments ni de force, ni de

1. Le *Lévite d'Éphraïm* vit le jour pour la première fois dans les œuvres posthumes de J. J. Rousseau, et fut à peine remarqué.

chaleur, mais l'auteur était dépourvu de cette sorte de goût que la naissance donne et à laquelle l'étude supplée rarement. Des mots mal choisis ou abstraits, des expressions ternes et sans couleur trahissent à tout coup les intentions de l'écrivain, et il n'est pas exempt non plus des prétentions du siècle à la sensibilité et aux larmes vertueuses; c'est ainsi qu'il s'écrie : « Joseph a relevé son maître : dans ses regards ternis par une longue tristesse, brille une douce joie mêlée du plus vif attendrissement. » Et ailleurs : « A peine avait-il aperçu le vieillard qui l'attendait à l'entrée de sa cabane, qu'il se précipitait vers lui. Jacob lui ouvrait les bras et la sensible Sélima partageait ses caresses. » Il n'y a pas jusqu'à Putiphar dont l'auteur de *Joseph* ne se plaise à faire un *homme sensible* : « La tendre humanité faisait le caractère de Putiphar. » Un peu plus loin, il ne lui manque rien pour être un personnage de roman bourgeois : « Aisément susceptible de jalousie, il aimait une épouse qui, bien qu'insensible à sa tendresse, s'était jusqu'alors montrée vertueuse, et avait paru respecter les nœuds de l'hymen. » C'est le style de Toussaint. L'entrée de Zaleuca, en revanche, est d'un effet assez bien entendu : c'est, malgré des gaucheries de style, un des passages les plus heureux du récit :

« Cependant Zaleuca, épouse de Putiphar, sort de Memphis dans un char magnifique et prend le chemin de sa retraite champêtre. L'Égypte n'avait point de beauté qui l'égalât. Elle était dans ces années où la nature, attentive à perfectionner son plus bel ouvrage, ne peut plus rien ajouter aux charmes qu'elle développe avec une soigneuse lenteur. L'iris formé des trésors du ciel n'offre pas des couleurs plus vives ni moins nuancées que les lis et l'incarnat de son teint; sa noire che-

velure descend avec art sur son sein d'albâtre comme les ombres qui rehaussent un riant tableau. Les grâces et la majesté si rarement *compatibles* sont réunies dans ses traits et dans sa stature. »

Compatibles, quel mot dans une peinture ! Il y en a beaucoup de ce genre dans *Joseph* et aussi bien placés ; on y rencontre aussi des phrases elliptiques qui ne laissent pas oublier que l'auteur est un écrivain français, né à Kœnigsberg. Ainsi « cette noire chevelure, qui descend avec art comme des ombres qui rehaussent un riant tableau, » et, pour dernier exemple, cette phrase qui termine le roman : « Joseph rentre dans Memphis avec son épouse ; tous deux recommandent Jacob à Benjamin, et souvent il va se délasser des soins publics dans le sein de son père. »

Les *Bataves* appartiennent à la France et à la révolution. La naissance de la république des Provinces-Unies en est le sujet. Cette épopée en prose, ébauchée à Berlin, fut terminée en France et parut en 1796. C'est sans doute l'œuvre la plus mortellement ennuyeuse que la révolution et la *Henriade* aient inspirée[1]. Qu'elle ne nous fasse pas oublier le premier et véritable titre de Bitaubé au rang littéraire que ses contemporains lui ont assigné : son *Iliade*[2].

1. L'amitié toute seule a dicté à Ducis cet éloge du poëme et de l'auteur :

> Avec quel charme encore j'ai vu sous tes pinceaux
> Les marais du Batave affranchir leurs roseaux,
> Mais que ne peut le style et la chaleur de l'âme !
> (*Épître à Bitaubé.*)

2. Rappelons encore que Bitaubé a été le premier traducteur d'*Hermann et Dorothée*. Il aurait fallu, pour faire comprendre en France le charme de l'idylle de Goethe, des qualités qui manquaient au traducteur, une grande souplesse de style surtout. La France ne comprit pas, et on se moqua de Bitaubé qui avait parlé d'Homère à propos de Goethe.

Si Claudien était Homère et l'*Enlèvement de Proserpine*, une autre *Iliade*, Mérian qui a traduit ce poëme mythologique et consacré au poëte deux de ses meilleures dissertations, mériterait d'être placé avant Bitaubé. Cette tâche de courte haleine avait tenté la paresse de Mérian, mais il y mit, selon son habitude, toute sa conscience et tout le goût qui la lui avait fait entreprendre. Que n'a-t-il cédé plus souvent à des tentations de ce genre, car il dut être tenté beaucoup; les littératures comme toutes les langues de l'antiquité et des nations modernes, lui étaient familières, et son goût indépendant lui laissait pleine liberté d'en apprécier les trésors divers. Il était cosmopolite sur ce point comme en philosophie, et loin de s'en défendre il disait avec chaleur à ses confrères en littérature : « Le patriotisme est une belle vertu sans doute; pratiquez-la comme citoyen; aimez, servez, défendez votre patrie, mourez pour elle s'il le faut. Mais en votre qualité d'homme de lettres, vous n'avez point de patrie, vous êtes citoyen du monde : aimez le vrai, goûtez le beau, soyez juste envers toutes les nations. Pour moi qui n'en reconnais aucune en propre, je voudrais pouvoir me les approprier toutes, rassembler autour de moi les richesses littéraires et classiques des siècles et des nations, me faire tour à tour Grec, Latin, Italien, Espagnol, Français, Anglais, Allemand, et savourer avec le même délice, les fruits les plus exquis de tous les climats. C'est ainsi que je croirais remplir les devoirs du littérateur, du philosophe, de l'académicien et de l'homme. » C'est son portrait que Mérian traçait là. Tout ce qu'il aurait voulu être, il l'était; tout ce qu'il aurait voulu goûter, il l'avait goûté; mais dans son cabinet, en compagnie de ses livres et de sa pipe qu'il ne quittait

jamais. Il ne partageait ses plaisirs qu'avec son entourage et l'Académie. Ce n'était pas par égoïsme; c'était un peu par paresse, c'était surtout par absence de toute ambition littéraire. Il ne voulut jamais entendre parler de réunir en un ouvrage les nombreux mémoires qu'il avait composés pour l'Académie. De même il ne fit l'effort de traduire sa *Proserpine*, que pour faire connaître Claudien, et ne consentit à écrire son *Système du monde* (1770), où il présentait les vues de Lambert sur l'univers, qu'afin que ces belles conceptions d'une grande intelligence ne fussent pas perdues pour la religion, pour la philosophie et pour la gloire du philosophe.

Lorsqu'on a lu les mémoires de Mérian et sa correspondance avec Ch. Bonnet, qu'il tenait au courant des affaires de la métaphysique en Allemagne, on demeure convaincu qu'il était fait pour tracer une histoire vraiment philosophique de la philosophie. Il l'eût écrite impartiale, lumineuse, pleine d'enseignements et d'intérêt. Bonnet l'y convia un jour avec force, mais Mérian qui n'était pourtant qu'au milieu de sa carrière, répondit qu'à supposer que l'entreprise ne fût pas au-dessus de ses forces, il était trop tard. « ....Quoique vous ne vous soyez point expliqué sur le plan de cette histoire, disait-il, je ne laisse pas d'en entrevoir assez pour être pénétré d'une salutaire frayeur. Vous ne demandez pas une mauvaise compilation telle qu'il n'en existe déjà que trop, de l'histoire de quelques métaphysiciens; mais l'histoire de la métaphysique. Or pour la faire, cette histoire, quels apprêts ne faudrait-il pas? Vous me faites assurément bien de la grâce de me croire capable d'une pareille tâche, mais moi qui me connais, je sens une sueur froide sur tout mon corps à la seule

idée de cet immense travail[1]. » Mérian dit ici tout son secret. Il faut avoir la foi pour courir avec joie au-devant du martyre, et l'histoire des efforts de l'esprit humain, tour à tour s'approchant ou s'éloignant d'un but qui fuit toujours et qu'il n'atteindra jamais, et ne sachant pourtant jamais s'arrêter dans la possession de quelques vérités indubitables et nécessaires, ne valait peut-être pas à ses yeux tout ce qu'elle lui aurait coûté de labeur. Il n'en suivait pas moins d'un œil curieux et bien ouvert les évolutions de la philosophie de son temps, surtout en Écosse et en Allemagne, et le sourire aux lèvres, les peignait à Ch. Bonnet dans des lettres qui sont d'un intérêt extrême.

Nous avons eu déjà souvent l'occasion de donner des passages de cette correspondance dont le naturel n'est pas le moindre attrait; car cet heureux Mérian, avec tout son esprit et son vaste savoir, était le plus naturel des hommes, comme il était aussi le moins auteur des académiciens. Cette dernière qualité explique sans doute la faveur constante que lui témoigna le roi. Frédéric aimait à s'entretenir avec un honnête Suisse qui l'écoutait à son gré, et sans s'humilier ne prétendait à rien; Mérian, en effet, avec son grand tact et son absence totale de vanité, devant Frédéric ne laissait paraître que son bon sens. Parlant un

1. Corr. de Ch. Bonnet. Biblioth. de Genève.

2. « Parmi les savants de Berlin, écrivait Jean de Muller à Bonstetten, Mérian m'attire par son esprit, sa vivacité et sa franche cordialité; c'est un philosophe, un homme heureux et un homme bon et empressé d'obliger. » Mérian avait épousé une fille de Jordan, femme distinguée par l'agrément de son esprit et par ses connaissances, dont elle ne faisait pas plus étalage que son mari. « Elle savait au moins cinq ou six langues, et suivait avec plaisir et sans en être fatiguée les lectures et les discussions les plus abstraites; mais il fallait avoir appris d'ailleurs qu'elle avait ces connaissances; car jamais femme n'a été plus at-

jour à d'Alembert de ses académiciens, sur son ton habituel de plaisanterie ironique, le roi fait bien sentir en quel rang son goût les plaçait : « Depuis mon retour à Berlin, j'ai voulu décrasser mon esprit de la rouille de la campagne par un vernis académique. Je me suis entretenu avec M. Formey. Nous avons savamment et profondément discuté, à ma grande édification, les matières les plus graves dont notre secrétaire perpétuel a voulu me convaincre. Un autre jour, l'homérique Bitaubé m'a fort assuré que l'auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, était le seul poëte qu'eût produit ce long enchaînement des siècles. Puis je me suis corroboré par les sages réflexions politiques et philosophiques de M. Wéguelin, et comme les soins de la terre m'avaient fait pour un temps oublier le ciel, M. Bernouilli a bien voulu me communiquer l'itinéraire des astres.... Depuis, j'ai vu M. La Grange, qui a bien voulu tempérer la sublimité de son langage en raison inverse des carrés de mon ignorance; il m'a conduit d'abstraction en abstraction dans un labyrinthe d'obscurités où mon pauvre esprit se serait perdu, si notre bon Suisse, M. Mérian, ne m'avait retiré des sublimes régions infinitésimales pour me remettre sur ce globe abject et brut où je végète. »

Frédéric se doutait-il que son bon Suisse, qui ne lui montrait que son bon sens, avait beaucoup d'esprit, du plus fin et du plus élégant, et qu'il aurait peut-être eu tout autant d'élégance et de finesse dans son style s'il eût vécu à Paris au lieu de vivre à Berlin? Ce qui manque d'ailleurs à sa langue, ce n'est pas tant la correction

tentive à le cacher. Elle portait la solidité de l'esprit jusqu'à ne jamais être en société qu'au niveau des personnes avec qui elle se trouvait. » Thiébault, *Mes souvenirs*, t. V, p. 231.

qu'un peu plus de richesse et de choix dans les mots. A cela près, il est, avec Euler et son collègue Wéguelin, le plus naturellement français de tous les Suisses ou Allemands de l'Académie de Berlin. Wéguelin, malheureusement, n'a rien publié, que nous sachions, à part ses mémoires pour l'Académie ; mais Euler, dans les dernières années de son séjour à Berlin (1760-1762), écrivit pour une nièce du roi, la princesse d'Anhalt-Dessau, ses *Lettres sur des sujets de physique et de philosophie* qui ont ajouté la popularité à son nom déjà célèbre. Il serait difficile d'imaginer une exposition plus claire et plus simple à la fois des lois générales de l'univers physique. Sans supposer chez son élève la connaissance des mathématiques supérieures, à l'aide de comparaisons familières et dans un langage toujours naturel, sinon dans un français très-pur, Euler sait rendre sensibles les grandes notions et les démonstrations de la science comme ses vues générales sur la métaphysique et même les règles de la logique. Les découvertes ultérieures de la physique ont rendu cet ouvrage incomplet, il a eu besoin d'être renforcé sur plusieurs points des notions nouvelles de la science et commenté dans sa partie philosophique; mais avec ces secours il offre encore aujourd'hui la lecture la plus propre à faire saisir, à tout esprit un peu cultivé, l'usage et la beauté des sciences physiques et mathématiques dans leur ensemble. On a refait sous diverses formes les *Lettres à une princesse d'Allemagne*, avec la prétention de les rendre encore plus accessibles à de jeunes intelligences ; mais pour le profit et pour l'intérêt elles sont restées supérieures à toutes les imitations.

1. Les *Lettres à une princesse d'Allemagne* ne furent publiées qu'en

Lambert et Sulzer, Français pour l'Académie royale, furent Allemands pour le public. Le premier, quoique Français d'origine, depuis son établissement à Berlin, écrivit en allemand tous ses ouvrages, soit que le français lui fût moins familier, soit que l'allemand se prêtât avec plus de complaisance à ses nomenclatures et à son genre de dialectique. Cette préférence donnée par Lambert à l'allemand sur le français, a été préjudiciable à sa renommée, comme à l'effet de ses vues si religieuses sur la création, qui sont restées à peu près ignorées en France, et qui n'y auraient pas même percé sans le brillant résumé que donna Mérian de ses *Lettres cosmologiques* dans son *Système du monde*. Même sort était à peu près réservé à Sulzer qui, pendant un séjour de trois ans qu'il fit dans sa patrie, entraîné sans doute par son ami le poëte Bodmer de Zurich, voulut consacrer au développement du génie national, de la langue et de la poésie allemande, son dictionnaire ou théorie universelle des beaux-arts, fondement de sa propre célébrité[1]. A Berlin, la maison de Sulzer était ouverte à tous les artistes, qui trouvaient, dans sa conversation pleine de feu, dans ses connaissances universelles et dans sa large générosité, des en-

1768 à Saint-Pétersbourg, où, après un séjour de vingt-cinq ans à Berlin et à la suite de quelques dégoûts, Euler était retourné en 1776, appelé par l'impératrice Catherine II.

1. Il aurait voulu se dédommager du sacrifice en faisant traduire en français son ouvrage remanié pour la France. D'accord avec Thiébault, qui lui avait promis de revoir le style, il avait préparé et envoyé à Paris plusieurs articles qui, refusés par un libraire, furent, dit Thiébault, adoptés par Marmontel et employés textuellement sous le nom de l'auteur de *Bélisaire* dans l'*Encyclopédie méthodique*. (Thiébault, *Mes souvenirs*.) Millin, à ce qu'affirme à son tour M. Michaud jeune dans la *Biographie universelle*, n'a guère fait dans son *Dictionnaire des beaux-arts* que de réduire l'ouvrage de Sulzer par ordre alphabétique.

couragements de plus d'un genre. Sa mort, survenue en 1776, laissa un grand vide dans la colonie littéraire de Berlin, où il avait vécu trente ans et où il tenait la première place sans contestation. A la nouvelle que ce Suisse athlétique avait succombé à une consomption lente, Jean de Müller, exprimant les regrets de l'Allemagne, écrivait à Bonstetten : « Sulzer; cet homme vertueux, ce sage aimable, cet esprit universel, l'honneur de notre nation, Sulzer n'est plus! Quand je me rappelle son esprit, son cœur, son aimable caractère, la douce sérénité de sa physionomie, il me semble que j'en aime encore davantage les sciences et la vertu[1]. »

1. Thiébault donne de Sulzer une idée un peu différente. Il le représente comme un homme d'un caractère ferme et prononcé et le plus dominateur des Suisses de l'Académie, qu'il accuse de l'avoir été tous beaucoup. Sa remarque que nous abrégeons est piquante : « Les Allemands, plus flegmatiques et accoutumés à un gouvernement absolu, ne demandaient qu'à être traités avec justice et politesse. Ils ne se mêlaient de rien et laissaient faire aux autres. Les Français ne différaient des Allemands qu'en un point, savoir qu'ils ne voulaient pas être dominés. Quant aux Suisses, ils étaient généralement dominateurs, et se mettaient à la tête de toutes les affaires, ou plutôt voulaient les conduire seuls, etc. » *Mes souvenirs*, t. V.

CHAPITRE VII.

LE FRANÇAIS DANS LES COURS DU NORD.

Le roi excepté, les écrivains que nous avons rencontrés jusqu'ici en Prusse, appartenaient tous de patrie ou d'origine à la France et à la Suisse. Frédéric n'est pourtant pas le seul écrivain allemand de son siècle et de ses États qui ait donné la préférence à la langue française sur la langue nationale, dans l'espoir qu'il aurait mieux dans cette langue tout l'esprit qu'il pouvait avoir. Il avait des émules comme il avait eu des devanciers dans la plupart des cours allemandes où, bien avant lui, et dès les temps de Leibnitz, le français régnait sans contestation. Quelle princesse de la cour de France avait plus d'esprit que la princesse de Bavière, mère du régent, plus de fonds et d'agrément que la première reine de Prusse, Sophie-Charlotte, l'aimable disciple et l'amie de Leibnitz? La race spirituelle de ces princesses du nord, élevées de loin par la France ou du moins par ses arts, sa littérature et sa langue, ne s'était point éteinte. Elle était représentée jusque dans la maison de

Frédéric-Guillaume, sous les yeux mêmes de cet ennemi acharné des lettres françaises. A Berlin, comme dans sa cour, l'esprit qu'il détestait et qu'il aurait voulu anéantir chez les hommes tenait bon à son insu chez les femmes. Il avait pu en effet sans grande peine, former sa jeune noblesse militaire à l'ignorance et au mépris des belles connaissances libérales, mais les femmes lui avaient échappé, et comme il préférait à leur société les grosses distractions de sa tabagie, il n'imagina pas de soumettre leur éducation à sa discipline spartiate. Des femmes distinguées de la colonie française recevaient en pension chez elles des jeunes personnes de condition et la noblesse s'empressait de leur confier ses filles. Elles acquéraient là mieux que de l'instruction, on peut s'en rapporter à Frédéric II qui nous apprend que, de son temps, on distinguait les femmes d'un certain âge, à l'éducation supérieure qu'elles avaient reçue, de celles qui étaient entrées récemment dans le grand monde. « Elles ont des connaissances, disait-il, de l'agrément dans l'esprit et une gaieté toujours décente. » On a un gracieux échantillon de cet enjouement des contemporaines de la jeunesse du roi, dans les lettres de la comtesse de Camas, grande gouvernante de la reine. Un jour, Frédéric qui pensait à tout, même au milieu de ses plus grands désastres, lui ayant envoyé du fond de la Saxe une tabatière de porcelaine en souvenir de « son vieil adorateur » depuis cinq ans éloigné de Berlin, « M. le comte de Finkenstein, lui répondit la comtesse, en le remerciant, me demanda une audience particulière à son arrivée; il me montra la belle tabatière dont Votre Majesté a bien voulu le charger pour moi. Pleine de joie, je voulus me jeter dessus, mais il n'eut garde de lâcher prise, que je n'eusse écouté ses explica-

tions sur le gris de lin, amour sans fin, et sur les petites fleurs nommées *Vergissmeinicht*. J'étais comme folle; je répondais à tout cela : mais ce cher roi, ce bon roi qui veut bien penser à moi! et voilà en même temps, sire, tout ce que mon éloquence me fournit pour bien remercier Votre Majesté. » Le bon style chez les femmes répond d'une bonne éducation; celle de Mme de Camas, comme on voit, lui avait laissé toute sa grâce naturelle et la préservait d'affectation.

La reine, mère de Frédéric le Grand, Sophie Dorothée, princesse de Hanovre, avait voulu pour ses filles, pour l'aînée surtout, une éducation plus soignée encore. Mme de Rocoules, première gouvernante de la princesse Wilhelmine, lui avait appris le français, mais la reine elle-même à qui cette langue était si familière qu'on l'aurait prise, dit le baron de Pollnitz, pour une princesse de la maison royale de France, fut à cet égard son meilleur maître. De savants réfugiés furent chargés de l'instruire : la peinture et la musique, que la jeune Wilhelmine aimait avec passion, firent le reste. Nous l'avons déjà vue s'efforçant d'éveiller l'intelligence de son frère, nous l'aurions vue reine à son tour comme Frédéric devint roi, peser avec lui sur les destinées politiques de l'Europe, si les intrigues de Seckendorf et de Grumkow n'avaient empêché qu'elle fût unie au duc d'York son cousin. Elle crut sacrifier ces royales espérances à la vie de son frère bien-aimé, en se hâtant d'obéir aux ordres de son père qui lui ordonnait d'épouser le prince héréditaire de Baireuth. Voltaire et Frédéric l'en dédommagèrent, l'un par la célébrité de ses hommages, le roi par un attachement qui sera placé désormais au premier rang des amitiés illustres.

Frédéric était loin de prévoir que le témoignage de cette sœur chérie déposerait dans l'avenir contre son caractère et son cœur. Nous voulons parler des insinuations qu'elle a dirigées contre son frère dans ses mémoires, de l'aigreur avec laquelle elle s'y est plainte de sa dureté capricieuse et de son insupportable hauteur. On a maintenant l'explication du triste contraste que présente cet endroit des *Mémoires de ma vie*, avec la tendresse qui respire dans la correspondance du frère et de la sœur. Cette partie des mémoires a été écrite, on l'a démontré récemment, à une époque où la princesse, jeune alors, avait encouru le juste mécontentement du roi par de fausses démarches et un grave oubli de ce qu'elle lui devait; mais dès 1746, leurs deux cœurs ne pouvant se passer l'un de l'autre, s'étaient repris d'une tendresse plus vive que jamais[1]. Frédéric avait oublié ses griefs, et la margrave ses mémoires, qui ne devaient plus être pour elle qu'un souvenir importun, car ils lui rappelaient des sentiments et des procédés qu'elle ne se pardonnait pas[2].

1. Dans le dessein d'éloigner de sa cour les maîtresses du margrave, et sans avouer son secret à Frédéric, elle avait, malgré les avis de celui-ci, marié la fille d'un des généraux de son frère à un Autrichien. Le roi n'avait pas dissimulé son indignation, et la margrave mal entourée, plus mal conseillée, avait trop prêté l'oreille à d'imprudents discours. C'est sous l'empire de cette aigreur passagère, M. Preuss l'a très-bien démontré, que la princesse continua à écrire ses *Mémoires* et qu'elle les confia pour les revoir à son médecin de Superville, qui ne paraît pas avoir eu peu de part au refroidissement de la sœur pour son frère. (Voir au t. XXVII des *OEuvres de Frédéric le Grand*, la notice où M. Preuss a éclairci toute cette affaire avec la plus grande évidence.)

2. Elle se reposait sans doute sur la discrétion de Superville, qui, en effet, mourut à Brunswick sans avoir publié les *Mémoires*, mais sans les avoir rendus, après y avoir fait, dit M. Preuss, un grand nombre de légères corrections de style, de grammaire et d'orthographe, mais sans dénaturer les faits. Il mourut à Brunswick en 1776. Beaucoup

A part ce qui concerne les prétendus torts de Frédéric envers sa sœur, les *Mémoires de ma vie* méritent, selon nous, plus de créance qu'on ne le veut en Allemagne, et ne sont pas, comme on l'a conclu de quelques inexactitudes, tantôt un pur roman, tantôt une satire. S'il y a en effet dans la manière dont l'auteur raconte, à trente ans, les événements de sa jeunesse, quelque air de roman et de satire, c'est que l'esprit de la margrave n'avait pas été impunément nourri dans son enfance de romans et de médisances par la Léti. La Léti n'était pas la seule coupable : un des grands plaisirs de Frédéric et de sa sœur dans leur jeunesse, était d'écrire ensemble des satires où le prochain n'était pas épargné. Ils s'amusèrent, entre autres facéties de ce genre, à faire une burlesque application du *Roman comique* de Scarron à ce que, dans le cercle *anglais* de la reine, on appelait « la clique royale. » Grumkow était la *Rancune*, Seckendorf la *Rapinière*, et le roi *Ragotin*. « J'avoue, dit la margrave, que j'étais très-coupable de perdre ainsi le respect que je devais au roi ; quelques sujets de plaintes que les enfants puissent former contre leurs parents, ils ne doivent jamais oublier ce qui leur est dû. Je me suis souvent reproché depuis les égarements de ma jeunesse en ce point, mais la reine au lieu de nous censurer, nous encourageait par son approbation à continuer ces belles satires.... » Le moyen, d'ailleurs, qu'une jeune femme gaie et spirituelle, habituée à observer et à réfléchir, se fît illusion sur les travers et les vices qu'elle avait sous les yeux, et dont elle avait souffert. Ce qui est suspect dans ses mémoires,

plus tard, le colonel Osten fit l'acquisition du manuscrit, et le publia en 1810. La bibliothèque royale de Berlin conserve le manuscrit original. Ce qui n'en a pas été publié paraît n'offrir aucun intérêt.

ce sont les endroits où, comme par scrupule ou repentir, elle se jette avec affectation sur le chapitre des vertus et de la sensibilité du roi et de la reine. Si elle avait appliqué ce système aux autres personnages qu'elle a peints, on pourrait rendre hommage à sa bienveillance, mais non pas à sa véracité.

Nous ne voulons point surfaire la valeur historique des mémoires de la margrave, ils n'offrent guère que l'histoire de sa jeunesse et des projets de mariage, formés pour son malheur par l'ambition maternelle ; et cette histoire n'est proprement qu'une succession de tableaux de famille, la plupart comiques, aucun de touchant, même les lamentables ; mais dans ces tableaux, d'une couleur vigoureuse, tout est vivant, attitudes et physionomies, mœurs et caractères. Le ton général en est caustique et d'un genre de gaieté qui fait souvenir du *Roman comique ;* il semble, par exemple, que la margrave tient le pinceau dont Scarron peignit la Bouvillon, lorsqu'elle nous montre à Potsdam les quatre cents soi-disant dames de la suite de Pierre le Grand et de l'impératrice.

Les portraits qu'elle trace sont courts et pittoresques ; celui de la reine est peint avec un beau sang-froid, qui dénote un détachement trop expliqué d'ailleurs par les mémoires : « La reine n'a jamais été belle ; ses traits sont marqués et il n'y en a aucun de beau : elle est blanche ; ses cheveux sont d'un brun foncé, sa taille a été une des plus belles du monde ; son port noble et majestueux inspire du respect à tous ceux qui la voient ; un grand usage du monde et un esprit brillant semblent promettre plus de solidité qu'elle n'en possède. Elle a le cœur bon, généreux et bienfaisant ; elle aime les beaux-arts et les sciences, sans s'y être trop appliquée.

Chacun a ses défauts, elle n'en est pas exempte. Tout l'orgueil et toute la hauteur de la maison de Hanovre sont concentrés dans sa personne; son ambition est excessive; elle est jalouse à l'excès, d'une humeur soupçonneuse et vindicative, et ne pardonnant jamais à ceux dont elle croit avoir été offensée. » Ici la margrave s'est mise en frais d'indulgence, elle n'en fait pas tant pour accommoder les autres personnages dont elle a eu à se plaindre; elle s'abandonne alors à une verve de description satirique, et sa plume, avec un nerf tout gaulois, trace des caricatures comme celle-ci : « La Montbail fut obligée de se contenter d'un lit de repos, ce qui la fit grogner, non entre ses dents, car il y avait belle saison qu'elle les avait perdues, et il ne lui en restait plus qu'une sur laquelle elle jouait de l'épinette. Je crus que dans son désespoir, cette dernière relique mâchelière nous sauterait à la tête, car elle ne pouvait se consoler de n'avoir point de lit de plume pour y dorloter son vieux corps décharné. »

Ce passage et bien d'autres de même verdeur indiqueraient au besoin la date des mémoires. Voltaire n'avait pas encore fait goûter à la margrave les grâces adoucies de sa moquerie athénienne. Sa correspondance avec son frère et avec Voltaire, à partir de l'établissement de ce dernier à la cour de Frédéric, n'est pas plus française, mais elle l'est un peu différemment. A l'exemple du roi, « sœur Guillemette qui se compte parmi les heureux habitants de l'abbaye qu'enchante frère Voltaire, » raisonne métaphysique et superstition, et bâtit son petit système de morale sur l'aversion des peines et l'amour du plaisir, d'où suit la justice et la conscience, etc; mais heureusement le naturel revient, et la margrave écrit à Voltaire des lettres pleines de bien-

veillance et de bonne humeur. « J'espère que notre correspondance ne sera pas aussi maigre, lui dit-elle un jour, que nos deux individus, » et une autre fois, en parlant des Français, pendant la guerre de sept ans : « Je souhaite leurs pertes et leurs maux aux Autrichiens. J'ai un chien de tendre pour eux qui m'empêche de leur vouloir du mal. »

Les lettres de la margrave au roi, sont empreintes de la plus vive tendresse, elle trouve perdus tous les instants où elle ne lui écrit pas, et tâche de se faire pardonner ses lettres continuelles en en variant les sujets. Elle s'y montre aussi de moins en moins ferme dans son scepticisme; souvent malade et toujours languissante, on voit qu'elle ne demanderait pas mieux que d'être certaine qu'une âme immortelle habite son chétif corps. Après avoir roulé quelques années sur ces sujets, sur les événements des deux cours, Voltaire, l'opéra, la santé du roi et de la princesse, la correspondance prend tout à coup un vif intérêt historique lorsque éclate la guerre de Sept ans. Frédéric confie ses plus secrètes alarmes à sa sœur bien-aimée, qui suit pas à pas sa fortune avec une héroïque sympathie et une anxiété qui hâte le progrès de ses maux. Quand son frère lui annonce sa résolution de ne pas survivre à la catastrophe qu'il prévoit, la margrave, qui ne pouvait lui répondre en chrétienne, lui répond à la fois en femme et en héros : « Ah! mon cher frère, vous dites que vous m'aimez et vous me plongez un poignard dans le cœur. Votre épître m'a fait répandre un torrent de larmes. J'ai honte à présent de tant de faiblesse. Mon malheur serait si grand, que j'y trouverai de plus dignes ressources. Votre sort décidera du mien; je ne survivrai ni à vos infortunes, ni à celles de ma maison, mais après cet aveu

j'ose vous supplier d'examiner le pitoyable état de votre ennemi lorsque vous étiez devant Prague. » Frédéric à son tour : « Je ne trouve d'autre consolation que dans vos chères lettres. Puisse le ciel récompenser tant de vertus et tant d'héroïques sentiments. Si je ne suivais que mon inclination, je me serais dépêché d'abord après la malheureuse bataille que j'ai perdue ; mais j'ai senti que ce serait faiblesse, et que c'était mon devoir de réparer le mal qui était arrivé. Mon attachement à l'Etat s'est réveillé. Je suis très-résolu de lutter encore contre l'infortune ; mais en même temps, suis-je résolu de ne pas signer ma honte et l'opprobre de ma maison. Quant à vous, mon incomparable sœur, je n'ai pas le cœur de vous détourner de vos résolutions. Nous pensons de même, et je ne saurais condamner en vous les sentiments que j'éprouve tous les jours. » En même temps, la margrave écrivait à Voltaire : « Quoique tout soit perdu, il nous reste des choses qu'on ne pourra nous enlever : c'est la fermeté et les sentiments du cœur.... Je ne me suis jamais piquée d'être philosophe. J'ai fait mes efforts pour le devenir. Le peu de progrès que j'ai fait m'a appris à mépriser les grandeurs et les richesses, mais je n'ai rien trouvé dans la philosophie qui puisse guérir les plaies du cœur, que le moyen de s'affranchir de ses maux en cessant de vivre. L'état où je suis est pire que la mort. » Voilà où aboutissait l'éducation à rebours qu'un faux esprit de dévotion avait infligée à ces princes nés pour des sentiments plus hauts et un courage plus digne de leur rare intelligence. Aussi quel désespoir pour Frédéric lorsqu'il vit décliner rapidement vers la tombe cette sœur, son premier maître et sa dernière consolation, épuisée par la maladie et le chagrin, mais usant ses dernières forces pour essayer de lui ramener

la France[1] ! avec quelle douleur il dévorait ces derniers témoignages d'affection dictés par sa sœur mourante : « Je sais, mon cher frère, que vous désirez le cœur, le mien est tout à vous, pour qui mon attachement ne finira qu'avec la vie. Je suis comme un pauvre Lazare, depuis six mois au lit. On me porte depuis huit jours sur une chaise et un char roulant, pour me faire changer un peu d'attitude.... Je suis résignée sur mon sort, je vivrai et je mourrai contente pourvu que vous soyez heureux. Le cœur me dit que le ciel fera encore des miracles en votre faveur, vos ennemis sont près de leur ruine; quand ils remportent quelque petit avantage, leur orgueil les rend présomptueux, et leur fait faire les plus grandes sottises de l'univers. Pardonnez-moi, mon cher frère, si je finis, ma poitrine est si faible que je puis à peine parler; mon cœur jaserait depuis le matin jusqu'au soir s'il pouvait vous dire tout ce qu'il pense pour le cher frère.... » En vain le roi lui écrivait : « O ma chère, ma divine sœur, daignez faire l'impossible pour vous rétablir. Ma vie, mon bonheur, mon existence est entre vos mains. Faites, je vous conjure, qu'il m'arrive des consolations et que je ne devienne pas le plus malheureux de tous les mortels, » la princesse fut ravie le jour même où il perdait la bataille d'Hochkirh[2]. Dix ans après, le roi dédiait à sa mémoire, dans le parc de

1. Elle s'adressa au cardinal de Tencin par l'intermédiaire de Voltaire, qui, de son côté, communiquait avec le cardinal par M. Tronchin, banquier de Lyon. Cette correspondance, dont les originaux font partie de la collection de M. le colonel Tronchin, a été, sur une copie de ces papiers, publiée en 1855, par M. Gaullieur, dans la *Revue suisse*, sous le titre de *Voltaire et les Tronchin. Documents inédits sur la guerre de sept ans.* Ces lettres ont été reproduites en supplément dans le recueil publié par M. François en 1857.

2. Le 14 octobre 1758; la margrave avait quarante-neuf ans.

Sans-Souci, le *Temple de l'amitié*, mais un monument plus intéressant et plus durable de leur affection, c'est leur correspondance récemment publiée[1].

Il est singulier que deux des ouvrages les plus gais et les plus légers de la littérature française aient eu des rejetons en Allemagne. Le *Roman comique* a inspiré les *Mémoires de ma vie ;* le chevalier de Granmont et son historien ont trouvé à la cour de Prusse un imitateur qui n'était à beaucoup près ni un personnage aussi spirituel que l'un, ni un écrivain de tant de grâce et de légèreté que l'autre, mais qui possédait toutefois sa bonne part d'esprit et d'originalité. Nous voulons parler du baron Charles de Pollnitz, chambellan des rois de Prusse, le plus errant et le plus inconstant de leurs sujets. Ce personnage léger, prodigue et besogneux, réduit souvent aux expédients par ses folies, battait monnaie avec les souvenirs de son existence aventureuse, et en composait des livres pour les libraires de Hollande. C'est ainsi qu'il écrivit les amours du roi de Pologne, sous le titre de la *Saxe galante* et qu'il composa deux fois coup sur coup pour des libraires différents ses propres *Mémoires*, le seul de ses ouvrages qui lui mérite une place dans l'histoire littéraire de son temps.

Ces mémoires, quand ils parurent, en 1734, n'étaient que les lettres d'un voyageur de condition qui raconte ce qu'il a vu et observé dans les cours de l'Europe ; mais le succès rapide du livre ayant mis son amour-propre à l'aise et alléché les libraires de Francfort, il se laissa aller à composer de nouveaux mémoires où

1. L'éditeur judicieux des *OEuvres de Frédéric le Grand* a cru inutile de publier toutes les lettres de la margrave qui n'avaient que peu d'intérêt. Il a fait un choix ; nous le regrettons, car le style de la margrave est supérieur à celui du roi, et a toujours du trait.

l'histoire de sa personne passait à la première place, et ses observations de voyageur à la seconde. Ce parti était bien d'un homme aussi naïf et aussi léger de conscience que le fut toute sa vie le baron de Pollnitz, qui changea trois fois de religion dans l'espoir de fixer sa fortune, et libertin prodigue, ne réussit jamais qu'à vivre aux dépens de ses créanciers et de ses amis, de dettes niées et de subsides mendiés. Rien de honteux et d'insipide comme ce roman d'un aventurier qui ne réussit à rien, frappe à toutes les portes, et lassant la libéralité de ses bienfaiteurs, se voit éconduit partout; mettant à chaque fois ses déconvenues sur le compte de sa mauvaise étoile, et recommençant de plus belle, au risque de ruiner tout à fait son honneur et sa réputation[1]. Aussi n'est-ce pas le héros de ces pitoyables aventures qui intéresse dans les mémoires de Pollnitz, c'est le voyageur et l'observateur curieux des caractères et des mœurs qu'il rencontre, surtout le peintre amusant de toutes les petites cours de l'Allemagne, dont il recueillait en passant la chronique, sans oublier les particularités intéressantes pour l'histoire politique de l'Europe; car la politique était, avec l'architecture et l'étiquette, l'intérêt le plus sérieux de cet esprit alerte et inconstant. Pollnitz ne montre pas plus de principe et de règle dans ses jugements que dans sa conduite. A prendre au pied de la lettre, toutes les louanges qu'il

1. Frédéric II résumait les états que Pollnitz avait traversés, dans ce certificat railleur : « Nous reconnaissons qu'il a servi notre grand-père en qualité de gentilhomme de la chambre; Mme d'Orléans (la mère du régent), dans le même grade; le roi d'Espagne en qualité de colonel; l'empereur défunt en celle de capitaine de cavalerie; le pape, de camérier; le duc de Brunswick, de chambellan; le duc de Weimar, comme enseigne; notre père, comme chambellan, et nous enfin comme grand maître des cérémonies, etc. » (*Œuvres*, t. XV.)

distribue, on pourrait se figurer l'Allemagne souveraine de son temps, comme un Olympe peuplé de princes ayant toutes les vertus divines de leur état, et tout au plus quelques faiblesses de la condition humaine. Soit parti pris de solliciteur, soit habitude et vanité d'un courtisan entêté de qualité, ces éloges lui coûtent peu. Pour les souverains qu'il lui convient de glorifier, le baron a des portraits tout faits d'avance et à peu de frais, comme on en peut juger par celui du roi d'Angleterre Georges II : « Peu ébloui du faste et de la vaine grandeur, il ne donne point dans la magnificence superflue; il est économe sans avarice, libéral sans dissipation, ennemi du vice et protecteur de la vertu; sobre dans sa manière de vivre et réglé dans ses mœurs, d'un tempérament vif, plein de feu et d'ambition, mais soumettant l'un et l'autre à la raison. » Le ministre Walpole est traité dans le même goût; mais tous ces panégyriques sont de vrais piéges que Pollnitz, sans s'en apercevoir, tendait à sa prudence; une fois en règle sur le compte des princes et des ministres qu'il a intérêt à ménager, il se met on ne peut plus à l'aise sur tout le reste et raconte, en fidèle témoin de la vérité, tout ce qu'il a vu et appris. Au risque de démentir ses panégyriques, il décrit en conscience les mœurs qui ont passé sous ses yeux, et sa touche légère et spirituelle, son trait vif et discret font de ces pages amusantes des tableaux qui ont mieux qu'un grand air de vérité. Il s'efforce visiblement d'imiter les allures d'Hamilton et ne réussit quelquefois qu'à faire sentir qu'Hamilton aussi avait une manière. Ainsi racontant l'histoire de la comtesse de Hoyme, une des maîtresses du roi de Pologne : « Le roi la vit et en devint amoureux; il parla et fut écouté. M. de Hoyme fut au désespoir; il demanda à

être séparé de sa femme, et Mme de Hoyme consentit à ce qu'il voulut, etc., » mais plus souvent le naturel l'emporte, et on croit entendre Pollnitz racontant aux soupers de Frédéric quelqu'une de ces plaisantes anecdotes qui lui faisaient pardonner ses sottises, par exemple l'histoire des basses de viole d'un certain duc de Mersebourg :

« Le lendemain de mon arrivée, j'eus l'honneur de le saluer, et j'ai lieu d'être très-satisfait de la réception qu'il me fit. Ce prince me conduisit dans une salle qui était tapissée de basses de viole, comme le pourrait être un arsenal de casques et de cuirasses. Au milieu de la salle, il y avait une viole qui se distinguait par-dessus toutes les autres. Elle touchait jusqu'au plancher; on y montait par un escalier de plusieurs marches, et c'était bien la plus fière basse qui jamais ait été faite. Le duc me la fit beaucoup admirer, et fut charmé des applaudissements que je lui donnai. Il me régala aussi de quelques airs qu'il exécuta sur une basse qu'il appelait sa *favorite*, et qui n'était qu'un in-quarto en comparaison de l'autre. »

S'enivrer à la table du prince était d'étiquette étroite dans plusieurs cours d'Allemagne; mais s'il faut en croire Pollnitz, nulle part la coutume n'était plus joyeusement observée qu'à la cour des princes-évêques de Fulde et du prince-évêque de Wurzbourg :

« Depuis que je suis ici, j'ai pris la louable coutume de m'enivrer deux fois par jour. Vous voyez que je profite assez bien de mes voyages, et que je prends les belles manières des pays où je fais quelque séjour. Je me flatte que vous me trouvez très-changé à mon avantage. Il n'y a rien qui forme tant que les voyages, jugez-en par la vie que je mène ici.

« Je me lève à dix heures, la poitrine fort échauffée du vin que j'ai bu la veille. Je prends beaucoup de thé, je m'habille et vais faire ma cour à l'évêque. Le baron de Pechtelsheim, maréchal de la cour, m'invite à dîner avec le prince; il me promet et me jure même quelquefois que je ne boirai point. On se met à table à midi. L'évêque me fait l'honneur de me porter deux ou trois santés. Le baron de Zobel, grand écuyer et le baron de Pechtelsheim, m'en portent autant; il faut boire à quatorze personnes qui sont à table. Je me trouve submergé, avant que d'avoir mangé. On se lève, j'accompagne le prince jusqu'à la porte de sa chambre, il se retire et je compte d'en faire autant, lorsque je me trouve barré dans l'antichambre par le grand écuyer et le maréchal de la cour, qui, de grands verres à la main, me portent la santé du prince et l'éternelle prospérité du très-louable chapitre de Wurtzbourg. Je leur proteste que je suis le très-humble serviteur de l'évêque et que j'ai beaucoup de vénération pour le très-louable chapitre, mais que de boire à leur santé altérerait la mienne, et qu'ainsi je les supplie de trouver bon que je ne leur fasse pas raison. Paroles perdues, il faut boire ces deux santés, ou passer pour vouloir du mal au prince et à son chapitre. Heureux si avec cela la tâche était finie! Mais M. de Zobel, un des plus intrépides buveurs de notre siècle me saisit par la main et avec un air et un ton de cordialité me dit : « Vous êtes trop dé-
« voué à notre prince pour ne pas boire à la prospérité de
« l'illustre maison de Houtten. » Après ces touchantes paroles, il vide un grand verre, témoin de son zèle pour le sang de son maître. Un heiduque officieux me porte un verre, et inspiré de l'esprit qui domine dans cette cour, il m'assure que ce vin ne saurait me faire du mal,

parce que c'est du même dont boit le prince. Rassuré par une si juste conséquence, je bois; l'instant d'après, je chancelle et je n'en puis plus, lorsque pour m'achever, M. de Pechtelsheim, un des plus honnêtes hommes de notre temps, mais aussi le plus fier sableur de vin que je connaisse, m'accoste, d'un air riant et me dit : « Allons, mon cher baron, en- « core un petit verre d'amitié ! » Je le conjure de me donner quartier; il m'embrasse, me baise et me dit : *Herr Bruder*. Le moyen de résister à de si tendres paroles ! »

A ces plaisants épisodes il faut ajouter encore pour rendre aux mémoires de Pollnitz la justice qu'ils méritent, les endroits où, sortant des cours, il caractérise en toute liberté les nations, leur génie et leurs mœurs. Il y fait preuve d'observation et de sagacité et devance par instants les jugements de l'histoire, dont après tout il est un témoin à consulter. L'ambition d'être historien lui fit entreprendre, au commencement du règne de Frédéric II, une histoire épistolaire des derniers souverains de la maison de Brandebourg. Il soumit au roi lui-même comme échantillon de son projet, les lettres où il racontait la vie de Frédéric I[er]. Le roi critiqua avec raison le cadre choisi par son chambellan, et ses descriptions de cérémonies qui sentaient la gazette : « Ne parlez tout au plus qu'une fois de vingt-quatre trompettes et de deux timbaliers; étendez-vous plus sur les grandes affaires et rejetez toutes les puérilités. Il me semble quant au gros de l'ouvrage que vous ne devriez pas toujours comparer les ministres de mon grand-père avec ceux de Louis XIV, et principalement Dankelmann à Colbert. En un mot, ou écrivez gravement et mettez plus d'étoffe dans votre ouvrage, ou tenez-vous-en aux

anecdotes que vous ornerez par votre style qui est badin et enjoué [1]. »

Pollnitz choisit le premier parti, se renferma dans la gravité autant qu'il lui était possible, sacrifia les comparaisons avec la cour de France, s'étendit sur les grandes affaires, bien que Frédéric, qui lui avait aussi recommandé de tirer ses lumières des archives, pour les négociations, eût jugé plus prudent de lui en refuser l'accès; mais il n'eut pas le courage de renoncer aux trompettes et aux timbaliers; le cérémonial qui avait été son fort était devenu à la fin sa marotte de vieillard, et il se piquait de plus en plus de posséder parfaitement, comme l'en louait ironiquement Frédéric, les anecdotes des châteaux royaux, et surtout de leurs meubles usés. A part quelques graves inexactitudes, cette histoire, qui se réduisit, selon le conseil du roi, à des *Mémoires pour servir à l'histoire des quatre derniers souverains de la maison royale de Prusse*, offre une peinture animée de cette partie de l'histoire du Nord, et mérite d'être lue. La vie de Frédéric-Guillaume, entre autres, dont le règne s'était écoulé sous les yeux de Pollnitz, est presque en tous points d'accord avec les mémoires de la fille aînée de ce souverain, la margrave de Baireuth, et offre le même genre d'instruction, sinon d'agrément littéraire. Le récit des derniers jours du roi et de sa mort qui termine l'ouvrage, dans son détail exact et sa familiarité, n'offrirait pas plus de vie et d'intérêt, s'il était d'une main supérieure à la sienne [2].

1. *OEuvres*, t. XX.

2. Ces mémoires ont été publiés à Berlin en 1791, seize ans après la mort du baron de Pollnitz, qui mourut en 1775, à quatre-vingt-trois ans. Il était né en 1692, dans un village de l'archevêché de Co-

On a quelquefois confondu avec le baron de Pollnitz, le baron de Bielfeld, attaché comme lui à la cour de Frédéric, et auteur comme lui de lettres familières sur les cours d'Allemagne. Cette confusion fait tort à tous deux, à Pollnitz qui écrit avec bien plus d'agrément et d'esprit que le baron de Bielfeld, et à celui-ci qui était un honnête homme et un homme de sens. Le Prince royal qui l'avait goûté à Remusberg, devenu roi l'essaya d'abord dans ses ambassades et finit par lui confier la curatelle de ses universités, et l'éducation de son plus jeune frère le prince Ferdinand. Ce prince, d'un caractère modeste et paisible, fut de tous les frères du roi celui qui prit le moins de part aux affaires de l'État. Depuis la guerre de sept ans, où il avait payé bravement de sa personne, il vivait dans une retraite paisible, aussi peu curieux des affaires publiques que si son précepteur n'eût pas approfondi avec lui les principes et les règles de l'art de gouverner. Peut-être en est-il des leçons de politique comme de beaucoup d'autres que l'on ne saisit et que l'on ne goûte bien que lorsqu'on est en état de s'en passer. Celles du baron de Bielfeld publiées par lui en 1759, sous le titre d'*Institutions politiques*, eurent aussitôt un grand succès, auprès des diplomates et des hommes d'État, et dans le monde des chancelleries européennes. Catherine II, les plaça couvertes de notes de sa main, dans sa bibliothèque, à côté de l'*Esprit des lois*. Qui donc aujourd'hui leur ferait le même honneur ? Est-ce à dire qu'elles en étaient indignes? Sans doute les *Institutions politiques*, ne peuvent à aucun titre être rangées parmi les chefs-d'œuvre de l'esprit

logne. Comme membre de l'Académie royale, il avait droit à un éloge de Formey. Le secrétaire perpétuel déclara sans façon qu'il n'en valait pas la peine.

humain, et les mouvements de l'éloquence philosophique; elles n'ont apporté aucune pierre nouvelle à l'édifice de la science politique et leurs in-quarto n'offrent pas une belle page à admirer; mais elles ont mis en circulation parmi les hommes de gouvernement et leurs conseillers, les idées de saine et généreuse humanité répandues dans l'*Esprit des lois*, et pratiquées par Frédéric II dans l'administration de ses États. L'auteur y présente avec beaucoup de clarté, en grand détail et de manière à intéresser toujours, les maximes de justice et les moyens d'administration qui peuvent concourir à rendre une nation heureuse, florissante dans la liberté, respectable et respectée. M. de Bielfeld n'a rien inventé; sa philosophie politique est celle de Montesquieu, dont il avait le premier traduit en allemand la *Grandeur et la décadence des Romains*. En économie politique, il tire ses lumières aussi bien des erreurs que des idées justes de Melon, et en somme, les institutions administratives qu'il décrit et qui lui servaient d'exemple pour ses démonstrations, sont celles qui fonctionnaient en Prusse; mais il discute avec un jugement très-libre les maximes, qu'il adopte ou qu'il condamne, et sauf qu'il voit et juge en protestant, il n'est dominé par aucune vue de parti pris. C'est ainsi que sous l'aspect d'une compilation méthodique, embrassant tout dans son échafaudage de chapitres et paragraphes, depuis les principes les plus élevés de la matière jusqu'aux prescriptions les plus minutieuses sur la propreté des rues, les bagages des ambassadeurs et les qualités qu'on doit exiger d'une mouche adroite ou d'un bon copiste pour les affaires étrangères, les *Institutions politiques* du baron de Bielfeld ne laissent pas d'être un vrai livre. Comme l'auteur a beaucoup de lecture et une connaissance familière

de l'histoire intérieure des États modernes, il tire bon parti des faits historiques, des anecdotes qu'il sait, des portraits que lui fournissent les mémoires, et il cite à propos nos poëtes. Son style peu correct, assez diffus, mais facile et agréable, n'affecte point la gravité. C'est celui d'un homme du monde, seule qualité qu'il revendique. « L'homme d'État, selon lui, a besoin pour se guider dans sa carrière non d'un philosophe retiré dans son cabinet, mais d'un homme du monde qui a vu le chaos des affaires se débrouiller sous ses yeux; l'étude métaphysique des lois de la société humaine y sert, mais n'y suffit pas : « On doute, disait-il, que depuis Aris-« tote, jusqu'à nous, tous les livres de politique et toutes « les leçons publiques qu'on donne sur cette matière « dans les universités, aient formé un ministre ou un « négociateur. » Un allemand n'aurait pas pris de pareilles libertés avec la science, on peut le croire, si le roi de Prusse n'eût déjà déclaré par l'institution de son Académie, qu'il prenait sous sa protection toutes les hardiesses du bon sens contre la routine. Celle-ci peut être comptée entre les plus heureuses. L'ouvrage qui est éclos sous cette influence, a familiarisé les souverains du Nord avec des idées de justice et d'administration bienfaisantes pour les peuples, et aujourd'hui encore que toutes ces idées, devenues des lieux communs ou plutôt des principes consacrés et pratiqués, ont rendu le livre inutile, les *Institutions politiques* du baron de Bielfeld conservent encore un grand mérite. Elles nous offrent, avec une minutieuse précision l'état de ce qu'on pourrait appeler la civilisation politique et administrative de l'Europe au dix-huitième siècle, à l'heure même où paraissait le *Contrat social*. Elles attestent aussi par les efforts tentés de toutes parts pour améliorer cet état, que

l'humanité avait été entendue, que la réforme s'apprêtait partout, et sur tous les points ; mais l'attention publique allait se détourner bientôt de ce travail pacifique pour s'attacher avec avidité aux solutions radicales que d'autres voix lui proposaient.

Voltaire définissait les cours d'Allemagne de vieux châteaux où l'on s'amuse. « A Baireuth, à Anspach, à Brunswick, à Gotha, mascarades, galas, comédie française et opéra italien. » Ce qui touchait bien davantage l'hôte fêté de ces résidences, c'était à Baireuth l'esprit de la margrave Wilhelmine, à Gotha, l'entretien de la duchesse Dorothée, « cet heureux assemblage de grâces et de vertus » qu'il a célébré en de jolis vers :

> Fais naître pour elle un éternel printemps,
> Étends dans l'avenir ses plus belles destinées.
> Et raccourcis les jours des sots et des méchants
> Pour ajouter à ses années.

C'est pendant le séjour du poëte à Gotha que la duchesse qui se plaignait de ne pouvoir lire aucune histoire de son pays, lui demanda d'écrire pour l'amour d'elle des annales de l'empire, mais des annales qui ne fussent ni sèches, ni prolixes, et qui donnassent une idée générale de l'empire, dans une langue que parlent toutes les nations. Voltaire obéit et on sait comment. Il se vengea de l'accablant entassement des faits qu'il avait à débrouiller, en donnant, le plus qu'il pouvait, une physionomie plaisante ou ridicule à des événements dont la grandeur pourtant ne lui échappait pas. La duchesse ne fut pas ingrate, elle s'efforça de plaider auprès de Frédéric la cause du poëte fugitif. C'est à elle encore, on le sait, que pendant la guerre de sept ans, le roi s'adressa pour faire parvenir par le bailli de Froulay

des propositions de paix à la cour de Versailles[1]. Il est bien à regretter que sa correspondance avec Frédéric récemment publiée ne contienne guère que les lettres du roi, car celles-ci sont du plus grand intérêt et quelquefois d'un agrément à faire supposer que celles de la duchesse en avaient beaucoup[2].

« Les Saxons, remarque le baron de Pollnitz, ont plus d'esprit que les Français n'en accordent aux Allemands; ils ont eu Leibnitz et Tomassin. Ils affectent aussi plus que tous les Allemands d'imiter les Français, avec lesquels ils sympathisent beaucoup par la facilité avec laquelle ils lient amitié et cessent d'être amis. » La cour tour à tour électorale et royale de Dresde poussait très-loin cette imitation et en général la prévention pour tout ce qui tenait à la France; pas si loin pourtant que la cour de ce duc de Zell, à qui l'un de ses courtisans disait un jour, en remarquant que des douze convives assis à sa table ducale, tous étaient français hors le prince : « En vérité, monseigneur, ceci est assez plaisant, il n'y a ici que vous d'étranger. » Les Français y étaient aussi rares que les Saxons; les grandes charges étaient occupées par des Prussiens, des Danois, des Italiens, mais la langue de la France, sa politesse et sa littérature y régnaient, et pourvu qu'on fût assez

1. « Ce qu'ils me font dire par Voltaire sont des espèces d'énigmes, » écrivait le roi à la duchesse, et c'est pour cela qu'il lui demandait un homme sûr pour porter en France une lettre au bailli de Froulay. (Voy. *OEuvres de Frédéric le Grand*, t. XVIII.) Il ne faut pas confondre cette tentative avec celle dont nous avons parlé plus haut dans la note de la page 353.

2. Voir cette correspondance au t. XVI des *OEuvres de Frédéric le Grand*. On a publié récemment plusieurs lettres inédites de Voltaire à la duchesse, à la suite de *Voltaire à Ferney*, par M. Évariste Bavoux.

Français on y était assez Allemand. On ne pouvait l'être plus, à ce compte, par les qualités d'un style plein d'aisance et de pureté que l'ami du prince royal de Prusse, M. de Suhm, si Allemand d'ailleurs par le tour d'imagination et le caractère. Le comte de Manteuffel était moins Français de toutes manières ; mais il avait beaucoup de finesse dans l'esprit et de littérature, on en peut juger par son équivoque mais piquante correspondance avec Frédéric, qui nous a fourni quelques lumières sur les sentiments du Prince royal. Le comte d'Hoyme, le Mécène de la Saxe sous Auguste II, lorsqu'il résidait à Paris comme ambassadeur du roi de Pologne, ouvrait sa maison à tous les hommes de mérite dans les arts et la littérature ; Manteuffel, son ami d'abord, son protecteur, puis son rival, lui rendait cette justice qu'il parlait et écrivait on ne peut pas mieux : « Il ne lui manquait, ajoutait-il que le cœur d'un honnête homme et d'avoir quelque religion. »

La religion n'était pas le fort de cette cour électorale, dont le souverain, catholique par politique, vivait assurément en libertin athée. Mais sous son successeur Auguste III, le compétiteur de Stanislas Leczinski au trône de Pologne, la famille électorale présentait un spectacle plus édifiant. L'électrice, fille de l'empereur Joseph, femme distinguée par ses vertus et ses connaissances, qui parlait le latin à merveille, donna à ses filles une éducation à la fois solide et brillante. La cadette fut cette princesse qui, passionnément attachée au Dauphin, fut la mère de Louis XVI. Comme elle, ses sœurs cultivaient les arts et les lettres. Est-ce l'une d'elles qui faisait remettre à Voltaire charmé, une tragédie en vers français, et lui demandait ses conseils, ou leur belle-sœur Marie-Antonie, fille de l'empereur

Charles VII, qu'un mariage récent venait d'unir au prince héréditaire de Saxe? L'auteur de *Zaïre* s'étonnait de trouver dans cet essai d'une jeune femme, une connaissance profonde et fine de la langue française et de l'italienne. « Le style, disait-il, en est beaucoup plus clair que celui de bien de nos auteurs. Rien ne marque mieux un esprit juste et droit que de s'exprimer clairement. » Ces éloges conviendraient singulièrement à ce que nous connaissons de l'électrice Marie-Antonie de Saxe. Souveraine, au lendemain de la guerre de sept ans, d'un pays qui en avait été le théâtre désolé, et veuve presque aussitôt, on la vit gouverner la Saxe avec la prudence d'un politique et les talents d'un administrateur. La fille de Charles VII ne paraissait livrée qu'aux distractions de la peinture et de la musique; elle composait des opéras italiens, exerçait des chanteuses, ou dans sa bibliothèque lisait les poëtes en faisant de la tapisserie; mais elle veillait sans bruit et sans relâche au patrimoine de ses enfants, et travaillait à le préserver des horreurs d'une nouvelle guerre et du malheur plus ruineux encore d'une mauvaise administration. Frédéric fut le premier à s'en apercevoir et à l'en féliciter : « Il était temps que les souverains de ce pays pensassent au bonheur de leurs peuples. Le soir, madame, en entendant chanter les airs de vos opéras, je me dis en moi-même : « Cette femme « rare fait non-seulement le plaisir de ceux qui l'écou« tent, mais encore le bonheur de ceux qu'elle gouverne. » Continuez, Madame, dans ce beau chemin que vous vous êtes ouvert vous-même; je suis un enthousiaste du bien public, et je vous avoue que mon cœur s'épanouit quand je vois de belles âmes qui aiment le bien, et qui le font si noblement. Enfin, le monde sera convaincu

que les talents ne sont jamais nuisibles, et que ce n'est qu'aux esprits éclairés à faire des actions vraiment dignes de louange[1]. » S'apercevant de l'estime et du goût que sa conduite et son jugement avaient inspirés au roi de Prusse, elle fit taire les trop justes ressentiments qu'elle avait le droit de nourrir contre le principal auteur des malheurs de son pays, et se donna pour tâche de désarmer le héros ou d'en faire à jamais l'ami de la Saxe. Frédéric était bien sur ses gardes, et dans le commencement, il refusa plus d'une prière de l'électrice, qui se vengeait avec prudence, et répondait non sans dignité : « Sire, en parlant d'un mystère de politique moderne, Votre Majesté me renvoie à un mystère du Vieux Testament (la primogéniture d'Ésaü) qui passe la raison humaine ; j'entends, Sire, et me tais. Ce respectueux silence me convient bien plus encore qu'à Votre Majesté. Il ne me reste plus qu'à la remercier des bontés qu'elle me témoigne, et dont je suis pénétrée. Si vous voulez bien, sire, les étendre sur toute la Saxe, sur mon fils et mes beaux-frères, rien ne manquerait à ma satisfaction, etc. » Bientôt l'attrait est si vif de part et d'autre, Frédéric trouve un plaisir si manifeste à retrouver pour l'électrice l'enjouement naturel de son esprit, et à lui développer ses pensées, que le succès de l'entreprise maternelle n'est plus douteux ; mais alors la princesse est gagnée à son tour, et l'expression trop répétée de son enthousiasme finit par répandre sur ses lettres une certaine monotonie. Les premières offrent une causerie plus intéressante de tous points.

Deux souverains négociant un règlement de com-

1. *Œuvres de Frédéric le Grand*, t. XXIV, p. 51.

merce entre leurs États, ont rarement échangé, sans doute, une correspondance préliminaire plus piquante que le roi de Prusse et l'électrice douairière de Saxe, à propos de certaines prohibitions dont ils se plaignaient chacun de son côté. L'électrice a le beau rôle : « Nous désirons, sire, sincèrement d'y remédier et je ferai volontiers toutes les avances. Entre souverains, ce n'est pas le sexe qui décide. Que faut-il faire, sire? Veuillez vous expliquer et prendre confiance en moi, nous parviendrons mille fois plus tôt à une convention utile que si, de part et d'autre, nous rangeons nos grosses perruques en bataille, et les laissons combattre la plume à la main. Daignez diriger les vôtres par vos lumières supérieures et les contenir par des ordres précis. Je consens de bon cœur qu'elles prennent pour règle invariable le bien de votre État, et je demande seulement qu'elles sachent voir ce bien dans ce qui est avantageux aux deux parties. Liberté et réciprocité, n'admettez-vous pas, sire, cette devise?... » Frédéric, dans sa réponse, partit de là pour philosopher sur le *tien* et le *mien* en politique. C'est à cette occasion qu'il parla de la nécessité où est un souverain de ne pas céder jusqu'à sa chemise, comme ferait un particulier, plutôt que d'avoir un procès avec personne. L'électrice répliqua avec un grand sens : « Vous appréciez si bien, sire, la vaine estime des humains et leur jugement bizarre que, sûrement, vous avez gémi plus d'une fois de l'obligation d'y assujétir vos désirs et vos actions; et il y a bien de l'intervalle entre la douceur de sacrifier sa chemise au premier individu malheureux et la triste nécessité de passer souvent pour injuste, afin de se garantir du soupçon d'être faible. Étrange condition du trône, si effectivement elle gêne dans le souverain l'exercice

des vertus qu'il souhaite à son sujet. Mais cet élan de moralité m'entraîne; ne vous en prenez, sire, qu'à votre philosophie; le fond est si juste, si consolant pour l'humanité que je me livre un peu à ma mauvaise humeur contre les barrières qui s'élèvent quelquefois entre la théorie et le principe. » La princesse pousse agréablement l'ironie : « Quand Voltaire a dit : « si j'étais roi, je voudrais être juste, » c'était une espèce de capucinade poétique, et il ne voyait pas que cette qualité, si utilement active dans un particulier, ne fait souvent d'un prince qu'un être fort nonchalant. Voilà, si je ne me trompe, le résultat des citations de Votre Majesté sur Lucain, César, Pompée et Caton. Quoi qu'il en soit, tous ces honnêtes gens sont défunts, et je ne m'occupe que du bien que vous pouvez faire aux vivants. De ce nombre sont les commissaires de Saxe, nommés pour les affaires du commerce, etc. »

Le roi qui a bien senti la portée du reproche, défend avec chaleur sa théorie du tuteur et du pupille : « Oui, madame, je vous estime et vous honore, et je vous sacrifierai tout ce qui est à mon individu, hors cette tutelle dont je suis chargé et dont ma conscience me ferait des reproches sanglants, si je m'écartais de ce devoir. Vous riez, peut-être, madame, au mot de conscience, mais souffrez que je vous dise qu'en philosophie on l'a peut-être plus délicate qu'en religion. » La réponse de l'électrice est digne et expressive : « Si j'ai parlé morale et philosophie à Votre Majesté, je lui ai parlé une langue qui m'est bien moins familière qu'à elle, mais c'est pour provoquer vos réflexions, sire, que je hasarde mes idées. Vous voyez que j'aime votre esprit aux dépens de mon amour-propre et ce sacrifice n'est pas commun; peut-être me donnerait-il le droit d'en attendre dans l'occa-

sion quelqu'un de Votre Majesté ; au moins, sire, n'en demanderai-je jamais qui puissent gêner la tutelle dont vous tracez si fortement les devoirs. Chaque souverain a la même tâche à remplir, et c'est la mienne, sire, autant que la vôtre. Sans doute que les princes les plus heureux, les plus chers à l'humanité, sont ceux qui se facilitent mutuellement ces soins si respectables et qui peuvent faire rejaillir sur leurs voisins une portion du bonheur qu'ils assurent à leurs sujets. Cette réflexion, sire, excite quelques vœux dans mon cœur, et j'en espérerai toujours l'accomplissement, tant que vous accorderez un retour d'amitié aux sentiments d'admiration avec lesquels je suis, etc. »

Selon son habitude, le roi amène à tout propos la philosophie et la religion sur le tapis ; chapitres délicats pour l'électrice, mais elle s'en tire avec son tact ordinaire. Lorsque son royal correspondant lui expose la philosophie que l'on a vue, elle écoute avec admiration son esprit, comme un auditeur indigne, et n'objecte qu'en faveur de la vertu désintéressée. Elle le laisse aussi badiner sur la religion, et même se moque avec lui de certains dévots ; mais elle saisit avec adresse, sans paraître la chercher, l'occasion de se donner pour ce qu'elle est, humble chrétienne et fille respectueuse de l'Église. Frédéric ayant témoigné un jour la crainte de lui paraître ennuyeux, elle le rassure avec modestie ; c'est à elle de craindre : « Je sens combien votre vol est élevé lorsque je ne fais que raser la terre, et s'il était permis à une femme d'oser citer du latin, je dirais de moi, comme le bon Virgile du jeune Iule :

.... Sequiturque patrem non passibus æquis,

ou, pour me rapprocher un peu plus des connaissances

permises à mon sexe, je prendrais une comparaison d'un livre vraiment fait pour être dans mes mains, et je me peindrais aussi lente dans ma marche que l'était le prince des apôtres, quand il suivait de si loin le meilleur des maîtres. » Avec le livre saint entre les mains, elle pouvait causer avec Frédéric sans danger sérieux pour ses sentiments chrétiens. Elle avait lu tout aussi impunément Voltaire; car elle l'avait lu comme il faut lire Voltaire, en glissant sur le mal et en savourant le bon. Parfois elle le mettait adroitement de son côté, contre les manies antireligieuses de son royal correspondant. A Munich où elle était allée voir son frère, la chute d'une barrière lui cassa la jambe, et la goutte s'en mêla. Elle raconta gaiement son aventure à Frédéric, et conclut, comme le génie Ituriel dans la *Vision de Babouc* : « A l'heure qu'il est, je me trouve soulagée, et les chirurgiens à ce qu'ils prétendent sont fort contents de moi ; je leur en fais mon compliment. Pour moi, il faut bien que je m'en contente. Peut-être est-il écrit dans le livre du destin que j'essayerai de tout dans ma vie. En ce cas, je conviendrai qu'on eût pu mieux écrire, mais je ne m'en soumettrai pas moins. Si dès ma jeunesse j'ai souvent goûté toute l'amertume du calice de la vie, j'ai été abreuvée aussi souvent de toutes ses douceurs. Pour une fois que je me suis dit : « Tout ici-bas n'est pas grand'chose, » je me suis dit deux fois : « Tout est assez bien. » A ceux qui pensent qu'une femme ne peut impunément pour son âme aimer l'esprit et cultiver son goût, on peut opposer l'exemple de l'aimable électrice, mais il est vrai aussi qu'elle n'avait pas cultivé à demi sa raison, son esprit si délicat et son cœur honnête. Elle ne croyait pas savoir ce qu'elle ignorait, et elle en savait trop pour être fière de ce qu'elle savait, et pour être tentée de tirer vanité

des agréments de son esprit : son jugement d'accord avec sa piété simple la préservait d'orgueil. Cette princesse distinguée, homme d'État, artiste et poëte, était vraiment l'honneur de son pays.

Le reste de l'Allemagne n'a payé aucun tribut intéressant à la littérature française. A Vienne, on parlait toutes les langues, et les hommes d'État, les archiducs, écrivaient avec distinction dans l'idiome universel de l'Europe politique; mais aucun n'a fait acte d'écrivain. Les lettres allemandes elles-mêmes n'y étaient pas plus fécondes. Les États héréditaires de la maison d'Autriche, stériles pour la littérature, dans le domaine des arts ne peuvent tirer gloire que des chefs-d'œuvre lyriques, et des grands compositeurs qui se sont élevés sous les auspices de leur noblesse et de leurs souverains. Soit politique, soit empire des circonstances, ceux-ci n'ont jamais cherché à développer chez leurs sujets le goût et la culture des lettres. Ils les ont abandonnés à leur nature et aux effets médiocres d'une éducation bornée. Un des plus brillants esprits qui eussent jamais paru à la cour de Vienne, regrettant, à la fin du siècle, de voir disparaître l'urbanité que le règne de l'empereur François 1er et l'usage de la langue française dans la conversation y avaient apportée, disait lui-même : « L'imagination est si bien ici une plante hétérogène, que trois ou quatre que je connais qui en ont, sont fous.... l'on n'y sent pas le bonheur de l'enthousiasme. Il y faudrait des écoles d'admiration. Peut-être que des étrangers, dans la première éducation, à force de mettre sous les yeux des jeunes gens les plus beaux traits dans tous les genres, finiraient par les échauffer[1]. »

1. Lettre du prince de Ligne à Catherine II, 12 février 1790.

Telle n'était point l'éducation que la noblesse avait coutume de donner à ses fils; « les seigneurs bohèmes, disait Pollnitz, font voyager leurs fils sous la conduite de prétendus gouverneurs, qui sont Wallons, Lorrains ou Liégeois, gens de fortune sans éducation et sans manières, qui croient qu'il suffit que leurs élèves voient des maisons et des églises. »

Dans la lice pacifique ouverte à l'Allemagne de son temps, par le restaurateur de l'Académie de Prusse, Marie-Thérèse n'essaya pas même de suivre son glorieux rival, et Joseph qui voulait tout réformer dans ses États, ne dirigea guère ses efforts de ce côté; il n'en éprouvait pas le besoin pour lui-même. Se faire de la musique chaque matin était le seul agrément de sa vie journalière; sachant à merveille quatre langues, il ne savait lire autre chose que des papiers d'affaires, en cela comme dans le reste, gouvernant trop et ne régnant pas assez[1].

La gloire qui ne tenta point Marie-Thérèse et son fils, tenta le souverain d'un royaume bien moins puissant, le roi de Danemark, Frédéric VI, et ses ministres les comtes de Bernstorf. Ces gentilshommes venus du Hanovre nourrissaient de grandes vues pour leur patrie d'adoption; ils trouvèrent dans le roi un souverain ardent à les embrasser, quelques hommes pour les seconder, mais une nation indifférente ou mal mûre encore pour les efforts qu'on lui faisait tenter, malgré elle quelquefois. Elle murmurait des dépenses que la magnificence et la libéralité des Bernstorf, prodiguaient pour élever le Danemark au rang des États de l'Europe protecteurs des arts et des sciences; mais le prince et

1. Lettre du prince de Ligne à Catherine II, 12 février 1790.

ses ministres poursuivaient leur tâche sans l'écouter. Ils devancèrent la commission d'Égypte, et Niébuhr, accompagné de naturalistes et d'orientalistes, explora pendant six années, aux frais de l'État, l'Arabie, l'Égypte et l'empire de Turquie. Ils encourageaient l'étude de l'histoire nationale, la recherche des monuments littéraires et historiques du pays, secondaient libéralement, même au loin, les travaux de la science, attiraient à Copenhague les jeunes gens français ou suisses qui montraient du talent. A l'exemple du roi de Prusse, ils comptaient sur l'idiome et la littérature de la France pour développer le génie national. Frédéric II allait au but par le grand chemin de la réflexion ; les Colberts de Copenhague crurent y atteindre plus vite en instituant pour le public une chaire de langue et de littérature française. C'est un jeune Français du Languedoc, Angliviel de La Beaumelle, alors précepteur et journaliste à Copenhague, qui leur en suggéra la pensée et leur en proposa le plan. « Un examen raisonné des chefs-d'œuvre de la poésie française serait très-propre, disait-il, à former le goût des jeunes gens et à leur inspirer de l'amour pour les belles-lettres. La connaissance des règles manque seule à bien des génies que la nature a semés dans cette île, mais qui ne viennent pas à bien, faute de culture. Osons espérer que, par les soins bienfaisants de notre prince, la république littéraire de Copenhague, devenant de jour en jour plus florissante, produira des Pascals, des Miltons, des Rollins, des Voltaires ; au moins est-il sûr

Qu'un Auguste aisément peut faire des Virgile. »

A l'âge de La Beaumelle on est excusable de tant espérer et de tant promettre ; mais que des hommes

comme les Bernstorf en aient cru ses vingt-cinq ans, voilà ce qui surprend beaucoup lorsqu'on a lu le petit journal qui donnait tant de crédit aux conseils du jeune étranger. La *Spectatrice danoise ou l'Aspasie moderne*, cette feuille hebdomadaire que publia La Beaumelle, est pour le cadre une de ces imitations du *Spectateur*, de Steele et d'Addison, que la facilité apparente du genre a multipliées au dix-huitième siècle, et dont la race n'est point disparue. Pour le choix des sujets, c'est un pêle-mêle de réflexions, de portraits satiriques, de tableaux de mœurs, d'aperçus historiques, de discussions philosophiques et théologiques, de critique littéraire et de pièces de vers. Pour le fond des choses, c'est un mélange incohérent d'idées libertines et d'idées sérieuses, de morale lubrique et de morale religieuse, d'esprit et de platitude, de lieux communs et d'originalité. Pour la manière et le style, l'*Aspasie moderne* s'est jugée elle-même : « Elle court sans cesse après l'esprit, et malheureusement ne l'attrape pas toujours. Quelquefois elle noie une vérité toute simple dans un océan de belles paroles; souvent elle se guinde pour tomber de plus haut. Il lui arrive aussi de tenir son lecteur par la lisière, pour le conduire à une pensée fort commune. Son style, léger, vif et sautillant, frise par-ci par-là le précieux. Elle a forgé quelques mots qui rendent à la vérité ses idées, mais qui ne sont pas d'usage, tels que *ridiculiser*, *inutiliser*, *chimériser*, etc. » Pour bien dire, ce journal, qui valut tant de considération à La Beaumelle, dans la ville où La Placette avait composé ses *Essais de morale*, est l'œuvre d'un brillant écolier tout rempli encore de la lecture de Diderot, de Marivaux, de Crébillon fils, de Panage et de Voltaire; nous dirions encore, de Beaumarchais,

s'il n'était pas un véritable ancêtre de celui-ci. Le succès des *Amusements* de l'*Aspasie danoise* (c'était le titre de chaque feuille) donne une étrange idée de la société de Copenhague, non pas de son goût, car le genre d'esprit que faisait le jeune auteur n'était pas à la mode seulement en Danemark, mais de ses mœurs; les tableaux voluptueux, les scènes galantes, les contes égrillards s'y succèdent. La licence du langage y touche souvent à la vulgarité et à la grossièreté; on y trouve, par exemple, à côté d'une apologie du christianisme contre les philosophes et les déistes, les réflexions sans pudeur d'une jeune veuve sur les qualités du nouvel époux qu'elle désire. Il est impossible de rien citer ici de ces licences; mais à Copenhague on s'en formalisa si peu que l'auteur parut l'homme tout trouvé pour l'enseignement qui devait former le goût des Danois, et faire naître parmi eux des Miltons et des Virgiles. La Beaumelle, nommé professeur de langue et de littérature française, inaugura la chaire créée à son instigation par un discours d'ouverture sur ce sujet déjà traité à l'Académie de Berlin par plus d'un récipiendaire : « Combien un empire se rend respectable par l'adoption des arts étrangers[1]. » La cour était présente, le professeur fut applaudi, et on attendit tout de cette nouvelle initiation aux arts de la France; mais on avait compté gratuitement sur l'empressement de la jeunesse et de la société danoise. La Beaumelle, déçu dans son

1. Lorsque plus tard ce discours fut publié, Méhégan en réclama la paternité. Il paraît que Méhégan, enfant du Languedoc comme La Beaumelle, quoique d'origine irlandaise, avait été choisi d'abord pour remplir la chaire nouvelle, et que, dégoûté avant d'avoir commencé, il retourna brusquement en France, laissant à son ami le discours d'introduction qu'il avait préparé.

attente, se hâta d'aller chercher le succès ailleurs[1]. Mallet, qui vint après lui donner aux Danois des leçons de poésie et d'éloquence française, ne réussit pas mieux à triompher de l'indifférence publique. Son auditoire, toujours rare, était quelquefois absent, mais les loisirs qu'il lui laissait ne furent pas perdus du moins pour les lettres et pour le pays. Mallet les employa, on l'a vu, à étudier les monuments de l'antique poésie du Nord et de l'histoire du Danemark, et à composer les premiers ouvrages intéressants qui ont attiré l'attention générale sur son histoire et celle de la poésie scandinave, sujets alors nouveaux pour l'Europe. L'érudition danoise le suivit aussitôt sur ce champ de découvertes.

A bien dire, le Danemark avait eu un historien national avant que le Français des Roches et le Génevois Mallet eussent entrepris d'écrire ses annales ; il l'avait trouvé dans le créateur et l'écrivain le plus original de sa littérature, dans l'auteur comique du siècle qui a approché de plus près Molière, en le suivant sans le copier ; mais le baron Holberg avait laissé tout à faire à ses successeurs, pour les origines du Danemark et les antiquités scandinaves. Son génie observateur le portait vers l'étude du caractère des hommes et des nations, et l'éloignait du champ encore ténébreux des recherches et des con-

1. Il ne rencontra pour commencer que l'inimitié de Voltaire, avec qui il engagea le premier, en traversant l'Allemagne, une lutte aussi téméraire que dangereuse. On a dit que c'était le combat d'un lionceau contre un lion. C'est peut-être faire trop d'honneur au talent de La Beaumelle. Il est certain pourtant qu'il avait de la griffe et qu'il fit couler plus d'une fois le sang de son terrible adversaire. Aussi La Beaumelle n'a-t-il pas succombé tout à fait. On reconnaît qu'il avait de l'esprit, du sens, du trait, qu'il eut souvent raison contre son puissant ennemi. Ses vrais délits littéraires sont, après tout, d'avoir refait les vers de la *Henriade* et prêté de son esprit à Mme de Maintenon.

jectures archéologiques. Historien à la manière de Voltaire, il racontait vivement et légèrement, et montrait dans ses jugements une liberté et une largeur d'esprit qu'il tenait autant de son naturel indépendant que des épreuves de sa jeunesse besogneuse et de ses longs séjours en France. C'est à Paris, où il vécut plusieurs années, le matin dans les bibliothèques, et l'après-midi au théâtre, que sa vocation comique s'éveilla, et ce furent, dit-on, des comédiens français qui à Copenhague l'encouragèrent à suivre l'exemple de Molière, en montrant à ses compatriotes la peinture comique de la nature humaine, des travers et des mœurs du pays. Il est bien à regretter que Riccoboni, qui dirigeait à Paris la comédie italienne, n'ait pas osé y faire représenter le *Potier d'étain politique*, qu'Holberg lui offrait de traduire pour son théâtre. Peut-être, si cet essai eût réussi, le répertoire comique de la scène française se fût-il enrichi de quelque ouvrage du poëte norvégien. La littérature danoise a obligation à Riccoboni de sa timidité, car elle lui doit la fidélité de son meilleur écrivain.

Il fallait pourtant que, depuis cette époque, le baron Holberg eût expié cette ambition d'un instant par un bien long abandon de la langue de Molière, car lorsqu'aux derniers jours de sa vieillesse, il voulut s'en servir pour opposer aux considérations de Montesquieu, sur la grandeur et la décadence des Romains, les vues qu'il avait autrefois exposées sur ce même sujet[1], il ne trouva sous sa plume que le français d'un écolier allemand. C'est dommage, car ce petit écrit, bien que diffus dans sa brièveté, ne laisse pas d'être pensé avec beau-

1. Dans un discours préliminaire, placé par lui à la tête de sa traduction d'*Hérodien*.

coup d'esprit et d'offrir des aperçus mieux qu'ingénieux sur les destinées de Rome.

Selon Holberg, Montesquieu a pris pour les causes de la grandeur des Romains les moyens dont les Romains se sont servis pour y atteindre. En Italie même, bien d'autres cités que Rome, avec des commencements plus favorables, possédèrent, sans grandir comme elle, des ressources et des qualités analogues : forme du gouvernement, amour de la patrie, amour de la liberté, bravoure, discipline militaire, etc. Reste donc toujours l'énigme à déchiffrer : pourquoi, dès leur berceau, les Romains montrent-ils hautement leur ambition et s'expriment-ils comme les maîtres de l'univers? pourquoi, dans la cabane de Romulus et dans le palais d'Auguste, la même voix se fait-elle entendre? Holberg explique ce phénomène historique comme la science moderne l'explique, par l'enthousiasme réfléchi qu'inspirait aux Romains leur foi dans leurs traditions religieuses et dans leur origine divine. Il y voyait l'effet d'un fanatisme analogue à celui qui fonda l'empire mahométan. Il en était, au reste, de ce problème de la grandeur des Romains comme de celui de la pesanteur : que celle-ci soit produite par l'attraction ou par l'impulsion, il importe peu, pourvu que les lois selon lesquelles elle agit soient constatées; de même, quel que fût le principe métaphysique de l'habileté et de l'audace intrépide des Romains à grandir toujours, l'essentiel était de mesurer les effets des moyens inspirés par ce principe aux descendants de Romulus. Là est aussi le mérite et la beauté de l'ouvrage de Montesquieu; mais moins jurisconsulte, moins métaphysicien que le président, le Plaute du Danemark, avait besoin d'un principe moral qui lui expliquât d'un mot le grand problème. Il ne s'apercevait pas

que sa thèse, fût-elle admise, il restait à expliquer comment le fanatisme des Romains avait réussi à leur donner l'empire du monde, tandis que celui des sectateurs d'Odin ou de Mahomet n'a pas à beaucoup près produit des résultats si vastes. Holberg, prévoyant peut-être l'objection, se tirait d'affaire en distinguant le fanatisme des Romains de tous les autres et en le définissant un enthousiasme intelligent préservé d'écarts par la raison. Il se retrouvait ainsi devant la face du problème sur laquelle Montesquieu avait répandu une si vive lumière. La mort, qui le surprit sur ce dernier effort de son intelligence, ne lui laissa pas le temps de reconnaître que sa thèse, si juste qu'elle pût être en soi, ne rendait pas superflues les belles considérations sur la grandeur et la décadence des Romains.

Depuis la mort de Charles XII, la Suède dépouillée de ses conquêtes, mutilée, mais en paix avec ses voisins les Russes et les Danois sinon avec elle-même, travailla par intervalles sous Frédéric Ier et Gustave III à réparer ses pertes et le temps perdu pendant vingt années de guerre et de dissensions des partis. Elle eut dans le comte de Tessin, de même que le Danemark dans les comtes de Bernstorf, un homme d'État qui avait l'ambition d'être son Colbert. Les sciences et les arts furent libéralement encouragés sous Frédéric-Adolphe, une académie des sciences fut instituée à Stockholm, et sous Gustave III une académie suédoise. Mais la Suède avait l'orgueil de son ancienne grandeur et toute vieille amie et alliée qu'elle était de la France, elle ne songea pas à lui emprunter sa langue pour développer son propre génie. L'un de ses enfants venait d'ailleurs d'ouvrir aux intelligences, et l'on peut dire aux imagina-

tions suédoises la carrière des sciences naturelles, et l'on sait avec quelle gloire ils l'ont fournie, Linnée donnant l'exemple. Il semble que cette gloire lui suffit, et on ne peut s'en étonner, car elle était assez belle pour contenter une ambition plus grande ; et puis si elle n'intéressait pas directement les lettres, elle y tenait de près par le caractère éminemment poétique du génie de Linnée. Si l'admirable éloquence de Buffon décrivant la nature ou racontant ses desseins, remplit l'esprit du sentiment de sa grandeur, Linnée, par les images vives et parlantes qui animent ses descriptions, en fait sentir mieux la grâce poétique.

La Russie, moins fière que la Suède, mais autrement ambitieuse, et se sentant assez russe pour emprunter impunément à tous les pays de l'Europe, à la France surtout, des hommes et des aides en tout genre pour plâtrer les vides de son éducation retardée, sut paraître marcher d'un pas également rapide à la grandeur et à la civilisation, quoique, en réalité, de ces deux sortes de progrès l'un fût bien humble auprès de l'autre. Elle joua admirablement ce double rôle, ou plutôt un grand politique le joua pour elle. Catherine II était loin d'être possédée de ce vif amour des lettres qui eut une influence si persistante sur le génie et le gouvernement du roi de Prusse. Elle manquait naturellement de goût, et son éducation de hasard, puisée dans des lectures disparates et sans choix, n'avait pas réparé cette fâcheuse lacune. Elle aimait l'esprit et les livres, justement assez pour comprendre l'immense prépondérance que la France leur avait due, et qu'en ce siècle même elle devait à la célébrité de ses grands écrivains et de ses brillants philosophes. Passionnée de

gloire et d'éclat pour la jeune couronne que son ambition ou la nécessité peut-être lui avait donné le courage de placer violemment sur sa tête, elle n'eut qu'une pensée : donner d'abord la plus imposante idée de la puissance russe par la grandeur de ses desseins et le déploiement de ses armes, et ensuite ne rien épargner pour apparaître, aux yeux de l'Europe étonnée, comme le François Ier, le Henri IV et le Louis XIV réunis de ces barbares de la veille, s'éveillant à la voix de leur souveraine pour les arts, les bienfaits et les raffinements de la civilisation. Il y avait plus d'instinct que de calcul dans ces vues de Catherine II. Elle ne se rendait peut-être pas un compte aussi habile qu'on l'a soupçonné, de ce qu'il y avait d'irréalisable dans ses projets de constitution et d'éducation nationale; son illusion était sincère. Généreuse et libérale par caractère, elle savait donner, elle aimait à donner, elle aimait surtout à plaire et n'eut pas besoin de génie pour deviner à quel prix elle attacherait à son char les distributeurs de la renommée. On sait avec quelle assiduité d'invitations flatteuses, de consultations enivrantes pour leur vanité, enfin de témoignages d'admiration et de dévouement, elle entretint jusqu'au bout le zèle des philosophes qui l'avaient mise à la mode; les familiarités de Diderot, et les libertés que se permettait souvent le « cher Voltaire » ne la rebutèrent point, et elle en fut bien payée. Grâce à leur protection et à l'enthousiasme de leurs éloges, elle passa pour avoir accompli tout ce qu'elle n'avait qu'essayé et pour être réellement telle qu'elle avait voulu paraître à leurs yeux, une impératrice philosophe et française, sur le trône de Russie. En réalité, et pour ses sujets, Catherine ne fut jamais qu'un second Pierre le Grand plus

russe et patriote encore que ne l'avait été le fils d'Alexis. Les grands actes, les desseins suivis de son règne, n'ont pas d'autre caractère : le reste n'est qu'emprunt d'un jour, fantaisie sans résultat, apparence et décoration. Amenée en Russie à quatorze ans, elle était devenue Russe de cœur et d'esprit, on en voit distinctement le progrès dans les mémoires de sa jeunesse ; c'est sincèrement qu'elle goûtait et admirait la langue nationale, et hors ses mémoires et sa correspondance, elle s'en servit de préférence dans tout ce qu'elle a écrit pour son gouvernement ou pour les jeunes filles de sa noblesse, car elle eut son Saint-Cyr et y fit jouer des pièces de sa composition.

Nous ne nous arrêterons pas sur les *Mémoires* de Catherine publiés récemment. Le souvenir de sa jeunesse si contrainte et si misérable dans la plus haute position, ne rappelle d'abord à Catherine que d'ingrats et mesquins détails d'intérieur, de toilette, des commérages, puis des légèretés et des intrigues d'amour sans charme, et au milieu de tout cela, les folies et les débauches complaisamment détaillées de Pierre III, apologie habile des torts de l'épouse et du dénoûment de cette union malheureuse. La saisissante réalité de ces descriptions qu'aucune imagination assurément ne serait capable d'inventer, vous fait vivre un instant au milieu d'une cour grossière et fastueuse, ignorante et sans agrément, telle qu'était alors la cour de Russie sous l'impératrice Élisabeth. C'est le mérite de ces mémoires et la preuve de leur authenticité. Mais quelques détails intéressants et de rares endroits plaisamment contés, relèvent à peine de loin en loin la monotonie de ces souvenirs et la pauvreté de la plupart des caractères qui y figurent, comme des tristes intri-

gues où ils se plaisent. L'ambition de Catherine y est avouée et s'y montre à sa naissance, comme aussi l'énergie virile de son caractère, la fermeté de son coup d'œil et son adresse à plaire ; mais aucune trace de supériorité dans la pensée et de distinction dans l'esprit ne s'y révèle. On est étonné de l'insignifiance quelquefois vulgaire des particularités qui sont restées dans la mémoire de Catherine, et de son sérieux à les consigner. Ce sérieux, à la vérité, est un trait de sa physionomie et confirme la justesse de cette remarque du prince de Ligne : « Elle n'a pas la conception facile, il ne faut jamais lui faire une plaisanterie bien fine, elle l'entend souvent à rebours ; il faut qu'elle soit simple comme elle l'est et comme elle en fait[1]. »

On ne peut parler du style des *Mémoires*, c'est du français plus que négligé, relevé par-ci par-là, de façons pittoresques de dire, retenues par Catherine de ses lectures de vieux livres en tout genre, depuis Brantôme et Amyot jusqu'à Scarron, le tout, non sans couleur mais sans expressive originalité. Ses lettres à Voltaire, bulletins de ses victoires et des actes de son règne, si correctes d'habitude, que certainement elles ont dû être

1. Dans son *Portrait de Catherine le Grand*, le prince avait oublié ce trait de physionomie, il l'a rétabli dans ses mémoires, avec de piquantes anecdotes à l'appui. M. de Ségur, raconte le prince, en était souvent avec l'impératrice pour ses flatteries aimables, ses compliments ingénieux, ce jour entre autres où Catherine s'excusant de s'être fait attendre, ayant été retenue par un *Te Deum* improvisé pour la victoire de Kinburn, l'ambassadeur lui dit avec une brusquerie gracieuse : « Madame, j'ai pris mon parti, quoique avec peine ; car ce sera insup- « portable, nous allons avoir de ces cérémonies-là tous les jours. » L'impératrice dit au prince de Ligne : « Avez-vous vu l'humeur « du comte de Ségur ? Ces Français ne peuvent s'habituer à mes suc- « cès. » En vain je voulus la dissuader, continue le prince, avec l'air de la plus grande présence d'esprit, elle n'écouta pas, ou comprit peut-être que je lui avais donné raison. »

retouchées, n'ont guère plus de caractère et n'intéressent pas. Catherine se met en frais de philosophie et imite de son mieux la façon légère de son maître en lui annonçant d'un ton dégagé des succès qu'elle appréciait en son for intérieur beaucoup plus sérieusement. C'était un politique fort sérieux que l'impératrice de Russie, le badinage et la finesse n'allaient pas au tour naturel de son esprit. « Elle n'aimait, nous a dit son peintre, rien de triste ni de trop délicat en quintessence d'esprit et de sentiment. Racine n'était pas son homme, excepté dans *Mithridate*. Elle n'avait que peu de mémoire pour tout ce qui était frivole et de peu d'intérêt; et ses amis et protégés, les encyclopédistes, Diderot et son trépied, au fond ne lui convenaient pas du tout: « Je suis une Gauloise du Nord, » disait-elle, en se trompant beaucoup d'ailleurs sur le mot et sur la chose, « je n'entends que le vieux français, je n'entends « pas le nouveau. J'ai voulu tirer parti de vos mes- « sieurs les gens d'esprit en *istes*, je les ai essayés, j'en ai « fait venir, je leur ai quelquefois écrit, ils m'ont en- « nuyée et ne m'ont pas entendue, il n'y avait que mon « bon protecteur Voltaire. Savez-vous que c'est lui qui « m'a mise à la mode? Il m'a bien payée du goût que « j'ai pris toute ma vie à le lire et il m'a appris bien des « choses en m'amusant. »

Avec un goût de littérature si vague, Catherine ne pouvait donner à l'Académie restaurée par ses ordres que ce qu'il est possible de faire avec des ordres pour de pareilles institutions [1]. Elle se procura à grands

[1] L'Académie de Saint-Pétersbourg avait été fondée par Catherine I vers 1720. Les actes étaient en latin. Catherine II la restaura. Elle ordonna que la langue française fût admise à côté du latin, et depuis 1776 la plupart des mémoires furent publiés en français.

frais des savants d'un grand nom, tels qu'Euler; elle eut Pallas; mais cet établissement honorable, moitié académie, moitié université, végéta longtemps sous la direction d'un grand seigneur incapable, et ne reprit son élan avec sa liberté que lorsque Catherine l'eut placée (en 1783) sous la présidence de la princesse Dachkoff, rentrée en grâce. Cette révolution fut accueillie avec joie par les académiciens, qui ne se formalisèrent aucunement d'être placés sous la main d'une femme. Il est vrai que le nouveau président l'était bien peu, au dire de Voltaire qui ayant eu deux jours cette « très-étonnante princesse » à Ferney, écrivait à Marmontel : « Cela ne ressemble point à vos dames de Paris : j'ai cru voir Thomyris qui parle français. » La princesse ne paraît point avoir cherché à rendre l'Académie plus littéraire qu'elle n'était, elle lui laissa son caractère scientifique. Elle-même écrivait beaucoup, et composait des comédies, mais en russe[1].

Le comte de Schouwaloff est le seul Russe de la cour de Catherine qui paraisse avoir publiquement cultivé les muses françaises. Il a été beaucoup chanté par La Harpe, par Voltaire et bien d'autres; il le leur a rendu en vers faciles et bien tournés, et son *Épître à Ninon*, a mérité jusqu'à un certain point l'honneur qu'on lui fit de l'attribuer à Voltaire. Il y célèbre en terminant ses loisirs de philosophe aux bords de la Newa, et la tolérance qui règne dans sa patrie :

> S'il est vrai que les fleurs naissent peu sous nos pas,
> Si la nature ici voit flétrir ses appas,

1. L'*Examen du voyage de l'abbé Chappe en Sibérie*, qu'on lui attribue quelquefois, était de l'impératrice, ou du moins avait été composé sous ses yeux et sur ses notes. Les prétendus mémoires de la princesse Dachkoff ont été écrits en anglais, vraisemblablement par une dame de compagnie anglaise, sous l'inspection de la princesse.

Si l'astre des saisons de sa flamme éthérée
N'anime qu'à regret cette immense contrée,
Et resserrant six mois ses utiles trésors,
Jette de froids rayons sur de stériles bords,
Nous n'éprouvons jamais l'horrible maladie
Qu'un monstre de l'enfer souffla dans ta patrie.
Un Calas, un La Barre eût vécu parmi nous.
Du salut du prochain nous sommes peu jaloux.
Ici Tartuffe est bon ; sa rage est inutile.
Un curé vétilleux passerait pour un fou ;
Et l'athlète Chaumeix meurt de faim à Moscou.

. . . .

Mais le souper m'appelle, adieu la poésie.
Je bois à toi, Ninon, à ta philosophie.

Le génie littéraire de la Russie avait mieux à faire, on doit en convenir, que d'adresser des vers bien tournés à l'ombre de Ninon de Lenclos. Il l'a senti, ne nous en plaignons pas. Le nord de l'Europe a payé à la littérature francaise des tributs plus glorieux pour elle et plus digne de son influence. Nous espérons l'avoir montré dans le cours de ce livre, en retraçant le tableau des efforts accomplis par Frédéric le Grand pour faire renaître dans sa patrie les arts, les lettres et les sciences.

LIVRE QUATRIÈME

LA HOLLANDE
L'ANGLETERRE ET LA BELGIQUE, A LA FIN DU SIÈCLE
LES ÉCRIVAINS ÉTRANGERS A PARIS

CHAPITRE I.

LES LETTRES FRANÇAISES EN HOLLANDE DANS LA SECONDE MOITIÉ DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

L'Angleterre et la Hollande ont été les premières étapes de ce voyage littéraire autour de la France; avec la Belgique, elles en seront les dernières. Lorsque nous avons quitté ces deux principales colonies de l'esprit français à l'étranger, le siècle commençait à peine à être le siècle de Voltaire. Ne s'y est-il rien passé depuis qui intéresse l'objet de nos recherches? Ce chapitre et le suivant vont répondre à cette question. Commençons par la Hollande. Les libraires ont continué à pourvoir l'Europe de livres, de libelles, de gazettes et de journaux français de toute espèce, et le magistrat a fermé les yeux sur la liberté, source de cet important commerce, pourvu que cette liberté fût sans préjudice pour la politique et la religion officielle du pays. Cependant les audaces croissantes d'une certaine philosophie commençaient à inquiéter déjà un peu la religion dominante, et lui donnaient à penser que ses autels pour

raient tôt ou tard être ébranlés aussi par cette seconde génération de libres penseurs, beaucoup plus dangereuse que la première. La *Bibliothèque raisonnée* elle-même, entraînée par l'exemple et ayant perdu successivement ses premiers rédacteurs, La Chapelle, S'Gravesande, Barbeyrac et d'autres, loin de faire contre-poids aux témérités nouvelles, s'y laissait séduire de plus en plus. Il était temps à la fin de montrer que l'on veillait. On laissa encore passer le livre des *Mœurs* que Toussaint vint faire imprimer en Hollande; mais à l'*Homme machine*, de La Mettrie, publié par la librairie d'Élie Luzac, le consistoire wallon de Leyde lança ses foudres, et la justice hollandaise perdant patience à son tour, le scandaleux ouvrage reçut la flétrissure du bûcher. L'éditeur de l'*Homme machine* protesta avec énergie contre ce coup d'autorité, dans un écrit où tous les arguments que l'on peut invoquer en faveur du droit de tout dire étaient prodigués en faveur d'une mauvaise cause. Que l'erreur ne fait de mal qu'à celui qui écrit et que la vérité n'a jamais besoin d'être vengée que par elle-même, cela est de vérité rigoureuse dans le royaume abstrait de la raison pure. La question, après tout, est de savoir si les esprits capables d'être subjugués par l'erreur, peuvent être ramenés par la vérité qu'ils ne voient point. Or, quand l'erreur est incompatible avec l'existence de la société civile, la société civile fait peut-être bien de ne pas compter sur les rayons de la vérité pour éclairer des aveugles. Sans doute les flammes d'un bûcher consumant un méchant livre faisaient trop souvenir qu'il fut un temps où l'on aurait brûlé son auteur; mais assurément jamais publication ne mérita mieux que l'*Homme machine* d'être interdite. Elle nous paraît aujourd'hui la production sans portée d'un

étourdi extravagant, mais alors elle pouvait être et ne fut que trop prise aux sérieux par bien des gens. Un bon observateur l'avait prédit. « Cette philosophie ne laissera pas de séduire bien des sots. Les vieux arguments des libertins, enrichis des nouvelles trouvailles, rhabillés par l'imagination et prêchés par l'enthousiasme, ne peuvent manquer leur coup sur certains imbéciles qui aspirent à l'esprit fort[1]. »

Les brûleries ne faisant qu'ajouter le bruit au scandale, et les libraires, encouragés par le plaidoyer de leur confrère Luzac, ne se montrant pas disposés à plus de prudence qu'auparavant, enfin les condamnations prononcées par les consistoires et les synodes perdant elles-mêmes tous les jours de leur ancienne autorité, on voulut tenter d'une législation plus sévère, et les États furent saisis d'un projet de censure préventive; mais Élie Luzac, porté encore une fois sur la brèche par ses confrères, défendit victorieusement leur cause dans des mémoires composés en hollandais, qui firent rejeter le projet[2].

Élie Luzac, petit-fils d'un marchand de Bergerac ré-

1. P. Clément, les *Cinq années littéraires*.

2. Voir l'article *Luzac*, dans la *France protestante* de MM. Haag : « Les magistrats des villes, ceux des provinces, les consistoires, remarquent les estimables biographes, les synodes, exerçaient une surveillance très-ombrageuse sur tous les livres qui se publiaient, et *pour peu* qu'un écrit choquât leurs préjugés politiques et religieux, ils ne manquaient jamais d'accabler de conseils et de remontrances l'auteur; ils allaient même souvent jusqu'à défendre la vente du livre et en exiger la suppression. » Il faut convenir en ce cas qu'ils avaient peu de *préjugés religieux*, car si l'on usait de rigueur envers les écrivains qui contrariaient la politique des provinces, il n'en était pas de même pour les autres. « En Hollande, disait à ce sujet le critique contemporain cité tout à l'heure, la liberté, moins gênée qu'en France, n'obtient l'honneur du bûcher qu'à force de vrai mérite scandaleux. » P. Clément, les *Cinq années littéraires*.

fugié en Hollande, avait l'esprit avocat. Ayant laissé la librairie à de plus marchands que lui, et devenu docteur en droit et avocat consultant à Leyde, il plaida dans divers ouvrages pour la philosophie de Wolf, son premier enthousiasme, contre le ministre Boullier, qui avait osé maltraiter les *Monades* et les *Perceptions obscures;* contre Hutcheson et son système du sens moral, enfin, contre J. J. Rousseau, les principes du *Contrat social*, et de l'*Émile*. Dans les ouvrages qu'il a écrits en langue française[1] pour se faire entendre au delà du Texel, il fait moins que prétendre au mérite littéraire. « Je ne suis pas Français, dit-il, je ne possède pas le génie de leur langue, et d'ailleurs mon esprit est d'une *certaine* trempe, qu'uniquement flatté de la justesse des pensées, il lui est impossible d'être satisfait du plus bel arrangement de mots où cette justesse ne se trouve pas. Je fais cas et grand cas d'un homme qui pense bien, j'en fais peu d'un beau parleur qui n'a d'autre mérite que celui de bien cadencer ses phrases. » Par ces raisons, il ne pardonnait point à Montesquieu son style brillant, et il l'attaqua vivement sur ses antithèses, ses titres de chapitre qui lui rappelaient ceux du *Roman comique :* enfin tout ce qui dans l'*Esprit des lois* n'était pas pensée et raisonnement, selon lui, gâtait le reste. L'écrivain chez J. J. Rousseau ne lui impose pas du tout. C'est au raisonneur qu'il jette le gant. « C'est comme raisonneur que je veux entrer en lice avec vous. Je suis jaloux de votre gloire sur ce point. Je veux jouter avec vous, pour voir qui de nous deux mérite la palme en fait de raisonnement. » Le *Contrat social* lui donnait beau jeu; il n'était pas besoin d'un volume

1. Voir la liste de ces écrits dans la *France protestante*, art. *Luzac.*

pour convaincre Rousseau de contradiction et d'obscurité dans ses définitions, d'inconséquence dans ses raisonnements, de témérité dans ses conclusions, d'injustice et de légèreté à l'égard de Grotius et de Puffendorf, enfin même d'ignorance ou d'inexactitude, quant aux faits. Luzac trouve à toutes les pages du *Contrat social*, sujet de renvoyer à Rousseau le reproche que celui-ci fait souvent à ses critiques, de l'attaquer à l'aide d'équivoques, et de lui opposer avec art des idées indéterminées. C'est là le mérite le plus réel du livre de Luzac, qui offre, sous ce rapport, une bonne leçon de logique. Mais quand le critique hollandais, ramenant les raisons de Rousseau à de purs syllogismes dont il conteste tantôt les prémices, tantôt la conclusion, tantôt le syllogisme entier, *nego totum argumentum,* aurait argumenté encore plus serré, il n'aurait pas pour cela, comme il le pensait, contribué beaucoup au bien-être du genre humain. Ce genre de dialectique n'a pas de prises sur le genre humain, qui apprenait alors, dans le *Contrat social* la logique tout autrement persuasive de l'infaillibilité démocratique. Luzac s'en douta bientôt apparemment en voyant les doctrines de Jean-Jacques aboutir en Hollande à une révolution, sans que ses *Lettres à J. J. Rousseau* eussent persuadé à aucun patriote d'Amsterdam ou d'Utrecht, qu'il est faux que le peuple ne soit pas soumis à la nécessité de tous ses engagements ; qu'il n'y ait pas d'arguments contre une liberté pleine et absolue et que le peuple puisse s'en départir quand il le juge à propos. Lorsqu'il vit pendant six années une partie des bourgeois d'Amsterdam et d'Utrecht, se donner hardiment pour la nation entière, et sous ce titre usurpé, compromettre l'indépendance du pays, il recourut au langage plus efficace, croyait-il, du

pamphlet et des journaux populaires en langue hollandaise, pour défendre la cause du stathouder contre le parti patriote secrètement appuyé par les émissaires du gouvernement de Versailles. Croyait-il sérieusement que des feuilles de papier eussent quelque pouvoir contre le déchaînement des passions politiques? S'il le crut, l'événement dut le faire revenir de sa confiance. Ce que six années de luttes, ce que ses *Annales belgiques* et ses brochures n'avaient pu amener, le rétablissement du stathouder, quelques milliers de soldats prussiens le firent en quelques jours, comme en quelques jours aussi le contre-coup de la révolution française défit peu après leur ouvrage. Il est donc permis de douter, qu'au déclin de son âge, Élie Luzac eût, comme en sa jeunesse, fait servir ses presses à propager l'athéisme de La Mettrie et à mettre ensuite fièrement son imprudence sous l'égide de la liberté.

Dans le parti opposé au sien, et dans sa propre famille, l'avocat Étienne Luzac, à la tête de la célèbre *Gazette de Leyde*, que son oncle imprimait, se signalait par un zèle égal et des opinions non moins prononcées. C'est à Étienne Luzac que cette feuille, avant lui insignifiante, devait sa célébrité. Pendant plus de quarante ans il en fut l'unique rédacteur, le rédacteur consciencieux et sagace, discernant avec un tact politique rare chez les gazetiers du temps, la portée, la valeur et surtout l'exactitude des nouvelles que d'autres gazettes ou ses correspondances lui apportaient, et habile à en faire des extraits brefs et intéressants. Ses réflexions sur les événements étaient très-réservées, et le gazetier n'en émettait aucune en son nom; il les attribuait à ses correspondants. Mais lorsque son neveu,

Jean Luzac[1], avocat plaidant, humaniste, et à la fin professeur de grec à l'université de Leyde, devint le collaborateur assidu de son oncle et bientôt son successeur, *la Gazette* s'écarta sensiblement de cette réserve et se posa comme l'organe et l'appui déclaré des insurgés d'Amérique et du parti républicain en Hollande. Elle cessa dès lors de conserver les apparences d'un greffier impartial de l'histoire contemporaine; elle abusa même de sa vieille réputation d'exactitude, pour accueillir à crédit des renseignements qui convenaient aux besoins de la cause.

D'autres descendants de réfugiés ont eu part à l'activité scientifique et littéraire de la Hollande, dans la période dont nous venons de nous occuper; deux surtout doivent être mentionnés, Boullier et Lyonnet.

La carrière du premier fut partagée entre la Hollande, où il était né, et l'Angleterre, où s'écoulèrent les dernières années de sa vie honorable, consacrée en l'un et l'autre pays aux devoirs du saint ministère[2]. C'était un type complet du protestant conservateur, gardien jaloux de la doctrine, et toujours prêt à la défendre aussi bien contre les témérités de la théologie du libre examen que contre les nouveautés philosophiques du siècle, mais avec les armes de la science et du raisonnement, et les ressources nullement médiocres

1. Fils de l'imprimeur de *la Gazette.*

2. David Boullier, né à Utrecht en 1669, mourut en 1759 à Londres, où il était depuis dix ans pasteur de la Savoye. Il avait débuté dans la carrière philosophique par un *Essai sur l'âme des bêtes*. Il y accordait aux animaux une âme spirituelle et immatérielle, mais très-inférieure en ses pouvoirs à l'âme humaine. Dans son système, les bêtes ne raisonnent point et ne réfléchissent point; elles n'ont pas de libre arbitre : elles ne sont capables que d'idées confuses, particulières et bornées.

d'un esprit sagace et vigoureux. On a dit qu'il était mauvais écrivain, que son style est dur et diffus, incorrect, obscur. C'est exagérer beaucoup les défauts de Boullier, qui n'est pas, à beaucoup près, un auteur médiocre. Il a de la force, en a-t-on sans clarté? des idées et du mouvement dans la manière de les enchaîner; en a-t-on sans ordre et sans méthode? Nous avons vu un échantillon de sa critique dans ses observations sur le système de Mlle Huber; sa critique du système leibnitzien des *Monades*, qui révolta le wolfien Élie Luzac, plus vive encore, atteint presque à la verve, dans les pages où, comparant les mystères du christianisme aux dogmes métaphysiques de la philosophie monadique, il prie toute personne impartiale de lui dire de bonne foi, si les mystères du christianisme sont plus incroyables que ceux-là, et s'ils donnent plus d'exercice à la soumission de notre esprit.

A l'occasion du discours préliminaire de l'*Encyclopédie*, Boullier prit de haut la défense de Descartes contre la manière équivoque dont d'Alembert l'avait loué : « Il n'a point créé la métaphysique, mais on n'avait jamais rendu à cette science d'aussi grands services avant lui. A l'aide de cette science transcendante, il a parfaitement senti l'usage de la géométrie dans l'étude de la nature, et s'est ouvert cette vaste carrière de la physique expérimentale, où d'autres, venus ensuite, ont fait de si étonnants progrès. Tous ceux qui depuis lui pensent et raisonnent, lui doivent cet art précieux de raisonner et de penser, qui nous a valu une foule d'excellents ouvrages. Enfin, les Boyle, les Newton, les Leibnitz, les Malebranche, les Fontenelle sont ses disciples. Se vante qui pourra dans l'ordre de l'esprit et dans un ordre purement humain, d'avoir fait

d'aussi grandes choses. » Boullier avait pris avec non moins de vigueur et d'autorité contre Voltaire, la défense des *Pensées de Pascal.* C'est même de ses ouvrages celui qui fait le plus d'honneur au sage et large esprit comme aux talents critiques de ce protestant théologien et philosophe[1].

Lyonnet était un philosophe d'une autre espèce; il détestait la métaphysique et les systèmes, expressément les systèmes théologiques. Sa philosophie et sa théologie étaient au bout de son microscope, auxiliaire d'une vue merveilleuse qui lui montrait la preuve parlante de la grande intelligence créatrice de l'univers, dans les entrailles d'un insecte, dans les quatre mille muscles et les brindilles sans nombre du système nerveux, d'une vulgaire chenille.

Naturaliste par délassement, car de son état il était « avocat par-devant les cours de justice, interprète des langues étrangères du chiffre de Leurs Hautes Puissances, » et il rendit même des services politiques au pays qui avait recueilli sa famille[1], Lyonnet, qui avait toutes les aptitudes de l'artiste, devint graveur en quel-

1. Boullier a donné aussi trois lettres critiques sur les opinions relatives à la spiritualité et à l'immortalité de l'âme, contenues dans les *Lettres philosophiques* de Voltaire sur les Anglais. Ces *Lettres critiques*, de même que la *Défense de Pascal*, avaient paru d'abord dans les journaux de Hollande, elles furent réunies en un volume et publiées à Paris en 1754. M. Sainte-Beuve, dans *Port-Royal* (t. III), cite l'art. VI des *Lettres*, qu'il appelle une excellente page de Port-Royal, qui pourrait être de Nicole ou de Mesenguy, en faisant remarquer que ce ministre protestant fut l'unique champion qui entra en lice contre Voltaire, « car personne dans l'Église ne s'était levé pour relever le gant. » M. Sainte-Beuve appelle M. Boullier un écrivain ingénieux et même élégant, qui avait conservé hors de France la tradition du grand siècle.

2. Il était né à Maëstricht en 1707 et mourut à la Haye en 1789. Sa famille s'était réfugiée de la Lorraine en Hollande.

ques semaines, pour hâter la publication des découvertes de Trembley sur les polypes, et se servit de cet art, dont il multiplia encore les ressources, pour développer aux yeux des savants toute l'anatomie de la chenille du saule, avec un détail qui n'avait pas été atteint même pour l'anatomie de l'homme. Sa manière de décrire est aussi nette et aussi claire que sa manière de rendre par la gravure la nature des tissus et des substances, et jusqu'à la physionomie des organes de ces êtres presque informes pour notre regard. En voyant pour la première fois ces miniatures au burin, à la taille et à la pointe, on ne peut s'empêcher de penser au nombre de sujets que l'enthousiaste naturaliste a dû immoler à sa curiosité scientifique, afin de lire à son aise dans leur organisation ; mais on apprend ensuite de lui-même, avec satisfaction, que tout ce traité n'a pas coûté la vie à plus de huit ou neuf chenilles, et avec plus de surprise, qu'il n'avait aucun goût pour l'anatomie. « Qu'on ne croie pas pour cela, ajoute-t-il, que j'aie traité mon sujet négligemment, j'y ai donné autant d'attention que si j'y avais trouvé un extrême plaisir, et j'ai poussé l'exactitude à un tel point, que quand il y serait allé du repos de l'État ou du bien de l'Europe, je ne crois pas que j'eusse pu la porter au delà de ce que j'ai fait. » Quoi ! tant de labeurs et de conscience employés pour nous montrer ce qu'il y a dans un ignoble vermisseau ! ne pouvait-il appliquer ses talents à des objets plus utiles et plus relevés ? C'est à ce reproche qui lui était fait souvent, que Lyonnet répond judicieusement, quoique avec un peu de dédain pour les colosses de la nature inorganisée : « Ce qui fait le mérite d'un ouvrage n'est pas la quantité de matière brute qui y entre, c'est la façon dont elle a été

mise en œuvre, et le plus abject des animaux est sans comparaison plus digne de notre admiration que les plus grands rochers et que tous les sables de la Lybie. Ces lourdes masses, ces grands amas ne m'annoncent que faiblement la gloire du Dieu fort. Je n'y découvre bien souvent ni ordre, ni dessein. Dans le moindre des objets animés, plus je l'examine, plus j'y trouve d'arrangement et d'intelligence. Tout y concourt à un but marqué.... Il doit absolument avoir été composé par un être qui possède dans le degré le plus sublime les secrets les plus cachés de l'hydraulique, de la chimie et des mécaniques, par un être en qui, une intelligence sans borne se réunit à un pouvoir absolu sur la matière, et chez qui les espaces les plus resserrés ne sauraient porter obstacle à l'exécution des plans les plus vastes; en un mot par un être qui a su prévoir tout et pourvoir à tout. »

Que devenait cependant le génie de la nation hollandaise au milieu de la grande activité étrangère installée dans ses foyers? Si l'on réfléchit à cette affluence d'auteurs français qui se pressait dans ses villes sous l'abri de sa tolérance et des intérêts de son industrie, à tant de livres sérieux ou frivoles, mais tous hardis, qui chaque jour sortaient de ses presses sous les auspices de sa liberté, on ne se croira pas téméraire, en supposant qu'au contact quotidien d'esprits et d'idées d'une nature si communicative, le génie national avait dû sensiblement s'altérer, se modifier du moins, et que les Provinces-Unies, en un mot, devaient être devenues à la fin des provinces plus qu'à moitié françaises. Il n'en était rien pourtant: la nature hollandaise n'est pas si pénétrable, sa froide enveloppe la protége. Aussi en

littérature comme en philosophie, la Hollande n'a-t-elle produit au dix-huitième siècle presque aucune servile imitation, et bien peu de copistes de cette France qui était venue en quelque sorte la tenter jusque chez elle. Néanmoins elle avait senti l'aiguillon, et, assouplissant son génie sans abdiquer ses qualités particulières, on la vit prendre ce moment de quasi invasion étrangère pour améliorer son idiome et se créer une littérature, en même temps que ses savants à elle, comme un S'Gravesande et un Boerhaave, un Gronovius et un Hemsterhuys, ses philologues et ses humanistes, plaçaient ses universités au rang des plus illustres de l'Europe. Une émulation sans bruit, mais reconnaissable à ses effets, se manifestait dans tous les étages de la société. De Saussure, voyageant en Hollande, en 1768, découvre à Amsterdam, un M. Van Meulen, qui n'est point savant, qui ne sait pas même le latin, et qui a le cabinet d'histoire naturelle le mieux choisi et le plus riche dans tous les genres intéressants : « Vous direz que c'est par luxe, par ostentation, mais cet homme est d'une simplicité extrême, quoiqu'il soit très-riche. Cette Hollande est toute remplie de gens singuliers qui aiment en secret et sans faste, ou les beaux-arts, ou la philosophie rationnelle, ou l'histoire naturelle et qui jouissent seuls et en silence du fruit de leurs études et de leurs talents. » Même dans les régions supérieures de la société, à la Haye, par exemple, où l'intelligence et le goût étaient développés avec soin et par une éducation littéraire tout aristocratique et toute française, l'esprit national conservait son indépendance et son originalité. Cette culture avait affaire à un fonds riche et solide, et les fruits qu'elle produisait ne lui devaient pas toute leur saveur. On sent bien

cela en lisant les lettres de M. de Bentink et celles de Mlle de Thuyll, qui sera Mme de Charrière.

Mlle de Thuyll, à la Haye et à Utrecht, au cœur de la meilleure société hollandaise, écrivait déjà à sa mère, à sa tante, à son frère, le commandeur de Thuyll, dans ce style net et léger qu'on lui connaît. Sans s'étendre, sans appuyer, sa plume court, vole comme celle de Mme de Sévigné qu'elle sait par cœur, on le voit bien; mais ses réflexions, toujours marquées au coin d'un bon sens net et presque froid, quoique le cœur ne soit point si ferme, ses portraits d'un relief si vif qu'ils sortent de la toile, appartiennent en propre à cette jeune Hollandaise destinée à écrire un jour des romans suisses.

On connaît déjà de charmants passages de ces lettres de sa jeunesse, en voici quelques autres, et d'abord ce portrait de la princesse d'Orange, qui n'est pas de ses meilleurs, mais qui est un bon échantillon de sa manière la plus légère et du ton de sa société :

« La nouvelle princesse d'Orange s'élève au-dessus de ses filles d'honneur, comme on voyait Diane s'élever au-dessus de ses nymphes. Cette comparaison n'est point mal, car la princesse a une taille et une démarche et un air dont Diane pouvait très-bien s'accommoder, et je suis persuadée qu'il y a du rapport entre elles. Mlle de Larrey est très-petite et très-bossue. Mlle Bigot est très-petite, Mme de Brandt n'est pas grande, Mlle de Rœde n'est pas trop grande, et Mme la comtesse de Schwerin n'est qu'un peu plus grande. Voilà les nymphes au milieu desquelles s'élève et brille la déesse. Je lui trouve un peu de l'air, de la contenance et de la taille de Mme de Malzan, mais en tout cela elle est mieux, un air plus noble, la taille plus haute. Gardez-vous bien de pousser plus

loin la comparaison, car il n'y a pour le visage aucune ressemblance. Celui de la princesse est petit, avec un petit nez un peu retroussé, ce qui fait qu'elle est plus jolie que belle. Ses yeux (j'aurais bien voulu les fixer et les examiner sans respect), ses yeux m'ont paru bleus avec des cils bruns, et autant de physionomie et de vivacité que des yeux noirs. La bouche et les dents sont bien ; le bas du visage un peu avancé, le front un peu bas, les cheveux cendrés, quelque chose d'un peu contraint dans les épaules, le pied très-petit ; on dit la main très-belle. Sa voix est fine et douce. Quand elle sourit elle est charmante. »

Belle Van Zuylen (c'était un autre de ses noms), entendait fort bien comme elle l'a dit, l'art de s'embarrasser soi-même. Cet art familier aux imaginations trop vives et aux nerfs trop délicats, la fit arriver fille à trente-deux ans, malgré nombre de prétendants. C'est alors qu'elle arrêta son choix sur M. de Charrière. La lettre qu'elle écrivit alors à son frère, qui ne savait rien encore, peint au naturel cette mobilité d'impressions qui tourmentait sa vie, et dont elle était la première à se moquer : « M. de Charrière vous fait bien des amitiés. Il se promène à grands pas dans ma chambre. Mlle de Randwyck travaille pour lui ; nous attendons Mme d'Athlone. Je suis aussi contente que je suis capable de l'être, car outre tous ces biens, j'ai une lettre de vous qui me fait grand plaisir. Ma capacité d'être contente ne va pas loin ce soir, malheureusement. J'ai au dedans de moi une ennemie acharnée, une noire imagination qui empoisonne toutes mes joies. Dans ce moment, j'en avertis M. de Charrière, je le lui raconte, je le plains ; il me veut faire espérer que cela passera. Mais vous m'interrompez pour me dire :

« — Vous mariez-vous ? Cela est-il sûr ? — Oui, il me « semble que oui — Depuis quand? — Depuis hier ma- « tin. » Jusque-là j'ai trouvé à M. de Charrière un air soucieux, triste et refroidi. J'ai épié, commenté, tristement commenté ses regards et ses paroles ; les ayant recueillies, je les lui ai reprochées ; j'ai pleuré, grondé, hésité. A la fin, plus contente de lui, j'ai cessé de me disputer avec moi-même. D'ailleurs il me semblait que mon père, mes frères et nos amis n'hésitaient plus à l'aimer, à l'approuver, à le désirer pour moi et pour eux, et, hier matin, je lui ai dit *oui* de très-bon cœur.

« On dit qu'il faut que les bans aient été publiés en Suisse et que nous ayons la nouvelle avant de nous marier. Cela pourra durer six semaines. Cela me paraît tantôt long, tantôt court. D'un moment à l'autre l'impression varie. J'aime prodigieusement M. de Charrière, et cependant je lui dis dans ce moment une chose désagréable. Je me récrie sur la solennité, sur l'indissolubilité, et je dis que c'est une bonne chose que de se marier, en ce qu'on ne peut presque pas faire autrement.... » Enfin en *post-scriptum* : « Mon cher Ditie, nous sommes fiancés depuis lundi 14, et depuis lundi nous sommes ordinairement plus gais que nous n'étions auparavant. Quelquefois pourtant, aujourd'hui, par exemple, nous sommes tristes et soucieux. C'est ainsi que va le monde, c'est ainsi que va le mariage. »

Tel est le français qu'écrivait à Utrecht, en 1770, une jeune femme douée, il est vrai, à un degré bien rare des grâces de l'imagination et de l'esprit ; mais on n'écrit point ainsi dans une langue que l'on ne parle et n'entend pas tous les jours parler avec distinction et élégance. Le commandeur de Thuyll ne dit pas moins bien que sa sœur, et voici à la Haye, à la même épo-

que, deux sages, M. de Bentink et l'aimable Hemsterhuys, qui sont écrivains chacun à sa manière et par choix, dans ce même idiome que la naissance ne leur a point imposé.

M. Charles de Bentink, seigneur de Nieuhuys, premier noble de la province d'Over-Yssel, occupait une grande position en Hollande. Trembley, l'historien des polypes, qui l'avait beaucoup connu à la Haye, dans la maison de son frère, disait de lui : « On ne chercherait guère dans le monde un philosophe comme celui-là. Aussi est-il dans le grand monde sans être du monde. Il a su s'en tirer par son grand goût pour le beau et pour le bon, et pour les vertus qu'on y rencontre bien rarement. Ce galant homme a su réunir la vertu, la religion, le sérieux et la gaieté ; il a su montrer presque dans le même temps le philosophe et le polisson, prouvant par son exemple que la vertu peut se concilier avec la gaieté, qu'elle en est même la vraie source, et que la gaieté rend la vertu encore plus aimable[1]. » Sous la plume d'un sage tel que Abraham Trembley, cet éloge ne peut être suspect ; il étonnerait peut-être les lecteurs de sa correspondance familière, qui ne concevraient par la vertu sans une certaine façon de penser en religion, ne réfléchissant point que l'on ne choisit pas son siècle pour naître. M. de Bentink tenait du sien une extrême aversion de la théologie ; il lui reprochait non de parer le christianisme, pour le faire beau, mais au contraire d'en offusquer la beauté primitive. Il ne tarit pas sur ce sujet, qui lui inspire des boutades très-vives et fort plaisantes quelquefois. Sous ce rapport, ses

1. Lettre à Ch. Bonnet. Bibl. pub. de Genève.

.ettres à Charles Bonnet sont un témoignage de plus à recueillir des dispositions diverses du siècle à l'égard de la religion, mais ce que nous y cherchons en ce moment, c'est une échappée sur ce qu'il pouvait y avoir d'éléments français chez les esprits distingués de la société hollandaise.

On savait fort son Rabelais et son Montaigne dans cette société[1]. Il y paraît même beaucoup dans la correspondance de M. de Bentink : « Si vous aviez voulu être initié dans tous les mystères de la théologie (Bonnet lui avait présenté son *Essai analytique*, comme une espèce de cours de théologie, et M. de Bentink le plaisante sur cette prétention), il fallait venir dans ce pays, c'est ici que cette science est superlicoquanciée, et qu'on vous aurait meublé la tête de *Benigna salutis, de Pantofla decretorum*, du *Peloton de théologie*, et autres précieuses reliques de la bibliothèque de Saint-Victor que le bon Pantagruel trouvait si mirifique. Il faut que ce soit une belle science, je ne sache pas d'avoir vu six hommes dans ce pays-ci qui en fissent profession, avoir le sens commun, ou qui n'eussent le cerveau renversé. Encore ceux-là n'avaient garde de dire ce qu'ils en pensaient. La religion et la théologie ne sauraient à mon avis subsister ensemble ; car la première modère et gouverne les passions, et la dernière les enflamme. Aussi rien ne fait plus de tort à la religion que la théologie et ses docteurs....

« Il y a un vieux bouquin, écrit, je crois, par une es-

1 Mlle de Thuyll écrit à son frère : « Je voudrais vous envoyer des livres. Ceux qui me plaisent me font penser à vous, et je vous souhaiterais Montaigne et Plutarque. Ne pourriez-vous demander à La Sarrar les livres qu'il devait acheter pour moi à Paris? Demandez-les mystérieusement ; ce sont des Rabelais qui doivent être mis sur le compte de Bentink. »

pèce de fou, il y a ramassé et très-extravagamment lié ensemble un tas de contes, bons et mauvais. Cet auteur, pour satisfaire au goût de ses lecteurs, leur dit que s'ils ne trouvent pas dans son livre ce qu'ils voudraient qui y fût, ils n'ont qu'à l'y mettre, et qu'après cela, ils l'y trouveront. C'est ainsi que le grand nombre des docteurs et théologiens en use avec l'Écriture sainte. Ce qu'ils voudraient qui y fût, ils l'y mettent. Vient-il quelque pauvre hère leur dire : « Messieurs ce « dogme là contredit à pur et à plein tels et tels pas« sages, clairs et exprès, du même livre dont vous pré« tendez le forger ? tant mieux : contradictions sont « mystères impénétrables et respectables, exercices de la « foi ; et vous qui faites l'habile homme, et voulez vous « servir de vos sens et de vos facultés, comme s'ils vous « étaient donnés pour cela, vous êtes hérétique, arien « ou autre, par conséquent et finalement très-damné. » M. Trembley connaît fort un Poitevin dans ce pays-ci, M. Pallardy (officier au service de Hollande). Étant en France, environ à l'âge de dix ans, et de famille réformée, il était obligé d'aller au catéchisme. Entre autres belles questions, le curé lui demandait : Les huguenots ne sont-ils pas damnés ? Réponse : Oui, monsieur le curé, par la grâce de Dieu. »

Cette lettre, que nous abrégeons beaucoup, suggéra à Bonnet de sages réflexions : « Vous voyez la théologie avec de meilleures lunettes que celles qui sont sur le nez de certains vieux docteurs qui se disent les interprètes de cette parole qu'ils dénaturent au gré de leurs petites passions. Comme ils ont trouvé le secret de confondre la théologie avec la religion, les décisions des hommes avec celles du Saint-Esprit, ils ont trouvé celui de confondre l'intolérance avec la charité, etc. Cer-

tainement ces docteurs ont fait à la religion plus de tort que les Hobbes, les Spinosa, les Bayle, etc. Il fallait expliquer les Écritures par les Écritures, et s'arrêter sagement où elles s'arrêtent. Mais, comme vous le dites très-bien, il n'y aurait pas eu là de quoi se manger le blanc des yeux. On est affligé quand on songe aux attentats de ces mains sacriléges. D'un autre côté, certains incrédules n'ont pas été chercher la religion dans sa source. On dirait qu'ils craignaient de l'y trouver, et qu'un intérêt secret les portait à la chercher dans la tête des théologiens, et ils ont eu ainsi le plaisir trompeur de remporter des victoires qui dissipaient leurs craintes et mettaient à l'aise leurs affections. »

Les deux philosophes ne sont pas toujours aussi bien d'accord. Dans ses lectures, « le philosophe incognito » c'est ainsi que Bonnet appelait le sage Hollandais, pratiquait une charitable maxime que l'on peut recommander à tous les lecteurs; il cherchait impartialement le sens de l'auteur et le meilleur sens que l'on puisse donner à ses paroles : « Si je ne puis en donner un bon je jette l'ouvrage et laisse l'auteur pour ce qu'il est. » C'est sur ce pied qu'abandonnant Voltaire, dont il n'ouvrait plus aucun ouvrage, il prenait contre Bonnet la défense de Shaftesbury et de J. J. Rousseau :

« Quant à Voltaire personne ne peut douter qu'il n'ait de très-mauvaises intentions contre le christianisme, puisqu'il y a si longtemps qu'il fait ses misérables efforts pour faire regarder toute religion comme ridicule, et pour effacer toute idée de vertu, sans pouvoir cependant tranquilliser par là sa propre chétive âme. Mais qu'un homme (Shaftesbury) qui veut qu'on soit passionné pour la vertu, pour sa beauté naturelle,

qui a de très-belles idées de morale, et avec cela un excellent sens et de très-belles connaissances, qu'un pareil homme, dis-je, veuille miner le christianisme, c'est-à-dire la véritable religion chrétienne, je n'en croirai jamais rien ; car cela me paraît trop absurde. Ce sont ces beaux systèmes de théologie, et la multitude de dogmes qu'ils traînent à leur suite, qui révoltent les hommes de bon sens et de bonne foi, et qui leur fournissent même des armes pour les combattre. La religion de Jésus-Christ est fondée sur le roc. »

Bentink défend avec la même chaleur son ami Jean-Jacques, pour lequel, selon sa maxime, il avait les préventions les plus favorables : « Je vous avoue que pour moi tout homme qui aime Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa pensée, et son prochain comme lui-même, me sera toujours frère chrétien et ne serait jamais par ma voix chassé de la société dont je suis. Or, ces deux articles, je les trouve dans Rousseau comme je les vois dans très-peu de chrétiens et surtout dans ceux qui se sont mis par violence en possession du titre d'orthodoxes[1]. »

De tels sentiments chez un pareil homme, révèlent clairement l'effet produit en définitive sur les meilleurs esprits du siècle, non par les excès de l'incrédulité qui ne leur inspirait que du dégoût, mais par le despotisme théologique d'une part et de l'autre par l'habile manœuvre des sceptiques comme Bayle, qui avaient tourné la position, bloqué la place et mouillé la poudre des assiégés. L'esprit de Bayle est partout, dans cette époque ; il est celui non des plus ardents, mais de la masse des modérés, à qui ce grand disputeur plaisait surtout

1. Nieuhuys, 7 février 1764.

par tout le mal qu'il avait dit de la dispute. Bayle n'aurait pas désavoué cette plaisante remarque de M. de Bentink : « Tout ce que je peux comprendre de là, c'est qu'une dispute est une conversation échauffée entre deux personnes, dont l'une pour le moins ne sait ce qu'elle dit. Il y a des gens avec lesquels il est impossible de finir une dispute, parce qu'il n'est pas possible de fixer leur attention pour leur donner une idée, pour peu qu'elle soit complexe ; les molécules de leurs fibres sont gelées. En voici un exemple. Il y a vingt-cinq ans que j'allai passer l'hiver à Leyde, avec feu mon très-digne et très-excellent ami M. S'Gravesande. Un jour je me trouvais à son collége de physique, et à côté d'un jeune Anglais qui, à l'énoncé d'une proposition du professeur, dressa les oreilles. Après avoir écouté fort attentivement la démonstration, il me dit : *I don't believe a word of that.* La démonstration fut suivie de l'expérience, et quoiqu'elles s'accordassent parfaitement, mon homme se retourne de nouveau de mon côté, pour m'affirmer par serment : *I don't believe a word of all that.* Voilà ce que j'appelle un vrai disputeur ; chez ceux-là, l'amour-propre peut croître sans cesse ; mais la raison étant déjà nulle, ne peut décroître proportionnellement. »

Rien qu'à les entendre, on devine bien dans la familiarité de quels écrivains un Bentink et une Belle de Zuylen ont aiguisé leur esprit et formé leur pensée et la façon de la rendre ; mais on chercherait en vain à l'école de quel métaphysicien français, un autre Hollandais, leur voisin et leur contemporain, François Hemsterhuys avait appris l'idiome subtil et lumineux, le style rapide et retenu, abstrait et coloré qui lui a servi à parer quelquefois des attraits de la poésie antique et des grâ-

ces de son propre esprit, aussi naturel qu'original, les raisonnements métaphysiques les plus abstrus, et si nous l'osons dire, à renverser les abîmes de la philosophie, pour en faire des cimes qui nous approchent des cieux. Ses ingénieux écrits ne rappellent, ce nous semble, ni la manière de Descartes, ni celle de Malebranche, ni même celle de Fénelon, épris comme lui des idées platoniciennes. Il ne leur ressemble que par les traits de physionomie communs à tous les philosophes de la famille aristocratique de Socrate.

Il n'a pas dépendu d'Hemsterhuys de demeurer, lui aussi, un philosophe *incognito*. Sa vie simple et modeste se partageait entre ses fonctions de premier commis de la secrétairerie d'État des Provinces-Unies, l'étude des beaux-arts, de la philosophie, et le commerce de quelques amis d'élite unis à lui par les mêmes goûts. Faisant ses délices des arts du dessin, entouré à la Haye des collections et des cabinets les plus précieux, et d'amateurs éclairés avec lesquels il pouvait disserter avec délices sur un bas-relief ou une médaille; heureux dans sa bibliothèque au milieu de ses tableaux, de ses antiques et de ses livres; enfin tenant de son père, le célèbre helléniste Hemsterhuys, une connaissance familière de la littérature grecque et le sentiment délicat de ses chefs-d'œuvre, il laissait tour à tour son imagination s'abandonner au charme des arts et des lettres, sa pensée active et profonde chercher le mot des grands problèmes de la destinée humaine. Il n'y avait pour lui ni nécessité, ni désir de faire acte d'auteur. Arranger ses idées pour la satisfaction de quelques amis suffisait à la sienne, aucune ambition n'agitait intérieurement son âme sereine. Les deux ou trois écrits de lui publiés de son vivant le furent à la prière de ses amis et le

furent par eux. On doit les autres au désintéressement de Jacobi, à qui il les avait communiqués dans le cours d'une correspondance familière sur les idées de Spinosa.

Le premier ouvrage d'Hemsterhuys, et le père de tous les autres, c'est une lettre où il expose ses idées sur la sculpture à M. de Smeth, ancien président des échevins d'Amsterdam et possesseur d'un riche cabinet. Suivant Hemsterhuys, l'idée de la beauté des choses est fondée sur cette singulière propriété ou, si l'on veut, cet appétit de l'âme, « qu'elle veut avoir un grand nombre d'idées dans le plus petit espace de temps possible, » en sorte que, pour elle, l'objet le plus beau est celui qui lui donnera le plus grand nombre d'idées à la fois. Cette notion géométrique de la beauté, qui enlève toute réalité au beau, est par sa nature même bien peu satisfaisante pour l'esprit; mais elle suggère au philosophe toute sorte d'ingénieuses et de profitables observations.

Cette petite brochure avait embarqué Hemsterhuys en pleine métaphysique. Il se trouva si à l'aise et si heureux sur cet océan de la pensée, qu'il continua à y naviguer, tournant sa voile vers les rivages qu'il n'avait fait qu'entrevoir. En examinant cette inclination de l'âme à chercher toujours le plus grand nombre d'idées possible dans le plus petit espace de temps possible, il avait été frappé d'une autre disposition bien singulière assurément et bien humiliante pour notre nature : le dégoût qui succède chez l'homme à la contemplation prolongée d'un objet désiré. A quoi tient cette étrange disposition? A une autre propriété de l'âme, répondit Hemsterhuys dans sa *Lettre sur les désirs*, fort analogue à la force attractive que nous observons constam-

ment dans ce qu'on appelle matière. Le but de l'âme lorsqu'elle désire est l'union la plus intime et la plus parfaite de son essence avec celle de l'objet désiré. Malheureusement, comme dans l'état actuel où l'âme se trouve, il lui est presque impossible de tendre vers cette union, si ce n'est par le moyen des organes et par succession de temps et de parties, il lui est impossible aussi de parvenir à la jouissance parfaite de quoi que ce puisse être. Toutefois, plus l'objet lui sera homogène, moins il y aura d'obstacles à leur union et plus aussi la force attractive s'exercera avec énergie. « Par exemple, on aimera moins une belle nature que son ami, son ami que sa maîtresse, et sa maîtresse que l'Être suprême. Lorsque je contemple une belle chose quelconque, une belle statue, je ne cherche en vérité que d'unir mon être, mon essence, à cet être si hétérogène, mais après bien des contemplations je me dégoûte de la statue, et ce dégoût naît uniquement de la réflexion tacite que je fais sur l'impossibilité de l'union parfaite. Cette expérience, qui est très-vraie, n'est, à la vérité, bien intelligible qu'aux âmes qui, heureusement ou malheureusement, joignent le tact le plus fin et le plus exquis à cette énorme élasticité interne qui les fait aimer et désirer avec fureur et sentir avec excès. Voyons encore s'il vous plaît les purs effets de la nature dans les grandes passions. Ce n'est pas sans doute une invention des hommes, ce n'est pas de l'éducation que nous avons appris à embrasser nos parents et nos amis, à les serrer dans nos bras avec une force proportionnée à notre amour. Voyez cette tendre mère avec son enfant sur les genoux, voyez comme elle le presse contre son sein, comme elle l'inonde de baisers. Examinez bien le mécanisme de ce baiser, si admirablement décrit par Lucrèce, et vous

verrez que l'âme cherche tous les moyens de s'unir essentiellement avec l'objet qu'elle désire. »

Ce n'est pas tout. Selon Hemsterhuys la qualité attractive de l'âme est universelle ; l'âme désire toujours, car lorsque l'on aura mis un obstacle invincible à sa tendance vers son but le plus désiré, elle tendra tout de suite vers un objet moins désiré : Denys se plaisait encore à Corinthe. Dans cette théorie, le suicide s'expliquerait de lui-même ; ce serait le désir passionné de la mort qui s'empare de l'âme quand tous les autres désirs lui sont interdits ; mais l'imagination riante d'Hemsterhuys ne cherche pas des expériences dans des objets aussi douloureux. Il revient à son idée « des essences que tout nous porte à rendre de plus en plus homogènes à nos propres essences, c'est-à-dire sensibles pour nous d'un plus grand nombre de côtés ; » il nous montre, d'après le tableau que Socrate trace de l'amour dans le banquet de Xénophon, des amis parvenant à se perfectionner mutuellement avec d'autant plus de succès, qu'ils seront plus parfaits, leurs connaissances plus étendues, leurs mœurs plus épurées, leurs âmes plus fortes et plus élevées. Il part de là pour développer les raisons de la grande différence qui se trouve entre la sensibilité des Grecs et la nôtre. Ce morceau est tout plein d'aperçus de ce genre, et d'observations dont l'esprit reste longtemps occupé. La conclusion de la lettre, c'est que tout ce qui est visible pour nous tend naturellement vers l'unité ou vers une approximation continuelle, « c'est l'hyperbole avec son asymptote, » dit Hemsterhuys, qui avait cultivé les mathématiques, comme les arts et la philosophie. Le philosophe semble ici bien téméraire, bien près des abîmes ; ne va-t-il pas se perdre dans l'âme de l'univers ? Ne craignons rien,

Hemsterhuys s'arrête : « Il est vrai, pense-t-il, tout soupire vers l'union, mais tout est pourtant composé d'êtres isolés; il a donc fallu une force étrangère pour décomposer ainsi l'unité totale en individus, et cette force c'est Dieu. »

Telles sont les premières pièces de ce qu'on pourrait bien appeler, non le système, mais la philosophie d'Hemsterhuys; encore le penseur de la Haye eût-il refusé de la nommer sienne, étant celle de Socrate, « qui se trouve dans toute tête saine, dans tout cœur droit, et qui se trouverait au fond de nos âmes si nous prenions la peine de l'y chercher [1]. » Quoi qu'il en soit, dans la quantité des résultats où l'ont conduit ses observations sur notre nature, bien des choses sont uniquement à lui, à commencer par la façon de les chercher et de les montrer. Tous les métaphysiciens ne seront pas d'accord sur la justesse de ses observations; ils pourront ne pas souscrire aux conclusions qu'il tire de ses expériences; ne pas lui accorder, par exemple que la faculté intuitive est la seule logique véritable, que l'homme, dans ses songes, est tout à son caractère [2], et d'autres affirmations de ce genre. Mais il faudra bien admirer par quelle ingénieuse série de propositions il démontre que l'âme est une chose différente du corps, et que le mouvement est l'effet nécessaire d'une cause unique, uniforme et éternelle; surtout l'on ne pourra s'empêcher de le suivre avec un intérêt curieux dans la belle étude qu'il a consacrée aux propriétés de cet organe moral que l'on appelle cœur, sentiment ou

1. *Sopkyle*, ou de la philosophie.

2. « Qu'un homme me donne l'histoire fidèle de ses songes, je lui donnerai le tableau fidèle de son caractère. Alexandre ne prit jamais la fuite en songe. » (*Lettre sur la nature de l'homme et ses rapports.*)

conscience, et qui est tourné, dit-il, « vers la face, sans comparaison, la plus riche et la plus belle de l'univers. »

Pour les premiers débrouillements de ses idées métaphysiques, Hemsterhuys s'était tenu serré à la méthode didactique ordinaire, hardi et neuf dans l'invention de ses arguments, mais ne quittant que rarement le terrain de la déduction abstraite. Ayant habitué enfin ses yeux à lire dans ces ténèbres, et certain que la chaîne de ses principes était solide, il essaya de la dérouler de nouveau, en pliant ses anneaux aux détours et contours de la méthode socratique, et dans un premier dialogue entre le platonicien Eutyphron et Sophyle (un dévot de la philosophie, qui ne tient pour vérités que les vérités démontrées par l'expérience des cinq sens), il amena le sceptique à jurer que le génie de Socrate serait dorénavant aussi son guide. Cet essai lui réussit si bien, son génie subtil et ingénieux, son esprit gracieux et enjoué trouva tant de plaisir à se déployer comme en se jouant dans ce cadre élastique, qu'il déroula ses vues sur la théodicée et la morale, dans un second dialogue d'*Aristée* ou de la divinité. Là et dans le *Sophyle* est toute la philosophie d'Hemsterhuys ; les dialogues d'*Alexis, ou l'Age d'or*, et celui de *Simon, ou les Facultés de l'âme,* ne font qu'en développer certains points avec un détail ou des moyens nouveaux.

Dans ces dialogues à la manière de Platon, tout est grec, la forme, les noms, la scène, les allusions mythologiques ; mais ce n'est pas pour s'amuser à d'oiseux pastiches que le philosophe hollandais se livre à cette espèce de fiction, c'est parce que son imagination riante et la finesse vraiment attique de son esprit y trouvent leur compte. Lecteurs du dix-neuvième siècle, nous y aurions mieux trouvé le nôtre, pensera-t-on, si ces

Athéniens, qui du reste ne font pas difficulté de parler de canons quand il le faut, avaient causé autour d'une table à thé hollandaise, comme les personnages que Joseph de Maistre fera causer dans ses *Soirées de Saint-Pétersbourg ;* mais en vérité, le fils de Tibère Hemsterhuys, qui n'avait jamais quitté la Haye, sa bibliothèque et ses tableaux, qui n'avait assisté qu'à une demi-révolution, qui avait beaucoup moins de motifs que de Maistre pour se mettre en colère contre la sottise, et d'occasions de s'échapper en boutades misanthropiques contre les fléaux du genre humain, nous intéresserait-il beaucoup en nous parlant des républicains et des orangistes de Hollande? Nous le trouverions à coup sûr moins jeune qu'il ne se montre à nous aujourd'hui, communiquant à ses amis, avec le sourire de Socrate et les paroles de Platon ou d'Homère, les raisons de sa consolante et religieuse philosophie, et les invitant à s'avancer avec lui dans le chemin qui mène à la vérité : « L'auguste vérité habite un temple au sommet d'un rocher inébranlable, qui touche à la demeure des dieux immortels. Il est à jamais entouré d'épais nuages de brouillards et de vapeurs : perçons ces vapeurs, écartons ces nuages, Aristée, cherchons l'immortelle dans son temple ; ne craignons rien, elle aime les amants hardis ; elle ne demande pas qu'on la respecte, elle désire qu'on la connaisse. »

Quel plus grand avantage, même en philosophie, que d'intéresser l'imagination à notre victoire? Il y a dans les dernières pages d'*Aristée*, où le philosophe revient à son idée favorite de la possibilité pour l'âme de se confondre un jour avec Dieu, quand elle lui sera devenue homogène, une grandeur poétique qui attire le cœur et le subjugue :

« Bornons ici notre discours, il se fait tard. Voyez l'Arctophylax qui brille déjà et nous annonce la nuit qui approche. D'ailleurs, nous avons satisfait, je pense, à ce que nous nous étions proposé. Nous avons vu que l'infinité absolue de l'espace est la mesure de l'étendue et de la présence de Dieu. Nous avons entrevu la nature de nos relations, et le degré de notre homogénéité avec lui. Pour les sentir l'un et l'autre distinctement, Aristée, il faut des développements; il faut secouer l'écorce matérielle; il faut la mort. Combien de développements, combien de morts il faut à l'âme, pour qu'elle parvienne à la plus grande perfection dont son essence est susceptible, c'est un secret voilé pour nous aussi longtemps que la succession de temps et de parties sera pour nous le seul moyen d'avoir des idées distinctes, comme les chants sublimes du divin Homère sont des secrets voilés pour l'enfant qui ne forme encore que des syllabes par la succession des sons et des caractères. Il nous suffit de savoir, que c'est dès cette vie que nous prenons notre essor; que la mort ne change pas notre direction prise, qu'elle ne fait qu'accélérer les mouvements de l'âme, dans cette direction, qui dépend entièrement de l'énergie de l'être libre.

ARISTÉE.

Dioclès vous me rendez la mort l'objet de ma plus vive curiosité. Mais il y a une chose, mon ami, qui m'afflige.

DIOCLÈS.

Quelle est-elle, mon Aristée?

ARISTÉE.

C'est qu'en voyant le vol que vous préparez, je crains que la mort ne vous éloigne trop de moi et com-

ment alors franchirons-nous l'espace immense qui va nous séparer ?

DIOCLÈS.

Mon cher Aristée, vous vous trompez, comptez que l'Alphée fait bien du chemin pour mêler ses ondes à celles de sa belle Aréthuse[1]. »

Dans le dialogue d'*Alexis* et celui de *Simon* qui ont vu le jour depuis la mort du philosophe, Hemsterhuys de plus en plus à l'aise, égaye souvent l'entretien par une sorte de malice enjouée qui lui est propre, et quelquefois par le récit de scènes fort plaisantes. Bayle parle en quelque endroit de ses lettres « des entremangeries professorales, » comme du régime ordinaire des Académies des Pays-Bas. Hemsterhuys s'est passé la satisfaction de mettre aux prises des philosophes à table, des philosophes grecs, s'entend, mais aussi entêtés que pouvaient l'être les disputeurs modernes de l'Académie de Franecker.

« Je me promenais vers Sunium avec Aristée, Autolycus, Chrysothémis l'épicurien à longue barbe, et Calliclès qui est du Portique. Nous n'avions fait que peu de chemin, lorsque Calliclès et Chrysothémis étaient déjà aux prises sur la vertu, le beau, l'honnête, la volupté, etc. ; ce qui me rendit attentif. Je remarquai bientôt dans chacune de ces deux têtes que toutes les idées qui s'y trouvaient, avaient le ton et la couleur de l'idée principale du système qu'on y avait fourré dès leur jeunesse ; et comme ces systèmes étaient à peu près diamétralement opposés, il était impossible que les idées de l'un pussent entrer dans la tête toute remplie et préoccupée de l'autre. Par conséquent, ils ne se comprenaient

1 *Dialogue d'Aristée, ou de la Divinité. OEuvres de F. Hemsterhuys*, t. II.

point du tout; et quoiqu'ils criassent souvent tous deux à la fois, ni l'un ni l'autre n'écoutant que ce qu'il avait dit lui-même, chacun fut persuadé d'avoir convaincu son adversaire, et l'on se sépara pour cette fois contents et sans se faire de mal. Quelques jours après, Autolycus célébra la naissance de son petit-fils. Nous fûmes tous de cette fête; et Autolycus, par malice peut-être (dont il fut cependant très-bien payé,) plaça Chrysothémis et Calliclès à table l'un à côté de l'autre. Bientôt la dispute recommença. Tout alla bien tant qu'ils ne se comprirent point, et que par conséquent ni l'un ni l'autre ne put heurter le galimatias de son antagoniste; mais à la fin, à force de crier et de répéter ce qu'ils appelaient leurs axiomes, quelques idées de l'un pénétrèrent dans la tête de l'autre. Vous croyez apparemment que c'était un bien, et que cela devait mener à la conviction. Il s'en fallait beaucoup, mon cher Alexis; car le peu d'idées qui entrèrent, ne trouvant dans cette nouvelle tête, pleine et préoccupée, aucune idée analogue ou amie avec laquelle elles auraient pu se lier et faire corps, elles ne firent qu'embrouiller les autres et mirent le désordre et la confusion partout. Calliclès, qui sentit le premier de l'extraordinaire dans sa tête, empoigna d'une main la barbe de Chrysothémis et étendant de toute sa force les doigts de l'autre, il tâchait de lui crever un œil, mais Chrysothémis trouvant heureusement un gigot devant lui, en donna un coup si violent sur le visage du stoïcien, qu'il lui fit lâcher prise.

« Cette scène aurait été sanglante sans Autolycus qui se mit entre les deux antagonistes, en s'exposant bravement aux coups de l'un et de l'autre, et leur criant qu'ils étaient des sages, et qu'ils devaient avoir honte.

ALEXIS.

Comment est-il possible? des philosophes!

DIOCLÈS.

Oui, mon ami, mais respectons la philosophie et n'en dites-rien à personne[1]. »

Diotime à qui est adressée la *Lettre sur l'athéisme*, dernier ouvrage d'Hemsterhuys, était une grande amie du philosophe, la princesse Galitzin qui avait suivi son mari dans la retraite studieuse pour laquelle il avait quitté une grande position en Russie. Hemsterhuys fait souvent allusion à ce couple philosophe, à la princesse surtout. Il l'a peinte dans le dialogue de *Simon* sous les traits d'une amie de Socrate, mais cette peinture ne vaut pas un beau portrait philosophique que le Platon de la Haye nous a laissé de son ami François Fagel, greffier de hautes puissances, moissonné par la mort à trente-trois ans. Relevons un ou deux traits de cette peinture philosophique, c'est ainsi qu'Hemsterhuys l'appelle[2].

« Du composé des facultés de son esprit, qui étaient toutes cultivées avec un soin extrême, résultait une qualité infiniment rare; il savait mettre son esprit à l'unisson de celui de tous les hommes. Il savait cacher ses talents; il diminuait ou augmentait leur éclat à son gré, il les faisait agir séparément ou ensemble, et selon les circonstances, il les faisait paraître dans le jour qu'il voulait: tellement que l'homme même le plus médiocre ne voyait en lui qu'un homme assez son supérieur pour lui donner sa confiance et lui demander des conseils, mais assez son semblable pour l'aimer et pour ne pas le craindre ou lui porter envie.

1. *Alexis ou l'Age d'or. OEuvres de F. Hemsterhuys*, t. II, p. 150.
2. Description philosophique du caractère de feu M. Fagel. *OEuvres de F. Hemsterhuys*, t. I.

« Cet empire sur ses propres talents et sur toutes les facultés de son esprit devait naturellement produire une habileté extrême dans sa conduite avec les hommes; et, dans le maniement des affaires, cette sagacité admirable qui, n'employant que les talents nécessaires, parvient sûrement à son but, tandis que d'excellents esprits manquent souvent le leur, en employant tous les talents à la fois, ou bien des talents qui se nuisent.... Il y a des hommes préjudiciables à la société qui auraient été des membres utiles avec quelques facultés de moins.

« L'esprit de parti est de l'essence des républiques, comme les passions fortes sont de l'essence d'un homme vigoureux. Lorsqu'il agit sur les gens de bien, sur des âmes pures, éclairées et pénétrées du saint amour de la patrie, il produit la noble émulation, il éclaire la nation sur ses vrais intérêts, il lui conserve son nerf, son élasticité et son caractère. Mais lorsqu'il agit sur des hommes pervers, ou que sa contagion enflamme la stupidité d'un peuple ignorant, il fait naître la basse envie, les faux soupçons et ces haines cruelles qui bouleversent et détruisent tout État. La maison des Fagel n'a jamais été atteinte de cet esprit, ou plutôt de cette maladie dangereuse; et celui-ci, que la République regrettera longtemps, non-seulement tenait cette vertu de ses pères, mais il avait dans lui tout ce qu'il fallait pour bien traiter cette maladie dans les autres, et pour en prévenir les crises funestes. »

C'est là sans contredit une forte et originale manière de penser comme d'écrire, qui assigne au Socrate hollandais une place à part dans la foule des philosophes du dix-huitième siècle, que la littérature française réclame comme siens. Il représente seul à l'extrémité du

rang, le spiritualisme platonicien et poétique, comme à quelques pas, mais plus près de Condillac que de lui, Ch. Bonnet représente le sensualisme religieux et chrétien. Le sage de Genthod et celui de la Haye ne se ressemblent en réalité que par la beauté de leurs vues et l'élévation de leurs espérances. La matière n'est pas même chose pour eux, ni l'esprit; et le bon Hemsterhuys n'était pas éloigné de regarder le système du naturaliste genevois comme un petit athéisme né de la vanité de l'intellect triomphant. Pourtant le souhait de leur philosophie était le même: ramener les hommes à Dieu en écartant du chemin qui conduit à lui, la fausse orthodoxie de certains théologiens et la soi-disant philosophie des philosophes du siècle.

CHAPITRE II.

ANGLETERRE. — BELGIQUE.

Aucun des écrivains illustres de la littérature anglaise du dix-huitième siècle n'a voulu ou n'a osé, comme Hemsterhuys, employer la langue française, de préférence à la langue nationale dans les écrits de sa maturité. La fierté britannique d'une part, et de l'autre la légitime ambition de plaire à leur pays et de mériter une place dans sa littérature déjà glorieuse, prévalurent contre l'exemple séduisant d'Hamilton et l'espoir plus séduisant encore d'égaler en esprit et en éloquence, eux étrangers, ces brillants écrivains de la France, leurs contemporains admirés de l'Europe entière. Quelques-uns pourtant essayèrent de se partager entre leur patrie et les salons de Paris où, dans l'intervalle de deux guerres, affluait l'élite de la société anglaise. Ce partage a excité quelques préventions contre leurs œuvres. La critique les a quelquefois accusés d'avoir éloigné l'idiome national de ses sources saxonnes en le rapprochant des allures et des formes françaises. C'est à Horace Wal-

pole, à Gibbon, à Chesterfield qu'on adresse ce reproche. Il n'appartient qu'aux Anglais d'en juger. Ce que nous sentons bien, c'est qu'il s'en faut de peu que les lettres de Chesterfield dans leur anglais rapide et facile, ne soient du plus vif et du plus élégant français, et les lettres françaises de Gibbon et d'Horace Walpole, celles de ce dernier, surtout, du français le plus naturel, et sans que d'ailleurs ces deux hommes soient moins pour cela de vrais Anglais. On ne l'est pas plus qu'Horace Walpole ne l'était, même dans ses préférences littéraires et sa manière de juger, mettant l'originalité au-dessus de tous les mérites, le bon sens, le sens commun, source des règles et de la conduite, au-dessus des règles de convention les plus autorisées : « En tout, qu'on pense ce qu'on veut, il n'y a de sûr que le sens commun. Il me semble que toute autre sorte d'esprit n'est qu'un écart, une manière de déraisonner agréable pour le moment, mais suivie de regrets. Si j'avais un enfant à élever, je serais tenté de ne lui dire que ce peu de mots: ne prenez de guide à votre conduite que le sens commun, qu'il soit votre confesseur, votre médecin et votre avocat. »

Admirateur sincère de la littérature française du siècle de Louis XIV qui avait été sa première institutrice, Walpole lui éleva un monument dans sa magnifique édition des mémoires de Grammont, exécutée, sous ses yeux, dans son imprimerie de Strawberry-Hill et qu'il enrichit de notes sur les personnages historiques de la cour d'Angleterre, héros et héroïnes des amusantes confessions. Mais ce n'est pas à cet hommage rendu à Hamilton et au grand siècle qu'il doit en France la notoriété littéraire attachée à son nom. C'est à sa correspondance avec la marquise du Deffand, la

femme qui dans la société française du dix-huitième siècle retraçait le mieux à son imagination, malgré son âge, les grâces, l'esprit et le goût du précédent. A soixante-dix ans passés, la brillante marquise de la Régence devenue aveugle s'éprit de l'affection la plus vraie et la plus tendre qu'elle eût éprouvée, pour cet Anglais de cinquante ans, le moins romanesque et le moins flatteur des hommes, et que, par surcroît de mauvaise chance, une peur horrible de devenir un vieillard ridicule, tourmentait à l'excès. Elle trouva en lui à défaut du confesseur qu'elle n'avait jamais voulu demander à l'Église, un directeur de conscience qui lui administrait lui-même les conseils de la raison et la pénitence du ridicule, sans faiblesse comme sans quartier : « Parlez-moi en femme raisonnable ou je copierai les réponses aux *Lettres portugaises:* Vous mesurez l'amitié, la probité, l'esprit, enfin tout, sur le plus ou moins d'hommages qu'on vous rend. Voilà ce qui détermine vos suffrages, et vos jugements qui varient d'un ordinaire à l'autre. Défaites-vous ou au moins faites semblant de vous défaire de cette aune perpétuelle, et croyez qu'on peut avoir un bon cœur sans être toujours dans votre cabinet. Je vous l'ai souvent dit : vous êtes exigeante au delà de toute croyance, vous voudriez qu'on n'existât que pour vous, vous empoisonnez vos jours par des soupçons et des défiances et vous rebutez vos amis en leur faisant éprouver l'impossibilité de vous contenter. » Lorsque Mme du Deffand, parlait de prendre quelque parti, pour se désennuyer, Walpole la ramenait durement : « C'est absolument une manie que la manière dont vous parlez de l'ennui, on dirait que vous êtes une fille de seize ans qui est au désespoir qu'on ne lui permette pas de se divertir au-

tant qu'elle veut. Qu'est-ce donc que vous cherchez ? Vous voyez beaucoup de monde, et vous ne savez pas encore que tout le monde n'est pas parfait ? qu'il y a des sots, des ennuyeux, des traîtres? Vous vous lamentez tout comme si vous étiez à votre première découverte de la fausseté ou de la frivolité. Je vous parle actuellement sans humeur; je vous prie et vous conseille de quitter cette folie. Rendez-vous à la raison, prenez le monde comme il est; n'attendez pas à le refaire à votre gré et ne ressemblez pas à ce prince dans les contes persans, qui courait le monde pour trouver une princesse qui ressemblât à certain portrait qu'il avait vu au trésor de son père, et qui se trouva avoir été la maîtresse de Salomon. »

Mme du Deffand, se révoltait : « Je ne sais pas si les Anglais sont durs et féroces, mais je sais qu'ils sont avantageux et insolents; » mais c'était pour l'acquit de sa dignité, on voit bien qu'elle adorait les coups qui la frappaient, elle en revenait le plus vite qu'elle osait à lui dire : « Cependant je suis bien aise de vous avoir connu, c'est mourir tous les jours de vivre sans aimer rien, et plutôt souffrir que mourir, c'est la devise des hommes, dit LaFontaine. Tenez, mon tuteur, je ne puis pas m'empêcher de vous le dire, votre excessive franchise est ce qui m'attache le plus. » Lorqu'elle eut enfin permission de son tuteur, de parler amitié à son aise, (elle avait quatre-vingt-deux ans), elle eut regret de pouvoir se livrer à l'expression de son attachement, sans être grondée : « Je ne sais d'où vient, ce consentement m'en a ôté le pouvoir; je suis accoutumée à votre sévérité, votre indulgence me surprend et me déconcerte. » Ne dirait-on pas qu'elle craignait que Walpole, à cet aveu, ne se rappelât ce qu'on a dit de l'amour que,

« Tous ses autres plaisirs ne valent pas ses peines. »

Peut-être le désirait-elle pour se faire battre encore, car en vérité il est difficile de démêler bien clairement la nature du sentiment qui l'attachait à son « tuteur. » Ce sentiment allait, cela est trop certain, jusqu'à lui sacrifier le peu de patriotisme que la vie égoïste du monde où elle avait vécu avait pu laisser dans son cœur. En 1779 lorsque la France en guerre avec l'Angleterre était à la veille de frapper un coup décisif, non contente d'écrire à Walpole : « Soyez bien persuadé que si ma naissance me rend française, je n'adopte pas les sentiments de ma nation, » elle fit tenir à Walpole l'opinion d'un de ses amis qui avait malheureusement l'air d'un conseil et qui s'est trouvée trop conforme au parti qui sauva la flotte anglaise[1].

Quant à Walpole lui-même, il n'y a rien à lui reprocher dans cette liaison, que sa terreur trop prolongée de passer dans le public pour l'amant suranné d'une coquette octogénaire. Une amitié véritable et au-dessus d'un pareil soupçon, l'attacha jusqu'à la fin à la pauvre marquise, dont ce fut le malheur et le châtiment de sentir son cœur se rajeunir et se réchauffer à mesure que les glaces de l'âge s'avançaient. Il l'empêcha du moins de s'enfoncer dans les opinions qu'elle s'était formées de longue date des choses de la terre et du ciel.

1. Voir les lettres de Mme du Deffand du 11 juillet 1799, et la lettre qui y est jointe. — Il faut voir aussi dans la *Correspondance inédite de Mme du Deffand*, publiée récemment par M. le marquis de Saint-Aulaire, avec quelle chaleur la marquise, secondée par sa grand'maman, la duchesse de Choiseul, demanda au ministre la punition de Fréron, qui avait osé dans sa feuille reprocher à Walpole sa lettre du roi de Prusse à J. J. Rousseau, plaisanterie assez cruelle en effet. Mme du Deffand demandait avec instance au duc de Chôiseul de faire mettre M. Fréron au cachot pour lui apprendre à écrire. Walpole se montra un peu fâché qu'on prétendît le venger de Fréron. (*Corr. inéd. de Mme du Deffand*, 1860, t. I, p. 53.)

Plus que tentée comme elle l'était, de croire que l'âme est tout simplement l'accord parfait de nos cinq sens, il lui fut bon d'avoir un ami qui, détestant comme elle les philosophes du jour, et goûtant peu les dévots, lui disait avec son accent ordinaire de gentilhomme qui, en choses sérieuses, n'avance pas témérairement ses paroles : « Je crois une vie future, Dieu a tant fait de bon et de beau qu'on devrait se fier à lui pour le reste. Il ne faut pas avoir le dessein de l'offenser. La vertu doit lui plaire ; donc il faut être vertueux. Mais notre nature ne comporte pas la perfection. Dieu ne demandera donc pas une perfection qui n'est pas naturelle. Voilà ma croyance, elle est fort simple et fort courte. Je crains peu, parce que je ne sers pas un tyran. »

A notre avis, l'intérêt durable de cette correspondance n'est pas en ce qu'elle nous fait connaître de la société française du dix-huitième siècle, dans les portraits tracés par la médisante marquise et le sévère Walpole, moins encore dans leurs jugements littéraires quelquefois très-légers ou très-prévenus ; ce qui en fait le prix et l'attrait, c'est la conversation même de ces esprits originaux, distingués et très-naturels tous les deux, qui se piquent, se séparent, se réunissent, et dans ce mouvement tirent l'un de l'autre de continuelles étincelles, quelquefois des éclairs de raison et de passion. Leur langue aisée, naturelle comme eux-mêmes, est élégante de la grande et simple élégance du dix-septième siècle, du côté de Mme du Deffand ; du côté de Walpole, énergique et accentuée, jamais imitée, quoiqu'il fût passionné pour Mme de Sévigné. Il a des traits vigoureux pour juger les gens et les livres. A propos de Bussy, il dit : « *Un homme comme moi*, voilà le précis de tout ce qu'il a fait, bien qu'on *est* toujours fort peu

de chose, quand on n'est qu'*un homme comme moi*. Ses mémoires sont la platitude même, ses lettres, sauf votre respect, sont du dernier froid. » La pédanterie du bon sens, ce vice d'esprit de beaucoup d'Allemands et de quelques Anglais, est peinte en deux mots. « Votre baron (de Gleichen), écrit-il à la marquise, a véritablement du bon sens, mais il a trop donné dans celui de gens qui l'affichent sans en avoir. Il se perd en définitions de choses qui n'en demandent point et se noie dans une cuillerée d'eau, à force de vouloir aller au fond. » Il appelle aussi le poëme des *Saisons* de Saint-Lambert l'*Arcadie encyclopédique* : « On voit des pasteurs, le dictionnaire à la main, qui cherchent l'article *tonnerre*, pour entendre ce qu'ils disent eux-mêmes d'une tempête. »

Gibbon n'a pas autant de cet esprit-là. Mme du Deffand qui lui trouvait de la conversation et infiniment de savoir, sans être encore décidée à ajouter comme Walpole, infiniment d'esprit, quoiqu'elle lui en eût accordé beaucoup à première vue, louait sa causerie facile et forte de choses, mais elle lui reprochait de faire trop de cas de nos agréments, trop de désir de les acquérir. « J'ai toujours eu sur le bout de la langue de lui dire : ne vous tourmentez pas, vous méritez l'honneur d'être français. » Son premier effort pour obtenir cet honneur datait pourtant déjà de longtemps. Après quelques années d'un séjour forcé à Lausanne (son père l'avait exilé pour le punir et le guérir de sa conversion au catholicisme[1]) et qu'il employa surtout à cultiver son es-

1. Gibbon, né dans la religion protestante, s'était tout jeune, et comme Bayle, réfugié contre le scepticisme naissant de sa raison dans le sein de l'Église catholique, qu'il quitta de même, n'ayant point guéri de son mal et certain de n'en pas guérir.

prit et à s'exercer dans la langue classique des chefs-d'œuvre de la littérature française, le jeune Anglais avait voulu signaler son début dans la carrière des lettres par une œuvre qui annoncerait chez son auteur, pensée, savoir et style. L'*Essai sur l'étude de la Littérature* porte les marques visibles de cette ambition du jeune Anglais, qui n'était téméraire que sur un point, le dernier. Cet opuscule atteste une lecture déjà considérable et réfléchie des écrivains de l'antiquité et révèle non-seulement un jugement plein de précision et de sagacité critique, mais un esprit aiguisé, libre et fécond en vues ingénieuses; malheureusement le style coupé, sentencieux, et visant au Montesquieu de l'*Esprit des Lois*, joint à l'absence de suite et de méthode, gâte ces qualités, et rend ce petit livre obscur et des plus fatigants à lire. Gibbon a été le premier à en convenir, mais il ne s'est pas converti sur la pensée qui est le fond de cet essai. « C'est, dit-il, en étudiant l'histoire que nous apprendrons à ne nous étonner jamais de tout ce qui nous paraît le plus absurde, et à nous défier souvent de ce qui nous semble le mieux établi.... J'aime à voir les jugements des hommes prendre une teinture de leurs préventions, à les considérer *qui n'osent* pas tirer des principes qu'ils reconnaissent pour être justes les conclusions qu'ils sentent être exactes. J'aime à les surprendre *qui* détestent chez le barbare ce qu'ils admirent chez le Grec, et qui qualifient la même histoire d'impie chez le païen, et de sacrée chez le juif. » On voit bien au caractère et au tour de cette pensée, quelle direction a déjà prise le jugement de Gibbon, et au tour de l'expression, que Lausanne où il s'était formé avait un peu compromis les leçons de Montesquieu.

La meilleure partie de cet essai d'un Anglais de

vingt-deux ans est celle qui concerne la critique, surtout la critique historique. Lorsqu'il réduit celle-ci à comparer le poids des vraisemblances opposées, on peut se demander s'il ne place point un peu trop bas le but auquel doivent tendre les recherches de l'historien, en condamnant à ne pas chercher une certitude qu'il ne trouvera jamais ; mais on pressent l'esprit supérieur dans les pages animées où Gibbon développe les devoirs du critique qui sait que sa tâche ne fait que commencer quand celle de l'érudit est accomplie, et ne prend pas les matériaux pour l'édifice : « Il pèse, il combine, il doute, il décide ; exact et impartial il ne se rend qu'à la raison ou à l'autorité (combinée avec l'expérience), qui est la raison des faits..... Prompt et fécond en ressources, mais sans fausse subtilité, il ose sacrifier l'hypothèse la plus brillante, la plus spécieuse, et ne fait point parler à ses maîtres le langage de ses conjectures. Ami de la vérité, il cherche le genre de preuves qui convient à son sujet, et il s'en contente. » La vocation se révèle encore mieux, elle éclate dans la vive réfutation de l'une de ces sentences irréfléchies sur lesquelles d'Alembert avait trop cherché à fonder sa réputation d'esprit éminemment philosophique. Le géomètre littérateur voulait qu'à la fin d'un siècle on rassemblât tous les faits, qu'on en choisît quelques-uns et qu'on livrât le reste aux flammes. « Conservons-les tous précieusement, s'écrie Gibbon, un Montesquieu démêlera dans les plus chétifs, des rapports inconnus au vulgaire. Imitons les botanistes ; toutes les plantes ne sont pas utiles dans la médecine, cependant, ils ne cessent d'en découvrir de nouvelles. Ils espèrent que le génie et les travaux heureux y verront des propriétés jusqu'à présent cachées. » On doit signaler encore les endroits

où l'auteur développe les avantages que l'intelligence et le goût retirent de l'étude des lettres antiques. Il en parle avec feu, avec esprit, avec originalité, et si ce n'était pas trop souvent pour le style, en oracle obscur, on regretterait qu'il n'ait pas composé ou traduit lui-même en français son *Histoire de la décadence de l'empire romain*. On le regrettera davantage en lisant son *Essai* sur l'histoire des Suisses et les articles qu'il écrivit ensuite pour un journal fondé par lui avec son ami Deyverdun, dans le dessein de faire revivre le *Journal britannique* du docteur Maty, car ils sont d'un style plus expérimenté et plus simple, quoique d'un français encore empreint de singularité[1]. Mais quand l'indifférence du public anglais, plus encore que l'exhortation patriotique de Hume, qui le rappelait à la langue nationale, ne l'aurait pas emporté sur les éloges et les encouragements qu'il recevait à Paris, où l'on se récriait, Suard entre autres, avec un peu d'exagération, sur la pureté et la correction et l'élégance avec lesquelles il écrivait notre langue, il est douteux qu'il eût persisté longtemps à prendre cette fantaisie ambitieuse de sa jeunesse pour le signe d'une vocation d'écrivain français. Le docteur Maty, que la fortune avait entraîné à suivre la marche inverse, et qui, d'écrivain français était devenu à Londres auteur anglais, lui fit comprendre avec beaucoup de finesse et de bon sens, qu'en écrivant son Essai, il avait sans doute cultivé son esprit, mais qu'il était

1. Le journal entrepris par Gibbon et Deyverdun parut en 1767, sous le titre de : *Mémoires de la Grande-Bretagne*. Il eut une courte existence. « Dans nos travaux communs nous écrivions et nous nous corrigions tour à tour. » Le second volume de ces mémoires pour l'année 1768 fut publié. J'oserai dire que sa réputation n'a pas égalé son mérite, et cependant la réputation fut encore au-dessus du bénéfice. (*Mémoires de Gibbon.*)

au fond demeuré Anglais, et que son génie naissant se déploierait certainement avec bien plus d'avantage dans sa langue naturelle. Rappelons quelques passages de cette lettre, qui nous servira en même temps à faire connaître un d'entre les plus distingués de ces fils de réfugiés français que la seconde moitié du siècle vit se naturaliser en Angleterre, de cœur du moins, car les plis du génie national sont les derniers à s'effacer. On le voit bien au détour adroit et gracieux que prend Maty, dans son français dépaysé, pour faire entendre la franche vérité à Gibbon, tout en le louant.

Supposant d'avance les reproches que l'essai attirera à son auteur de la part de ses compatriotes, « j'ai gardé, écrit le docteur, pour le dernier, le plus grand de vos crimes. Vous êtes Anglais et vous choisissez la langue de vos ennemis. Le vieux Caton frémit, et dans son club antigallican vous dénonce, le punch à la main, un ennemi de la patrie : « Mes chers « amis, dit-il, la liberté est prête d'expirer. Ce peuple « dont nous avons toujours triomphé, regagne par « ses artifices plus que ne lui enlèvent nos armes. « N'est-ce pas assez que nous ayons des baladins, des « friseurs, des cuisiniers de Paris, qu'on boive dans « notre île, qu'on boive des vins, qu'on lise des livres « français, faut-il encore, grands dieux ! est-ce dans la « plus haute période de notre gloire qu'un Anglais « devait donner ce premier exemple?... » Contre une attaque aussi grave quel rempart vous ferez-vous ? Trouverez-vous des défenseurs où vous n'avez point de complices? Oserai-je élever ma voix, moi qui, Anglais simplement par choix, sans l'être de naissance, n'ai pu, après vingt ans de séjour dans votre île, naturaliser ma langue aussi bien que mon cœur? Di-

rai-je que Cicéron fut initié à Athènes et que le nom de Chesterfield se trouve dans les registres d'une célèbre académie de Paris? Il jurerait (le Caton anglais) que les Édouards et les Henris ne parlèrent ou du moins ne lurent jamais de français, et si je le pressais, il me soutiendrait peut-être que le roi de Prusse serait déjà maître de Vienne, s'il n'eût pas écrit, en style de Voltaire, les mémoires de Brandebourg. »

Maty combat ensuite spirituellement ces préventions d'un patriotisme déplacé, et démontre très-bien que la possession d'une langue étrangère n'expose pas nécessairement un écrivain à corrompre la sienne.

« Qui sont donc les véritables corrupteurs des langues? Ces petits beaux esprits, qui, faute de nouvelles idées, n'ont pour se distinguer que leur néologique jargon; ces jeunes voyageurs qui, de Paris qu'ils ont mal vu, rapportent et font circuler l'expression du jour qu'ils n'ont pas comprise, et plus futiles que les uns et les autres, ces demi-savants qui croient donner du relief à leurs paradoxes et de la variété à leur style par l'introduction de synonymes barbares, dont leur dictionnaire leur a peut-être à grand'peine indiqué le sens. Rarement un étranger parvient à écrire dans une langue qui n'est pas la sienne de manière à n'être pas reconnu. Mais faut-il donc qu'il ne le soit pas? (Ici Gibbon dresse l'oreille.) Lucullus aurait pu se passer d'affecter des latinismes, de peur d'être pris pour un Grec, et je ne crois pas que vous vous piquiez d'être moins facile à reconnaître pour un Anglais que Lucullus pour un Romain. Mais c'est cela même qui, aux yeux d'un Français, vous donnera un nouveau mérite. Il remarquera un mot, un tour étranger à sa langue, et peut-être souhaiterait qu'il ne le fût pas. Ces

traits saillants, ces figures hardies, ce sacrifice de la règle au sentiment, et de la cadence à la force, lui caractérisent une nation originale qui mérite d'être étudiée, et qui gagne toujours à l'être. L'individu ne lui échappera pas, et il saura décerner ce que vous devez à votre île, et ce que votre île vous doit. »

Débarqué en Angleterre à vingt-deux ans, le docteur Maty n'était pas un réfugié de France, il arrivait alors de Hollande avec son père, que le synode de l'Église wallonne de la Haye venait d'excommunier pour une opinion particulière sur la Trinité [1]. Médecin de son état, et médecin distingué, il s'était chargé de suivre dans le *Journal britannique* les travaux des savants et des auteurs anglais, et dernier disciple de l'école de Fontenelle, dont il altérait un peu la langue à son insu, il fournit cette tâche pendant quelques années avec un talent distingué et une aménité singulière dont les fragments qu'on vient de lire donneront une favorable idée [2]. Grand partisan et propagateur de l'inoculation, il se renferma ensuite dans les devoirs de sa profession et de la place qui lui fut donnée au British-Museum. Il ne reprenait que de loin en loin la plume du critique, et c'est en anglais qu'il écrivit ses mémoires sur lord Chesterfield. Anglais désormais, il fit de son fils un chapelain anglican, qui, à son tour, devint journaliste, mais journaliste anglais, et auteur d'une *review* destinée à faire connaître aux Anglais les productions des écrivains étrangers. La naturalisation de cette famille était complète, comme on voit.

Il y avait longtemps que tous les réfugiés en posses-

1. P. Maty, pasteur près d'Utrecht, était originaire de Provence.

2. De 1750 à 1755, Joncourt publia une continuation de son Recueil, sous le titre de *Nouvelle Bibliothèque anglaise*.

sion de quelque bien et de quelque talent ou de quelque industrie fructueuse en étaient venus au même point[1]. Il ne restait plus guère à Londres de l'ancienne colonie réformée que des artisans et de pauvres gens « de la religion, » dont la condition était des plus tristes et des plus humiliantes, objet qu'ils étaient de la haine populaire; enfin des aventuriers, des déserteurs ou des fugitifs, que des raisons de sûreté qui n'ajoutaient pas à la considération du nom français avaient éloignés de leur patrie[2].

Les derniers débris de la colonie littéraire avaient achevé de disparaître, et les lettres françaises n'étaient plus cultivées que dans la société anglaise, aussi éprise de son côté des grâces de l'esprit français qu'on l'était, dans les salons de Paris, du génie, des institutions et

1. De ce nombre était un vulgarisateur célèbre de la physique de Newton, Théophile Des Aguliers. De pasteur réformé, son père était devenu ministre de l'Église anglicane, et lui-même, qui était né en France, devint en Angleterre, par ses expériences, ses cours publics et ses inventions ingénieuses, le propagateur le plus actif de la physique expérimentale. Démonstrateur en titre de la Société royale de Londres, il fit à son tour connaître aux Anglais les écrits d'Ozanam, les travaux de Gauger et de Mariote.

2. Grosley, se trouvant à Londres au printemps de 1766, fut témoin et faillit devenir victime de la haine dont les Français étaient l'objet chez le peuple anglais, et du rôle politique que les partis imposaient aux réfugiés. « L'antipathie est le grand ressort que font jouer les citoyens turbulents pour émouvoir le peuple anglais contre le roi et ses ministres; des propositions de guerre contre la France sont, dans la bouche de ces citoyens, ce qu'était à Rome la loi agraire, dans la bouche des tribuns séditieux. »

« Le 14 mai, me promenant vers le milieu du jour, dans le parc Saint-James, j'aperçus avec étonnement tout le Green-Park couvert d'une foule de peuple, hommes et femmes que je n'y avais point encore vus. M'étant jeté dans la foule, je vis tout ce peuple se promenant froidement, tranquillement et sans émotion, et je demandai au hasard quelle était la cause de cet attroupement. Un Français réfugié, se détachant de la troupe, vint à moi et me dit : « C'est vous autres Français

des modes de la Grande-Bretagne. Mais depuis Voltaire et l'abbé Prévost, aucun écrivain distingué n'avait suivi leur exemple et, un romancier, Mlle Fauque est le seul auteur français que l'on puisse nommer qui ait écrit ses ouvrages en Angleterre[1]. J. J. Rousseau, on le sait, y commença ses *Confessions*. C'est sous le ciel gris de Wootton qu'il peignit par contraste le spectacle ravissant de ces beaux jours d'été à la campagne, « de ces beaux jours qu'on ne voit plus à mon âge et qu'on n'a jamais vu dans le triste sol où j'habite aujourd'hui. » C'est là la seule et singulière influence qu'ait eue le séjour d'Angleterre sur ses écrits. Quand les folles inquiétudes de son âme effarouchée n'auraient pas abrégé ce séjour, on ne peut supposer que l'auteur du *Contrat social* fût revenu de ses pré-

« qui l'occasionnez. Votre paix (regardée par tous les Anglais comme « l'ouvrage du lord Bute) a ruiné l'Angleterre, en terminant une guerre « qui nous était aussi utile que glorieuse ; et elle encourage la guerre que « vous ne cessez de nous faire, en remplissant l'Angleterre du produit de « vos manufactures à meilleur marché que les nôtres, parce que vous « mourez tous de faim. Nous allons en porter nos plaintes au roi et au « parlement. » Grosley riposta avec présence d'esprit, en conseillant à ceux qui l'entouraient de s'en prendre aux Anglais qui tenaient à Londres magasin de marchandises de France. « De retour chez moi, j'y trouvai un réfugié français avec lequel mon domestique avait lié connaissance, qui l'entretenait en pleurant de la nécessité qui lui était imposée par ses camarades, sous peine d'être assommé et jeté dans la Tamise, de prendre part à l'émeute ; ce malheureux pleurait moins sur lui-même, que sur une femme et plusieurs enfants dont il était chargé. Je sus de lui que la plus grande partie de l'émeute était formée de gens déterminés par le même motif. » *Londres*, tome IV, p. 209.

1. Mlle Fauque était une religieuse du comtat d'Avignon qui s'était fait relever de ses vœux et les avait oubliés depuis, jusqu'à suivre à Londres un seigneur anglais dont elle s'était violemment éprise. Réduite à vivre de sa plume, elle écrivit de petits romans, la plupart dans le goût oriental : *Abassaï*, les *Contes du sérail*, etc., qui eurent du succès. Son meilleur titre littéraire est d'avoir appris le français au célèbre W. Jones, et de l'avoir aidé dans ses travaux.

ventions contre les Anglais, qu'il n'aimait pas et qui le lui ont rendu en indifférence, et de ses idées sur la liberté anglaise qu'il niait. On se rappelle le fameux passage : « Toute loi que le peuple en personne n'a pas ratifiée est nulle; ce n'est point une loi, le peuple anglais pense être libre, il se trompe fort, il ne l'est que pendant l'élection des membres du parlement, sitôt qu'ils sont élus il est esclave, il n'est rien. Dans les courts moments de sa liberté, l'usage qu'il en fait mérite bien qu'il la perde[1]. » Cette doctrine de Rousseau était tellement un article de foi politique pour ses amis les représentants genevois, que ceux-ci repoussèrent absolument la proposition qui leur fut faite par le parti opposé d'établir un gouvernement représentatif analogue à celui d'Angleterre, moins la royauté. Bizarre contradiction! Celui de ces républicains qu'attirait le plus ce système, c'était Clavière; celui qui s'y opposa avec le plus de vivacité, c'était l'avocat De Lolme, le futur apologiste de la constitution anglaise. Personne n'a réfuté avec plus de force et de sens que ce dernier, le paradoxe de Rousseau, que toute loi que le peuple en personne n'a pas ratifiée est nulle.

C'est en Angleterre que De Lolme changea si complétement de sentiment. Il y était venu étudier sur place les institutions du pays, ayant peut-être déjà des doutes sur la justesse de l'opinion qu'il avait soutenue, car c'était un esprit solide et clairvoyant. Quoi qu'il en soit, ses études, son expérience des partis politiques, et plusieurs écrits sur la balance des pouvoirs, l'avaient utilement préparé à saisir les principes fondamentaux, la véritable raison d'être, comme à distinguer les effets

1. *Contrat social*, livre III, chap. xv.

nécessaires des accidents de cet organisme complexe, œuvre de six siècles et d'un grand législateur, le caractère national. C'est ainsi qu'il se trouva, après six mois d'examen attentif, en état de faire ce qu'aucun Anglais n'avait tenté avant lui, la théorie de la constitution de l'Angleterre comparée avec la forme républicaine et les autres établissements monarchiques de l'Europe. Il se sentit assez maître de la matière pour oser démontrer aux Anglais eux-mêmes, que leur constitution leur assurait une liberté bien plus vraie et plus solide que la liberté illusoire des démocraties pures, où le remède contre le mal qui menace toute société politique, c'est-à-dire l'usurpation du pouvoir, est placé par la force des choses entre les mains de ceux qui ont le pouvoir, tandis que la constitution représentative met le remède entre les mains de ceux qui sentent le mal.

Le point nécessairement faible de toutes les théories spéculatives de ce genre, c'est qu'elles supposent admis ce qui après tout est en question, le but idéal de la constitution même. Tout le raisonnement des deux volumes de De Lolme revient à ceci : vivre dans un état où les lois sont égales pour tous et sûrement exécutées c'est être libre, quels que soient les moyens par lesquels on parvient à ces avantages. Telle est l'Angleterre, *ponderibus librata suis;* donc le gouvernement anglais est un gouvernement libre et théoriquement plus libre qu'aucun autre, car sa constitution est des plus propres à assurer la constante exécution de la loi. Mais pour ceux que cette définition de la liberté ne contenterait pas et qui n'admettraient point cette distinction entre les moyens et le but, il est clair que la démonstration de De Lolme serait insuffisante. Elle est bien ébranlée aujourd'hui en Angleterre où le conseil

de l'Ecclésiaste, *triplex funiculus difficile rumpitur* est traité chaque jour avec moins de respect et commence à pâlir devant les théories démocratiques de Rousseau. Mais en 1770 il n'y avait que justice et vérité à avancer que le peuple anglais était le plus libre du monde, comme il n'y avait que bon sens à définir la liberté générale, ainsi que De Lolme la définissait. Sans doute son livre était proprement l'éloge de la constitution d'Angleterre, et en regard de ses avantages il n'avait point accusé ses points faibles et les déviations fréquentes que lui faisait subir, tantôt en un sens, tantôt en l'autre, la prépondérance temporaire de quelqu'un de ses trois éléments. C'étaient là à ses yeux de purs accidents de peu d'importance, et cet apologiste de la constitution anglaise poussait cette indifférence si loin, qu'il ne voulut jamais assister à une séance du parlement, pendant près de trente années qu'il vécut à Londres. Il pensait comme un de ses compatriotes, que « ces oscillations inévitables de la liberté ressemblaient à celles d'une pendule bien réglée, dont l'aiguille marque juste. »

Quelquefois, dans son raisonnement, De Lolme s'écarte de sa route sans en avertir, et il en résulte pour le lecteur une obscurité subite et des incertitudes fatigantes. Son style est incorrect et rappelle trop souvent les abstractions amphigouriques des brochures de sa patrie[1], mais hors de là, l'examen des institutions et les résultats qu'il en tire ont toute la clarté et la netteté

1. De Lolme dira par exemple : « Il faut être frappé pour éprouver cette sorte de plénitude qui fait qu'on saisit un principe général. » — « La sanguinaire Marie étonna l'univers par des cruautés qu'il n'y avait que le fanatisme d'une partie de la nation qui pût la mettre en état d'exercer. »

que peut produire un grand bon sens, joint à un coup d'œil étendu et pénétrant. L'histoire parallèle de la manière dont les institutions politiques se sont formées en France et en Angleterre, révèle à elle seule un penseur politique d'une valeur peu commune, et justifie l'autorité que l'ouvrage de De Lolme accueilli d'abord avec indifférence, conquit peu à peu en Angleterre, et le succès qu'il obtint tout à coup en France à la veille de 1789. Il en ressortait pourtant une grande leçon qui ne découragea point les partisans à outrance de l'adoption des institutions britanniques pour la France, quoique le publiciste qui passait alors pour en être l'admirateur exclusif et passionné, eût lui-même présenté avec force la vérité qui ressortait du livre de De Lolme. « Un des meilleurs fruits de cette lecture pour les étrangers, dit Mallet du Pan dans le *Mercure*, c'est de convaincre profondément de l'inutilité des efforts d'imitation. La position physique des Anglais et mille causes locales maintiennent leur gouvernement. Il est composé, comme on l'a vu, de tant de poids et de poulies qu'il faudrait le transplanter dans tous ses détails, si l'on ne voulait s'exposer à la tentative la plus dangereuse : c'est l'ouvrage de six siècles. Calculez maintenant le jugement des esprits vastes qui dans un an, à leur avis, constitueraient en Russie le régime de l'Angleterre : que ne proposent-ils aussi, pour abolir la traite des nègres, de planter des cannes à sucre en Sibérie[1]. »

1. L'ouvrage de De Lolme parut pour la première fois en français, sous le titre de : *Constitution de l'Angleterre, ou État du gouvernement anglais*. Traduit en anglais, revu et corrigé par l'auteur, il eut dès lors plusieurs éditions. Une des dernières du siècle, si nous ne nous trompons point, parut en 1790, imprimée à Genève, sur la quatrième édition anglaise.

La succession des faits littéraires dont nous avions à présenter le tableau nous a obligé de laisser en arrière quelques contrées d'ailleurs comparativement désertes ou moins riches que les autres pour notre sujet, l'Italie entre autres et la Belgique. Il est temps d'y arriver.

L'Italie, sans doute, a produit au dix-huitième siècle deux ou trois écrivains qui se sont essayés occasionnellement dans les lettres françaises, et y ont laissé leur trace; mais le génie de la langue française n'a allumé dans ses villes et ses académies aucun foyer d'activité littéraire et scientifique dont la chaleur féconde ait fait éclore des ouvrages dignes d'être signalés. En Italie comme en Angleterre, l'imitation des chefs-d'œuvre du siècle de Louis XIV a eu son jour et produit une révolution littéraire. Ce point de vue n'est pas celui que nous avons entrepris de développer dans ces essais; nous ne prétendons pas plus à rechercher ce qui appartient à Molière dans la littérature de Goldoni, à Racine et à Voltaire dans celle de Scipion Maffei et d'Alfiéri, à l'auteur des *Lettres sur les Anglais* dans les brillantes compositions du comte Algarotti, que l'empreinte des écrivains français du grand siècle sur les productions de Pope et d'Addison.

Durant leur séjour à Paris, Goldoni et l'abbé Galiani ont fait acte d'auteurs français; mais Milan, Rome, Naples, Florence, Pavie ne sont à aucun égard des colonies de l'esprit français comme l'étaient, dans le nord de l'Europe, la Haye et Berlin. La société est italienne, le bel esprit y est italien, personne n'y répudie l'harmonieux idiome façonné par de grands poëtes. L'Espagne, de son côté, dont la veille encore, la société polie de l'Europe parlait la langue, se tait, à moitié endormie dans le souvenir de sa gloire littéraire, et trop fière de

son passé pour demander à la France qui lui a donné ses princes, des instituteurs et l'accent du siècle.

Que fût-il advenu pourtant, si le courant de l'émigration qui durant plus de cent ans ne cessa de porter vers le Nord l'énergique semence, l'activité des idées et des mœurs françaises, avait coulé vers le Midi? Les colonies que le ciel sévère de l'Allemagne décima auraient-elles multiplié sous son ciel plus clément? Leur diligence, leur industrie, leur spirituelle nature, osée, intrépide, y aurait-elle conservé son ressort, leur goût de liberté sa puissance contagieuse? Questions qu'on ne peut guère résoudre que par des conjectures sans appui. Il est facile, au contraire, de constater que ni l'émigration philosophique ni l'émigration religieuse ne regardèrent un seul instant du côté de ces régions trop bien gardées. Depuis la réformation l'histoire avait placé à leurs frontières une chaîne de souvenirs redoutables que personne n'était tenté de franchir. L'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne protestante étaient au contraire des asiles plus faciles à atteindre et plus sûrs. Le flot divisé s'y répandit en ruisseaux multipliés, mais aussi exposés à bientôt tarir. Il ne fallut qu'un peu plus d'un demi-siècle à l'Angleterre, on l'a vu, pour absorber totalement le sien. La Savoie, liée par ses souverains au sort de l'Italie, mais française par sa langue, fut loin de montrer, jusqu'à la révolution qui la réunit encore une fois à la France, l'espèce d'entrain littéraire qui l'avait animée au dix-septième siècle. Elle n'eut point en effet d'écrivain célèbre; car en vérité nous ne lui compterons pas Ducis, et son P. Gerdil ne lui rendit point son saint François de Sales.

Gerdil est un lettré de séminaire, il a un grand savoir, une grande lecture, il est nourri des grands écrivains

de l'Église, de Bossuet surtout; il a pris à cette école de la dignité, une assez grande manière de style qu'il conserve même dans la discussion, mais son fort est la dialectique, à en juger d'après la partie française de ses œuvres, qui est exclusivement consacrée à la critique philosophique. On voit qu'il a été rompu de longue main par l'enseignement de la philosophie et de la théologie, à diviser, à distinguer et à manier le syllogisme[1]. Il est du reste un des rares ecclésiastiques catholiques du dix-huitième siècle qui se sentirent assez forts pour combattre la philosophie avec ses propres armes, et défendre contre elle, sur le terrain du spiritualisme, les bases de la dogmatique chrétienne et le christianisme lui-même. C'est en ce sens qu'il a démontré l'immatérialité de l'âme contre Locke, par les mêmes principes dont le philosophe anglais se sert pour démontrer l'existence de Dieu, et que, dans son ouvrage le plus connu, il a attaqué les idées de J. J. Rousseau sur la société et l'éducation. Le tort du savant barnabite et le défaut de ses habiles dissertations, c'est de le prendre trop à son avantage, et d'outrer les conclusions qu'il combat pour en avoir plus victorieusement raison. Il y a quelque exagération par exemple à affirmer que le but du *Contrat social* était un renversement de l'ordre civil, et que le but d'*Émile* était d'y préparer les esprits par une *révulsion* totale dans la façon de penser. C'est tout au moins mettre dans les idées de Rousseau, une

1. Gerdil, fils d'un tabellion de village, naquit à Samoens, au pied des Alpes savoyardes, en 1718. D'abord simple religieux barnabite, il fut employé bientôt dans l'enseignement de la philosophie et de la théologie morale. Après avoir été provincial des colléges de Savoie et de Piémont, et précepteur d'un héritier du trône de son pays, il fut nommé cardinal par Pie VI. Clément XIV avait désigné d'avance à cette dignité, ce pieux et savant homme: *Notus orbi vix notus urbi.*

liaison, et dans sa pensée un calcul, qui n'y étaient point. Quoique le Savoyard Gerdil eût prononcé sur l'auteur de la profession de foi du vicaire, cette dure sentence : « il ne fera pas de sauvages, mais il fera des mauvais chrétiens et de mauvais citoyens, » Rousseau ne se révolta point et lui accorda la distinction de le lire jusqu'au bout. « Parmi tant de brochures imprimées contre ma personne et mes écrits, dit-il, il n'y a que celle du P. Gerdil que j'aie eu la patience de lire jusqu'à la fin. Il est fâcheux que cet auteur estimable ne m'ait pas compris. »

On nous dispensera de considérer comme pays étranger à la France du dix-huitième siècle les petites principautés de Bouillon, de Nevers, de Dombes, territoires apanagés, et derniers liens de la féodalité prêts à se rompre. Rien d'ailleurs à cette époque n'y intéresserait notre sujet. La Lorraine seule, en attendant l'heure fixée d'avance par les traités pour sa réunion définitive à la couronne de France, nous montre son dernier souverain, le roi de Pologne Stanislas, essayant d'ajouter aux bienfaits de son administration paternelle et aux embellissements de ses villes, l'ornement d'une Académie royale des sciences et des lettres. Mais les académiciens de son Académie de Nancy étaient de Paris, et l'excellent prince, philosophe et dévot de bonne foi, qui donnait l'hospitalité à Voltaire, qui honorait de sa faveur le comte de Tressan et Palissot, n'écrivait pas lui-même les livres qu'il faisait. Il suffit de comparer les lettres authentiques qu'on a de lui avec les opuscules philosophiques publiés sous son nom, pour s'apercevoir que ces derniers sortaient de la plume exercée du P. Menoux, l'un des prédica-

teurs élégants et des plus habiles professeurs de son ordre[1].

Montbéliard, voisine de ces États précaires d'un roi de Pologne dépossédé, nous rappelle que l'un de ses princes envoya des vers à J. J. Rousseau, qui les trouvait bien mauvais et le lui disait. C'est le même à qui l'auteur d'*Émile* donna, pour l'éducation de ses enfants, des conseils que l'on peut mettre au nombre des pièces les plus intéressantes de sa correspondance[2].

Aux siècles passés, la Belgique avait donné à la France son Froissard et son Philippe de Commines; au dix-septième, docte et théologienne, à peu près stérile pour ses voisins comme pour elle-même, elle reçut des exilés de Port-Royal un reflet de leur célébrité austère; au dix-huitième siècle, elle refleurit avec grâce pour les arts et les lettres dans son prince de Ligne et son Grétry. La France, qui lui prit le second et eut les amours du premier, cultiva les dons de leur génie et peut en revendiquer les fruits. Grétry, qui trouva dans la musique associée à la déclamation des couleurs pour peindre les temps naïfs et héroïques de la chevalerie, et des accents si vrais pour exprimer les passions tendres et remuer les cœurs, a écrit, à propos de l'histoire de sa vie, sur la philosophie de son art ou plutôt sur l'expression en musique, un volume spirituel, semé de vues fécondes et uti-

1. Parmi les écrits de Stanislas qu'on a publiés sous le titre d'œuvres du *Philosophe bienfaisant*, les plus curieux sont une réfutation du premier discours de J. J. Rousseau et un *Essai sur l'incrédulité combattue par le simple bon sens*, qui piqua Voltaire. La pensée n'a rien de neuf ni de bien vigoureux dans ces productions estimables. Le récit de la fuite de Stanislas, lorsqu'il s'échappa de Dantzig, serait plus intéressant si le P. Menoux n'en avait pas fait une narration de collége en style parfois badin et des moins convenables à un pareil sujet.

2. Voir les lettres de J. J. Rousseau au prince de Wurtemberg, à partir de 1763.

les qui le rangent de droit parmi les critiques français. Ses essais, dépôt non-seulement des réflexions d'un homme de génie et d'esprit, mais encore des expériences d'une carrière d'efforts ingénieux et de succès, sont au nombre de ces ouvrages trop rares en pareille matière qui font penser et expliquent les sensations du beau sans les flétrir. C'est Grétry qui parlant des querelles entre les partisans de la musique italienne et de la musique française, et des flots d'encre qui furent répandus à ce sujet a dit : « Chacun prêchait pour son saint; on ignorait qu'il est un saint pour tout le monde, » et ailleurs cette pensée qui est le fond de son esthétique musicale : « Le cri de la nature ne change point, et c'est lui qui constitue la bonne musique. » Enfin ne s'adresse-t-il qu'aux musiciens ce sage conseil? « Qu'un sentiment secret vous marque la mesure de vos facultés, sachez alors vous arrêter, car c'est à d'autres que vous qu'il est permis de faire mieux. Si cette idée est triste, il est bien consolant de sentir qu'on a su se servir de tous les ressorts de son intelligence [1].»

Des œuvres comme celles du prince de Ligne ne s'analysent pas ; ce sont des pensées et des réflexions morales et militaires écrites au pied levé. Ces espèces d'improvisations sont les amusements d'un grand seigneur errant, toujours en campagne, en mission ou en voyage, et ne faisant de longues haltes nulle part, pas même dans sa résidence de Bel-OEil qu'il adorait. A la cour des Pays-Bas, « jolie cour, pourtant, gaie, sûre, agréable,

1. Grétry, trop encouragé par le succès de ce livre, voulut en développer les idées dans de nouveaux *Mémoires* où il prétendit de plus au mérite du moraliste et à la peinture des caractères. Il imita trop visiblement les élans et les attendrissements de J. J. Rousseau, et à un petit nombre de remarques et d'anecdotes intéressantes, ne fit que coudre beaucoup de lieux communs. Ces deux volumes gâtent le premier.

polissonne, buvante, déjeunante et chassante; » à Vienne, courtisan de Marie-Thérèse et de Joseph II, de Frédéric le Grand à Berlin, de Catherine à Pétersbourg et de Marie-Antoinette à Versailles, il se multipliait pour être de tout et partout un prince à bonnes fortunes, à brillantes amitiés et à bons mots que l'on répète. Ses écrits expriment cette agitation continuelle. Il n'y a rien de reposé dans le ton et l'air dont il dit les choses. Cela nuit d'abord beaucoup à l'opinion qu'on peut se faire de l'homme et de son esprit. Aussi ne faut-il pas juger le prince de Ligne sur quelques traits détachés de ses œuvres. Il gagne beaucoup à être vu de plus près et on lui passe alors un petit esprit de pointes et de jeux de mots qu'il a quelquefois, en faveur du bon sens et même du grand sens qu'il a plus souvent et du véritable esprit qu'il rencontre sans le vouloir. Chez lui l'homme de cœur est bien au-dessus de l'homme d'esprit et de là le véritable agrément de ses écrits, qu'on ne sent bien qu'à la longue. Une chaleur vraie, de l'admiration sans niaiserie, un vif sentiment de justice s'unissent chez lui à une bonté franche et à beaucoup d'indulgence. Le libertinage d'esprit qu'il se permet quelquefois, est du moins exempt de sécheresse; c'est un tribut qu'il paye au siècle. Il l'avait bien aimé ce siècle, et il conserva jusqu'à la fin, dans son cœur, un fond de gratitude toujours ouvert pour le bonheur qu'il avait eu d'en savourer les dernières années de gaieté, d'amusante folie et d'élégance. Il se félicitait surtout d'avoir connu encore quelques-uns de ces aimables fous, les derniers chevaliers français, qu'il prit pour modèles, car il leur ressemble; il ressemblait au moins à celui dont il a tracé le séduisant portrait : « aimable, aimé de tout le monde, ce qui s'appelle un joli Français, un joli gar-

çon, un brave garçon, un seigneur de bon goût de la cour de France. »

La plupart des productions du prince de Ligne sont postérieures à la Révolution française qui convertit en souvenirs presque tout ce qu'il avait aimé de son temps. Son *Coup d'œil sur Bel-OEil, ou Réflexions sur les jardins*, et ses lettres de Crimée sont d'une date antérieure, ainsi que quelques écrits militaires.

Le prince de Ligne connaît bien le cœur humain pour l'avoir observé de préférence chez le soldat, chez les femmes, chez les princes, les courtisans, les gens d'esprit; mais ce n'est pas dans ses pensées et maximes, qu'il l'a décrit le mieux, c'est dans les lettres qu'il écrivait lorsqu'il suivait Catherine II et Potemkin dans leur expédition de Crimée, dans les anecdotes qu'il raconte à merveille, et dans les pages où il a peint en pied et d'après nature Frédéric II, Voltaire et J. J. Rousseau. Il excelle à faire agir, parler et dialoguer ses personnages. C'est alors qu'il est le plus naturel, qu'il a le plus de verve et qu'il est le plus français. Voici la première venue de ces historiettes : « M. de La Fayette m'a envoyé un soi-disant ingénieur français, nommé Marolle, pour commander le siége. J'entre avec lui dans la tente du prince; avant que je le lui aie présenté, et tout près de lui, l'ingénieur me crie : Où est le général? — Le voici, lui dis-je. Il le prend par la main et lui dit : « Bonjour, général. Eh bien ! qu'est-ce? vous voulez avoir Oczakow? — Apparemment, dit le prince. — Eh bien! dit mon original, nous vous aurons cela. Avez-vous ici Vauban et Cohorn? Je voudrais aussi un peu de Saint-Remi, et me remettre à tout cela, que j'ai un peu oublié, ou même que je n'ai pas trop su; car, dans le fond, je ne suis qu'ingénieur des ponts et chaussées. »

C'est bien un moraliste qui, à propos des femmes, a dit avec une justesse profonde : « Malheur aux gens qui *pensent sans réfléchir !* Avec une phrase sophistique, ils seraient capables de tout ce qui est mal, si par hasard ils ne sont pas nés avec une belle âme.... C'est ce qui arrive plutôt aux femmes qu'aux hommes. Malheur aux penseuses! Leurs nerfs ne sont pas assez forts pour tout saisir et tout embrasser. Gâtées par les flatteurs comme les gens en place, elles abondent dans leur sens.... Que peut un sexe faible qui n'a pas été exercé dans sa jeunesse à la morale, qui veut la suivre sans être réglé dans cette marche, qui tout d'un coup veut s'élever au-dessus de lui-même, qui n'a pas la force de savoir assez pour comparer et puis juger, qui n'a pas voyagé, qui n'a rien vu, qui a mal lu, qui prend de l'imagination pour de l'instruction, de la sécheresse pour de la vertu, l'envie de savoir pour de la science, et de l'entêtement dans un mauvais parti pour du caractère. »

Les causeries militaires du prince de Ligne, éparses dans ses œuvres, méritent la reconnaissance de tout bon officier amoureux de son état. Qui a parlé de la discipline et du service avec plus de bon sens et de connaissance du tempérament militaire? de la gloire et du soldat avec plus de verve joyeuse et même d'éloquence ? On dirait un Diderot guerrier : « Fussiez-vous du sang des héros; fussiez-vous du sang des dieux s'il y en avait, si la gloire ne vous délire pas continuellement, ne vous rangez pas sous ses étendards. Ne dites point que vous avez du goût pour notre état ; embrassez-en un autre. Prenez-y garde : vous faites votre service sans reproche peut-être ; vous savez même quelque chose des principes ; vous êtes des artisans, vous irez

à un certain point, mais vous n'étiez pas des artistes. Aimez ce métier au-dessus des autres à la passion; oui, passion est le mot. Si vous ne rêvez pas militaire; si vous ne dévorez pas les livres et les plans de guerre; si vous ne baisez pas les pas des vieux soldats; si vous ne pleurez pas au récit de leurs combats; si vous n'êtes pas mort presque du plaisir d'en voir, et de honte de n'en avoir point vu, quoique cela ne soit pas votre faute, quittez vite un habit que vous déshonorez. Si l'exercice même d'un seul bataillon ne vous transporte pas; si vous ne sentez pas la volonté de vous trouver partout; si vous y êtes distrait; si vous ne tremblez pas que la pluie n'empêche votre régiment de manœuvrer, donnez-y votre place à un jeune homme tel que je le veux; c'est celui qui sera fou de l'art des Maurices, et qui sera persuadé qu'il faut faire trois fois plus que son devoir pour le faire passablement. Malheur aux gens tièdes. » Les paroles qu'il adresse, en terminant, aux mécontents du service, sont plus éloquentes encore. « Un passe-droit, une injustice ou trop peu de justice ou de grâce, vous donnent quelquefois du regret d'avoir sacrifié vos jours à la patrie. Ah! ne vous le reprochez pas, la considération de l'armée venge et console de la sotte distribution des faveurs. Voyez l'air caressant et respectueux à la fois de ceux que vous amenez à la victoire, rappelez-vous ce que vous nous avez entendu dire de vous dans leurs tentes, ou au bivouac après la bataille. Quel est l'état, malgré les inconvénients de la fortune, où l'on est plus respecté? Un vieux sous-lieutenant l'est plus qu'un ministre, son peloton tremble quand il paraît : personne ne se range pour un grand seigneur, et le soldat qui rencontre un officier dans la rue, s'arrête et fait front. Ne quittez jamais le plus

beau des métiers : quel habit porter après celui de la gloire ? »

Le chapitre de la prière au camp et des aumôniers d'armée, tout animé de ce même feu, caractérise bien l'homme, et explique peut-être pourquoi à Vienne on fut toujours si peu disposé à lui confier le commandement d'une armée autrichienne : « Qu'on les choisisse bien (les aumôniers), et qu'on exige beaucoup d'eux ensuite. J'ai fait plusieurs services pour un de ces gens-là, qui parlait toujours transsubstantiation et transfiguration. J'y parlais, moi, obéissance, exactitude, patience, honneur bien entendu, ivrognerie, brutalité, débauche, santé, réputation : c'étaient mes divisions et mon occupation pendant tout mon carême.... Si les aumôniers font connaître aux officiers d'état-major des injustices qu'ils peuvent commettre sans le savoir ; s'ils font des quêtes dans la garnison ou dans les camps, pour des veuves, des malades et des orphelins ; s'ils sont les premiers médecins de l'hôpital ; s'ils cherchent à savoir tout ce qu'a fait le soldat dans sa vie, ils peuvent se montrer un jour de bataille.... Qu'ils aient soin, avant le combat, de nommer le Dieu des armées, et de l'invoquer d'une manière touchante en faveur des braves gens seulement.... Qu'on promette au soldat la vie éternelle si l'on veut, et qu'on lui annonce l'enfer s'il se sauve : qu'on le recommande à la grâce divine au moment de donner ; qu'on le bénisse s'il le faut, et qu'on le mène vite à l'ennemi. »

Le prince de Ligne n'était pas plus religieux, mais aussi pas plus *philosophe* qu'il ne se montre ici ; il aurait plutôt abondé dans le premier sens ; non par politique, car bien que né dans un pays de dévotion et prince de la catholique Autriche, sur l'article religion il

ne se contraignait jamais, et dans ses *Mémoires pour Paris*, il demande tout haut le culte de toutes les religions, la révocation de la révocation de l'édit de Nantes, et qu'une partie de la richesse du clergé soit employée à finir tout d'un coup la pauvreté des malheureux citoyens. Mais il sentait, quoique en gros, le prix de la religion et des espérances qu'elle donne, et les lieux communs de l'intolérance philosophique contre le christianisme le blessaient. Il trouvait que le roi de Prusse « mettait trop de prix à sa damnation, » et il était aussi bien avec le P. Griffet qu'avec Voltaire. Ce n'est pas le trait qui nous plaît le moins dans cette physionomie heureuse. Il achève de le faire aimer, comme un des hommes de son temps qui ont eu le plus de grâces naturelles dans le cœur et dans l'esprit. Écrivain, il occuperait certainement dans notre littérature une place plus distinguée encore, s'il ne prenait pas tant de plaisir à gâter la distinction et le naturel de sa manière par des rapprochements puérils et d'un goût subalterne[1].

1. Par exemple, à propos d'un aumônier qui « arrive tristement pour annoncer une bataille d'un air de bataille perdue et faire envisager des malheurs affreux, si l'on n'est pas en état de *grâce*, n'est-ce pas, dit-il, encore ajouter à la mauvaise *grâce* de ce procédé que ce pauvre moine parte au galop, etc.; ou ailleurs : « le peu de cas que ces gens font des bras emportés, empêchera mon ami de se jeter dans les leurs. »

CHAPITRE III.

LES ÉCRIVAINS ÉTRANGERS A PARIS.

Nous avons parcouru l'Europe littéraire, cherchant à recueillir les traces les plus intéressantes de la culture des lettres et de la langue française dans les pays voisins ou éloignés de la France. Notre tâche ne serait pas achevée, si nous nous dispensions de jeter un coup d'œil sur les productions des écrivains étrangers qui ont fourni dans la France du dix-huitième siècle, à l'abri de son hospitalité et au contact de ses mœurs et de ses idées, une partie de leur carrière littéraire.

De ce petit groupe d'étrangers, le très-petit nombre appartient aux lettres pures; tous les autres, philosophes, critiques et politiques, tiennent de près ou de loin à la littérature réformatrice du siècle de l'*Encyclopédie*. A la tête des premiers se présente à nous, dans l'ordre des dates, un compatriote d'Hamilton, jacobite aussi et d'ancienne famille, mais non son égal assurément en grâce et en esprit, quoique disciple de Fénelon : le chevalier Ramsay, qui eut l'honneur sin-

gulier, lui gentilhomme écossais, d'être en France le premier biographe de deux des plus grands hommes du temps et du pays, Turenne et Fénelon.

David Ramsay, né presbytérien, devint catholique sous le toit de l'archevêque de Cambrai, qui fixa son esprit errant et inquiet par l'exemple de sa propre docilité à l'Église. A force de se nourrir des œuvres et de l'esprit de son hôte, le disciple devint auteur à son tour. Sans parler de sa *Vie de Fénelon* (1721), où l'histoire de sa propre conversion occupe la place d'honneur, il écrivit un *Essai philosophique sur le gouvernement civil*, qui n'est qu'un résumé intéressant des idées politiques que l'archevêque a glissées dans son *Télémaque*, et qu'il eut ensuite l'occasion de développer dans ses entretiens avec le fils du prétendant. Lorsque la famille de Fénelon donna au public la première édition authentique des *Aventures de Télémaque*, ce fut encore Ramsay qu'elle chargea du soin bien superflu de louer le chef-d'œuvre, et d'en justifier la forme épique aux dépens de l'épopée en vers ; mais l'ouvrage où il a mis le plus du sien, c'est son roman des *Voyages de Cyrus*.

Le Cyrus de Ramsay ne fait point, comme celui de Mlle de Scudéry, la conquête de l'Asie en courant après son illustre Mandane. Le chapitre de ses amours n'est pas long ; l'aimable Cassandane, dont il s'est épris à la cour de son grand-père, ne tarde pas à couronner ses vœux, et compagne de son premier voyage, meurt bientôt après. Pour se consoler de la perte de cette tendre épouse, il imagine de parcourir, sans autre suite que son ami Araspe, l'Égypte et la Grèce, Crète et la Babylonie. Il veut connaître les mœurs des nations et apprendre la sagesse. Las d'emprunter des épisodes romanesques à

l'*Astrée*, comme le déguisement de Zoroastre, qui se fait aimer d'une princesse sous les habits d'une Vestale, et d'imaginer des *Sélime* et des *Ectobal*, Ramsay se renferme peu à peu dans la description et le jugement philosophique des institutions politiques et religieuses des peuples. Cyrus, préparé par tout ce qu'il apprend à reconnaître dans les enseignements les plus élevés de Zoroastre, d'Hermès, d'Orphée, de Pythagore, des traces de la vraie religion, des rayons échappés de la tradition des Hébreux, finit par s'avouer à lui-même qu'il n'avait rencontré jusqu'alors dans la Perse, dans l'Égypte, dans la Grèce et chez les autres peuples, que des opinions obscures, incertaines et vagues, tandis qu'il trouvait chez les Juifs des livres, des prophéties et des prodiges dont il ne pouvait contester l'autorité. A cette découverte, le futur dominateur de l'Asie est touché, mais il ne se rend pas encore ; alors Daniel lui adresse ce discours, tout empreint des idées de Fénelon, et qui est la conclusion du livre : « O Cyrus ! la religion n'est pas un système d'opinions philosophiques, ni une histoire merveilleuse d'événements surnaturels, mais une science de sentiment que Dieu ne révèle qu'aux âmes pures ; il faut qu'une puissance supérieure à l'homme descende en vous, s'en empare ; alors vous sentirez par le cœur ce que vous ne faites qu'entrevoir par les faibles lumières de l'esprit. »

Cet ouvrage suppose une connaissance assez étendue de l'antiquité philosophique, mais il paraît douteux que Ramsay l'ait puisée dans les originaux ; sa manière uniforme ne se ressent du moins en rien de l'étude directe des textes très-variés qu'il copie ; il rend Hérodote comme Platon, et Platon comme Diodore de Sicile. Seule, sa description de l'Égypte et de ses cou-

tumes a plus de couleur que le reste, mais on ne peut dissimuler que ces tons plus vigoureux sont dus au pinceau de Bossuet. En avertissant le lecteur que tout ce qu'il allait dire de l'Égypte était tiré de Diodore de Sicile, d'Hérodote et de Strabon, Ramsay aurait dû convenir aussi sans détour qu'il empruntait au *Discours sur l'Histoire universelle* les fortes expressions dont s'était servi le précepteur du dauphin, pour traduire les mêmes passages; il se serait dispensé de les affaiblir comme il le fait quelquefois, sans doute pour dissimuler l'emprunt.

Les *Voyages de Cyrus*, prônés avec enthousiasme avant d'avoir paru, eurent un succès brillant que lui firent payer par des critiques très-vives la société de l'abbé de Grécourt, de Mme d'Agénois, de la princesse de Conti, du duc d'Aiguillon, et aussi les abbés Desfontaines et Granet[1]. On convenait pourtant, dans ces satires, qu'Aramis (Ramsay) tout Calédonien qu'il était, était homme d'esprit et écrivait avec une aisance et une justesse qui n'est point ordinaire aux étrangers[2].

1. Les premiers, dans une *Suite de la Cyropédie, ou Réflexions de Cyrus sur ses voyages*. Amsterdam, 1723; et les deux abbés, dans les *Entretiens sur les voyages de Cyrus*, critique plus solide de l'ouvrage à la mode. Dans l'une et l'autre brochure, on se raille à outrance du néologisme et de la concision affectée du style, de la fausse érudition des emprunts de tout genre et non avoués faits par Ramsay à Fénelon, à Bossuet son ennemi et à bien d'autres. Voltaire qui avait été témoin dans sa jeunesse de l'engouement dont Ramsay fut l'objet, raconte quelque part que l'un de ses amis reprochant un jour à Ramsay d'avoir copié Bossuet mot pour mot, sans le dire, M. Ramsay lui répondit qu'on pouvait se rencontrer et qu'il n'était pas étonnant qu'il pensât comme Fénelon et qu'il s'exprimât comme Bossuet. « Cela s'appelle, observe Voltaire, être fier comme un Écossais. »

2. On l'accusait en revanche de parler fort mal : son accent était pesant, son expression peu correcte. Il affectait même, disait-on, une espèce de jargon assez ridicule apparemment pour faire sentir combien

Ramsay, chargé par la famille de Turenne d'écrire la vie du grand homme, avait une belle occasion de répondre à ses critiques en se montrant tout à fait original, mais il se borna à raconter sur mémoires la carrière militaire d'un héros qui aurait mérité par son esprit et son caractère qu'on le peignît aussi sans son bâton de maréchal de France et même en négligé.

L'ouvrage de Ramsay nous rappelle qu'un autre étranger, Zurlauben, a payé aussi à la France le prix de son hospitalité, en lui faisant connaître un de ses princes et de ses capitaines que l'histoire avait le plus négligés, le duc de Rohan. Le baron de Zurlauben, capitaine au régiment des Gardes-Suisses, et plus tard lieutenant général, appartenait à une noble et antique famille du petit canton de Zug, qui a fourni une longue suite de bons et braves officiers au service de France. Il en fut le dernier rejeton. C'était en même temps un des savants les plus érudits et les plus laborieux de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il employait les loisirs que lui laissaient son service et ses campagnes, à écrire pour l'illustre compagnie, en sa qualité de membre associé, une foule de mémoires sur des points d'archéologie et d'histoire, distingués en général par l'exactitude consciencieuse des recherches, mais auxquels l'entassement des matériaux donne un air trop prononcé de pures compilations. Il écrivit aussi en grand détail une *Histoire militaire des Suisses au service de la France*. La partie la plus considérable de cet ouvrage se compose de détails et de documents relatifs au service, aux capitulations et à l'his-

un étranger tel que lui avait d'obstacles à surmonter et de quelle supériorité d'esprit il avait besoin pour écrire aussi poliment qu'il faisait en assyrien.

toire administrative de chaque régiment. Ce genre d'érudition est sans intérêt. L'histoire des campagnes et des affaires auxquelles les troupes suisses ont pris part en aurait davantage ; malheureusement, Zurlauben raconte en greffier plutôt qu'en historien ; il est d'ailleurs très-médiocre écrivain. Il n'a su réellement être attachant que dans son Introduction aux Mémoires du duc de Rohan. Ce dernier morceau est son œuvre la plus distinguée sans être pour cela une pièce très-remarquable. Zurlauben était bien incapable de peindre la physionomie fine et austère de ce guerrier politique, qui était né pour être un grand homme d'État autant qu'un grand homme de guerre, si la fortune l'eût mis à la place de Richelieu, mais en publiant les Mémoires du duc, il a rendu un service de prix aux lettres et à l'histoire.

Encore un Suisse dont Paris fit un savant, P. de Rivaz, d'une noble et ancienne famille de Saint-Gingoulph en Valais. Il avait renoncé dans sa jeunesse à une charge de magistrature qu'il exerçait dans son pays, pour aller à Paris se consacrer tout entier aux sciences physiques et mécaniques dont il avait la passion et le génie. Il fut souvent honoré des suffrages de l'Académie des sciences pour ses travaux en mécanique et ses inventions sur la mesure du temps par les horloges. Des applications mieux qu'ingénieuses de l'art du calcul à la chronologie historique l'auraient rendu bien plus digne que Zurlauben de siéger à l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; malheureusement de ses travaux sur divers problèmes d'histoire un seul, à notre connaissance, a été publié par son fils. Mais celui-ci du moins est un chef-d'œuvre de discussion, de critique historique et chronologique. De Rivaz y démontre

l'authenticité d'un fait justement célèbre dans le martyrologe chrétien, l'histoire historique de cette seconde légion impériale, formée de la jeunesse égyptienne et chrétienne de Thèbes, qui plutôt que d'employer ses armes à la persécution contre les chrétiens, et soutenue par l'exemple de son primicier Maurice, trois fois décimée, se laissa exterminer tout entière dans la plaine d'Agaune, à l'entrée du Valais, par ordre et sous les yeux de Maximien, qui exécuta en bourreau les instructions de son collègue Dioclétien. Un des pasteurs français de l'Église de la *Savoye*, à Londres, Du Bourdieu, dans un livre qui fut publié après sa mort par Desmaiseaux, avait attaqué l'authenticité du martyre de la légion thébéenne, et Bayle lui-même avait trouvé ses raisons si fortes qu'il déclara la fameuse tradition ruinée sans retour. Longtemps après, de Rivaz entreprit de rendre à son pays la gloire d'avoir été le théâtre du plus héroïque martyre qui ait témoigné de la foi des chrétiens. Il y réussit complétement, il nous le semble du moins.

Nous n'avons rien à dire du culte dont cette légende a été l'origine, mais en vérité nous ne voyons pas l'intérêt que trouvait Du Bourdieu à attaquer l'authenticité du fait lui-même, l'un des plus touchants et des plus émouvants de l'histoire chrétienne. Il y avait une singulière méprise, pour ne pas dire une grande étourderie, à se vanter d'avoir enlevé six mille six cent soixante-six martyrs à l'Église romaine, comme si ces glorieux soldats n'appartenaient pas à l'Église chrétienne tout entière, à la sienne par conséquent. Il faudrait savoir gré à de Rivaz d'avoir démontré la vraisemblance historique du massacre d'Agaune, plus importante en ces matières que la vérité elle-même, et d'avoir conservé à

l'admiration des hommes cette histoire vraiment admirable de saint Maurice et de ses fidèles soldats, mais il a fait mieux. Il a concilié l'histoire ecclésiastique et l'histoire profane, et assigné au martyre de la légion thébéenne sa place authentique et déterminée dans les annales de l'empire d'Occident. L'érudition et la science critique qu'il a déployée dans cette tâche, les mille dissertations épisodiques auxquelles il a été obligé de se livrer chemin faisant, pour assurer sa route dans le dédale de l'histoire ecclésiastique du quatrième siècle, loin d'enlever au fait lui-même la grandeur héroïque et pathétique de la légende, rendent plus épique encore l'admirable récit de saint Eucher, en le rendant plus historique. Dans la traduction qu'il en donne au commencement de son ouvrage, de Rivaz s'est approché de la mâle et éloquente simplicité de l'évêque de Lyon. On nous permettra de donner ce récit en l'abrégeant.

« Il y avait alors à l'armée une légion de soldats nommés Thébéens ; et on donnait en ce temps-là le nom de légion à un corps de six mille six cents hommes d'armes. Cette troupe était venue des contrées de l'Orient au secours de Maximien, et elle était composée de vaillants militaires, distingués par leur courage et plus encore par leur fidélité ; également zélés pour servir l'empereur par leur bravoure, et Jésus-Christ par leur piété, ils n'avaient point oublié, sous les armes, conformément au précepte de l'Évangile, de rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu, et à César ce qui appartient à César.

« Comme on les destinait donc, ainsi que les autres soldats de l'armée à arrêter la grande multitude des chrétiens, ils furent les seuls qui osèrent se refuser à ce ministère de cruauté, et ils déclarèrent qu'ils n'obéi-

raient point à de pareils ordres. Maximien n'était pas loin, car il s'était arrêté près d'Octodure pour se délasser des fatigues de la route. Des courriers y étant venus pour lui apprendre que cette légion, rebelle aux ordres impériaux, s'était arrêtée dans les défilés d'Agaune, son indignation le rendit furieux. . . . .

« Ce lieu (Agaune) est à environ soixante milles de la ville de Genève, et à quatorze milles de la tête du lac Léman, que le Rhône traverse : il est situé dans une vallée entre les montagnes des Alpes. On y aborde difficilement par un chemin rude et étroit, parce que le Rhône, qui mouille le pied des rochers, laisse à peine une levée suffisante pour y passer : mais les gorges une fois franchies, on découvre tout à coup entre les rochers une plaine assez spacieuse. C'est là que s'était arrêtée la légion sainte.

« Maximien, ayant donc appris la réponse des Thébéens, s'abandonnant aussitôt et sans retenue aux transports de sa colère pour leur désobéissance à ses ordres, les fit décimer afin de forcer les autres, par la crainte, de se soumettre à ce qu'il exigeait, et il réitéra l'ordre de les contraindre à poursuivre les chrétiens. »

« A cet ordre odieux des murmures éclatent dans le camp des Thébéens. Les légionnaires, exhortés par leur primicier Maurice, par Exupère son aide de camp, et Candide, prévôt de la troupe qu'enflamme déjà la sainte ardeur du martyre, font adresser à Maximien ces représentations aussi fortes que respectueuses :

« Nous sommes vos soldats, seigneur, mais sans cesser, comme nous le confessons librement, d'être les serviteurs de Dieu ; nous vous sommes comptables du service militaire, et à lui de notre innocence : nous avons reçu de vous, à titre de paye, le salaire de nos

services, et nous tenons de lui le principe de la vie : nous ne pouvons aucunement obéir à l'empereur en reniant notre Créateur ; oui, notre Créateur et le vôtre, que vous le confessiez ou non. Si nous ne sommes point incités à l'offenser, nous vous obéirons encore, comme nous avons fait jusqu'à présent ; autrement, nous lui obéirons plutôt qu'à vous ; nous vous offrons nos services contre quelque ennemi que ce soit, mais nous regardons comme un crime de tremper nos mains dans le sang des innocents ; nos bras savent combattre contre les impies et contre vos ennemis, mais ils ne savent point égorger les gens de bien et des citoyens : nous n'oublions pas que nous avons pris les armes pour leur défense et non pour leur destruction ; nous avons toujours combattu pour la justice, pour la piété, pour la sûreté des innocents ; telle a été jusqu'ici la récompense des périls auxquels nous avons été exposés. ....Vous nous ordonnez de faire la recherche des chrétiens pour les punir : vous n'en avez plus d'autres à chercher ; nous voici, confessant hautement Dieu le père, créateur de toutes choses, et Jésus-Christ son fils, et le Saint-Esprit. Nous avons vu égorger les compagnons de nos travaux et de nos périls, et leur sang a rejailli sur nous ; et cependant les supplices et la mort de nos très-saints camarades ne nous ont arraché ni larmes ni plaintes ; nous avons au contraire chanté leurs louanges, et nous nous sommes réjouis de ce qu'ils avaient été trouvés dignes de souffrir pour le Seigneur leur Dieu. Et maintenant même le péril extrême où nous sommes de perdre la vie ne nous a point inspiré la rébellion ; le désespoir, du moins, qui est si courageux dans les grands dangers, ne nous a point armés contre vous, seigneur : nous voici les armes à la main, et nous

ne résistons pas; parce que nous aimons mieux recevoir la mort que de la donner, et mourir innocents que de vivre coupables. Si vous exigez de nous quelque chose de plus, si vous nous donnez encore de pareils ordres, ou si vous allez au delà, nous sommes prêts à braver le fer, le feu et tous les supplices; nous confessons que nous sommes chrétiens, nous ne pouvons persécuter ceux qui professent comme nous le christianisme[1]. »

« Maximien, après avoir entendu ces représentations et reconnu l'attachement inviolable des Thébéens à la foi de Jésus-Christ, désespérant enfin de pouvoir vaincre leur glorieuse contenance, prononça l'arrêt de mort contre tous, et ordonna que l'exécution s'en fît par des troupes qui les investiraient. Les exécuteurs, arrivés au poste de la bienheureuse légion, tirèrent leurs épées sacriléges contre ces saints hommes, qui ne cherchaient point, par amour de la vie, à éviter la mort. Ils étaient massacrés de toute part sans la moindre plainte, sans aucune résistance; ayant au contraire mis bas les armes, ils présentaient leur tête, leur gorge, leur corps sans défense à leurs persécuteurs, à leurs assassins. Ni la considération de leur grand nombre, ni la confiance dans les armes dont ils étaient munis, ne les portèrent à vouloir soutenir par la force la cause de la justice; mais se rappelant uniquement qu'ils confessaient alors Celui qui fut conduit à la mort sans se plaindre, et qui, comme un agneau, n'ouvrit point la bouche, semblables à un troupeau de brebis consacré au Seigneur, ils se laissèrent pareillement mettre en pièces par ceux qui fondirent sur eux comme des loups furieux. »

. . . « C'est ainsi que fut massacrée cette légion

1. S. Eucher dit avec plus d'énergie : *Christianos nos fatemur, persequi Christianos non possumus.*

véritablement angélique, qui, comme on ne peut en douter, est maintenant unie dans le ciel avec les légions d'anges, pour y chanter à jamais les louanges du Seigneur Dieu des armées. »

Tout l'ouvrage du chronologiste valaisan est écrit d'un style ferme et sobre, avec une rapidité rare dans ce genre de discussion critique, et l'on ne peut s'empêcher de regretter, en le lisant, que les savants auxquels de Rivaz communiqua ses *Éclaircissements*, pour les aider dans leurs propres recherches, n'aient pas signalé l'auteur à l'Académie des inscriptions et belles-lettres comme un savant digne de lui être associé. Elle aurait ajouté à la précieuse collection de ses Mémoires quelques beaux travaux de plus[1].

Le nom de Riccoboni a été popularisé par des romans qu'une sensibilité vraie, et plus encore la charmante et naturelle élégance du style, ont rendus classiques. L'auteur des *Lettres de Fanny Butler* et de *Mlle de Lussan* appartenait à la France par sa naissance et son éducation; mais l'acteur de la Comédie italienne qui lui donna son nom en l'épousant était Italien. Lui et son père ont écrit des livres sur le théâtre et son histoire, sur l'art de la déclamation et du comédien. Aucune qualité originale ne distingue ces ouvrages, écrits d'ailleurs avec une abondance et une facilité tout italiennes. Ce qu'il y a de curieux seulement à relever dans les livres du père, c'est un senti-

1. Commencé en 1743 et avant que les Bollandistes eussent à leur tour, en 1758, traité le sujet, le travail de P. de Rivaz ne vit toutefois le jour qu'après la mort de l'auteur, qui mourut en 1772, à Moutiers, en Tarentaise, où il dirigeait les salines royales. Un de ses fils, vicaire général de Dijon, publia plus tard les *Éclaircissements*. Cet ouvrage, devenu très-rare, parut à Paris, en 1779.

ment très-sincère et naïvement exprimé des dangers du théâtre pour la morale publique. Ce comédien, le plus pieux et même le plus dévot qui ait jamais paru sur la scène depuis saint Genest, reconnaissant qu'il ne pouvait être question de supprimer le théâtre, devenu un mal consacré et nécessaire, proposait de le réformer du moins, en bannissant du répertoire toutes les pièces dont l'amour passionné serait le protagoniste : *Cid* et *Phèdre* figuraient en tête de cette liste de proscription. On voit que Rousseau avait été devancé par le Lelio de la comédie italienne[1]. Riccoboni le fils, dont l'abbé Voisenon disait : « c'est un homme à qui Dieu paraît n'avoir donné beaucoup d'esprit que pour lui faire prendre éternellement un mauvais parti, » composa, à l'exemple de sa mère, comédienne aussi et auteur, des comédies dont quelques-unes, pour être écrites en vers français, n'ont pas mérité pour cela d'être sauvées de l'oubli. Cet honneur était réservé à l'œuvre d'un autre Italien, *le Bourru bienfaisant* de Goldoni.

Goldoni, qui fut un poëte heureux et qui mérita son bonheur par la naïve bonhomie avec laquelle il savait en jouir et en parler, arriva en France vers 1761, précédé d'une brillante et dangereuse célébrité. Ses compatriotes l'avaient surnommé le Molière de l'Italie. *Le Bourru bienfaisant* donna la vraie mesure du génie comique de cet agréable et fécond inventeur. Une situation intéressante, des scènes bien conduites, des sentiments doux et honnêtes, du naturel surtout et de la bonhomie, un dialogue facile et bien coupé, préparaient le succès; les acteurs et l'étonnement firent le reste. La pièce avait assez de vie pour se maintenir au

1. La *Réformation du théâtre de Riccoboni* est de 1743. La lettre à d'Alembert, de 1758.

théâtre, où l'action est tout, mais pas assez de fonds et de mérite littéraire pour occuper une place très-élevée dans l'histoire littéraire de la comédie française. Plus correctement écrite que les drames de Sédaine, auxquels elle ressemble, elle leur est inférieure par tout le reste et ne vient qu'après son aînée, *le Philosophe sans le savoir*.

Bien avant Goldoni, au plus fort des premiers triomphes de Voltaire sur la scène tragique, un ministre genevois, qui s'y serait attendu, Pierre Clément, disputa à l'auteur de *Zaïre* le sujet de *Mérope* dont Maffei avait montré l'intérêt pathétique. Voltaire punit le poëte téméraire de son audace en l'appelant *Clément Maraud*. Ce maraud avait beaucoup d'esprit, mais plus d'esprit que de conduite. Prêchant à Paris dans les ambassades protestantes, il s'était en même temps épris de littérature légère et avait fait jouer une comédie de sa façon. Il lui en coûta la perte de son titre ecclésiastique, dont les pasteurs de Genève l'invitèrent à se dépouiller. Alors, introduit par ses amis d'Angleterre dans la société brillante de Londres et de Paris, il se livra tout entier à la critique et à la poésie. Il était fait pour l'une; quelques bons vers de sa *Mérope*, tragédie compliquée et obscure, ne prouvent pas qu'il fût né pour l'autre[1]. Quoi qu'il en soit, les comédiens ayant refusé de jouer sa *Mérope*, parce que celle de Voltaire avait été reçue avant la sienne, il se résigna au service qu'on lui rendait, fit imprimer sa pièce et loua de bonne grâce celle de son illustre rival dans les lettres qu'il adressait à milord Waldegrave, pour le tenir au courant des nouvelles littéraires de Paris. Cette correspondance critique,

1. Il avait imaginé de faire Égisthe amoureux et Mérope jalouse. On devine le résultat de cette complication mal trouvée.

la première de ce genre, puisqu'elle a précédé celles de Grimm, de Diderot, de La Harpe, a été publiée et est connue sous le titre de *Cinq années littéraires.* Elle embrasse la courte période de 1748 à 1752.

Le goût de Clément a des faiblesses et n'est pas toujours le grand goût; le critique affecte trop souvent le ton dégagé et galant, mais il écrit d'ordinaire avec une vivacité et une élégance faciles que relèvent très-agréablement des idées ingénieuses et des jugements fins, le plus souvent solides et toujours indépendants. L'indépendance est la qualité la plus réelle de ce critique distingué, il ne biaise jamais. Ayant à se justifier des libertés qu'il avait prises à l'égard de certains ouvrages : « Il y a, disait-il, (en 1751), un commerce de fadeurs depuis trop longtemps établi entre nos écrivains, un trafic de louanges mutuellement prodiguées, un droit mis sur les âmes, un poids sur les esprits; doublement républicain, né à Genève et dans les lettres, je ne veux point tenir ma pensée dans une prison perpétuelle. Je veux qu'il soit dit que dans ce siècle de lait et de miel, il s'est trouvé un homme franc du collier, qui, sans aucun mauvais dessein ni procédé contre qui que ce soit, et pour le moins aussi disposé que personne à l'admiration et à l'indulgence, en un mot, avec un cœur honnête et bon, mais sans fadeur comme sans méchanceté, aura osé penser tout haut, parler sans fard, persister, s'il le fallait, dans *l'opposition* (il écrit à un Anglais) plutôt que d'être pair du royaume et ne prostituer son suffrage ni à sa vanité, ni à son intérêt, ni même à sa reconnaissance. »

Voltaire aurait dû être content de la manière dont Clément jugea le *Siècle de Louis XIV* à sa première apparition. « C'est dans le plus vif de l'enchantement que j'aime à interrompre ma lecture pour vous faire part

de mon plaisir. Voilà comme il faut écrire l'histoire; c'est avec cette rapidité, cette simplicité, cette noblesse, cette impartialité hardie, cette variété de vues et ces réunions de traits, qu'il faut parler à l'esprit, aux yeux et à la mémoire. Qu'on dise tant qu'on voudra que ce n'est point encore là ce style plein, majestueux, et à grands flots, de nos modèles en ce genre; c'est un style qui m'instruit promptement, et qui me donne à penser, à imaginer, et qui me charme; que m'importe le reste? »

Beaucoup de pages de ce genre, des articles sur l'*Esprit des Lois*, sur l'*Humour*, sur le parterre anglais comparé au parterre français, et de bons procès faits en courant aux mauvaises productions du jour, rangeraient les *Cinq Années littéraires* parmi les meilleurs recueils de cette espèce, si Clément n'avait pas entremêlé ses nouvelles, d'extraits et de citations trop copieuses de la littérature libertine du temps, avec des commentaires qui prêtent à l'épithète de mauvais sujet que Grimm, l'un de ses premiers successeurs dans le métier de correspondant littéraire, lui a infligée pour d'autres méfaits moins avérés [1].

1. L'article de Grimm (tome V, p. 228), d'ailleurs incohérent et inexact, est l'écho des ressentiments de Voltaire : « Comme ces feuilles (les *Cinq Années littéraires*) étaient très-satiriques et très-mordantes, qu'il y avait plus d'esprit qu'on n'en connaissait à Clément Maraud, on disait que M. de Buffon les fournissait à ce coquin subalterne, et décochait ainsi derrière lui des traits sanglants contre amis et ennemis. Ce qu'il y a de certain c'est que cet illustre philosophe a eu des liaisons avec ce mauvais sujet. » Clément a pu être injuste pour M. de Réaumur, mais ce n'est pas Buffon qui a dicté au critique ce jugement sur l'*Histoire naturelle* : « Je n'ai point encore achevé de lire le quatrième volume de l'*Histoire naturelle*, de MM. de Buffon et Daubenton ; je n'ai pas même dessein de l'achever ; ce sont des histoires d'animaux domestiques, des descriptions du cheval, de l'âne, du taureau, qui ne m'intéressent guère ; mais le *Discours sur la nature des animaux*, qui précède ces détails, et qui

Interrompu tout à coup dans sa carrière de critique par une altération subite et bizarre de ses facultés, le pauvre Clément, enfermé à Charenton, sortit de la scène au moment où cette grande agitation d'opinions dont il avait vu les préludes, allait éclater dans toute sa pétulance et son ivresse.

Ce moment a une date précise dans l'histoire littéraire. C'est cette année 1754 où Voltaire, revenu de Berlin et désormais plus philosophe que poëte, prend position aux portes de la France, et où Jean-Jacques Rousseau, à Montmorency, médite *Émile* et le *Contrat social.* Depuis ce moment jusqu'à la Révolution française une période de trente-cinq années s'écoule, durant laquelle on voit les grands écrivains du siècle grandir encore, puis disparaître, sans que l'esprit nouveau, passant d'un enthousiasme à un autre, cesse de se fortifier tour à tour de la lutte et du mélange des opinions, sans que la littérature, affaiblie par ces pertes, exerce moins d'empire sur les sentiments publics. Témoins du triomphe social des lettres et de la philosophie, quelques étrangers se sont mis à la roue du char triomphal, les uns pour le pousser, les autres pour le retenir, ou, plus ambitieux, pour le diriger; mais la plupart ont été encore plus observateurs qu'acteurs dans la révolution intérieure de la société française qui a précédé la révolution politique. Ce que leurs écrits

fait la cinquième partie du volume, je l'ai lu d'un bout à l'autre avec un plaisir infini. Vous y reconnaîtrez bien M. de Buffon, son style plein, élevé, harmonieux, rapide et philosophique, sans sécheresse, sa grande manière de penser et d'écrire; mais il me semble que de temps en temps il affirme un peu plus qu'il ne prouve ; j'y trouve quelquefois une certaine déclamation d'idées, un enthousiasme de raisonnement, un ton de Malebranche fait pour entraîner l'imagination, mais qui ne satisfait pas toujours les esprits sévères. »

en racontent, est à ce titre d'un intérêt qu'il serait superflu de démontrer.

Nous avons indiqué quels traits de son génie et de son caractère, l'auteur d'*Héloïse* et d'*Émile* tenait de son berceau, nous n'y reviendrons pas. Ce n'est pas à Genève, c'est à Paris que le grand écrivain mûrit son talent, dans l'entretien éloquent de Diderot, dans la société de tous ces hommes de lettres bien parlants, de ces grands seigneurs mieux parlants encore, de la marquise de Créquy, de Mme de Boufflers, de Mme d'Épinay et de tant d'autres femmes distinguées par les grâces de l'esprit et du langage. Son instinct d'artiste lui apprit tout seul de quelle harmonie, de quel coloris la prose française était susceptible; mais si depuis Racine personne n'a comme Rousseau renouvelé le prodige de cette langue touchante qui sait le chemin du cœur, s'il n'a pas fini par être simplement un prêcheur boursouflé et monotone, car telle était la pente de son talent, s'il est parvenu à tempérer son accent naturellement déclamatoire et à plier son style à une étonnante variété de tons et de formes, il le doit uniquement à sa patrie adoptive, à la société où il a vécu et qui l'a fait écrivain quand il ne pensait, lui, qu'à être musicien[1].

1. Ce qui lui est resté malgré tout, de son origine, est facile a discerner dans ses écrits. Ce sont moins des expressions, des façons de dire, que le défaut de certaines nuances de goût quelquefois et une sorte d'apprêt trop marqué ou de lenteur. M. V. Cousin l'a bien fait ressortir dans sa délicate étude sur le style de la Profession de foi du vicaire savoyard. Ce dernier morceau, le plus travaillé qui soit sorti de la plume de J. J. Rousseau, présente moins de ce genre de défectuosités que les *Confessions* ou même la *Nouvelle Héloïse*, où on en trouverait des exemples sans trop chercher. Nous n'avons pas l'autorité qui rendrait ce travail utile; nous nous bornerons à indiquer comme des réminiscences de la

Il faut bien croire à la vertu communicative de cette facilité à tout dire et à bien dire, si particulière aux Français et si brillante dans la société parisienne du dix-huitième siècle, lorsqu'on voit deux étrangers tombant, l'un d'Allemagne, l'autre d'Italie, au milieu de ce monde, Grimm et l'abbé Galiani, y devenir en peu de temps de vrais écrivains français, non pas également originaux ni également spirituels, mais pareillement habiles à rendre dans cette langue d'adoption une pensée qui n'est pas d'emprunt, comme leur idiome.

La correction était le moindre souci de l'abbé napolitain, et ses amis revoyaient ses écrits; mais lequel d'entre eux lui a donc prêté cette verve si plaisante, cette légèreté et cette souplesse de style merveilleuses, qui après un siècle font relire encore avec délices ses charmants et profonds dialogues? « J'étais une plante parisienne, » disait-il en soupirant lorsque, revenu à Naples, après dix ans de séjour à Paris, pour être « conseiller de commerce dans un royaume qui n'avait pas de commerce, » il se rappelait les salons de Mme d'Épinay, ceux de Mme Necker, celui de Mlle de L'Espinasse, les soupers chez le baron d'Holbach avec Diderot et les amis choisis de la grande Boulangerie, ce souper mémorable entre les autres où la cour du parlement philosophique (tous les dîneurs rassemblés) décida par un arrêt irrévocable, qu'un monstre gai vaut mieux qu'un sentimental ennuyeux; enfin les dî-

langue familière du pays natal, les endroits suivants des *Confessions:* « *Comme que* j'aie pu m'y prendre.— Moi qui avais tant de peine d'être à mon aise avec les nouveaux usages, j'*y* fus avec lui du premier moment. — Elle (Mme d'Houdetot) *me* causa lontemps. — Je savais *des multitudes* de chansons. — Duclos seul, au-dessus de cette jalousie, parut même *augmenter d'amitié* pour moi. — Si ces lettres *sont encore en être*, etc. »

ners de Mme Geoffrin, à qui il écrivait : « Me voici donc tel quel, toujours l'abbé, le petit abbé, votre petite chose. Je suis assis sur ce bon fauteuil, remuant des pieds et des mains comme un énergumène, ma perruque de travers, parlant beaucoup et disant des choses qu'on trouvait sublimes et qu'on m'attribuait. Ah! madame, quelle erreur. Ce n'était pas moi qui disais tant de belles choses, vos fauteuils sont des trépieds d'Apollon et j'étais la sibylle, soyez sûre que sur les chaises de paille napolitaines je ne dis que des bêtises[1]. » Ces brillantes lueurs que la conversation parisienne faisait jaillir de son esprit avaient un air de franc paradoxe, mais, en réalité, elles éclairaient toujours quelques faces inaperçues des questions jetées sur le tapis; le paradoxe consistait à donner ces éclairs pour le soleil de la vérité. L'abbé s'amusait cordialement de ces jeux de lumière, il n'en était pas la dupe et ne se piquait en aucune façon de former des systèmes conséquents de ces aperçus de vérités. Qu'on essaye par exemple, de faire tenir ensemble tous ces aphorismes dont il était l'inventeur :

« L'honneur cause une certaine démangeaison de plaisirs qu'on pourrait très-bien appeler le chatouillement de la vertu. »

« L'homme est un animal religieux : l'éducation est la même pour l'homme et pour les bêtes. Elle se réduit toute à ces deux points : *Apprendre à supporter l'injustice, apprendre à souffrir l'ennui.* »

« Le hasard, père de la fortune, est souvent beau-père de la vertu. »

« La politique est la science de faire le plus de bien

1. Correspondance de l'abbé Galiani, t. I, p. 323.

possible aux hommes avec le moins de peine possible, selon les circonstances. »

« Que chacun parle selon ses intérêts et on ne disputera plus dans ce monde. Le galimatias et le tintamarre viennent de ce que tout le monde se mêle de plaider la cause des autres et jamais la sienne. L'abbé Morellet plaide contre les prêtres, Helvétius contre les financiers, Beaudeau contre les fainéants, et tous pour le plus grand bien du prochain. Peste soit du prochain ! Il n'y a pas de prochain. Dites ce qu'il vous faut ou taisez-vous. »

On sait par quelles boutades et par quelles plaisantes histoires jetées à l'improviste dans la conversation, Galiani, venu à Paris pour écouter, eut bientôt des auditeurs. En philosophie, en politique, en morale, il improvisait des apologues d'un goût familier, napolitain, très-rabelaisien à l'occasion, qui scandalisaient les gens sérieux, et démontaient, selon le cas, tantôt les croyants, tantôt les incrédules. Celui des dés pipés, inventé sur le coup pour réfuter le baron d'Holbach qui faisait du hasard le dieu de l'univers, est connu[1]. Un autre jour, au Grand-Val, causant après dîner avec Diderot, Grimm et un M. Leroy, ce dernier prétendait que c'est la méthode qui fait valoir, et Grimm, au contraire, que c'est la méthode qui gâte. L'abbé Galiani interrompit les discoureurs, qui n'en finissaient pas : « Mes amis, je me rappelle une fable. Un jour, au fond d'une forêt, il s'éleva une contestation sur le chant entre le rossignol et le coucou. Chacun prisa son talent. « Quel oiseau, di-

1. L'abbé l'a répété dans une de ses lettres à Mme d'Épinay, en ajoutant que si tout était régi par le hasard, il n'y aurait pas d'injustice dans le monde, rien n'étant si juste que le hasard. *Correspondance* t. I, p. 18.)

« sait le coucou, a le chant aussi facile, aussi « naturel et aussi en mesure que moi? — Quel oiseau, « disait le rossignol, l'a plus doux, plus varié, plus écla- « tant, plus léger, plus touchant que moi? » Enfin, car la fable est un peu longue, ils vont cherchant partout un bon juge. En traversant une prairie, ils aperçoivent un âne des plus graves et des plus solennels.... Depuis la création de l'espèce, aucun n'avait porté d'aussi longues oreilles. « Ah! dit le coucou, voilà notre affaire. » L'âne consent à entendre les parties en digérant. — « Commencez, la cour vous écoute. » Le coucou dit : « Monseigneur, il n'y a pas un mot à perdre de nos rai- « sons. Saisissez bien le caractère de mon chant, et sur- « tout daignez en observer l'artifice et la méthode; » puis, se rengorgeant et battant chaque fois des ailes, il chanta : « Coucou, coucoucou, coucou, coucoucou, « coucou, » et après avoir combiné cela de toutes les manières possibles, il se tut. Et le rossignol, sans préambule, déploie sa voix, s'élance dans les modulations les plus hardies, suit les chants les plus neufs et les plus recherchés; on entendait les sons descendre et murmurer au fond de sa gorge comme l'onde du ruisseau qui se perd soudainement entre des cailloux.... Emporté par son enthousiasme, il chanterait encore; mais l'âne, qui avait déjà bâillé plusieurs fois, l'arrête et lui dit : « Je me doute que ce que vous avez chanté là est « fort beau; mais je n'y entends rien. Cela me paraît « bizarre, brouillé, décousu; vous êtes peut-être plus « savant que votre rival, mais il est plus méthodique « que vous, et je suis, moi, pour la méthode. » Les contes de l'abbé sont bons, ajoute Diderot qui avait noté celui-là, mais il les joue supérieurement. Vous auriez trop ri de lui voir tendre le cou en l'air et faire la petite

voix pour le rossignol, se rengorger et prendre le ton rauque pour le coucou, redresser ses oreilles et imiter la gravité bête de l'âne, et tout cela naturellement et sans y penser ; c'est qu'il est pantomime depuis la tête jusqu'aux pieds. »

« C'est Platon, avec la verve et les gestes d'Arlequin, » dit Grimm de son côté, qui ne se lasse pas d'admirer le coup d'œil lumineux et profond, l'érudition vaste et solide de ce petit être né au pied du mont Vésuve. A l'entendre, l'abbé Galiani aurait été l'homme le plus propre à faire la véritable histoire de l'Église, parce qu'il venait de leur démontrer au coin du feu, que cette histoire était celle d'un gouvernement et non d'une religion. Si l'abbé avait en effet écrit l'histoire dont il venait de peindre une des faces en causant, Grimm, Diderot et les saints de la grande Boulangerie auraient eu du mécompte, parce que, avec son œil pénétrant, Galiani n'aurait pas manqué de s'apercevoir que son histoire avait une autre face, et, avec son indépendance ordinaire, l'aurait dit en se moquant d'eux.

La joie de son esprit était précisément de montrer aux hommes à idées, qu'ils n'avaient pas tout vu là où ils avaient cru tout voir, et que faute d'un aperçu négligé par eux, pensant tenir la vérité, ils ne tenaient rien du tout. Les économistes l'apprirent à leurs dépens, lorsque l'abbé Galiani, à qui depuis sa jeunesse l'économie politique était familière, pour l'avoir étudiée dans les faits et dans l'histoire, fit paraître ses *Dialogues* sur cette matière fameuse du libre commerce et de la libre exportation des blés, clef de voûte du système prêché par l'école philanthropique du docteur Quesnay. Rien de plaisant et de charmant comme ces conversations après dîner, où le chevalier Zanobi, pressé

de questions par le marquis de Roquemaure et un président du parlement de Paris, qui veulent savoir au plus tôt si lui, chevalier Zanobi, il est pour ou contre l'édit de 1764 qui a proclamé en principe la liberté du commerce, s'il est *exportiste*, en un mot, ou s'il ne l'est pas, de digressions en digressions, d'histoire en histoire, de plaisanterie en plaisanterie, fait traverser à ses questionneurs des pays tout nouveaux, sans jamais arriver au gîte, accordant l'éloge et le reprenant, à la manière de Socrate, et ayant toujours l'air d'abonder dans le sens opposé à la conclusion qu'il prépare. « Chevalier, êtes-vous exportiste, oui ou non ? » s'écrie le marquis impatienté. « Je ne suis pour rien, répond l'autre ; je suis pour qu'on ne déraisonne pas. L'exportation du sens commun est la seule qui me fâche. » Galiani écrira ensuite à Mme d'Épinay pour adoucir l'abbé Morellet, qui se montrait furieux des *Dialogues* : « l'abbé aux idées liées s'apercevra, à la deuxième ou troisième lecture, que le chevalier Zanobi est le plus grand sceptique et le plus grand académique du monde, qu'il ne croit rien en rien, sur rien de rien. » Mais l'abbé napolitain exagère ; il est très-convaincu que l'édit est illusoire, faute de mesures bien prises pour en assurer l'exécution ; dangereux, faute de mesures pour en préparer les effets, et que les économistes, avec leur roman de la nature, d'un peuple agriculteur et de l'exportation pour l'exportation, étaient proprement des niais, mais des niais redoutables.

Quoi ! la nature laissée à elle-même n'amène-t-elle pas l'équilibre de tout, qui est le bonheur ? « La nature, répond le chevalier, ne vous y fiez pas. — Comment ? que je me méfie de la nature ? — Sans doute ; la nature est quelque chose d'immense, d'indéfini, elle est le

digne ouvrage de son Créateur. Et nous, qui sommes-nous? Des insectes, des atomes, des riens. Comparons-nous. Sans doute la nature revient fidèlement toujours aux lois que son auteur lui a données, pour durer un temps indéfini. Sans doute elle remet toutes les choses en équilibre; mais nous n'avons que faire d'attendre ce retour et cet équilibre. Nous sommes trop petits; le temps, l'espace, le mouvement devant elle ne sont rien; mais nous ne pouvons pas attendre. Ne faisons donc point alliance avec la nature; elle serait trop disproportionnée. Notre métier ici-bas est de la combattre. Regardez autour de vous. Voyez les champs cultivés, les plantes étrangères introduites dans nos climats, les vaisseaux, les voitures, les animaux apprivoisés, les maisons, les rues, les ports, les digues, les chaussées. Voilà les retranchements dans lesquels nous combattons; tous les agréments de la vie et presque notre existence même sont le prix de la victoire. Avec notre petit art et l'esprit que Dieu nous a donné, nous livrons bataille à la nature et nous parvenons souvent à la vaincre et à la maîtriser en employant ses forces contre elle. Combat singulier et qui par là rend l'homme l'image de son Créateur. »

Mais encore, le peuple le plus heureux de la terre ne serait-il pas, après tout, un peuple d'agriculteurs? La réponse du chevalier est une de ses lanternes sourdes, comme dit le marquis : « Il les découvre subitement, il vous les tourne aux yeux, il vous éblouit, et pendant que vous êtes occupés à vous reconnaître, il gagne bien du chemin. » Voici donc la lanterne. « Un peuple agricole est une nation de joueurs. » Il faut lire ce parallèle de l'agriculteur et du joueur qui, dans les conditions de l'agriculture d'alors, était trop ressemblant et trop juste, et que termine un vif éloge du génie de Colbert, qui a arra-

ché la France à la fainéante indigence de l'état agricole, et rendu les Français moins caracolants, à la vérité, dans les tournois, mais plus navigateurs sur l'Océan et plus adroits dans les ouvrages des arts et du savoir.

Les écrivains (lisez les économistes) avaient pourtant trouvé une solution absolue du grand problème qui était bien belle et qui était tout autre. Le marquis y a regret. « Oh, les écrivains ! répond le chevalier. Écoutez ! de quoi s'agit-il? Quelle est la corvée du sage ? De trouver le plus grand bien possible à faire aux hommes avec le moins de mal possible. C'est une approximation.

« Rien en politique ne peut se pousser à l'extrême. Il y a un point, une borne jusqu'à laquelle le bien est plus grand que le mal ; si vous la passez, le mal l'emporte sur le bien.

LE PRÉSIDENT.

Et comment trouver ce point ?

LE CHEVALIER.

Le sage seul le calcule. Le peuple le sent par instinct. L'homme en charge l'aperçoit avec le temps. L'écrivain moderne ne s'en doute jamais.

LE PRÉSIDENT.

Par cette charmante gradation j'entends très-bien ce que vous voulez dire. Comme les sages sont extrêmement rares, je vois que vous faites plus de cas des sensations du peuple et de la pratique des gens en charge que des opinions des auteurs.

LE CHEVALIER.

Si vous m'avez compris, gardez-moi le secret.

LE PRÉSIDENT.

Mais pourquoi faites-vous si peu de cas de tous ces écrits économiques ?

LE CHEVALIER.

Parce qu'ils sont l'ouvrage de gens de bien.

LE PRÉSIDENT.

Comment cela ? Ce que vous dites me paraît étrange.

LE CHEVALIER.

La vertu, le désir de faire du bien est une passion en nous comme toutes les autres. Elle est rare à rencontrer ; mais lorsqu'elle se rencontre, elle est trop violente. Elle est même plus violente qu'aucune autre ; car pendant que l'aiguillon du bien nous anime, aucune bride de remords ne nous arrête. Cette violence et cette fougue produisent l'enthousiasme. On se persuade sans discussion de ce qu'on désire, et on persuade les autres par la chaleur du discours, et parce qu'on est homme vertueux. On ne dit pas de bonnes raisons, mais on a la franchise de la vérité, le courage de la vertu, le feu de sa propre persuasion, et on entraîne les autres qui ne voient aucun motif de méfiance. Croyez-moi ; ne craignez pas les fripons ni les méchants, tôt ou tard ils se démasquent. Craignez l'honnête homme trompé ; il est de bonne foi avec lui-même, il veut le bien, et tout le monde s'y fie ; mais malheureusement il se trompe sur les moyens de le procurer aux hommes.

LE PRÉSIDENT.

Selon ce que vous dites, il paraît que vous laisseriez gouverner les hommes plutôt par les méchants que par les gens de bien ?

LE CHEVALIER.

Je ne dis pas cela. Mais je veux vous faire connaître combien il est difficile de rencontrer le grand homme. Le grand homme doit réunir des qualités opposées, extrêmes, presque impossibles à accoupler, il doit avoir

le désir ardent du bien qu'a l'homme vertueux, réuni au calme et pour ainsi dire à l'indifférence qu'en ont les méchants. Il doit vouloir ardemment, et cependant discuter tranquillement, attendre patiemment. Cela est presque miraculeux. La nature fait souvent une perfection, mais deux ensemble, c'est son ouvrage le plus rare. »

Voilà quelques exemples de la façon d'argumenter de l'abbé Galiani et du tour qu'il donne à ses idées. Les principes posés par le chevalier Zanobi dans le cours des dialogues, le pourquoi des phénomènes économiques qu'il examine en passant sont d'accord, pour la plupart, avec les notions mieux établies aujourd'hui de la science. A ses yeux, la question de la libre exportation des blés était une niaiserie dans l'état général de la législation française et des idées. « Espérez-vous, fait-il dire à son président, qu'avec le temps nous puissions parvenir à voir la perception des impôts simplifiée, la charge proportionnelle au revenu, le tarif rendu uniforme et reculé aux frontières, la variété gênante des provinces d'État, d'élections étrangères, réputées étrangères, abolie; les lois rendues claires et générales, l'absurde bigarrure des Coutumes détruite, le grand nombre de charges inutiles supprimées et mille autres améliorations qui restent encore à faire? » Écoutons la réponse du chevalier, elle est brève.... « Si.... mais voici le marquis qui arrive. » Galiani entendait-il que cette révolution dans l'organisation de la France, ne pourrait être produite que par une révolution dans son état politique? Probablement, et c'est pourquoi il n'a pas voulu le dire, car l'abbé n'aimait pas les révolutions et se défiait des républiques; il prétendait que la pensée était après tout plus libre dans

une monarchie puissante : « Au fond, les républiques ont l'esprit mesquin, concentré, soupçonneux, hargneux ; et si la corruption y pénètre une fois, elles sont persécutrices. Mais les grands empires ont un repos naturel, fondé sur la grandeur de leurs forces et la majesté du mépris. Cela est bien autrement rassurant. »

L'abbé devait scandaliser beaucoup le baron d'Holbach par ses maximes politiques qui étaient en tout l'opposé de celles du *Militaire-philosophe* et du *Système social;* il ne parlait jamais des mesures de gouvernement qu'avec l'indulgence d'un homme qui sait par expérience, que « personne n'a jamais lié dans sa vie quelque chose que ce soit, avec de la ficelle ou du fil, sans donner un tour de trop ou sans faire un nœud de plus. » Le chevalier Zanobi, se moquant des calculs politiques des économistes, qui ne sont bons qu'à lire après le dîner, en voiture ou à la campagne, à amuser l'esprit et à empêcher les hommes de médire de leur prochain: « Belle avance, répond le marquis, s'ils ne médisent pas de leur prochain, ils médisent du gouvernement et c'est bien pis.

LE CHEVALIER.

Ces écrivains ne sont pas accoutumés à regarder le gouvernement comme leur prochain.

LE MARQUIS.

Ils ont tort, et très-grand tort. Je crois tout aussi blâmable de calomnier le gouvernement que de médire de son prochain : je crois que tout honnête homme doit penser comme moi.

LE CHEVALIER.

N'oubliez pas de me compter parmi les honnêtes hommes qui sont de votre avis, et permettez que je continue.... »

On n'en finirait pas, si l'on voulait relever toutes les pensées originales, tous les mots de sens répandus dans ce curieux livre et jetés en passant, par les interlocuteurs; ils perdent beaucoup à être arrêtés au passage. Le mouvement et le naturel de cette amusante causerie, où chaque personnage pense et parle selon son caractère, en forment l'attrait durable et placent les dialogues de l'abbé Galiani, y compris son dialogue de la *Femme*, au premier rang parmi les meilleures comédies causées du dix-huitième siècle.

Après les *Dialogues* il faut mentionner les fragments qu'on a publiés, et les seuls peut-être qu'il ait écrits, d'un commentaire sur Horace. Il s'y moque des commentateurs et des traducteurs du poëte, du P. Sanadon, entre autres, comme il s'était moqué des économistes. Il se divertit à leur prouver qu'ils n'entendent rien, les trois quarts du temps, à leur poëte, parce qu'ils ne savent rien des mœurs, de la culture, de la législation de l'antique Italie, et qu'ils oublient constamment qu'Horace était un des premiers commis de Mécènes, qui était lui-même ministre de l'intérieur et des affaires étrangères de l'empire, circonstance qui, selon Galiani, explique plusieurs passages importants des Odes. C'est lui qui le premier a vu des sérénades dans le *Lenesque sub noctem susurri*, de l'ode : *Vides ut alta stet.* Il entre à ce sujet dans de pittoresques détails sur les mœurs des anciens Romains, mœurs qui se conservaient encore de son temps dans la basse Italie et dans l'Espagne.

Les lettres de l'abbé à ses amis de Paris ne sont intéressantes ou même intelligibles que lorsqu'on a lu les *Dialogues*, sujet cher à Galiani et qu'il ramène continuellement, mais on y retrouve toute la verve, sinon l'élégance du chevalier Zanobi. Galiani s'y met à son

aise, et fait pleuvoir sur ses anciennes connaissances de Paris des plaisanteries qui sont des coups de pinceau pour le tableau des mœurs philosophiques et le portrait des hommes de son temps. Sans parler de ses ennemis les économistes et de « leur fameux pays d'*Evidence*, où les hommes sont vertueux et plats, » Duclos, Voltaire, le baron d'Holbach, Helvétius, Mme Geoffrin, Grimm, Mme Necker, ont leur part dans la distribution. — « L'avis de Duclos indique toujours quel est l'avis contraire de l'univers. — Voltaire a tort de dire aux philosophes : « Aimez-vous, mes enfants. » Les philosophes ne sont point faits pour s'entr'aimer, Voltaire n'a point aimé; et il n'est aimé de personne, il est craint, il a sa griffe et c'est assez. — Le baron d'Holbach est le maître d'hôtel de la philosophie. Aussi est-il « le vrai baron et « non pas le baron Grimm, car le véritable amphi- « tryon est celui où l'on dîne, et le baron Grimm ne « donne pas à dîner, ains il en demande. » — Mme Geoffrin a le tic de détester tous les malheureux, car elle ne veut pas l'être, pas même par le spectacle du malheur d'autrui. D'abord qu'elle apprendra que je suis heureux, elle m'aimera à la folie. J'ai reçu une lettre enfin de Mme Necker, je lui répondrai fort tard et par ma chancellerie. Je serai plat et poli comme une assiette de Mme Geoffrin, c'est ainsi que je punis le froid maintien de la décence. »

La décence n'était pas le fort de l'abbé napolitain. On ne pouvait exiger de lui, disait-il à Mme d'Épinay qui lui en faisait des reproches, qu'après une lecture profonde de Rabelais, il fût décent dans son style. Après cela aussi on ne s'étonne pas de l'entendre s'écrier en 1772, à propos de la traduction de Juvénal par Dussault : « On ne doit pas traduire une satire

avec décence et gravité; mais la décence tue les Français. »

Ce n'est pas de décence non plus qu'il avait donné des leçons aux causeurs des salons parisiens, dont il fut les délices pendant près de dix de leurs plus brillantes années. Ce qu'il apprit aux plus intelligents, c'est à douter même de leur scepticisme, à être indépendants de leurs propres idées, à se moquer des romans philosophiques, et à comprendre la différence qu'il y a entre deviner et savoir, entre les mots et les choses[1]. Celui de tous qui a profité le moins de ses leçons, c'est le baron d'Holbach; celui qui en tira le plus habile parti, ce fut Grimm. Quoique le maître d'hôtel de la philosophie, né Allemand, eût été naturalisé Français et élevé à Paris, il n'était Parisien que de parti pris; bienfaisant, selon quelques-uns de ses hôtes, brutal, selon d'autres, et plus distingué par son savoir et ses connaissances que par son esprit. On ne sait pas très-bien jusqu'à quel point ses convives ont été innocents des détestables ouvrages de leur amphitryon. Marmontel, écrivant ses *Mémoires* à une époque où l'opinion donnait des complices à l'athéisme de d'Holbach, crut devoir attester que jamais, au moins devant lui, Dieu, la vertu et les saintes lois de la morale, ne furent soumis, dans les fameux dîners, au débat des opinions. Marmontel en était-il bien sûr? Il comptait, pour en être

1. Les justices de l'abbé étaient d'autant plus efficaces qu'il ne s'épargnait pas lui-même. Ses amis proposant pour son portrait diverses légendes, toutes plus flatteuses les unes que les autres, l'un *Apis matinæ morcinodque;* l'autre : *Omne tulit punctum*, etc., Galiani écrivait à Grimm : « Si vous voulez y écrire ce qui me convient, écrivez-y : *Peccavi, Domine, miserere mei;* car je suis un grand pécheur qui offense Dieu continuellement, et vous me le ferez offenser encore plus par vos flatteries. » (*Lettre inédite*).

cru, sans les mémoires de Diderot et les lettres de l'abbé Galiani, qui l'a nommé, lui, Marmontel, avec Suard et « autres gens de calibre, » comme occupant le premier rang parmi les amis communs et choisis de la grande Boulangerie. L'auteur de *Bélisaire* aurait mieux fait d'avouer que les dés pipés et toutes les objections de ce genre avaient moins d'effet sur le matérialisme durement opiniâtre de d'Holbach, que les complaisantes déclamations de Diderot et les applaudissements de Naigeon.

Au contraire du savant baron, Grimm, souple et ferme à la fois, judicieux et clairvoyant, avait fortifié l'indépendance naturelle de son esprit au contact de Galiani. Il se vantait de la conformité de ses idées avec celles de l'abbé, et il est évident, quand on lit la *Correspondance littéraire*, que cette conformité datait de leur liaison formée sous les auspices de Diderot, son autre maître, et de Mme d'Épinay, et que plus d'une opinion singulière de la *Correspondance* était née dans le cerveau du chevalier Zanobi. Jusqu'alors Grimm avait été un enfant perdu de l'Encyclopédie. En 1755, « Diderot est un de ces esprits sublimes qui devinent et préviennent les siècles et la postérité, qui percent dans les profondeurs les plus ignorées de la vérité.... C'est Bacon *redivivus*.... Jamais, ose encore dire le critique, deux génies ne se sont ressemblés comme celui de Bacon et de M. Diderot : la même profondeur, la même étendue, la même abondance d'idées et de vues, la même lumière et la même sublimité d'imagination, etc. » Mais peu à peu, son dogmatisme impérieux se tempère, et le regard du sceptique s'étend à de plus lointains horizons. La prudence, le temps et la diplomatie où il met un pied, l'autre demeurant dans

la littérature, font le reste, et c'est ainsi que les jugements philosophiques et politiques de la *Correspondance*, sensiblement modifiés, finissent par trancher avec les audaces du début.

A vraiment parler, Grimm ne fut jamais naturellement qu'un philosophe d'occasion : il parlait métaphysique parce qu'il fallait bien en parler; s'il avait des convictions en cette matière, il n'en avait pas une qui fût acquise par la méditation, et s'il n'avait écouté que son goût, il n'eût jamais essayé d'en soutenir une seule. « Le modeste et humble sceptique, a-t-il dit quelque part, est presque toujours en silence. » Ses convictions littéraires étaient tout autrement fermes et décidées. Grimm est le plus hardi de tous les critiques français de son temps, et il l'est en conscience, sans parti pris ni calcul. Comme tout critique de métier, il a ses partialités et ses légèretés, ses jours d'humeur où il commence le procès d'un livre par la sentence [1]. Dans les premiers temps, il soutenait que Corneille avait le cœur aride et que, dans la fameuse scène entre Auguste et Cinna, il ne se dit pas un mot de part et d'autre qui ne soit une sottise. Il mettait La Bruyère un peu au-dessus de l'abbé Trublet; enfin il ne savait voir, mais ceci pour causes que l'on devine, dans les Essais de Nicole, que platitude, trivialité et tristesse; dans les *Lettres de quelques juifs* de l'abbé Guénée, qu'un recueil d'atrocités et de platitudes. Si l'on savait auquel

1. Ce qui attira un jour cette sage remontrance de Diderot au maître de la boutique du *Houx toujours vert* (c'est ainsi qu'il avait surnommé leur atelier de nouvelles littéraires) : « Monsieur Grimm, monsieur Grimm, votre conscience s'est chargée d'un pesant fardeau. Lorsque tout étant en silence autour de vous, vous serez en état d'entendre la voix de votre conscience dans toute sa force, vous sentirez que vous faites un métier diablement scabreux pour une âme timorée. »

de ses correspondants il adressait telle de ses lettres, on aurait quelquefois le secret de ces jugements singuliers; le roi de Prusse, par exemple, ou tel prince d'Allemagne son admirateur, aurait fort goûté le jugement sur Corneille. Mais quand il n'est le complaisant d'aucun parti ou d'aucune vanité, Grimm a le grand goût, le goût du beau et du naturel, le goût de l'antique et le sentiment du coloris et de l'harmonie. Il signalait dans l'état de la littérature française, comme deux symptômes de plus en plus fâcheux, l'abandon de l'étude des anciens et l'ignorance croissante qui en résultait. Il s'en prenait aux détracteurs des anciens, à d'Alembert, qu'il aurait volontiers condamné à ne jamais toucher aux arts et aux belles-lettres, parce qu'il ne sentait pas la raison pourquoi les anciens faisaient un cas infini de l'harmonie, et osait affirmer en pleine Académie qu'un morceau de poésie qui ne soutient pas l'épreuve de la traduction n'a qu'une beauté factice. Il en voulait à Voltaire aussi, « chez qui l'on surprend trop souvent l'envie de déprécier les anciens, » et qu'il soupçonnait de partager l'opinion scandaleuse du seigneur *Popocurante* sur Milton, Homère et l'antiquité [1]. Pour lui, qui louait avec enthousiasme Garrick et Shakespeare, et disait : « nous sommes ici un petit troupeau de vrais croyants, reconnaissant Homère,

1. Le seigneur Popocurante, personnage de *Candide*, avoue que l'*Iliade* lui cause le plus mortel ennui : « J'ai demandé quelquefois à des savants s'ils s'ennuyaient autant que moi à cette lecture; tous les gens sincères m'ont avoué que le livre leur tombait des mains, mais qu'il fallait l'avoir toujours dans sa bibliothèque comme un monument de l'antiquité et comme les médailles rouillées qui ne peuvent être de commerce. » Le noble Vénitien traite le *Paradis perdu* de poëme obscur, bizarre et dégoûtant, et son auteur de barbare qui a gâté le ciel et l'enfer du Tasse.

Eschyle et Sophocle pour la loi et les prophètes, nous enivrant des dons du génie partout où il se trouve, » il déplorait cet inconcevable dénigrement : « Il serait assurément bien malheureux pour les lettres que M. de Voltaire, dont les ouvrages sont si séduisants pour nos jeunes gens, parvînt à diminuer en eux cette vénération qu'ils doivent conserver toute leur vie pour les anciens, s'ils veulent se flatter d'obtenir quelque laurier durable dans quelque genre que ce soit. Ses ouvrages ne produiront jamais autant de bien qu'il ferait de mal par cette funeste opération. »

Ce n'est pas la seule critique judicieuse que Grimm ait faite de Voltaire; il l'admirait et le jugeait avec la même liberté respectueuse mais très-ferme. Il n'avait pas de fortes raisons pour traiter avec égard J. J. Rousseau; rien pourtant n'atteste mieux qu'il possédait naturellement les vertus du critique, que la manière vraiment mesurée et impartiale dont il parle du citoyen de Genève dans sa *Correspondance*. Excepté le reproche de mauvaise foi qui s'adresse à l'homme, et le chapitre des torts de Rousseau dans sa liaison et sa rupture avec ses amis les philosophes, tout ce que Grimm a dit alors du génie et des œuvres de Jean-Jacques est resté, dans sa froideur, le dernier mot de la critique sans passion. Souvent futile et plat, souvent hardi, élevé et admirable, tel est à ses yeux l'auteur d'*Émile*. Son admiration pour le talent de l'écrivain ne se démentit jamais. Que dom Cajot vienne avec un gros volume dénoncer les plagiats de J. J. Rousseau, Grimm lui signale un oubli : « Il fallait surtout indiquer à qui M. Rousseau a volé sa manière, son style, son éloquence, son coloris. »

Le style de la *Correspondance littéraire*, à ses meil-

leurs moments, est simple, courant, rapide plutôt que vif et nerveux. Grimm en avait un autre, dont il a fait peu d'usage. Ambitieux comme il l'était, il trouva mieux son compte à promener des princes dans l'Europe, à être leur correspondant en titre, et ensuite à prendre de l'emploi à la cour de Catherine II, qu'à composer des ouvrages de son fond. On ne peut dire à quel genre de productions son goût ou son aptitude l'eût fixé, mais il avait lors de ses débuts littéraires à Paris, montré un talent singulier et original pour la plaisanterie, qu'on appellerait aujourd'hui fantastique, et qu'il sut manier à la française. Son *Petit prophète de Brohmishbroda, Gabriel Johannes Nepomucenus Franciscus de Paule Walsstorch, étudiant en philosophie*, est un peu de la famille de *Babouc*, mais il a une physionomie allemande et une gaieté naïve que Voltaire ne lui a point prêtées ; il ne lui a prêté que l'idée malheureuse de parodier la langue des prophètes sacrés pour prononcer anathème contre la musique française et l'opéra :

« Et j'étais dans mon grenier, que j'appelle ma chambre, et il faisait froid, et je n'avais point de feu dans mon poêle, car le bois était cher.

« Et j'étais enveloppé dans mon manteau qui autrefois était bleu, et qui est devenu blanc, attendu qu'il est usé?

. . . .

« Et l'ambition m'échauffait, encore qu'il n'y eût point de bois dans mon poêle, et je disais :

« Ah ! qu'il est beau d'avoir de l'élévation dans l'âme, et que l'amour de la gloire fait faire de grandes choses ! » Une main invisible transporte le petit prophète à Paris, à l'Opéra, enveloppé dans son manteau qui autrefois était bleu, et il voit des choses surprenantes :

« Et mon cœur tressaillait de joie, car j'aime à voir les beaux spectacles; et encore que je ne sois pas riche; je ne regarde pas à l'argent quand j'y vais. »

« Et je me disais à moi-même (car j'aime à me parler à moi-même quand j'en ai le temps):

« Sans doute que c'est ici qu'on fait jouer Tamerlan et « Bajazet par les grandes marionnettes, » car je trouvais la salle trop superbe pour être seulement le théâtre d'un polichinelle.

. . . .

« Et je vis un homme qui tenait un bâton et je crus qu'il allait châtier les mauvais violons, car j'en entendis beaucoup parmi les autres qui étaient bons et qui n'étaient pas beaucoup.

« Et il faisait un bruit comme s'il fendait du bois, et j'étais étonné de ce qu'il ne se démettait pas l'épaule, et la vigueur de son bras m'épouvanta.

« Et je fis des réflexions (car j'aime à faire des réflexions, quand j'en ai le temps), et je me disais à moi-même:

« Oh que les talents sont déplacés dans ce monde, et « comme pourtant le génie se montre, encore qu'il soit « mal à sa place. »

« Et je disais: « Si cet homme-là était né dans la mai- « son de mon père, qui est à un quart de lieue de la fo- « rêt de Boehmischbroda en Bohême, il gagnerait jus- « qu'à trente deniers par jour, et sa famille serait riche « et honorée, et ses enfants vivraient dans l'abondance; »

« Et l'on disait: « Voilà le bûcheron de Boehmisch- « broda, le voilà! Et son savoir-faire n'y serait pas de « trop; au lieu qu'il ne doit pas gagner de quoi manger « du pain ni de quoi boire son eau dans cette bou- « tique. »

« Et je vis qu'on appelait cela battre la mesure, et encore qu'elle fût battue bien fortement, les musiciens n'étaient jamais ensemble.

« Et je commençais à regretter les sérénades que nous faisons, nous autres écoliers des jésuites, dans les rues de Prague quand il fait nuit, car nous allons ensemble, et nous n'avons point de bâton. »

Grimm a depuis, dans sa *Correspondance*, employé une autre fois le même genre de plaisanterie et par moments d'indécente parodie. C'est un sermon, où l'orateur se moque de l'abbé Morellet, et fait entendre de dures vérités aux convives du baron d'Holbach : « Il me serait aisé de reprocher à nos chefs leur silence ; au commun des martyrs, leur empressement à parler lorsqu'il faudrait se taire. Je pourrais dire à quelques-uns d'entre nous : « Vous êtes superficiels dans toutes les matières « graves, qui vous prie de les traiter ? Vous ne savez « qu'exténuer les idées de vos maîtres, que vous leur « attrapez au passage, dans ce lieu même où je vous fais « ce reproche ; qui vous prie de les piller ? Vous êtes « souvent secs, lourds, prolixes, raisonneurs à perte de « vue, ce qui est la plus mauvaise qualité, comme vous « le diront tous les enfants bien élevés. Vous parlez « quelquefois au hasard, sans savoir de quoi il est ques« tion, et n'en donnant pas moins vos arrêts pour des « oracles, présomptueux et dédaigneux dépositaires du « peu de grands modèles que la miséricorde divine a « laissés subsister parmi nous : en sorte que la solide « philosophie, la vraie éloquence, la pureté et le soin de « la diction, la grâce et l'harmonie du style, s'éclip« sent tous les jours davantage. » Et dans la péroraison, implorant la compassion céleste pour la baronne d'Holbach : « Elle se plaint avec justice de n'entendre depuis

nombre d'années rien de nouveau ; et s'il faut que nous lui rabâchions toujours sur le même ton ; que les mots superstition, fanatisme, despotisme et autres termes de réclame, ronflent toujours dans ses oreilles fatiguées, c'en est fait, elle mourra de consomption[1]. »

1. *Sermon philosophique prononcé le jour de l'an* 1770, *dans la grande synagogue de la rue Royale, butte Saint-Roch* (chez le baron d'Holbach), *en présence des archiprêtres, marguilliers etc., et de simples fidèles de la communion philosophique, etc., etc.*

CHAPITRE IV.

SUITE.

Dans le grand monde parisien des lettres, mais à un rang au-dessus de l'abbé Galiani, de Grimm, de Gibbon et même de Walpole, sur lesquels nous ne reviendrons pas, quelques brillants étrangers rivalisaient d'efforts et d'esprit, et même de légèreté, pour mériter d'être Français. Tel était l'ambassadeur de Naples, le marquis Caraccioli qui, au témoignage de l'abbé Barthélemy, imprimait un mouvement étonnant à la conversation, et a laissé le renom de l'un des hommes les plus spirituels de la société et de la diplomatie au dix-huitième siècle[1]. Tel était le comte de Friesen, qui racontait en prose et en vers, dans la manière de Saint-Évremond et d'Hamilton,

1. Il ne faut pas le confondre avec un autre Caraccioli, écrivain fécond, Napolitain d'origine, mais Parisien de naissance. Ce dernier, selon Grimm, avait une si fâcheuse réputation d'auteur ennuyeux, avant d'avoir publié ses *Lettres intéressantes de Clément XIV*, son seul bon ouvrage, que lorsque l'ambassadeur vint à Paris pour la première fois, ceux qui le présentaient dans les maisons criaient en entrant : « Ce n'est pas lui, ce n'est pas lui. » *Correspondance de Grimm et Diderot*, 1764.

et en vers charmants que n'aurait pas faits le premier, et que le dernier n'eût pas désavoués, des conquêtes dignes des scélérats peints avec trop de vérité par La Clos[1]. Tel était le comte Schouwalof, allant et venant de Saint-Pétersbourg à Paris, célébré par La Harpe, par Voltaire lui-même; tel était enfin le prince de Ligne. A côté du prince et livré comme lui aux plaisirs et aux aventures, le baron suisse de Bezenval mêlait aussi les muses aux soins du service, à la galanterie et aux intrigues de cour.

Jusqu'à près de soixante ans, Bezenval représenta à la cour, à la ville, et dans les camps, la gaieté française qui florissait sous la régence[2]. « Sa mine franche et belle, dit le prince de Ligne, lui faisait risquer des insolences qui lui allaient à merveille; il avait un excellent ton dans son mauvais ton, il racontait plaisamment et avait un style et des manières à lui. » On a cité le mot d'un officier qui, regardant un ravin à pic

1. Nous indiquerons le couplet « *Quand je parais, un doux sourire* », que le baron de Bezenval a cité dans ses *Mémoires*, mais on ne peut guère répéter que les vers suivants, qui pourraient servir de définition aux amours des roués du temps :

> Céder à son penchant volage,
> Aimer et changer à notre âge,
> Je le veux bien, rien n'est plus doux.
> Mais dans un cœur porter la rage,
> Pour prix de l'amour le plus doux,
> Par air suivre un barbare usage,
> De sang-froid jurer à genoux
> Un indigne et perfide hommage,
> D'un scélérat, c'est là l'ouvrage.
> Mais les hommes s'en mêlent tous,
> Il faut hurler avec les loups.
> C'était la devise d'un sage.
> Que dirait-on sur ce rivage,
> Si l'on ne parlait pas de nous?

2. « Le baron de Bezenval, fils d'un lieutenant général, colonel du régiment des gardes suisses, appartenait à une famille patricienne, du canton de Soleure, et originaire elle-même de Savoie. »

qu'il s'agissait d'enlever, disait gaiement : « Qui diable voudrait monter là haut, s'il n'y avait pas des coups de fusil à gagner. » Elle est de Bezenval, cette saillie héroïque qui l'aurait naturalisé Français s'il eût été plus Suisse qu'il ne l'était[1]. Elle est pourtant, si l'on y prend garde, d'un homme qui a l'habitude de réfléchir. Tel était Bezenval en effet, très-avisé dans sa gaieté, même quand il prenait ses airs de soldat aux gardes suisses ; rapide calculateur de ses paroles et observateur attentif de ce qui se passait autour de lui. Ce Bezenval réfléchi ne se trahissait que dans son intérieur. Aussi fut-on surpris de le voir, à soixante ans, se faire courtisan en règle et revendiquer au nom de quartiers de noblesse qu'il s'était faits et « dont il avait si peu besoin, remarque le prince de Ligne, en ayant tant dans l'âme, » le droit de monter dans les carrosses du roi, d'être des chasses et de souper dans les cabinets. Son rival à la cour de Marie-Antoinette avait bien raison de le dire : « Un lieutenant général suisse, et grison de chevelure, qui s'était trouvé à la mort de Berwick pouvait, en vérité, se dispenser de

1. C'était en 1748, sous le maréchal de Broglie, en Bohême, à l'attaque d'une redoute, que les grenadiers suisses avaient été chargés d'emporter. Bezenval, qui était aide de camp du maréchal, obtint d'être de l'expédition. Voici la version de M. de Ségur : « Malgré le feu le plus terrible, il monte à la muraille, il gravit avec effort, se soutenant à peine sur ses mains ensanglantées par les pointes du rocher. Tout à coup, il se retourne et dit aux grenadiers avec une gaieté *piquante :* « Morbleu ! camarades, cette situation-ci n'est pas commode ; savez-vous « bien que s'il n'y avait pas des coups de fusil à gagner, on n'y tiendrait « pas. » Ce seul mot ranime ses hommes, etc. » Le Prince de Ligne a cité de Benzeval un autre mot du même genre. « Après avoir fait tuer presque toute sa division à Ammenbourg, renvoyé au camp avec le peu qui lui en restait, on le vit reparaître tout d'un coup à l'affaire. « Que fai- « tes-vous donc encore ici ? lui dit-on, baron, vous avez fini. — Que « diable voulez-vous, dit-il, c'est comme au bal de l'Opéra, on s'y en- « nuie et l'on reste tant qu'on entend les violons. » Voilà précisément son cachet, et le baron aux coups de fusil. »

se trouver à la mort du cerf, quarante ans après ; »
mais c'est à cette ambition tardive, que l'on doit les *Mémoires du baron de Bezenval.* Ces mémoires, assez mal nommés, car l'auteur y raconte plutôt les aventures des autres que les siennes et ne se met beaucoup en scène que lorsqu'il s'agit des intrigues ministérielles dont il s'est mêlé, offrent, d'une part, un tableau pris sur le vif des mœurs et des maximes faciles de la société de Versailles et de Paris, et, de l'autre, une peinture énergique de ce qu'on pourrait appeler les mœurs politiques de la France, de son gouvernement et de ses hommes d'État. Cette dernière partie est éclairée par des anecdotes bien contées et des réflexions quelquefois profondes, sur les institutions menacées et le mouvement des opinions durant ces dernières années de la royauté où, comme le dit l'auteur, « le cri public et l'intrigue gouvernaient la France. » Bezenval rappelle le duc de Saint-Simon par certains côtés; comme le duc, il fait de grandes montagnes des petites tracasseries de cour où il a son rôle; il méprise fort les « sous-ordres, » et l'on dirait enfin quelquefois que le salut du royaume dépend de la manière dont ses conseils seront suivis et du succès des amis qu'il pousse. De même encore, point auteur et très-peu soucieux de bon style, quoiqu'il en ait un à lui et non médiocre, il n'écrit que pour se satisfaire et se rendre compte des choses et des motifs; mais il observe en peintre et saisit les détails qui produisent la couleur et la ressemblance.

Placés à côté des peintures de Saint-Simon, ses tableaux et ses portraits, tout vivement touchés qu'ils sont, pâliraient sans doute. Le récit des derniers jours de Louis XV, par exemple, n'est pas à mettre en parallèle avec le terrible et admirable tableau de la mort du Dau-

phin; mais il produit un effet analogue et plus directement intéressant pour l'histoire.

Les jugements de Bezenval sur les hommes d'État qu'il a vus de près, sont souvent des jugements d'historien et de moraliste. « Jamais homme, dit-il, de M. de Choiseul n'arriva plus à temps pour son bonheur et son éclat. Louis XV par son caractère, sa faiblesse, et par quelques qualités, fut précisément le monarque nécessaire à la gloire de son ministre. Sous Louis XIV, M. de Choiseul eût paru mesquin : tout n'est que comparaison; et le siècle et le monarque étaient trop imposants pour lui. Sous Louis XV, au contraire, tout s'étant amoindri, jusqu'au trône même, il se trouva dans son cadre. »

Fort peu prévenu en faveur de ses compatriotes des cantons, qu'il accuse de « faire marcher en général leur avantage bien avant toutes les autres considérations et même avant tout principe, » ce Soleurois à Versailles n'en juge pas moins en toute occasion les Français avec l'indépendance et la sévérité d'un étranger[1]; juste néanmoins

1. Par exemple, dans cette remarque : « Après la bataille de Berghen, je n'entendis dire à personne : « M. de Broglie est bien heu« reux d'avoir rendu ce grand service à l'État. » Mais j'entendis crier de tous côtés: « Il faut le faire maréchal de France, et le mettre à la tête de « l'armée. » Il en est de même de tous les autres états. On ne loue personne sur son mérite, qu'on n'ajoute : «Il faut le nommer à telle ou telle place,» et l'on voudrait le culbuter aussitôt qu'il y est placé. » (T. IV, p. 139.) Il n'y avait qu'un étranger qui, comparant le caractère politique des Anglais et celui des Français, pût s'aviser de remarques telles que celles-ci : « La différence des caractères fait qu'il n'y a rien de dangereux en Angleterre et que tout l'est en France. Les Anglais, calculateurs profonds, sentent la nécessité de se soumettre à des lois qui font le maintien de la société. Les Français, ignorants et frivoles, ont besoin de les craindre, pour ne s'en pas écarter. » Et cette réflexion encore : « Un autre avantage de l'Angleterre sur la France, c'est que suivant un principe peut-être un peu machiavélique, elle s'embarrasse peu des formes et tend à son but sans calculer l'équité des moyens, au lieu que notre gouvernement, sans cesse retenu par des égards, se livre à des ménagements

et toujours prêt à leur rendre justice, comme dans cette circonstance remarquable où le duc de Choiseul, ayant fait appel au patriotisme de la nation pour remonter la marine française, quatre vaisseaux furent donnés par les états et quatorze millions d'argent comptant par les Français de tout ordre. « En vérité, s'écrie Bezenval, avec une telle nation il faut que le gouvernement soit absurde ou coupable pour que la France ne tienne pas le premier rang de l'univers ! » Bezenval a le sentiment du bien public à un haut degré, et ce sentiment lui a dicté sur les ministres et leur administration des remarques que leur amertume n'empêche pas d'être très-judicieuses. On pourrait appeler les *Mémoires de Bezenval* la petite école des ministres, car les fautes de leur administration, les causes personnelles de leur élévation et de leur chute en remplissent la plus considérable partie. Il ne se lasse pas de leur donner des leçons; celle-ci entre autres, qui est aussi sage que belle : « Si un ministre connaissait ses vrais intérêts, il ne ferait aucun cas de sa place et ne s'occuperait qu'à la bien remplir; c'est le meilleur moyen de la conserver, de passer des nuits plus tranquilles, de se retirer en emportant les regrets des honnêtes gens et de rentrer dans la société avec de la considération. »

Bezenval vit distinctement arriver la révolution, préparée, selon lui, par la morale des philosophes (il aurait pu ajouter par le libertinage sans honneur de la société où s'était passée sa jeunesse), par l'avilissement de Louis XV tombé dans le mépris avant-coureur certain des troubles de l'État, par l'anglomanie et les

dangereux, et que ne pouvant en avoir également pour tout le monde dans le même moment, il acquiert la réputation de dupe, et celle de mauvaise foi. »

femmes, « les femmes, cette moitié de la société à laquelle il n'y a été adjugé aucune part, aucun droit pour sa conduite ni sa législation, qu'on y a renfermées dans les devoirs de la retenue, de la modestie et du gouvernement intérieur des ménages, et qui cependant y décident ouvertement de tout. »

Pour la réputation qu'ils auraient mérité d'obtenir d'entrée, les *Mémoires de Bezenval* ont paru trop tôt. C'était à une époque où la négligence du style était considérée comme un grave défaut, même dans un genre d'ouvrages dont le naturel est la première qualité, et où M. de Ségur se croyait obligé d'avertir le public que la plume de son ami était celle « d'un homme qui écrivait absolument comme on parle, et qui sans cesse emploie des locutions que le langage familier adopte, mais que le style et la composition réprouvent. » On était bien près d'événements que chacun n'était que trop en demeure d'apprécier par lui-même. Paraissant aujourd'hui, ces mémoires auraient le double succès littéraire et historique, qu'ils n'obtinrent alors qu'à un degré, selon nous, très-inférieur à leur mérite[1].

Le Suisse de Bezenval ne se mêlait pas aux philoso-

1. *Les Mémoires de Bezenval* ont été publiés en 1705, par le vicomte de Ségur, en 3 vol. Un quatrième volume y a été ajouté, contenant quelques pièces de vers, sans intérêt, et diverses compositions, écrites la plupart pour une académie littéraire, que dans les loisirs de la campagne de 1757, plusieurs officiers généraux avaient formée à Drévenich. La plus considérable est le *Spleen*, histoire romanesque des chagrins d'un homme toujours malheureux par un homme qui ne l'avait jamais été. Bezenval a fait entrer dans ce cadre la critique quelquefois judicieuse, plus souvent la satire des mœurs, des usages et de la société de l'ancien régime. D'autres histoires, de plus courte haleine, révèlent mieux que le *Spleen* le talent de conteur nerveux et original que possédait à un haut degré l'officier suisse. Telle est l'*Aventure et Conversation de M. le baron de Bezenval avec une dame de Wesel.* Les *Idées politiques et militaires* sont le morceau le plus intéressant de ces mélanges.

phes, le Zuricois Meister dont nous allons parler vivait avec eux. Grimm courant l'Europe avec des princes d'Allemagne, colonel et, comme il le disait, souffre-douleur de l'impératrice de Russie et plastron du roi de Prusse, fort occupé de loin comme de près à faire sa cour et à soutenir son crédit auprès des grands et petits souverains du Nord, finit par laisser de plus en plus le soin de sa *Correspondance littéraire* à M. Meister, l'ami et le compatriote de Lavater. Meister était fort capable de tenir la plume que Grimm lui confiait. Il avait de l'esprit, des idées, de l'indépendance; s'il trouvait moyen de parler avec une chaleur également sincère de Diderot et de M. Necker, dont il était fort accueilli, c'est que la jeunesse généreuse ne marchande pas son enthousiasme et que la voix emphatique du philosophe et l'accent solennel du ministre prêchant l'un et l'autre l'admiration pour la vertu et le zèle du bien public, allaient également au cœur d'un honnête Suisse amoureux de l'éloquence, de l'esprit, et de toutes les belles intentions. Et puis, Meister l'a remarqué des premiers, Diderot défenseur passionné du matérialisme, n'en était pas moins l'idéaliste le plus décidé quant à sa manière de sentir et d'exister; il l'était malgré lui, par l'ascendant invincible de son caractère et de son imagination. D'ailleurs, selon Meister, Diderot s'était trompé de voie : « Il s'était fait philosophe, la nature l'avait destiné à être orateur ou poëte. Qui nous assurera que dans quelque autre siècle elle n'eût pas encore mieux réussi à en faire un Père de l'Église. » Diderot Père de l'Église ! l'imagination est hardie.

Après vingt années passées en France, Meister retourna dans sa patrie au milieu de la révolution; de ses souvenirs de la société française et de ses médita-

tions, il composa alors ses meilleures ouvrages. Les qualités de son esprit le destinaient à être moraliste autant que critique, et dans le temps qu'il était l'auxiliaire de Grimm, il publia un petit écrit sur la morale naturelle, qui n'est proprement qu'un recueil méthodique de pensées, canevas de ses futures *Études sur l'Homme*. Un bon sens fin, point de parti pris, un concienceux désir de se bien connaître, de la délicatesse et du goût, de l'aménité dans l'esprit, ces qualités qui distingueront un jour le moraliste zuricois, sont en germe dans sa *Morale naturelle*, dans ces réflexions par exemple : « On n'est pas bon pour avoir fait une bonne action ; on n'a pas l'esprit juste pour avoir rencontré une idée vraie ; on n'est pas heureux pour avoir eu quelques jouissances très-vives ; il n'y a qu'une manière d'être habituelle qui puisse être regardée comme un état de vie digne de fixer nos soins et nos vœux.

« Comme on lit beaucoup d'ouvrages qui n'offrent aucun résultat déterminé, l'on voit sans doute aussi beaucoup d'hommes dont il est impossible de marquer le caractère : ce sont les lieux communs de l'espèce humaine et cette classe est nombreuse.

« J'ai connu des hommes à qui leurs principes tenaient lieu de caractère ; j'en ai vu d'autres à qui leur caractère tenait lieu de principes ; mais je me suis trompé moins souvent, je l'avoue, en comptant sur les vertus de ces derniers ; leurs vertus dépendent d'une sorte d'instinct ; ce sont, comme on l'a dit, des vertus purement animales : on est bien sûr de ce qu'ils pourront faire, parce qu'ils sont en quelque manière dans l'impossibilité de faire autrement. »

Ce petit livre eut du succès ; quelqu'un remarqua avec raison que l'auteur s'approchait des moralistes

qu'on relit, par un point essentiel : il avait une âme à lui.

Le Zuricois Meister, élève de Diderot, et aussi de Grimm, est en tout bien plus Français que les Genevois répandus en si grand nombre dans le monde de Paris à cette époque. Il a plus de candeur et d'agrément, et s'il a aussi quelques visées de réformateur, elles sont plus humbles, car c'est un trait de physionomie bien singulier que ce désir et cet espoir communs à tous ces étrangers, venus d'au delà du Jura, de guérir les Français de quelqu'une de leurs infirmités ou de leurs faiblesses, Tronchin de leurs médecins, Necker de leur administration, Mme Necker de leur gaieté, Mallet du Pan de leur légèreté politique.

Tronchin est le seul dont nous ayons à suivre la tâche jusqu'à son terme ; nous ne verrons des autres que les premiers efforts.

Le célèbre apôtre de l'inoculation s'était montré pour la première fois à la société parisienne en 1756 ; on sait de quel engouement il fut alors l'objet. Mais quelques années s'écoulèrent encore avant qu'il se décidât à quitter définitivement sa patrie. Voltaire fut pour quelque chose dans cette détermination. Le médecin genevois avait réussi à vivre bien avec son illustre malade, en gardant sa liberté. Sachant à merveille qu'avec lui le commerce n'était pas sûr et que la griffe n'était jamais loin de la caresse, il profitait de ses avantages pour tenir en respect le grand homme un peu poltron [1], mais la passion politique mit son habileté en défaut. Il eut

1. Le prétendu malade écrivait à son médecin qui lui faisait peur et se moquait de lui, les billets les plus amusants. « Voltaire se porte on ne peut pas mieux, écrivait un jour Tronchin à Grimm. Je l'ai ren-

le tort de désirer l'intervention de Voltaire dans la lutte entre son parti et celui des représentants. On a vu comment Voltaire avait tout promis et ne tint rien. Tronchin, découvrant que son malade prêtait l'oreille à l'ennemi et recevait à Ferney des Genevois du parti représentant, voyant enfin toutes choses tourner à la ruine de ses espérances patriotiques, accepta les propositions du duc d'Orléans et quitta Genève pour toujours[1]. Voltaire, qui l'avait joué, se donna le plaisir de punir son Esculape de ses reproches dans la *Guerre civile* de Genève, mais avec prudence et en tempérant la plaisanterie par des touches flatteuses ; il le montrait enfin, montant en carrosse pour

> Aller dans Paris
> Prendre rang parmi les beaux esprits.

Les beaux esprits, Diderot, Mme d'Épinay et Grimm, lui firent le meilleur accueil, le soutinrent de leur plume et du crédit de leurs éloges contre ses confrères, et firent si bien que l'Académie des sciences l'appela

contré hier entre les deux ponts du Rhône, conduisant un cabriolet attelé d'un poulain qui n'a que deux ans. Je lui criai par la portière : « Vieux enfant, que faites-vous ? » Ce matin j'en ai reçu ce billet. Voyez si c'est l'allure et le ton d'un agonisant ; il est plus étourdi que jamais. » Voici le billet; il était écrit de la main et avec l'orthographe de Voltaire : « Le spectacle d'un jeune pédant de soixante et dix ans conduisant un cabriolet ne se donne pas tous les jours. Mon cher Esculape, j'allais chez vous, j'avais quelque chose à vous dire ; je n'avais point de chevaux de carrosse et j'ai pris le parti de vous aller voir en petit maître. N'allez pas en tirer vos cruelles conséquences, que je me porte bien, que je suis un corps de fer, etc. Ne me calomniez plus et aimez-moi. »

1. M. Gaullieur attribue ce refroidissement à la manière dont Voltaire se comporta en faisant rétrocession des *Délices* aux Tronchin, gagnant sur le marché et se plaignant, comme il avait fait pour Tournay avec le président de Brosses. Mais cette affaire n'intéressait pas directement le docteur, plus sensible d'ailleurs à ses mécomptes politiques qu'à des torts de ce genre.

dans son sein comme membre associé, à la place de Linné, qui venait de mourir. Tronchin, si caressé par les philosophes, n'était pourtant rien moins que leur ami. Bien que fort lié avec eux et tout le monde de Diderot et de Mme d'Épinay, il ne l'était pas moins avec leurs adversaires du parlement, de la cour et du clergé. La vie qu'il menait à Paris, voyant le monde parce que le monde venait à lui, mais restant étranger au tourbillon de l'existence parisienne, lui permettait cette grande liberté de sentiments. Pour un homme habitué comme Tronchin à ne se gêner en rien, Paris était un séjour de liberté auprès duquel Genève démocratique lui semblait une prison. On l'y laissait parfaitement maître de garder ses habitudes républicaines et même ses principes religieux, que les philosophes, décidés à être contents de leur médecin, coloraient avec indulgence du nom de maximes stoïciennes. Ayant ainsi à la fois occasion de voir les hommes de tous les rangs et des opinions les plus diverses, il est un témoin utile à entendre, en particulier sur les efforts de la résistance ecclésiastique et parlementaire aux philosophes. Ses lettres sont l'écho des pitoyables illusions que, dans ce coin peu populaire de la société, on caressait avec une candeur qui étonne. Compter sur La Beaumelle pour terrasser Voltaire était une de ces chimères : « La nouvelle philosophie hâtera la catastrophe. Elle n'a pas beau jeu ici dans ce moment. Le grand Pan (le duc de Choiseul) qui la protégeait et qui la rendait si entreprenante et si audacieuse, ne peut plus la couvrir de son égide. L'alarme est au quartier. Elle est dans l'Académie française, où le parti des nouveaux philosophes a déjà eu le dessous. Elle est dans l'Académie des sciences où le despotisme de ces gens-là était absolu; ils sont

tous dans la plus profonde douleur. Le jour de la chute du grand Pan, ils étaient rassemblés chez le baron d'Holbach; ils y dînaient. La nouvelle arriva à l'entremets; on se leva de table, on fondit en larmes. « Tout « est perdu, » s'écrièrent-ils; la scène fut touchante. Il n'est donc pas étonnant qu'on ait versé des larmes à Ferney. On en versera bien encore quand on verra les effets de la faveur et du crédit de La Beaumelle. Ce lionceau blessé et implacable va se venger.... Ayez patience et vous verrez. » On ne vit rien, le lionceau fut muselé, la nouvelle philosophie respira, grâce à la politique de Voltaire qui sacrifia le passé au présent avec la résolution d'un politique consommé : « Il a renié le grand Pan et s'est jeté dans les bras de son plus grand ennemi, à qui il s'est empressé de témoigner son zèle, dans un moment où ce zèle ne lui était pas indifférent. Le puissant ennemi du Pan l'a pris sous sa protection et a muselé le lionceau, dès lors réduit à blanchir sa muselière de son écume. » Néanmoins Tronchin n'abandonne pas encore tout à fait ses illusions; l'exemple de Genève ne lui a pas appris que dans les révolutions d'opinions, tout est force pour l'attaque, tout est faiblesse pour la défense. Il s'imagine que la cabale des encyclopédistes ne tient plus que par « un vieux bout de fil. » Veut-on savoir pourquoi ? « Le premier présisident est leur ennemi mortel et ils le savent bien. L'archevêque a regagné tout le terrain qu'il avait perdu sous le règne du grand Pan, et ils le redoutent encore plus que le grand président, parce qu'il jouit, et avec raison, de toute la considération qu'il mérite.... Vous l'adoreriez si vous le connaissiez; il a pour moi les bontés d'un père et la confiance du plus tendre ami. » Tronchin était séduit, mais la médiocrité des hommes

et l'extravagance des mesures adoptées, l'absence de tout principe éclairé dans la direction de cette résistance qui ne pouvait réussir que par la liberté, et que l'on fit intolérante, lui ouvrirent bientôt les yeux, et il passa de ces illusions, qui furent les dernières, au découragement le plus complet.

Au printemps de 1778, le docteur Tronchin vit revenir à lui son illustre client, Voltaire en personne. On ne l'avait pas consulté sur cet imprudent voyage de Paris, entrepris par un vieillard plus qu'octogénaire. Voltaire, à peine arrivé, s'aperçut bientôt que le reste de ses forces allait être exposé à une terrible épreuve, et il avait grand'peur que son ancien médecin, le seul en qui il eût confiance, ne lui refusât ses soins; mais Tronchin se rendit à son premier appel, et vit tout de suite le danger : « On le tue ici à force d'admiration ; c'est sans exemple. Il s'était imaginé que je ne voudrais pas le voir, et cette imagination le tourmentait. Au débotté, il m'a écrit une lettre parfumée d'encens dans laquelle il me jure une estime et une amitié éternelle. J'allai le voir. « Vous avez été, me dit-il, mon sau-
« veur ; soyez ici mon ange tutélaire. Je n'ai plus qu'un
« soupir de vie, je viens le rendre dans vos bras » Et alors il fondit en larmes. Il pourrait bien avoir dit vrai : on le tuera. » Tronchin le pressait de fuir un danger certain, et Voltaire avait promis de partir. « Il devait partir le surlendemain des folies de son couronnement à la Comédie française; mais le lendemain matin il reçut une députation de l'Académie française qui le conjura de l'honorer, avant de partir, de sa présence. Il s'y rendit l'après-dîner, et là, par acclamation, il fut fait directeur de la compagnie. Il accepta la direction, qui est de trois mois. Il s'enchaîna donc pour trois

mois, et de sa parole à moi donnée rien ne resta. De ce moment jusqu'à sa mort, ses jours n'ont plus été qu'un ouragan de folies. Il en était honteux quand il me voyait; il m'en demandait pardon, il me serrait les mains et me priait d'avoir pitié de lui et de ne pas l'abandonner, surtout ayant de nouveaux efforts à faire pour répondre à l'honneur que l'Académie lui avait fait et pour l'engager à travailler à un nouveau dictionnaire à l'instar de celui de la Crusca. » Ceci, du moins, était l'héroïsme du soldat défendant jusqu'à son dernier soupir le drapeau sous lequel il avait marché à la gloire. La langue française eut ses derniers efforts : « La confection de ce dictionnaire a été sa dernière idée dominante, sa dernière passion. Il s'était chargé de la lettre A et il avait distribué les vingt-trois autres lettres à vingt-trois académiciens dont plusieurs, s'en étant chargés de mauvaise grâce, l'avaient singulièrement irrité. « Ce sont des fainéants, disait-il, accoutumés à croupir dans l'oisiveté, mais je les ferai bien marcher, » et c'était pour les faire marcher que, dans l'intervalle des deux séances, il a pris en bonne fortune tant de drogues, et a fait toutes les folies qui ont hâté sa mort et qui l'ont jeté dans l'état de désespoir et de démence le plus affreux.[1] »

Tronchin ne se rappelait pas sans effroi la fin du malheureux grand homme, mais à ce moment suprême,

1. Nous ne savons quel parti Tronchin crut devoir prendre en ce moment critique, quoi qu'il en soit, ce parti eut l'approbation de d'Alembert, qui lui écrivit : « Vous avez fait, mon cher et illustre confrère, tout ce que la prudence, les convenances et l'humanité exigeaient, et je ne puis, en vous remerciant d'ailleurs beaucoup, qu'approuver le parti que vous avez pris. Ce que vous avez à présent de plus important à faire, c'est de le tranquilliser, s'il est possible, sur son état (réel ou supposé); je passai hier quelque temps seul avec lui, et il me parut fort

était-ce son organisation irritable et ardente qui se débattait convulsivement contre sa destruction? son âme reculait-elle devant l'approche de Dieu ou l'éternité du néant; ou ne fut-il troublé que par le regret d'une existence si brillante et d'un si long empire? La lettre de Tronchin, ni celle de d'Alembert ne permettent de décider. Faudrait-il s'étonner si Voltaire que l'on vit dans le cours de sa vie, à la moindre contrariété, s'emporter et verser des larmes, devant la mort ne fit pas meilleure contenance? La philosophie allait-elle faire de ce vieillard moribond ce qu'elle n'avait pu faire de lui, lorsqu'il était dans la plénitude de sa vie et de ses facultés? Quoi qu'il en soit, il est certain que le poëte, le héros de la philosophie du dix-huitième siècle ne sut pas mourir en philosophe. C'est assez pour faire réfléchir les esprits les plus sûrs de leurs forces, et pour donner tout son poids à cette pensée du docteur Tronchin : « Tout cela prouve bien que l'homme est toujours homme, et que l'humilité est de toutes les vertus, celle qui nous sied le mieux. N'est-il pas vrai, mon bon ami, que tout est vanité, et qu'il n'y a rien de réel dans cette pauvre vie, que la paix de l'âme et les bonnes œuvres qui nous suivent? Aussi fais-je le plus grand cas, que dis-je? le cas unique, de cette paix combinée avec la bienfaisance. L'une assure le bonheur dans cette vie, l'autre nous le promet dans l'éternité, malgré tout ce qu'en peuvent dire les fous, les méchants et les tracas-

effrayé, non-seulement de cet état, mais des suites *désagréables* pour lui qu'il pouvait entraîner ; vous m'entendez sans doute, mon cher et illustre confrère, et cette disposition *morale* de notre vieillard a surtout besoin de votre attention et de vos soins. Recevez les assurances réitérées de toute ma reconnaissance et de mon respectueux attachement. D'Alembert. » (*Collection des manuscrits de M. le colonel Tronchin.*)

siers. » Lorsqu'il parlait ainsi, Tronchin s'avançait vers le terme de sa laborieuse et charitable existence, ayant appris d'avance à mourir, édifié sur le prix de la vie, mais ayant pratiqué tous les jours, sans se lasser, cette grande vertu de la bienfaisance, si noble chez les hommes de sa profession. Sa mort fut un événement dans Paris, tant il y tenait de place par son activité, sa générosité et par ses efforts continuels pour y propager l'usage de l'inoculation. Il se flattait aussi d'avoir opéré une révolution dans la médecine, et ce n'était point sans raison; mieux que tous les livres, son immense pratique et ses consultations avaient appris à ses confrères et à ses clients, selon l'éloge de Grimm, à consulter le bon sens et la nature avant les règles, dans l'observation et le traitement des maladies. Diderot proposait d'écrire au pied de sa statue : « Il fut entre les médecins ce que Socrate fut entre les philosophes. » C'est à Hippocrate que revient de droit l'éloge; la gloire de Tronchin, comme celle de Boerhaave, son maître, se borne à avoir fait rentrer son art dans la route ouverte par le père de la médecine.

Au moment où Tronchin sortait de la carrière, ayant conquis la célébrité, son compatriote Necker était au début de la sienne, salué par les applaudissements unanimes qui accueillaient le compte rendu par lui au roi de l'état des finances, après sept années d'une administration habile et consciencieuse. Genevois d'origine assez récente[1], Français par le secret désir de son cœur et par vingt ans passés à Paris, dans le monde des lettres et des affaires, Jacques Necker dont il serait superflu de rappeler l'histoire, est le premier homme d'État, en

1. Son père était venu d'Allemagne s'établir à Genève, y avait reçu la bourgeoisie, et rempli à l'Académie une chaire de droit public.

France, dont la fortune politique ait eu pour piédestal la société et les lettres, ou comme on le dirait aujourd'hui, le premier qui ait posé sa candidature aux affaires, dans son salon et ses écrits.

Toutes les productions de sa plume, à l'époque qui nous occupe, sont des programmes, hors une seule, le *Bonheur des sots;* mais avant d'écrire, ce qui ne lui arriva, comme à Rousseau, que vers quarante ans, M. Necker, suppléant habilement au défaut sensible d'études premières, fit patiemment son tardif apprentissage d'écrivain au contact des gens de lettres célèbres, des hommes d'esprit de tout rang que sa fortune lui rendit facile d'attirer dans sa maison. Le futur auteur de l'*Importance des opinions religieuses* ne se piqua point d'abord de scrupules trop sévères dans ce brillant commerce. De l'esprit et de la célébrité, c'est tout ce qu'il exigeait de ses relations, sans chicaner sur les opinions; on vit Mme Necker elle-même, avec toute sa sévérité, sa vertu et ses principes, se lier avec Mme du Deffand, être dans l'intimité de Mlle L'Espinasse, lui écrire, souffrir les histoires peu châtiées de l'abbé Galiani, écrire à Voltaire, et se mettre à la tête de la souscription pour la statue de l'illustre souverain des lettres et de la philosophie. Nous ne savons quel contemporain disait de Mme Necker qu'elle n'avait pas la faim de l'esprit, qu'elle en avait la famine. Ce mot peint bien l'espèce d'avidité candide avec laquelle la fille du pasteur de Crassier recherchait le plaisir délicieux pour elle, de voir jaillir des pensées de toutes ces têtes en feu. Lorsque enfin elle put se reconnaître et régna à son tour dans un cercle à elle, elle aspira à la gloire d'élever dans Paris un trône à la réflexion solide et à la pensée

sérieuse, en un mot d'inaugurer le règne des purs esprits. L'influence des dîners et des soupers sur l'éloquence des philosophes et des gens de lettres l'étonnait désagréablement ; si on lui eût demandé comment fait-on l'esprit ? ce n'est pas elle qui eût répondu, comme la petite fille de Diderot : « En mangeant, » et certainement Mme du Deffand ne l'avait pas convertie à sa maxime favorite, que le souper est une des quatre fins de l'homme. « Comment, avec des idées aussi profondes, aussi élevées, aussi ingénieuses, disait-elle, comment peut-on tenir si fort à des sensations un peu plus, un peu moins agréables, mais qui n'ont aucun rapport avec les plaisirs du sentiment ou de l'esprit. » Elle n'imaginait pas de plus vive jouissance que le spectacle des rapports. Les *rapports !* ce mot était devenu le mot de passe pour être bien accueilli dans sa société intime. Dans son cercle, l'éloge et l'attention étaient pour les auteurs et les livres dont les idées « éveillaient le plus de rapports. » M. de Guibert excitait l'enthousiasme, Bernardin de Saint-Pierre lisant *Paul et Virginie* n'était pas écouté. Chercher à découvrir dans la nature et dans l'humanité les vraies relations qui lient toutes choses, c'est assurément la tâche et la noble volupté de toute intelligence philosophique ; la sottise seule pourrait reprocher à M. et Mme Necker de s'y être livrés avec tant de bonheur ; mais lorsque le plaisir attaché à une telle recherche dégénère en une sorte d'épicurisme de l'esprit, et la recherche elle-même en un véritable jeu d'adresse où l'on finit par se complaire, il est à craindre que la contemplation des rapports ne fasse perdre de vue les choses, et que l'on ne s'imagine avoir tressé un câble lorsqu'on a noué ensemble des fils d'araignée. Ce couple si digne de toute estime pour des

vertus bien rares en un tel siècle, a eu certainement de ces illusions; M. Necker, plus qu'il n'appartenait à un homme d'expérience, Mme Necker avec une sincérité complète. Nous associons ces deux noms, quoique Mme Necker n'ait mis le sien à la tête d'aucun ouvrage, parce qu'entre eux l'association de vues, de pensées et de sentiments était étroite, hautement avouée par le futur ministre, et surtout parce qu'elle a exercé une influence évidente sur l'écrivain. Lorsqu'on lit les ouvrages composés par Necker, entre le *Bonheur des sots* et son livre du *Pouvoir exécutif*, composés l'un la veille, l'autre le lendemain de son passage aux affaires, on sent bien qu'on lit des pages dont la rhétorique a été débattue en ménage. Livré à lui seul, et sans le désir d'être approuvé d'un premier juge trop cher, Necker n'aurait pas cherché à lutter de majesté avec Buffon, ni pris pour modèle l'éloquence sentimentale et emphatique de Thomas; les admirables périodes du premier, l'onction emphatique du second, ne l'auraient pas jeté dans les phrases interminables de ses sermons philosophiques et politiques. Ne cherchant point à dérober sous une ampleur sententieuse ses mouvements un peu gauches, et les à peu près de son style diffus, il aurait cherché la force de l'expression dans la précision des pensées; et, réduit, pour n'être pas nu, à se parer de simplicité et de naturel, il n'aurait pas créé une sorte d'argot politique sentimental, qui n'a apporté à la belle langue générale, en se fondant avec elle, que des livrées pour les prétentieux et des procédés de métaphore commodes pour exprimer avec une apparence de clarté des idées confuses.

Le *Bonheur des sots*, publié seulement en 1784, premier essai de la plume de Necker, date de l'époque

de sa vie où il se contentait d'avoir de l'esprit et de goûter celui des autres. L'idée de ce badinage demi-sérieux, fait penser aux paradoxes que les fauteuils de Mme Geoffrin inspiraient après dîner au petit abbé napolitain, mais la manière dont le financier genevois développe ce thème est bien à lui. Il analyse les félicités de son héros avec un air piquant de conviction et de joyeuse extase : « L'aimable chose qu'un sot rempli de lui-même. Il se déploie presque toujours avec une bizarrerie charmante. Le sot et l'homme de génie font l'ornement du monde, toutes les classes intermédiaires sont sans expression et sans vie, ce sont des plaines arides entre deux monts pittoresques. » Trente ans plus tard, à Coppet, Necker ne voyait plus le sot des mêmes yeux. Ce n'était plus ce riant Damon « à trente ans devenu conseiller, » dont il a si bien peint la félicité. « Il arrange ses cheveux pour aller juger : il juge en effet, et s'il réfléchit au respect qu'on doit avoir pour lui, il se revêt d'une gravité majestueuse, mais il a de la peine à la soutenir; une boucle qui s'ébranle dans la perruque de son confrère, un enfant qui tombe, un papillon qui vient brûler ses ailes à la lumière, tout réveille en lui l'idée de sa supériorité et l'excite à rire; s'il vient à parler, son sérieux court encore un nouveau danger, car il ne saurait franchir un pronom possessif; il ne saurait dire, je, moi, ou mon, sans que l'image d'une aussi charmante propriété vienne le chatouiller délicieusement; ses traits resserrés se dilatent malgré lui, et son visage cède à l'attrait du plaisir. » Necker regrettait cet autre sot, dont l'homme d'esprit, « que la délicatesse de son goût rend difficile et timide, » enviait l'heureuse assurance : « Il distribue ses idées avec une confiance plénière; et s'il s'élance parfois jusqu'à quelque réflexion

commune, il la publie à son de trompe; il détache un air fin pour lui servir de cortége, et, tout rayonnant de sa gloire, il se transporte à quelques pas de lui-même pour se contempler, puis il s'en rapproche pour s'entendre; et dans cette douce occupation, troublé par une heureuse ivresse, il est fier des tributs qu'il s'est payés lui-même. » Dans l'intervalle, le sot avait changé de prétentions, et Necker le trouvait fâcheux, plat et malheureux de toute la peine qu'il lui voyait prendre pour se mettre sur la ligne des penseurs, à grand renfort de banalités graves et de maximes générales.

L'*Éloge de Colbert*, qui fut couronné par l'Académie dans le même temps que le *Bonheur des sots* courait en copies dans la société, n'est pas du même homme[1]. L'Académie couronna les neuves et hardies leçons de politique adressées aux ministres de la monarchie par un homme d'affaires, le tableau d'une prospérité déchue entre leurs mains et que des mains nouvelles, les mains d'un homme placé loin de la cour, s'offraient à relever : « Oui, monarques du monde, le plus beau don, le seul que l'on puisse vous faire, c'est un homme capable de comprendre les devoirs du trône, et digne de les partager. Souvent vous le cherchez en vain; souvent, fier de lui-même, il se dérobe à vos yeux. L'austérité de la vertu, le noble orgueil du génie, éloignent quelquefois des sentiers de la cour. Il est une sorte de caractères qui ne veulent rien devoir qu'à leur propre grandeur et qui méprisent les honneurs qu'il faut obtenir par l'adresse. »

Toutes les idées utiles, et il y en a beaucoup de ce genre dans ce tableau de l'administration de Colbert,

1. Le *Bonheur des sots* est de l'homme dont Mme Du Deffand disait : « Dans la société, il est fort naturel et fort gai. »

toutes vues d'opposition surtout portent leur éloquence avec elles : c'est cette éloquence qui entraîna l'Académie. Si elle applaudit à la définition de la sensibilité chez l'administrateur, ce fut assurément aux choses qu'elle y devina, non à la période que nous abrégeons où cette sensibilité est ainsi caractérisée : « La sensibilité qu'on lui demande n'est pas cette sensibilité commune qui s'agite à l'aspect d'un misérable et qui se calme en détournant la vue, mais une sensibilité vaste, durable et profonde, capable de l'unir au bonheur de tout un peuple, qui présente à ses yeux le pauvre obscur au fond d'une province, qui lui fait entendre ses cris, qui lui montre ses larmes, qui, dans l'immensité d'un grand royaume, anéantit les distances qui le séparent des malheureux, et range autour de lui, par la pensée, tous ceux auxquels il peut faire du bien. »

Dans l'*Éloge de Colbert*, comme dans la plupart de ses ouvrages, Necker, avec de rares qualités, un grand sens, beaucoup d'esprit, de finesse, de connaissance des choses et des hommes, ne parvient pas à être un écrivain, parce qu'il veut l'être d'une certaine façon, la façon factice, solennelle de Thomas, la plus opposée en tout à l'expression naturelle des idées claires, qui est tout l'art d'écrire. Ses admirateurs les plus intelligents avouaient que sa langue semblait manquer à tout moment à l'énergie de ses pensées ; que s'il avait recours à des tours et à des expressions insolites, c'est parce que ses idées étaient souvent toutes nouvelles, ou qu'il les avait conçues du moins d'une manière toute nouvelle. On peut objecter à cette explication que la langue de Necker est tout autre, très-sobre et très-bonne quand il écrit sur l'économie politique et l'administra-

tion des finances[1], ou lorsqu'il écrit au roi pour affaires particulières. C'est l'éloquence métaphysique et sentimentale qui gâte tout, affaiblissant à la fois la pensée et l'expression. Voyez ce passage, l'un des plus admirés du discours : « J'entends par le caractère cette puissance de l'âme, cette force inconnue qui semble unir par une flamme invisible le mouvement à la volonté et la volonté à la pensée. Différent de l'esprit, qui s'accroît par l'instruction, et qui s'enrichit par les idées des autres, le caractère ne doit sa force qu'à la nature ; il ne se prend ni ne s'inspire ; il ne se donne ni se communique. Oui, c'est le caractère qui traduit les hautes pensées en grandes actions, par la constance dans le vouloir et la fermeté dans les desseins. C'est par lui que l'homme s'élève, et qu'il atteint à sa véritable grandeur, au pouvoir d'agir et de faire, de poursuivre et d'exécuter, de résister et de vaincre. » L'expression de cette pensée si vraie en elle-même aurait-elle été moins nette et moins forte si Necker s'était borné à dire : « Oui, c'est le caractère qui traduit les hautes pensées en grandes actions ; c'est par lui que l'homme s'élève et qu'il atteint à la véritable grandeur, le reste n'apporte en vérité que du bruit à l'oreille et ne sert qu'à faire miroiter la pensée, sans la rendre plus lumineuse à l'esprit. » La dernière phrase revient à dire que c'est par le caractère que l'homme s'élève au caractère, car ce *pouvoir* d'agir et de *faire*, de *résister* et de *vaincre*, qu'est-ce autre chose que le caractère ?

1. L'abbé Galiani, bon juge en ces matières, disait de Necker à Mme d'Épinay : « Il est, en économie politique, le Bernouilli qui surpasse Newton, même dans l'élégance, netteté, brièveté des démonstrations, c'est ce que j'admire le plus en lui. » Ce mémoire intéressant sur le commerce des grains, son ouvrage de l'administration des finances, justifient bien mieux que l'*Éloge de Colbert* l'avénement du financier aux affaires du royaume.

Parlerons-nous du *Compte rendu?* c'est le premier pas décisif du gouvernement de Louis XVI dans la Révolution. On ne peut lire ce document historique sans se demander lequel montra le plus d'imprévoyance ou du ministre qui étalait, aux yeux de la nation stupéfaite, les plaies non fermées du régime, ou du roi qui le souffrait? Les intentions du ministre étaient droites, mais l'acte était inopportun au plus haut point, il était égoïste et séditieux. A toutes les pages de cet écrit, fier et nerveux, revient tantôt sous une forme, tantôt sous une autre, cette conclusion alarmante, que le pays va s'affaisser sous le poids des abus impunis de sa mauvaise administration, si un homme tel que la Providence en envoie aux peuples au moment du péril, après avoir commencé l'œuvre de salut, n'a pas la permission de l'achever. Necker s'est bien payé ce jour-là des sept ans employés par lui sans récompense, à opérer des réformes judicieuses dans le détail de l'administration. Sa démission suivit de près.

C'est entre ce moment et celui où, rappelé aux affaires, il décida le roi à convoquer les états généraux que fut composé l'ouvrage sur l'*Importance des opinions religieuses*. Necker déclara tout haut, en commençant, les motifs qui le lui avaient fait entreprendre. Il avouait que, ne pouvant plus s'occuper du bien public, il s'était trouvé comme délaissé par tous les grands intérêts de la vie. « Inquiet, égaré dans cette espèce de vide, mon âme encore active a senti le besoin d'une occupation. » Il avait eu d'abord le dessein de tracer ses idées sur les hommes et sur leur caractère; le *Bonheur des sots* doit faire regretter qu'il n'ait pas choisi ce sujet. Il se décida pour la réfutation des préjugés de la philosophie du siècle contre l'utilité des religions.

Sans idées religieuses, point de morale efficace, point de bonheur pour les individus, point de sécurité, point de bon gouvernement pour les sociétés ; voilà ce qu'il voulut démontrer, faisant bien remarquer qu'il ne s'agissait point ici du choix qu'on pourrait faire entre toutes les opinions « des interprètes de la doctrine chrétienne. » Pour l'objet qu'il se proposait, Necker n'avait point de ces distinctions à faire, et pour son propre usage il n'en faisait aucune ; protestant de Genève, il était, de même que Tronchin, en relations avec les évêques les plus recommandables du clergé français, et ne permettait pas chez lui les moindres allusions irrespectueuses pour le culte catholique[1]. « Quelle idée, disait-il dans cet esprit, faudrait-il donc se former du génie ou de la puissance d'un philosophe qui, à l'aspect des cérémonies, des mystères, ou de quelques autres parties du culte public dont son esprit se trouverait blessé, ne saurait pas s'élever assez haut pour les considérer comme l'atmosphère, en quelque manière, des opinions religieuses, et qui, détournant son attention de l'importance de ces mêmes opinions, ne conserverait pas des égards pour toutes les dépendances de la plus sublime et de la plus salutaire des pensées[2]. » Un des morceaux les plus soignés et les plus connus de son livre

1. Il ne permit point que Mercier vînt lire dans le salon de sa femme, son drame de *Hennuyer*. (*Notes* de Mallet Du Pan.)

2. Il dit ailleurs, avec un bon sens plein d'élévation : « Je ne connais donc rien de moins sage que cette censure inconsidérée des cérémonies religieuses admises et respectées dans le pays où l'on vit. On croit ne faire aucun mal quand on parle avec légèreté des divers symboles du culte public : cependant, si l'on observait attentivement le genre d'esprit et les premières habitudes de la plupart de ceux à qui l'on adresse de pareils discours, on connaîtrait combien il est aisé de les blesser dans le sentiment qui est la source de leur tranquillité et la sauvegarde de leur conduite morale. »

sur l'*Importance des opinions religieuses* est celui où il montre les invalides priant au pied des autels.

« Qui de nous n'a pas vu quelquefois ces vieux soldats qui, à toutes les heures du jour, sont prosternés çà et là sur les marbres du temple élevé au milieu de leur auguste retraite? Leurs cheveux, que le temps a blanchis, leur front que la guerre a cicatrisé, ce tremblement que l'âge seul a pu leur imprimer, tout en eux inspire d'abord le respect; mais de quel sentiment n'est-on pas ému, lorsqu'on les voit soulever et joindre avec effort leurs mains défaillantes pour invoquer le Dieu de l'univers, et celui de leur cœur et de leur pensée, lorsqu'on leur voit oublier dans cette touchante dévotion et leurs douleurs présentes et leurs peines passées; lorsqu'on les voit se lever avec un visage plus serein, et emporter dans leur âme un sentiment de tranquillité et d'espérance! Ah! ne les plaignez point dans cet instant, vous qui ne jugez du bonheur que par les joies du monde. Leurs traits sont abattus; leur corps chancelle, et la mort observe leurs pas; mais cette fin inévitable, dont la seule image vous effraye, ils la voient venir sans alarme; ils se sont approchés par le sentiment de celui qu'on n'a jamais aimé sans consolation. Venez contempler ce spectacle, vous qui méprisez les injures religieuses, et qui vous dites supérieurs en lumières, venez, et voyez vous-mêmes ce que peut valoir pour le bonheur votre prétendue science. »

Ce livre de l'*Importance des opinions religieuses*, tout semé d'arguments nouveaux, d'aperçus ingénieux et de vues élevées, a aussi des pages éloquentes; quelquefois l'auteur prend le ton de la chaire, et à l'onction du langage, aux sommations pathétiques, aux mouvements oratoires, on dirait qu'il a voulu lutter avec les grands

maîtres de l'éloquence, mais il fallait être bien déshabitué du magnifique langage de l'évêque de Meaux, pour s'écrier au Bossuet moderne, comme le firent les admirateurs de M. Necker. Plus éloquente que son livre, plus éloquente que Bossuet, une grande catastrophe allait bientôt démontrer à la France et à l'humanité, l'importance des opinions religieuses.

Cet ouvrage est le dernier qu'ait écrit avant la Révolution française le ministre qui l'inaugura, le cœur enflé de contentement et de confiance. Étranger, négociant, protestant, il allait voir le roi d'une antique race confier à ses mains, approuvé par la nation, le sort de la vieille monarchie française, fille aînée de l'Église? Quelle fortune, et qu'était auprès le succès de quelques livres? Mais c'étaient ces livres qui avaient fait le ministre. Depuis Cicéron, jamais encore la culture des lettres n'avait rapporté de tels bénéfices, et pour que rien ne manquât à la singularité de cette fortune, cet homme nouveau en rapportait hautement une part à la compagne de sa vie, tandis qu'à leurs côtés s'élevait une fille de génie destinée à une célébrité plus grande encore.

Une solidarité frappante unit ces trois personnages dans l'histoire des lettres françaises. Le génie littéraire de Mme de Staël est plus qu'en germe, il existe tout entier dans les facultés dominantes et associées de M. et Mme Necker, qui, eux-mêmes, avaient mis en commun dans leur longue union, leur manière de voir, de sentir et de se produire. L'auteur de *Corinne* et de *l'Allemagne* ne pense pas avec plus d'abondance que son père, n'a pas plus de goût pour les idées générales et plus de facilité à les faire jaillir des idées particulières; elle ne connaît pas moins que sa mère les voluptés de l'es-

prit et n'en est pas moins avide. Ce qu'ils n'ont pas, au même degré qu'elle du moins, c'est le mouvement, la vivacité, c'est la passion réelle et éloquente qui jouent chez elle le personnage de l'imagination, comme l'imagination, chez son grand rival, joue le rôle du cœur.

Chez Mme Necker, comme chez son mari, il n'y a pas à s'y méprendre, l'imagination est absente, quoique les images abondent dans ses écrits. Le plus grand charme des objets, pour elle, est d'éveiller ces éternelles réflexions dont elle ne sait plus se passer. Mme Necker, à Lausanne, écrivant à son ami Thomas, que voit-elle dans le ravissant paysage qui l'entoure, théâtre des fêtes de sa jeunesse? « Une nature féconde, des montagnes vertes et peuplées dont la cime touche aux cieux; un lac, *immense réservoir préparé pour flatter le goût et la vue*, autant d'objets sur lesquels le regard et la *pensée* peuvent errer avec plaisir, sans compter les jouissances de la réflexion. » Dans une lettre à Buffon, qui venait de retourner à son donjon de Montbard, Mme de Necker lui adresse ces vœux : « Puissiez-vous respirer en liberté dans votre tour enchantée! puisse mon image se mêler quelquefois aux grandes idées qui vous occupent, comme ces ombres légères qui venaient suspendre la marche du grand Hercule, lorsqu'il descendait aux enfers pour accomplir un de ses travaux immortels, et lorsqu'il voulait contraindre les prodiges de ce centre du monde à se montrer aux hommes et à recevoir la lumière du jour. »

Cela est ingénieux, mais cherché, laborieux et ne demandait pas beaucoup d'imagination pour être trouvé. Il n'en fallait pas davantage pour comparer les hommes de génie à « des comètes qui s'éloignent quelquefois de leur centre, mais qui finissent toujours par s'y con-

sumer, » ni pour ajouter « les belles pensées qui viennent occuper nos têtes sont, comme les perles de l'Inde, l'objet de l'admiration de ceux qui les regardent et la preuve d'une maladie qui fait souffrir et mourir le poisson qui les produit [1]. »

Ces comparaisons qui surabondent dans les *Mélanges* de Mme Necker, finissent par causer à l'esprit une fatigue extrême, au lieu de le récréer. On pourrait dire de ces excès de morale alambiquée, et d'explications métaphysiques, ce que disait l'abbé Barthélemy de la conversation de M. Du Bucq, un des dieux de la maison : « Ses idées m'étouffent; dans les matières les plus terrestres, il m'élève au-dessus des nues où je meurs de peur de tomber, et où il semble qu'on me tient suspendu par les cheveux [2]. » Si les *Mélanges* de Mme Necker n'ont pas l'agrément qu'ils pourraient avoir, la faute en est à M. Necker qui, ayant demandé à sa femme le sacrifice de sa vocation d'écrivain, a voulu l'en dédommager après sa mort, en cherchant de préférence dans les papiers et les lettres de sa compagne les passages et les fragments qui pouvaient montrer au public, dans la femme littéraire, les ressources de son talent et de son esprit. On reviendrait avec bien plus de plaisir à Mme Necker, on se ferait moins arracher l'aveu que c'était là une femme des plus distinguées par l'esprit et le caractère, si, au lieu de découper dans ses lettres des pensées qui ainsi détachées redoublent d'air guindé et sententieux, on les avait présentées dans leur entourage, et si l'on avait plus souvent recueilli les parties familières de la correspondance dont M. Necker n'a

1. Lettre à M. Thomas, *Mélanges de Mme Necker*.
2. *Correspondance inédite de Mme Du Deffand*, publiée par M. le marquis de Saint-Aulaire, Paris, 1860, t. II, p. 185.

donné qu'un échantillon, dans une lettre à Mme Huber. Il s'agit d'un Genevois dont le ministre goûte assez les assiduités et même la cour : « Cet aimable homme a ouvert enfin les yeux sur le mérite de M. Necker, et il a la bonne foi d'en convenir avec lui à tous les instants de la journée. Debout devant sa cheminée, il le contemple avec un intérêt touchant ; il allonge ses traits, il ride son front, penche la tête et met sa bouche de côté, et, avec cette mine approbative, il se fait ce discours à lui-même, en mettant une minute d'intervalle entre chaque phrase, pour qu'on voie bien toutes les idées dont son âme est inondée, et dont il ne veut pas blesser la modestie, assez robuste cependant, de mon cher époux : « Qu'un homme qui a du génie.... des talents.... par« vienne à une grande place, cela est rare ; pourtant « cela se voit quelquefois : mais que dans cette place « il captive ses amis et ses ennemis; hem ! dit-il, en « resserrant ses deux lèvres en dedans, comme pour re« tenir par cette digue le torrent de louanges prêt à lui « échapper, voilà ce qui était fait pour lui seul.... » Et suit un silence recueilli ; et M. Necker trouve le monologue très-bien coupé. »

Mme de Staël n'appartiendrait à notre sujet que par les premiers essais de sa première jeunesse. Nous n'aurons pas le courage de la séparer d'elle-même, en ne nous occupant que de ses *Synonymes*, de sa *Folle de la forêt de Sénart*, ou même de ses *Lettres sur J. J. Rousseau*, œuvre de la vingtième année, où son exaltation filiale fait de la *Profession de foi*, le précurseur de l'*Importance des idées religieuses*, « ce livre que les hommes réunis pourraient présenter à l'Être suprême comme le plus grand pas qu'ils ont fait vers lui. » Pensée et style tout le jeune ouvrage rempli d'enthou-

siasme, ressemble à cette dernière phrase, que M. Necker n'eût pas désavouée et qu'après *Delphine* l'auteur n'aurait pas écrite. Mme de Staël demande à être étudiée et jugée sur d'autres œuvres. Son génie illumine un autre siècle.

La Révolution française fut pour un compatriote de M. Necker l'occasion de déployer un talent vigoureux d'écrivain politique, et, chose remarquable, les vertus du publiciste citoyen que le danger comme la faveur laisse également inébranlable. Nous voulons parler de Mallet du Pan, que M. Panckoucke avait appelé de Genève en 1785 pour rédiger la partie politique du *Mercure*. Nous avons raconté ailleurs, avec un détail qui ne nous laisse rien à ajouter de nouveau à la biographie de cet écrivain, avec quelle fermeté de caractère, quelle indépendance, quelle supériorité de coup d'œil, il avait rempli une tâche difficile et habituellement ingrate sous la surveillance des censeurs et l'œil ombrageux des bureaux du ministère des affaires étrangères. Nous avons aussi montré, par d'amples extraits de son journal personnel, quel observateur eut en lui cette période agitée, et quel juge il fut des théories politiques qui se faisaient jour de toutes parts avec la dernière légèreté et la plus complète imprévoyance. Nous nous permettons d'y renvoyer nos lecteurs [1], nous bornant à remarquer ici que tous ces Genevois que nous venons de voir, mêlés dans Paris à la littérature militante de cette fin du dix-huitième siècle, et d'autres encore qui y vivaient alors et qui se feront un nom plus tard, tels que Étienne Dumont, l'ami de Mirabeau, loin d'être réunis et encore moins groupés, fournis-

1. *Mémoires et correspondance de Mallet du Pan*, 1er volume.

saient leurs carrières respectives à l'écart les uns des autres, sans songer à combiner leurs efforts et sans le désirer. C'est le secret de l'attention qui leur était accordée et de l'autorité partielle que chacun d'eux obtint à son moment. Cet isolement, gage de l'indépendance de leurs opinions et de leur caractère, aurait fait oublier qu'ils n'étaient pas Français, si leur style, par un défaut de souplesse et de grâce élégante, n'eût rappelé trop souvent qu'ils n'étaient que des hôtes à Athènes.

Nous touchons ici au seuil de la Révolution française. L'empire de notre langue et de notre littérature en Europe est à la veille de s'arrêter brusquement et définitivement ; la révolution va précipiter la crise qui devait tôt ou tard produire l'émancipation des littératures du Nord. On se détournera avec emportement d'abord, avec réflexion ensuite, de tout ce qui aura ressemblance avec ce qu'on appelle encore l'esprit français. Les idées françaises n'en feront pas moins leur chemin ordinaire, plus contagieuses et rapides que jamais, mais tranformées et débaptisées, si l'on nous permet cette expression. Il ne faudra plus chercher en Angleterre, en Allemagne, en Hollande ce que nous y avons trouvé dans le cours du dix-huitième siècle, des rois, des princesses, des hommes supérieurs de tout rang, empruntant la langue de la France pour donner essor à leur pensée, à leur génie. Des rangs de la noblesse émigrée, s'élèveront des voix françaises, mais nulle voix étrangère ne leur fera écho. La Suisse romande, Genève et la Savoie, réunies à la France, continueront à donner encore des écrivains à la littérature française ; mais la Savoie littéraire, réduite à

deux écrivains, sera toute à Saint-Pétersbourg, et la Suisse à Coppet, rendez-vous hospitalier de toutes les résistances à l'ancien esprit monarchique de la France, de toutes les réactions étrangères contre la littérature classique et la frivolité gauloise. C'est là un autre temps et une autre histoire. Arrêtons ici notre course. Elle a été longue sans doute au prix de son objet; mais a-t-elle été sans intérêt et sans enseignement? C'est à nos lecteurs de prononcer. Nous dirons quant à nous, en terminant et sans insister, ce que cette histoire des lettres françaises à l'étranger nous a paru mettre dans une évidence nouvelle. C'est d'abord l'inattendue, la merveilleuse variété des ressorts, des poids et contre-poids dont la Providence se sert, pour faire avancer et soutenir le vaisseau de l'humanité sur cet océan des destinées où il semble de siècle en siècle courir d'un écueil sur un autre; c'est ensuite l'aide merveilleuse qu'apporte la conscience aux efforts de l'esprit humain; c'est encore la sagesse et la nécessité de la modération dans les conflits d'opinions, le danger de toutes les tyrannies, de tous les excès de l'autorité et de la liberté en religion comme en philosophie et en politique. Enfin et dans un ordre d'idées tout littéraire, ce que cette histoire montre, ce qu'elle démontre, nous osons le penser, c'est l'admirable puissance de cette langue française qui, du dix-septième siècle à la fin du dix-huitième, a servi d'instrument à la culture intellectuelle d'une partie de l'Europe, instrument admirable en cela surtout qu'il a hâté chez les nations étrangères, loin de le comprimer, le développement de leur génie littéraire, qui, sans ce point d'appui dont on s'est plaint ensuite avec ingratitude comme d'un obstacle, n'aurait pas déployé de sitôt ses ailes et pris

son essor. Quelle expérience nous en dirait davantage sur la beauté et la suffisance de cette langue française mère des chefs-d'œuvre de deux siècles, et nous avertirait avec plus d'éloquence de respecter son génie en développant ses ressources, de défendre des violences du faux goût sa souple élégance, et de l'outrage d'une richesse factice sa féconde économie et sa merveilleuse clarté. Heureux l'écrivain qui a reçu de ses talents le droit de la servir par son respect et son exemple.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME DEUXIÈME.

LIVRE DEUXIÈME.

(SUITE.)

LIVRE TROISIÈME.

L'ALLEMAGNE AU TEMPS DE FRÉDÉRIC LE GRAND.

LIVRE QUATRIÈME.

LA HOLLANDE, L'ANGLETERRE ET LA BELGIQUE A LA FIN DU SIÈCLE, LESS ÉCRIVAINS ÉTRANGER A PARIS.

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

ERRATA

TOME I.

Page 13, ligne 25, *au lieu de:* durent, *lisez:* surent.
Page 31, la note 1, première ligne, *au lieu de:* comme bien d'autres, *lisez:* comme à bien d'autres.
Page 40, troisième ligne de la note, *au lieu de: vis*, *lisez: Vitam.*
Page 82, ligne 17, *au lieu de:* sotte, *lisez:* docte.
Page 87, dernière ligne, *après de:* ce monde-ci, *lisez:* on cause.
Page 142, ligne 27, *au lieu de:* faveur, *lisez:* ferveur.
Page 188, ligne 28, *au lieu de:* résurrection, *lisez:* résurrections.
Page 222, ligne 3, *au lieu de:* vérité, *lisez:* grâce.
Page 226, ligne 12, *au lieu de:* gouvernaient, *lisez:* gouvernait.
Page 240, ligne 4, *au lieu* d'opéra, *lisez:* d'un opéra.
Page 369, ligne 12, *au lieu de:* précédemment on a vu, *lisez:* on a vu précédemment.
Page 401, ligne 7, *au lieu de:* la, *lisez:* sa.
Page 429, ligne 25, *au lieu de:* naturaliste, *lisez:* voyageur.

TOME II.

Page 43, ligne 12, *après de:* trempe plus fine, *lisez:* Malheureusement.... on le voit, etc.
Page 62, ligne 14, *au lieu de:* Vernet, *lisez:* Vernes.
Page 236, ligne 25, *au lieu de:* plaisirs, *lisez:* loisirs.
Page 282, ligne 30, *lisez:* la fille de Pénée.
Page 302, ligne 19, *lisez:* de grands effets.
Page 341, lignes 2 et 4, *lisez:* de Béguelin, *et non:* Wéguelin.
Page 362, ligne 1, *au lieu de:* mouvements, *lisez:* monuments.
Page 433, ligne 5, *lisez:* en le.
Page 462, ligne 2, *au lieu* d'historiques, *lisez:* héroïques.
Page 519, ligne 21, *lisez:* a la véritable grandeur. »

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21